





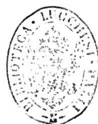


ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

LAGNY — Imprimerie de VIALAT et Cie.


BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI



Imp. [illegible] Rue de la Bucherie, 1 Paris.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

Comprenant tous les ouvrages composés par M. SCRIBE seul ou en société

ILLUSTRÉE

DE CENT QUATRE-VINGT-UNE JOLIES GRAVURES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl G. Staal, Et. David, etc.





PARIS

E. LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE

44, RUE DE LA HARPE, 44

1854







LA CAMARADERIE

OU

LA COURTE-ÉCHELLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 19 janvier 1837.



Personnages:

LE COMTE DE MIREMONT, pair de France.
CÉSARINE, sa femme.
AGATHE, fille du comte de Miremont, née d'un premier mariage.
EDMOND DE VARENNES, jeune avocat.
BERNARDET, médecin.
OSCAR RIGAUT, cousin de Césarine.
M. DE MONTLUCAR, grand seigneur, homme de lettres.
ZOÉ, sa femme.
DUTILLET, libraire.
SAINT-ESTÈVE, poëte-romancier.
DESROUSEAUX, peintre.
LÉONARD, SAVIGNAC, PONTIGNI, } camarades.
UN DOMESTIQUE de M. de Montlucar.
UN DOMESTIQUE de M. de Miremont.
DOMESTIQUES d'Oscar.

La scène se passe à Paris, au premier acte, chez M. de Montlucar; au deuxième, chez Oscar; les trois derniers, chez M. de Miremont.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; porte au fond; deux portes latérales; à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un bureau couvert de livres et de papiers.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, M. DE MONTLUCAR.

ZOÉ, *à gauche à une table, écrivant, pendant que M. de Montlucar est debout près d'elle.* Il me semble, Monsieur, que voici déjà bien du monde. Notre salon ne tient que cent cinquante personnes.

M. DE MONTLUCAR. Allez toujours.

ZOÉ. Et voici déjà plus de trois cents invitations.

M. DE MONTLUCAR. Eh! Madame, c'est ce qu'il faut. Sans cela on pourra entrer... et si on entre, autant ne pas recevoir... C'est dire qu'on ne connaît personne, qu'on n'est pas répandu, qu'on n'a pas d'amis.

ZOÉ. Et il vaut mieux entasser ses amis dans l'antichambre ?

M. DE MONTLUCAR. Certainement... et quelques-uns même sur l'escalier; c'est bon genre...

ZOÉ, *se remettant à écrire.* Je continue. « Décembre 1836. Monsieur et Madame de Montlucar prient Monsieur... »

M. DE MONTLUCAR. « Monsieur le maire de Saint-« Denis... de leur faire l'honneur de, etc. »

ZOÉ. C'est vrai!.. je n'y pensais plus... Il y a un député à nommer à Saint-Denis... Une belle occasion pour vous, Monsieur, qui avez là des propriétés et une manufacture...

M. DE MONTLUCAR. Moi, Madame! y pensez-vous? me mettre sur les rangs... avec mes opinions! Il faudrait qu'on me priât bien! et encore... Avez-vous mis sur la liste mon ami le docteur Bernardet ?

ZOÉ. Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR. Mon ami Dutillet, le libraire! le génie de la librairie! Mon ami Desrouseaux le paysagiste... le génie de la peinture, celui-là!

ZOÉ. Une chose qui m'étonne, Monsieur, c'est que vos amis sont toujours des génies.

M. DE MONTLUCAR. Oui, Madame... on n'a plus que de cela maintenant, tout génie!

ZOÉ. C'est fâcheux! car si on avait un peu d'esprit, cela ne ferait pas de mal.

M. DE MONTLUCAR. Eh! Madame... est-ce qu'on a le temps? c'était bon autrefois... dans des temps de niaiseries et de futilités... au temps de Voltaire ou de Marivaux; mais ce n'est pas dans un siècle aussi grave et aussi occupé que le nôtre... qu'on irait s'amuser... à faire de l'esprit... c'est bon pour les sots! mais nous autres! Avez-vous écrit à mon ami Oscar Rigaut, l'avocat... qui fait des vers élégiaques?

ZOÉ. Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR. J'avais dit que l'on prît six exemplaires de ses poésies funèbres... Ah! les voilà!

ZOÉ. Six exemplaires!.. d'un livre détestable.

M. DE MONTLUCAR. Voulez-vous vous taire!

ZOÉ. C'est inconcevable... je ne suis plus maîtresse de mes actions ni de mes discours! Dès que je trouve un ouvrage mauvais... « Voulez-vous bien vous taire! » Hier encore, à l'Opéra, la musique la plus ennuyeuse!.. « Voulez-vous bien ne pas bâiller! » On ne pourra plus bâiller à l'Opéra maintenant!

M. DE MONTLUCAR. Eh! non, Madame; il y avait là des amis qui vous regardaient; et même, si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous auriez applaudi.

ZOÉ. C'est trop fort!.. et je ne vous comprends pas!.. Vous, monsieur le comte de Montlucar, qui, par votre naissance et votre fortune, faites de la science pour votre plaisir, vous dont tous les ouvrages se vendent à vingt éditions... vous passez votre vie à vanter, à prôner une foule de gens médiocres dont vous vous faites l'apôtre et l'enthousiaste... j'ignore dans quel but... M. Oscar Rigaut, par exemple, ce poëte-avocat dont vous dites tant de bien... et lors de votre procès pour votre manufacture de Saint-Denis, ce n'est pas lui que vous avez choisi.

M. DE MONTLUCAR. Il est si occupé!

ZOÉ. Il ne plaide jamais... vous avez préféré un jeune homme dont vous dites toujours du mal... M. Edmond de Varennes, qui a gagné votre procès... Bien mieux encore, ce médecin homme du monde dont vous ne pouvez vous passer... M. Bernardet...

M. DE MONTLUCAR. Homme prodigieux! homme phénomène qui a mis du génie dans la médecine.

ZOÉ. Vous engagez tous vos amis à se faire traiter par lui, et à votre dernière maladie vous en avez pris un autre.

M. DE MONTLUCAR, *vivement*. En secret!.. et je vous prie de n'en parler à personne! je n'ai pas besoin de me mêler de propos et de coteries, moi qui par ma position suis indépendant... Oui, Madame .. l'indépendance de l'homme de lettres qui ne flatte aucun parti, se passe de tout le monde et n'a besoin de personne... Avez-vous envoyé une invitation à M. de Miremont?

ZOÉ. Le pair de France.

M. DE MONTLUCAR. Du tout... je me moque bien de son titre et de sa qualité... mais il est propriétaire d'un journal très-répandu...

ZOÉ. Peu m'importe!.. je n'aime pas sa femme.

M. DE MONTLUCAR. Une femme charmante... (*A demi-voix*.) Une femme redoutable que l'on rencontre partout! dans les salons du ministère ou dans ceux de la banque... Une femme qui intrigue, qui juge, qui tranche, qui dans une soirée fait et défait vingt réputations.

ZOÉ. A commencer par la sienne... Une coquette, une bégueule, une orgueilleuse... autrefois avec nous dans la même pension, et qui maintenant nous regarde à peine du haut de la pairie où elle est tombée... Je ne l'inviterai pas.

M. DE MONTLUCAR. Ma femme!

ZOÉ. J'inviterai Agathe, sa belle-fille... qu'elle rend si malheureuse; Agathe de Miremont, autrefois aussi ma camarade de pension, et si aimable celle-là, si douce, si bonne! Et cependant elle aurait de quoi être fière... une grande famille, une grande fortune, un des beaux partis de France, et cela ne l'empêche pas de voir et de chérir ses anciennes amies... Aussi, je l'estime, je l'aime... mais sa belle-mère, la superbe Césarine, je la déteste... et elle me le rend bien!

M. DE MONTLUCAR. Raison de plus!.. Un sage a dit que nous avions dans le monde trois classes d'amis: les amis qui nous aiment, les amis qui ne nous aiment pas, et les amis qui nous détestent. Ce sont ces derniers qu'il faut soigner le plus. Aussi, ma femme, je vous prie d'inviter madame de Miremont, et de l'aimer si c'est possible.

ZOÉ. Non, Monsieur!

M. DE MONTLUCAR. Faites cela pour moi... je vous en supplie en grâce!

ZOÉ. Eh bien! Monsieur, car je suis trop bonne... je consens à la traiter comme une amie de la troisième classe... mais je fais mes conditions.

M. DE MONTLUCAR. Toutes celles que vous voudrez.

ZOÉ. D'abord, quand il y aura chez vous une lecture de quelque génie de votre connaissance... je ne serai pas obligée d'applaudir ni de m'extasier comme vous...

M. DE MONTLUCAR. Accordé.

ZOÉ. Je pourrai même, si je le veux, ne pas y assister... et pendant ce temps aller au bal ou en soirée... car depuis une année entière que j'entends tous les jours des chefs-d'œuvre, je ne serais pas fâchée de m'amuser un peu.

M. DE MONTLUCAR. Accordé.

ZOÉ. Et pour commencer, il y a ce matin un concert charmant au Conservatoire; vous m'y mènerez.

M. DE MONTLUCAS. Volontiers... Ah! mon Dieu, non... je ne pense pas... J'ai ce matin un déjeuner de garçons.

ZOÉ. Vous le refuserez.

M. DE MONTLUCAS. Impossible!.. c'est avec nos amis... Ils y seront tous... un déjeuner qui m'ennuie, qui m'excède... mais auquel je n'oserais manquer... car c'est d'une importance!..

ZOÉ. En quoi donc?.. de quoi s'agit-il?

M. DE MONTLUCAS. Des choses que vous ne pouvez connaître.

ZOÉ. Toujours la même réponse! Depuis quelque temps je ne sais ni ce que vous devenez, ni ce que vous faites; il y a un mystère qui environne toutes vos actions. Vous avez des conférences, des conciliabules secrets, soit chez vous, soit chez vos amis!.. C'était bien la peine de faire une loi contre les associations!.. Est-ce que vous conspirez, par hasard?

M. DE MONTLUCAS. Moi, Madame!

ZOÉ. Je suis tentée de le croire!.. si ce n'est pas contre l'État, c'est donc contre moi!.. Prenez garde, je surveillerai, j'examinerai tout... et ce papier que je vous ai vu écrire hier... et que vous avez caché à mon arrivée... (*Traversant le théâtre et regardant sur la table, à droite.*) Le voilà!.. je le reconnais... c'est de votre main... il y a quelque trahison.

M. DE MONTLUCAR. Mais non, Madame.

ZOÉ. Je veux le voir.

M. DE MONTLUCAR. C'est inutile... un fragment littéraire...

ZOÉ. N'importe!.. en fait de conspirations... tout est bon! (*Lisant.*) « Qu'est-ce que le génie?.. »

M. DE MONTLUCAR, *voulant toujours reprendre le papier.* Vous voyez... ce n'est pas à votre portée.

ZOÉ. Raison de plus!.. (*Lisant.*) « Qu'est-ce que le génie?.. » Je ne suis pas fâchée de faire enfin sa connaissance. (*Lisant.*) « N'est-ce pas l'étin« celle électrique qu'on ne peut saisir, bien « qu'elle parcoure l'immensité? C'est la réflexion « que tout le monde fera en lisant le dernier ou« vrage... »

M. DE MONTLUCAS, *voulant lui arracher le papier.* Assez, vous dis-je!..

ZOÉ. Et pourquoi donc, Monsieur, me priver du plaisir de lire un morceau de votre composition... et de votre écriture?..

M. DE MONTLUCAS, *avec embarras.* Pourquoi? pourquoi?.. c'est qu'on vient!

ZOÉ, *se retournant et poussant un cri.* Ah! c'est ma bonne amie Agathe! (*Elle jette le papier qu'elle tenait et dont son mari s'empare, et court au-devant d'Agathe qu'elle embrasse.*)

SCÈNE II.

M. DE MONTLUCAR, ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ. Te voilà!.. Que tu es gentille de venir me voir, et de si bon matin encore!

AGATHE, *qui a salué M. de Montlucar.* C'est aujourd'hui le seul jour où je sois libre.

ZOÉ. C'est juste... c'est dimanche! Tu vas à la messe, et ta belle-mère n'y va pas!

AGATHE, *ôtant son châle et son chapeau que Zoé place sur différents meubles.* Elle avait ce matin une audition..... un nouveau compositeur qu'elle protége et qui lui fait entendre son opéra.

M. DE MONTLUCAS. Ah! le jeune Timballini!.. l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante! le génie de la musique!

ZOÉ. Encore un de vos amis!

M. DE MONTLUCAR. Certainement! un des nôtres! un homme qui fera du bruit dans le monde!

ZOÉ. Il commence déjà!

M. DE MONTLUCAR. Et votre charmante bellemere... ou plutôt votre sœur, comment se porte-t-elle?

AGATHE. A merveille.

M. DE MONTLUCAR. Et M. de Miremont, votre père, que nous respectons, que nous admirons tous! Impassible, au Luxembourg, sur sa chaise curule, il a vu se briser contre son immobilité le flot de toutes les révolutions... et quoi qu'il arrive, ce n'est pas lui qui abandonnera jamais son poste!

AGATHE. Vous êtes bien bon!.. du reste, lui et ma belle-mère professent pour vous la même estime. Hier, dans le salon, il n'était question que de votre dernier ouvrage.

M. DE MONTLUCAS. « Mes Anomalies politiques et littéraires? »

AGATHE. Je crois que oui... je ne l'ai pas lu... c'est trop savant pour moi... mais M. Bernardet, le docteur en médecine; mais M. Timballini, le musicien; huit ou dix autres messieurs qui étaient là, qui doivent tous s'y connaître, s'écriaient : « Quelle profondeur! quelle immensité! quel génie! »

M. DE MONTLUCAR. Ces chers amis!

AGATHE. Il y avait même M. Dutillet...

M. DE MONTLUCAR. Mon éditeur!

AGATHE. Qui criait plus fort que les autres: « Auprès de lui, Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau! »

M. DE MONTLUCAR. Il faut pardonner quelque chose à la chaleur d'une amitié... qui peut se tromper... mais qui du moins se trompe de bonne foi... Et monsieur votre père, que disait-il?

AGATHE, *naïvement*. Il ne disait rien.

M. DE MONTLUCAR. C'est son usage!.. un homme grave qui ne se prononce pas légèrement!

AGATHE. Et puis peut-être est-il comme moi, et n'a-t-il pas lu l'ouvrage! cependant il l'a sur sa table... il l'a acheté.

M. DE MONTLUCAR, *gravement*. On l'achète beaucoup.

ZOÉ, *à Agathe, vivement*. Non, vraiment, c'est mon mari qui le lui a envoyé.

M. DE MONTLUCAR. C'est vrai!.. j'ai eu cet honneur... Et votre belle-mère, que disait-elle?

AGATHE. Oh! c'est différent... elle parlait beaucoup... elle s'écriait: « Voilà un homme qu'il faut nommer à l'Académie des sciences morales et politiques... c'est là sa place. »

M. DE MONTLUCAR, *vivement*. En vérité!.. quelle femme!.. quel goût!.. quel tact!.. (*A Agathe.*) Et puis... achevez.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte à gauche*. On demande à parler à Monsieur, à l'instant!

M. DE MONTLUCAR, *avec impatience*. Eh bien! qu'on attende!.. je ne suis pas un homme en place... je ne me dois pas au public... je ne me dois à personne... je suis libre, indépendant.

LE DOMESTIQUE. C'est M. le docteur Bernardet.

M. DE MONTLUCAR, *à part*. Ah! un des nôtres! un ami... j'y vais... qu'il ne s'impatiente pas! Pardon, Mademoiselle, je vous laisse avec ma femme! (*Il sort en faisant signe à sa femme, qui veut le retenir, de rester près d'Agathe.*)

SCÈNE III.

ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ. Eh bien! ma chère Agathe, voilà comme il est toujours... autrefois, quand il n'avait pas de mérite, il était fort aimable... mais depuis qu'il a eu l'idée de se faire homme de talent... il est ennuyeux à périr.... (*Prenant une chaise et s'asseyant près d'Agathe.*) Encore s'il avait pris un autre genre... il y en a tant!.. mais il s'est lancé dans l'obscur et le profond... c'est à s'y perdre... et quand je veux le comprendre, je suis sûre d'avoir une migraine... mais une vraie...

AGATHE. Hélas! ma pauvre Zoé... c'est comme chez nous!.. tu sais comme autrefois l'on s'y amusait... quels jolis bals!.. comme nous dansions dans le salon de mon père!.. maintenant on ne peut plus s'y retourner; il est encombré de grands hommes... Je ne conçois pas que la France en produise autant et que l'admiration publique puisse y suffire!

ZOÉ, *riant*. En vérité!

AGATHE. Sans compter ceux que je ne vois pas, car dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours: « Notre grand poëte, notre grand acteur, notre grande tragédienne. » Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands! et moi je regrette notre jeunesse et le séjour de la pension, où tout le monde était petit.

ZOÉ. Ce qui revenait absolument au même.

AGATHE. C'était là le bon temps!

ZOÉ. Quand nous jouions au cerceau ou à la corde!

AGATHE. Comme nous nous aimions! comme nous étions heureuses! Et notre chère Adèle, pauvre fille que nous avons perdue si jeune! mais alors toutes les trois nous étions inséparables : ce qui appartenait à l'une appartenait aux autres.

ZOÉ, *souriant*. Aussi, M. Edmond de Varennes, son frère...

AGATHE. Était presque le nôtre.

ZOÉ. Tous les jours à la pension il venait voir sa sœur.

AGATHE. Et nous aussi, puisque nous ne nous quittions pas!

ZOÉ. Maintenant c'est bien différent... ce pauvre Edmond est avocat... il passe sa vie au Palais. Je le vois bien peu.

AGATHE. Et moi jamais... il déplaît à Césarine, ma belle-mère, et mon père ne fait bon accueil qu'aux personnes qui plaisent à sa femme.

ZOÉ. C'est inconcevable qu'on se laisse mener à ce point-là.

AGATHE. Il ne croit pas du tout être mené... Il a au contraire une volonté... une volonté très-prononcée... (*Souriant.*) mais celle de sa femme...

ZOÉ. Comment un pareil mariage a-t-il pu se faire? voilà ce que je n'ai jamais compris.

AGATHE. Eh! mon Dieu! par ma faute!.. C'est moi qui en suis la cause!.. A notre pension, où sans fortune, et un peu plus âgée que nous, Césarine avait été reçue comme sous-maîtresse, elle me protégeait, elle me favorisait.

ZOÉ. Je crois bien, tu étais la plus riche, ce qui faisait crier à l'injustice. Je me rappelle encore un prix de sagesse que tu as obtenu, et que je méritais...

AGATHE, *souriant*. Crois-tu?.. Moi j'étais sensible à son affection, à son amitié, à ses soins... j'en parlais à mon père; et quand il venait au parloir, j'étais toujours accompagnée de Césarine, qui était pour lui tout aimable, toute gracieuse, et pleine de petites attentions dont elle seule possède le secret. Aussi aux vacances, quand je lui proposai de l'emmener au château de mon pere... elle se hâta d'accepter, et M. de Miremont en fut enchanté... Elle faisait sa partie de piquet ou d'échecs, et, plus forte que lui, elle se laissait toujours gagner, en affectant un dépit et une colère qui enchantaient le vainqueur... elle lui lisait les journaux; elle lui servait de secrétaire, elle écoutait le récit de toutes les places qu'il avait eues sous le Directoire et le Consulat, avec une admiration qui souvent allait jusqu'aux larmes; enfin, c'était un système d'amabilité et de coquetterie que je ne songeais pas à m'expliquer, mais qui lui réussit tellement bien, qu'au bout de trois mois, quand il fallut retourner à la pension, mademoiselle Cesarine Rigaut, dont les parents sont marchands de bois à Villeneuve-sur-Yonne, épousait à Saint-Thomas-d'Aquin M. de Miremont, pair de France; et je m'aperçus seulement alors qu'auprès de notre ancienne sous-maîtresse je ne serais jamais qu'une écolière.

ZOÉ, *se levant*. Cette Césarine est donc bien adroite!..

AGATHE, *se levant aussi et passant à la gauche du théâtre*. Elle!.. Elle a l'instinct et le génie de l'intrigue; c'est inné chez elle; c'est une vocation décidée; et maintenant elle intrigue encore pour sa famille, pour les siens, qu'elle voudrait faire sortir de l'obscurité. Elle a rendu son mari acquéreur-actionnaire d'un de nos premiers journaux; crédit immense, influence irrésistible qu'il ne suppçonne même pas, et dont elle seule profite. Aussi il fait bon être protégé par elle : on arrive à tout!

ZOÉ. Je comprends alors le dévouement de mon mari et l'invitation de ce matin.

AGATHE Mais malheur à ses ennemis!.. elle les écrase, les réduit à rien, ou les empêche de parvenir... Tu sais ce procès que j'avais pour les biens de ma mère... je voulais prendre pour avocat Edmond de Varennes, notre ami d'enfance; ma belle-mère ne voulait pas!..

ZOÉ. Et pourquoi donc?..

AGATHE. Elle ne peut pas souffrir ce pauvre Edmond; elle le déteste, elle l'a pris en haine et ne perd pas une occasion de lui nuire.

ZOÉ. Cela m'étonne; car à la pension, notre sous-maîtresse, mademoiselle Césarine Rigaut, trouvait M. Edmond fort aimable... on disait même dans les dortoirs qu'elle avait un faible pour lui.

AGATHE, *vivement*. Quelle idée!.. Ce n'est pas vrai.

ZOÉ. On se trompe à la pension comme ailleurs.

AGATHE. En voilà bien la preuve, car elle avait persuadé à mon père que dans mon intérêt même on ne pouvait confier à un jeune homme une affaire aussi importante; et sais-tu qui elle voulait en charger?

ZOÉ. Non, vraiment.

AGATHE. M. Oscar Rigaut... un imbécile!..

ZOÉ. Ce n'est pas l'avis de mon mari, qui le voit beaucoup.

AGATHE. Oui; mais moi je l'entends tous les jours... et Césarine le protége.

ZOÉ. Pourquoi cela?

AGATHE. D'abord parce que c'est son cousin, et puis... (*Mystérieusement.*) il fait partie d'une secte qui lui est dévouée, qui lui obéit, qui suit en tout son impulsion ou ses ordres; car Césarine, grâce au journal dont son mari est propriétaire, est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres; elle est l'âme et presque la présidente d'une société Jeune-France, que depuis quelque temps je vois chez elle : jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix hautes... apprentis grands hommes, gloire surnuméraire, illustrations à venir, qui ne feraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever.

UN DOMESTIQUE. Monsieur Edmond de Varennes.

AGATHE. Il vient sans doute t'annoncer le gain de mon procès.

ZOÉ. Il l'a donc gagné?

AGATHE. Eh! oui vraiment! gagné hier, et complétement.

SCÈNE IV.

ZOÉ, EDMOND, AGATHE.

ZOÉ. Arrivez donc, monsieur le vainqueur! arrivez! vous allez trouver ici des camarades de pension qui s'occupaient de vous.

EDMOND, *troublé*. Ah! que vous êtes bonne!.. je ne m'attendais pas au plaisir de rencontrer mademoiselle de Miremont... et sachant l'intérêt que vous daignez me porter, je venais vous apprendre un succès que vous connaissez déjà.

ZOÉ. C'est égal! c'est bien à vous, et je vous remercie de venir recevoir mes compliments.

AGATHE. Et moi, Monsieur, je suis bien heureuse de vous exprimer ma reconnaissance; car, hier, quand vous êtes accouru à l'hôtel en présence de mon père et de ma belle-mère m'annoncer cette bonne nouvelle, j'ai dû vous paraître bien indifférente ou bien ingrate.

EDMOND. Non, Mademoiselle.

AGATHE. A peine si je vous ai parlé.

EDMOND. C'est vrai... mais en me voyant vous m'avez tendu la main comme autrefois à la pension.

ZOÉ. Oui, je m'en souviens; cela voulait dire : « Bonjour, Edmond, bonjour, notre frère! » et nous vous le disons encore. (*Les deux femmes lui tendent chacune la main qu'il serre dans les siennes.*)

EDMOND. Ah! quels souvenirs vous me rappelez! Hier, au moment où je gagnais votre procès...

AGATHE. Dites le nôtre!

EDMOND. C'est à ma pauvre sœur... c'est à elle que je pensai tout d'abord!.. (*Aux deux femmes.*) c'était encore penser à vous, puisque dans mon souvenir vous êtes inséparables; et je me disais : « Que n'est-elle témoin de mon bonheur et de ma joie, elle qui tant de fois avait partagé mes chagrins! » Mais, non, je suis seul au monde, j'ai tout perdu; je n'ai plus de sœur.

AGATHE. Ah! que c'est mal à vous! il vous en reste encore, vous le savez bien. Croyez-vous donc que nous oublions ainsi nos serments et nos amitiés d'enfance?

ZOÉ. Tout à l'heure encore nous nous occupions de vous et de votre avenir.

EDMOND. Mon avenir! il est bien triste! Orphelin et presque sans fortune...

ZOÉ. On n'en a pas besoin quand on a du talent.

EDMOND. Eh! qui vous dit que j'en ai?

AGATHE. Nous! qui vous connaissons, nous qui avons confiance en vous! Je vous l'ai prouvé; d'autres feront comme moi.

ZOÉ. Patience et courage, et vous parviendrez.

AGATHE. Vous verrez peu à peu s'augmenter votre clientèle, votre réputation, votre fortune.

ZOÉ. Et vos amis! Tout le monde alors voudra l'être.

AGATHE. Mais vous vous rappellerez que nous l'étions avant eux.

EDMOND. Ah! tout me paraît possible quand je vous entends, il y a dans l'amitié des femmes, dans la vôtre, un charme si enivrant et si persuasif qu'il ferait tout croire (*Regardant Agathe.*) et tout oublier; mais quand vous n'êtes plus là, quand je regarde autour de moi, je ne vois plus qu'obstacles et entraves que je ne puis vaincre et qui semblent se multiplier sous mes pas. En vain, fuyant les plaisirs de mon âge et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus; rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu qu'auparavant! Il semble qu'il y ait comme une barrière invisible et continuelle qui me ferme tous les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans cesse éloigne ou détourne le but et me dit : « Tu mourras sans l'atteindre! »

ZOÉ. Quelle idée!

AGATHE. Hier, déjà, vous voyez bien que vous avez eu un beau triomphe. Des personnes qui étaient à l'audience m'ont dit qu'on avait été ému et entraîné; que plusieurs fois même on avait applaudi.

ZOÉ. Le premier pas est fait.

AGATHE. Il faut continuer.

EDMOND. Je ne peux pas forcer les clients à venir à moi.

AGATHE. Si vraiment! en appelant sur vous l'attention publique, en mettant de côté cette vaine timidité et cette modestie de dupe qui vous arrêtent.

ZOÉ. Elle a raison.

EDMOND. Et moi, mes jeunes amies, je ne vous comprends pas.

AGATHE. En ce moment, par exemple, il y a un député à nommer à Saint-Denis.

EDMOND, *étonné*. Que dites-vous!

ZOÉ. C'est vrai, mon mari me l'a appris ce matin.

AGATHE. Le peu de propriétés que vous possé-

dez est situé dans ce pays-là, il faut vous mettre sur les rangs.

EDMOND. Moi! grand Dieu! y pensez-vous? jamais.

AGATHE. Et pourquoi pas?

EDMOND. Une pareille ambition demande de si grands talents!

ZOÉ. Vous n'avez donc jamais été à la Chambre?

EDMOND. Si vraiment; mais auprès des électeurs quels seraient mes titres?

AGATHE. Avocat!

ZOÉ. Ils arrivent tous!.. vous ferez comme eux.

AGATHE. Le succès d'hier doit vous mettre en évidence...

ZOÉ. Faire parler de vous avec éloge... Il faut profiter de l'occasion... (*Apercevant un domestique qui sort de chez M. de Montlucar et apporte des journaux.*) Voici justement les journaux d'aujourd'hui... nous allons jouir de votre triomphe; lisez-nous, lisez vite l'audience d'hier... (*Voyant Edmond qui tremble en dépliant le journal.*) Vous tremblez d'émotion!

EDMOND. C'est vrai.

ZOÉ. Est-il enfant!

AGATHE, *à Edmond qui parcourt le journal.* Eh bien! Monsieur, eh bien! cela vous donne-t-il du courage?.. êtes-vous content?

EDMOND, *tombant dans un fauteuil.* Ah! c'est indigne!

TOUTES DEUX. Qu'avez-vous donc?

EDMOND. C'est fait de moi; ce dernier coup m'accable; mon plaidoyer tronqué, défiguré... le contraire de ce que j'ai dit; et dans les endroits qui ont produit le plus d'effet... ceux où ont éclaté des applaudissements... on a mis entre deux parenthèses... « Murmures dans l'auditoire. » (*Donnant le journal à Zoé.*) Tenez... tenez... voyez plutôt

ZOÉ, *regardant.* C'est vrai. (*Lisant à demi-voix à Agathe.*) « La cause s'est défendue par elle-« même; point de logique, point de verve, point « de mouvements oratoires; et chacun se demandait en sortant, comment l'on n'avait pas confié « cette affaire au jeune Oscar Rigaut, dont l'élo-« quence chaleureuse convenait bien mieux au « sujet. »

AGATHE, *prenant le journal.* Oscar!

EDMOND. Quand je vous le disais : j'ai beau redoubler d'efforts, tout conspire contre moi... Impossible d'arriver jamais... c'est fini, j'y renonce.

ZOÉ. Et pourquoi donc vous décourager? N'y a-t-il pas d'autres voix qui s'élèveront pour rendre témoignage à la vérité? Ceux qui étaient là à l'audience savent que vous avez bien plaidé.

EDMOND. Combien étaient-ils?.. deux ou trois cents personnes peut-être, et cette feuille-là s'adresse à quinze ou seize mille abonnés; et demain, dans les salons de lecture, dans tous les lieux publics, deux cent mille lecteurs seront persuadés et répéteront que je suis un avocat sans instruction, sans talent, incapable de défendre les intérêts qui me sont confiés!

ZOÉ. Y pensez-vous?

EDMOND, *reprenant le journal qu'il parcourt.* C'est écrit... c'est imprimé! et votre mari est mieux traité... Je vois là un pompeux éloge de son dernier ouvrage!.. (*Lisant.*) « Qu'est-ce que « le génie? n'est-ce pas l'étincelle électrique « qu'on ne peut saisir, bien qu'elle parcoure l'im-« mensité... »

ZOÉ, *étonnée.* Ah! mon Dieu!

EDMOND. « C'est la réflexion que tout le monde « fera en lisant le dernier ouvrage de M. le comte « de Montlucar. »

ZOÉ, *à part, regardant du côté de la table, où était le brouillon écrit de la main de son mari.* Ah! je comprends maintenant.

EDMOND. Un pareil éloge!.. Il est bien heureux!.. cela ne m'arriverait pas, à moi...

ZOÉ. Peut-être!.. si vous le vouliez!..

AGATHE. Oui, sans doute; car une fois député, il faudra bien qu'on vous entende et qu'on vous rende justice!

ZOÉ. A la tribune, on parle de haut.

EDMOND. Non, non... je vous remercie toutes les deux de votre amitié, de vos consolations, de vos conseils... mais mon parti est pris... Je ne me sens ni la force, ni le courage de parcourir une pareille carrière; encore des intrigues, des cabales à combattre et à déjouer... Jamais je ne m'abaisserai jusque-là!

AGATHE. Et vous resterez toujours tel que vous êtes!

ZOÉ. Et vous mourrez ignoré!..

EDMOND, *avec désespoir.* Oui, oui... je mourrai bientôt, je l'espère; plût au ciel que cela fût déjà arrivé!

AGATHE, *faisant un mouvement vers lui.* Edmond!..

UN DOMESTIQUE *entre et dit*: La voiture de Mademoiselle.

AGATHE, *faisant signe d'attendre.* C'est bien!.. (*Elle va prendre son châle, pendant que Zoé va prendre son chapeau, qui est plus loin, sur un autre meuble. — S'approchant d'Edmond, à demi-voix et d'un ton suppliant.*) Vous ne voulez donc pas nous écouter et être député?..

EDMOND. A quoi bon?

AGATHE. A beaucoup de choses! (*Tout en ar-*

rangeant son châle et sans regarder Edmond.) Mon père disait hier qu'il ne serait pas du tout éloigné de donner sa fille à un député!..

EDMOND. O ciel!

AGATHE, *se retournant vers Zoé, et prenant le chapeau qu'elle lui apporte.* Merci, merci de ta peine... Adieu, ma chère Zoé, adieu! (*Elle sort vivement, et Zoé la reconduit jusqu'à la porte du fond, pendant qu'Edmond est resté sur le devant du théâtre, immobile de surprise.*)

SCÈNE V.

EDMOND, ZOÉ.

EDMOND, *à part.* Député!.. si je suis député, je puis aspirer à sa main!.. et ce que jamais je n'ai osé lui dire... elle l'a donc deviné... elle a donc lu dans mon cœur!

ZOÉ. Mon pauvre Edmond! que je vous plains!

EDMOND. Ah! je suis le plus heureux des hommes!

ZOÉ. Qu'est-ce que vous dites donc là?.. Vous qui tout à l'heure...

EDMOND. Oui, tout à l'heure j'étais un extravagant... un insensé!.. qui n'écoutait rien... qui repoussait vos conseils... mais je reviens à ceux de la raison, aux vôtres... et je veux maintenant...

ZOÉ. Que voulez-vous?..

EDMOND. Je veux être député!

ZOÉ. Est-il possible?

EDMOND. Je le serai! c'est mon seul but, mon seul espoir!..

ZOÉ. Vous qui refusiez...

EDMOND. J'ai changé d'idée... il faut que je sois député: je ne sais pas comment, mais c'est égal... n'importe à quel prix, j'y arriverai... je parviendrai... Voyez-vous, Zoé, je mourrai ou je serai député!..

ZOÉ, *souriant malignement.* Et bon député, à ce que je vois, car vous changez promptement d'avis.

EDMOND. Ah! c'est que vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

ZOÉ. Je sais du moins que vous devenez raisonnable... c'est tout ce que nous demandions... c'est là le chemin des honneurs!

EDMOND. Ça m'est égal!

ZOÉ. La route de la fortune!

EDMOND. Peu m'importe! que je sois député seulement, et après cela, si je ne meurs pas de joie... nous verrons... je ferai ce que vous me direz... Mais avant tout que je sois nommé, et pour cela à quels moyens avoir recours?.. à qui s'adresser?.. moi qui ne connais personne!

ZOÉ. Allez trouver M. de Miremont.

EDMOND. Oui, il a dû à mon père et la vie... et sa place... Mon père est mort sans fortune.., et lui, devenu grand seigneur...

ZOÉ. Vous a toujours voulu du bien...

EDMOND. Autrefois, c'est vrai!.. mais depuis son mariage... c'est différent... je ne vais presque plus chez lui... il y a là quelqu'un qui me déteste, quelqu'un à qui je n'ai point caché mon mépris...

ZOÉ. O ciel! qu'avez-vous fait

EDMOND. J'ai bien fait! y a-t-il rien au monde de plus méprisable qu'une jeune femme qui, par intérêt ou par ambition, cherche à séduire un vieillard et se fait épouser par lui!..

ZOÉ. Taisez-vous! taisez-vous!..

Et ne nous brouillez pas avec la république!

EDMOND. C'est déjà fait! et de ce côté-là il n'y a rien à attendre, rien à espérer.

ZOÉ. Adressez-vous alors à mon mari .. qui a de l'influence à Saint-Denis... il a là une manufacture... des électeurs qui sont à lui, des voix dont il peut disposer... commencez par demander la sienne...

EDMOND. Moi! solliciter sa voix... mendier son suffrage...

ZOÉ. Eh! mais sans doute! il n'ira pas vous l'offrir... tout le monde en agit ainsi.

EDMOND. C'est possible... mais il me semble, que je ne pourrai jamais... et puis, quoique votre mari soit mon client, quoique j'aie gagné pour lui un procès important... je me trompe peut-être, mais j'ai idée qu'il a peu d'affection pour moi.

ZOÉ, *souriant.* Vous avez là une idée assez juste... ce qui vous arrive rarement; et savez-vous, Edmond, qu'il est assez singulier que vous vous en soyez aperçu comme moi?.. J'ignore pourquoi... mais il est très-vrai que mon mari ne vous aime pas.

EDMOND, *d'un air sombre.* Personne ne m'aime.

ZOÉ, *d'un air caressant.* Ah! vous êtes un ingrat... et puisque vous n'osez parler à mon mari... voulez-vous que je m'en charge?

EDMOND. Vous!

ZOÉ. Ça le contrariera, ça le mettra en colère... c'est une querelle qui me revient... peut-être deux... je les risque!.. il faut bien faire quelque chose pour ses amis, et je vous réponds qu'il finira par céder!

EDMOND. Non... non... protégé par vous... que

ne dirait-on pas? on dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les femmes... cela ne se doit pas... et j'en rougirais!

ZOÉ. Eh! mais, mon cher ami, d'où sortez-vous donc?.. d'un pensionnat de demoiselles?.. et encore, dans le nôtre, on était plus avancé que cela... Mais puisque vous le voulez absolument... tenez... tenez... le voici! parlez vous-même.

EDMOND. Si vous saviez combien ça me coûte...

ZOÉ. Il n'est pas si redoutable... allons! du cœur!

EDMOND. Oui, oui... vous avez raison... (*A part.*) Pensons à Agathe, et du courage! (*Zoé sort par la porte à droite en encourageant Edmond par ses gestes.*)

SCÈNE VI.

M. DE MONTLUCAR, *qui sort de la porte à gauche et s'avance en rêvant;* **EDMOND**, *qui reste au fond du théâtre.*

M. DE MONTLUCAR, *à part.* Certainement on peut être député et conserver sa couleur... on est de l'opposition... cela n'en vaut que mieux... on obtient bien plus!.. mais dans ma position je ne peux pas me proposer; il faut qu'on me fasse violence, c'est indispensable... et Bernardet n'a pas assez l'air d'en comprendre la nécessité.

EDMOND. Abordons-le.

M. DE MONTLUCAR, *sèchement en apercevant Edmond.* Ah! c'est vous, monsieur Edmond; vous venez, je pense, pour voir madame de Montlucar...

EDMOND. Non, Monsieur, c'est pour vous.

M. DE MONTLUCAR, *de même.* Et qui me procure de si bon matin l'honneur de votre visite?

EDMOND. Une importante affaire... il y a à Saint-Denis un député à nommer...

M. DE MONTLUCAR, *froidement.* C'est ce qu'on dit... car je me mêle peu de politique...

EDMOND. Je paye dans ce pays quelques impositions.

M. DE MONTLUCAR, *d'un air aimable.* J'entends, vous êtes électeur... et venez me trouver...

EDMOND. C'est tout naturel... votre influence, votre grand nom... vos grands biens...

M. DE MONTLUCAR, *toujours d'un air aimable.* Vous êtes trop bon... vous m'êtes envoyé, je le vois, par ces messieurs vos collègues...

EDMOND. Qui donc?

M. DE MONTLUCAR. Quelques électeurs de l'arrondissement...

EDMOND. Non, Monsieur, je viens de moi-même...

M. DE MONTLUCAR, *d'un air affectueux et lui prenant la main.* Je vous en remercie encore plus, et je ne puis vous dire, mon cher Edmond, à quel point je suis sensible à votre démarche... quoiqu'elle me gêne et me contrarie beaucoup; non pas que plusieurs de mes amis ne m'aient déjà presque violenté à ce sujet... mais vous comprenez vous-même ma position... je ne suis plus un homme politique, je suis un homme de lettres... comme tel je me suis fait une indépendance, des opinions, et je dirai même quelque gloire... que je ne voudrais pas compromettre à la tribune.

EDMOND, *avec étonnement.* Comment cela?

M. DE MONTLUCAR, *vivement.* Cela vous étonne, mais c'est ainsi; et loin de vous savoir gré de l'honneur que vous me faites, je serais tenté de vous en vouloir... car il m'est pénible de vous refuser... Et d'un autre côté, moi qui étais tranquille chez moi, qui ne m'attendais à rien... qui me croyais à l'abri de toutes les tentatives de ce genre... vous venez me mettre dans la position la plus délicate et la plus cruelle... (*D'une voix faible et comme prêt à céder.*) Car, en vérité... je ne peux pas être député...

EDMOND, *vivement.* Rassurez-vous et ne m'en veuillez pas... ce n'est pas là ce que je venais vous proposer...

M. DE MONTLUCAR. Hein... que dites-vous?

EDMOND. Je comprends très-bien vos motifs... et c'est pour un autre que je venais vous parler...

M. DE MONTLUCAR, *cherchant à se remettre et affectant un air de joie.* A la bonne heure... je respire... vous me rendez ma tranquillité... Et cet autre quel est-il?

EDMOND. C'est moi.

M. DE MONTLUCAR, *avec surprise.* Vous!.. (*Avec un air de supériorité.*) Certainement, mon cher, je vous accorderais mon suffrage avec grand plaisir, car c'est là, je pense, ce que vous venez me demander... mais on connaît mon opinion et la vôtre... nos principes ne sont pas les mêmes...

EDMOND. Ils vous auraient permis cependant de recevoir ma voix...

M. DE MONTLUCAR. Mais non de vous donner la mienne... Cela me ferait du tort dans mon parti et auprès de mes amis politiques... j'aurais l'air de changer de nuance, ce que je ne ferai jamais. Hier encore, vous avez plaidé pour mademoiselle de Miremont qui tient à la nouvelle noblesse, la noblesse de l'Empire, et vous avez gagné un pro-

cès contre une des plus anciennes familles de France! une grande dame du faubourg Saint-Germain...

EDMOND. Si la grande dame avait tort...

M. DE MONTLUCAR. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui...

EDMOND. Si j'ai pu dans cette cause montrer quelque talent...

M. DE MONTLUCAR. Je ne mets pas cela en doute; mais, je vous l'avoue, je viens de lire l'article du journal qui rend compte de votre plaidoyer... et franchement je vous conseille, comme votre ami... de ne pas vous mettre sur les rangs en ce moment... L'opinion ne vous serait pas favorable.

EDMOND, *cherchant à modérer sa colère.* Vous croyez!.. Mais la vôtre, à vous, Monsieur, votre opinion ne se règle pas sur celle du journal... vous en avez une à vous, qui vous appartient...

M. DE MONTLUCAR. Certainement...

EDMOND. Vous n'etes pas obligé d'attendre qu'on vous apporte chaque matin votre conscience de la journée...

M. DE MONTLUCAR. Monsieur!..

EDMOND. Eh bien! vous avez eu recours à moi, vous êtes venu me trouver pour une importante affaire qui n'était ni sans périls ni sans difficultés, qui demandait des soins, des travaux... quelque mérite peut-être... J'ai réussi... réussi sous vos yeux... Et le jour où j'ai gagné votre procès... vous me serriez les mains... vous m'embrassiez! j'avais du talent alors!.. Eh bien! j'en appelle aujourd'hui, non à votre reconnaissance, vous m'avez donné de l'or, vous croyez m'avoir payé; mais j'en appelle à votre conscience, à votre honneur... ce jour-là m'auriez-vous donné votre voix? répondez, répondez!

M. DE MONTLUCAR. Eh bien!.. oui...

EDMOND. Et vous me la refusez aujourd'hui, parce que votre journal ne vous le permet pas!.. vous, Monsieur, qui savez que je l'ai méritée, qui me l'avouez... qui en convenez avec moi!..

M. DE MONTLUCAR, *avec embarras.* Certainement... je sais, mon cher ami... que vous n'êtes pas sans mérite, et je le dirai tout haut... je le crierai toujours... entre nous!.. mais il y a des situations qu'il faut comprendre; et si vous étiez à ma place, vous seriez aussi embarrassé que moi... Ce journal est de mes amis... il me veut du bien... je n'ai jamais rien fait pour cela... mais, à tort ou à raison, il m'a toujours bien traité... et je n'irais pas me mettre en opposition avec lui, protéger hautement les gens qu'il attaque... pour m'exposer moi-même à être attaqué... moi qui ne suis pour rien là dedans, moi qui par ma position suis libre et indépendant!

EDMOND. Indépendant!.. et vous tremblez devant un article de journal! Indépendant!.... et vous n'avez pas même le courage d'être de votre opinion!

M. DE MONTLUCAR, *fièrement.* Monsieur!.. j'ai du moins une règle de conduite que je vais vous dire et dont je ne m'écarterai pas... c'est de n'être d'aucune intrigue, d'aucune coterie, d'arriver par moi-même et non par les autres, de n'aller solliciter les suffrages de personne, et surtout de ne point vouloir contraindre les gens à me donner leur voix quand ils me la refusent.

EDMOND, *avec colère.* Monsieur!.. (*M. de Montlucar salue Edmond et rentre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VII.

EDMOND, *seul.* Ah! j'ai mérité ce qui m'arrive, puisque j'ai pu m'adresser à lui, puisque je me suis abaissé jusqu'à mendier sa protection!.. Si c'est à ce prix qu'on parvient aux honneurs, plutôt rester toute ma vie obscur et misérable! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances!.. sortons.

SCÈNE VIII.

EDMOND, OSCAR RIGAUT.

OSCAR, *l'arrêtant.* Ce cher Edmond! où court-il donc ainsi?

EDMOND. Oscar Rigaut... mon ancien camarade!..

OSCAR. Eh! oui vraiment! collége Charlemagne! où j'étais toujours le dernier; et toi, deux années de suite le prix d'honneur! Ce que c'est que de nous cependant, et comme il ne faut pas juger d'après le collége; (*Lui serrant la main d'un air affligé.*) car j'ai appris, mon pauvre ami, ton échec d'hier, au Palais!

EDMOND. Comment! qu'en sais-tu? qui te l'a dit?

OSCAR. Mon journal... qui rend toujours compte le lendemain, et très exactement; après cela, que veux-tu? on tombe un jour, on se relève un autre. Tu prendras ta revanche. Mais que fais-tu? que deviens-tu? je ne t'ai pas rencontré depuis Charlemagne.

EDMOND. On se perd de vue; et puis tu es reparti pour ta province.

OSCAR. J'espérais du moins, à mon arrivée à Paris, t'apercevoir chez ma jolie cousine, madame de Miremont, où tu allais, dit-on; mais on ne t'y voit plus.

EDMOND. Je n'ai pas le temps... je travaille beaucoup.

OSCAR, *riant*. Il travaille!..... est-il bon enfant!.... et qui t'amène chez Montlucar?.... encore un savant, celui-là..... est-ce pour travailler?..

EDMOND, *prêt à sortir*. Non, pour une affaire particulière qui ne peut réussir; et je n'ai plus, je crois, qu'à m'aller jeter à l'eau.

OSCAR, *se retournant*. Y penses-tu?.. me voilà... je suis riche!.. Mon père, qui est toujours marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, ne me laisse manquer de rien..... et si c'est de l'argent qu'il te faut, je t'en prêterai, tu me feras ton billet... Que diable, entre amis!..

EDMOND, *lui serrant la main*. Je te remercie; ce n'est pas là ce qui me chagrine!

OSCAR. Et quoi donc?..

EDMOND. C'est que je ne peux réussir à rien.

OSCAR. C'est étonnant; moi je réussis à tout... Je ne comprends point qu'on ne réussisse pas...

EDMOND. Cela prouve un grand bonheur ou un grand talent.

OSCAR. Mais non..... c'est tout naturel, cela va tout seul; je ne me donne pas de peine... Je ne sais pas comment cela se fait, tout me vient, tout m'arrive!..

EDMOND. En vérité!

OSCAR. Je ne te parle pas du barreau, où j'étais déjà lancé, mais que décidément j'abandonne, parce que j'ai d'autres occupations qui me conviennent davantage.

EDMOND. Et lesquelles?

OSCAR. Tu ne sais donc pas?.. J'ai fait un livre de poésies.

EDMOND. Toi!..

OSCAR. Comme tout le monde!.. Cela m'est venu un matin en déjeunant... *Le Catafalque*, ou *Poésies funèbres d'Oscar Rigaut*.

EDMOND. Toi?.. un gros garçon réjoui?..

OSCAR. Oui; je me suis mis dans le funéraire... il n'y avait que cette partie-là: tout le reste était pris par nos amis; des beaux... des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé *le vaporeux*, *le moyen âge*, *le pittoresque*; j'ai inventé le funèbre, le cadavéreux, et j'y fais fureur... mon ouvrage est partout, et tiens, tiens... (*Regardant sur la table.*) tu vois ici même six exemplaires...

EDMOND. Je n'en reviens pas!

OSCAR. Tu ne lis donc pas les journaux?.. « Le jeune Oscar Rigaut, que son imagination « délirante vient de placer à la tête de la jeune « phalange... » Tu n'as pas lu cela partout?

EDMOND. Si, vraiment, mais je ne croyais pas qu'il fût question de toi.

OSCAR. C'était de moi-même!.. moi, avec tous mes titres. (*Lui montrant le livre.*) Membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes; j'aurai le mois prochain la croix d'honneur; c'est mon tour, c'est arrangé.

EDMOND. Avec qui?

OSCAR. Avec les nôtres... ceux qui comme moi sont à la tête de la jeune phalange; car ils sont aussi à la tête, nous y sommes tous; nous sommes une douzaine d'amis intimes qui nous soutenons, qui nous admirons; une société par admiration mutuelle... l'un met sa fortune, l'autre son génie, l'autre ne met rien; tout ça se compense, et tout le monde arrive l'un portant l'autre.

EDMOND. C'est inconcevable!

OSCAR. C'est comme ça. Tu le vois, et si tu le veux, tu n'as qu'un mot à dire... je te protégerai, je te pousserai... Un de plus, qu'est-ce que ça fait?..

EDMOND. Je te remercie, mon ami, je te remercie bien; mais malheureusement ce que je désire n'est pas en ton pouvoir.

OSCAR. Qu'est-ce donc?

EDMOND, *soupirant*. Je veux être député!

OSCAR. Pourquoi pas?.. nous en faisons beaucoup.

EDMOND. Est-il possible?

OSCAR. De véritables députés, des députés qui votent; je ne dis pas qu'ils parlent, mais qu'importe!.. Il y en a tant d'autres qui ne font que ça... Sois tranquille; nous te ferons nommer. Présenté par moi à nos amis, ils deviendront les tiens... à charge de revanche. Dès qu'on est admis, on a du talent, de l'esprit, du génie; il le faut, c'est dans le règlement... tu les verras à l'œuvre!

EDMOND. Mais où, et quand?

OSCAR. Ce matin même. J'ai chez moi un déjeuner de garçons : voici mon adresse... Viendras-tu?

EDMOND, *regardant la carte, et hésitant*. Qu'est-ce que je risque?.. Autant cela que de se jeter à l'eau.

OSCAR. Eh bien! viendras-tu?

EDMOND. Ma foi, oui, j'irai!

OSCAR, *lui donnant la main*. A tantôt!

EDMOND. A tantôt. (*Edmond sort par le fond, Oscar entre dans l'appartement à gauche.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement de garçon très-élégant ; porte au fond, deux latérales ; sur le premier plan, à droite, une croisée, et une table avec ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARDET, OSCAR.

OSCAR, *à la cantonade*. Le déjeuner à deux heures !

BERNARDET. Le champagne à la glace, ainsi que le homard, pour qu'il se maintienne bien frais !.. Je tiens à ce que celui-là soit bon... j'en réponds !

OSCAR. Et vous vous y connaissez, docteur !

BERNARDET. Je l'ai choisi moi-même chez madame Chevet, avec qui nous autres médecins nous sommes tous liés par goût et par reconnaissance... C'est un établissement si utile que le sien !.. toutes les bonnes maladies sortent de là.

OSCAR. Et vous avez eu la complaisance, monsieur Bernardet, de commander vous-même le déjeuner...

BERNARDET. C'est un service que je rends souvent à des amis... Tous les bons morceaux sont chaque matin accaparés par moi... et à tous ceux qui arrivent après on répond : « C'est retenu par le docteur Bernardet, c'est réservé pour le docteur Bernardet ! » et toujours le docteur Bernardet... c'est comme si je donnais mon nom et ma carte à ces étrangers qui se disent entre eux : « Diable ! c'est donc un illustre ! c'est donc un homme bien riche... » Et à Paris, voyez-vous, règle générale, il n'y a que les gens riches qui fassent fortune.

OSCAR. C'est pour cela que j'ai bon espoir.

BERNARDET. Je crois bien ! vous avez déjà un joli patrimoine... c'est là un mérite qu'on ne peut pas vous contester.

OSCAR. Et que je partage volontiers avec mes amis ! les chevaux, les loges au spectacle, les dîners au Rocher de Cancale... c'est toujours moi qui paye, c'est mon bonheur !

BERNARDET. Chacun son genre !.. vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroit... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clé de voûte et presque le président. Aujourd'hui, par exemple, on a à délibérer sur une importante affaire... c'est chez vous qu'on vient déjeuner... vous irez loin !

OSCAR. Vous croyez !

BERNARDET. Vous le savez bien, et nous aussi... Avec une tête comme celle-là... je me connais un peu en phrénologie... et vous avez la bosse de la sagacité... D'abord vous êtes docile... et sans vous amuser à raisonner ou à comprendre, vous allez droit au but. C'est ce qu'il faut.

OSCAR, *riant*. Que voulez-vous ? je crois à la médecine et à vous, docteur.

BERNARDET. Quand je vous le disais ! la bosse de la sagacité ! Qui aurons-nous à notre déjeuner ?

OSCAR. Beaucoup de nos amis nous manqueront, nos camarades fashionables !

BERNARDET. Où sont-ils ?

OSCAR. Comme toujours, aux Italiens. Il y a ce matin répétition générale de l'opéra de Timballini.

BERNARDET. C'est juste ! un talent exotique qu'il faut faire mousser ! il nous rendra cela à l'étranger !

OSCAR. Mais nous aurons Dutillet, notre grand éditeur ! Desrouseaux, notre grand peintre !... Saint-Estève, notre grand romancier !.. Montlucar, notre grand... je ne sais comment dire...

BERNARDET. Économiste !.. notre grand économiste !

OSCAR. Un écrivain bien profond, à ce que vous dites tous ! mais c'est drôle... j'entends le latin, et lui je n'ai jamais pu l'entendre !

BERNARDET. Personne non plus !.. et c'est ce qui assure à jamais sa réputation. Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : « Quel génie dans son livre !.. » tout le monde se dit : « Pauvre homme ! il l'a donc lu !.. » et par commisération on le croit sur parole .. qui diable irait vérifier ?.. Qui aurons-nous encore ?..

OSCAR. J'ai aussi invité mon cousin le pair de France, M. de Miremont, ainsi que sa femme, ma jolie cousine !

BERNARDET. Tant mieux ! j'ai à lui parler... M. de Miremont a-t-il accepté ?

OSCAR. Avec grand plaisir.

BERNARDET. Bon! il viendra.

OSCAR. Quoique ça eût l'air de ne pas convenir à sa femme, qui voulait aller ce matin à une solennité musicale du Conservatoire...

BERNARDET, *secouant la tête*. Alors il ne viendra pas.

OSCAR. Il me l'a promis, et si ça contrarie Césarine, tant pis! je n'irai pas me gêner avec elle qui est ma cousine... car c'est ma cousine, après tout... mon père, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, était frère de son père... avec cette différence que nous étions riches et qu'elle ne l'était pas, à telles enseignes qu'elle a été obligée d'entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat... je m'en souviens bien.

BERNARDET, *l'interrompant*. Il vaudrait mieux l'oublier.

OSCAR. Je lui en parlais encore l'autre jour.

BERNARDET, *froidement*. Écoutez-moi, mon cher; car vous, qui avez de la sagacité, vous me comprendrez tout de suite... lorsque pour vous ou pour vos amis vous voudrez obtenir quelque chose de M. de Miremont le pair de France, demandez-le d'abord à sa femme...

OSCAR, *avec étonnement*. Ah! bah!.. c'est le plus long!

BERNARDET, *froidement*. C'est le plus court. M. de Miremont est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui dans la carrière des places et de l'ambition avance peu, mais ne recule jamais... nommé en 1804 membre du Sénat conservateur, il n'a jamais pensé depuis ce moment qu'à conserver ses places, et il y a réussi... il en a huit!..

OSCAR. Huit places!..

BERNARDET. Huit!.. et se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la Restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraîner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre... car vivant obscur dans son illustration, il craint de faire parler de lui, et se met au lit deux mois d'avance quand il doit y avoir quelque crise ou quelque procès politique... je le sais... c'est moi qui le traite; et nous n'entrons en convalescence qu'après le prononcé du jugement... Du reste, excellent homme, qui dans son intérieur se croit de l'autorité et s'est toujours laissé mener par quelqu'un... Dans ce moment, c'est par sa femme, qui, elle, ne se laisse mener par personne. Je vous le dis, faites-en votre profit... Et comme le caractère se peint aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, je vous préviens d'avance que si ce déjeuner contrarie Césarine, son mari n'y viendra pas.

OSCAR. Ce n'est pas possible... il m'a donné sa promesse formelle hier soir...

BERNARDET. C'est égal!

OSCAR, *regardant du côté de la croisée*. Tenez... tenez, entendez-vous une voiture qui entre dans la cour... c'est la sienne... il arrive le premier! Me croirez-vous, maintenant?

BERNARDET. Ma foi non!

OSCAR, *prêt à sortir*. Je cours le recevoir au pied de l'escalier. (*Revenant*.) Ah! mon Dieu... j'oubliais!.. un nouvel ami que je voulais vous recommander.

BERNARDET. Qu'est-ce que c'est?

OSCAR. Un avocat!

BERNARDET. A la bonne heure! ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit... Est-il bon?

OSCAR. Il est très-instruit.

BERNARDET, *avec impatience*. Est-il bon?

OSCAR. Il a beaucoup de talent.

BERNARDET. Ce n'est pas là ce que je vous demande... est-il bon camarade? peut-il pousser les autres, les faire valoir, les élever, leur faire la courte-échelle?

OSCAR. Certainement! il se jetterait au feu pour ses amis.

BERNARDET. C'est ce qu'il nous faut!.. Nous le pousserons!.. nous le pousserons... en avant! d'abord!.. et quand nous le connaîtrons mieux...

OSCAR. Il déjeune avec nous.

BERNARDET. Ça suffit! en un instant je l'aurai jugé.

OSCAR, *se retournant*. Eh! c'est ma chère cousine!

SCÈNE II.

M. DE MIREMONT, CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, *allant au-devant de M. de Miremont, à qui Césarine donne le bras*. Que c'est aimable à vous, monsieur le comte, de venir ainsi à un déjeuner de garçons!

BERNARDET. Et de si bonne heure encore! ça ne m'étonne pas. L'exactitude est la politesse des... supériorités en tout genre... A ce titre, vous deviez arriver le premier.

M. DE MIREMONT, *à Oscar*. Oui, mon cher ami, j'ai voulu venir de bonne heure pour vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pouvais pas déjeuner avec vous!

OSCAR. O ciel!

M. DE MIREMONT. Et vous faire moi-même mes excuses.

BERNARDET, *bas, à Oscar*. Que vous disais-je?..

M. DE MIREMONT. Nous avons ce matin, au Luxembourg, à la chambre des pairs, une séance où je suis indispensable.

OSCAR. Comment!.. vous ne pourriez pas y manquer?..

M. DE MIREMONT. C'est précisément ce que tout à l'heure me disait ma femme.

OSCAR, *naïvement*. En vérité?..

M. DE MIREMONT, *d'un air grave*. Parce que les femmes ne se doutent pas de l'importance des choses; elles voient une partie de plaisir qui les séduit, et voilà tout... mais nous autres!.. c'est différent!

BERNARDET. Je présume que monsieur le comte a souvent à combattre... et contre un redoutable adversaire?..

M. DE MIREMONT. Mais non, Césarine est vraiment fort raisonnable... Je lui cède volontiers, et même avec empressement, dans toutes les petites occasions qui peuvent lui être agréables; mais dès qu'il s'agit d'affaires graves, d'affaires d'État... elle sait bien qu'il est inutile de me prier... et elle ne l'essaie même pas.

CÉSARINE. Aussi ce matin, Monsieur, vous me rendrez la justice de dire que je n'ai pas insisté.

M. DE MIREMONT. C'est vrai.

CÉSARINE. Et cependant, si vous l'aviez bien voulu, vous auriez pu ne pas causer ce désappointement à ce pauvre Oscar, et donner congé à la chambre haute, qui devrait bien s'habituer à marcher sans vous... car, enfin, si vous étiez malade...

M. DE MIREMONT, *d'un air sévère*. Ma femme!..

CÉSARINE. Allons, ne vous fâchez pas, je me tais... je n'ai pas envie de me faire une querelle, et puisque vous le voulez absolument, que rien ne vous arrête... allez au Luxembourg; j'irai pendant ce temps-là à la séance du Conservatoire... si toutefois vous ne vous y opposez pas encore...

M. DE MIREMONT, *s'inclinant et lui prenant la main*. Ma chère amie...

CÉSARINE. J'ai dans la loge du ministre une place que sa femme m'a offerte, et qu'heureusement je n'avais pas refusée.

M. DE MIREMONT. A la bonne heure.

BERNARDET, *à part*. C'est là qu'elle voulait aller!

CÉSARINE, *gaiement, à Oscar*. Ce sera du moins un dédommagement qui ne me consolera pas de ce que je perds, mais qui m'empêchera d'y penser... (*A M. de Miremont.*) Partez vite; la voiture vous conduira d'abord au Luxembourg et viendra me rejoindre ici... où j'ai à parler à monsieur Bernardet.

BERNARDET. Trop heureux d'être à vos ordres!

CÉSARINE. Oscar, donnez donc le bras à votre cousin... jusqu'à la voiture...

M. DE MIREMONT. Comme vous voudrez, mais c'est inutile.

BERNARDET. Je le crois bien, monsieur le comte n'a pas besoin de bras; il a pour son âge une vivacité et une verdeur... Il est plus jeune que nous.

OSCAR, *d'un air malin*. Je m'en rapporte à ma cousine!

CÉSARINE. Vous êtes bête, Oscar.

OSCAR, *riant*. N'est-ce pas, je suis drôle!.. (*A part.*) Elle est un peu bégueule, ma cousine, mais elle est bien aimable... (*Offrant son bras à M. de Miremont.*) Je vous conduis jusqu'en bas... (*A Bernardet.*) Je donne les derniers ordres pour le déjeuner... (*A Césarine.*) et je reviens.

M. DE MIREMONT. Adieu, ma femme!.. ne sois pas fâchée contre moi, et surtout ne l'impatiente pas. Dans un quart d'heure je te renvoie la voiture. (*Il sort avec Oscar.*)

SCÈNE III.

BERNARDET, CÉSARINE, *allant s'asseoir sur un fauteuil, à droite.*

BERNARDET, *debout, près d'elle*. Vous aviez grande envie d'aller à ce concert?

CÉSARINE. Vous croyez?

BERNARDET. Quelque peu flatteur que ce soit pour nous... j'en suis persuadé...

CÉSARINE. A la bonne heure, au moins! il y a du plaisir avec les gens qui vous comprennent... Eh bien! oui, docteur... nous étions hier au soir chez le ministre; il est plus en faveur que jamais, aussi il y avait un monde à sa réception... impossible de l'avoir à soi un instant. A peine a-t-il eu le temps de me dire : « Allez-vous demain au concert? ma loge est à vos ordres. » Puis il a ajouté à demi-voix : « N'y manquez pas, j'ai à vous parler. »

BERNARDET. Et sur quoi?

CÉSARINE. Je l'ignore... probablement sur la loi que l'on doit voter demain.

BERNARDET. On dit qu'elle ne passera pas.

CÉSARINE. Il lui manque quatre voix... Il faut que nous les lui trouvions.

BERNARDET. Comment cela?

CÉSARINE. Nous verrons!.. Attendons d'abord que je lui aie parlé.

BERNARDET. Vous aurez le temps, le concert sera long... Il y aura bien du malheur si entre deux morceaux vous ne lui dites pas un mot pour moi.

CÉSARINE. Cette place à l'École de médecine?..

BERNARDET. Tout le monde m'y désigne, vous le savez! et il est dans l'intérêt du pouvoir d'avoir là un professeur qui lui soit dévoué... qui prenne de l'influence sur cette jeunesse turbulente... c'est excellent les jours d'émeute... avec quelques phrases... « Jeunes gens, jeunes étudiants, mes « jeunes amis... » on se rend populaire... ils cassent les vitres aux cours de vos collègues et vous portent en triomphe, ce qui vous lance... et vous fait arriver de plain pied... à tout ce qu'il y a de plus élevé... *Sic itur ad astra*... Pardon de vous parler latin... la force de l'habitude.

CÉSARINE, *souriant*. Je comprends très-bien, docteur; je connais votre génie et votre activité pour vos intérêts...

BERNARDET. Et ceux de mes amis... Je vous dois une belle clientèle, c'est vrai... vous m'avez mis en vogue par votre migraine et vos spasmes nerveux... ils ont fait ma fortune, j'en conviens, je ne suis pas ingrat. Mais vous conviendrez qu'à mon tour, gazette ambulante et bulletin à domicile, je ne parle dans mes ordonnances ou mes consultations que de vous, de vos soirées, de vos succès... et s'il est quelqu'un de ces secrets qu'on n'imprime pas, mais qu'on a besoin de faire connaître mystérieusement à tout Paris... ne suis-je pas là?.. en vingt-quatre heures le coup est porté, l'effet est produit et mes chevaux sont rendus... Voilà du dévouement...

CÉSARINE, *se levant et lui tendant la main*. Je le sais, docteur, et vous pouvez compter sur moi.

BERNARDET. Vous parlerez au ministre?

CÉSARINE. Ce matin même.

BERNARDET. C'est comme si j'étais nommé; un mot encore!.. mais celui-là dans votre intérêt... M. de Miremont, votre mari, est-il jaloux?

CÉSARINE. Cette question!..

BERNARDET. C'en est une comme une autre... Est-il jaloux?

CÉSARINE. Quelquefois... si je voulais... il aurait des idées de jalousie... dont je tire de temps en temps parti... mais seulement quand il y a absolue nécessité... Maintenant pourquoi cette demande?..

BERNARDET. On prétend que le ministre est charmant pour vous.

CÉSARINE. Mon mari est actionnaire d'un journal en crédit.

BERNARDET. J'entends bien!.. mais on assure que d'autres idées qui ne sont rien moins que politiques l'empêchent de vous rien refuser... dans l'espoir sans doute que votre cœur...

Un jour sera tenté
D'égaler Orosmane en générosité.

CÉSARINE. Qui a dit cela?

BERNARDET. C'est un bruit encore sans consistance... Faut-il le laisser errer au hasard ou le démentir sur-le-champ? je vais prendre vos ordres pour les transmettre à mes amis; commandez! que dirai-je?

CÉSARINE, *froidement*. Vous pouvez dire, docteur, que l'on perdra son temps.

BERNARDET. Je le savais d'avance! Je sais qu'entourée d'adorateurs, mais insensible à leurs hommages, vous n'aimez personne et n'avez jamais aimé!

CÉSARINE. Qu'en savez-vous?

BERNARDET. La Faculté s'y connaît!

CÉSARINE. La Faculté pourrait bien se tromper!.. (*Lentement.*) Il y a peut-être telle personne au monde pour qui j'aurais sacrifié autrefois la plus brillante position... (*Vivement.*) J'étais folle alors... je ne le serai plus! l'expérience arrive...

BERNARDET, *souriant*. Je devine! un premier amour!

CÉSARINE. C'est possible.

BERNARDET. Un beau jeune homme qui vous adorait...

CÉSARINE. Au contraire!.. et c'est là le plus piquant... je crois qu'il ne m'aimait pas... (*Vivement.*) Les inclinations sont libres; je l'ai oublié, je n'y pense plus... mais je lui en voudrai toute ma vie... et c'est là peut-être ce qui m'a donné ce besoin de distraction et d'activité, maintenant mon bonheur et ma seule passion; j'aime à me voir à la fois trois ou quatre affaires sérieuses ou futiles qui m'occupent et m'inquiètent. Ce sont des tourments si vous voulez, mais ce sont des émotions!.. c'est de l'espérance ou de la crainte; c'est vivre du moins!.. Voilà pourquoi vous me voyez souvent, si étourdie ou si audacieuse, brusquer la fortune que je pouvais attendre, changer d'idée au moment du succès, me lancer dans des périls que je connais... que je prévois... mais qui font battre le cœur... et rendent plus douce encore la joie du triomphe!

BERNARDET. Vous avez manqué votre vocation; vous étiez faite pour gouverner un empire!

CÉSARINE, *souriant*. On ne peut plus maintenant... Ils se gouvernent tout seuls, et il ne nous reste plus à nous autres femmes que la diplomatie du ménage, la politique du salon... et les intrigues secondaires... C'est toujours cela... il

faut se faire une raison et se contenter de ce qu'on a... faute de mieux!.. (*Gaiement.*) De quoi s'agit-il aujourd'hui?.. et pourquoi ce déjeuner?..

BERNARDET. Tous nos jeunes amis, qui vous sont dévoués et qui ne jurent que par vous, viennent ce matin (excepté votre cousin Oscar, qui ne sait pas encore de quoi il est question), viennent ce matin délibérer avec du champagne sur une affaire assez importante... Nous avons parmi nous de grands talents, de grands génies; nous n'avons pas de députés... et un député qui serait des nôtres... qui serait à nous... ça ferait bien.

CÉSARINE. Certainement!.. ou du moins si ça ne fait pas de bien... ça ne peut...

BERNARDET. N'est-ce pas?.. c'est ce que je dis... Or, la députation de Saint-Denis est vacante, et avant de travailler les électeurs... il faudrait savoir au juste quel est celui d'entre nous que nous porterons, que nous pousserons d'un commun accord.

CÉSARINE. C'est une élection préparatoire... et avez-vous quelques idées?..

BERNARDET. J'attends les vôtres!

CÉSARINE, *après un instant de silence*. Vous, par exemple!

BERNARDET, *après avoir réfléchi*. Non!.. j'aime mieux ce que je vous disais tout à l'heure .. (*Lentement.*) Je ne me ferais député..... comme tout le monde..... que pour.....

CÉSARINE, *de même*. Pour avoir la place!..

BERNARDET, *de même*. Et si je l'ai tout de suite.

CÉSARINE. La députation est inutile.

BERNARDET. C'est toujours ça de sauvé!.. On perd aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes... Ah! je ne dis pas un jour... si d'autres idées... que vous ne pouvez deviner...

CÉSARINE, *souriant en le regardant*. Peut-être!.. en fait d'idées d'ambition ou de fortune, on devine toujours aisément... en allant au plus haut... c'est là que vous visez... et dans notre famille encore...

BERNARDET, *un peu troublé*. Moi... Madame!..

CÉSARINE. Si je me trompe, tant mieux... Revenons à la députation... qui prendrons-nous?

BERNARDET. Il y a quelqu'un qui en a bien envie... M. de Montlucar; mais, vu ses opinions... il demande avec instance... à être nommé malgré lui... C'est possible!

CÉSARINE. Oui, mais pas encore. Il se met en même temps sur les rangs pour l'Académie des Sciences morales et politiques : il faut que tout le monde arrive.

BERNARDET. C'est juste.

CÉSARINE. J'ai quelqu'un pour qui je voudrais vous voir, vous, mon cher Bernardet, ainsi que vos amis, employer toute votre influence; bien entendu qu'en même temps je vous seconderais du côté de mon mari et du ministère.

BERNARDET. Eh! qui donc?

CÉSARINE. Mon cousin Oscar Rigaut.

BERNARDET. En vérité, vous avez déjà fait beaucoup pour lui, et après tout, ce ne sera jamais qu'un... un bien bon enfant, pas autre chose.

CÉSARINE. Je le connais mieux que vous, mais c'est mon parent, et je dois pousser ma famille... non pour elle, mais pour moi. Je ne veux pas qu'on dise : C'est la cousine d'un marchand de bois, mais c'est la cousine d'un député, d'un conseiller, que sais-je? c'est moi que j'élève et que j'honore en lui.

BERNARDET. Soit!.. mais il est bien heureux, car il n'est pas fort.

CÉSARINE. Tant mieux!.. ce sera un homme à nous; ce seront trois ou quatre emplois dont il aura le titre et que nous exercerons à sa place. C'est comme son père, qui ne peut pas rester à Villeneuve-sur-Yonne, où il est... c'est un imbécile, mais c'est mon oncle, et il faut absolument pour moi que nous le mettions quelque part.

BERNARDET. Que sait-il faire?

CÉSARINE. Il ne sait rien.

BERNARDET. Mettez-le dans l'instruction publique, une inspection, une sinécure.

CÉSARINE. Son fils est déjà maître des requêtes, et son unique occupation est de ne rien faire.

BERNARDET. Il aidera son fils.

CÉSARINE. J'y penserai; mais pour Oscar, c'est convenu, n'est-il pas vrai? Je compte sur vous et sur nos amis.

BERNARDET. Je les pousserai dans cette direction.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. La voiture de Madame.

CÉSARINE. Ah! mon Dieu! le concert sera commencé et je n'entendrai pas la symphonie en *ré* mineur. Adieu, docteur, vous avez ma parole.

BERNARDET. Vous avez la mienne; et pour la réponse?

CÉSARINE. Chez moi, tantôt.

BERNARDET. Et à vous, toujours! attachement éternel. (*Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.*)

SCÈNE IV.

BERNARDET, *seul, s'inclinant encore, redescendant*. Oui, morbleu! attachons-nous toujours

au char de la fortune, surtout quand il monte!.. quand il descend, c'est autre chose! Mais, grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et puisqu'elle le veut absolument, poussons M. Oscar, faisons-en un honorable... Une fois dans la foule et mêlé avec les autres, qui diable y fera attention? et pour moi ça se retrouvera plus tard, quoique la belle Césarine, qui m'a deviné, car elle devine tout, se trouve fort humiliée de mes projets d'ambition. Il paraît qu'elle ne veut de beaux mariages que pour elle seule, et qu'en fait d'alliances elle s'est réservée le monopole exclusif des pairs de France... Patience! elle y viendra! et à la première occasion importante où elle aura besoin de moi, nous en reparlerons. (*Apercevant Oscar.*) Eh bien! notre cher amphitryon...

SCÈNE V.

BERNARDET, OSCAR, EDMOND.

BERNARDET. Tout est-il ordonné et prévu?.. nous annoncera-t-on bientôt le déjeuner?

OSCAR. Je vous annonce d'abord un convive. (*Bas, à Edmond, lui montrant Bernardet.*) C'est un des nôtres... (*A Bernardet, lui présentant Edmond.*) C'est un ami, un intime que je vous présente..... le camarade de collége dont je vous ai parlé ce matin.

BERNARDET, *avec emphase*. Le jeune et brillant avocat dont nous avons causé si longtemps!

OSCAR. Lui-même.

EDMOND, *passant près de Bernardet*. C'est bien de l'honneur pour moi, et je ne m'attendais pas...

BERNARDET. Avec un mérite comme le vôtre, Monsieur, on doit s'attendre à tout.

EDMOND. Mon ami Oscar a donc daigné vous parler de moi?

BERNARDET. Il n'en avait pas besoin. Une réputation aussi européenne que la vôtre... un nom aussi connu!.. (*Bas, à Oscar.*) Dites-moi donc son nom... (*Se retournant, et voyant Oscar, qu'il croyait à côté de lui, occupé à donner des ordres à un domestique.*) C'est égal... il y a des phrases toutes faites à l'usage du barreau!.. (*A Edmond.*) Vous avez réconcilié, Monsieur, le barreau moderne avec l'éloquence.

EDMOND. Monsieur...

BERNARDET. Et cette urbanité de diction, ce fashionable de bonne plaisanterie, qui n'ôte rien à la force des raisonnements et à la chaleur du style... et puis vous dites bien, ce qui est rare; un très-bel organe... de la noblesse dans le geste.

EDMOND. Vous m'avez entendu?..

BERNARDET. C'est avec un véritable intérêt que j'ai suivi toutes vos causes...

OSCAR. En vérité? (*A Edmond.*) Tu vois qu'il te connaît, et il ne me l'avait pas dit!

BERNARDET, *à part, haussant les épaules*. Quel parfait bonnête homme!

EDMOND. Quoi! vous étiez à mon dernier plaidoyer?

BERNARDET. Je n'y étais pas à mon aise... car il y avait foule; et j'ai sans doute beaucoup perdu; mais c'est égal; je me suis dit: Voilà un homme dont je voudrais faire mon ami; car je suis l'ami de tous les talents; et, grâce à notre camarade Oscar, mon vœu se trouve réalisé.

EDMOND. Est-il possible!

OSCAR. Tu vois bien!.. qu'est-ce que je te disais?.. te voilà admis. Et comme il est bon enfant! quelle amabilité! quelle franchise!

EDMOND. C'est vrai.

OSCAR. Eh bien! mon ami, ils sont tous comme cela.

SCÈNE VI.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, OSCAR, DUTILLET, BERNARDET, EDMOND.

OSCAR. Arrivez, chers, arrivez donc!.. Vous êtes bien en retard. Le déjeuner en souffrira!

DUTILLET. J'espère bien que non!

OSCAR. Je vais dire que l'on serve. Ici nous serons mieux! c'est plus retiré : cela convient au banquet des sages.

DUTILLET. C'est ce cher docteur!.. (*Bas, à Oscar.*) Et quel est ce jeune homme qui est avec lui?

OSCAR. Un nouvel ami. Bernardet, qui le connaît intimement, vous le présentera. Je vais faire ouvrir les huîtres... Docteur, faites les honneurs... Messieurs, faites comme chez vous; je reviens. (*Il sort en courant par la porte à gauche.*)

BERNARDET, *à part et remontant le théâtre*. Eh bien! cet imbécile-là nous laisse!

DUTILLET, *à Edmond*. Un ami du docteur doit être le nôtre.

DESROUSEAUX. Car nous ne faisons qu'un...

SAINT-ESTÈVE. Nous sommes tous solidaires.

EDMOND. J'ai bien peu de titres, Messieurs, à un accueil aussi flatteur.

BERNARDET, *passant au milieu*. Ne le croyez pas!.. Pure modestie. Ici, mon cher, nous l'a-

vons supprimée. Règle première: chacun se rend justice; on sait ce qu'on vaut; et vous-même, mon jeune Cicéron, vous le savez aussi. (*Aux autres.*) Oui, Messieurs, avocat distingué,

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

DESROUSEAUX. Monsieur est avocat?..

DUTILLET. Depuis qu'Oscar s'est fait poëte, nous n'en avions pas dans nos rangs.

BERNARDET. Aussi je savais bien ce que je faisais en vous le présentant. (*A part.*) Et Oscar qui ne revient pas! (*Passant près d'Edmond, le prenant par la main, et lui montrant Dutillet.*) Monsieur Dutillet le libraire, qui mène tous nos amis à l'immortalité, en y marchant le premier.

DUTILLET. Mon cher Bernardet!..

BERNARDET. C'est tout naturel: celui qui conduit le char arrive avant les autres... Inventeur des papiers satinés, des marges de huit pouces et des affiches de quinze pieds carrés, il en médite une de trente en ce moment. (*Passant près de Desrouseaux.*) Notre Desrouseaux, notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique; génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature; il en a inventé une qui n'existait pas, et que vous ne trouverez nulle part. (*A part.*) Et Oscar qui n'arrive pas à mon aide! (*Passant près de Saint-Estève.*) Notre grand poëte!.. Notre grand romancier! qui s'est placé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes... (*Se retournant et apercevant Oscar qui fait apporter la table.*) Eh! venez donc, mon cher Oscar! venez m'aider à passer en revue toutes nos illustrations.

OSCAR. Y pensez-vous? nous ne déjeunerions pas d'aujourd'hui. (*Riant.*) Hi! hi! hi!

BERNARDET. Ce diable d'Oscar met de l'esprit partout.

OSCAR. Et pourtant je suis encore à jeun. (*Remontant le théâtre et parlant aux domestiques.*) La table ici... Apportez le champagne glacé, et montez les huîtres, si toutefois on a achevé de les ouvrir. (*Descendant le théâtre et s'adressant à Desrouseaux qui donne la main à Edmond.*) Eh bien!.. qu'est-ce? qu'y a-t-il?.. Je vois que la connaissance est faite.

BERNARDET. Vous l'avez dit. Ces messieurs le connaissent maintenant aussi bien que moi. (*Oscar remonte un instant le théâtre avec Edmond.*)

DUTILLET, *bas, à Desrouseaux.* Sais-tu son nom?

DESROUSEAUX. Et toi?

DUTILLET. Pas davantage!.. Mais il paraît que c'est un fameux, et qu'il est connu: tout le monde le connaît.

DESROUSEAUX. Alors il peut nous être utile.

DUTILLET. Il plaidera *gratis* mes procès, moi qui en ai tous les jours avec les auteurs.

DESROUSEAUX, *à Edmond, qui redescend.* J'espère que Monsieur me permettra de faire sa lithographie; elle est attendue depuis longtemps avec impatience.

EDMOND. Y pensez-vous?

OSCAR, *redescendant.* Tu ne peux pas t'en dispenser. Nous sommes tous lithographiés... en chemise et sans cravate; c'est de rigueur... le déshabillé de l'enthousiasme... ça n'est pas cher, et ça fait bien; c'est un moyen de se montrer partout.

SAINT-ESTÈVE. Notre nouvel ami me permettra de parler de lui dans mon premier roman... J'ai sur la profession d'avocat une tirade chaleureuse qui semble avoir été faite pour lui et où tout le monde le reconnaîtra...

EDMOND. C'est trop de bontés.

SAINT-ESTÈVE. Vous me rendrez cela dans votre premier plaidoyer.

DUTILLET. Que j'imprimerai à deux mille exemplaires.. Donnez-moi seulement vos improvisations la veille... et vous aurez des épreuves au sortir de l'audience... (*Dutillet, qui est à l'extrême droite, passe le premier à gauche.*)

SAINT-ESTÈVE. Des annonces dans tous les journaux.

BERNARDET, *redescendant le théâtre.* Des éloges dans tous les salons...

OSCAR. Tu l'entends, mon ami, ce sont des succès certains... comme je te disais, des succès par assurance mutuelle.

EDMOND. C'est bien singulier!

BERNARDET. En quoi donc?.. nous sommes dans un siècle d'actionnaires; tout se fait par entreprises et associations... pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations?

DUTILLET. Il a raison!

BERNARDET. Seul, pour s'élever, on ne peut rien; mais montés sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme!

OSCAR. Il y a même de l'avantage à être le dernier... c'est celui-là qui arrive.

BERNARDET. Aujourd'hui, par exemple, nous avons à traiter en commun une importante affaire... dont nous pouvons toujours dire quelques mots avant le déjeuner, puisqu'il ne vient pas!

OSCAR. C'est que tout le monde n'est pas arrivé. (*Oscar sort un instant.*)

BERNARDET. Il s'agit, mes amis, de la députation de Saint-Denis...

EDMOND, *à part.* O ciel!... (*Haut, à Bernardet.*) Est-ce que vous croyez possible...

BERNARDET. Cela dépend de nous et de celui

que nous choisirons. En nous entendant bien...

EDMOND, *avec émotion*. En vérité!

BERNARDET, *à Edmond*. C'est le secret de notre force! amitié à toute épreuve, alliance offensive et défensive... Vos ennemis seront les nôtres...

SAINT-ESTÈVE. Nous les attaquerons en vers comme en prose.

BERNARDET. A charge de revanche; et si au Palais, dans quelque affaire d'éclat, n'importe par quelle manière, vous trouvez le moyen, par exemple, de tomber sur un de vos confrères à qui j'en veux,..

EDMOND. Permettez... Monsieur... (*Desrouseaux en ce moment remonte le théâtre; Oscar rentre, et vient se placer près d'Edmond.*)

BERNARDET. Un petit avocat... qui, dans une cause contre moi, s'est permis de m'attaquer et de me railler... un obscur... un inconnu... un nommé Edmond de Varennes...

EDMOND. Monsieur...

OSCAR, *bas, à Edmond*. Tais-toi!.. je ne lui avais pas dit ton nom; mais à cela près, tu vois qu'il est bien disposé... Ah!.. (*Se retournant et apercevant M. de Montlucar.*) Voici encore un convive!

SCÈNE VII.

SAINT-ESTÈVE ET OSCAR, *allant au-devant de* M. DE MONTLUCAR, *restent avec lui un instant au fond du théâtre;* LES PRÉCÉDENTS, *sur le devant.*

DUTILLET. Il est en retard, quand on s'occupe de ce qui le regarde... car ce cher ami m'avait déjà parlé en secret pour la députation.

DESROUSEAUX. Et à moi aussi.

BERNARDET. C'est comme à moi... Et il faut avant tout le présenter au nouveau venu! (*Il l'amène en face d'Edmond qui le reconnaît.*)

EDMOND. M. de Montlucar!

M. DE MONTLUCAR, *reconnaissant Edmond*. O ciel!

BERNARDET, *à part*. En voilà un qui le connaît!.. ce n'est pas malheureux!

M. DE MONTLUCAR. Quoi, Monsieur, vous ici?

EDMOND. Je pourrais vous adresser la même question... vous qui ne voulez pas être député... vous qui n'allez solliciter les suffrages de personne...

M. DE MONTLUCAR. J'ai suivi votre exemple. (*A Desrouseaux qui est à côté de lui.*) C'est Monsieur qui est libéral et qui vient demander la voix d'un légitimiste.

EDMOND, *à Oscar qui est à côté de lui*. C'est Monsieur qui est légitimiste et qui demande la voix de tout le monde!

BERNARDET, *se jetant entre eux*. Eh! Messieurs! qu'importent les nuances? et à quoi bon ces discussions qui nous désunissent et nous font du tort?.. Il n'y a ici que des camarades, des amis! l'amitié n'a qu'une opinion... et elle en aurait deux et même plus, cela n'en vaudrait que mieux. On a appui et protection dans tous les partis; on se soutient mutuellement et avec d'autant plus d'avantages que l'on a l'air de combattre dans les camps opposés. (*A Edmond.*) Vous êtes pour l'empire, (*A Montlucar.*) vous pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous! Union admirable et d'autant plus solide qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde... notre intérêt! (*Prenant la main de Montlucar qui se laisse faire.*) Allons, votre main. (*A Edmond.*) La vôtre!..

EDMOND, *la retirant avec force*. Jamais! j'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre! j'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fût de mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non, je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander!

BERNARDET. Un traître parmi nous!

DUTILLET. Un traître à l'amitié!

EDMOND. Ah! n'outragez pas un pareil nom! l'amitié s'avoue et se proclame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas! elle ne rougit pas de se montrer! car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres, que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice! Oui, qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue, car rien ne reste ici-bas que le talent; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver; et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, DUTILLET, M. DE MONTLUCAR.

BERNARDET. Et qui donc est-il, lui qui parle ainsi?

M. DE MONTLUCAR. M. Edmond de Varennes.

OSCAR. Que vous connaissiez si bien et dont vous avez suivi toutes les causes!

BERNARDET. Mais aussi quelle mauvaise habitude a ce diable d'Oscar de nous présenter des amis intimes dont on ne sait pas le nom!

OSCAR, *à Bernardet*. Est-ce ma faute? aux éloges que vous lui donniez, j'ai cru que vous le connaissiez mieux que moi!

BERNARDET. Est-il bon enfant!

DUTILLET, *donnant à Oscar une poignée de main*. L'est-il!

M. DE MONTLUCAR. Mais vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET. Y pensez-vous, pour servir un ennemi malgré lui-même, pour lui donner de la réputation?.. il y en a dans ce monde qui se feraient tuer pour se faire connaître, et vous iriez lui offrir un pareil avantage!.. vous avez trop d'esprit pour cela, trop de profondeur, trop de portée! (*Se retournant vers les autres.*) Occupons-nous de choses plus graves maintenant... (*Léonard, Savignac et Pontigni entrent en ce moment. Oscar leur donne une poignée de main et sort pour faire servir.*) Maintenant que nous voilà tous réunis, parlons de notre grande affaire... traitons cela franchement et en famille.

LÉONARD. Il a raison!

BERNARDET. Il s'agit de faire nommer parmi nous un député... Qui a le plus de titres?.. (*Ils font un geste.*) Je vous entends... tous... nous en avons tous... je ne viens donc pas discuter le mérite, il est incontestable; nous pourrions tirer au sort et les yeux fermés, ce qui vaudrait peut-être mieux, certains, quoi qu'il arrivât, que le hasard serait juste; mais dans l'intérêt commun, dans l'avantage de l'association, il y a peut-être quelques considérations à observer qui ne vous échapperont pas.

SAVIGNAC. C'est juste; il faut avant tout un choix utile à nos amis.

M. DE MONTLUCAR. Un choix ascendant, ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible.

BERNARDET. C'est cela même. Il a des expressions d'un bonheur! il a nettement rendu ma pensée.

DUTILLET, *passant au milieu, à la place de Bernardet, qui se retire, et prend l'extrême droite.* Il me semble alors, Messieurs, que par mes rapports immédiats et journaliers avec tout ce qui écrit, imprime et publie, je me trouve naturellement porté à tendre la main à tout le monde... et c'est pour cela seulement que je me mets en avant, car, du reste, qu'importe qui l'on nommera : un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons tous, l'essentiel est de poser un premier échelon et qu'il soit solide.

M. DE MONTLUCAR. C'est pour cela, Messieurs, que par ma position sociale, mes relations de famille, de naissance, de fortune; lancé comme je le suis dans le faubourg Saint-Germain, je pourrais peut-être, et mieux que mon honorable ami...

BERNARDET, *à part*. Ils se croient déjà à la Chambre.

M. DE MONTLUCAR. Vous tendre la main de plus haut, et vous offrir un plus ferme appui... Après cela, que j'arrive le premier ou le second, c'est indifférent, cela revient au même; nous ne faisons qu'un, et qu'un seul soit en pied, nous y sommes tous.

SAINT-ESTÈVE, *passant entre Montlucar et Dutillet*. Voilà pourquoi, Messieurs, il me semble qu'une réputation colossale et pyramidale jetée au milieu de la Chambre...

DUTILLET. Permettez...

SAINT-ESTÈVE. Laissez-moi achever...

DUTILLET. Je vous comprends...

SAINT-ESTÈVE. Vous vous flattez...

DUTILLET. Je vous dis que je vous comprends... j'en ai l'habitude... et c'est pour cela que je demande... qu'on aille aux voix.

LÉONARD. Il n'y en aura qu'une!

PONTIGNI. C'est évident!

SAVIGNAC. Et nous serons tous d'accord!

TOUS. Aux voix!

BERNARDET. A quoi bon?

M. DE MONTLUCAR. C'est plus tôt fait... des carrés de papier... un seul nom... c'est l'affaire d'une seconde. (*Ils se mettent tous à la table à droite à faire des bulletins; Oscar pendant ce temps a fait servir les huîtres et placer les chaises.*)

OSCAR. L'autel est prêt... on nous attend... Allons, Messieurs...

BERNARDET, *sur le devant du théâtre, écrivant son bulletin*. J'ai mis Oscar; arrivera ce qui pourra.

LÉONARD ET PONTIGNI, *écrivant sur la table du milieu, qui est servie*. Eh! que diable!.. un instant...

M. DE MONTLUCAR, *de même*. Nous nous occupons là de choses sérieuses.

OSCAR. Je ne connais rien de plus sérieux qu'un déjeuner. Il faut avant tout être à ce qu'on fait. Ah! et le chablis que j'oubliais! (*Il sort.*)

DUTILLET, *qui s'est assis à la table à droite, entouré de tous les camarades, dépouille les bulletins*. Saint-Estève, un! Montlucar, un! Desrouseaux, un! Dutillet, un! Léouard, un!.. (*Il dépouille tout bas.*)

BERNARDET, *regardant le résultat*. C'est étonnant... tout le monde a un vote... pas davantage!

SAVIGNAC. Excepté vous, docteur.

BERNARDET. Comme vous le disiez... il n'y a qu'une voix... (*A part.*) J'aurais dû m'en douter! chacun s'est donné la sienne!

DUTILLET. C'est bien singulier... (*A part.*) Après ce qu'on m'avait promis...

M. DE MONTLUCAR. Oui, c'est assez extraordinaire. (*A part.*) Après ce qui avait été convenu.

BERNARDET. Il me semble alors qu'il y a lieu ou jamais au scrutin de ballottage.

PONTIGNI. Recommençons!

BERNARDET, *bas, à Montlucar qui va écrire*. La seconde députation sera pour vous... madame de Miremont vous le jure, si vous portez aujourd'hui Oscar, son cousin.

M. DE MONTLUCAR, *de même*. Je l'aime mieux que ce fat de Saint-Estève... ou ce républicain de Dutillet. (*Il va écrire son bulletin à la table.*)

BERNARDET, *bas, à Dutillet*. Vous n'avez pas de chances cette fois, et madame de Miremont vous en promet pour la prochaine... si l'on nomme Oscar, son cousin.

DUTILLET. Cet imbécile-là... Ma foi! oui... je le préfère à ce jésuite de Montlucar. (*Ils écrivent des bulletins pendant que Bernardet va parler bas à plusieurs d'entre eux.*)

OSCAR, *entrant*. Si vous ne vous dépêchez pas, Messieurs, c'est un déjeuner manqué... tout cela demande instamment à être mangé chaud... Vous ferez vos écritures au dessert... ou après le café.

DUTILLET, *dépouillant les bulletins*. Oscar, un! Oscar, deux! Oscar, trois! Oscar... Il est nommé... nommé à une imposante majorité...

OSCAR, *étonné*. Quoi donc? qu'est-ce que c'est?

BERNARDET. Vous serez député!.. *Tu Marcellus eris!*

OSCAR. Moi!..

DUTILLET. Nous te portons tous à la députation de Saint-Denis...

OSCAR. Est-il possible?

M. DE MONTLUCAR. C'est décidé!

OSCAR. Moi qui n'y pensais seulement pas... On ne dira pas cette fois que j'ai intrigué... Eh bien! mon cher, c'est étonnant, mais voilà comme tout m'arrive!

M. DE MONTLUCAR. Ce que c'est que le mérite, mon cher!

BERNARDET. Il en a tant..., et du vin de Champagne donc... A table, Messieurs.

TOUS. A table! (*Ils s'asseyent autour de la table.*)

OSCAR, *s'asseyant*. C'est drôle..... de faire un député à table!

M. DE MONTLUCAR, *de même*. C'est par là qu'on arrive...

BERNARDET. Et par là qu'on se maintient! (*Regardant tous les autres camarades.*) Nous jurons donc d'employer tout notre crédit...

DUTILLET ET LÉONARD. Toute notre influence...

M. DE MONTLUCAR, SAVIGNAC ET PONTIGNI. Tous nos amis...

BERNARDET. Pour faire proclamer notre camarade Oscar Rigaut député...

TOUS. Nous le jurons!

BERNARDET. A charge de revanche!

OSCAR, *se levant*. Je le jure!

BERNARDET, *se versant un verre de champagne*. Et sur ce, je bois à sa nomination.

OSCAR. A la vôtre, aux camarades, à l'amitié!

TOUS, *debout et choquant l'un contre l'autre leur verre rempli de champagne*. Amitié éternelle!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène se passe dans l'hôtel de M. de Miremont. Le théâtre représente un riche salon. Portes au fond; deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule, sortant de la porte à droite*. Entendre de pareilles choses et être obligée de se modérer, et n'oser même parler... c'est plus fort que moi... je ne peux pas y tenir!.. je sors. Césarine est là dans le cabinet de mon père; depuis une heure elle lui fait un éloge d'Oscar, son cousin... Il est évident qu'elle veut le faire nommer député... c'est clair comme le jour. Eh bien!

elle s'est arrangée de manière que l'idée en est venue de mon père... c'est lui qui maintenant veut le porter de tout son pouvoir... et c'est sa femme qui fait des objections... et mon père répond que c'est son parent, son cousin ; qu'il se doit à lui-même de le présenter aux électeurs... Il va en parler au ministre... Et les courses, les visites, les journaux, les démarches de leurs amis, tout va être mis en usage pour élever un sot... un imbécile... Il sera élu, c'est sûr... Comment ce pauvre Edmond pourrait-il résister? Il n'a pour soutien que son mérite... (*Regardant autour d'elle.*) et moi... peut-être... deux protecteurs qui gardent le silence... Il est venu me parler tout à l'heure... me parler pour mon procès... pour la signification de ce jugement .. que sais-je?.. Ce n'était pas cela qu'il voulait me dire, j'en suis certaine!.. et il avait un air si malheureux et si désespéré que malgré moi j'ai manqué de m'écrier : « Edmond, qu'avez-vous donc?.. » mais il y avait là du monde... il y en a toujours ici! Et il s'est retiré en m'adressant un regard qui était comme un dernier adieu!.. Oui j'en suis sûre... je ne le reverrai plus... Et il faut se taire... il faut renfermer là dans son cœur un chagrin... et un secret... que je n'ai jamais dit à personne... pas même à lui!.. O mon Dieu!.. qui viendra à mon aide? (*Se retournant et apercevant madame de Montlucar qui entre.*) Zoé!..

SCÈNE II.

AGATHE, ZOÉ.

ZOÉ. Qu'as-tu donc?

AGATHE. Ah! je formais un vœu que le ciel a entendu... puisque te voilà!

ZOÉ. Eh! oui, sans doute... je viens passer toute la journée avec toi...

AGATHE. Quel bonheur!

ZOÉ. Mon mari est en grande affaire ; il se rend à Saint-Denis pour cette élection, où la manufacture, dont il est un des principaux propriétaires, lui donne une grande influence.

AGATHE, *vivement*. Est-ce qu'il voudrait se faire nommer?

ZOÉ. Je l'ai cru d'abord... mais je me trompais... Il porte, ainsi que ses amis, M. Oscar Rigaut.

AGATHE. Et eux aussi!.. Tout le monde est donc pour lui?.. un homme qui est la nullité même!..

ZOÉ. C'est peut-être pour cela!.. personne ne le craint!

AGATHE. Et notre pauvre Edmond?..

ZOÉ. Franchement, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de chances pour lui.

AGATHE. Ah! que me dis-tu là?.. voilà ce qui m'explique le désespoir que j'ai vu dans ses traits...

ZOÉ. Je le crois bien... aigri comme il l'est par l'injustice et l'infortune... tu ne sais pas ce dont il est capable. Il me répétait souvent qu'il était voué au malheur, que personne ne s'intéressait à lui, que la vie lui était à charge... ce que disent maintenant tous les jeunes gens... c'est l'usage... c'est convenu... Cela ne m'effrayait pas... mais tout à l'heure, en rentrant un instant chez moi, où j'avais dit que je ne reviendrais pas de la journée, j'apprends qu'Edmond est venu en mon absence... sans doute en sortant de chez toi... et que ne me trouvant pas il a écrit à la hâte la lettre que voici... qui m'a indignée...

AGATHE. Qu'est-ce donc?

ZOÉ. Ce n'est pas tant l'ingratitude, quoique déjà ce soit bien mal ; mais lui qui est distingué... qui a de l'esprit... de bonnes manières... donner dans des idées pareilles... c'est si commun... si mauvais genre...

AGATHE, *lui arrachant la lettre.* Eh! donne donc! (*Lisant.*) « Tous mes efforts sont inutiles ; « je vais échouer encore, et le rival qui l'em- « porte sur moi... c'est Oscar... Je ne me sens « pas le courage de lutter plus longtemps. Adieu, « vous qui fûtes mon amie, et qui serez ma « seule confidente... Un amour sans espoir fai- « sait le malheur de ma vie... et ce soir, quand « vous lirez cette lettre, ne me plaignez pas... « j'aurai cessé de souffrir... » (*Poussant un cri.*) Ah!

ZOÉ, *lui reprenant la lettre.* Qu'as-tu donc?.. ne t'effraie pas... tu sens bien que j'ai envoyé chez lui... et il viendra ici tantôt pour que nous le sermonnions à nous deux... Car, en vérité, cela devient absurde ; si les amants malheureux n'ont pas de patience et commencent par se tuer, qu'est-ce que nous allons devenir? Pauvre Edmond!.. moi, d'abord, je ne m'en consolerais jamais.

AGATHE. Et moi... j'en mourrais d'abord!

ZOÉ, *avec effroi.* O ciel! que dis-tu?

AGATHE. Ce que j'ai caché jusqu'ici à lui... à toi... ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Eh bien! oui, je l'aime depuis mon enfance, depuis ces jours où il nous appelait ses sœurs... car alors il était pour nous deux un frère, un ami... ah! pour moi, plus encore!.. J'ad-

mirais déjà sa franchise, sa rigide probité, son âme à la fois si aimante et si désintéressée, ce respect surtout qui lui faisait renfermer si avant dans son cœur un secret que j'avais deviné avant lui peut-être!.. Aussi, libre de ma main et de ma fortune, je lui dirais sur-le-champ et sans hésiter: «Soyez riche, car je le suis; soyez heureux, car je vous aime...» Zoé, qu'as-tu donc?

ZOÉ. Rien... continue.

AGATHE. Si, vraiment...

ZOÉ. Écoute donc, on n'est pas maîtresse de ça... et tu as bien fait de parler... c'est ce qu'on devrait toujours faire entre amies... non pas que je songe à lui, ne le crois pas!.. mais cette maudite lettre qui ne nommait... qui ne désignait personne... j'ai cru un instant, je l'avoue, que c'était pour moi qu'il voulait se... Cela effraie... mais cela flatte toujours... (*Gaiement.*) C'est fini... je n'y pense plus... Et puis j'ai mon mari... qui n'est pas aimable tous les jours... mais c'est égal; pour lui et pour moi tout est pour le mieux. Ainsi, ma petite Agathe, n'aie pas peur, aime-moi toujours, et continue.

AGATHE. Ah! que tu es généreuse!

ZOÉ, *lui prenant la main.* Les hommes, dit-on, sont cause que les femmes ne s'aiment pas: prouvons le contraire; et, puisque tout le monde forme une ligue contre Edmond, formons-en une en sa faveur... Deux bonnes amies, deux camarades de pension qui conspirent en secret et sans intérêt pour un pauvre jeune homme... le motif est si louable... notre cause est si juste!.. le ciel sera pour nous!.. et les femmes aussi!

AGATHE. Bel appui!

ZOÉ. Pourquoi pas?.. la camaraderie des femmes vaut bien celle des hommes... elle est plus franche... quand elle l'est.

AGATHE. Oui, mais elle n'a pas le même crédit. Pouvons-nous, par exemple, à nous deux, vaincre tous les obstacles qui s'opposent à son avancement? pouvons-nous le faire nommer député?

ZOÉ. Peut-être bien!.. sinon par nous-mêmes... au moins par les autres, ceux sur lesquels nous exerçons de l'influence... Mais, règle première, il ne faut rien dire à Edmond de ce que nous voulons faire pour lui; il n'y verrait que de l'intrigue; il refuserait ou gâterait tout.

AGATHE. Tu crois!

ZOÉ. Je le connais... Mais il est ici une personne influente qu'avec un peu d'amabilité tu pourrais gagner pour notre ami...

AGATHE. Qui donc?

ZOÉ. Le docteur Bernardet, l'ami de la maison, le confident de ta belle-mère... Il est rempli de soins et d'attentions pour toi, a toujours peur que tu ne t'enrhumes, te fait croiser ton châle, et a toujours pour toi dans sa poche de la pâte pectorale.

AGATHE. Oui... je l'ai déjà remarqué... mais je te dirai en grande confidence que je crois qu'il me fait la cour.

ZOÉ. A toi?

AGATHE. Non! à ma dot.

ZOÉ. Alors ce n'est plus cela... et il n'aura garde de protéger un rival.

AGATHE. A qui alors nous adresser?.. comment faire? quel moyen employer?..

ZOÉ, *sautant de joie.* Ah! j'en ai un... j'en ai un qui renforce notre coalition... une femme de plus... Tout dépend de ta belle-mère... c'est elle ici qui mène tout... qui dirige tout... il s'agit de la gagner; et je serais sûre du succès si Edmond pouvait se décider à être pour elle... un peu aimable, un peu galant...

AGATHE. Fi donc!

ZOÉ. A lui faire un peu la cour!

AGATHE. Mauvais moyen... mauvais... il n'y consentirait jamais, car il ne peut la souffrir...

ZOÉ. Je le sais!

AGATHE. Et elle le lui rend bien!

ZOÉ. Peut-être... j'ai toujours eu des idées que tu ne partageais pas! Autrefois, quand elle était notre sous-maîtresse, j'observais... à la pension on n'a que cela à faire, et j'ai cru voir souvent mademoiselle Césarine Rigaut regarder M. Edmond d'une certaine manière... Je ne m'y connaissais pas alors... mais maintenant que j'ai quelques connaissances... et de la mémoire... il me semble bien que... Enfin sois tranquille, j'ai mon projet...

AGATHE. Que veux-tu faire?..

ZOÉ. Que t'importe? puisque ni toi ni Edmond n'y serez pour rien, et que seule je veux tenter une entreprise téméraire peut-être... car il n'est pas facile de jouter avec Césarine... mais elle marche tellement dans sa force et dans sa puissance... elle a tant d'esprit et m'en suppose si peu, qu'elle ne se méfiera pas de moi... D'ailleurs nous n'avons pas le choix des moyens; c'est par elle qu'il nous faut triompher ou succomber, et si j'échoue...

AGATHE. Tu t'en fais une ennemie!..

ZOÉ. C'est déjà fait... et si je réussis..... j'assure la fortune d'un ami..... son bonheur... le tien... et alors... (*Lui tendant la main.*) le mien aussi.

AGATHE. Ma bonne Zoé!

ZOÉ. Tais-toi!.. c'est ta belle-mère!.. quel air grave et soucieux!

AGATHE. Elle est presque toujours ainsi.

ZOÉ. Cela sied bien aux femmes qui sont hommes d'État!.. Rentre, il faut que nous soyons seules!

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

CÉSARINE, *entrant en rêvant, et s'asseyant sur un fauteuil à droite.* Bernardet est nommé... il doit en avoir maintenant la nouvelle... mais le ministre l'a dit... quatre voix de plus et la loi passerait... et ces quatre voix, si je pouvais les lui donner, je serais toute-puissante... on n'aurait rien à me refuser... mais où les trouver? impossible... même en convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis... si Oscar était nommé... c'en serait une, ce serait un zéro qui servirait à quelque chose... mais il sera trop tard.

ZOÉ, *à part.* Ma foi!.. et au risque d'interrompre l'homme d'État dans ses méditations... avançons!

CÉSARINE, *l'apercevant.* Madame de Montlucar...

ZOÉ. Ma chère Césarine...

CÉSARINE. Quel extraordinaire!.. M. de Montlucar nous honore souvent de ses visites... mais vous êtes moins aimable ou plus fière... car on ne vous voit jamais...

ZOÉ. Il est de fait que depuis la pension...

CÉSARINE, *à part.* Elle ne peut pas dire deux phrases sans en parler.

ZOÉ. Les temps sont bien changés!

CÉSARINE. En quoi donc?

ZOÉ, *d'un air railleur.* Cette pension où vous étiez notre supérieure...

CÉSARINE, *avec fierté.* Je ne vois pas qu'il y ait grand changement.

ZOÉ, *à part.* L'insolente!

CÉSARINE, *reprenant un ton plus aimable.* Je trouve seulement que depuis mes grandeurs... vous m'avez disgraciée, et c'est ce dont je me plains...

ZOÉ, *à part.* Elle fait la protectrice à présent!

CÉSARINE. Car je n'ai point oublié... moi, cette petite Zoé si espiègle et pourtant si naïve...

ZOÉ, *d'un air de bonhomie.* Vous voulez dire si simple, et vous avez raison... car maintenant comme alors, j'aurais grand besoin de vos leçons... par malheur vous n'en donnez plus... sans cela je viendrais profiter... Oui, vraiment, j'admire toujours ce tact prodigieux qui ne vous abandonne jamais, ce coup d'œil rapide et sûr qui vous guide et vous dirige sur-le-champ... Moi je n'ai ni inspiration, ni présence d'esprit... je ne sais jamais que le lendemain ce qu'il aurait fallu dire ou faire la veille... tandis que vous!.. vous êtes la femme du jour...

CÉSARINE, *souriant.* Tenez, ma chère Zoé, vous me flattez beaucoup... vous avez besoin de moi.

ZOÉ, *naïvement.* C'est vrai! voilà justement le coup d'œil dont je vous parlais.

CÉSARINE. Dites-moi alors ce que vous voulez... vous venez de la part de votre mari...

ZOÉ. Non vraiment... il ignore ma démarche...

CÉSARINE. C'est donc pour vous!

ZOÉ. Encore moins!

CÉSARINE. Pour qui donc alors?

ZOÉ. Ah! voilà le difficile... et je ne sais plus maintenant si j'oserai... j'ai peut-être même eu tort de m'avancer autant... mais comme je vous le disais tout à l'heure... je ne sais jamais dans le moment le parti qu'il faut prendre..... et je crois maintenant que j'ai choisi un mauvais moyen... Aussi, tout calculé... j'aime mieux ne pas vous en parler...

CÉSARINE. Quelle folie..... puisque nous y sommes...

ZOÉ. Et si cela vous fâche... si ma démarche vous paraît absurde, inconvenante...

CÉSARINE. Entre nous!..... entre anciennes amies!..

ZOÉ. C'est que justement... il s'agit ici d'un ancien ami... il y va non pas de son bonheur ou de sa fortune... mais de ses jours qui sont en danger...

CÉSARINE. De qui parlez-vous?..

ZOÉ. D'Edmond de Varennes...

CÉSARINE, *troublée et cherchant à se remettre.* Edmond!..

ZOÉ, *à part, l'observant.* Je ne me trompais pas... elle l'a aimé...

CÉSARINE. Ses jours sont en danger!..

ZOÉ, *la regardant bien en face.* Je le sais, moi qui ne suis pour lui qu'une sœur et qu'une amie... et vous l'ignorez, vous qu'il aime et qu'il a toujours aimée...

CÉSARINE, *troublée.* Moi!

ZOÉ, *vivement, à part.* Elle l'aime encore...

CÉSARINE, *se remettant peu à peu de son émotion.* Vous n'y pensez pas; et vous me dites là, Zoé, des choses impossibles. Lui qui depuis un an semble m'éviter et me fuir, lui qui ne cache pas sa haine, lui qui, même en ma présence, ne peut s'empêcher de me témoigner par ses regards toute son aversion.

ZOÉ. Eh! mon Dieu! oui, tout cela est vrai! mais faut-il que ce soit moi, qui n'ai ni votre tact, ni votre esprit, qui vous apprenne ce que

peuvent chez un jeune homme l'amour-propre blessé, la perte de toutes ses espérances, et le dépit et la jalousie auxquels, depuis un an, il est en proie... Oui, Madame, depuis un an, depuis votre mariage... et vous ne voulez pas qu'il vous évite, vous ne voulez pas qu'il vous déteste!.. Il vous aimait, et par raison, par ambition peut-être, vous vous donnez à un autre, ce qui était bien mal... Mais, pardon, je ne dois vous parler que de lui qui, trop fier pour se plaindre, trop malheureux pour se consoler, n'a pris que moi pour confidente de ses chagrins, et qui, perdant enfin toute illusion et tout espoir, a résolu aujourd'hui de mettre fin à ses tourments et à ses jours. Tenez, vous connaissez son écriture : lisez!

CÉSARINE, *lisant la lettre que Zoé vient de lui donner.* O ciel!.. Ce n'est pas croyable!.. Comment?.. il m'aimait sans me le dire?

ZOÉ. Lui!.. il ne vous le dira jamais; il mourra plutôt que de vous l'avouer. De ce côté-là, rassurez-vous.

CÉSARINE, *lui tendant la lettre.* N'importe; je suis fâchée que vous m'ayez donné cette lettre.

ZOÉ, *la reprenant.* Que pouvais-je faire, cependant? J'étais bien embarrassée. Fallait-il tenter une démarche qu'il ignore et qu'il ignorera toujours? ou bien fallait-il le laisser mourir, ce pauvre garçon?.. car c'est ce soir, il est décidé. Vous ne le connaissez pas.

CÉSARINE. Si, vraiment; je connais depuis longtemps son caractère sombre, inquiet et malheureux; mais quelque désir que j'aie de sauver ses jours, ce n'est guère en mon pouvoir. C'est à vous, Zoé, de le rappeler à la raison; car moi je ne puis ni le voir ni lui parler.

ZOÉ. Cela va sans dire, et c'est bien ainsi que je l'entends; je connais trop vos principes; mais qu'au moins ce pauvre jeune homme ne soit plus accablé de votre haine; car ce qui lui a porté le coup fatal, ce qui l'a réduit au désespoir, c'est la certitude que vous étiez son ennemie déclarée.

CÉSARINE. Moi?

ZOÉ. Partout il vous trouve comme un obstacle à son avancement, à sa fortune. Est-ce là le prix et la récompense de tant de souffrances et de tant d'amour? Est-ce juste? est-ce loyal? Si au contraire il avait la preuve que vous cessez de vous joindre à ses ennemis, que même une fois par hasard vous l'avez défendu, servi, protégé... ah! cette idée seule le rattacherait à la vie, au bonheur, à toutes ses illusions; et vous auriez sauvé ses jours sans qu'il en coutât rien au devoir.

CÉSARINE. Vous croyez?

ZOÉ, *vivement.* Aujourd'hui, par exemple, vous l'avez vu par cette lettre, il était sur les rangs pour être député; tout son avenir d'ambition en dépendait; et vous lui opposez un homme qui est votre parent, il est vrai, mais pour lequel vous n'avez ni amitié ni estime; un homme qui se soutient par votre appui, et qui tomberait par son mérite; et c'est un tel concurrent qui l'emporterait sur Edmond, grâce à vos soins, grâce à vous! Ah! il y aurait de quoi lui donner le coup de la mort, et vous ne le voudrez pas.

CÉSARINE. Non, non, Zoé; vous avez raison, la justice avant tout.

ZOÉ. Même avant les cousins.

CÉSARINE. Et je vous réponds que s'il est encore temps, je verrai... je tâcherai; je ne suis pas sûre que mon crédit puisse aller jusque-là, mais j'essaierai du moins.

ZOÉ. Et c'est tout ce que je demande.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le docteur Bernardet!

SCÈNE IV.

ZOÉ, BERNARDET, CÉSARINE.

BERNARDET, *à Césarine.* J'ai reçu ma nomination; je suis professeur, grâce à vous, qui êtes mon bon ange. Mais en revanche, j'arrive de Saint-Denis avec Montlucar, (*A Zoé.*) votre mari, qui m'a ramené dans son tilbury.

ZOÉ ET CÉSARINE, *vivement.* Eh bien?..

BERNARDET, *à Césarine.* Eh bien... (*Il regarde Zoé avec inquiétude.*)

CÉSARINE, *montrant Zoé.* On peut parler devant elle.

ZOÉ. Eh! oui, docteur, je suis des vôtres.

BERNARDET, *se frottant les mains.* Eh bien! Madame, tout va au mieux.

CÉSARINE. Comment cela?

BERNARDET. Nous sortons de l'assemblée préparatoire du premier collége, où j'ai l'honneur d'être un des plus imposés. Oscar a parlé aux électeurs, et sa petite improvisation a produit le meilleur effet, sauf un ou deux endroits où il a manqué de mémoire. Mais le discours est fort bien; c'est notre camarade Saint-Estève qui l'a composé, et nous le ferons paraître ce soir avec des notes et des réflexions impartiales du rédacteur, et, entre parenthèses : « Marques d'approbation générale. »

CÉSARINE. Toute l'assemblée était donc pour lui?

BERNARDET. Du tout : un tiers seulement, composé de nos amis, des chefs d'atelier de M. de Montlucar et de quelques badauds indécis qui étaient de notre opinion parce qu'ils s'étaient mis à côté de nous en entrant dans la salle. Le reste était contre, et semblait disposé à faire de l'opposition. Alors j'ai eu recours aux grands moyens. J'ai pris à partie notre candidat, et je l'ai, ma foi! malmené... je l'ai attaqué violemment sur ses opinions.

CÉSARINE. Il n'en a jamais eu.

BERNARDET. Tant mieux! on a de l'espace dans tous les sens. Je lui ai crié : « Monsieur! je ne m'en cache pas, vous n'êtes pas mon candidat; je vous repousse pour telle et telle raison! » Et je l'ai accablé; mais Oscar a repris la parole, et a répondu alors...

CÉSARINE. Quoi donc?

BERNARDET. Le second discours préparé pour sa réplique... Cette fois-là il ne s'est pas trompé; il a eu de la chaleur, il a été beau, il a rétorqué tous mes arguments; j'ai été obligé d'en convenir, et nos camarades se sont écriés : « Vous l'entendez! ses ennemis eux-mêmes sont forcés de lui rendre justice! » et ce dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge, ceux qui sans le savoir font toutes les majorités, et qui maintenant sont plus enragés que les autres :

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

ZOÉ, *à Césarine*. Ils nommeront Oscar!

BERNARDET. J'en réponds! Je réponds du premier collége; et c'est ce soir une affaire enlevée, pourvu que de son côté votre mari présente votre jeune cousin au second collége où sont vos métayers, vos fermiers, tous gens qui dépendent de lui; c'est essentiel; et vous y avez déjà songé, car je vois monsieur le comte tout habillé, et prêt à sortir.

SCÈNE V.

CÉSARINE, ZOÉ, M. DE MIREMONT, BERNARDET.

M. DE MIREMONT. Oui, docteur, je n'attends plus que M. Oscar pour me rendre à l'assemblée préparatoire.

ZOÉ, *bas, à Césarine*. Au nom du ciel, qu'il n'y aille pas!

CÉSARINE, *de même*. C'est moi qui l'ai engagé à y aller, et maintenant que faire?

ZOÉ, *de même*. Tout ce que vous voudrez!.. Dites-lui du mal d'Oscar.

CÉSARINE, *de même*. Depuis ce matin je lui en fais l'éloge.

ZOÉ, *de même*. Qu'est-ce que cela fait?

CÉSARINE. Elle a raison, le sujet prête, et je veux toujours... Impossible!.. le voilà!

SCÈNE VI.

BERNARDET, M. DE MIREMONT, OSCAR, CÉSARINE, ZOÉ.

ZOÉ, *à part, et pendant qu'Oscar s'approche de M. de Miremont qu'il salue*. Arriver juste au moment où l'on va dire du mal de lui... Il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit!

OSCAR, *s'approchant ensuite de Césarine*. Je viens, ma chère cousine, vous faire part du succès que j'ai déjà obtenu.

CÉSARINE. Nous le savons par le docteur.

OSCAR. Qui s'est chaudement montré... ainsi que M. de Montlucar et tous nos amis... (*À Bernardet.*) Et puis j'ai bien parlé, n'est-ce pas?.. J'ai parlé longtemps.

ZOÉ. Le temps ne fait rien à l'affaire.

M. DE MIREMONT. Si, vraiment! cela empêche les autres!.. Nous en avons un ou deux comme ça à la chambre des pairs qui tiennent toute la séance... il n'y a jamais rien à leur répondre.

BERNARDET. C'est sans réplique.

OSCAR, *à Césarine*. Le premier collége est à nous; et d'après le petit mot que vous m'avez envoyé, ma belle cousine, je viens prendre monsieur le comte pour qu'il me présente aux électeurs du second.

M. DE MIREMONT. Je suis à vos ordres, mon cher Oscar.

ZOÉ. Il fait bien froid... et ce voyage à Saint-Denis pourra vous faire du mal.

BERNARDET. Au contraire... de l'air, de l'exercice... c'est ce qu'il vous faut.

CÉSARINE. Certainement... un soleil superbe... (*Bas, à Zoé.*) Il n'ira pas, j'en réponds.

M. DE MIREMONT *sonne, un domestique paraît*. Que l'on mette les chevaux! (*Le domestique sort.*)

ZOÉ, *à part*. Ma foi! si elle s'en tire... elle mérite d'être ministre.

CÉSARINE, *à M. de Miremont qui vient de s'asseoir sur le fauteuil à gauche*. Cela vous fera du bien de sortir... le docteur le dit... et quand même vous risqueriez un rhume ou un mal de gorge, c'est bien le moins pour un ami... pour un parent tel que lui... Quant à moi, s'il le fallait... et si

cela était nécessaire; je m'exposerais à bien d'autres périls pour vous, Oscar... vous le savez...

OSCAR. Cette bonne cousine!

CÉSARINE. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon affection et mon dévouement... J'ai toujours eu l'idée que vous arriveriez par moi aux honneurs et à la fortune... Vous rappelez-vous, dans notre jeunesse... quand nous nous promenions au bord de l'Yonne, et qu'appuyée sur votre bras... je vous disais : Oscar!

OSCAR. Je ne me rappelle pas.

CÉSARINE. Je le crois bien; cela nous est arrivé tant de fois... et c'était si naturel; avec les projets que nos parents avaient sur nous.

OSCAR. Ça c'est vrai.

M. DE MIREMONT, *un peu inquiet*. Quoi donc?

CÉSARINE. Entre cousin et cousine, c'est toujours ainsi...des idées de mariage! Ces idées-là passent, mais l'amitié reste, le sentiment ne vieillit pas; et plus tard, quand on se retrouve... c'est une si douce chose d'être utile à l'ami de son enfance, de contribuer à son avancement... Vous le savez, Monsieur, c'est mon unique pensée.

BERNARDET, *à part, avec étonnement*. Qu'est-ce qu'elle a donc?

CÉSARINE. Il n'y a pas de jour que je ne vous parle de lui!

M. DE MIREMONT, *d'un air soupçonneux*. En effet.

OSCAR. Que de bontés!

CÉSARINE. Ce matin encore tout le bien que je vous en ai dit...

OSCAR, *à Zoé*. Cette chère Césarine!..

M. DE MIREMONT, *avec une jalousie plus marquée*. C'est vrai ; vous y avez mis un redoublement de zèle et de chaleur.

CÉSARINE. Et savez-vous pourquoi?.. c'est une folie... un enfantillage... j'avais rêvé... (*D'un air tendre.*) Oui, Oscar, j'avais rêvé de vous... rêvé que nos soins étaient inutiles... qu'un autre l'emportait... que vous n'étiez pas nommé... j'étais désespérée... cela me faisait un chagrin que je ne puis vous rendre.

BERNARDET, *à M. de Miremont et cherchant à changer la conversation*. Je crois que voici l'heure.

M. DE MIREMONT, *se levant avec humeur*. Laissez-moi donc!

CÉSARINE. Mais, grâce au ciel! mes pressentiments ne se réaliseront pas.

M. DE MIREMONT, *d'un air préoccupé*. Peut-être bien!

CÉSARINE. Non, Monsieur! vous voulez en vain m'effrayer... nous avons déjà un premier succès, et, grâce à vous, nous allons en avoir un second!.. vous me le promettez!.. vous ne négligerez rien pour cela, n'est-il pas vrai?.. Tous ces gens-là dépendent de vous, et en leur parlant d'Oscar avec entraînement, avec chaleur, ils verront l'importance que vous y attachez; ils verront que vous vous y intéressez autant que moi!

LE DOMESTIQUE, *entrant*. Les chevaux sont mis.

CÉSARINE, *tendrement*. Adieu, Oscar. (*A M. de Miremont.*) Allez, mon ami... partez vite!

M. DE MIREMONT. Non, Madame; je n'irai pas!

CÉSARINE, *affectant une grande surprise*. O ciel! et pourquoi donc?

M. DE MIREMONT. Pourquoi?.. vous me le demandez?

CÉSARINE, *naïvement*. Eh! oui, sans doute!

M. DE MIREMONT, *avec une colère concentrée*. J'y vois plus clair que vous ne croyez!.. On se trahit souvent sans le vouloir, Madame!

CÉSARINE, *feignant l'étonnement*. Qu'y a-t-il? que voulez-vous dire?

M. DE MIREMONT, *de même et à demi-voix*. Il est des choses que l'on voudrait en vain me cacher... il me suffit à moi d'un mot, d'un regard pour tout découvrir!

CÉSARINE, *jouant l'indignation*. Qu'est-ce que cela signifie?.. quelles pensées pouvez-vous avoir?.. Je vous prie de vous expliquer!

M. DE MIREMONT, *à voix basse et avec colère*. Non, Madame, je ne dirai rien... mais j'examinerai désormais! j'observerai! et si j'ai deviné juste... tremblez! (*Au domestique.*) Que l'on dételle... je resterai.

CÉSARINE, *serrant la main de Zoé et à demi-voix*. J'ai gagné!

ZOÉ, *la regardant d'un air de raillerie et de triomphe*. C'est vrai!

M. DE MIREMONT, *à Oscar qui remonte près de lui*. Je ne vous empêche pas d'aller à Saint-Denis; mais ne comptez plus sur moi, Monsieur... (*A Césarine qui passe près de lui.*) Adieu, Madame. (*Il rentre par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

BERNARDET, CÉSARINE, OSCAR, ZOÉ.

BERNARDET. Je ne peux pas en revenir!

OSCAR. Ni moi non plus... et j'étais loin de me douter... Comment, ma cousine, il serait vrai!..

CÉSARINE, *fièrement*. Vous perdez la tête!

OSCAR. Il y aurait de quoi... un bonheur pareil...

CÉSARINE, *avec hauteur*. En quoi donc?

OSCAR. Cet appui... cette protection... (*A Zoé, montrant Césarine.*) Son mari qui est en fureur...

CÉSARINE. Il n'y a qu'un moyen de tout réparer... moi, docteur... J'ai quelque pouvoir... quelque crédit...

OSCAR. Oui, ma cousine.

CÉSARINE, *rapidement*. Courez seul à l'assemblée.

OSCAR, *de même*. Oui, ma cousine.

CÉSARINE. Montrez-vous... que les électeurs vous voient...

OSCAR. Oui, ma cousine.

CÉSARINE. Parle beaucoup... parlez à tout le monde.

OSCAR. Oui, ma cousine.

BERNARDET, *vivement et voulant l'arrêter*. Un instant.

CÉSARINE, *lui prenant la main*. Silence, docteur. (*Se tournant vers Oscar*.) Allez donc, Monsieur, vous devriez déjà être parti.

OSCAR. Je m'en vas!.. comptez sur moi. (*Il sort en courant*.)

SCÈNE VIII.

BERNARDET, CÉSARINE, ZOÉ.

BERNARDET. Mais... s'il parle... il est perdu!..

CÉSARINE. J'y compte bien! (*Regardant Zoé*.) C'est un homme fini!

ZOÉ. Je le crois comme vous.

BERNARDET. Et moi je n'y comprends rien! Vous, Madame, si fine et si adroite... qui avez tant de tact et de convenances, laisser voir aussi clairement à votre mari l'intérêt que vous portez à votre cousin?.. c'est d'une imprudence, d'une gaucherie...

CÉSARINE. Vous croyez!.. (*Riant d'un air dédaigneux*.) Vous êtes pourtant docteur en médecine.

BERNARDET. Oui, Madame.

CÉSARINE, *de même*. Vous venez d'être nommé professeur...

BERNARDET. Grâce à vous!..

CÉSARINE. Je vais presque m'en repentir, car vous n'en savez pas long!

BERNARDET, *piqué*. C'est possible!.. mais je sais que c'est perdre ce jeune homme... c'est l'empêcher d'être nommé...

CÉSARINE. Et... si telle était mon intention?..

BERNARDET, *vivement*. Heiu!.. qu'est-ce que c'est?.. Un changement de front... un changement de manœuvres?..

ZOÉ. Eh oui!

CÉSARINE. Vous l'avez dit.

BERNARDET. Quelque habitué que j'y sois avec vous... encore faut-il prévenir les gens...

CÉSARINE. C'est ce que je vais faire... Écoutez-moi, docteur... J'ai quelque pouvoir... quelque crédit...

BERNARDET. Vous avez fait de moi un professeur...

CÉSARINE. Je peux peut-être plus encore ici... dans cette maison... où j'ai quelque influence, et où vous, docteur, vous avez des vues que j'ai cru deviner...

BERNARDET. Que voulez-vous dire?

CÉSARINE. La Faculté ne déteste pas les belles dots... et soigne de prédilection les belles héritières...

ZOÉ. Il est donc vrai!..

BERNARDET. Vous pourriez croire...

CÉSARINE, *vivement*. Que ce soient ou non vos idées, je ne les blâme pas... je ne m'y oppose pas... c'est beaucoup! Peut-être même leur serai-je favorable... cela dépend de vous... et d'une condition...

BERNARDET. Laquelle?

CÉSARINE. C'est qu'aujourd'hui Edmond de Varennes sera nommé député.

ZOÉ, *avec joie*. Bien, cela!

BERNARDET. Et comment ferai-je?

CÉSARINE. Cela vous regarde! je ne m'occupe pas des détails; voyez nos amis, nos camarades; qu'ils agissent.

BERNARDET. Moi qui ai recommandé Oscar à leur amitié!

CÉSARINE. Vous leur recommanderez l'autre.

BERNARDET. Mais nous l'abhorrons tous... nous le détestons!

CÉSARINE. Qu'est-ce que cela fait? entre amis, entre camarades, il ne s'agit pas de faire du sentiment ni des phrases... il s'agit d'arriver.

BERNARDET. C'est juste! j'y cours! (*Revenant et se plaçant entre les deux femmes*.) Mais le ministre, à qui vous-même aviez déjà parlé en faveur d'Oscar?

CÉSARINE. A peine m'a-t-il écoutée, préoccupé qu'il était des quatre voix qui lui manquent, et qu'il lui faut à tout prix. Ah! si nous les avions, le ministre serait à nous, il nous seconderait, porterait notre candidat, la nomination serait sûre.

ZOÉ. Oui, mais comment avoir ces quatre voix? on a tant de peine à en avoir une!

CÉSARINE. Tout le monde se les arrache.

BERNARDET. Souvent la même sert à deux ou trois ministères successifs.

CÉSARINE, *vivement*. Je les aurai! je les aurai! j'en réponds (*Elle se met à la table et écrit*.)

ZOÉ, *passant près d'elle*. Quel génie! quel talent! c'est admirable!

BERNARDET, *la regardant écrire*. Une tête bien organisée...

CÉSARINE, *écrivant*. Ces deux mots au ministre ! « Je promets ce matin ce que vous désirez! et plus « encore; en récompense, je vous supplie de « porter, ce soir comme candidat ministériel, « un homme que vingt fois je vous ai entendu « vanter vous-même... le jeune Edmond de Va- « rennes. » (*Elle cachette sa lettre, et se lève.*)

ZOÉ, *à part*. Rien qu'en la regardant, quels progrès on peut faire!

CÉSARINE. Tenez, docteur!

BERNARDET. Mais ces quatre voix?

CÉSARINE. Je vous répète que d'ici à deux heures nous les aurons; mon plan est là : dites seulement à tous nos camarades qui se chargeront de le répandre, et dites vous-même partout où vous irez, que mon mari, M. de Miremont, est malade, très-malade.

BERNARDET. Moi! son médecin!

CÉSARINE. Vous n'en aurez que plus de mérite dans deux ou trois jours, quand il se portera bien, quand il sera guéri, grâce à vous.

BERNARDET. C'est juste! une cure merveilleuse que nous ferons mousser par nos amis, et dans la *Gazette médicale*... (*Il va pour sortir, et vient se placer entre les deux femmes.*) Mais je voudrais savoir...

CÉSARINE. C'est inutile... faites toujours!

BERNARDET. Je ne comprends pas.

ZOÉ. Ni moi non plus... mais qu'importe? faites ce qu'elle vous dit.

CÉSARINE. Et vous, Zoé, de la discrétion! Pour vous comme pour tout le monde, mon mari est malade.

ZOÉ. Il ne passera pas la journée.

BERNARDET. Et si on le voit?

CÉSARINE. Il ne sortira pas! il gardera la chambre!

BERNARDET. Qui l'y décidera?

CÉSARINE. Moi.

BERNARDET. Qui l'y retiendra?

CÉSARINE. Moi.

ZOÉ. Elle!... on vous dit... elle se charge de tout.

CÉSARINE. Cette lettre au ministre... il ne sera pas à son hôtel, c'est l'heure de la Chambre.

BERNARDET. J'y cours... je l'y trouverai; et dans les bureaux, dans les couloirs, dans la salle des conférences...

CÉSARINE. Vous répandrez la nouvelle.

BERNARDET. C'est dit. (*Fausse sortie et revenant.*) Le mot d'ordre à nos camarades... des articles dans les journaux du soir... des annonces dans les salons... Ah! de la paille dans la rue, sous les fenêtres de l'hôtel... et la permission du préfet de police... je la demanderai après.

CÉSARINE, *bas, à Zoé*. Vous le voyez! le voilà lancé... il obéit à l'impulsion.

ZOÉ, *à part, regardant Césarine*. Et elle, à la mienne.

CÉSARINE, *à Bernardet qui part*. Adieu!.. adieu! Vous, Zoé, suivez-moi.

ZOÉ. Oui, Madame. (*A part.*) Edmond sera député! (*Bernardet sort par le fond, Césarine et Zoé par la porte à droite.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le cabinet-bibliothèque de M. de Miremont; porte au fond; deux latérales; à droite, une cheminé; à gauche, une table et un métier à tapisserie.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MIREMONT, *assis à gauche, en robe de chambre, dans un fauteuil;* CÉSARINE *debout, près de lui, reprenant une tasse où il vient de boire.*

M. DE MIREMONT. Et tu es bien sûre, ma chère amie, que ce procès politique s'ouvrira à la chambre des pairs la semaine prochaine?..

CÉSARINE. Personne ne le sait encore; mais la femme du ministre me l'a confié à moi en secret; et vous qui n'êtes pas déjà bien portant... vous n'auriez qu'à tomber sérieusement malade au moment de l'ouverture... cela produirait le plus mauvais effet.

M. DE MIREMONT. C'est vrai!

CÉSARINE. Tandis qu'en vous soignant huit ou dix jours d'avance, ce ne sera rien, ou si cela devient plus grave, ce n'est pas votre faute... On sait depuis longtemps que vous êtes indisposé.

M. DE MIREMONT. C'est juste... je ne pouvais pas prévoir.

CÉSARINE. Mais pour cela il ne faut pas commettre d'imprudences; il faut rester chez soi bien chaudement, ne voir personne.

M. DE MIREMONT. Oui, ma chère.

CÉSARINE. Et surtout ne pas sortir, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

M. DE MIREMONT. Sois donc tranquille... une fois que j'ai pris un parti... tu sais que j'y tiens... Et qu'est-ce que j'ai? qu'est-ce que dit le docteur?

CÉSARINE. Il dit que c'est une grande irritation de poitrine.

M. DE MIREMONT, *essayant de tousser*. C'est vrai ! je me sens là une chaleur...

CÉSARINE. Qui n'est rien en apparence, mais qui peut devenir très-grave, si vous continuez à suivre vos travaux parlementaires. Vous avez voulu aller hier à la Chambre malgré mes avis...

M. DE MIREMONT. Je n'y ai pas parlé.

CÉSARINE. Qu'importe?

M. DE MIREMONT. Il est vrai que j'ai écouté avec beaucoup d'action.

CÉSARINE. Vous voyez bien!

M. DE MIREMONT. Voilà ce qui nous fait mal... voilà ce qui nous tue, nous autres hommes de tribune... surtout ces maudits procès... J'aime mieux vingt discussions comme celle d'hier, quelque fatigantes qu'elles soient, que ces débats où, bon gré mal gré, on est obligé de se prononcer...

CÉSARINE. Restez chez vous, cela vaut mieux.

M. DE MIREMONT. D'autant que ça n'empêche pas d'avoir son avis.

CÉSARINE. Mais on ne le dit pas.

M. DE MIREMONT. Voilà tout... on y met de la discrétion.

CÉSARINE. Et puis, que vous le vouliez ou non, c'est convenu, vous m'avez promis de rester.

M. DE MIREMONT. Eh ! qu'est-ce que je fais donc?.. Toi, de ton côté, tu m'as promis de ne plus me parler d'Oscar.

CÉSARINE. Je vous le jure encore!

M. DE MIREMONT. De ne plus t'intéresser à lui!

CÉSARINE. Dès que cela vous déplaît... et quelque injustes que soient vos soupçons... mon devoir est d'y faire droit... je ne vous dirai plus un mot en sa faveur... et même si vous voulez que je cesse de le voir... parlez.

M. DE MIREMONT. C'est trop, mille fois... et je n'en veux pas tant... mais puisque tu es dans un jour de générosité, j'aurais une autre grâce à te demander.

CÉSARINE. Et laquelle?

M. DE MIREMONT. Il est un nom que par hasard tu as prononcé tout à l'heure, et sans le vouloir tu m'as rappelé que j'avais dû autrefois ma fortune et ma vie à M. de Varennes le père, mon ancien ami, ce qui ne nous a pas empêchés depuis longtemps de négliger beaucoup son fils, M. Edmond, que j'aime infiniment et que tu ne peux pas souffrir.

CÉSARINE. C'est vrai ! je ne dis pas qu'il n'ait beaucoup de talent et de mérite... et vous qui parliez tout à l'heure de député... je conviendrai avec vous qu'il a autant et plus de droits qu'un autre; mais que voulez-vous ? c'est une antipathie que je ne peux vaincre.

M. DE MIREMONT. Eh bien ! je te demande d'essayer, pour moi, pour me faire plaisir.

CÉSARINE. A coup sûr, ce n'est pas aujourd'hui, et dans l'état où vous êtes, que je voudrais vous contrarier. Mais pourtant... qui vient là?

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, ZOÉ.

ZOÉ. Moi, qui viens savoir des nouvelles du malade. Comment va-t-il?

M. DE MIREMONT. Pas bien, pas bien du tout.

CÉSARINE. Et excepté vous, ma chère Zoé, la porte était défendue à tout le monde.

M. DE MIREMONT. Je vous demanderai même la permission de rentrer dans mon appartement, car je me sens très-faible.

UN DOMESTIQUE, *entrant et annonçant*. Monsieur Oscar Rigaut.

M. DE MIREMONT, *se levant avec force*. Oscar !.. Ce nom-là seul m'irrite tout le système nerveux.

CÉSARINE, *à demi-voix*. Calmez-vous...

LE DOMESTIQUE. Il demande à voir Monsieur.

CÉSARINE. Monsieur n'est pas visible.

LE DOMESTIQUE. Il voudrait alors parler à Madame.

CÉSARINE. Dites-lui que Madame ne reçoit pas. (*Le domestique sort, et Césarine dit à M. de Miremont:*) Êtes-vous content?

M. DE MIREMONT. Tu es un ange! et pour qu'aujourd'hui tu le sois jusqu'au bout, allons, promets-moi de te réconcilier avec Edmond.

ZOÉ, *étonnée*. Comment?

CÉSARINE, *à M. de Miremont, et baissant les yeux*. Vous l'exigez, je le promets.

M. DE MIREMONT, *lui baisant la main*. Ma chère Césarine! (*A Zoé, en s'en allant:*) Elle fait tout ce que je veux. (*Il sort par la porte de droite.*)

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

ZOÉ, *faisant à Césarine une grande révérence*. Gloire à vous, Madame! mais c'est décourageant ; j'aurai beau faire, je n'arriverai jamais à une perfection pareille.

CÉSARINE. Peut-être, Zoé ; vous avez des dispositions, et avec quelques leçons...

ZOÉ. Oh! bien volontiers; je ne demande qu'à

étudier, mais j'ai besoin, comme aux échecs, qu'on m'explique les grands coups... Et d'abord cette maladie improvisée, à quoi bon?..

CÉSARINE. Quoi! vous ne devinez pas un peu?

ZOÉ. Nullement.

CÉSARINE, *s'asseyant devant un métier à tapisserie.* Vous avez raison; vous n'êtes pas encore bien forte.

ZOÉ, *s'asseyant aussi.* Cela viendra peut-être.

CÉSARINE, *entendant parler en dehors.* C'est le docteur.

SCÈNE IV.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET.

BERNARDET, *à la cantonade.* Oui, Messieurs; on trouvera chez le concierge les bulletins d'heure en heure... (*D'un air sombre.*) Pardon si, dans l'inquiétude où je suis, je ne vous en dis pas davantage; on m'attend pour une consultation. (*Apercevant les deux dames.*) Ah! vous voilà.

CÉSARINE, *toujours assise à son métier.* Comment cela va-t-il?..

BERNARDET, *gaiement.* Cela prend la meilleure tournure; c'est étonnant avec quel bonheur les mauvaises nouvelles se répandent!

CÉSARINE. Et le ministre?

BERNARDET. Il a vu votre lettre. De là je suis passé dans la salle des conférences, où d'un air sombre j'ai fait circuler l'événement; et un instant après, je ne pouvais suffire à la foule des questionneurs; je n'ai répondu que par une physionomie sinistre et un silence qui laissait bien peu d'espoir... Aussi, quand le ministre a paru, chacun, persuadé de la nécessité de se hâter, a couru à lui, et tout le monde, avant la séance, avait deux mots à lui dire en particulier; c'est tout naturel. Il faut maintenant s'inscrire d'avance pour avoir une place. Or, comme votre mari en a huit à lui tout seul, vous jugez des demandeurs et des amis que cela fait au ministère. Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition? C'est impossible; et au lieu de quatre voix, il paraît qu'ils en auront vingt-cinq.

CÉSARINE, *avec joie.* A merveille.

ZOÉ. Je devine, enfin.

CÉSARINE. C'est bien heureux!

BERNARDET. La loi va passer séance tenante à une majorité très-agréable, grâce à la mauvaise nouvelle qui a produit un effet de revirement, non-seulement sur la Chambre, mais encore sur nos camarades, à qui je n'avais pas dit le mot de l'énigme, pour que les rôles se jouassent avec plus de naturel.

CÉSARINE. C'était bien.

BERNARDET. Et voilà que d'eux-mêmes, franchement et de bonne foi, ils tournent le dos à Oscar, le croyant déjà privé de son seul appui et de son seul mérite, son cousin le pair de France. Aussi je n'ai pas eu grand'peine à faire faire volte-face à leur amitié, et à la diriger dans le sens que vous désiriez.

ZOÉ. Bravo!

BERNARDET, *à Zoé.* Mais celui à qui je n'avais pas pensé, c'est votre mari; vous ne l'aviez donc pas prévenu?

ZOÉ. Non, vraiment, je n'ai rien dit à personne; je vous l'avais promis.

BERNARDET. Il s'est déjà mis en course pour remplacer M. de Miremont à l'Académie des Sciences morales et politiques; je l'ai rencontré chez un de mes clients, à qui il allait demander sa voix; il y avait là tant de monde que je n'ai pas pu le détromper, et il est remonté en cabriolet pour continuer ses visites.

ZOÉ. Ah! mon Dieu!

BERNARDET. Il n'y a pas de mal; cela servira pour la prochaine place vacante, quelle qu'elle soit; on les demande maintenant aux personnes elles-mêmes, et de leur vivant; plus tard il n'est plus temps; mais à présent que je vous ai servie, je demande à comprendre et à connaître la cause de la contre-révolution que je viens d'opérer.

CÉSARINE. Laquelle?

BERNARDET. Le changement en faveur d'Edmond, notre ennemi à tous?

CÉSARINE. Je vous le dirai.

BERNARDET. Il est essentiel que je le sache.

ZOÉ. A quoi bon? Lui-même l'ignore.

CÉSARINE, *à Bernardet.* C'est vrai; il est même nécessaire que je le voie.

ZOÉ, *à part.* J'espère bien que ce ne sera pas aujourd'hui.

SCÈNE V.

ZOÉ, CÉSARINE; AGATHE, ET UN DOMESTIQUE *qui entre après elle,* BERNARDET.

AGATHE. M. Edmond vient demander des nouvelles de mon père.

CÉSARINE ET ZOÉ. Edmond?

AGATHE, *à Bernardet.* Que faut-il lui répondre?

ZOÉ, *vivement, et passant près d'Agathe*. Que M. le comte n'est pas visible, et qu'on ne reçoit pas...

CÉSARINE. Les étrangers ou les indifférents; mais les amis de mon mari, les anciens amis de la maison...

AGATHE, *étonnée, et bas, à Zoé*. Qu'est-ce que cela veut dire?..

CÉSARINE, *d'un air aimable*. Qu'il entre; nous serons charmés de le voir... et puis nous avons à lui parler.

AGATHE, *bas, à Zoé*. Je n'en reviens pas!

ZOÉ, *de même*. Tout est changé, mais je tremble.

AGATHE. Pourquoi donc?

ZOÉ. Silence! (*Agathe remonte la scène après l'entrée d'Edmond, et va se placer à l'extrême gauche.*)

SCÈNE VI.

AGATHE, CÉSARINE, EDMOND, ZOÉ, BERNARDET.

(*Césarine s'assied au milieu du théâtre, devant un métier à tapisserie; Agathe est assise à gauche, et brode; Zoé, près de la table, à droite, fait du filet; Bernardet, debout, le dos à la cheminée. Edmond salue les deux dames.*)

EDMOND, *à Césarine, d'un air froid*. C'est bien indiscret, sans doute, de me présenter ainsi chez vous, Madame. La nouvelle que je viens d'apprendre me servira d'excuse. Est-il vrai que M. de Miremont soit aussi mal qu'on le dit?

CÉSARINE. Mais il n'est pas bien; voici monsieur Bernardet qui le soigne...

EDMOND, *saluant à peine Bernardet, et se tournant du côté de Zoé*. Elle me fait trembler!

CÉSARINE. Et nous ne sommes pas sans espérances pour une santé qui, ainsi que nous, vous intéresse...

EDMOND. Plus que je ne peux vous dire, Madame. M. de Miremont fut l'ami de mon père, il fut le mien, et s'il a cessé de l'être, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de l'en accuser.

CÉSARINE. Et qui donc, Monsieur, en accuseriez-vous?

EDMOND. Ne me le demandez pas, Madame, car je suis la franchise même, et je vous le dirais.

CÉSARINE, *souriant*. Peut-être vous tromperiez-vous?

EDMOND, *avec colère*. Eh! Madame!

ZOÉ, *à part*. L'imprudent!

EDMOND. Pardon! j'oubliais que je suis chez vous. (*Césarine, d'un air aimable, fait signe à Edmond de s'asseoir; celui-ci va chercher une chaise au fond du théâtre, et vient s'asseoir entre Césarine et Zoé. Tout cela s'exécute pendant l'aparté qui suit.*)

BERNARDET, *près de Zoé*. Diable m'emporte si je sais pourquoi elle le protège! car il n'est pas aimable. (*A demi-voix.*) Et à moins qu'il n'y ait de l'amour sous jeu...

ZOÉ, *de même*. Peut-être bien.

BERNARDET. C'est différent, tout s'explique.

CÉSARINE, *toujours à travailler*. Ainsi, monsieur Edmond, et d'après votre aveu, vous venez ici exprès pour me chercher querelle; c'est bien.

EDMOND. Non, Madame; je ne croyais pas, je l'avoue, avoir le plaisir de vous rencontrer...

CÉSARINE. Ce qui veut dire que ce n'est pas pour moi que vous veniez.

EDMOND. Je m'en accuse, Madame.

ZOÉ, *à part*. Maladroit!

EDMOND. J'ignore pour quelle raison madame de Montlucar m'avait écrit de venir la trouver ici.

CÉSARINE. Ah! Zoé vous avait écrit... d'elle-même... sans m'en prévenir?

ZOÉ, *vivement*. Oui, Madame.

CÉSARINE, *à part, avec satisfaction*. C'est bien; c'est de l'intelligence.

EDMOND. J'ai pensé que mademoiselle Agathe avait quelques ordres à me donner.

AGATHE. Moi! Monsieur?

ZOÉ, *laissant tomber à terre son peloton*. Aïe! ma soie! (*Edmond se baisse pour ramasser le peloton, qu'il lui rend.*)

ZOÉ, *à demi-voix, et rapidement*. Ne parlez pas à Agathe, ne la regardez pas tant que sa belle-mère sera là.

EDMOND, *de même*. Pourquoi?

ZOÉ, *de même*. Parce que!..

CÉSARINE, *toujours occupée à travailler*. On assure, monsieur de Varennes, que vous vous mettez sur les rangs pour la députation de Saint-Denis.

EDMOND. J'y ai renoncé, Madame.

CÉSARINE. Et pourquoi donc? vous auriez des amis...

EDMOND. J'en doute; je n'en connais pas un qui voulût me servir.

CÉSARINE. Pas un?.. voilà de l'exagération.

EDMOND. En effet, je me trompais... Il m'en est arrivé un que je ne connais pas, et que je n'ai vu qu'une fois en ma vie... hier, à un déjeuner chez M. Oscar... C'est, je crois, M. Dutillet qu'on le nomme... un libraire...

BERNARDET, *bas, à Zoé*. Un des nôtres que j'ai prévenu.

EDMOND. Je le rencontre tout à l'heure dans la rue; il vient à moi et me tend la main. « Quand j'ai des torts, me dit-il, je les reconnais. Je sais maintenant que de tous les candidats c'est vous qui avez le plus de titres, et vous aurez ma voix; car j'ai été éclairé sur votre compte par un ami. » Et cet ami, quel est-il?

BERNARDET, *s'avançant avec noblesse*. C'est moi, Monsieur.

EDMOND, *se levant*. Vous!

BERNARDET. Oui, jeune homme, j'ai parlé en votre faveur!

EDMOND. Après ce qui s'est passé entre nous!

BERNARDET. Cela n'y fait rien! Je ne vous aime pas, je suis trop franc pour dire le contraire... je ne vous aime pas... mais je vous estime. (*Montrant Césarine et Zoé.*) Ces deux dames vous diront que tout à l'heure encore je faisais votre éloge!

CÉSARINE ET ZOÉ. C'est vrai.

AGATHE, *étonnée*. Est-il possible!

EDMOND. Moi qui vous ai offensé?

BERNARDET. Cela vous prouvera que si je cherche à m'avancer dans le monde, parce que chacun pour soi et Dieu pour tous, comme dit le proverbe, cela ne m'empêche pas du moins de rendre justice au mérite quand par hasard il se rencontre... Oui, Monsieur, je vais de ce pas parler pour vous à tous nos amis, à tous les électeurs que je connais!.. et pour cela je ne vous demande rien, pas même de la reconnaissance... Adieu, Mesdames. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AGATHE ET CÉSARINE, *assises*; EDMOND, *debout*; ZOÉ, *assise*.

EDMOND. Ah! le galant homme, et que j'ai été injuste envers lui!

CÉSARINE, *toujours travaillant*. Il n'est pas le seul?.. et il en est plus d'un autre encore que vous avez méconnu et outragé.

EDMOND. Que voulez-vous dire?

CÉSARINE. Que vous envisagez toujours les choses du mauvais côté, que vous voyez tout en noir, que votre caractère sombre et misanthrope vous montre partout des piéges, partout des ennemis.

ZOE. C'est assez juste!

EDMOND. Avais-je tort, quand, jusqu'ici, tout semblait se réunir pour m'accabler, lorsqu'au Palais, dans le monde, dans les journaux...

ZOÉ, *lisant un journal qu'elle vient de prendre sur la table*. « Un grand nombre d'électeurs de « l'arrondissement de Saint-Denis paraissent « réunir leurs suffrages sur l'honorable M. Ed« mond de Varennes. Si un talent éprouvé, si un « caractère irréprochable, si le plus ardent pa« triotisme sont des titres que le pays demande « dans un député, on peut assurer d'avance que « l'unanimité des votes est acquise à M. de Va« rennes... »

EDMOND. Est-il possible? ce journal qui a toujours dit du mal de moi!

ZOÉ, *lisant*. « Tout le monde connait, tout le « monde a admiré son magnifique plaidoyer dans « l'affaire de Miremont... où brillent au plus haut « degré l'érudition, la chaleur, l'éloquence, » et cætera, et cætera Suivent deux colonnes d'éloges que j'épargne à votre modestie.

AGATHE. On lui rend donc justice!

EDMOND, *stupéfait*. Lui qui, hier encore, disait précisément le contraire!.. Qu'est-ce que cela signifie?

CÉSARINE, *travaillant*. Que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

AGATHE, *de même*. Que tôt ou tard on reconnaît le vrai mérite.

ZOÉ, *de même*. Qu'ainsi l'on a grand tort de perdre courage.

CÉSARINE. D'abandonner la partie.

ZOE. Et surtout de vouloir se tuer.

EDMOND, *à Zoé*. Taisez-vous donc!

ZOÉ. Non, Monsieur, non; je le dirai tout haut. C'est indigne de se défier ainsi du ciel et de ses amis.

EDMOND. Je ne puis en revenir encore... Est-ce un rêve? Moi qui me croyais abandonné de tous, qui désespérais de moi-même!

AGATHE, *se levant*. C'était là le mal!

EDMOND. Et votre père... M. de Miremont...

CÉSARINE, *se levant*. Vous est tout dévoué; il parlera, il écrira en votre faveur, et si sa santé le lui permettait, il sortirait pour vous présenter lui-même aux électeurs.

EDMOND. O ciel! qui donc a dissipé ses préventions? qui a daigné plaider ma cause auprès de lui? (*Regardant Agathe.*) Ah! je devine.

ZOÉ, *vivement, et passant près de Césarine*. Une personne que vous accusiez!.. sa femme!

EDMOND. Sa femme!

ZOE. Oui, Monsieur, j'en suis témoin; c'est Madame dont l'appui généreux...

CÉSARINE. J'avais à me venger de vous, Monsieur; je l'ai fait.

AGATHE, *bas*. Je ne la reconnais plus!

ZOÉ, *de même*. Quand je me mêle de quelque chose...

CÉSARINE. Je suis seulement fâchée que l'indiscrétion de Zoé vous ait appris une démarche que vous deviez toujours ignorer. Je sais la manière dont vous me jugez...

EDMOND. Il est vrai que jusqu'ici... j'en conviens... je n'ai point caché auprès de certains amis...

ZOÉ. Auprès de moi.

EDMOND. Ma façon de penser, et j'ai eu tort. C'est avec vous, Madame, la loyauté m'en faisait un devoir, c'est avec vous que j'aurais dû m'expliquer.

ZOÉ, *effrayée*. Y pensez-vous?

CÉSARINE. Pourquoi donc? ce que j'estime le plus au monde, c'est la franchise.

EDMOND, *vivement*. Et je vous dirai tout, Madame; vous connaîtrez la vérité.

ZOÉ, *à part*. Il me fait trembler!

CÉSARINE. Parlez. (*On entend plusieurs coups de sonnette.*) C'est chez mon mari.

ZOÉ, *vivement*. Il peut recevoir; et si monsieur Edmond veut se présenter...

CÉSARINE. Un instant! Voyez, je vous prie, ma chère Agathe, ce que veut votre père; car j'ai besoin, pour cette élection, de m'entendre un instant avec monsieur Edmond.

AGATHE, *vivement*. Oh! volontiers; je vous laisse. (*Bas, à Edmond.*) Faites, Monsieur, tout ce qu'on vous dira; moi, de mon côté, je vais parler de vous à mon père. (*A part.*) Je n'y comprends rien; mais tout va bien. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VIII.

ZOÉ, CÉSARINE, EDMOND.

ZOÉ, *à part*. Imprudente! elle s'en va! Ne les quittons pas, ou tout est perdu. (*Elle va s'asseoir près de la table et reprend son ouvrage.*)

CÉSARINE, *se retournant et apercevant Zoé*. Comment, elle travaille! moi qui lui supposais de l'esprit! (*Après un instant de silence, voyant Zoé qui travaille toujours sans lever les yeux.*) Ma chère Zoé...

ZOÉ. Madame...

CÉSARINE, *à demi-voix*. Il faut absolument que je lui parle sur cette députation et les chances qu'il peut avoir...

ZOÉ. Vous avez raison; parlons de lui.

CÉSARINE. Cela va bien vous ennuyer!

ZOÉ. Du tout; je n'ai rien à faire.

CÉSARINE, *à part*. Elle ne comprend donc pas!

ZOÉ. Vous m'avez promis des leçons, et j'apprends en vous écoutant.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Monsieur de Montlucar.

ZOÉ, *à part*. Qu'il soit le bienvenu!

CÉSARINE, *à part*. Allons... ce n'est pas assez de la femme, il faut encore le mari. (*Avec impatience.*) Je n'y suis pas! je ne puis pas recevoir!

LE DOMESTIQUE. Il ne veut dire qu'un mot à Madame.

CÉSARINE, *vivement, à Zoé*. C'est différent; voyez ce que veut votre mari; demandez-lui...

ZOÉ, *interdite*. Moi!..

CÉSARINE. C'est tout naturel. (*Au domestique.*) Conduisez Madame... Allez, ma chère amie, ne le faites pas attendre; c'est peut-être important.

ZOÉ, *troublée*. En vérité, je ne sais si je dois...

CÉSARINE. Et pourquoi donc?

ZOÉ, *montrant Edmond*. Je suis sûre qu'il va vous dire des choses si extravagantes que je fais mieux de rester... dans votre intérêt...

CÉSARINE. Ne songez qu'à ceux de votre mari; vous êtes trop bonne. Allez donc... (*D'un ton impérieux.*) Je vous en prie.

ZOÉ, *à part*. Ah! je reviens sur-le-champ! (*Elle sort avec le domestique, et Césarine redescend à droite du théâtre.*)

SCÈNE IX.

EDMOND, CÉSARINE.

CÉSARINE, *à part*. Ce n'est pas sans peine! elle voulait rester... Les femmes sont si curieuses!

EDMOND. En vérité, Madame, j'ai peine à me persuader ce que je vois et ce que j'entends...

CÉSARINE. Oui, l'on a de la peine à s'avouer qu'on a été injuste.

EDMOND. Moi!

CÉSARINE. Vous m'avez promis de la franchise!

EDMOND. Et je tiendrai parole, au risque de me perdre... Eh bien! oui, j'étais persuadé que vous étiez mon ennemie, que vous aviez pour moi de l'aversion, de la haine; bien plus, car je n'ai jamais su feindre, il me semblait que vous ne négligiez pas une seule occasion de me nuire.

CÉSARINE. Je laisse à mes actions le soin de répondre.

EDMOND, *avec embarras*. Dans ce moment, il est vrai...

CÉSARINE. Remettez-vous; je ne veux pas abu-

ser de mes avantages. Parlons d'abord de vous, de vos intérêts... je n'ai que ce moyen-là de me défendre. Cette nomination de député vous tient donc bien au cœur? c'est donc là l'objet de tous vos désirs, de toute votre ambition?

EDMOND. Non, Madame!

CÉSARINE. Comment, non?

EDMOND. Vous voyez que j'ai en vous plus de confiance que vous ne pensez; mais votre bonté, votre générosité m'encouragent tellement qu'à présent je croirais vous faire injure en ne vous ouvrant pas mon cœur tout entier.

CÉSARINE. Et vous avez raison!

EDMOND. Eh bien! Madame... je n'ai pas les idées que l'on me suppose; je désire la considération, non pour elle-même, mais parce qu'elle me rapprocherait d'une personne dont en ce moment je suis trop loin par malheur.

CÉSARINE. En vérité? c'est là le motif...

EDMOND. Je n'en ai pas d'autres, je vous le jure. Ce n'est pas l'ambition qui remplit mon cœur, c'est une autre passion que depuis longtemps je voudrais me cacher à moi-même et que je n'ai jamais avouée, pas même à celle qui en était l'objet.

CÉSARINE. Et pourquoi donc?

EDMOND. Parce que jusqu'à présent j'étais sans espoir.

CÉSARINE. Et maintenant vous en avez donc?

EDMOND. D'aujourd'hui seulement.

CÉSARINE. Comment cela?

EDMOND. Ah! je voudrais et n'ose vous le dire!

CÉSARINE. Pourquoi? Est-ce que je connais la personne?

EDMOND. Oui, Madame, beaucoup.

CÉSARINE, *souriant.* En vérité! parlez... si j'ai quelque pouvoir...

EDMOND, *vivement.* Un très-grand! Vous pouvez beaucoup sur elle..... et s'il faut vous l'avouer, vous pouvez tout!

CÉSARINE, *jouant l'étonnement.* Que voulez-vous dire?

EDMOND. Que de vous seule dépend mon bonheur! Un mot de vous, et je n'ai plus rien à désirer! Oui, cette amitié que vous m'offrez si généreusement, j'y crois désormais, je l'implore, et si vous me secondez, si vous parlez pour moi, je suis sûr d'obtenir sa main.

CÉSARINE. Sa main... qui donc?

EDMOND. Agathe, votre belle-fille.

CÉSARINE. O ciel!

EDMOND. Oui, Madame.

SCÈNE X.

EDMOND, CÉSARINE; ZOÉ, *ouvrant vivement la porte.*

ZOÉ. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CÉSARINE, *à Zoé.* Monsieur, qui me demande la main d'Agathe, ma belle-fille!

ZOÉ. Mon Dieu!

CÉSARINE, *regardant Zoé.* Qu'il aime... qu'il adore... depuis longtemps...

EDMOND. Oui, je n'ai jamais aimé qu'elle!

ZOÉ. Y pensez-vous? (*Elle veut passer près d'Edmond et Césarine la retient par la main.*)

EDMOND, *vivement.* Oh! je lui ai tout dit, tout avoué. Elle est si bonne, si généreuse! elle m'a promis son appui.

CÉSARINE. Certainement; trop heureuse de vous protéger, de vous servir... (*Elle va à la cheminée et sonne vivement.*)

ZOÉ. De vous servir... vous!

EDMOND, *à Zoé.* Eh! oui, vraiment... vous l'entendez!.. je n'ai maintenant que des amis.

CÉSARINE. Mes chevaux à l'instant! il faut que je sorte!

EDMOND, *passant près de Césarine.* Ah! Madame, que de reconnaissance!

CÉSARINE. Oui, oui, comptez sur moi tous les deux! je vous le promets, je vous le jure. A bientôt, Zoé; nous nous reverrons!

EDMOND. Je cours chez M. de Miremont.

CÉSARINE. Et moi, chez le ministre... il sera temps encore... je l'espère. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

EDMOND, *entrant chez M. de Miremont, à droite.* Ah! je suis sauvé!

ZOÉ, *sortant par la porte du fond.* Il est perdu!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSARINE, *entrant par le fond et jetant sur un meuble son châle et son chapeau.* Impossible de

parvenir jusqu'au ministre... il est à la Chambre, où dans ce moment la loi est en discussion... Sa présence est nécessaire; il n'a pu sortir ni venir me parler... « Après la séance, » a-t-il dit. Mais il sera trop tard. Tant que cette loi n'a pas passé... il a besoin de moi... il a quelque intérêt à me ménager... quelque avantage à être injuste; mais après... ce ne sera plus la faveur, c'est le mérite seul qui le décidera, et Edmond l'emportera... et je me serai laissé jouer à ce point par lui... Non par lui... il n'en savait rien... il ne s'en doutait même pas, et c'est plus humiliant encore... mais par cette petite Zoé... Je me vengerai sur elle... Et comment?.. sur son mari?.. ça lui est égal... sur son amant?.. elle n'en a pas!.. C'est jouer de malheur!.. mais patience... et alors... Mais en attendant la loi va être adoptée... tous les députés qui veulent des places vont voter pour le ministère... et c'est mon mari qui en est la cause... c'est la première loi qu'il aura fait passer... et tout cela par cette maudite maladie que j'ai inventée... Si je le guérissais... si je le conduisais à la Chambre dans une tribune réservée... bien en face... Sa vue paralyserait les votes ministériels... Ah! le voici!

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT.

CÉSARINE. Eh bien! mon ami, je vois avec plaisir que cela va mieux.

M. DE MIREMONT. Non, vraiment!

CÉSARINE. La figure est excellente!

M. DE MIREMONT. Oui, mais je sens là...

CÉSARINE. Quoi donc?

M. DE MIREMONT. Je ne peux pas dire... et c'est là ce qui m'effraie.

CÉSARINE. Savez-vous ce qui vous ferait un bien infini?.. ce serait de sortir un instant... en voiture...

M. DE MIREMONT. Du tout, je ne veux pas m'exposer au grand air.

CÉSARINE. Aussi nous irions dans un endroit bien clos, bien fermé... par exemple à la chambre des députés, où il y a, dit-on, aujourd'hui une séance des plus intéressantes.

M. DE MIREMONT. Je m'en garderai bien; le docteur Bernardet m'a défendu de sortir.

CÉSARINE. Mais, Monsieur..

M. DE MIREMONT. Il me l'a défendu!.. c'est très-dangereux!

CÉSARINE. Permettez!..

M. DE MIREMONT. Vous-même en êtes convenue! Vous savez que je suis souffrant, et vous me l'avez dit!

CÉSARINE, *à part, avec dépit*. Mais c'est qu'il me croit maintenant, et impossible de le dissuader! Ah! s'il m'arrive désormais de le rendre malade... j'y regarderai à deux fois!

M. DE MIREMONT, *s'asseyant*. Je suis, parbleu! assez fâché de ne pouvoir sortir... j'aurais été aux élections de Saint-Denis, et je vais me contenter d'écrire aux électeurs les plus influents en faveur de M. Edmond qui vient aujourd'hui dîner avec nous.

CÉSARINE. Comment... il viendra!

M. DE MIREMONT. C'est vous qui ce matin m'avez conseillé de lui envoyer une invitation... un garçon de mérite qui pourrait bien devenir mon gendre, car ma fille le protége, elle m'en a parlé.

CÉSARINE, *cherchant à se modérer*. Agathe! et c'est elle que vous croyez!

M. DE MIREMONT. Si elle était la seule... je ne dis pas! mais vous aussi, vous-même, malgré votre antipathie, n'avez pu vous empêcher tantôt de lui rendre justice, de me parler en sa faveur!

CÉSARINE, *avec embarras*. Moi, je ne m'y connais pas, et j'ai pu me tromper; tout le monde se trompe.

M. DE MIREMONT. Mais Bernardet qui s'y connaît, et en qui nous avons tous deux confiance; Bernardet, son ennemi, qui n'a cessé de me le vanter, de me le recommander.

CÉSARINE, *à part*. O mon Dieu! tout tourne contre moi!

M. DE MIREMONT. Et il est de fait, comme je l'ai dit à ma fille, que s'il est nommé député...

CÉSARINE, *vivement*. Il ne le sera pas..... il ne peut pas l'être.

M. DE MIREMONT. Et pourquoi pas? comme tout le monde.

CÉSARINE. Parce qu'il n'a ni les protecteurs, ni le crédit, ni l'influence nécessaires...

SCÈNE III.

M. DE MIREMONT, EDMOND, CÉSARINE.

EDMOND, *entrant vivement*. Ah! Madame! que ne vous dois-je pas? vous êtes ma fée protectrice, mon ange gardien! De tous les côtés il m'arrive des amis... et ces amis ce sont les vôtres.

CÉSARINE, *à part*. Les sots! ils se sont tous

donné le mot! il n'y a rien d'insupportable comme les cabales et les coteries; et Bernardet qui ne vient pas... qui n'est pas là pour les prévenir!

EDMOND. Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils ont abandonné Oscar, que j'ai rencontré et qui est furieux... Ce n'est pas ma faute... il court après des voix qui de tous côtés lui échappent... il paraît qu'il a essuyé un échec au second arrondissement.

CÉSARINE, *à part*. Le malheureux! il a parlé!

EDMOND. Et moi, des gens que je n'ai point sollicités... à qui je n'ai rien demandé, m'offrent leurs services.

M. DE MIREMONT. J'allais écrire pour vous aux principaux électeurs.

EDMOND. Est-il possible? ah! c'est trop de bontés, c'est trop de bonheurs; ils m'arrivent tous à la fois... sans que je les aie mérités ni que je puisse les comprendre... et si cela continue ainsi, je vais presque croire au succès.

CÉSARINE. Pas encore!.. c'est l'appui du ministère qui peut tout décider... et si le ministère porte un autre candidat, la lutte est incertaine.

EDMOND, *effrayé*. Ah! mon Dieu!

M. DE MIREMONT. Avez-vous quelque protection de ce côté-là?

EDMOND. Eh! mon Dieu! non; mais Madame m'avait promis de parler au ministre.

CÉSARINE. Oui... mais par malheur, je n'ai pu le voir, sans cela!..

EDMOND. Alors rien à espérer, car je ne connais personne dans les bureaux.

SCÈNE IV.

M. DE MIREMONT, BERNARDET, EDMOND, CÉSARINE.

BERNARDET. L'affaire a été chaude; j'arrive de la Chambre.

CÉSARINE. Eh bien?

BERNARDET. La loi a passé à trente-cinq voix de majorité.

CÉSARINE, *à part*. Trente-cinq voix!

M. DE MIREMONT, *d'un air capable*. Cela vous étonne! je l'avais toujours prévu, et je l'annonçais encore hier à mes collègues... j'avais là-dessus des données certaines! Mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Vous qui savez tout, mon cher ami, savez-vous quel candidat le ministère porte aux élections?

BERNARDET. Edmond de Varennes.

TOUS. Est-il possible!

BERNARDET, *passant près de Césarine*. Vous en verrez probablement la preuve dans ce billet que le ministre vous envoie.

CÉSARINE. Donnez donc! (*Lisant à voix basse.*) « Vous avez tenu vos promesses et moi les miennes. » (*A part.*) Ah! c'est comme un fait exprès; on voudrait l'arrêter maintenant qu'on ne pourrait plus! (*Haut, à Bernardet.*) Qui a apporté ce billet?

BERNARDET. Un valet de pied du ministre, qui est encore là et qui attend votre réponse.

CÉSARINE. Je vais l'écrire. (*A part.*) Celle-là du moins lui parviendra! (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE V.

M. DE MIREMONT, *allant se mettre à la table, à gauche;* EDMOND, BERNARDET.

BERNARDET, *regardant sortir Césarine et se frottant les mains*. A merveille! Tout ça marche... je suis sûr d'elle à présent... il faudra bien qu'elle serve mes amours, comme j'ai servi les siennes... Ainsi portons les derniers coups. (*Haut, à Edmond.*) Allons, mon jeune ami, il n'y a pas de temps à perdre... il faut, comme on dit, battre le fer pendant qu'il est chaud... Allez aux élections.

EDMOND. Moi?

BERNARDET. Certainement. Il ne faut pas rester là pendant que votre sort se décide; il faut vous montrer, il faut être député; nous le voulons, nous y sommes intéressés.

EDMOND. Monsieur!.. un tel dévouement, une amitié aussi active...

BERNARDET. Voilà comme je suis!.. En servant mes amis, c'est moi-même que je sers. Partez vite.

EDMOND. Je n'oserai jamais, seul et inconnu, me présenter ainsi moi-même...

BERNARDET. C'est juste; il vous faudrait un patronage élevé et honorable.

EDMOND. Monsieur de Miremont a la bonté d'écrire en ma faveur.

M. DE MIREMONT, *à la table*. Je commence la seconde lettre...

BERNARDET. Ce sera trop long; il est déjà tard, et il vaut bien mieux que monsieur le comte ait la bonté de vous présenter lui-même aux électeurs. Il y a là des percepteurs, des notaires, des fermiers qui lui sont dévoués : l'affaire est sûre.

M. DE MIREMONT, *se levant*. Je ne demanderais

pas mieux; mais dans l'état de santé où je suis...

EDMOND, *vivement*. Vous avez raison; je ne souffrirai pas que pour moi vous vous exposiez à vous rendre plus malade.

BERNARDET. Laissez donc!..

M. DE MIREMONT. Vous m'avez expressément défendu de sortir, et je crois, docteur, que vous avez bien fait; car je me sens là des chaleurs et des brûlements affreux.

EDMOND. Vous l'entendez!..

BERNARDET, *à demi-voix, à Edmond*. Soyez tranquille; dans un instant il sera guéri. (*A part.*) Maintenant que la loi est passée, il n'y a pas de danger. (*Il passe près de M. de Miremont. — Haut, à M. de Miremont.*) Voyons le pouls... (*Il prend le bras de M. de Miremont, et cause tout en lui tâtant le pouls.*) Le ministre m'a demandé de vos nouvelles.

M. DE MIREMONT. Ah!

BERNARDET. Je lui ai dit que je vous conseillais le repos, l'air de la campagne. (*Lui tenant toujours le pouls.*) Ne bougez pas.. Et il m'a répondu : « Grâce au ciel, il aura le temps, car voilà notre procès politique remis à trois mois, à la prochaine session. »

M. DE MIREMONT. Comment?

BERNARDET, *de même*. Le pouls est bon!

M. DE MIREMONT, *avec joie*. Le procès est remis?

BERNARDET. C'est officiel... on vous le dira.

EDMOND. Oui, Monsieur.

M. DE MIREMONT. Et que me disait donc ma femme?

BERNARDET, *froidement*. Elle se sera trompée... (*Tenant toujours le pouls.*) Pas de fréquence, pas d'agitation, pas de chaleur; vous devez aller mieux.

M. DE MIREMONT, *hésitant*. C'est vrai; je ne dis pas non.

BERNARDET. Le pouls marche à merveille; la fièvre a disparu, vous pouvez sortir.

M. DE MIREMONT. Vous croyez?

BERNARDET. J'en réponds.

M. DE MIREMONT. Alors, vite, mes chevaux!

BERNARDET, *bas, à Edmond*. Qu'est-ce que je vous disais!

EDMOND, *stupéfait*. Je n'en reviens pas!

M. DE MIREMONT, *au domestique*. Mes chevaux à l'instant!

BERNARDET. C'est inutile; les moments sont précieux, ma voiture est en bas, prenez-la.

EDMOND. Quoi! vous voulez?..

BERNARDET. Certainement! Est-ce qu'on se gêne, entre amis? (*Au domestique.*) Le chapeau de votre maître, sa douillette, ses gants; allons, dépêchons!

EDMOND, *à Bernardet*. Ah! mon cher ami, que ne vous devrai-je pas?

BERNARDET, *riant*. Une place de député.

EDMOND. Plus encore!.. le bonheur de ma vie entière. Vous serez à mon mariage, vous serez mon témoin, je le veux.

BERNARDET, *étonné*. Comment?

EDMOND. Eh! oui; mademoiselle Agathe, que j'épouse; son père y consent; c'est sa belle-mère qui a parlé pour moi, qui m'a protégé.

BERNARDET. Madame de Miremont!..

EDMOND. Tout est convenu... si je suis nommé.

BERNARDET, *à part*. O ciel!

M. DE MIREMONT, *qui a mis ses gants, sa douillette et son chapeau, venant prendre Edmond par le bras*. Allons, allons, partons vite! et puisque le docteur le veut, prenons sa voiture! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

BERNARDET, *seul, se promenant avec agitation*. L'ai-je bien entendu: c'est moi, moi Bernardet, que l'on a pris pour dupe, que l'on a fait servir de compère, que l'on a joué comme un enfant! moi qui joue les autres! non, morbleu!.. et j'apprendrai à madame de Miremont elle-même... La voilà...

SCÈNE VII.

CÉSARINE, BERNARDET.

CÉSARINE, *entrant vivement*. Tenez, tenez, docteur, voici une lettre détaillée que j'écris au ministre. Sonnez, qu'on la porte à l'instant même; allez vite, et peut-être sera-t-il encore temps.

BERNARDET, *prenant la lettre et la déchirant en plusieurs morceaux*. Non, Madame, il n'est plus temps.

CÉSARINE. Que faites-vous? perdez-vous la tête?

BERNARDET. Il n'est plus temps de m'abuser; je sais tout.

CÉSARINE. Vous ne savez rien! Et mon mari, où est-il?

BERNARDET, *avec colère*. Parti avec Edmond, parti pour les élections, et c'est moi qui l'y ai décidé!

CÉSARINE. O ciel!

BERNARDET, *avec ironie*. Vous triomphez!

CÉSARINE, *désespérée*. Au contraire!.. Qu'avez-vous fait?.. Vous nous perdez!

BERNARDET. A d'autres; on ne me trompe pas deux fois!

CÉSARINE. Écoutez-moi...

BERNARDET. Mais grâce au ciel, je puis encore vous faire repentir de votre trahison; je puis renverser M. de Varennes.

CÉSARINE, *avec joie*. Est-il vrai?

BERNARDET. Je cours au collége électoral... je dévoilerai tout haut les manœuvres, les intrigues que l'on a fait jouer... car il y en a eu... je le sais... j'en ai les preuves.

CÉSARINE. C'est bien!

BERNARDET. Je les donnerai même, s'il le faut.

CÉSARINE, *l'encourageant*. C'est bien... c'est ce que je veux... c'est ce que je demande.

BERNARDET. Vous... je ne vous crois plus!

CÉSARINE. N'importe!.. allez... allez donc... partez vite... je vous en prie... je vous en conjure.

BERNARDET. Et vous serez satisfaite, car j'y vais à l'instant.

SCÈNE VIII.

CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, *paraissant à la porte du fond et retenant Bernardet qui va sortir*. Non, Monsieur, vous n'irez pas!

BERNARDET. A qui en a celui-là?

OSCAR. A vous qui m'avez joué... qui m'avez trahi... Ce n'est pas moi que vous portez comme député; c'en est un autre.

BERNARDET. C'est faux!

OSCAR. Vous avez donné le mot à nos camarades, qui m'ont tous abandonné.

BERNARDET. Dans votre intérêt. Je vous expliquerai plus tard... Laissez-moi sortir!

OSCAR, *le retenant toujours par la main*. Non, vous ne sortirez pas... je ne vous quitte pas... Je suis un bon enfant... mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

BERNARDET. Écoutez-moi!

OSCAR. Je n'écoute rien!..... J'ai commandé un dîner de cent couverts et des bouquets aux dames de la halle... j'ai dit à tout le monde que je serais député... je le serai!

BERNARDET. Et c'est justement à cela que je vais travailler... et vous m'en empêchez, vous me retenez... chaque instant de retard peut faire nommer votre rival.

CÉSARINE. Eh oui! sans doute... (*A part.*) Et cette réponse que l'on attend... (*Haut.*) Laissez-le aller. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

OSCAR. Quoi! vraiment! C'est bien différent; partez vite.

SCÈNE IX.

M. DE MONTLUCAR, BERNARDET, OSCAR.

M. DE MONTLUCAR, *retenant Bernardet qui fait un pas pour sortir*. Un instant, monsieur le docteur, cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET. Encore un autre à présent!

M. DE MONTLUCAR. Vous m'annoncez que M. de Miremont est malade, qu'il est à l'extrémité... (*A voix haute et regardant autour de lui.*) une nouvelle qui me désole... Vous me laissez faire des visites pour demander sa place à l'Académie... et qui est-ce que je rencontre à l'instant même? M. de Miremont en parfaite santé... se rendant aux élections avec Edmond, dans votre propre voiture!

OSCAR. Dans votre voiture... vous l'entendez!

BERNARDET, *criant*. Qu'est-ce que cela prouve?.. Cela empêche-t-il que je vous sois dévoué?.. que je ne l'aie toujours été? Ce n'est pas moi, c'est madame de Miremont qui vous a trahi!..

OSCAR. Quoi! ma cousine? Ce n'est pas possible!

SCÈNE X.

M. DE MONTLUCAR, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, PLUSIEURS CAMARADES.

DUTILLET. Victoire! mon cher docteur. Vous pouvez dire à madame de Miremont que tout va à merveille... les affiches, les annonces, les journaux; il n'est plus question que de notre candidat, et tout fait espérer qu'Edmond sera nommé!

BERNARDET, *avec colère*. Edmond!..

DUTILLET. Et d'après vos instructions...

OSCAR, *à Bernardet, à demi-voix et lui serrant la main*. Je ne le lui fais pas dire... d'après vos instructions.

DUTILLET. Nous avons prévenu les jeunes gens de l'École de droit, de l'École de médecine; nous

aurons un triomphe... des bouquets, de la musique...

BERNARDET. Permettez... j'avais commandé tout cela pour Oscar.

DESROUSEAUX. D'abord... mais il y a eu contre-ordre!

BERNARDET, *vivement*. Il y en a un nouveau.

SAINT-ESTÈVE. Est-ce qu'on peut le devi. er?

BERNARDET. Vous êtes des maladroits!

DUTILLET. Et vous un brouillon!

SAINT-ESTÈVE. Une girouette!

M. DE MONTLUCAR. Un intrigant!

BERNARDET. Monsieur de Montlucar...

M. DE MONTLUCAR. Monsieur le docteur...

BERNARDET. Vous oubliez ce que vous nous devez...

M. DE MONTLUCAR. Et vous qui je suis... cela m'apprendra à m'encanailler!

TOUS, *criant*. S'encanailler... c'est trop fort!

OSCAR, *criant*. C'est le mot! (*Il passe auprès de Montlucar.*)

DESROUSEAUX, *de même*. Il est juste.

SAINT-ESTÈVE. Vous nous en rendrez raison!

M. DE MONTLUCAR. Quand vous voudrez.

TOUS. A l'instant même. (*Le désordre est au comble. Tous se disputent et se menacent; tous les camarades vont s'élancer l'un sur l'autre.*)

SCÈNE XI.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR; M. DE MIREMONT, *entrant par le fond avec* CÉSARINE; BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

M. DE MIREMONT, *paraissant à la porte du fond*. Quoi! chez moi! des camarades! des amis prêts à se battre!

M. DE MONTLUCAR, *stupéfait*. M. de Miremont!

DUTILLET, *de même*. Nous qui le croyions si malade! d'où venez-vous donc ainsi?

M. DE MIREMONT. Des élections... mais nous n'avons pas eu besoin d'aller jusque-là... car à moitié chemin... la nouvelle nous est arrivée.

TOUS. Et laquelle?

M. DE MIREMONT. Tenez, l'entendez-vous? (*On entend en dehors des acclamations.*)

SCÈNE XII.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, AGATHE; EDMOND, *entouré d'amis, de jeunes gens qui le félicitent*; ZOÉ, CÉSARINE, M. DE MIREMONT, BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

AGATHE. Il est nommé!

ZOÉ. Et des compliments, des bouquets!

EDMOND. Ah! mes amis... monsieur de Miremont... mon cher docteur... (*A Césarine.*) Et vous, ma protectrice, que ne vous dois-je pas?

ZOÉ, *à Césarine*. Il vous doit tout, d'abord!

CÉSARINE, *avec colère, et à demi-voix*. Zoé!..

EDMOND. Ce n'est que ma première leçon... je ferai peut-être mieux à la seconde. (*Elle quitte Césarine et passe à gauche près d'Oscar.*) Ah! que j'étais injuste! ce matin encore je me plaignais des hommes et du sort... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabale... et je vois maintenant... (*Regardant Césarine.*) qu'il y a encore amitié véritable... (*Regardant Bernardet.*) et désintéressée..... (*Regardant les autres camarades.*) qu'on peut parvenir sans coteries... sans honteuses manœuvres.

ZOÉ, *le regardant avec compassion*. Pauvre jeune homme!

OSCAR, *à Zoé*. Eh bien! vous le voyez par lui, qui refusait notre secours... on arrive quand on a des camarades.

ZOÉ. Oui, Monsieur..... mais on reste quand on a du talent!

FIN DE LA CAMARADERIE.



CLARISSE.

MA SŒUR, MA SŒUR ! REVIENS À TOI

Dix ans de la Vie d'une femme. Ch. V. 1e

Imp.rie Gellée, Rue de la Bucherie, à Paris







DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME

OU

LES MAUVAIS CONSEILS

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 17 mars 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. TERRIER.





Personnages:

DARCEY, riche propriétaire.
VALDÉJA, son ami.
RODOLPHE, fashionable.
ÉVRARD, négociant, père de madame Darcey.
DUSSEUIL, magistrat, beau-frère d'Évrard.
ALBERT MELVILLE, neveu d'Évrard.
HIPPOLYTE GONZOLI.
RIALTO, banquier étranger.
LÉOPOLD.
ACHILLE GROSBOIS, jeune docteur fashionable.
MOURAVIEF, Kalmouck au service de Valdéja.
LAURENT, domestique d'Adèle.
UN HOMME DE JUSTICE.
UN DOMESTIQUE d'hôtel garni.
ADÈLE ÉVRARD, femme de Darcey.
CLARISSE ÉVRARD, sa sœur.
SOPHIE MARINI, } amies de pension d'Adèle.
AMÉLIE DE LAFERRIER, } amies de pension d'Adèle.
CRÉPONNE, jardinière, puis femme de chambre d'Adèle.
MADAME DUSSEUIL, sœur d'Évrard.

La scène se passe, au premier acte, à Viroflay, et aux autres à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, ADÈLE, *assises sur un banc.*

ADÈLE. Oui, je suis la plus malheureuse des femmes!

CLARISSE. Y penses-tu, ma sœur? toi, mariée depuis deux ans à un homme excellent, jeune encore, immensément riche, et dont le seul désir est de prévenir tous les tiens! Que te manque-t-il donc?

ADÈLE. Je ne sais... l'ennui m'obsède; des idées vagues et indociles s'emparent de mon imagination qu'elles fatiguent, et quoi que je fasse, je ne puis m'y soustraire.

CLARISSE. Aurais-tu des chagrins?

ADÈLE. Plût au ciel! cela me distrairait.

CLARISSE, *souriant.* Il me semble qu'en fait de distraction tu peux aisément en trouver qui ne te coûtent pas aussi cher. Mais il y a quelques mois encore tu étais si heureuse!.. tu n'avais pas de pareilles idées!.. Qui donc a pu te les donner?

ADÈLE. Toutes les jeunes femmes que je vois, qui ont su autrement arranger leur existence et se rendre maîtresses de leur avenir... Amélie de Laferrier, Sophie Marini, mes amies intimes, qui me sont dévouées.

CLARISSE. Cependant nous autres femmes, combien en ménage nous sommes mieux partagées que les hommes!.. les embarras de l'avenir, les

soins de la fortune, notre rang et notre considération dans la société, ce n'est pas nous que cela regarde... c'est eux..... Ils sont responsables de notre sort, de notre bonheur, et nous n'avons rien à faire qu'à nous laisser être heureuses.

ADÈLE. Ah! voilà bien ces idées de jeunes filles que jamais tu ne pourras réaliser.

CLARISSE. Pourquoi donc? il me semble à moi que cela est possible... et même que déjà cela commence...

ADÈLE. Serait-il vrai?

CLARISSE. Oui... je peux te le dire, à toi ma meilleure amie... Tu sais bien quand M. Darcey, ton mari, venait il y a trois ans chez mon père pour te faire la cour, il était souvent accompagné d'un de ses amis.

ADÈLE. Oui, je me le rappelle, M. Valdéja... un Espagnol.

CLARISSE. Son père était Espagnol... mais lui est né en France.

ADÈLE. On ne s'en serait pas douté... toujours sombre, rêveur, misanthrope.

CLARISSE. Il avait eu tant de malheurs... tant de chagrins de toute espèce... Mais à travers l'ironie amère qui dictait tous ses discours, que de nobles et généreux sentiments lui échappaient comme malgré lui et semblaient le trahir!..

ADÈLE. Eh! mon Dieu, ma chère amie, quel enthousiasme!

CLARISSE. Il était si malheureux! et puis, lui qui détestait tout le monde, il semblait m'avoir prise en amitié.

ADÈLE. Ce qui flattait ton amour-propre.

CLARISSE. Non... je n'ai jamais pensé à en être fière... mais j'en étais contente.

ADÈLE. Je comprends, et ce qu'on disait de lui était donc vrai; il aura tout employé pour te séduire.

CLARISSE. Lui!.. il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait... ni moi non plus... Je crois cependant que nous nous sommes compris; car il y a plus de deux ans, au moment où il allait partir pour la Russie, il me dit seulement: Attendez-moi, et si dans trois ans je ne reviens pas digne de vous, oubliez un malheureux.

ADÈLE. Et depuis as-tu reçu de ses nouvelles?

CLARISSE. Mais oui,.... sans en demander, j'en avais de temps en temps par ton mari qui est son meilleur ami, et à qui il écrivait souvent. Je sais qu'il a fait un chemin rapide... une belle fortune... qu'il est secrétaire d'ambassade... et hier est arrivée chez mon père une grande lettre timbrée de Saint-Pétersbourg, dont on ne m'a pas encore parlé; mais je suis sûre que c'est une demande en mariage.

ADÈLE. Tu le crois?

CLARISSE. Sans doute... Voilà bientôt les trois ans écoulés, il ne s'en faut plus que de six mois.

ADÈLE. Et tu accepterais?.... tu deviendrais la femme de M. Valdéja?

CLARISSE. De grand cœur...

ADÈLE. Le ciel t'en préserve! et si tu savais comme moi ce que c'est que le mariage... Tais-toi, c'est M. Darcey..... c'est mon mari... tu vois si on peut être seule et libre un instant dans la journée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, DARCEY.

DARCEY. Vous voilà, ma chère belle-sœur! que vous êtes aimable de vous être rendue à notre invitation et de venir passer quelques jours avec ma femme!.. Bonjour, Adèle... es-tu encore fâchée contre moi?.. (*A Clarisse.*) Nous avons eu une petite discussion ce matin.

CLARISSE. Je m'en doutais, et j'espère que cela se passera.

ADÈLE. Jamais.

DARCEY. Ce serait bien long... Mon seul crime, autant que j'ai pu le comprendre, est de t'avoir amenée à trois lieues de Paris... à la campagne... comme tu le désirais...

ADÈLE. Je désirais y être, mais non pas seule...

DARCEY. Et moi... ne suis-je rien pour toi?

ADÈLE, *avec dépit.* Oh! beaucoup, sans contredit..... Un mari et une femme ne font qu'un; mais, comme je vous l'ai dit, je m'ennuie quand je suis seule.

DARCEY. Langage de femme conseillée, dont je ne tiendrai nul compte.

ADÈLE. Exigences de mari auxquelles je ne me soumettrai pas.

DARCEY. Des rigueurs... Un seul fait et je me rends!

ADÈLE. Mille, s'il le fallait!

DARCEY. Encore?..

ADÈLE. Vous n'avez jamais été du même avis que moi. Au moindre de mes désirs vous avez toujours eu une objection à faire.

DARCEY. Tout ceci n'est que vague; tu ne précises rien, et je te demande des faits.

ADÈLE. Des faits! des faits! (*Pleurant.*) Dieu! que je suis malheureuse!

DARCEY. A la bonne heure, voilà du positif; et puisque tu crains de m'accuser, je me charge moi-même de ce soin... Je veux avouer tous mes torts devant ta sœur... Depuis quelque temps tu reçois chez toi une foule de jeunes coquettes dont la vie

n'est qu'une déplorable erreur; tu n'aimes que leur société... tu ne suis que leurs conseils; et ce n'est jamais par elle-même qu'une femme se perd, c'est par ses amies intimes; c'est par celles qui l'entourent. Les mauvais exemples commencent sa ruine en la decourageant, en la dégoûtant de ce qui est bien; puis viennent les mauvais conseils qui la conduisent à ce qui est mal... Déjà elles ont détruit chez toi le bonheur intérieur... Tu jettes un regard d'envie sur leur folle existence..... Tu voudrais les imiter..... Tu brûles de briller et de t'afficher comme elles; et moi qui suis ton ami, moi qui suis chargé de veiller sur ton honneur, qui m'appartient, qui est le mien, je dois d'une main sévère t'arrêter au bord de l'abîme et t'empêcher d'y tomber..... Voilà mes torts, n'est-il pas vrai? ceux que tu n'osais me reprocher devant Clarisse.

CLARISSE. Mon frère!

DARCEY. Après cela qu'elle m'en veuille, qu'elle soit fâchée contre moi... je trouve cela tout naturel... Pour être raisonnable il faut du courage. (*A Adèle.*) Mais crois-tu qu'il ne m'en faut pas à moi pour t'affliger... pour te causer du chagrin?.. et cependant j'y suis décidé.

ADÈLE. Vous, Monsieur!

DARCEY, *froidement*. Tu sais qu'avec moi une décision prise est toujours exécutée, et voici ce que j'avais à te dire: je vais souvent à Paris pour mes affaires, j'y vais même aujourd'hui, toute la journée, et je voudrais qu'en mon absence ces dames, tu sais de qui je veux parler, ne vinssent ici qu'invitées par moi.

ADÈLE. Vous ne les inviterez jamais.

DARCEY. Si, vraiment. Il en est quelques-unes qui ne sont que folles et étourdies, celles-là sont peu dangereuses... mais il en est d'autres que je redoute... madame de Laferrier, par exemple...

ADÈLE. Mais son mari est un riche banquier en relation d'affaires avec vous.

DARCEY. Oui, un fort honnête homme, que je verrai le matin dans son cabinet ou dans le mien; mais tu m'obligeras de ne plus voir sa femme... je t'en prie. Quant à madame Marini, ton autre intime, elle a fait, dit-on, la fortune de son mari par son crédit auprès des ministres, et celui-ci par reconnaissance croit devoir fermer les yeux sur la conduite de sa femme; moi qui n'ai pas les mêmes motifs d'indulgence, je te défends de voir madame Marini.

ADÈLE. Me le défendre!

DARCEY, *avec tendresse*. Oui, mon amie, et tu m'en remercieras un jour. Après cela, crois que mon amour te tiendra compte d'un pareil sacrifice.

ADÈLE, *sèchement*. Je ne demande rien, Monsieur.

DARCEY, *avec douceur*. Je le vois, et tu m'obéiras sans cela... (*Avec fermeté.*) car tu sais que si j'ai de l'indulgence pour des caprices, je suis inexorable pour des fautes. Adieu, je pars. Mais auparavant, ma chère Clarisse, je voudrais vous parler un instant.

CLARISSE. Très-volontiers.

ADÈLE. Encore quelques complots contre moi?

DARCEY. Probablement... mais le complice que je choisis doit vous rassurer. (*Il veut lui baiser la main, qu'elle retire avec humeur. Darcey sort avec Clarisse qui fait signe à sa sœur de se modérer.*)

SCÈNE III.

ADÈLE, *seule*. Et je souffrirais une pareille tyrannie!.. j'obéirais à mon mari quand toutes les femmes que je vois commandent aux leurs!.. Oh! non, cela n'est pas possible! je ne pourrais jamais vivre ainsi, il faut que cela finisse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE DE LAFERRIER, ACHILLE GROSBOIS.

AMÉLIE, *à Achille*. Ne l'avais-je pas dit, que nous la trouverions en méditation?

ADÈLE. Dieu!.. madame de Laferrier!

AMÉLIE. Bonjour, ermite.

ADÈLE, *s'efforçant de rire*. C'est bien aimable à toi de ne pas m'abandonner; à vous aussi, monsieur Grosbois.

ACHILLE. Nous causons de vous à chaque instant du jour, Madame.

AMÉLIE. Puisque tu ne viens pas, il faut bien que je fasse la route. J'ai amené le docteur avec moi, ne sachant pas voyager seule. Eh! mais, qu'as-tu donc? est-ce que tu aurais pleuré, par hasard?

ADÈLE. Ah! ma bonne Amélie, j'ai bien du chagrin.

AMÉLIE. Et quelle en est la cause?

ADÈLE. Tu me le demandes?

AMÉLIE. Ton mari... c'est juste: j'aurais dû le deviner.

ADÈLE. J'ai besoin que tu diriges le cours de mes idées... Je voudrais... je n'ose... ou plutôt, je ne sais ce que je voudrais, ni à quel parti m'arrêter. Conseille-moi, de grâce!

AMÉLIE. Adèle, tu connais mes principes là-dessus; je n'empêche personne de me regarder

faire; mais pour des conseils, je n'en donne jamais.

ADÈLE. Cependant...

AMÉLIE. Ma chère amie, c'est comme cela; et puis, parler raison à un enfant, à quoi bon?

ADÈLE, *piquée*. Comment, à un enfant?

AMÉLIE. Oui, à un enfant. Je puis bien le dire devant lui, (*Montrant Achille.*) il est discret. Tu es encore ce que tu étais chez madame Destournelles, notre maîtresse de pension.

ADÈLE. Tu veux rire?

AMÉLIE. Non, ma chère, petite fille de la tête aux pieds, à cela près de la gaieté perdue, du nom changé, du professeur aussi, lequel, au lieu de t'apprendre, comme l'autre, de l'histoire et de la grammaire, t'enseigne l'art de périr d'ennui entre quatre murs.

ACHILLE. Dommage! vraiment dommage!

AMÉLIE. Tu es sous le joug.

ADÈLE. Et comment m'y soustraire, puisque pour le rendre plus pesant encore il veut me séparer de celles qui m'aidaient à le supporter! de mes meilleures amies!

AMÉLIE, *riant*. C'est une plaisanterie, je pense?

ADÈLE. Non vraiment... il m'a priée de ne plus te voir, et m'a défendu de recevoir Sophie Marini.

AMÉLIE. Ah! moi, je suis seulement priée... Comment donc! mais il y a là une nuance très-délicate dont je lui sais un gré infini. Tu lui as ri au nez, j'espère?

ADÈLE, *timidement et baissant les yeux*. Non vraiment... je n'ai pas osé.

AMÉLIE, *riant*. Elle n'a pas osé... c'est délicieux!.. alors, à ce compte-là, il faut donc que nous nous en allions.

ADÈLE, *avec crainte*. Tu vas m'en vouloir de ma faiblesse!

AMÉLIE, *gaiement*. Moi, du tout; je trouve l'aventure charmante... et je la raconterai partout... c'est une bonne fortune.

ADÈLE, *effrayée*. Y penses-tu?

AMÉLIE. Oui, sans doute... car c'est bien plus gai encore que tu ne crois... Imagine-toi que Sophie Marini, sachant par moi que je devais, ce matin, te faire une visite à la campagne... doit venir aussi.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

AMÉLIE. Avec M. Rodolphe.

ACHILLE. M. Rodolphe!.. Il me semble que je connais cela et que je l'ai vu.

AMÉLIE. Oh! sans doute... à Tortoni.

ACHILLE. Qu'est-ce qu'il est?

AMÉLIE. Il va à Tortoni.

ACHILLE. J'entends bien... mais qu'est-ce qu'il fait?

AMÉLIE. Il déjeune chez Tortoni le matin... et le soir, nous le trouvons en gants jaunes aux balcons de tous nos théâtres. Du reste, il est garçon, a vingt mille livres de rente... et c'est un adorateur d'Adèle...

ADÈLE. De moi?

AMÉLIE. Il te poursuit partout sans pouvoir t'atteindre, et en désespoir de cause nous adore, Sophie et moi, parce que nous sommes tes meilleures amies.

ADÈLE. M. Rodolphe! mais je ne veux ni ne dois le recevoir... et maintenant surtout que je connais ses sentiments... c'est un parti que je prends de moi-même.

AMÉLIE. De toi-même? Non pas... c'est un détour indirect pour obéir à ton mari.

ADÈLE. En aucune façon.

AMÉLIE. Et moi, j'en suis sûre. Je te connais trop bien... Et voici le moment de développer toutes tes vertus conjugales, à commencer par la soumission; car j'aperçois Sophie et M. Rodolphe.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE MARINI, RODOLPHE.

SOPHIE. Charmant! délicieux! Quel séjour admirable! n'est-il pas vrai?

RODOLPHE. Moi, je n'admire jamais! (*Apercevant Adèle qu'il salue.*) et il ne faut pas moins que la vue de Madame pour me faire déroger à mes principes.

AMÉLIE, *bas, à Adèle, qui baisse les yeux avec embarras*. Ne crains rien... tu peux lui faire la révérence... ton mari n'est pas là.

SOPHIE, *passant près d'Adèle*. Que dis-tu, chère amie, de notre visite impromptue? J'adore les parties de campagne.

RODOLPHE. Et celle-ci a rendu à Madame toute sa bonne humeur.

ADÈLE. Est-ce que tu avais quelque chagrin... quelque contrariété?

RODOLPHE. Une très-grande! Quand je suis arrivé chez Madame, elle venait de voir dans le journal une place importante donnée à quelqu'un qu'elle ne peut souffrir.

ACHILLE. Il y a de quoi avoir une migraine

RODOLPHE. Un M. Valdéja...

ADÈLE. M. Valdéja... le secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg?

SOPHIE. Tu le connais?

ADÈLE. Fort peu!.. Mais il a pour ma sœur une passion romanesque qui la flatte infiniment. Je vous le dis en confidence et entre amies.

AMÉLIE. Sois tranquille, ce n'est pas par moi que M. Valdéja en sera instruit, car je ne le connais pas.

RODOLPHE, *montrant Sophie*. Madame ne peut pas en dire autant.

SOPHIE. Rodolphe! c'en est assez...

RODOLPHE. Et pourquoi donc? Moi je ne cache jamais ni ma haine, (*En regardant Adèle.*) ni mon amour. J'aime à vous croire la même franchise, et vous pouvez bien avouer que M. Valdéja est votre ennemi déclaré.

AMÉLIE. Vraiment?

RODOLPHE. Et d'honneur je le plains; car Madame n'a jamais pardonné aux gens qu'elle n'aime pas... ou qu'elle n'aime plus. Il y a qu'elle pour ces noirceurs délicieuses qui rappellent les roueries de la régence : c'est un genre qui n'était plus de notre siècle et que vous nous avez rendu.

SOPHIE. Vous voulez me fâcher.

RODOLPHE. Vous auriez bien tort... c'est le moyen de se distinguer et d'avoir une physionomie dans le monde. Il y a tant de gens qui n'en ont pas! (*A Achille.*) N'est-il pas vrai, docteur?

ACHILLE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Eh bien! par exemple... pourquoi me demande-t-il cela à moi?

ADÈLE. Silence, voici ma sœur.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CLARISSE.

CLARISSE. Ma sœur! ma sœur! viens donc vite! Est-ce que tu n'as pas entendu une voiture qui entrait dans la cour?

ADÈLE, *avec effroi*. Quoi! déjà mon mari?

CLARISSE. Mon Dieu non! pas encore!.. (*Apercevant Amélie et madame Marini.*) O ciel! (*Elle leur fait la révérence et dit bas à sa sœur.*) Y penses-tu?.. quand ce matin encore M. Darcey vient de te défendre...

ADÈLE, *l'interrompant*. Il suffit!.. Je sais ce que j'ai à faire. Que venais-tu m'annoncer?

CLARISSE. Une galanterie charmante de ton mari. C'est aujourd'hui ta fête, tu ne le savais pas?

AMÉLIE ET SOPHIE. Ni nous non plus.

CLARISSE. Et il avait commandé pour toi un coupé délicieux qui vient d'arriver.

ADÈLE, *avec joie*. Est-il possible?

CLARISSE. Et deux chevaux gris magnifiques! Oh! le bel attelage!

ADÈLE, *avec satisfaction*. J'avoue que je ne m'y attendais pas.

SOPHIE, *sèchement*. Il me semble cependant que c'était de droit?

AMÉLIE. Comment! tu n'avais pas encore de coupé? Mais c'était une indignité!.. Moi j'en ai un depuis trois ans, et cependant mon mari n'est pas si riche que le tien, il s'en aut beaucoup.

ADÈLE, *froidement*. C'est vrai.

SOPHIE. Et s'il te le donne c'est pour ne pas rougir.

AMÉLIE. C'est par respect humain.

CLARISSE. Non, Mesdames; c'est par affection, par amitié pour elle; car tu ne te doutes pas de ce qui vient d'arriver dans ce bel équipage?

ADÈLE. Eh! qui donc?

CLARISSE. Mon père, qui attend avec impatience que tu ailles l'embrasser.

ADÈLE. Je le voudrais... mais ces dames, que je ne puis abandonner...

CLARISSE. Je me chargerai de leur tenir compagnie et de leur faire les honneurs... Va vite.

ADÈLE. A la bonne heure... Adieu, mes amies, je reviens dans l'instant...

AMÉLIE. Et moi je ne te quitte pas; je veux voir tes chevaux, et puis nous avons ensemble une conversation à achever. (*Adèle et Amélie sortent.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ADÈLE ET AMÉLIE.

(*Achille examine les jardins. Rodolphe s'est étendu sur trois chaises, et bâille en jouant avec sa canne.*)

RODOLPHE, *regardant Clarisse*. Elle est jolie, la petite sœur! et je l'aimerais autant que l'autre! Moi je ne tiens pas au droit d'alnesse.

SOPHIE, *à Clarisse*. Je suis bien heureuse de vous voir, ma chère Clarisse, j'ai à vous remercier de ce que vous m'avez envoyé lors de ma dernière quête.

CLARISSE. C'était si peu de chose!.. mes économies de demoiselle; et l'on doit rendre grâce à celles qui, comme vous, Madame, veulent bien se dévouer pour remplir un devoir si pieux.

SOPHIE. Cette fois du moins, et c'est assez rare, l'argent de cette collecte aura été bien placé. Une pauvre jeune fille, une orpheline, que l'inexpérience et la misère avaient livrée à la séduction...

RODOLPHE, *toujours étendu sur sa chaise*. Voilà qui est horrible...

SOPHIE. D'autant plus que son séducteur l'a indignement abandonnée... Je ne vous le nommerai pas; quoique je le connaisse... mais ce serait inutile, il n'est plus en France... il est très-loin... à l'étranger... en Russie...

CLARISSE, *vivement*. En Russie?

SOPHIE. Où il occupe une fort belle place; et certainement ce Valdéja aurait bien pu...

CLARISSE. Valdéja!

SOPHIE. Est-ce que je l'ai nommé?.. Pardon, c'est sous le sceau du secret... parce que cette jeune personne est vraiment d'une fort bonne famille... vous la verrez, vous l'entendrez.

CLARISSE. Non, Madame... c'est inutile.

SOPHIE. Et puis, qui sait?.. il peut revenir en France et l'épouser; c'est peut-être son dessein, et il ne faut désespérer de rien... Eh! mais, qu'avez-vous donc?

CLARISSE. Rien, Madame, rien... il fait froid dans ce jardin, et je ne me sens pas bien. (*Elle s'appuie sur une chaise, à gauche; et, pendant ce temps, Rodolphe qui s'est levé s'approche de Sophie.*)

RODOLPHE, *froidement, et à demi-voix*. Je ferais un pari.

SOPHIE. Et lequel?

RODOLPHE. C'est que dans ce que vous venez de lui raconter, il n'y a pas un mot de vrai.

SOPHIE. Et qui vous le fait croire?

RODOLPHE, *souriant*. D'abord, c'est que vous l'avez dit; mais vrai ou non, c'est bien trouvé; bonne perfidie pour perdre Valdéja dans l'esprit de sa maîtresse. Mais prenez garde, si jamais j'ai à me plaindre de vous, je le justifie.

SOPHIE. Quelle idée!

RODOLPHE. Je ferai leur bonheur par vengeance.

SOPHIE. C'est-à-dire que vous me menacez!

RODOLPHE. Du tout; mais avec vous il faut toujours être sur le pied de guerre, on ne peut jamais désarmer. Voici madame Darcey, la belle des belles. (*Il va au-devant d'Adèle qui entre pensive.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADÈLE.

ADÈLE, *entrant et rêvant*. Oui, certainement... Amélie a raison... je montrerai du caractère et nous verrons... (*Levant les yeux et apercevant Rodolphe.*) Pardon, Monsieur : (*A Sophie.*) pardon, ma chère Sophie, de vous avoir laissés aussi longtemps... je viens de faire préparer pour vous, dans le petit pavillon, quelques rafraîchissements dont vous devez avoir besoin.

ACHILLE. A la campagne, et par cette chaleur napolitaine, cela ne fait pas de mal.

ADÈLE, *à Sophie*. Et puis, vous me resterez tous à dîner...

SOPHIE. Nous y comptions bien.

ACHILLE. C'était notre intention.

RODOLPHE. Je n'osais l'espérer.

ADÈLE. Pourquoi donc, Monsieur? Présenté par ces dames...

RODOLPHE, *lui présentant la main*. Oserai-je vous offrir la main?

ADÈLE. Je reste ici... j'ai des ordres à donner... des détails de ménage... mais voici ma sœur qui voudra bien continuer à me remplacer... Clarisse, Clarisse, tu ne m'entends pas?

CLARISSE, *se levant brusquement*. Si, ma sœur. (*A part.*) Ah! pourquoi m'a-t-elle rappelée à moi?.. j'espérais mourir.

RODOLPHE, *lui donnant la main*. Pauvre jeune fille!.. elle me fait de la peine, je vais la consoler. (*Haut, à Achille, et entraînant Clarisse.*) Monsieur Achille, nous vous montrerons le chemin. (*Achille et madame Marini le suivent.*)

SCÈNE IX.

ADÈLE, *seule*. Oui, oui, le sort en est jeté... je suivrai ses conseils... je ferai comme elle... je serai maîtresse chez moi... je recevrai mes amies, et pour commencer je les garde aujourd'hui à dîner, et une fois que le pli en sera pris, mon mari fera comme les autres maris, il obéira... je ne vois pas pourquoi il y aurait exception pour lui. Holà! quelqu'un... Eh! Créponne! la jardinière!

SCÈNE X.

ADÈLE, CRÉPONNE.

ADÈLE. Viens vite ici... où est ton mari?

CRÉPONNE. Là-bas, près des melons... où il travaille; je vais l'appeler.

ADÈLE. C'est inutile, j'ai du monde à dîner.

CRÉPONNE. Beaucoup?

ADÈLE. Neuf ou dix personnes... il me faut un dessert de choix; va cueillir dans le verger ce qu'il y a de mieux..... ces pêches du coin à droite.

CRÉPONNE. Je vais le demander à mon mari.

ADÈLE. A quoi bon?

CRÉPONNE. Parce que, excepté lui, il a défendu que personne y touche.

ADÈLE. Quand c'est moi qui te le dis, ne dois-tu pas m'obéir?

CRÉPONNE. Oui, Madame, car je suis votre sœur de lait et je vous aime bien; mais faut aussi obéir à son mari, et surtout au mien, sans cela il me battrait.

ADÈLE. C'est ce que nous verrons.

CRÉPONNE. C'est pas vous qui le verriez, c'est moi.

ADÈLE. S'il avait cette audace...

CRÉPONNE. Il l'aura.

ADÈLE. N'importe, fais ce que je te dis.

CRÉPONNE. Mais, Madame...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY, *qui est entré vers la fin de la scène précédente.*

DARCEY. Eh ! oui sans doute, Créponne, fais ce que t'ordonne ta maîtresse.

ADÈLE. Quoi ! Monsieur, vous étiez là ? Vous voilà de retour ?

DARCEY. Oui, ma chère amie, j'ai bien vite expédié mes affaires, car il me tardait, surtout aujourd'hui, de revenir près de toi... (*A Créponne.*) Va vite, Creponne.

CRÉPONNE. Ça ne sera pas long, car il ne s'agit que de cueillir des pêches... mais si Monsieur voulait seulement me permettre d'en demander la permission à mon mari...

DARCEY. Certainement, la permission d'un mari, ça ne peut jamais faire de mal.

CRÉPONNE. C'est que, voyez-vous, ce sont nos plus belles... et il paraît qu'il en faudra beaucoup, car Madame a dit que vous seriez une dizaine de personnes.

DARCEY, *regardant Adèle*. Ah ! nous serons dix ?

ADÈLE, *cherchant à s'enhardir*. Oui, Monsieur.

DARCEY. C'est bien, ma chère amie. (*A Créponne.*) Je t'ai déjà priée de nous laisser.

CRÉPONNE, *s'en allant*. Oui, Monsieur.

SCÈNE XII.

ADÈLE, DARCEY.

DARCEY. Je croyais que nous ne dînerions qu'en famille ; mais je vois que de ton côté tu m'as ménage aussi une surprise... sans doute quelques amis communs que tu as invités pour le jour de ta fête ?

ADÈLE, *avec émotion*. Oui, Monsieur, des amis.

DARCEY. Et lesquels ?.. à moins que ce ne soit un secret, et alors je n'insiste plus... je ferai même l'étonné, si tu le désires.

ADÈLE, *avec crainte*. Peut-être le serez-vous en effet ?

DARCEY. Et pourquoi donc, ma chère amie ?

ADÈLE. Pourquoi ?.. (*A part.*) Allons, et comme Amélie me l'a conseillé, tâchons de vaincre cette sotte timidité.

DARCEY. Achève !

ADÈLE, *avec embarras*. C'est que... je ne sais comment vous l'avouer ; mais franchement je n'ai pu m'en défendre... elles sont venues me demander à dîner.

DARCEY. Et qui donc ?

ADÈLE. Madame de Laferrier et madame Marini.

DARCEY. Tu ne parles pas sérieusement ?

ADÈLE, *avec vivacité*. Si, Monsieur ; je les ai invitées, et maintenant il n'y a plus à s'en dédire. (*A part.*) Grâce au ciel ! j'ai tout dit... m'en voilà quitte !

DARCEY, *avec une colère concentrée*. Adèle !.. Adèle !.. ton intention n'a pas été de me braver ?.. tu avais oublié ma défense, dis-le-moi.

ADÈLE. Non, Monsieur... mais cette défense était injuste et injurieuse pour moi, et ce serait m'humilier à mes propres yeux et aux vôtres que de renvoyer mes meilleures amies.

DARCEY, *avec chaleur*. Vos meilleures amies ! Rien au monde ne m'est plus pénible que de vous entendre les appeler ainsi, mais j'espère que bientôt vous connaîtrez ceux qui vous aiment véritablement.

ADÈLE. Ce sont ceux qui me plaignent, ceux qui cherchent à calmer mes souffrances ; à mon tour, je dois les défendre quand on les calomnie et les préférer à ceux qui ne veulent que m'affliger et me tyranniser... Le trouvez-vous surprenant ?

DARCEY, *avec douleur*. Surprenant ! non, Adèle ; depuis longtemps il n'y a plus rien qui me surprenne ; et l'ingratitude d'une femme ne saurait y faire exception.

ADÈLE, *avec fierté*. Monsieur !

DARCEY. Pardon... j'ai tort de vous laisser voir ce que je souffre.

ADÈLE. Des reproches ! ai-je trahi mes devoirs ?

DARCEY, *avec douleur*. Je lui parle de tendresse, elle me parle de devoirs.

ADÈLE, *froidement*. Et que voulez-vous de plus ? Le reste dépend-il de ma volonté ?

DARCEY, *s'éloignant d'elle*. Ah !.. qu'il n'en soit plus question ! cette épreuve est la dernière. Désormais je ne vous demanderai plus que des devoirs, Madame, nous verrons comment vous saurez les remplir. Le premier de tous était la soumission à mes volontés ; et si vous avez pensé que dans un jour comme celui-ci j'oublierais de vous le rappeler, vous avez eu tort... Un jour, une heure de faiblesse compromettrait toutes les heures de ma vie, et je ne transige jamais avec ce

que je crois raisonnable et nécessaire; je vais vous le prouver.

ADÈLE. Dieu ! ce sont mes amies!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, SOPHIE, ACHILLE.

AMÉLIE. Nous voici revenus au point d'où nous étions partis... Il est charmant, ce parc... mais c'est un véritable labyrinthe.

SOPHIE. Heureusement nous n'y avons pas rencontré le Minotaure.

ACHILLE, *riant*. Il est à Paris.

DARCEY, *qui jusque-là s'est tenu à l'écart, s'avance près d'Achille*. Non, Monsieur. (*Exclamation générale.*)

ACHILLE. Ma foi, Monsieur, qui se serait douté que vous étiez là à m'écouter? Rien n'est plus désobligeant que d'être écouté... Vous excuserez la plaisanterie, j'espère.

DARCEY. Monsieur !..

ACHILLE. L'air de la campagne pousse singulièrement aux bons mots; et, sans examiner s'ils sont exacts, la langue s'en débarrasse.

DARCEY. Je comprends cela à merveille, mais...

ACHILLE. Trop bon, en vérité.

DARCEY. Mais j'ai un grand travers d'esprit, je n'aime pas les fats...

ACHILLE. Ah! vous n'aimez pas...

DARCEY. Non, je ne les aime pas; et quand ils s'introduisent chez moi, (*Regardant les deux dames.*) dans quelque compagnie qu'ils se trouvent, je les chasse sans balancer.

ACHILLE, *sur les épines*. Fort bien... fort bien... je disais tout à l'heure...

DARCEY, *élevant la voix*. Monsieur, vous m'avez compris...

SOPHIE, *à Amélie*. Il n'y a pas moyen d'y tenir... sortons, ma chère. (*Elle sort en donnant la main à Achille.*)

DARCEY. Je serais désolé de vous retenir.

AMÉLIE. Monsieur... un pareil outrage...

DARCEY. Madame de Laferrier me permettra-t-elle de la reconduire jusqu'à sa voiture?.. (*Il sort en donnant la main à Amélie.*)

SCÈNE XIV.

ADÈLE, *seule*, *puis* RODOLPHE.

ADÈLE. Quelle horreur!.. quelle indignité!.. pouvais-je jamais m'attendre à un affront aussi sanglant!.. je m'en vengerai.

RODOLPHE, *un bouquet à la main*. Eh bien!.. où sont donc ces dames?

ADÈLE. Dieu! Monsieur Rodolphe!.. partez... éloignez-vous...

RODOLPHE. Et pourquoi donc?

ADÈLE. Mon mari est de retour.

RODOLPHE. Et que m'importe?

ADÈLE. Il vient de nous faire une scène affreuse.

RODOLPHE, *gaiment*. C'est comme cela que je les aime, les maris!

ADÈLE. Mais pour moi, Monsieur, pour moi, de grâce, partez.

RODOLPHE. Pour vous, c'est différent, il n'y a rien que je ne fasse... mais mon respect, ma soumission, me priveront-ils de votre présence? dois-je renoncer désormais à ce bonheur?

ADÈLE. Il le faut, je ne puis plus vous voir.

RODOLPHE. Chez vous ..je le comprends... mais dans le monde, mais chez vos amies...

ADÈLE, *avec crainte*. Monsieur, vous me faites mourir.

RODOLPHE. Un mot de consentement... un seul mot, et je pars... sinon, je reste.

ADÈLE. Partez!.. partez!.. je vous en supplie. .

RODOLPHE, *lui baisant la main*. Ah! que je vous remercie! (*Il s'enfuit par le fond du jardin.*)

SCÈNE XV.

ADÈLE, *puis* DARCEY.

ADÈLE. Mais du tout... que peut-il supposer?.. que peut-il croire? (*Apercevant Darcey.*) Dieu!

DARCEY. Leur voiture est sur la route de Paris. Maintenant voulez-vous que nous passions au salon?

ADÈLE. Monsieur, est-ce là le commencement du rôle de mari?

DARCEY. Oui, Madame.

ADÈLE, *sortant*. Alors, malheur à celui qui ose s'en charger!

DARCEY, *la suivant des yeux et sortant après elle*. Malheur à toi si tu écoutes d'autres conseils que ceux de la raison!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement chez Darcey.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARCEY, *seul d'abord, occupé à arranger sa bibliothèque; puis* VALDÉJA ET MOURAVIEF.

DARCEY, *à Valdéja*. Déjà éveillé, mon ami! es-

tu un peu remis des fatigues de ton long voyage?

VALDÉJA. Je commence à croire que les membres me tiennent au corps, et j'en doutais hier soir quand je suis arrivé. (*A Mouravief.*) Tiens, Mouravief, ces papiers au ministère des relations extérieures... on t'en donnera un reçu, et tu reviendras, car j'ai d'autres commissions à te donner. (*Mouravief porte la main à son chapeau et sort.*) Un joli sujet, n'est il pas vrai? un pur Kalmouck que j'ai pris à mon service et ramené avec moi.

DARCEY. Enfin, te voilà de retour de ta maudite Russie. Depuis six mois que tu ne m'écrivais plus, j'ai cru que quelque belle Moscovite avait gelé tes souvenirs.

VALDÉJA. Ils ne couraient aucun risque... tu étais là pour les réchauffer. Mais, vois-tu, si je ne t'ai pas écrit, c'est que je souffrais trop. Maintenant je ne souffre plus; je suis heureux, mon cœur s'est endurci, il n'aime plus rien... que toi, que toi, mon ami.

DARCEY, *lui tenant les mains.* Et moi, j'espère que nous ne nous quitterons plus. D'abord, est-il vrai que tu abandonnes la place brillante que tu avais obtenue il y a six mois, que tu renonces à la diplomatie?

VALDÉJA. Oui. Ces bonneurs, ces emplois, ce n'est pas pour moi que je les désirais; et maintenant... je n'en ai plus besoin.

DARCEY. Tu as assez de fortune sans cela; car, ainsi que je te l'ai écrit, grâce à un concours d'heureuses circonstances, ce capital que tu avais laissé entre mes mains s'est accru considérablement.

VALDEJA, *le regardant.* Tu me trompes. C'est aux dépens de ta fortune que tu veux m'enrichir.

DARCEY. A quoi bon? Ma fortune est la tienne... je n'ai pas besoin de te tromper.

VALDÉJA, *froidement.* Tu as raison... Alors peu importe... garde-la... je n'en ai que faire.

DARCEY. A la bonne heure; et si tu t'établis, si tu te maries...

VALDÉJA. Jamais, et maudit soit le moment où une pareille idée s'est offerte à mon esprit! maudit soit le jour où j'ai voulu faire dépendre d'une femme ma vie, mon bonheur et mon avenir! Ne les connaissais-je pas déjà? ne savais-je pas qu'il n'y a en elles que ruse et trahison? N'est-ce pas une femme qui dénonça mon père et m'a forcé à fuir de la terre natale dans nos temps de discorde? Et quand, jeune encore, mon cœur s'ouvrait à toutes les impressions de l'amour et de l'amitié, n'est-ce pas une femme qui a armé mon bras contre un ami d'enfance, qui l'a fait rouler sanglant à mes pieds? Plus tard enfin, n'est-ce pas encore une d'elles qui a manqué de compromettre mon avenir, mon honneur?.. et si tu n'avais pas été là, toi, mon seul ami! toi qui, plus âgé que moi, n'as jamais cessé de me protéger...

DARCEY. Dis de t'aimer, et voilà tout.

VALDÉJA. Tu es tout pour moi; et quant au reste du monde, je lui avais juré, tu le sais, railleries et dédain, lorsque s'offre à mes yeux une jeune fille candide, ingénue, qui sans me rien promettre me persuade de son amour. Celle-là, me disais-je, est à part de son sexe; c'est une exception, elle ne saurait tromper! Et je croyais en elle... comme en toi.

DARCEY. Et elle t'a trahi?

VALDÉJA. Je devais m'y attendre; je l'aimais trop!.. et lorsqu'au bout de deux ans et demi d'exil et de travaux je touchais enfin au but de mes espérances, lorsqu'une place honorable me permettait d'aspirer à sa main, j'écris à son père, il y a six mois, je la demande en mariage; et cette réponse que j'attendais avec tant d'impatience... elle arrive enfin, et m'apprend que ce n'est pas lui, que c'est sa fille qui me refuse; qu'elle ne saurait m'aimer; que du reste ils garderont sur ma demande et sur son refus le plus profond silence.

DARCEY. Écoute, Valdéja, et dussé-je te fâcher, le père a agi en galant homme; et quant à sa fille... tu ne peux lui reprocher que sa franchise; une autre n'eût rien dit... et t'aurait trompé.

VALDÉJA. Tu me juges mal; et si je lui en veux, ce n'est point de m'avoir dedaigné; c'est au contraire de m'avoir laissé croire à son amour. Et je lui pardonnerais mes illusions détruites, mon existence désenchantée et mon avenir désert!.. Non, non; grâce au ciel, cette haine qu'elle m'a rendue pour tout son sexe sera désormais mon seul bonheur, mon occupation, mon existence. Je ne vivrai que pour le poursuivre, le démasquer; et toujours sur ses traces, je lui tiendrai lieu du remords qu'il n'a pas.

DARCEY, *avec tendresse.* Mon ami, mon ami!..

VALDÉJA. Pardon de corrompre par ces idées la joie du retour; ne me parle pas d'elle; ne m'en parle jamais... Ne songeons qu'à l'amitié, qui console de tout et fait tout oublier. Toi, es-tu heureux? réponds.

DARCEY. Depuis trois ans, tu sais que j'ai pris femme...

VALDÉJA. J'entends. C'est un *non* positif.

DARCEY. Tu te trompes, je suis aussi heureux... que je puis l'être.

VALDEJA, *le regardant attentivement.* Ce n'est pas vrai.

DARCEY. Parbleu! voilà qui est fort, quand je te dis...

VALDÉJA. Je ne m'étais pas assis chez toi, que je savais à quoi m'en tenir; et ta confiance n'est pas verbeuse, elle n'est pas comme la mienne.

DARCEY. Que veux-tu? la main qui touche à nos blessures nous fait mal... même quand c'est celle d'un ami. Tu as deviné juste; je suis malheureux, car j'ai choisi une femme froidement égoïste, qui n'a que de la vanité dans le cœur.

VALDÉJA. Une pareille femme à toi!

DARCEY. Ce sont les plus nombreuses, mon ami.

VALDÉJA. Et bravement tu as été choisir dans la foule?

DARCEY. Tu la connaissais; car souvent, avant ton départ, nous allions ensemble dans la maison de son père, monsieur Évrard, négociant.

VALDÉJA, *avec émotion.* M. Évrard! oui... c'est vrai.

DARCEY. Tu m'as souvent fait remarquer sa beauté et celle de sa sœur Clarisse. Tu te la rappelles aussi?

VALDÉJA, *avec une émotion qu'il cherche à maîtriser.* Clarisse?.. non! je ne me la rappelle pas.

DARCEY. Adèle était si jolie, si pure, si enivrante! et puis ses quinze ans, sans fortune, comment les abandonner aux prétentions du premier venu? Il y avait dans cette pensée une image accablante pour moi.

VALDÉJA. Anéantir sa vie pour une fleur sans parfum! (*A part.*) Voilà comme Clarisse aurait été.

DARCEY. Longtemps j'ai eu à combattre et à souffrir; mais enfin, et depuis six mois, depuis que j'ai chassé deux ou trois femmes dangereuses qui formaient son conseil, la paix est revenue!

VALDÉJA. Et le bonheur?

DARCEY. Il ne faut plus y penser... le charme est détruit. Je vois Adèle aujourd'hui telle qu'elle est, et j'ai cessé de l'aimer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE, *en costume de femme de chambre.*

CRÉPONNE. Monsieur, je viens voir si vous êtes visible.

DARCEY. Oui, Créponne, je suis visible. Pourquoi cette question?

CRÉPONNE. Parce que Madame désire vous dire bonjour, ainsi qu'à monsieur votre ami, avant de sortir; c'est naturel, simple, de bon ton et de bon ménage.

DARCEY. Puisque vous le jugez tel, Créponne, il ne me reste rien à dire; prévenez madame Darcey que nous l'attendons.

CRÉPONNE. Ça lui fera grand plaisir, certainement.

SCÈNE III.

DARCEY, VALDÉJA.

VALDÉJA. Voilà une maîtresse soubrette.

DARCEY. Y penses-tu? c'est la femme de Fleury, mon jardinier. Adèle, dont elle est la sœur de lait, l'a prise en affection, et l'a retirée de ma campagne pour en faire sa femme de chambre à Paris.

VALDÉJA. Tant pis! Moi, vois-tu bien, je ne crois pas aux vertus de campagne.

DARCEY. Tu ne crois à rien!

VALDÉJA. Seul moyen de ne pas être trompé.

DARCEY. Voici ma femme.

SCÈNE IV.

DARCEY, VALDÉJA, ADÈLE.

ADÈLE, *avec amabilité.* Mon ami, je n'ai pas voulu sortir sans te faire une petite visite.

DARCEY, *la baisant au front.* Bonjour, Adèle.

ADÈLE. Comment monsieur Valdéja se trouve-t-il ce matin?

VALDÉJA. Je vous rends grâce, Madame; dans les meilleures dispositions du monde.

ADÈLE. Et toujours sans regret d'avoir quitté la Russie?

VALDÉJA. Oui, Madame, sans regret... surtout depuis que je suis ici.

ADÈLE. Ferdinand, je vais aller chez mon père.

DARCEY. Quelle nécessité t'y oblige?

ADÈLE. Le désir de le voir. Depuis huit jours je n'ai pas entendu parler de lui et je suis dans une inquiétude mortelle.

DARCEY. J'aurais bien désiré que cette inquiétude te prît un autre jour, et que tu nous restasses aujourd'hui.

ADÈLE. Je pense que monsieur Valdéja sera assez indulgent pour m'excuser en faveur du motif? D'ailleurs je serai rentrée pour le dîner.

DARCEY. Vraiment? Il est neuf heures, nous dînons à six, et tu seras rentrée!

ADÈLE. A moins que l'on ne me retienne. Ce pauvre père, il est si bon!

DARCEY. Il me semble qu'en envoyant Créponne ou Baptiste s'informer de l'état de sa santé...

ADÈLE, *avec véhémence*. Oh ! ce serait d'une indifférence... et puis, Clarisse, ma jeune sœur, m'a écrit, elle désire me voir... Sans doute au sujet du mariage dont il est question pour elle... tu sais?

VALDÉJA, *vivement*. Ah! mademoiselle votre sœur va se marier?

DARCEY. Oui, avec un fort honnête homme, un de nos cousins, M. Melville, qui a une place aux finances.

ADÈLE. Et pour sa parure, pour la corbeille... il faut que je voie ma sœur... il est indispensable que je sorte... Au surplus, si tu l'exiges, je resterai. Je n'ai d'autre volonté que la tienne, tu sais; d'autre désir que de ne pas te contrarier... Dis ce que tu veux que je fasse, mon cher Ferdinand.

DARCEY. Mais, je te l'ai dit, rester avec nous. Valdéja penserait que tu fuis la maison parce qu'il y est arrivé.

ADÈLE. Je suis convaincue que monsieur Valdéja lèvera l'obstacle en ce qui le concerne.

VALDÉJA. Moi, Madame, vous m'embarrassez beaucoup; car si je consens à ce sacrifice, vous allez m'accuser de manquer de galanterie.

DARCEY, *avec impatience*. Eh oui! sans doute! Envoie chez ton père, comme je te l'ai dit... En voilà beaucoup trop pour une chose si simple.

ADÈLE, *ôtant son chapeau*. N'en parlons plus. Je ferai compagnie à Monsieur, puisqu'il le faut absolument; mais papa ne recevra pas un semblable message, ce serait inouï!

DARCEY. En lui en disant le pourquoi...

ADÈLE. Il se refuserait à croire qu'un ami puisse causer une semblable gêne dans la maison de son ami.

VALDÉJA, *vivement*. Ferdinand, tu me desservirais beaucoup si tu contraignais Madame à rester davantage.

DARCEY, *avec impatience*. Eh bien donc! qu'elle sorte, qu'elle s'en aille! elle est la maîtresse.

ADÈLE, *remettant son chapeau*. C'est parce que vous me l'ordonnez, Monsieur; sans cela je resterais, j'y étais bien décidée; mais je n'oublierai pas que si vous m'avez cédé, ce n'est pas pour moi, c'est pour monsieur Valdéja, c'est pour lui complaire... et je lui en garderai la reconnaissance que je lui dois. Adieu. (*A Valdéja, en lui faisant la révérence froidement.*) Adieu, Monsieur.

VALDÉJA, *de même*. Adieu, Madame. (*Adèle sort.*)

SCÈNE V.

DARCEY, VALDÉJA.

VALDÉJA. Adieu; je sors aussi, j'ai des visites à rendre, des lettres à remettre. Connais-tu ce monde-là?

DARCEY, *parcourant les adresses*. Oui, sans doute. On t'indiquera lei où tout cela demeure. (*Lisant les adresses.*) Madame de Laferrier... tu as une lettre pour madame Laferrier?

VALDÉJA. Oui, c'est un prince russe qui se rappelle à son souvenir.

DARCEY. Il fait bien, car depuis lui bien des nations se sont succédé : c'est une beauté européenne... Eh! mais, qui vient là?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Monsieur, c'est mademoiselle votre belle-sœur qui vient d'arriver seule avec une femme de chambre, et qui demande à vous parler.

DARCEY. Comment, Clarisse est là?

VALDÉJA, *voulant s'éloigner*. Clarisse!

DARCEY, *le retenant*. Eh bien! où vas-tu donc? Est-ce qu'une jeune fille te fait peur?

VALDÉJA, *froidement*. Moi?.. non.

DARCEY. Reste alors, que je te présente à elle; vous renouerez connaissance. (*A Créponne.*) Mais j'y pense maintenant, ma femme qui allait chez son père... dis à madame Darcey que Clarisse est ici, et qu'elle vienne.

CRÉPONNE. Madame est sortie.

DARCEY. C'est étonnant! je n'ai pas entendu sa voiture, et il y a trop loin pour qu'elle aille à pied.

CRÉPONNE. Madame avait envoyé Baptiste à la place voisine pour faire avancer un fiacre.

DARCEY. Un fiacre! c'est singulier... elle qui était si pressée... peu importe, j'oublie que cette pauvre Clarisse est là à attendre; dis-lui vite d'entrer.

CRÉPONNE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Je crois que Madame a eu tort d'y aller ce matin; elle ne veut jamais m'écouter. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

DARCEY, VALDÉJA, *puis* CLARISSE.

DARCEY. Je vous demande quelle idée de sor-

tir seule en voiture de place quand elle a dans son écurie six chevaux qui ne font rien! (*Apercevant Clarisse.*) Ah! vous voilà, ma chère belle-sœur! qui me procure de si bon matin une si jolie visite? N'est-ce pas à ma femme que vous vouliez parler?

CLARISSE. Non, Monsieur, à vous, à vous seul. (*Apercevant Valdéja.*) Dieu!.. (*Valdéja salue froidement.*)

DARCEY, *riant.* J'étais bien sûr qu'il y aurait une reconnaissance pathétique... un ancien ami de la maison que depuis trois ans vous n'aviez pas vu; mais quel motif vous amène?

CLARISSE. Ah! Monsieur... ah! mon cher beau-frère, nous sommes tous au désespoir.

DARCEY. Qu'y a-t-il? parlez.

CLARISSE. C'est à vous seul que je devrais confier un pareil secret; mais je sais que monsieur Valdéja est un autre vous-même, et que vous n'avez rien de caché pour lui; et à quoi bon du reste faire un mystère de ce qui demain ne sera que trop public?

DARCEY. Achevez, de grâce.

CLARISSE. Mon père est perdu, déshonoré; de nombreuses faillites lui ont enlevé toutes ses ressources, et demain il est obligé de déclarer sa honte. Il n'y survivra pas. Son existence, à lui, c'était l'honneur, la considération, et les perdre c'est perdre la vie; je lui disais : Pourquoi ne pas en parler à votre gendre, qui est riche, qui vous estime et vous aime!

DARCEY. Eh! oui, sans doute.

CLARISSE. Jamais, m'a-t-il dit; et il m'a défendu, sous peine de toute sa colère, de m'adresser à vous.

VALDÉJA. Et pourquoi donc?

CLARISSE. M. Darcey, a-t-il ajouté, a pris ta sœur aînée sans dot aucune, et de plus il m'a déclaré qu'il te donnerait cent mille francs le jour de ton mariage. Cette nouvelle m'a rendu le courage..... je suis venue vous trouver pour vous prier de reprendre vos bienfaits, d'en disposer en faveur de mon père. (*Vivement.*) Oui, Monsieur, ne pensez plus à moi, ne pensez qu'à lui, sauvez son honneur, je ne me marierai pas, je resterai dans la maison paternelle, et en voyant le bonheur que vous y aurez ramené, je ne passerai pas un jour sans vous remercier et vous bénir.

DARCEY, *la serrant contre son cœur.* Ma chère Clarisse!

VALDÉJA, *avec amertume.* Ne pas vous marier! quelle folie! est-ce que c'est possible?

CLARISSE, *étonnée.* Et pourquoi, Monsieur?

VALDÉJA, *de même.* Quelle somme faut-il à votre père?

CLARISSE. Cent mille écus, aujourd'hui même.

VALDÉJA, *brusquement.* Vous voyez bien que votre dot ne suffirait pas. (*A Darcey.*) C'est moi, moi ton meilleur ami, qui compléterai cette somme.

CLARISSE, *avec angoisse.* O mon Dieu!.. recevoir de lui!.. jamais! et cependant mon pauvre père...

DARCEY. Enfant que vous êtes, est-ce que cela se peut! Est-ce que je laisserais payer à un étranger les dettes de ma famille!

VALDÉJA, *avec amertume.* A un étranger!..

DARCEY. Pour elle, du moins.

VALDÉJA, *froidement.* Oui, tu as raison... un étranger..... pas autre chose.

DARCEY, *à Clarisse.* C'est moi que cela regarde! Rassurez-vous, Clarisse; l'amitié qui m'unit à votre père... tout s'arrangera.

CLARISSE, *lui sautant au cou et l'embrassant.* Ah! quelle bonté! quelle générosité!

DARCEY. Il faut, avant tout, consoler M. Évrard, lui rendre le calme; et je suis content maintenant que ma femme soit allée le voir.

CLARISSE. Ah! Adèle est près de lui? tant mieux.

DARCEY. Vous le savez bien, puisque vous lui avez écrit hier de venir.

CLARISSE. Non vraiment, je ne lui ai pas écrit, et j'aurais dû le faire.

DARCEY. Comment! votre père malade et souffrant ne l'attendait pas ce matin?

CLARISSE. Non, Monsieur.

DARCEY, *à part.* Et cet empressement à sortir... de si bonne heure... seule... en voiture de place! (*Se rapprochant de Valdéja et à demi-voix.*) Que dis-tu de cela?

VALDÉJA, *de même et froidement.* Rien! pourrais-tu soupçonner...?

DARCEY. N'importe... je saurai.

CLARISSE, *s'approchant de Darcey.* Eh mais! qu'avez-vous donc?

DARCEY. Rien, rien... Venez, je vais passer chez mon banquier, et vous porterez vous-même à votre père la somme dont il a besoin. C'est à vous, Clarisse, qu'il devra sa joie et son honneur... Venez, venez avec moi. (*Il sort avec Clarisse.*)

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, *seul, puis* MOURAVIEF.

VALDÉJA. Et c'est dans un pareil moment qu'il les sauve tous de leur ruine... qu'il préserve de la honte cette famille à laquelle peut-être il doit

la sienne!.. car cette Adèle... cette sortie mystérieuse... ce mensonge... Il y a ici trahison... j'en suis sûr... et je le souffrirais!.. non... l'amitié n'est qu'un vain nom, ou je saurai bien l'empêcher. Ah! je sens mes idées de vengeance qui se réveillent. Encore une femme perfide à poursuivre..., à démasquer. (*Voyant Mouravief qui entre.*) Ah! te voilà!.. madame Darcey est sortie... il y a une heure... en fiacre?..

MOURAVIEF. Oui, Excellence... j'étais là à la porte quand elle y est montée.

VALDÉJA. Où a-t-elle commandé qu'on la menât?

MOURAVIEF. Elle a dit tout haut, chez M. Évrard, rue Saint-Louis au Marais.

VALDÉJA, *à part*. Oui, c'était là son premier mot.. elle aura donné contre-ordre en route. (*Haut.*) As-tu remarqué le numéro de ce fiacre?

MOURAVIEF. Non, Excellence.

VALDÉJA. Comment était-il?

MOURAVIEF. Brun.

VALDÉJA. Ils le sont tous! et les chevaux?

MOURAVIEF. Un noir et un blanc.

VALDÉJA. C'est différent... voilà des indices. Ce fiacre a été pris sur la place voisine... il est probable qu'il y reviendra dans la journée. Va donc, jusqu'à ce soir, te mettre en faction.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Sans en bouger!

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Et, si tu le vois paraître, tu proposeras au cocher de boire avec toi.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Tant qu'il pourra, et tâche de savoir de lui la rue et le numéro de la maison où il aura conduit ce matin madame Darcey.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. En avant! marche! retourne à ton poste..... et songe que je t'attends. (*Ils sortent chacun d'un côté différent. — Le théâtre change.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Un boudoir élégant chez madame de Laferrier.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, RODOLPHE.

ADÈLE, *assise, à Rodolphe qui entre*. C'est aimable, arriver si tard!.. moi qui risque tout pour vous voir.

RODOLPHE. Des risques!.. chez madame de Laferrier... il n'y en a aucun... et puis, nos entrevues sont si rares, sur tout depuis quelque temps.

ADÈLE. Et c'est pour cela que vous arrivez le dernier?

RODOLPHE. Pardon, chère Adèle, j'étais au bois de Boulogne et mes chevaux n'ont pas mis vingt minutes pour me conduire ici... Je crains même qu'Élisabeth ne s'en trouve pas très-bien, j'en serais désolé.

ADÈLE. Qu'est-ce que c'est qu'Élisabeth?

RODOLPHE. Ma jument anglaise que j'ai achetée hier quatre mille francs chez Crémieux.

ADÈLE. Il s'agit bien de cela! il s'agit de moi, Monsieur, que vous avez presque fait attendre.

RODOLPHE. J'ai failli attendre!.... c'est parler comme Louis XIV, et je trouve en effet entre vous et le grand roi beaucoup de ressemblance : la même fierté, le même absolutisme, et surtout la même ardeur de conquêtes.

ADÈLE. Moi, Monsieur?..

RODOLPHE. Hier, encore, aux Italiens... lord Kinsdale et M. d'Alzonne, qui ont passé toute la soirée dans votre loge, et dont les hommages étaient assez évidents... Le plaisant, c'est que vous vouliez que chacun des deux se crût le préféré, et vous aviez un mal à tenir l'équilibre entre les deux puissances!..

ADÈLE. Ainsi, Monsieur me fait l'honneur de m'observer, de m'épier?

RODOLPHE, *nonchalamment*. Par hasard... j'étais dans une baignoire.

ADÈLE, *vivement*. Et avec qui?

RODOLPHE. Eh! mais, seul apparemment...

Les amants malheureux cherchent la solitude.

Et je vous dirai, Adèle, pour parler sérieusement, que je ne suis pas content de vous.

ADÈLE. Quel est ce ton et de quel droit?..

RODOLPHE. Du droit que vous avez bien voulu me donner.

ADÈLE. Vous n'en avez aucun.

RODOLPHE. Si vraiment, et il faut bien nous entendre..... Je vois depuis quelque temps, à votre froideur, à vos reproches, que cet amour que j'ai cru éternel aura bien de la peine... (*Adèle fait un geste.*) Je ne vous accuse pas... je n'accuse que moi dont la constance est inamovible, ce qui a amené pour vous l'uniformité, l'ennui, la satiété... C'est un malheur, je m'y résigne, et il faut bien s'habituer à l'abandon et au désespoir; mais ce à quoi je ne m'habituerai jamais, c'est au ridicule, et il n'y a rien de ridicule comme un amant délaissé; ça l'est bien plus qu'un mari.

ADÈLE. Monsieur!..

RODOLPHE. Oui, Madame, un mari c'est son état,

il ne peut pas le changer, c'est une fatalité à subir; mais pour l'autre, c'est un affront gratuit auquel il n'était pas obligé par la loi... et si je suis délaissé par vous pour M. d'Alzonne, je lui brûle la cervelle.

ADÈLE. Quelle horreur!

RODOLPHE. Par peur du ridicule, voilà tout : parce que, quand le pistolet a porté juste, on ne rit plus au café Tortoni.

ADÈLE. A merveille, Monsieur, et je vois clairement que c'est vous qui désirez cette rupture.

RODOLPHE, *vivement*. Non, ma parole d'honneur! jamais, Adèle, vous ne m'avez paru plus jolie, plus séduisante; il n'est question que de vous dans le monde; on vous cite, on vous recherche, on vous adore... Plus que jamais je tiens à vous.

ADÈLE. Par amour-propre... c'est très-flatteur! mais moi, Monsieur, je tiens à être aimée autrement... Un mouvement de vanité et de coquetterie m'avait seul portée à recevoir vos hommages; j'avais eu tort... très-grand tort...

RODOLPHE, *souriant*. Ce tort-là, je vous le pardonne.

ADÈLE, *froidement*. Vous êtes bien généreux!.. moi, Monsieur, je ne me le pardonnerai jamais; mais je puis du moins le réparer, j'en cherchais les moyens et ne les trouvais pas... C'est vous qui avez eu la bonté de me les offrir, et je vous prie d'en recevoir tous mes remercîments.

RODOLPHE. Que voulez-vous dire?..

ADÈLE. Que vous m'avez demandé de la franchise, et que vous devez me comprendre.

RODOLPHE. O ciel! vous ne m'aimez plus?

ADÈLE. Je n'ai pas de compte à vous rendre... mais vous m'avez dit, Monsieur, que vous désiriez être prévenu, et maintenant vous n'avez plus rien à désirer.

RODOLPHE. C'est trop fort, et l'on n'a jamais vu...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE.

AMÉLIE. Eh! mais... quel bruit chez moi?

ADÈLE. Une scène affreuse que me fait Monsieur.

AMÉLIE. Une querelle? tant mieux, c'est le premier acte d'un raccommodement.

RODOLPHE. J'aime à le croire... n'est-il pas vrai, chère Adèle?.. et s'il ne faut que se reconnaître coupable et te demander pardon...

ADÈLE. Ce serait inutile, Monsieur, tout est fini... et je vous prie de ne plus me tutoyer.

RODOLPHE. Soit! mais au moins l'on ne se brouille pas sans motif.

ADÈLE. Il me semble que je n'en manque pas, et que votre fatuité, votre légèreté, vos défauts...

RODOLPHE. Mes défauts! ce n'est pas là une raison, je les avais tous quand vous m'avez aimé.

ADÈLE. Votre oubli de toutes les convenances... Avant-hier, par exemple, quand vous me donniez le bras, oser saluer sur le boulevard mademoiselle Anastase, une figurante de l'Opéra!

RODOLPHE. Du chapeau seulement... sans mains, sans grâce, comme on salue tout le monde.

ADÈLE. Je l'avais vue une fois sortir de chez vous.

RODOLPHE. C'est ma locataire; j'aime les arts, moi! De grâce, point de suppositions jalouses... moi, qui vous aime, qui n'aime que vous, et qui depuis six mois suis d'une fidélité.

ADÈLE. Dont je vous dégage. Je vous prie de me rendre mes lettres et mon portrait.

RODOLPHE, *à Amélie*. Vous l'entendez! vous le voyez!

AMÉLIE. Je vois que votre cause est perdue, car malheureusement, mon cher Rodolphe, elle n'est pas du tout en colère.

RODOLPHE. C'est une trahison de sang-froid; elle s'éloigne de moi par un entraînement réfléchi et combiné. (*A Adèle.*) Dès demain, mon valet de chambre Silvestre vous rapportera vos lettres; et quant à votre portrait, à ce médaillon que j'avais fait faire, et qui ne me quittait jamais... le voici, Madame.

ADÈLE, *prenant le médaillon*. C'est bien! le voilà donc revenu dans mes mains... (*L'ouvrant pour le regarder.*) Dieu! que vois-je! et quelle indignité... le portrait de mademoiselle Anastase!

AMÉLIE. La figurante de l'Opéra?

RODOLPHE, *riant*. Est-il possible! c'est délicieux! je me serai trompé en le prenant ce matin.

ADÈLE. Comment! Monsieur, cette fidélité dont vous vous vantiez...

RODOLPHE. Avait deviné la vôtre. Vous voyez qu'entre nous il y avait décidément sympathie.... même en nous trahissant nous nous entendions encore... Il ne vous servirait à rien... (*Adèle le jette à terre, il le ramasse.*) Je le reprends; demain, je vous le promets, vous aurez le véritable, et je le regarderai avant, de peur de méprise... Adieu, cruelle. (*A Amélie.*) Adieu, Madame. (*Lui baisant la main.*) Je n'oublierai jamais vos bontés. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

AMÉLIE, ADÈLE.

AMÉLIE. Ce pauvre Rodolphe, un charmant cavalier, es-tu folle de rompre avec lui?

ADÈLE. J'ai mes raisons.

AMÉLIE. Je ne cherche pas à les pénétrer; mais je les devine peut-être.

ADÈLE. Depuis quelque temps il s'était arrogé des airs de domination exclusive, il devenait mari, et cela pouvait finir par me compromettre, dans ce moment surtout... où il me fait redoubler de prudence et de précaution.

AMÉLIE. Et pourquoi cela?

ADÈLE. Cet ami de mon mari... ce Valdéja, est arrivé hier.

AMÉLIE. Valdéja? l'ennemi mortel de Sophie Marini!

ADÈLE. Lui-même.

AMÉLIE. Elle m'en a dit tant de mal, que j'aurais bien envie de le voir! Comment est-il?

ADÈLE. Effrayant.

AMÉLIE. Marini le disait joli garçon.

ADÈLE. Elle peut avoir raison, il est fort bien; mais c'est égal, il est effrayant. Il y a en lui quelque chose... Sais-tu ce que Sophie Marini a contre lui?

AMÉLIE. Elle ne me l'a jamais confié... Mais on prétend qu'autrefois... elle l'a aimé... Puis il a découvert qu'il avait des rivaux, et il s'en est vengé d'une manière indigne.

ADÈLE. Comment cela?

AMÉLIE. En la faisant trouver à un dîner où il avait invité tous ceux qu'elle avait préférés... On ne dit pas combien il y avait de couverts.

ADÈLE. Voilà qui est affreux!.. Dieu! c'est Créponne! qui peut l'amener?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Ah! Madame... Madame! voilà six heures que je vous cherche... J'ai été chez M. Rodolphe, chez madame Marini.

ADÈLE. Et pourquoi donc? qu'est-il arrivé?

CRÉPONNE. Mademoiselle Clarisse, votre sœur, est venue à la maison dix minutes après votre départ.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

CRÉPONNE. Je ne sais pas ce qu'elle a dit à votre mari, mais tous les deux sont partis en voiture, et Guillaume, le cocher, les a conduits chez monsieur votre père où ils comptent vous trouver.

AMÉLIE. Je n'y comprends rien,

CRÉPONNE. Et Madame qui a dit qu'elle passerait la journée chez son père, qu'elle y dînerait peut-être. C'est sous ce prétexte-là qu'elle est sortie.

ADÈLE. Eh! mon Dieu, oui.

CRÉPONNE. Sans moi vous étiez prise, vous auriez dit, en rentrant, que vous en veniez.

ADÈLE. Je m'en garderai bien... Amélie, que faut-il faire?

AMÉLIE. Rentrer au plus vite.

ADÈLE. Mais où aurai-je été ce matin, toute la journée?

AMÉLIE. Cela t'embarrasse?

ADÈLE. Certainement.

AMÉLIE. Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allés, toi et ton mari, chez madame Longpré, dont tu me parles souvent?

ADÈLE. Quinze jours environ.

AMÉLIE. Assieds-toi là et écris-lui.

ADÈLE. Que veux-tu que je lui écrive?

AMÉLIE. Assieds-toi toujours.

ADÈLE, *en s'asseyant*. Voyons.

AMÉLIE, *dictant*. « Si avant de m'avoir vue, le « hasard vous mettait en rapport avec mon père « et mon mari, n'oubliez pas que je suis arrivée chez vous aujourd'hui dans un état affreux, que j'y suis restée très-longtemps, et « que j'en suis repartie en fiacre. » (*Parlant.*) A la ligne. (*Dictant.*) « Je vous envoie mon chapeau et mon mouchoir, vous me les renverrez « demain par votre femme de chambre. N'y manquez pas. » (*Parlant.*) Date et signe... commences-tu à comprendre?

ADÈLE. Oui, mon bon ange.

AMÉLIE. En arrivant chez toi, tu te trouveras mal, et je réponds du reste.

ADÈLE. Dieu! que c'est simple et bien!

CRÉPONNE. Oh! oui, c'est joliment bien! une femme de chambre elle-même n'aurait pas mieux trouvé... Allons, Madame, partons; une voiture est en bas qui nous attend.

AMÉLIE. Non, non... il ne faut pas qu'on vous voie rentrer ensemble.

CRÉPONNE. C'est juste! je l'oubliais... Madame pense à tout. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE V.

AMÉLIE, ADÈLE, UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte à gauche.*

LE DOMESTIQUE, *à Amélie*. Madame, un monsieur demande à vous parler.

AMÉLIE. Il prend bien son temps, qu'il s'en aille.

LE DOMESTIQUE. Il prétend qu'il n'est que pour un jour à Paris, et qu'il apporte à Madame des lettres et des nouvelles du prince Krimikoff.

AMÉLIE. Ce pauvre prince! il pense encore à moi. Dis à ce monsieur d'attendre, là, dans la pièce qui touche à ce boudoir... Dans un instant je suis à lui... je le recevrai.

LE DOMESTIQUE. Oui, Madame. (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VI.

AMÉLIE, ADÈLE.

ADÈLE. Une seule chose m'inquiète maintenant... Ce sont ces lettres... ce portrait que Rodolphe a entre les mains.

AMÉLIE. C'est ta faute. Je t'ai dit vingt fois de ne pas écrire. Tu en veux toujours faire à ta tête.

ADÈLE. Il n'en a que trois, et il m'a bien promis devant toi de me les renvoyer demain par son valet de chambre...

AMÉLIE. Espérons-le... Allons, va-t'en vite...

ADÈLE, *montrant la porte à gauche*. De ce côté?..

AMÉLIE. Eh! non... Tu serais vue par cet étranger...

ADÈLE. Eh! mais, j'y pense maintenant. Nous sommes là à parler tout haut, et l'on entend de ton petit salon tout ce qui se dit ici.

AMÉLIE. Qu'importe!.. Cet étranger ne sait peut-être pas le français... (*Lui montrant la porte opposée.*) Passe ici à droite, par cet escalier dérobé.

ADÈLE. Adieu encore... (*Elle l'embrasse.*) N'oublie pas d'envoyer mon chapeau, mon mouchoir et ma lettre à madame Longpré...

AMÉLIE. Sois tranquille. Attends donc, je descends avec toi... La porte du bas de l'escalier est fermée, j'en ai la clé... (*Elle prend la clé dans le tiroir de la toilette et sonne; le domestique paraît sortant de la porte à gauche.*) Dites à ce monsieur d'entrer et d'attendre ici, je remonte à l'instant. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

LE DOMESTIQUE, *puis* VALDÉJA.

LE DOMESTIQUE, *parlant près de la porte à gauche*. Monsieur, Madame dit que vous seriez mieux ici.

VALDÉJA. Je te remercie. (*Le domestique sort.*) Mais je n'étais pas déjà si mal où j'étais! et dès qu'à travers cette légère cloison j'ai eu reconnu la voix de madame Darcey, j'aurais mérité de ne plus rien entendre de ma vie, si j'avais perdu un mot de leur conversation. Mouravief m'avait bien guidé; ce n'est pas chez son père, c'est ici que l'attelage blanc et noir l'avait conduite. Mais ce Rodulphe dont elles parlaient... quel est-il?.. je le saurai. Et ce chapeau... ce mouchoir... cette lettre à madame Longpré... Rien de clair encore, sinon qu'il y a ici mensonge... trahison... adultère... Mais en ce moment ce sont des preuves qu'il me faut... et en voici qui m'arrivent.

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, AMÉLIE, *rentrant par la porte à droite, et tenant le chapeau et le mouchoir d'Adèle.*

AMÉLIE. Elle est partie, mettons de ce côté son chapeau. Ah! sa lettre, j'allais l'oublier. (*Elle la tire de sa ceinture.*) Là, dans le coin de ce mouchoir pour qu'elle ne s'égare pas.

VALDÉJA, *à part*. Cette lettre passera par mes mains. (*Il salue Amélie qui lui rend une révérence.*)

AMÉLIE. Mille pardons, Monsieur, de vous avoir fait attendre...

VALDÉJA. C'est moi qui suis indiscret, sans doute... mais j'arrive de Saint-Pétersbourg, et chargé par le prince Krimikoff d'une lettre...

AMÉLIE. Pour moi?

VALDÉJA. Non, pour M. de Laferrier, votre mari.

AMÉLIE. C'est donc une lettre d'affaires?

VALDÉJA. Je le présume.

AMÉLIE. Mon mari est absent en ce moment; mais voici l'heure du dîner, et il ne peut tarder à rentrer.

VALDÉJA, *à part*. Ah! diable... alors dépêchons-nous... (*Après avoir réfléchi.*) Ah! bien.

AMÉLIE. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

VALDÉJA. Je vous suis obligé. (*Ils s'asseyent. Valdéja cherche la lettre dans son portefeuille.*)

AMÉLIE, *à part, le regardant*. Celui-là, par exemple, a bien l'air moscovite... (*Voyant les lettres qu'il tire de son portefeuille.*) Ah! mon Dieu! que de lettres!

VALDÉJA. Je suis chargé de les remettre ici, à Paris, commission d'autant plus difficile, que j'ai quelques noms sans adresse. M. Laffitte, banquier, tout uniment.

AMÉLIE. Tout le monde vous l'enseignera.

VALDÉJA, *prenant une autre lettre.* M. Lavarenne, pas d'autre renseignement.

AMÉLIE. Je ne le connais pas.

VALDÉJA, *montrant une troisième lettre.* M. Rodolphe...

AMÉLIE. M. Rodolphe!.. j'en connais nn... rue de Provence, n° 71.

VALDÉJA, *à part.* Je le tiens! (*Haut et négligemment.*) Un peintre en voitures?

AMÉLIE, *riant.* Non, vraiment, un propriétaire, un jeune homme qui est fort bien.

VALDÉJA. Alors ce n'est pas cela; mais n'importe, Madame, je vous remercie de votre bonté, que je ne sais comment reconnaître...

AMÉLIE. En me donnant des nouvelles de M. Krimikoff. Dans quel état l'avez-vous laissé?

VALDÉJA. Fort triste et fort maussade.

AMÉLIE. Changé à ce point! Je l'ai vu ici il y a six ans... il était charmant.

VALDÉJA. Je sais cela; il m'a dit que vous l'aviez trouvé charmant.

AMÉLIE. Il vous a dit...

VALDÉJA. Chut! (*A demi-voix.*) Parce que je sais vos heures intimes avec lui, ce n'est pas une raison pour aller les publier.

AMÉLIE. Monsieur, M. Krimikoff est un fat; je nie positivement...

VALDÉJA. A quoi bon! Parce qu'on arrive du fond de la Russie, nous croyez-vous en dehors de la civilisation? là-bas comme ici, la vie bien entendue n'est qu'un joyeux festin; et de quel droit M. Krimikoff se réserverait-il le privilége d'une ivresse exclusive?

AMÉLIE, *souriant.* Eh! mais, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, voilà d'affreux principes.

VALDÉJA. Affreux à avouer, doux à mettre en pratique.

AMÉLIE. Monsieur...

VALDÉJA. Ne le niez pas... je sais tout... car cette lettre que j'ai là... cette lettre n'est point pour votre mari, comme je vous l'ai dit : elle est pour vous, Madame.

AMÉLIE. Vraiment?

VALDÉJA. Mais à votre seul aspect, je me suis repenti de m'en être chargé. Il me semblait cruel de vous apporter de la part d'un autre... des hommages que j'étais tenté de vous rendre, et de vous voir lire devant moi ce que je n'osais vous dire.

AMÉLIE. Y pensez-vous?

VALDÉJA. Voici cette lettre, Madame, la voici; mais par grâce, par pitié, attendez pour l'ouvrir que je me sois éloigné, et que mon absence vous ait livrée tout entière à mon heureux rival.

AMÉLIE, *jetant la lettre sur la table.* Un rival!.. Permettez... Je ne vous cacherai pas que les brillantes qualités de M. Krimikoff m'avaient frappée. Cependant, et sans le piége qu'il m'a tendu, je serais, je l'atteste, restée toujours irréprochable.

VALDÉJA, *avec chaleur.* Irréprochable, ditesvous! Eh bon Dieu! de quel mot vous servez-vous là? qu'est-ce que c'est que vertueuse? et par opposition, qu'est-ce que c'est que coupable? (*Riant.*) Ah! ah! sur mon âme, voilà d'étroites idées, d'anciennes façons bien pauvres, et je croyais la France moins arriérée! Vous arrêter un instant à de pareilles distinctions! Ah! Madame! j'avais d'abord conçu une meilleure idée de vous.

AMÉLIE, *rayonnante.* Mais, Monsieur...

VALDÉJA. Quand on adopte un régime, il faut tâcher qu'il soit bon, et je ne connais qu'un enseignement respectable, c'est celui de nos passions; la nature y est pour tout, la société pour rien... Plaisir, ivresse, délire, voilà des mots auxquels nos cœurs répondent. Vous le savez, vous qui ne pouvez, même en ce moment, contenir vos pensées qui s'allument, (*Il lui prend la main.*) vous dont le pouls s'active, dont l'œil est humide, et qui riez là en silence de tous ces aphorismes de vertu...

AMÉLIE. Monsieur... Monsieur..

VALDÉJA, *serrant son débit.* A quoi bon ces vains scrupules? je vous comprends, je vous suis, je vous devance peut-être.

AMÉLIE. Parlons d'autre chose, je vous prie.

VALDÉJA. Voyez! votre mémoire vous domine, vos souvenirs sont dans votre sang, vous vous rappelez tout ce que vaut dans la vie un instant d'illusion...

AMÉLIE. Laissez-moi!

VALDÉJA. Ce que peut un bras qui serre...

AMÉLIE. Laissez-moi!

VALDÉJA. Un souffle qui renverse...

AMÉLIE. Oh! grâce! grâce!

VALDÉJA, *la prenant par la taille.* Venez!

AMÉLIE, *se dégageant de ses bras.* Écoutez!.. c'est mon mari, voilà sa voiture qui rentre!

VALDÉJA. Et vous quitter ainsi, sans un gage, sans un souvenir!.. (*Apercevant le mouchoir qui est resté sur la table.*) Ah! ce mouchoir qui est le vôtre...

AMÉLIE, *voulant le reprendre.* Monsieur...

VALDÉJA, *pressant le mouchoir sur son cœur.* Là, là, sur mon cœur. Il y restera comme votre image.

AMÉLIE. Monsieur, rendez-moi mon mouchoir.

VALDÉJA. Jamais! Adieu, adieu, Madame! (*Il sort.*)

AMÉLIE, *le poursuivant.* Monsieur, mon mouchoir!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

PREMIÈRE PARTIE.

Chez Valdéja, dans un hôtel garni.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VALDÉJA, *seul, assis à une table, tenant à la main le mouchoir qu'il a pris chez madame de Laferrier.* Déjà ces preuves!.. Mouravief ne tardera pas à m'en apporter d'autres. Malheureux Ferdinand! que faire?.. quel parti prendre?

SCÈNE II.

VALDÉJA, MOURAVIEF.

MOURAVIEF, *entrant.* Excellence...

VALDÉJA. Eh bien! quelle nouvelle?

MOURAVIEF. J'ai réussi.

VALDÉJA. Le portrait et les lettres?

MOURAVIEF. Les voici...

VALDÉJA. C'est bien. Voilà dix louis... Tu t'y es donc pris avec adresse?

MOURAVIEF. Oui, Excellence. Ce matin, à sept heures, j'étais rue de Provence n° 71. J'ai demandé M. Rodolphe. C'était là.

VALDÉJA, *à part.* Madame de Laferrier avait dit vrai; pour la première fois peut-être. (*Haut.*) A qui as-tu parlé?

MOURAVIEF. A M. Silvestre, son valet de chambre, qui était chez le portier à lire les journaux avant les locataires. Il m'a dit que son maître n'était pas encore levé. J'ai dit: Je repasserai; et, sûr de connaître et sa demeure et son valet de chambre, je me suis établi dans la rue, en face de la porte cochère; j'ai attendu deux heures.

VALDÉJA. C'est bien.

MOURAVIEF. Oui, Excellence, il gelait très-fort.

VALDÉJA. Tu t'es cru à Saint-Pétersbourg; ça t'a fait plaisir.

MOURAVIEF. Non, Excellence, ça m'a fait froid. Enfin est sorti M. Silvestre un mouchoir sur le nez et un paquet à la main; je l'ai suivi.

VALDÉJA. A merveille!

MOURAVIEF. Il s'est dirigé vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré, je le suivais toujours.

VALDÉJA. Après?

MOURAVIEF. Il approchait de la maison de M. Darcey lorsque j'ai passé près de lui en le heurtant. Nous nous sommes reconnus, je lui ai dit: Où allez-vous? Ici près, m'a-t-il répondu, porter ce petit paquet; alors j'ai glissé doucement ma jambe entre les siennes, puis la retirant avec force, je l'ai fait tomber tout de son long sur la glace; dans la chute le paquet lui est échappé, je l'ai ramassé et me suis sauvé.

VALDÉJA. Belle invention! je te dis d'employer un moyen adroit, et tu emploies un moyen cosaque... on t'a reconnu?

MOURAVIEF. Oui, Excellence, mais ça m'est égal.

VALDÉJA. Et à moi aussi... laisse-moi. (*Mouravief sort.*)

SCÈNE III.

VALDÉJA, *seul, puis* MOURAVIEF.

VALDÉJA. Parcourons maintenant toutes ces lettres. (*Il brise le cachet de l'enveloppe contenant les lettres d'Adèle.*) Le billet de rupture sans doute. (*Il lit.*) « Je vous renvoie vos lettres; mais « je garderai le silence. Adieu. Rodolphe. » (*Parlant.*) C'est court et d'un homme qui en a assez. Aux épîtres de Madame maintenant. (*Lisant.*) « Mon ami, sans doute rien n'est plus doux... » (*Parlant.*) Les fadaises obligées du premier moment. Passons. (*Prenant une seconde lettre.* « On « m'a empêchée de sortir, nous ne pourrons nous « voir... » (*Parlant.*) Déclin de la passion. (*Prenant la troisième lettre. Lisant.*) « En cédant à « tous vos désirs j'aurais dû prévoir que je se- « rais malheureuse, et que pour prix de toutes « mes faiblesses un jour vous me paieriez d'in- « différence. » (*Parlant.*) Dénoûment obligé; des lieux communs, rien de plus. Cette femme est bien pauvre; elle n'a pas même un style à elle, une manière en propre d'être vicieuse. Et voilà celle à qui Darcey est lié pour jamais; et quand je sais que mon meilleur ami est lâchement trahi..... je ne peux ni ne dois l'avertir de sa trahison! (*Réfléchissant.*) Oui, il faut malheureusement qu'il ignore à jamais et l'affront et la vengeance... n'importe, vengeons-le toujours, nous verrons après. Allons trouver ce Rodolphe. (*S'arrêtant.*) Mais si je succombe... si je suis tué..... Darcey continuera donc à être la dupe d'une perfidie que sa loyauté même l'empêche de soupçonner! Son nom et son honneur seront le jouet du monde! Non, non! Moi, mourant, je peux tout dire, je peux lui léguer la vérité; c'est le dernier devoir d'un ami. (*Il se met à la table et fait un paquet des lettres et du portrait.*) Holà! Mouravief! (*Mouravief entre.*) Approche,

et écoute bien : si dans deux heures je n'étais pas de retour, tu porterais ce paquet ici à côté chez M. Darcey..... Dans deux heures, tu entends bien? Pas avant.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Laisse-moi. (*Mouravief sort.*) Me voilà plus tranquille. Maintenant occupons-nous de M. Rodolphe. (*Il ouvre une malle et en tire deux épées et une boîte à pistolets.*) C'est n° 71, a dit madame de Laferrier; il ne s'attend pas à ma visite, ce cher monsieur.

SCÈNE IV.

VALDÉJA, LE DOMESTIQUE *de l'hôtel*, RODOLPHE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur Rodolphe!

VALDÉJA, *à part*. Rodolphe! pour le coup, c'est d'une force d'impromptu.... (*Rodolphe entre, équipé de la même manière que Valdéja; deux épées sous le bras gauche, son chapeau sur sa tête, une boîte à pistolets à la main droite; Valdéja et lui se trouvent face à face près de la porte et s'examinent longtemps.*)

VALDÉJA. Monsieur, j'allais chez vous.

RODOLPHE. Vous êtes bien bonnete; si je l'avais su, je vous y aurais attendu.

VALDÉJA. Le motif de votre visite, Monsieur?

RODOLPHE. Le motif de la vôtre?

VALDÉJA, *lui montrant toutes ses armes*. Ces préparatifs-là l'annoncent suffisamment.

RODOLPHE, *de même*. Et ceux-là donc, qu'en dites-vous?

VALDÉJA. Je dis que je les vois sans les comprendre.

RODOLPHE. Alors je vais vous conter cela. (*Il dépose ses armes sur la table.*) Allons, faites comme moi, débarrassez-vous du fardeau. (*Valdéja l'imite.*) Vous dites donc que vous ne comprenez pas?

VALDÉJA. C'est à ce point que je doute si vous êtes vraiment le Rodolphe que j'allais chercher.

RODOLPHE. Eh bien! moi, je suis plus avancé que vous; je suis convaincu que vous êtes le Valdéja auquel je veux avoir affaire.

VALDÉJA, *étonné*. Ah!

RODOLPHE. Il n'y a rien de surprenant là dedans. Mon domestique, qui a vu entrer le vôtre dans cet hôtel, s'est informé à qui appartenait ce brutal de Moscovite; on vous a nommé, et je viens demander au maître raison de l'outrage de son valet. Oui, Monsieur, il s'agit d'abord de me rendre, à l'instant même, le portrait et les lettres enlevés par violence, et de m'accompagner ensuite sur un terrain de votre choix.

VALDÉJA. Les lettres n'existent plus, je ne saurais vous les rendre; pour le portrait, je le garde; et quant à vous accompagner sur un terrain, vous avez pu juger que c'était mon seul désir.

RODOLPHE. A votre tour, m'en direz-vous le pourquoi?

VALDÉJA. C'est chose juste et facile. Je suis amoureux de madame Darcey, vous avez été son amant, il faut que je vous tue.

RODOLPHE. Comment dites-vous cela?

VALDÉJA. Je dis qu'il faut que je vous tue, parce que vous avez été son amant; êtes-vous sourd?

RODOLPHE. Non, pardieu! je vous écoute; vous pouvez vous flatter d'être un peu étonnant, mon cher monsieur.

VALDÉJA. Vous trouvez?

RODOLPHE. Ah! vous voulez me tuer parce que... ah! ça, bien; mais, et les autres?

VALDÉJA. Quels autres?

RODOLPHE. Les autres, les tuerez-vous aussi?

VALDÉJA. Sans nul doute... si je puis les connaître.

RODOLPHE. Ah! ça devient une Saint-Barthélemy! Mais comme il ne me conviendrait en aucune façon qu'on me tournât en ridicule ou qu'on se moquât de moi au café Tortoni, nous allons dresser au préalable un petit protocole énonçant clairement les causes de notre conflit; car je ne me bats pas pour les femmes, moi.

VALDÉJA. Il me semble cependant...

RODOLPHE. Je vous demande bien pardon; mettez à la place du portrait et des lettres que vous m'avez subtilisés tout autre objet à moi appartenant, vous me verriez exactement dans les mêmes dispositions, parce que, quel qu'en fût le motif, l'insulte aurait été la même. Règle générale, voyez-vous : c'est toujours pour moi que je me bats.

VALDÉJA. Très-bien! Tenez, il faut que je vous le dise, je regrette de ne pas vous avoir connu dans d'autres circonstances.

RODOLPHE. Ah!

VALDÉJA. Nous nous serions entendus.

RODOLPHE. Peut-être bien..... car, quoique ce soit la première fois que je vous voie, monsieur Valdéja, je vous connaissais de réputation; madame Darcey n'est pas la seule personne de la famille que vous ayez adorée..... et sa sœur Clarisse...

VALDÉJA, *avec colère*. Monsieur!

RODOLPHE. Il paraît que vous les aimez toutes;

moi je n'en aime aucune, ce qui revient exactement au même, et c'est en ce point-là que nous nous ressemblons. Je pourrais donc, au sujet de Clarisse, vous confier un secret...

VALDÉJA, *impérieusement*. Et moi, je vous conseille de ne pas prononcer ce nom devant moi, et de vous taire.

RODOLPHE. Ce serait une raison pour me faire parler; mais comme en parlant je vous rendrais service, je m'en garderai bien, du moins en ce moment. Vous voudriez peut-être, par reconnaissance, différer le combat, et c'est ce que je n'entends pas.

VALDÉJA. Ni moi non plus.... partons.

RODOLPHE, *se mettant à la table*. Un instant; il faut auparavant que je rédige le petit protocole.

VALDÉJA, *avec impatience*. Eh! Monsieur...

RODOLPHE. Je ne me bats pas sans cela. (*Écrivant.*) « Afin d'éviter toute interprétation fâ« cheuse, il est bien entendu de la part... » (*Parlant.*) Voulez-vous en être, oui ou non, avant que je passe outre?

VALDÉJA. J'ai mes causes de combat; elles ne sauraient changer, surtout maintenant.

RODOLPHE. Comme il vous plaira. (*Écrivant.*) « De la part du sieur Rodolphe, que les motifs « qui l'ont porté à provoquer en duel le sieur « Valdéja ne sont autres qu'une belle et bonne « injure personnelle reçue de ce dernier direc« tement; qu'en conséquence les femmes n'y « sont pour rien. » (*Parlant.*) Signez-moi cela et approuvez l'écriture.

VALDÉJA, *avec ironie*. Du moins, Monsieur, et pour qu'on vous croie, mettez en tête que ce n'est pas une plaisanterie.

RODOLPHE. La rédaction l'indique suffisamment; mon caractère bien connu fera le reste.

VALDÉJA, *riant*. Ah! ah!.. (*Il signe.*) Tenez...

RODOLPHE. Maintenant, marchons.

VALDÉJA. Marchons...

RODOLPHE, *en montrant les épées*. Emportons-nous toute cette ferraille?

VALDÉJA. Comment nous battrons-nous?

RODOLPHE, *avec insouciance*. Comme il vous plaira.

VALDÉJA. A la rigueur, j'aurais le choix des armes, je vous le laisse.

RODOLPHE. J'ai un faible pour le pistolet... Je suis plus fort à l'épée, cependant; mais au pistolet la besogne est moins fatigante.

VALDÉJA. Le pistolet, soit.

RODOLPHE. Chacun les nôtres?

VALDÉJA. J'y consens.

RODOLPHE, *lui et Valdéja ont pris chacun leur boîte*. Dites-moi donc, nous avons l'air de bijoutiers courant la pratique.

VALDÉJA. Pourquoi non? La mort est un chaland tout comme un autre, et nos âmes, dit-on, sont des joyaux divins.

RODOLPHE. Vieilles idées sans base et sans soutien.

VALDÉJA. Pour l'un des deux, Rodolphe, le doute aura cessé d'exister aujourd'hui!

RODOLPHE. Va comme il est dit! (*Ils sortent.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Un salon dans la maison d'Évrard.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉVRARD, CLARISSE, ALBERT MELVILLE.

CLARISSE, *à Évrard*. Eh bien! mon père, vous voyez qu'il n'y a plus d'inquiétude à avoir. Voilà votre crédit plus solide que jamais, et l'estime publique n'a pas cessé un instant de vous environner.

ÉVRARD. A qui le dois-je? au meilleur des hommes; à mon gendre, à mon fils... car un fils n'aurait pas fait davantage. Vous saurez (et cela vous regarde, mon cher Melville), qu'il n'a voulu rien diminuer de la dot de Clarisse. Elle aura toujours cent mille francs en mariage.

ALBERT. Je vous prie de croire, mon cher oncle, que ma cousine, n'eût-elle rien, je la préférerais encore à toute autre femme; car je ne l'ai pas quittée depuis son enfance. Je sais quel trésor de sagesse et de vertu je trouverai en elle. Et alors peu importe sa dot; ma place et mon travail suffiront toujours à nous faire vivre honorablement. Mais c'est dans un mois à peu près que ce mariage doit avoir lieu; et, avant d'en fixer le jour, il est une chose dont je voudrais vous parler.

ÉVRARD. Qu'est-ce donc?

ALBERT. Je n'ose pas, tant que Clarisse est là.

CLARISSE. Moi, mon cousin?

ALBERT. Et cependant, je le sens, c'est devant elle que je dois vous avouer ce qui cause mes craintes et trouble mon bonheur.

CLARISSE. Eh! mon Dieu, Albert, qu'y a-t-il?

ALBERT. Je le dirai franchement: je vous aime, ma cousine, je vous aime d'amour, je n'ai jamais aimé que vous; et il me semble que cette tendresse, si vive et si brûlante, n'est pas partagée.

ÉVRARD. Y penses-tu?

ALBERT, *vivement, à Évrard*. Je connais sa bonté, sa douceur, son amitié... Elle est parfaite

avec moi comme avec tout le monde; cela ne peut pas être autrement... Mais enfin, elle ne m'aime pas comme je l'aime; je le crains, du moins.

ÉVRARD. Et c'est là ce qui t'inquiète?

ALBERT. Oui, mon oncle.

ÉVRARD. Eh bien! tu te trompes, et tu n'as pas le sens commun.

ALBERT. Qu'elle le dise, et je la croirai. Oui, Clarisse, je m'en rapporte à vous maintenant comme toujours; j'en appelle à votre cœur, à votre franchise... m'aimez-vous?

CLARISSE. Mais oui... mon cousin.

ALBERT. M'aimez-vous d'amour?

CLARISSE. Non, mon cousin.

ALBERT, *à Évrard*. Quand je vous le disais!

ÉVRARD. Et comment veux-tu qu'une jeune fille te réponde autrement?

CLARISSE. Vous m'avez demandé de la franchise, Albert, et au risque de vous faire de la peine, je ne devais pas vous tromper. Je vous aime comme mon ami, comme mon frère, comme l'homme que j'estime le plus au monde, et à qui je confierai sans crainte mon avenir et mon bonheur... Ce que vous me demandez viendra sans doute, je le désire, je l'espère; je n'en veux pour garants que vos bonnes qualités et votre amour... Mais, quoi qu'il arrive, vous aurez en moi une amie sincère, une épouse dévouée... et une honnête femme. Cela peut-il vous suffire? voilà ma main. Je vous la donne devant mon père et devant Dieu, qui entend mes serments.

ALBERT, *lui prenant la main*. Ah! je suis trop heureux encore! j'étais un fou, un insensé...

ÉVRARD. Non, tu étais amoureux, ce qui revient exactement au même. Ne parlons plus de cela, et ne songeons qu'à notre réunion d'aujourd'hui, dont je me fais une fête..... une petite soirée de famille. Il y a si longtemps que nous ne nous étions trouvés tous ensemble. M. et madame Dusseuil viendront.

CLARISSE. Nous aurons mon oncle et ma tante! Tant mieux!

ÉVRARD. Et puis ma fille Adèle que je ne vois presque jamais. Elle me néglige...

CLARISSE. Non, mon père, car la voilà.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ADÈLE, *puis* M. ET MADAME DUSSEUIL.

ADÈLE. Bonjour, mon père.

ÉVRARD, *l'embrassant*. Bonjour, mon enfant..... Et ton mari, où est-il donc?

ADÈLE. M. Darcey? je n'en sais rien, mais il viendra probablement.

ÉVRARD. Est-ce qu'il ne te l'a pas promis?

ADÈLE. Il ne m'a rien promis... Je ne l'ai pas vu depuis ce matin. (*A madame Dusseuil, qui entre avec son mari.*) Bonjour, ma tante... Vous avez un chapeau qui vous va à merveille... Vous n'avez que vingt ans... Ce que c'est que d'avoir pris ma marchande de modes.

MADAME DUSSEUIL. Je t'en remercie tous les jours, ma chère enfant.

ADÈLE. N'est-il pas vrai! Je vous donnerai aussi ma lingère, madame Payan, rue Montmartre. Tout ce qu'elle fait est délicieux; c'est aérien. On a du génie maintenant.

M. DUSSEUIL. Oui, mais le génie coûte cher.

ADÈLE. Pour vous, mon oncle, un grave magistrat... Mais qu'est-ce qui coûte bon marché maintenant? rien! pas même la justice... quoique vous la donniez gratis.

ÉVRARD. Tu seras donc toujours futile et légère?

MADAME DUSSEUIL. Elle a raison, c'est de son âge.

ADÈLE. C'est ce qui vous trompe; je deviens la raison même. On se forme en trois ans de ménage; et dès que ma sœur sera mariée, je me charge de lui donner des conseils... dont elle se trouvera bien, et son mari aussi... Vous verrez, mon cher cousin.

ALBERT. Je tâcherai, ma cousine, qu'elle ait un aussi bon mari que le vôtre, si toutefois cela est possible.

ÉVRARD. Non, sans doute! car après ce qu'il a fait pour nous...

ADÈLE. Et quoi donc?

ÉVRARD. Comment! tu l'ignores?

ADÈLE. A moins de deviner...

ÉVRARD. Il nous a sauvés tous de la ruine et du déshonneur.

ADÈLE, *froidement*. Vraiment? c'est très-bien à lui.

ÉVRARD. Et tu reçois ainsi une pareille nouvelle?

CLARISSE. Tu ne le bénis pas?

ALBERT. Vous n'êtes pas fière de lui et de porter son nom?

ADÈLE. Eh! mon Dieu, quel feu! quel enthousiasme! Croyez-vous donc que je ne sois pas de votre avis? J'ai commencé par vous dire que c'était très-bien... que je l'approuvais; mais, après tout, c'est tout naturel. Darcey n'est-il pas votre gendre? A qui donc appartient-il de secourir un beau-père, si ce n'est à un gendre?

ÉVRARD. A un gendre heureux, rien de mieux; mais...

ADÈLE. C'est aussi ce que je pense; et ce qu'il a fait pour vous prouve qu'il s'estime heureux dans son ménage, et c'est ce bonheur-là dont il vous remercie.

ÉVRARD. Lui, du bonheur!.. avec toi?

ADÈLE. Mon Dieu! j'entends chaque jour des hommages et des regrets qui l'attestent hautement; et si j'étais comme ma sœur, si j'étais demoiselle, vous recevriez vingt demandes pour une. Je m'en rapporte à mon mari lui-même; s'il était ici, il me défendrait contre les injustices de ma famille.

CLARISSE. Tiens, le voici...

MADAME DUSSEUIL. Tu n'as qu'à désirer, tout t'arrive à souhait.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY, *pâle et contraint.*

(*Clarisse et Albert ont été au-devant de lui.*)

ALBERT, *l'amenant par la main.* Venez, Monsieur, venez, vous êtes pour moi plus qu'un homme.

DUSSEUIL. Mon ami, votre conduite est un bel exemple. Je suis fier d'avoir un neveu comme vous.

MADAME DUSSEUIL. Vous êtes un ange, monsieur Darcey, vous êtes un ange!

CLARISSE. Mon bon frère!

ÉVRARD. A son bienfaiteur, une famille reconnaissante.

ADÈLE. C'est moi qui suis la plus endettée de tous, mon cher Ferdinand; des paroles peindraient mal ce que j'éprouve.

DARCEY. Tu me réserves des faits?

ADÈLE. Ils prouvent mieux.

DARCEY. Bonne Adèle!

CLARISSE. Le thé est servi.

ÉVRARD. Veuillez vous approcher de la table.

ADÈLE. Mais qu'es-tu devenu toute la journée, mon ami? je t'ai à peine entrevu. Sais-tu que c'est fort mal.

DARCEY. Une affaire importante qui m'occupe...

ADÈLE, *s'asseyant.* Oublie-la dans ce moment, je te le conseille. (*Ils sont tous assis.*)

ÉVRARD. Nous voilà donc réunis! et quel plaisir j'éprouve à vous voir tous autour de moi! (*A Darcey.*) Et votre ami Valdéja, vous m'aviez promis de nous l'amener.

DARCEY. Je suis passé chez lui pour le prendre: il n'y était pas... mais il m'a écrit.

ADÈLE. C'est très-heureux; grâce à son absence, tu auras du moins un jour de congé; car il ne te quitte pas plus que tes pensées, et lorsqu'il n'est pas là, il te domine encore; il est facile de s'en apercevoir à ton air rêveur.

ALBERT. Serait-il vrai?

DARCEY. Du tout, c'est un autre ami que lui qui m'occupe en ce moment.

ADÈLE. C'est là cette affaire si importante dont tu nous parlais?

DARCEY. Oui, je médite sur la position de cet ami, afin de lui donner un conseil.

MADAME DUSSEUIL. Quelle est donc sa position?

DARCEY. Celle d'un mari trompé.

TOUS, *excepté Adèle et Darcey.* Ah!

DARCEY. Et puisque nous voilà tous réunis, je vais consulter à ce sujet les membres de la famille; leur avis sera le mien. Je ne saurais mieux faire.

ADÈLE. C'est insupportable! et devant ma sœur.....

MADAME DUSSEUIL. Nous écoutons, Ferdinand.

DARCEY. Il y aura du scandale, peut-être!

MADAME DUSSEUIL. Ah! ah!

DUSSEUIL. Du scandale?

DARCEY. Mais avec le scandale on fait justice du vice.

ADÈLE. Moi j'ai presque envie de m'en aller.

DARCEY. Te voilà devenue bien susceptible.

ADÈLE. Je ne comprends pas qu'on s'occupe...

DARCEY. Laisse-moi continuer, tu comprendras après. Cet ami avait épousé sa femme de passion; elle était loin d'y répondre, il le sentait: ce fut une cruelle déception pour lui, et bien lui prit d'avoir reçu de la nature une âme forte, car il aurait succombé.

ADÈLE. C'est M. de Nelles, je parie.

DARCEY. Quoi qu'il en soit, il ne se découragea pas. Elle était jeune; il espérait que le temps et ses soins modifieraient un semblable état de choses. Il ne se trompa point; il se fit effectivement de grands changements dans les manières de sa femme: jusque-là elle avait été sage et querelleuse, de ce jour elle devint aimable et criminelle.

TOUS. Ah!

DARCEY. Un si constant amour n'a produit que d'infâmes trahisons.

ADÈLE. Je sais qui; c'est madame de Servières.

DARCEY. Il en eut les preuves.

ALBERT, *avec feu.* Alors que fit-il?

DARCEY. Rien, il ne devint pas fou.

MADAME DUSSEUIL. Mais les noms? Vous ne nous avez pas dit les noms.

DUSSEUIL. Cela me paraît parfaitement inutile, madame Dusseuil, à moins que le mari n'ait l'intention d'intenter à sa femme une action judiciaire.

ADÈLE. Ce récit est vraiment pénible.

DARCEY. Ce qui l'arrête, c'est l'inflexibilité de son caractère. Lorsqu'il aura pris une détermination, elle sera éternelle; et il craint d'en finir, car mille idées fougueuses se disputent sa tête, car il est indigné.

ÉVRARD. Ou le serait à moins.

DARCEY. Je crois donc qu'on ne saurait trop peser les choses. Je vais recueillir les avis. Les plus jeunes d'abord et les sages ensuite. Voyons, Clarisse, si vous étiez à sa place, que feriez-vous?

CLARISSE. Je pardonnerais, mon frère, dans l'espoir d'obtenir, par le repentir, ce qu'un autre sentiment n'aurait pas eu assez de force pour faire naître.

DARCEY. Et vous, Albert?

ALBERT. Moi? je la tuerais.

M. ET MADAME DUSSEUIL. Ah!

ADÈLE. C'est affreux!

DUSSEUIL. Doucement, mon ami, la loi te punirait.

DARCEY. Et vous, mon père?

CLARISSE, *l'interrompant*. Mais, mon frère, c'est au tour de ma sœur.

ADÈLE. Pour rien au monde je ne voudrais me mêler d'une aussi sotte affaire.

DARCEY, *à Évrard*. Vous dites?..

ÉVRARD. Aïe! aïe! ma foi, à sa place, je la mènerais à ses parents; je les ferais juges entre elle et moi; je leur dirais: La voilà. Le mauvais germe a étouffé le bon; il a porté ses fruits: ils sont mûrs, récoltez. Et je la leur laisserais.

DARCEY, *se levant*. Eh bien: c'est vous qui l'avez jugée! (*Tous se lèvent.*)

ADÈLE, *avec anxiété*. Mais qui donc?

DARCEY, *avec chaleur*. Je ne la tuerai pas, je ne la traînerai pas sur les bancs d'un tribunal; mais je vous la rendrai, mon père, car cet homme, c'est moi; cette femme, c'est votre fille.

ADÈLE. Ah!

ÉVRARD. Adèle!

ALBERT. Ma sœur!

ADÈLE. Ce n'est pas vrai.

ÉVRARD. Adèle vous a trahi?

ADÈLE. Je ne suis pas coupable.

MADAME DUSSEUIL, *à Darcey*. Mon cher ami, êtes-vous certain de ce que vous avancez là?

DARCEY. Oui, ma tante.

ADÈLE. Il ne m'aime plus; c'est un prétexte...

DARCEY. Et Rodolphe, l'avez-vous oublié depuis hier!

ADÈLE. Qui, Rodolphe!

DARCEY. Rodolphe, votre amant?

ADÈLE. Je... ne connais point de Rodolphe.

DARCEY. Vous ne connaissez pas de Rodolphe?

ADÈLE. Non.

DARCEY, *lui mettant ses lettres sous le nez*. Lisez donc, lisez. (*A Évrard.*) Voilà les pièces au procès; ces lettres, ce sont les siennes! (*Adèle pousse un cri et tombe sur un fauteuil.*)

CLARISSE. Mon frère, vous avez eu tant de pitié de nous, serez-vous inexorable pour elle seule?

DARCEY. Clarisse, vous avez seize ans! Adieu! justice est faite... Maintenant je vais me venger, car il y a sur terre un homme de trop dans le monde, et il faut que lui ou moi...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA.

VALDÉJA, *arrêtant Darcey*. Où vas-tu?

DARCEY. Trouver Rodolphe.

VALDÉJA. Auparavant, un mot... un seul mot... (*A Clarisse.*) Mademoiselle Clarisse connaissait-elle ce Rodolphe?

CLARISSE, *vivement, étonnée*. Moi, Monsieur?

ALBERT, *avec chaleur*. Une telle question...

VALDÉJA. C'est que tout à l'heure il m'a dit en me serrant la main: Apprenez un danger... une trahison... dont Clarisse serait victime...

ALBERT. Achevez...

VALDÉJA. Il n'a pu en dire davantage.

ALBERT. Et pourquoi?

VALDÉJA, *d'un air sombre*. Il était mort!

TOUS. Ah!

DARCEY. Mort!.. qui l'a frappé?

VALDÉJA. Moi.

DARCEY. Ton zèle t'emporte loin quelquefois, Valdéja.

VALDÉJA. Zèle, destin ou devoir, n'importe... Maintenant partons.

DARCEY. Oui, je te suis.

TOUS, *cherchant à le retenir*.

Mon ami,
Mon neveu,
Mon frère, } grâce, grâce pour elle!

DARCEY, *avec force et dignité*. Jamais!.... A compter de ce jour je ne la connais plus!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

PREMIÈRE PARTIE.

Chez Adèle; intérieur modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, essayant de faire une lettre*,

Écrire à mon mari! Affreuse nécessité! Ah! qui me paiera toutes ces humiliations! moi en être réduite à implorer... Oh! non... non... cela ne se peut pas. (*Elle jette sa plume, et puis regardant son ameublement.*) Après ceci cependant ce sera la misère!.. la misère!.. allons, allons, écrivons.

SCÈNE II.

ADÈLE, AMÉLIE ET SOPHIE.

ADÈLE, *les voyant entrer*. Sophie!.. Amélie!..

AMÉLIE. Eh! oui... tu vois que tout le monde ne t'abandonne pas.

SOPHIE. Et que nous te sommes fidèles dans le malheur... il y a si longtemps que je veux venir te voir..... mais j'ai eu trois bals cette semaine.

AMÉLIE. Et moi donc? du monde tous les jours.

ADÈLE. Vous recevez... vous allez au bal... vous êtes bien heureuses.

SOPHIE. Mais toi, pourquoi cet air plus soucieux encore qu'à l'ordinaire?

ADÈLE. On le serait à moins: ma sœur me quitte à l'instant, elle veut que j'écrive à mon mari.

AMÉLIE. A ton mari?

SOPHIE. Tu deviens absurde!

ADÈLE. Pourquoi donc?

SOPHIE. Comment, pourquoi? mais ne vois-tu pas que Clarisse n'est venue ici que de sa part; c'est ton mari lui-même qui l'envoie: il est plus impatient que toi de te revoir, car il t'aime et tu ne l'aimes pas.

AMÉLIE. Il est désolé de l'éclat qu'il a fait.

SOPHIE. Et ne demande qu'un prétexte pour se raccommoder.

ADÈLE. Oui! oui!.. c'est possible... Si cependant vous alliez vous tromper, que deviendrais-je? car enfin vous en parlez bien à votre aise toutes deux; vos maris sont riches et ne voient rien que vos mémoires qu'ils ont la bonté d'acquitter; mais moi, à qui il ne reste rien de mes splendeurs passées... rien que ce goût de dépenses... ces habitudes de luxe auxquelles on ne peut renoncer, et qui sont devenues pour moi comme une seconde nature... que ferais-je?

AMÉLIE. Es-tu bonne de t'inquiéter ainsi, et de penser à l'avenir!.. Tu n'as que de beaux jours à espérer, que des plaisirs, du bonheur en perspective...

ADÈLE. Et comment cela?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CREPONNE.

CRÉPONNE. Madame! c'est le domestique de ce banquier, qui apporte une lettre.

ADÈLE. M. Rialto?.. mais c'est une persécution!

AMÉLIE. M. Rialto! ce capitaliste étranger?

SOPHIE. Dont les écus ont une réputation d'esprit européenne?

ADÈLE, *riant*. Lui-même.

AMÉLIE. Et tu lui fais faire antichambre?

ADÈLE. Il est affreux!.. et il m'ennuie à périr.

AMÉLIE. Tu fais bien alors de ne pas le recevoir.

SOPHIE. Mais du moins tu peux le lire... cela nous amusera.

ADÈLE. Je ne demande pas mieux... et sous ce rapport-là son épître arrive à point. (*Lisant.*) «Ma « belle dame... je ne dirai pas que je vous aime; « ce serait répéter ce que tout le monde dit, et « j'aurais l'air d'un écho... » (*Parlant.*) C'est joli!

AMÉLIE. Très-joli.

SOPHIE. Mais oui, pas mal pour un madrigal à la financière.

ADÈLE, *lisant*. « J'aurais l'air d'un écho, et ce « n'est pas avec des phrases que je voudrais « payer le mien. » (*S'arrêtant.*) Payer le sien?

AMÉLIE, *riant*. Son écot.

SOPHIE, *riant*. Celui-là est admirable!.. continue, de grâce.

ADÈLE, *lisant*. « Ce n'est pas avec des phrases « que je voudrais payer le mien... c'est par des « attentions et des services réels. J'apprends à « l'instant que M. Albert Melville, votre cousin, « qui était sur le point d'épouser votre sœur, « vient de perdre sa place au ministère des fi- « nances, ce qui va, dit-on, faire manquer son « mariage... »

SOPHIE, *vivement*. Manquer son mariage! y pense-t-il? Que deviendrait notre vengeance? que deviendrait Valdéja? Il faut que ce mariage s'achève pour qu'il sache... oui..... alors seulement je lui dirai tout.

AMÉLIE ET ADÈLE. Explique-toi...

SOPHIE. Plus tard... Achève ce billet.

ADÈLE, *continuant* « Vous saurez qu'au minis- « tère des finances on n'aura rien à me refuser « tant qu'il y aura des emprunts à faire, et que « j'aurai de l'argent à donner. Eh bien! ma belle « dame, dans une demi-heure votre cousin sera « reintégré dans sa place, et dans une heure « son mariage aura lieu. Pour cela je ne vous de- « mande qu'un mot, un seul mot, qui me per-

« mette d'espérer et me donne le droit de mettre « à vos pieds mes hommages et ma fortune. Pour « mon cœur, vous savez qu'il y est et depuis long- « temps. *Signé* RIALTO. » (*Parlant.*) Quelle extravagance !

AMÉLIE. Une extravagance?

ADÈLE. Eh! oui, sans doute, à laquelle il n'y a pas même de réponse à faire.

SOPHIE. Tu aurais donc un bien mauvais cœur? quand il y va du bonheur de ta sœur, de son mariage?

AMÉLIE. De la fortune et de l'avenir d'Albert, ton cousin.

SOPHIE. Et mieux encore, de la réussite de nos projets, de la certitude de notre vengeance contre ce Valdéja.

AMÉLIE. Et tu pourrais hésiter?

ADÈLE. Permettez donc... vous n'avez pas lu...

AMÉLIE. Qu'il t'offre ses hommages? où est le mal? tu n'es pas la première à qui il les ait adressés!

SOPHIE. Bien d'autres grandes dames te les envieraient et te les disputeraient.

AMÉLIE. Et cependant ne seraient pas dans la même position que toi, car c'est à la fois une bonne affaire.

SOPHIE. Une vengeance...

AMÉLIE. Et une bonne action.

SOPHIE. Donne, donne.

ADÈLE. Que veux-tu faire?

SOPHIE. Deux mots seulement. (*Elle va écrire.*)

ADÈLE. Je m'y oppose.

SOPHIE. Aussi, ce n'est pas toi qui écris, c'est moi. Tiens, Créponne, porte cette lettre au domestique; qu'elle soit remise à l'instant, il n'y a pas de temps à perdre.

ADÈLE. Mais, encore une fois, je veux savoir... Dieu ! que vois-je?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA, *paraissant à la porte du fond.*

(*Les trois femmes s'arrêtent étonnées.*)

TOUTES TROIS. Valdéja !

VALDÉJA *s'incline et salue, puis les regarde attentivement.* D'où vient donc, Mesdames, le trouble où vous jette ma présence? Aurais-je, par hasard, dérangé quelques combinaisons nouvelles?

SOPHIE. Non, Monsieur, rassurez-vous.

VALDÉJA. En effet, à votre joie mal déguisée, à votre physionomie radieuse, je vois que je n'ai rien empêché.

SOPHIE, *ironiquement.* Pourquoi ne supposez-vous pas que cette joie nous vient de votre présence, Monsieur?

AMÉLIE, *avec ironie.* Et du plaisir que nous avons à vous voir?

VALDÉJA, *froidement.* J'en doute, on n'aime guère l'aspect d'un ennemi et d'un ennemi vainqueur.

ADÈLE, *avec fierté.* Est-ce pour me braver Monsieur, que vous êtes venu chez moi?

VALDÉJA. Non, Madame, un tout autre motif m'y amène, et c'est au nom de M. Darcey que je viens vous parler.

ADÈLE. Au nom de mon mari!

AMÉLIE, *bas, et avec joie.* Quand je le disais!

ADÈLE. Que me veut-il?

VALDÉJA. C'est à vous seule que je puis le dire.

AMÉLIE. Nous renvoyer de chez toi; le souffriras-tu?

VALDÉJA. Je viens pour éloigner le mal.

SOPHIE. Et vous restez avec elle?

AMÉLIE, *riant.* Ah! Monsieur croit se venger en nous privant de l'entendre; mais cette vengeance-là ressemble à une grâce.

SOPHIE. Moi... je serai moins généreuse et bientôt, je l'espère, il nous entendra; je l'y forcerai bien.

VALDÉJA. Quand donc?

SOPHIE. Le jour, et il n'est pas éloigné, où je vous apporterai des paroles qui vous frapperont à mort.

VALDÉJA, *lui tendant la main.* Soit. Touchez là, et maintenant que c'est une affaire convenue et que nous sommes gens à nous tenir parole...

SOPHIE. Sans adieu! sans adieu! (*Elle sort avec Amélie.*)

SCÈNE V.

VALDÉJA, ADÈLE.

ADÈLE. Qu'avez-vous à me dire, Monsieur, et quelles sont les propositions de M. Darcey?

VALDÉJA. Ces propositions, si vous voulez bien leur donner ce nom, sont tout ce qu'il y a de plus simple au monde.

ADÈLE. Mon mari se repent donc enfin du traitement affreux qu'il m'a fait endurer?

VALDÉJA. Pas précisément, Madame, (*Adèle le regarde.*) pas précisément.

ADÈLE. Monsieur, j'ai des droits que la volonté de M. Darcey ne suffit pas seule pour détruire.

VALDÉJA. Des droits! vous n'en avez aucun. Il vous a épousée sans dot; votre contrat de mariage ne vous assurait rien qu'après sa mort. Et grâce au ciel, quels que soient vos désirs à cet égard, vous n'avez rien encore à réclamer. Cependant, au milieu de l'oubli où il est pour vous, une femme, c'était votre sœur, est venue tout à l'heure prononcer votre nom. Elle a prié, elle a supplié, elle a peint avec les traits de son âme les angoisses de votre abandon. Une démarche de vous, et peut-être... vous ne l'avez pas faite. Néanmoins Ferdinand s'est ému, son cœur a parlé.

ADÈLE, *vivement*. Son cœur a parlé?

VALDÉJA. Son cœur, ouvert à toutes les infortunes, même aux infortunes méritées, n'a pu résister aux instances de celle qui plaidait pour vous. Il vous a fait une pension, en voici le contrat.

ADÈLE, *avec dédain*. Une pension?

VALDÉJA. Tout autre que moi aurait été chargé de vous en remettre le titre, mais il était essentiel que vous ne vous méprissiez pas sur les motifs de la générosité de Ferdinand. Sachez-le bien, ce n'est pas à Adèle Évrard, ce n'est pas à madame Darcey, c'est à un être souffrant, inconnu, qu'il tend la main.

ADÈLE. Inconnu!

VALDÉJA. Prenez-vous le contrat?

ADÈLE, *avec angoisse*. Mais, Monsieur, la manière dont il m'est offert... (*Valdéja dépose le contrat sur la table.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE, *à demi-voix, en entrant*. Il y a de bonnes nouvelles qui nous arrivent pour le mariage de ta sœur; ne termine rien avant de les connaître.

ADÈLE. Pardon, Monsieur, daignez-vous attendre un instant ma réponse?

VALDÉJA. Je n'en vois pas la nécessité; j'attendrai néanmoins.

SOPHIE. Et pour payer Monsieur de sa complaisance, c'est moi qui me chargerai de lui tenir compagnie. (*Bas, à Adèle.*) Va vite et reviens.

SCÈNE VII.

VALDÉJA, SOPHIE.

SOPHIE. Eh bien! Monsieur, vous ne me remerciez pas du tête-à-tête que je vous ai ménagé.

VALDÉJA. C'est un bonheur que personne ne révoquera en doute, car trop de gens ont été à même de l'apprécier.

SOPHIE. J'ai vu un temps où vous eussiez été fier de l'obtenir. (*Riant.*) Il est vrai qu'alors je connaissais le chemin de votre cœur.

VALDÉJA. Vous l'avez bien perdu.

SOPHIE. Oh! si je voulais, je saurais bien le retrouver.

VALDÉJA. Vraiment!

SOPHIE. Je n'aurais pour cela qu'un mot à prononcer.

VALDÉJA, *souriant*. Ce serait donc un mot bien terrible!

SOPHIE. Mais non, ce serait tout uniment le nom d'une jeune fille, douce, naïve, charmante; et si je vous disais, Clarisse. (*Valdéja fait un geste.*) Ah! vous le voyez, déjà il me semble que ce nom vous ait fait mal.

VALDÉJA. Oui, dans votre bouche, car du reste, ce nom-là ou tout autre ne saurait m'émouvoir.

SOPHIE, *froidement*. C'est ce que nous verrons, et pour cela je continue. Vous l'avez aimée, et beaucoup; et malgré l'éloignement et l'absence, vous n'avez rêvé pendant trois ans qu'au bonheur de l'épouser. Oh! je sais tout, mes renseignements sont de la dernière exactitude. On s'informe avec tant d'intérêt de tout ce qui concerne un ami!

VALDÉJA. Si c'est à cela que se borne votre science.

SOPHIE. Attendez donc! Ce que personne ne sait, et ce que vous voudriez peut-être ignorer vous-même, c'est que vous l'aimez toujours.

VALDÉJA. Moi!

SOPHIE. Oui, vous ne pouvez la voir sans émotion, vous craignez sa présence; on ne vous rencontre jamais chez son père; et cependant, quoique vous pensiez avoir à vous plaindre d'elle, c'est la seule femme que votre critique sanglante veuille bien épargner. Souvent même, et sans le savoir, vous la défendez, vous dites partout...

VALDÉJA. Qu'elle ne vous ressemble pas, c'est vrai! Si vous appelez cela un éloge...

SOPHIE. Ce matin, quand vous avez appris que son mariage n'aurait pas lieu aujourd'hui, vous n'avez pu retenir votre joie. Dans ce moment encore, elle perce dans tous vos traits et vous rend indifférent à toutes mes attaques; mais patience, j'ai déjà trouvé un endroit sans défense, et j'en trouverai bientôt un autre plus vulnérable encore; car cette femme que vous aimez malgré vous est celle qui a refusé votre main, qui vous a dédaigné, et n'a pas voulu de vous pour mari! Et savez-vous pourquoi?

VALDÉJA. Que m'importe! parce qu'elle ne m'a pas jugé digne d'elle! sans doute, parce qu'elle ne m'aimait pas.

SOPHIE. C'est ce qui vous trompe, elle vous aimait; elle vous aime peut-être même encore.

VALDÉJA, *avec chaleur*. Pourquoi donc, alors?

SOPHIE. Pourquoi? il n'y avait que deux personnes au monde qui auraient pu vous l'apprendre: l'une était Rodolphe, et vous l'avez tué; l'autre personne, c'est moi.

VALDÉJA. Vous! au nom du ciel, parlez!

SOPHIE. Ah! je savais bien que je vous forcerais à m'entendre. Écoutez; entendez-vous le bruit de ces cloches?

VALDÉJA. Quelque cérémonie funèbre, peut-être.

SOPHIE. Oui, vous dites vrai; ils viennent de l'église qui est ici en face. Ces sons religieux m'ont calmée, m'ont adoucie; il me semble dans ce moment que je vous hais moins, que mon âme est satisfaite, et quels que soient mes sujets de ressentiment contre vous, je veux bien parler et tout vous dire.

VALDÉJA, *avec joie*. Est-il possible? parlez; mais parlez donc!

SOPHIE. Clarisse vous aimait, et pendant votre absence ne rêvait qu'à vous, ne désirait que votre retour; en un mot, ne voulait que vous pour époux. Vous auriez été trop heureux; ce n'était pas mon compte, et j'ai entrepris de vous brouiller. Je lui ai dit du mal de vous, j'en ai imaginé, et c'est en cela que j'ai eu tort, car il n'y avait pas besoin d'en inventer.

VALDÉJA. Et elle a pu croire vos calomnies!

SOPHIE. Je m'étais arrangée pour cela: dans notre quartier une jeune fille, coupable, égarée, avait été recommandée à ma pitié; une fille du peuple qui ne savait rien, pas même le nom de son séducteur, dont elle se souciait fort peu; je l'assurai de ma protection, à la seule condition de débiter la leçon que je lui avais faite; et lorsque Clarisse, à qui j'en avais parlé, vint lui porter des secours et l'interroger en secret, elle lui raconta que celui qui l'avait trompée et abandonnée était parti pour la Russie, à la suite de l'ambassade, que c'était un nommé Valdéja...

VALDÉJA, *avec fureur*. Misérable!

SOPHIE. Vous le connaissez, et vous devinez maintenant comment dans le cœur de Clarisse le mépris a succédé à l'estime, comment elle a refusé sa main, et comment en l'aimant toujours elle en épouse un autre.

VALDÉJA. C'est ce que nous verrons, et dès aujourd'hui même, détrompée par moi...

SOPHIE. Rassurez-vous, il n'est plus temps: sans cela croyez-vous que je vous eusse dit la vérité! on ne la dit qu'à ses amis, vous le savez bien. (*Les cloches recommencent à sonner.*) Et tenez, entendez-vous dans la rue ce bruit, ces équipages?

VALDÉJA. Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE ET ADÈLE.

ADÈLE ET AMÉLIE, *courant à la fenêtre du fond*. Ils sont mariés.

VALDÉJA. Et qui donc?

ADÈLE. Albert Melville et ma sœur qui dans ce moment sortent de l'église.

VALDÉJA. Ah! priez le ciel d'avoir menti.

SOPHIE. Albert avait perdu sa place; elle lui a été rendue par le crédit de M. Rialto, et le mariage a eu lieu aujourd'hui.

VALDÉJA, *à part, la tête dans ses mains*. Clarisse!.. Clarisse appartient à un autre! et quand je pense par quelle trahison!..

ADÈLE, *prenant le contrat sur la table. A Valdéja*. Vous pouvez dire à M. Darcey, votre ami, que je repousse ses offres, (*Déchirant le papier.*) et que voilà le cas que j'en fais. Monsieur Valdéja, vous m'avez enlevé mon mari, moi je vous enlève votre maîtresse; je suis vengée, nous sommes quittes.

VALDÉJA. Non pas, nous ne le serons jamais. Adieu, Adèle, ne vous démentez pas, bientôt vous parviendrez au terme; ce seront alors vos vices eux-mêmes qui me vengeront. (*A madame Marini.*) Et vous, Sophie, (*A Amélie.*) vous, Madame, Dieu vous pardonnera peut-être, mais moi jamais; et entre nous désormais, entre nous ce sera sans merci!

ADÈLE, SOPHIE ET AMÉLIE, *étendant les mains en prêtant serment*. Accepté.

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente un joli jardin; à gauche, un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, assise et lisant, puis* CRÉPONNE.

ADÈLE. Quel insipide roman!

CRÉPONNE, *entrant en courant*. Madame, Madame! bonne nouvelle! M Samson, notre propriétaire, a refusé à M. Rialto de lui renouveler le bail de votre appartement, parce qu'il est en marché pour vendre sa maison.

ADÈLE. Vraiment? es-tu bien certaine de ce que tu me dis là?

CRÉPONNE. Très-certaine, je le tiens de la portière. Madame, il faudrait tâcher de décider M. Rialto à vous acheter cette maison, parce que s'il venait à mourir ou à changer de manière de voir, elle vous resterait toujours.

ADÈLE. Il y a trois ans qu'il me promet qu'il en sera ainsi.

CRÉPONNE. Il promet beaucoup, M. Rialto; c'est comme ce nouvel équipage...

ADÈLE. Ne m'en parle pas; tous les gens qui ont amassé leur argent à la Bourse sont faits ainsi, ma chère.

CRÉPONNE. Vieux jaloux!

ADÈLE. Ah! pour jaloux, il l'est à en mourir sur la place. Doit-il venir aujourd'hui?

CRÉPONNE. Il m'a dit qu'il viendrait dîner, et s'il découvrait les assiduités de M. Hippolyte. Accueillir ainsi chez vous un tout jeune homme, sans raison, sans expérience... (*Hippolyte entre.*) Ah! le voici; comme il a l'air rêveur.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, *tenant un bouquet*. Bonjour, ma chère Adèle.

ADÈLE. Ah! arrivez donc, Monsieur, je m'entretenais de vous.

HIPPOLYTE, *en lui remettant le bouquet*. Et moi je pensais à vous; vous le voyez, ma chère Adèle, des fleurs, votre image.

ADÈLE. Mon Dieu! que vous avez l'air grave! on voit bien que d'aujourd'hui vous êtes majeur.

HIPPOLYTE. Créponne, laissez-nous.

CRÉPONNE. Madame, je vais aller jusque chez ma couturière.

ADÈLE. Ne sois pas longtemps dehors.

CRÉPONNE. Il est midi, je serai rentrée dans une heure.

ADÈLE, *avec signes*. Dis à Laurent de se tenir sous le vestibule.

CRÉPONNE. Oui, Madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ADÈLE, HIPPOLYTE.

ADÈLE. Voyons, qu'est-ce qui pèse si fort sur ta gaieté aujourd'hui?

HIPPOLYTE. J'ai quelque chose de si important à te dire.

ADÈLE. Quoi donc?

HIPPOLYTE. Ma chère Adèle, depuis trois mois je suis aimé de toi. Depuis six semaines j'ai formé le projet de devenir ton mari; et je viens te l'annoncer.

ADÈLE, *éclatant de rire*. Ah! ah! ah! ah!

HIPPOLYTE. Et qu'y a-t-il donc là de si risible?

ADÈLE. Je ris, parce que... ah! ah! ah! ah! mais c'est une plaisanterie!

HIPPOLYTE. Une plaisanterie! rien n'est plus sérieux.

ADÈLE, *à part*. A cet âge-là on épouse toujours. (*Haut.*) Ne te fâche pas.

HIPPOLYTE. Je veux t'épouser, vois-tu, parce que je ne vis pas quand je suis loin de toi, et que je ne conçois pas qu'on restreigne volontairement son bonheur à quelques heures craintives et dérobées, alors qu'on peut être réunis et pour toujours!

ADÈLE. Les heures craintives, dis-tu, c'est ce qui fait le charme de notre position.

HIPPOLYTE. Au diable le charme qui fait battre le cœur à coups redoublés! Qu'est-ce que c'est que de te voir une heure en secret, de me faire un masque qui cache à tous les yeux ce que je voudrais que tous les yeux vissent clairement; et puis, ces tourments de l'absence, ces craintes qu'elle fait naître! Je suis jaloux, Adèle, et sans t'offenser je puis bien supposer que d'autres ainsi que moi brûlent du désir de résigner leur liberté entre tes mains; du moins, quand je serai ton mari, ils seront avertis que le cœur auquel ils s'adressent n'est pas libre, et s'ils venaient à élever la voix, je serais là pour les faire taire.

ADÈLE. Mon ami, c'est impossible.

HIPPOLYTE. Impossible! quoi donc, impossible?

ADÈLE. Que nous nous mariions.

HIPPOLYTE. Et pourquoi donc? n'es-tu pas veuve? qui peut nous en empêcher?

ADÈLE. Mille considérations. Tu es trop jeune, tu n'as pas vu le monde.

HIPPOLYTE. Le monde? j'en ai vu ce que j'en voulais voir puisque je t'y ai rencontrée. Et cet âge dont tu fais tant de bruit, je voudrais pouvoir en retrancher une partie afin d'avoir à t'aimer plus longtemps.

ADÈLE. D'accord; mais mon père ne veut pas que je me remarie; irai-je lutter contre sa volonté? et puis d'autres considérations, ta famille à toi... Qu'est-ce que c'est donc que cette rage de mariage?

HIPPOLYTE. D'aujourd'hui je suis majeur; jusqu'ici je dépendais d'un tuteur, d'un brave et honnête homme qui m'a servi de père, et à qui j'étais obligé d'obéir.

ADÈLE, *impatientée*. Ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de suivre ses avis.

HIPPOLYTE. Aussi je lui ai confié ce matin mes idées de mariage; grande colère de sa part. Mon ami, lui ai-je dit, vous ne connaissez pas celle que j'aime, voyez-la, consentez à voir madame Demouy, et si après cela vous avez une seule objection à faire, je renonce à mon projet. Il a accepté.

ADÈLE. Est-il possible!

HIPPOLYTE. Et je vous le présenterai aujourd'hui; c'est M. Valdéja.

ADÈLE, *avec saisissement.* Valdéja!

HIPPOLYTE. J'étais bien sûr que vous en aviez entendu parler; c'est un homme du plus grand mérite; avec ses talents il serait arrivé à tout; mais depuis trois ans il est si triste, si malheureux! je ne sais quelle douleur secrète le tourmente, et c'est grand dommage; car pour ceux qui le connaissent, c'est un bien excellent homme; n'est-il pas vrai?

ADÈLE, *qui a fait tous ses efforts pour se contenir.* Certainement; mais je ne veux ni ne peux le recevoir, et vous allez à l'instant même vous rendre chez lui pour l'empêcher de venir.

HIPPOLYTE. C'est impossible.

ADÈLE. Je le veux.

HIPPOLYTE. Mais, ma chère amie, pense donc...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT. Madame, Madame, M. Rialto descend de voiture en ce moment.

ADÈLE, *avec effroi.* M. Rialto!.. vous dites, M. Rialto?

LAURENT. Oui, Madame.

ADÈLE. C'est bien, Laurent. (*Il sort.*)

HIPPOLYTE. C'est votre père!

ADÈLE, *hors d'elle-même.* Oui, mon ami. (*A part.*) Mon Dieu, mon Dieu, qui l'aurait attendu ce matin? (*Haut.*) Il faut partir à l'instant; par ici, par la porte de ce pavillon.

HIPPOLYTE, *froidement.* Pourquoi donc?

ADÈLE. Il ne faut pas qu'il vous voie, ou tout serait perdu; éloignez-vous, de grâce.

HIPPOLYTE, *s'asseyant.* Du tout; je veux voir monsieur votre père, moi, j'ai à lui parler.

ADÈLE. Et que lui dire, malheureux?

HIPPOLYTE, *toujours assis.* Cela me regarde; je sais ce que j'ai à faire et je l'attends.

ADÈLE. C'est fait de moi!.. le voici!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RIALTO.

RIALTO. Ah! bonjour, bonjour, petite! Je viens te chercher, ma belle; il fait beau temps, il n'y a pas de Bourse aujourd'hui, nous allons faire un tour au bois... (*Apercevant Hippolyte.*) Qu'est-ce que c'est que celui-là?

ADÈLE, *à demi-voix.* Je vais vous le dire. C'est un jeune homme que j'ai vu chez madame de Laferrier, qui vous a rencontré quelquefois avec moi, et pour ma réputation, je lui ai dit, comme nous en sommes convenus, que vous étiez mon père.

RIALTO, *de même.* C'est bien, c'est bien! cela donne une couleur, une nuance... Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici?

ADÈLE, *avec embarras.* Je l'ignore, c'est à vous qu'il désire parler.

RIALTO. C'est différent, alors il aurait pu passer à la caisse; je ne m'occupe pas ici de commerce. (*Haut, à Hippolyte.*) Qu'y a-t-il pour votre service, mon cher Monsieur?

HIPPOLYTE. Monsieur, je viens pour un motif qui vous paraîtra fort extraordinaire et qui est pourtant bien simple; j'ai vu plusieurs fois chez madame de Laferrier madame Demouy, votre fille.

RIALTO, *à part.* Nous y voilà!

HIPPOLYTE. Et je viens vous la demander en mariage.

RIALTO, *avec colère.* Eh bien! par exemple...

ADÈLE, *bas, à Rialto.* Modérez-vous, de grâce, je vous jure que j'ignorais... et sa démarche même en est la preuve.

RIALTO. Elle a raison, et le plus court est de s'en amuser, cela m'arrive si rarement! (*Bas, à Adèle.*) Et nous allons rire. Quelle est, Monsieur, votre profession?

HIPPOLYTE. Je n'en ai pas.

RIALTO, *riant aux éclats.* Et vous voulez vous marier afin d'en avoir une, n'est-il pas vrai?

HIPPOLYTE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Quelle sotte gaieté! et quelle antipathie j'éprouve pour cet homme! Heureusement, ce n'est pas lui que j'épouse.

RIALTO. Eh bien! mon cher, je vous dirai, comme dans je ne sais quelle comédie des Variétés : touchez là, ma fille n'est pas pour vous.

HIPPOLYTE. Et pour quelle raison, Monsieur?

RIALTO. Pour quelle raison?.. celle-là est jolie!.. il faudrait que de moi-même, et de mon consentement...

ADÈLE. Ménagez-le, au nom du ciel! (*A part.*) Je suis sur les épines.

HIPPOLYTE. A qui puis-je le demander, si ce n'est à vous? c'est vous, que cela regarde puisque vous êtes le père.

RIALTO. Si je vous accordais ce que vous me demandez, je ne serais plus son père.

HIPPOLYTE. Si c'est la crainte de vous séparer de votre fille, je ne prétends pas vous en priver.

RIALTO. Vous êtes bien bon.

HIPPOLYTE. Nous demeurerons près de vous, nous habiterons tous ensemble; et si, comme je le crains, des considérations de fortune pouvaient vous arrêter, je vous déclare, Monsieur, que je ne demande rien, que je ne veux rien que sa main et son cœur; j'ai, grâce au ciel, une fortune indépendante. Six mille livres de rente, c'est bien peu sans doute; mais j'en suis maître, je puis en disposer, vous en parlerez avec mon tuteur qui va arriver.

ADÈLE. Grand Dieu!

RIALTO. Il ne manquait plus que cela.

HIPPOLYTE. Il vous dira que je suis Hippolyte Gonzoli, d'une famille honorable et estimée; mon père était militaire, il est mort au champ d'honneur, me recommandant aux soins de M. Valdéja, son ami.

RIALTO. Est-il bavard!

HIPPOLYTE. Et maintenant que vous savez tout, mon bonheur est dans vos mains, et ne me refusez pas, car vous ne savez pas de quoi je suis capable si vous me réduisez au désespoir.

RIALTO. Permettez, cela devient trop fort...

ADÈLE, *effrayée*. Au nom du ciel!

HIPPOLYTE. Prononcez, Monsieur, prononcez!

RIALTO. Écoutez-moi, jeune homme : la Bourse ne me laisse mes après-midi libres que le dimanche ordinairement; vous me permettrez donc de ne pas perdre un temps précieux à écouter vos déclarations... Adèle, va chercher ton chapeau.

HIPPOLYTE. Monsieur, c'est beaucoup plus grave que vous ne pensez.

RIALTO. C'est possible; mais si vous êtes malade du cerveau, je ne suis pas médecin.

ADÈLE. Mon Dieu! laissons là cet entretien.

HIPPOLYTE. Non, Madame, et je forcerai bien monsieur votre père à ne plus me refuser.

RIALTO. C'est ce que nous verrons.

HIPPOLYTE. Un mot suffira; et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, daignez me répondre. Connaissez-vous l'honneur?

RIALTO. Eh bien! oui, je le connais, qu'est-ce que vous en voulez dire?

HIPPOLYTE. Tenez-vous au vôtre, à celui de votre famille?

RIALTO. Sans doute que j'y tiens.

ADÈLE, *à part*. Est-ce qu'il dirait?..

HIPPOLYTE, *emporté*. Arrangez-vous donc alors pour qu'il ne souffre pas des atteintes que je lui ai portées, et tâchez de réparer avec le mari le dommage que l'amant lui a fait.

ADÈLE. Ah!

RIALTO. L'amant?

ADÈLE. Ne l'écoutez pas.

HIPPOLYTE. L'amant. Depuis trois mois madame Demouy m'appartient!

RIALTO. Ah! ah! qu'est-ce que vous me dites là?

HIPPOLYTE. Ce qui est!

ADÈLE. C'est une horreur.

HIPPOLYTE. La terreur t'égare, ma chère Adèle; tu es à moi, à moi pour la vie.

ADÈLE. Ce n'est pas vrai!

RIALTO, *avec fureur*. Adele!

HIPPOLYTE. Et si vous avez un cœur de père...

RIALTO. Eh! Monsieur, je ne suis pas son père.

HIPPOLYTE. Vous n'êtes pas son père?

RIALTO. Ni son père, ni son frère, ni son oncle, ni son mari; comprenez-vous maintenant?

HIPPOLYTE, *stupéfié*. Ah! ce n'est pas possible!

RIALTO. Aïe! aïe! belle dame, vous m'en faisiez donc en cachette, et mes billets de mille francs comptaient pour deux, à ce qu'il paraît.

ADÈLE. Il n'en est rien, je vous jure.

RIALTO. Ah! ah! Et vous, mon brave, vous voulez épouser des femmes qui vivent séparées de leurs maris et que des protecteurs consolent?

HIPPOLYTE. Oh! mes rêves!

RIALTO. Sortez d'ici tous les deux!

HIPPOLYTE, *avec fierté et d'un air menaçant*. Est-ce à moi que vous parlez?

RIALTO, *se ravisant*. Non, Monsieur, non; vous êtes excusable, vous; c'est à Madame. (*A Adèle.*) Sortez de chez moi, vous dis-je!

HIPPOLYTE, *avec frénésie*. Mais tu n'étais donc qu'une infâme! (*Apercevant Valdéja, qui entre.*) Ah! mon ami, venez à mon secours.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA.

ADÈLE, *se cachant la tête dans ses mains*. Valdéja!

VALDÉJA, *à Hippolyte*. Qu'y a-t-il donc?

HIPPOLYTE. Une trahison, une perfidie.

VALDÉJA, *froidement*. Cela t'étonne?

RIALTO, *à Adèle, avec menace*. Sortez, sortez! Je ne me connais plus!

VALDÉJA, *lui saisissant le bras.* Arrêtez!.. (*Dans ce moment ses yeux rencontrent ceux d'Adele, il la reconnait.*) Dieu! Adèle!.. Je vous l'avais bien dit, que vos vices me vengeraient. (*A Hippolyte.*) Viens, mon ami, viens, cela vaut vingt ans d'expérience.

RIALTO. Sortez, Madame, sortez.

ADÈLE, *sortant et jetant un dernier regard de rage sur Valdéja.* Chassée! et devant lui encore!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

PREMIÈRE PARTIE.

Une salle basse et de triste apparence; porte au fond, deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, *puis* ADÈLE.

SOPHIE, *à la cantonade.* Puisqu'elle ne peut pas tarder à rentrer, je l'attendrai... mais ce n'est pas trop beau chez elle. (*Regardant l'appartement.*) Cela ne vaut ni son riche appartement de la rue Saint-Honoré, ni la petite maison de M. Rialto.

ADÈLE, *entrant et parlant à la cantonade.* Il y a quelqu'un qui m'attend, dites-vous? Dieu! si c'était... (*Elle s'avance vers Sophie qu'elle reconnait, et dit froidement:*) Ah! c'est toi, Sophie!

SOPHIE. Tu me reconnais, toi, c'est heureux; pour moi, je l'avoue, j'aurais eu quelque peine...

ADÈLE. Je suis donc bien changée!

SOPHIE. Tu as l'air souffrant.

ADÈLE. Et toi, depuis trois ans que tu as quitté Paris?..

SOPHIE. J'étais allée en Belgique avec mon mari lorsqu'il est parti pour ce pays-là sans le dire à ses créanciers; car les fournisseurs en sont tous là... se ruiner en entreprises, en spéculations, quand il y a tant d'autres moyens...

ADÈLE. Et il ne lui est rien resté?

SOPHIE. Rien que des dettes; mais moi j'avais encore des espérances : un oncle paralytique, de Saint-Brice, qui, veuf et sans enfants, avait une immense fortune; et je suis revenue en France, à Paris, où j'avais appris que, grâce au ciel, il venait de mourir; mais vois l'horreur, j'étais déshéritée.

ADÈLE. Et comment cela?

SOPHIE. Tu ne le devines pas? M. de Saint-Brice, longtemps attaché aux relations étrangères, était lié avec ce Valdeja...

ADÈLE. Je comprends.

SOPHIE. Qui lui a débité sur mon compte je ne sais quelles calomnies, quelles horreurs, et qui a si bien fait qu'il a déterminé M. de Saint-Brice à laisser toute sa fortune à un parent éloigné de sa femme, à M. Albert Melville.

ADÈLE. Mon beau-frère!.. son rival! (*Avec ironie.*) quelle générosité!

SOPHIE. Dis plutôt quelle rage de nuire; car enfin je ne lui avais enlevé que sa maîtresse... on en retrouve toujours! tandis qu'une fortune comme celle-là... Et maintenant, ne sachant quoi devenir, je sollicite un bureau de timbre. Ne pourrais-tu pas m'y aider?

ADÈLE. Je n'ai moi-même nulle protection; mais vois Amélie, madame de Laferrier.

SOPHIE. Elle n'a pas voulu me recevoir.

ADÈLE. Quelle indignité! c'est aussi là que j'en suis; nous ne nous voyons plus depuis ma rupture avec M. Rialto.

SOPHIE. Une rupture! et comment cela?

ADÈLE. Une imprudence à moi! je te raconterai cela. J'ai été bien malheureuse depuis ce temps-là; enfin, parmi ceux qui me faisaient la cour, j'avais daigné remarquer M. Léopold, le fils d'un riche commerçant en vins, qui venait de recueillir la succession de son père.

SOPHIE. Une succession? il est bien heureux, celui-là.

ADÈLE. Elle ne lui a pas duré longtemps; toujours entouré de mauvais sujets tels que lui, il l'a dissipée en moins d'un an, et depuis ce temps, je ne peux te dire à quels projets, à quelle conduite, à quels excès il s'est livré, lui et ses dignes compagnons.

SOPHIE. Et tu ne l'as pas abandonné?

ADÈLE. Je le voudrais... je n'ose pas... il est si violent! il me tuerait. Et puis, sans le vouloir et sans qu'il s'en doute, j'ai découvert des secrets qui me font trembler, et que je n'oserais dire!

SOPHIE. Tu fais bien; mais à moi, ta meilleure amie...

ADÈLE, *baissant la voix.* Dans cette maison où il donne à jouer, des jeunes gens imprudents et sans expérience ont été attirés; ils ont été trompés, dépouillés... Oh! j'en suis certaine. Léopold est capable de tout; et si quelque ami bienfaisant ne vient pas à mon aide, c'est fait de moi; je n'ai plus que ma sœur, je lui ai écrit... mais me répondra-t-elle?..

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Madame, Madame, une lettre pour vous.

ADÈLE. Est-il possible?

CRÉPONNE. Et, par bonheur, M. Léopold n'était pas là quand on me l'a remise.

ADÈLE. C'est son écriture!.. c'est de Clarisse. O ma bonne sœur! j'ai toujours dit qu'il n'y avait que toi...

CRÉPONNE. Nous envoie-t-elle de l'argent?

ADÈLE, *qui a décacheté la lettre.* Non... mais c'est égal. Va voir si l'on ne vient pas nous surprendre. (*Créponne sort. A Sophie.*) Tiens, lis... moi, ma main tremble et je ne vois pas, tant je suis émue.

SOPHIE, *lisant.* « Ma chère sœur, en recevant « ta lettre, j'aurais voulu sur-le-champ courir « auprès de toi; mais je ne suis pas maîtresse, « je ne suis pas libre d'écouter tous les mouve- « ments de mon cœur... j'ai un mari...

ADÈLE. Pauvre femme!

SOPHIE. Encore une de malheureuse; mais si elle veut nous écouter et suivre nos conseils...

ADÈLE. Achève donc.

SOPHIE, *lisant.* « J'ai un mari que j'aime, que « j'estime, auquel je dois obéissance... et, je te « l'avoue avec la plus grande peine, il m'a for- « mellement défendu de te voir, toi et madame « de Laferrier, et surtout madame Marini, et « toutes ces horribles femmes qui t'ont perdue!..» (*Parlant.*) Quelle indignité!..

ADÈLE, *voulant reprendre la lettre.* Sophie, de grâce!..

SOPHIE. Non, non, il faut voir jusqu'au bout. (*Lisant.*) « Cependant, et quels que soient ses « ordres, quand ma sœur est malheureuse, quand « elle souffre... je n'ai ni le courage, ni la force « d'obéir... » (*Parlant.*) Allons donc!.. (*Lisant.*) « J'ai tort peut-être, mais que la faute en retombe « sur moi. Aujourd'hui, à deux heures, enve- « loppée de mon manteau et sans être vue, je « sortirai de chez moi et j'irai te voir. Arrange- « toi pour être seule. »

ADÈLE. Elle va venir!.. quel bonheur!..

SOPHIE. Tu feras comme tu voudras; mais si j'étais toi, je ne la recevrais pas.

ADÈLE. Y penses-tu?.. quand c'est mon seul espoir...

SOPHIE. A la bonne heure, si tu préfères ta sœur à tes amies. (*A part.*) Mais pour moi, je ne l'en tiens pas quitte, et j'apprendrai à cette petite prude-là les égards qu'on se doit entre femmes (*Haut.*) Adieu, Adèle, si j'ai quelque chose de nouveau, je viendrai te revoir.

ADÈLE. Je crains que Léopold ne se fâche, et que cela ne lui déplaise.

SOPHIE. Eh bien! par exemple...

ADÈLE. Pour plus de sûreté, quand tu auras à me parler, ne monte pas par le grand escalier, où l'on pourrait te voir, mais (*Montrant la porte à droite.*) par celle-ci, dont voici la clé. Il donne sur une allée obscure, et de là dans une petite rue détournée où il ne passe presque personne.

SOPHIE, *prenant la clé.* C'est bien... je m'en vais... car nous disons que ta sœur viendra aujourd'hui... ici... seule et déguisée... à deux heures?

ADÈLE. Nous avons le temps. (*Elle va serrer la lettre de Clarisse dans son secrétaire.*)

SOPHIE, *à part.* Non! non... il n'y en a pas à perdre... et Clarisse, et son mari, et ce Valdéja!.. je me vengerai d'eux tous... d'un seul coup, et de l'un par l'autre. (*A Adèle.*) Un mot encore... tu n'aurais pas quelque argent à me prêter?

ADÈLE. J'en ai si peu!

SOPHIE. Et moi, je n'en ai pas du tout. Je te rendrai cela dès que j'aurai obtenu ce que je sollicite.

ADÈLE. Bien sûr?

SOPHIE. Je te le promets.

ADÈLE. A la bonne heure; car, sans cela... (*Lui remettant quelques pièces de monnaie.*) Tiens!..

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LÉOPOLD.

(*Il entre par la porte du fond, passe entre les deux femmes et saisit l'argent qu'Adèle présente à Sophie.*)

LÉOPOLD. Je vous y prends donc!

ADÈLE. O ciel!

SOPHIE. Mais, Monsieur...

LÉOPOLD, *mettant l'argent dans sa poche.* Confisqué par mesure de police, et maintenant, Madame, de quoi s'agit-il et qu'y a-t-il pour votre service?

SOPHIE. Je suis une ancienne amie d'Adèle.

LÉOPOLD. Je n'aime pas les anciennes amies, et encore moins les nouvelles.

ADÈLE. Mais madame Marini, dont je vous ai parlé quelquefois, était une femme du monde, du grand monde ..

LÉOPOLD. Raison de plus; elle vient ici vous

faire des phrases, vous parler de morale, de vertu, enfin, vous donner de mauvais conseils.

ADÈLE. Vous vous trompez, Monsieur.

LÉOPOLD. Je n'aime pas cela.

ADÈLE. Mais encore!..

LÉOPOLD. Assez; elle me fera plaisir de rester chez elle, et vous ici, c'est plus facile pour la sûreté des communications. Maintenant, je ne vous renvoie pas, mais j'ai à lui parler.

SOPHIE. Il suffit, Monsieur, je me retire. Adieu, chère amie, je te reverrai dans un autre moment. (*A part.*) Dieu! quelle horreur d'homme!

LÉOPOLD. Je vous prie d'agréer mes respectueux hommages. (*Au moment où elle est près de la porte du fond.*) Mes excuses, si je ne vous reconduis pas. (*Sophie sort.*)

SCÈNE IV.

ADÈLE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD. A nous deux, maintenant; puisque vous avez de l'argent de trop, il faut m'en donner.

ADÈLE. Y pensez-vous?

LÉOPOLD. Tant que j'en ai eu, je ne vous l'ai pas épargné. La succession de mon père y a passé. Pauvre brave homme! le plus riche marchand de vin de la Rapée!

ADÈLE. Vous n'avez pas voulu m'écouter.

LÉOPOLD. Courte et bonne! c'est ma devise; j'avais, je n'ai plus. Maintenant c'est à ceux qui ont à me donner; et s'ils font des façons, je les forcerai bien à me rendre ma part; car j'ai mes idées là-dessus.

ADÈLE. Et quel est votre dessein?

LÉOPOLD. De quitter cette maison, qui commence à être mal notée, les abonnés se dispersent, le jeu languit, rien ne va plus. Nous voulons voyager dans les départements, ou à l'étranger, si faire se peut. Mais pour cela il faut de l'argent.

ADÈLE. Je n'ai rien, vous le savez.

LÉOPOLD. Vous avez conservé des relations dans le monde, de belles connaissances, de hautes protections; il faut les employer, faire un appel à leurs sentiments, à leur délicatesse, et leur demander de l'argent pour moi, ou pour vous, cela revient au même.

ADÈLE. Je ne connais plus personne.

LÉOPOLD. Vous avez une famille, un père, une tante.

ADÈLE. Vous savez bien qu'ils sont morts de chagrin!

LÉOPOLD. Oui, à ce qu'ils disent; mais votre sœur, votre beau-frère, on peut les mettre à contribution.

ADÈLE. Ils ne veulent plus me voir.

LÉOPOLD. Et M. Rialto?

ADÈLE. Jamais.

LÉOPOLD. D'autres enfin; M. Hippolyte; d'après ce que vous m'avez dit, c'est un jeune homme à grands sentiments, qui depuis trois ans a, dit-on, réussi dans le monde, et qui ne refusera pas à une ancienne passion un souvenir utile. Moi à sa place je n'hésiterais pas, parce que nous autres jeunes gens du monde nous sommes tous comme ça.

ADÈLE. Plutôt mourir que d'avoir recours à lui!

LÉOPOLD, *haussant la voix.* Il le faut cependant, car je le veux, et vous ne me connaissez pas quand on me résiste!

ADÈLE. Léopold! Léopold! vous m'effrayez! (*A part.*) O mon Dieu! qui m'arrachera de ses mains?

LÉOPOLD. Là, à ce secrétaire; voilà ce qu'il faut pour écrire. (*Pendant qu'il dispose le papier, la plume et l'encre, etc., entre Crêponne.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CRÊPONNE.

CRÊPONNE, *bas, à Adèle.* Une dame enveloppée d'un manteau est là dans votre chambre.

ADÈLE, *de même.* C'est ma sœur, c'est Clarisse. (*Elle se dispose à passer dans la pièce à gauche.*)

LÉOPOLD, *l'arrêtant par le bras.* Où vas-tu? tu ne sortiras pas d'ici que tu n'aies écrit.

ADÈLE. O mon Dieu!

LÉOPOLD, *la faisant asseoir au secrétaire.* Allons, une lettre à la Sévigné, et pour cela je vais dicter. « Cher Hippolyte...

ADÈLE. Je ne mettrai jamais cela.

LÉOPOLD. Hippolyte tout court.

ADÈLE, *écrivant.* « Monsieur.

LÉOPOLD. A la bonne heure, je n'y tiens pas. (*Dictant.*) « Monsieur, une ancienne amie bien malheureuse...

CRÊPONNE. C'est bien vrai.

LÉOPOLD. Je ne mens jamais. (*Dictant.*) « est menacée d'un affreux danger dont vous seul pouvez la sauver... »

ADÈLE. Mais c'est le tromper.

LÉOPOLD. Qu'en savez-vous? Je ne mens jamais. (*Dictant.*) « Si tout souvenir, si toute humanité « n'est pas éteinte dans votre cœur, venez à son « secours, elle vous attendra aujourd'hui, rue...» « Mets notre nom et notre adresse. Prenez avec

« vous de l'or, beaucoup d'or. Vous saurez pour-« quoi... »

ADÈLE, *indignée*. Je n'écrirai jamais cela!

LÉOPOLD, *dictant d'un ton impératif*. « Vous « saurez pourquoi, et j'ose croire que vous « m'en remercierez. » (*Lui prenant la main.*) Allons, écris! je le veux!

ADÈLE. Mais que voulez-vous donc faire? le forcer à jouer, le dépouiller?..

LÉOPOLD. Cela me regarde, signe... et maintenant je ne vous demande plus rien que le silence. (*Prenant la lettre.*) Je me charge d'envoyer la lettre, et, pour le départ de demain, si je suis content de vous, j'aurai des égards; je ne vous emmènerai pas. Adieu. (*Il sort.*)

ADÈLE, *à Créponne*. Cours vite chez Hippolyte, et dis-lui que s'il reçoit une lettre de moi il n'en tienne nul compte, qu'il ne sorte pas de chez lui. Il y va de sa sûreté, de ses jours peut-être. Ils sont capables de tout!

CRÉPONNE. Oui, Madame, oui, je mets mon châle et j'y vais.

ADÈLE, *pleurant*. Et ma sœur? ma sœur qui m'attend; ah! c'est mon seul espoir de salut! (*Elle entre par la porte à gauche.*)

CRÉPONNE, *seule, mettant son châle*. Ah! quelle horrible maison! quand donc en serons-nous dehors? Où est le temps où j'étais femme de chambre honnête d'une honnête femme! Ah! tout calculé, la vertu donne plus d'agrément, sans compter le profit; mais ma pauvre maîtresse, comment l'abandonner, quand elle n'a plus que moi au monde, que moi, dans cet infernal logis habité par des démons! (*Apercevant la porte du fond qui s'ouvre lentement.*) Encore un qui arrive, il en sort donc ici de tous les côtés! (*Elle sort, en courant, par le fond.*)

SCÈNE VI.

ALBERT, *seul, enveloppé dans un manteau et sortant de la porte à droite*. Je n'ai pu y résister; c'était plus fort que moi. Cette lettre maudite qui me l'a envoyée! Ah! relisons-la pour affermir mon courage! (*Lisant.*) « Votre femme vous « trahit, croyez-en un ami fidèle, et, si vous en « doutez, n'en croyez que vos yeux; aujourd'hui, « un peu avant deux heures, seule et enveloppée « d'un manteau, elle se rendra en voiture de « place dans une maison suspecte, pour y at-« tendre M. Valdéja, qu'elle aimait et dont elle « était aimée avant son mariage. La clé jointe à « cette lettre vous donnera les moyens d'entrer « en secret dans la maison; et dès que vos yeux « vous auront convaincu de la vérité, vous pour-« rez fuir par cette allée obscure sans être vu de « personne. » (*Parlant.*) J'ai repoussé d'abord ce avis infâme; sûr de l'amour et de la vertu de Clarisse, j'aurais regardé comme un crime l'apparence même d'un soupçon; et prêt à détruire, à brûler cette œuvre, non de l'amitié, mais de la haine, je ne sais quelle voix secrète me disait d'y ajouter foi. Pouvoir infernal d'un écrit anonyme! je n'y croyais pas, je le méprisais, et pourtant je suis sorti, j'ai épié; non, je ne peux le croire encore; et cependant c'était elle! c'était Clarisse; je l'ai vue sortir du logis d'un pied furtif, et jetant autour d'elle un regard de crainte. Ah! Clarisse! Clarisse! (*Résolu.*) Et maintenant dussé-je l'immoler et son complice, et moi-même avec elle, j'irai jusqu'au bout, je saurai tout. On vient, rentrons. (*Apercevant Valdéja dans la coulisse.*) Dieu! c'est lui, c'est Valdéja! notre arrêt à tous est prononcé, qu'il s'accomplisse! *Il referme la porte du cabinet et disparaît.*)

SCÈNE VII.

VALDÉJA, *qui pendant ces derniers mots est entré par le fond*. Je ne puis, je n'ose croire à un pareil message; Clarisse a besoin de moi, de mon amitié; il y va, dit-elle, du repos, du bonheur de sa vie; c'est dans ce lieu qu'elle m'attend pour me confier un secret; aurait-elle enfin découvert la trahison qui nous a désunis, ou quelque nouveau danger pourrait-il la menacer? N'importe, il n'y a pas à examiner, à réfléchir : Clarisse a besoin de moi, cela suffit; je n'ai vu que ce mot, et me voilà; mais où suis-je? (*Apercevant Clarisse qui sort par la porte de gauche accompagnée d'Adèle.*) Dieu! c'est elle!

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, CLARISSE, ADÈLE.

CLARISSE, *mystérieusement*. Conduis-moi, il faut que je te quitte; mais maintenant que je sais tout, sois tranquille, calme-toi.

ADÈLE. Me calmer, ma sœur, quand le désespoir et la crainte m'assiègent, quand il y a un génie infernal, un pouvoir vengeur qui me poursuit sans cesse, et que je rencontre partout!.... (*Elle aperçoit Valdéja droit et immobile devant elle; elle pousse un cri et s'enfuit.*)

CLARISSE. C'est vous qui causez sa terreur... vous, monsieur Valdéja, dans ces lieux!

VALDÉJA. Comment cela pourrait-il vous étonner, Madame? prompt à me rendre à vos ordres, je viens...

CLARISSE. A mes ordres?

VALDÉJA. Sans doute; ne m'attendiez-vous pas?

CLARISSE. Non, Monsieur...

VALDÉJA. Vous ne m'attendiez pas? et ce mot de vous que j'ai reçu...

CLARISSE. Je n'ai point écrit.

VALDÉJA. Est-il possible! tremblez alors, tremblez; quelque sort perfide que je ne puis deviner, nous menace tous deux; votre sœur est ici, et ses amies, ses dignes conseils, ne doivent pas être loin; c'en est assez pour justifier mes alarmes; de grâce, venez, sortons, permettez-moi de veiller sur vous.

CLARISSE. Je vous remercie, je suis venue seule, je desire sortir de même.

VALDÉJA. Ah! ce coup est le plus cruel de tous ceux que j'ai reçus; vous vous défiez de moi, Clarisse! de moi qui depuis six ans ai fait pour vous le plus grand et le plus cruel des sacrifices; j'ai renoncé à votre présence, à votre amitié, et, plus que tout encore, à votre estime; j'ai consenti à être méprisé de vous, quand d'un mot je pouvais vous détromper, et j'y ai consenti pour ne pas troubler votre repos.

CLARISSE. Que voulez-vous dire?

VALDÉJA. Que je n'ai point mérité les affreuses calomnies dont on m'a noirci à vos yeux; que toujours digne de vous... laissez-moi achever, Clarisse; ce moment est peut-être le seul de ma vie où je pourrai vous dire la vérité; oui, je vous aimais, j'étais aimé.

CLARISSE. Monsieur...

VALDÉJA. Ah! vous ne m'interdirez pas ce souvenir, c'est le seul bien qui me reste. Une trame infernale nous a séparés. Cette jeune fille, cette séduction, calomnie, infâme calomnie! comme tout ce qui sortait du cœur de la femme qui avait juré ma perte; les preuves aujourd'hui me seraient faciles à vous donner, mais d'autres nœuds vous enchaînent; et c'est le jour même de votre mariage, que j'ai appris, pour mon éternel tourment, la perfidie qui vous jetait dans les bras d'un autre : je voulais courir, réclamer mon bien, vous avouer la vérité, me justifier du moins; il n'était plus temps, vous sortiez de l'église et portiez pour jamais le nom de mon heureux rival. Clarisse, alors j'ai gardé le silence, je me suis interdit votre vue, mais non le droit de veiller sur vous, sur votre avenir, sur votre fortune; j'y ai réussi, Madame; et maintenant, si un mot de vous m'apprend que j'ai recouvré votre estime, quel que soit mon sort, je n'aurai plus la force de me plaindre, et je croirai encore au bonheur.

CLARISSE. Que m'avez-vous dit! et qu'ai-je appris! Écoutez, Valdéja, ce n'est pas avec vous que je veux feindre; et vos souffrances... les miennes peut-être, me donnent le droit de parler sans que personne s'en offense; oui, j'ai été malheureuse de vous retirer mon estime; et malgré moi et lorsqu'un autre hymen allait m'enchaîner, le mépris même que je croyais vous devoir n'avait peut-être pas encore éteint toute ma tendresse; je me le reprochais; et cette faute involontaire, je jurais de l'expier! Grâce au ciel, j'y ai réussi. Oui! j'ai pour mari un honnête homme qui mérite tout mon amour, toute ma confiance; je l'aime, je n'aime que lui, et, je vous le dis à vous, j'aimerais mieux mourir que d'oublier un instant ou mes devoirs, ou ce que je dois à son honneur; après un tel aveu, et pour qu'il n'y ait pas dans mon cœur une seule pensée qu'il ne puisse connaître, je demanderai sans crainte à votre amitié un dernier service; vous voyez que vous ne vous étiez pas trompé et que vous aviez deviné que j'aurais besoin de vous. Eh bien! mon ami, et ce nom vous le méritez, continuez votre noble et généreuse conduite; évitez de me voir, évitez les lieux où vous pourriez me rencontrer, je vous en saurai gré, et un jour viendra où mon cœur vous tiendra compte de tout, même de votre absence.

VALDÉJA. J'obéirai, Clarisse, trop heureux d'avoir à vous obéir; ce soir, dans une heure, j'aurai quitté Paris.

CLARISSE, *se reculant*. Adieu donc.

VALDÉJA. Adieu! (*Il fait un mouvement pour lui baiser la main.*)

CLARISSE. Pas un mot de plus; adieu!

VALDÉJA, *lui prenant la main et la lui serrant affectueusement.*) Adieu! (*Il se dispose à sortir.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE, *à Clarisse*. Ah! Madame, c'est de la part d'Adèle, de votre sœur, que je viens vous prévenir; vous êtes épiée poursuivie; votre mari est sur vos traces.

CLARISSE. Mon mari?

SOPHIE. Et s'il vous trouvait en ces lieux, seule avec Monsieur... (*A Valdéja.*) Fuyez, emmenez-la.

CLARISSE. Fuir? jamais! qu'il vienne, je lui

dirai tout : c'est pour ma sœur, c'est pour la voir et la secourir, que je lui ai désobéi ; c'est ma première faute, je n'en commettrai pas une seconde en lui cachant la vérité, en prenant un autre guide, un autre conseil que lui.

SOPHIE. Y pensez-vous !

VALDÉJA, *à Clarisse.* Bien ! bien ! votre raison vous a dit vrai. Dès qu'elle donne un conseil, il ne peut y avoir que malheur et trahison. Partez sans moi, partez, courez près d'Albert.

SOPHIE. Qu'elle le rejoigne donc si elle veut, il est trop tard maintenant ; elle ne sortira point de cette maison sans être vue, car il y a ici du monde, des gens qui la connaissent, qui publieront partout qu'elle était ici avec vous en tête-à-tête.

CLARISSE. O mon Dieu ! elle dit vrai ! je suis perdue, déshonorée ! Qui pourrait me secourir, me protéger ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT, *sortant du cabinet à droite.*

ALBERT. Moi ! Clarisse.

SOPHIE ET VALDÉJA. Que vois-je !

ALBERT. Son mari ! qui était ici avec elle ; qui ne l'a pas quittée ! (*A Valdéja.*) J'ai tout entendu, Monsieur ; je vous reconnais pour un homme d'honneur, pour un galant homme, que j'estime et que je plains ; car je sais mieux que personne le prix du trésor que vous avez perdu.

VALDÉJA. Je le laisse, du moins, en des mains dignes de l'apprécier. Adieu, Madame ; dans une heure, je vous l'ai dit, j'aurai quitté Paris ; adieu, éloignez-vous au plus tôt de cette maison, qui n'aurait jamais dû vous recevoir. Pour moi, je vais en sortir par le grand salon, par la grande porte, avec Madame. Nous ne craignons rien, n'est-il pas vrai ?

SOPHIE. Sans doute, votre réputation est au-dessus d'une telle atteinte.

VALDÉJA. Et la vôtre au-dessous. Venez. (*Il lui prend la main et sort par le fond avec elle. La nuit se fait.*)

SCÈNE XI.

ALBERT, CLARISSE.

CLARISSE. O mon ami ! me pardonneras-tu ?

ALBERT. N'en parlons plus, la nuit est venue, prends ce manteau, et descendons par cet escalier dérobé, dont j'ai la clé.

CLARISSE. Et comment cela ?

ALBERT. Tu le sauras.

CLARISSE. Et ma sœur ?

ALBERT, *tirant une bourse de sa poche.* Il ne lui faut que de l'or, en voilà. (*Pendant ce temps Léopold, qui est entré par la porte du fond, aperçoit Albert.*)

LÉOPOLD. C'est le bel Hippolyte. Allons l'attendre... (*Il sort par la porte à droite et disparaît.*)

ALBERT. Allons, dépêche-toi. (*Apercevant Adèle qui entre.*) Tenez, Adèle, (*En lui remettant la bourse.*) tenez...

ADÈLE. Albert !

ALBERT. J'avais accompagné ma femme, et vous apportais ce qu'elle vous a promis sans doute. Prenez, et dorénavant ne vous adressez plus à elle, mais à moi.

CLARISSE, *lui donnant sa chaîne et l'embrassant.* Adieu, ma sœur !

ALBERT, *à Clarisse.* Viens, l'air qu'on respire ici me fait mal. (*Albert entraîne Clarisse et tous deux sortent par la porte à droite.*)

SCÈNE XII.

ADÈLE, *seule. Elle jette la bourse sur le secrétaire et couvre de baisers la chaîne que sa sœur vient de lui donner.* O ma sœur ! ma sœur ! (*On entend du bruit en dehors, puis un coup de pistolet et des cris de :* Au secours ! au meurtre !)

ADÈLE, *poussant un cri.* Ah ! qu'est-ce que cela signifie ? (*Elle s'élance vers l'escalier à droite et la toile tombe.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Chez Adèle. — Le grabat.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, assise dans un vieux fauteuil ; sa respiration est oppressée.* O mon Dieu, que je souffre ! (*Elle tousse.*) Quel état ! Je me sens mourir. A vingt-neuf ans, mourir ! Seule, sans avoir une main qui vous soutienne... N'avoir pour toute consolation que l'espoir de ne plus souffrir ; demain peut-être. O mon Dieu !.. (*Elle tousse.*)

SCÈNE II.

ADÈLE, CRÉPONNE.

ADÈLE. Te voilà, Créponne?

CRÉPONNE. Oui, bonne maîtresse. Ai-je été longtemps?

ADÈLE. Non. Qu'a dit le docteur?

CRÉPONNE. Qu'il fallait vous ménager! ne pas vous exposer au grand air. Cela vous tuera.

ADÈLE, *d'un air morne*. Que veux-tu? il faut vivre. Dis-moi, as-tu entendu parler de quelque chose? Fait-on toujours des recherches?

CRÉPONNE. Depuis buit mois les poursuites se sont ralenties.

ADÈLE. Je tremble toujours de voir arriver les gens de justice... Et cependant, tu le sais, je ne suis pas coupable; j'ignore encore comment mon beau-frère a été attiré dans cette horrible maison. Et quand il a été frappé, je courais à ses cris et à son aide, je te le jure.

CRÉPONNE. Je le sais bien!

ADÈLE. Et quoique dangereusement blessé, il en reviendra, n'est-il pas vrai? il n'en mourra pas? Mais moi, la honte, la misère... O mon Dieu! mon Dieu! quel chemin depuis dix ans! Quand je pense à ce que j'étais, et à ce que je suis maintenant. C'est un rêve, un rêve affreux que je tremble de voir finir, car je crains le réveil!.. (*Elle tousse.*) Puisque tu es sortie, as-tu vu les numéros? notre terne l'avons-nous gagné?

CRÉPONNE, *éludant*. Madame...

ADÈLE, *avec insistance*. Avons-nous gagné?

CRÉPONNE. Mais...

ADÈLE. Réponds-moi donc! avons-nous gagné? (*Créponne baisse la tête.*) Non! je le vois. (*Elle se met à pleurer.*)

CRÉPONNE. Faut pas vous chagriner, Madame; ça augmenterait votre mal.

ADÈLE. Au surplus, je le savais, je l'avais vu dans les cartes. Mais Sophie Marini prétend que les numéros sortiront ce mois-ci.

CRÉPONNE. Oui, croyez celle-là et ses conseils!

ADÈLE. Elle doit s'y connaître, elle y met si souvent! Et mes derniers bijoux, cette chaîne que ma sœur m'a donnée le dernier jour où je l'ai vue.

CRÉPONNE. Eh bien! cette chaîne?

ADÈLE. Elle m'a conseillé de la vendre pour suivre nos numéros, et je l'ai priée de s'en charger.

CRÉPONNE. Il est donc dit qu'avec ses conseils elle vous perdra jusqu'au bout.

ADÈLE. Le moyen de faire autrement! quand on n'a plus rien, ni amis, ni famille; car le monde entier doit ignorer maintenant ce qu'est madame Laurencin. (*Elle se cache la tête dans les mains.*)

CRÉPONNE. J'ai cependant adressé votre demande à la mairie, et on doit la transmettre à toutes les dames de charité.

ADÈLE, *avec ironie*. Et monsieur le maire, qu'on dit si bienfaisant!..

CRÉPONNE. J'y ai été ce matin. Ce n'est pas loin, car notre maison touche à la mairie.

ADÈLE. L'as-tu vu?

CRÉPONNE. On m'a répondu qu'il était avec un de ses amis qui arrivait à l'instant même de voyage, et qu'il ne recevait personne.

ADÈLE. Toi seule m'es restée fidèle, ma brave Créponne, toi seule!

CRÉPONNE. Et je ne vous abandonnerai jamais.

ADÈLE. Dans peu de temps tu seras libre de tout souci! Mais je ne veux pas que, jusque-là, le désespoir m'approche; je ne le veux pas! je ne le veux pas! Allons, ne pleure pas... Voyons! tu sais bien que ça me fait mal.

CRÉPONNE, *essuyant ses larmes*. Ah! mon Dieu! qui vient là?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE. N'ayez pas peur, c'est moi!

ADÈLE. Et toi aussi tu ne m'as pas abandonnée!

CRÉPONNE, *à part*. Malheureusement!..

SOPHIE. Ma chère, cela va mal. Tu sais, cette chaîne que tu tenais de ta sœur?

ADÈLE. Eh bien!

SOPHIE. J'ai été la vendre chez le joaillier notre voisin... un vieux qui l'a regardée bien attentivement, puis il m'a dit: De qui tenez-vous cette chaîne? — D'une dame de mes amies. — Qui est-elle? — Que vous importe? — C'est que, a-t-il ajouté en feuilletant un registre, cette chaîne, à ce qu'il me semble, est au nombre des objets qui, lors de l'affaire Léopold, nous ont été signalés par la police.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

SOPHIE. Alors, que te dirais-je? J'ai perdu la tête et craignant les explications, je me suis enfuie de sa boutique en lui laissant la chaîne.

ADÈLE. Quelle imprudence!

SOPHIE. Je le sais bien! car il a appelé ses garçons; et si l'on m'a suivie de loin et vue entrer ici...

ADÈLE. On ne sait pas qui tu es?

SOPHIE. Peut-être! Car j'ai rencontré en montant ta propriétaire.

CRÉPONNE. Que nous ne connaissons pas.

ADÈLE. Il y a à peine quelques jours que son mari a acheté cette maison.

SOPHIE. Et sais-tu quelle est cette femme? C'est notre ancienne amie.

ADÈLE. Amélie de Laferrier?

SOPHIE. Elle-même, dont le mari a continué à faire fortune.

CRÉPONNE. Et qui est toujours restée au pinacle!..

SOPHIE. Tandis que nous... (*On frappe en dehors. Mouvement d'effroi.*)

CRÉPONNE, *après un long silence*. On a frappé.

ADÈLE, *avec terreur*. N'ouvre pas!

SOPHIE. Seraient-ce déjà les gens de justice qui seraient sur tes traces?

ADÈLE. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

CRÉPONNE, *à part*. Et le médecin qui a dit que la moindre émotion la tuerait! (*Haut.*) Qui va là?

UNE VOIX D'HOMME, *en dehors*. Est-ce ici madame Laurencin?

CRÉPONNE. Oui.

LA MÊME VOIX. Ouvrez!

CRÉPONNE. Pourquoi?

LA MÊME VOIX. C'est une dame de charité qui voudrait la voir.

ADÈLE. Ah! quel bonheur! (*Créponne ouvre la porte.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CLARISSE, *en costume de veuve et suivie de deux domestiques en livrée.*

CLARISSE. Où est madame Laurencin?

CRÉPONNE, *d'un air confus, lui montrant Adèle.* Là, Madame.

ADÈLE, *poussant un cri*. Dieu! Clarisse! (*Elle s'évanouit.*)

CLARISSE, *la reconnaissant et se jetant dans ses bras*. Adèle! ma sœur! c'est elle que je retrouve ainsi! O Dieu vengeur! vous l'avez trop punie. (*Courant à l'un des domestiques et prenant un flacon.*) Donnez, donnez. (*Se mettant à genoux près d'Adèle.*) Ma sœur, ma sœur! reviens à toi; c'est moi qui suis près de toi, c'est moi qui t'appelle!

ADÈLE, *revenant à elle*. Où suis-je?

CLARISSE. Dans les bras de ta sœur.

ADÈLE, *pleurant*. Clarisse! Dieu a donc pitié de moi; je ne suis donc pas tout à fait une maudite, une réprouvée, puisqu'il m'envoie un de ses anges! (*Regardant Clarisse en noir.*) Eh mon Dieu! cette robe... Albert!..

CLARISSE. Il n'est plus.

ADÈLE, *se levant avec effort*. Je ne suis pas coupable, je te le jure; que son sang retombe sur moi si jamais j'ai eu la pensée... (*Elle retombe sur son siége.*)

CLARISSE. Je te crois, je te crois; Albert lui-même t'a pardonné.

ADÈLE. Et toi, ma sœur, depuis ce temps qu'as-tu fait?

CLARISSE. J'ai prié pour toi.

ADÈLE. Ah! je n'en suis pas digne; si je n'avais écouté que ta voix, si j'avais repoussé loin de moi les indignes conseils qui m'ont perdue... (*Bruit au dehors.*) Ah! qui vient là?.. l'on monte l'escalier.

SOPHIE, *qui a remonté la scène, la redescend en ce moment. A part.* Dieu! Amélie!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, *plusieurs gens de justice.*

AMÉLIE. Entrez, entrez, Messieurs, je ne m'oppose point au cours de la justice, et comme propriétaire de cette maison...

ADÈLE, *serrant Clarisse dans ses bras*. Les voilà! Ma sœur, sauve-moi, protége-moi.

AMÉLIE. Je ne connais point madame Laurencin; mais si c'est elle que vous cherchez... (*Reconnaissant Adèle.*) Dieu! Adèle! (*Elle se retourne, se trouve en face de Sophie et jette un cri.*)

SOPHIE, *lui saisissant la main*. Oui, il ne te manquait plus que de la livrer.

CLARISSE, *aux gens de justice*. C'est ma sœur, Messieurs, c'est ma sœur; elle n'est point coupable; et de quel droit ose-t-on violer son domicile?

UN DES AGENTS. Pardon, Madame, il est une personne dont nous devons nous assurer; nous ignorons encore si c'est Madame; mais afin de procéder légalement, nous avons requis la présence du premier magistrat de cet arrondissement, et c'est devant lui...

CRÉPONNE. Qu'il vienne! qu'il vienne nous protéger!

CLARISSE, *avec effroi*. Oh! non, non! qu'il n'entre pas!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY ET VALDÉJA.

AMÉLIE ET SOPHIE, *à part.* Monsieur Darcey!

DARCEY. Qu'y a-t-il, Messieurs? quelle est cette femme que l'on parle d'arrêter?

CRÉPONNE, *d'un ton suppliant et à demi-voix.* C'est la vôtre, Monsieur, votre pauvre femme qui se meurt.

DARCEY, *avec indignation et repoussant ce mot.* Ma femme!

ADÈLE. Qui parle donc?

CLARISSE. C'est ton mari.

ADÈLE, *épouvantée.* Mon mari! sauvez-moi, sauvez-moi!

DARCEY. Cette femme est Adèle?

ADÈLE, *dans le délire.* Non, non, ce n'est pas elle, ne le croyez pas.

CLARISSE, *à Darcey.* Mon frère! mon frère! ne l'accablez pas.

DARCEY, *avec calme et dignité.* N'ayez nulle crainte, elle est oubliée depuis longtemps.

CLARISSE. Oh! vous lui pardonnerez...

ADÈLE. Darcey, ne me dis rien, je vais mourir.

CLARISSE. Un mot, un mot qui la console...

ADÈLE *se lève soutenue par Créponne et se dirige vers Darcey.* Darcey, j'ai été bien coupable; mais aussi j'ai bien souffert. Pardonne, pardonne-moi! Au nom de mon pauvre père, ne me maudis pas, Darcey, grâce! grâce!

DARCEY. Jamais! (*Adèle jette un cri et tombe sur son fauteuil.*)

CLARISSE. Mais moi, je te pardonne, je t'aime; ma sœur, que ces derniers mots frappent ton oreille, que la main d'une amie ferme tes yeux. (*A Darcey.*) Mon frère, quelle rigueur! Oh! venez, venez!..

DARCEY, *se laissant entraîner, dit à Valdéja qui le pousse vers Adèle.* Tu le veux? eh bien!.. (*En ce moment Adèle rend le dernier soupir.*) Dieu! il n'est plus temps.

VALDÉJA. Elle expire! (*A Amélie et à Sophie.*) Eh bien! femmes, prenez ce cadavre; prenez-le donc, il est à vous. Vos œuvres méritaient un salaire, le voilà! Honte à vous et à toutes vos semblables! (*A Darcey.*) A toi, la liberté!

DARCEY, *lui montrant Clarisse.* Et à toi, j'espère, bientôt le bonheur!

FIN DE DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME.





LE CAFÉ DES VARIÉTÉS

ÉPILOGUE EN VAUDEVILLES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 5 août 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.



PRÉFACE.

Ainsi que je l'ai dit, les jeunes commis-marchands de la capitale s'étaient crus offensés par la scène de M. Calicot, dans le *Combat des Montagnes*. Ils prétendaient que c'était outrager le commerce, ce qui n'avait jamais été dans nos intentions, et chaque soir ils se rendaient en masse au théâtre pour empêcher que la pièce ne fût donnée. D'un autre côté, l'autorité exigeait que les représentations fussent continuées ; de là des combats, des arrestations ; et la guerre qui avait commencé par des chansons allait finir par la police correctionnelle. Pour mettre un terme à un scandale dont nous étions plus affligés que personne, pour calmer l'irritation des esprits, et pour amener la paix sans la demander, nous composâmes la pièce qu'on va lire, qui obtint beaucoup de succès, et qui produisit le résultat que nous désirions. La paix fut signée entre les puissances belligérantes, et, contre l'ordinaire des traités passés entre souverains, la bonne intelligence a toujours duré depuis ce temps entre le théâtre des Variétés et les commis-marchands, qui en sont demeurés les fidèles alliés et les plus fermes soutiens.

Personnages:

BERNARD LEROND, commerçant.
M. DUTOUPET, artiste coiffeur.
VERNISSAC, auteur gascon.
M. GOBIN, bossu.
MADAME GOBIN, sa femme.
LEGRAND, souffleur du théâtre.
MOKA, garçon de café.
UN JOKEY anglais.
LA LIMONADIÈRE.

PLUSIEURS PERSONNES qui sont à la queue ou dans l'intérieur du café.

La scène se passe au café des Variétés (1).

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'intérieur du café ; on voit dans le fond, à gauche, les dernières personnes de la queue qui se pressent sous le vestibule.

MOKA, MADAME GOBIN, PLUSIEURS CHALANDS.

CHOEUR.

AIR : *Allons, dépêchons.*

Mon Dieu! quel fracas!
D'attendre je suis las.
Monsieur, ne poussez donc pas.
Mon Dieu! quel fracas!
D'attendre je suis las.
Pourquoi n'avançons-nous pas?

MOKA.

Depuis une heure, voilà
Qu'a la porte l'on s'installa,
Et c' pauv'e public bâill' déjà,
Comm' s'il était dans la salle.

CHOEUR.

Mon Dieu, etc.

UN CHALAND.

Voilà qu'on ouvre, je crol.

MOKA.

Monsieur, votre demi-tasse?

LE MÊME.

Par où passe-t-on, dis-moi?

(1) On nomme ainsi le café qui est sur le boulevard Montmartre, à côté du théâtre des Variétés. Ce café communique avec le vestibule du théâtre. On l'appelle aussi café Dehodencq, du nom du propriétaire.





Tony Johannot del.

Blanchard sculp.

GOBIN.

J'AI BIEN LES BILLETS, MAIS JE N'AI PAS DE PLACE



Impr. Gellée Rue de la Bucherie, 1 Paris

Le Café des Variétés. Sc. III



MOKA.

C'est au comptoir que l'on passe.

CHOEUR.

Mon Dieu! quel fracas!
Que font-ils donc là-bas?
Ici l'on ne s'entend pas.
Mon Dieu! quel fracas!
Que font-ils donc là-bas?
Et pourquoi n'entre-t-on pas?

PREMIER CHALAND. Garçon, un bol au rhum?

DEUXIÈME CHALAND. Garçon, une bouteille de bière?

MOKA. Voilà, voilà, voilà.

MADAME GOBIN. Monsieur le garçon, y a-t-il encore la queue?

MOKA. Madame, jusqu'à l'entrée du café. On ne peut pas pénétrer sous le vestibule.

MADAME GOBIN. C'est insupportable; vous verrez que mon mari n'aura pas de billets, depuis une heure qu'il est à la queue, et tout cela pour une méchante pièce.

MOKA. Ça, c'est vrai, c'est ce que tout le monde dit; mais il n'y a que celles-là qui prennent. Regardez-moi Phocion (1); le voilà bien avancé avec son mérite; il fallait faire jouer ça par M. Potier (2), vous auriez vu! Parlez-moi des pièces où l'on s'étouffe, nous ne connaissons que cela au café.

AIR : *Un homme pour en faire un tableau.*

Les Boxeurs et les Innocents,
Les Farces, le Ci-d'vant Jeune Homme,
Font mousser les rafraîchiss'ments,
Et nous en vendons, Dieu sait comme.
D'nu' pièce nous jugeons l'effet
Par les visit's qu'on vient nous faire,
Et Phocion n'a pas encor fait
Vendre deux bouteilles de bière.

MADAME GOBIN. Et mon mari qui me laisse là à l'attendre; il n'en fait jamais d'autre.

MOKA. Vous tenez donc bien à voir notre pièce?

MADAME GOBIN. Point du tout, moi je l'ai déjà vue.

MOKA. Et vous y retournez? Ah bien! par exemple, vous êtes la première qu'on y rattrape.

MADAME GOBIN. Est-ce que vous croyez que j'y viens pour votre pièce? C'est bien la peine pour voir un grand sec qui dit toujours des bêtises, et puis une grande dame : je ne sais pas son nom.

MOKA. Madame Vautrin, une petite maigre?

MADAME GOBIN. Non, non, une grande qui est jolie femme, mais qui fait les beaux bras.

AIR : *La maison de M. Vautour.*

Du reste, un style décousu,
Et des malices sans finesse,
Un lampiste, un niais, un bossu,
Aussi mal tourné que la pièce.
Venez donc du fond du Marais,
Voir sur des montagnes mal faites,
Le soleil entre deux quinquets,
Et l'Olympe sur des roulettes.

MOKA. Eh bien alors, pourquoi y allez-vous donc?

MADAME GOBIN. Pourquoi? c'est qu'on dit qu'il y aura du bruit, et s'il n'y en avait pas, je compte bien en faire.

MOKA. Est-ce que vous seriez attaquée?

MADAME GOBIN. Comment! si je le suis! Est-ce que mon mari n'est pas artiste mécanicien? est-ce qu'il n'a pas un premier garçon? enfin, est-ce qu'il n'est pas...

MOKA. Comment?

MADAME GOBIN. C'est public, tout le quartier sait bien qu'il est... tout le monde l'a reconnu.

MOKA. Mais encore, qu'est-ce qu'il est?

MADAME GOBIN, *montrant son épaule*. Eh! vous m'entendez bien, je n'ai pas besoin de vous le dire.

MOKA. Ah! j'y suis; votre mari, n'est-ce pas ce petit bossu qui était avec vous, et qui depuis un siècle est à la queue? Tenez, on le voit d'ici; il est encore à la même place!

MADAME GOBIN.

AIR : *Vivent les Gascons.*

Je crois que j'en perdrai l'esprit;
Mon Dieu, quel homme,
Quel petit homme!
Je crois que j'en perdrai l'esprit,
Voyez donc comme
Il est petit!
Enfin l'y voilà maintenant :
Eh! mon Dieu, qu'est-ce qui l'arrête?
Voilà que tout le monde prend
Des billets par-dessus sa tête.

ENSEMBLE.

Je crois qu'elle en perdra l'esprit, etc.

(1) Tragédie de M. Royou, représentée sur le Théâtre-Français, dans l'année 1817. Ouvrage fort estimable, mais d'un genre trop sévère pour attirer la foule ou plaire à la multitude.

(2) Potier, comédien très-distingué, acteur du premier ordre sur un théâtre secondaire. C'est par lui que l'on rit depuis vingt ans. Une vogue aussi soutenue serait fort extraordinaire, et ce qui l'est encore plus, c'est qu'elle est méritée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LEGRAND.

LEGRAND. Laissez-moi, laissez-moi passer, je suis de la maison.

MADAME GOBIN. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

MOKA. C'est le souffleur.

MADAME GOBIN. Il a un air endormi.

MOKA. Dam', il lit la pièce tous les soirs.

LEGRAND. Garçon, une demi-tasse!

MOKA. Versez au salon.

MADAME GOBIN. C'est apparemment pour se réveiller.

MOKA, *à M. Legrand, qui souffle son café.* Eh! ne soufflez pas, ce n'est pas trop chaud : ce que c'est que l'habitude. — Eh bien! monsieur Legrand, nous avons encore du monde.

LEGRAND. C'est une bénédiction.

AIR de *Marianne.*

Chez nous, depuis qu'on se rassemble,
Tout va des mieux, et grâce au ciel,
A la Gaîté, *Lutèce* tremble,
Et nous faisons pâlir *Daniel* (1).
Qu'un gai délire
Chez nous attire,
Mais qu'en sortant on finisse par rire.
Tout notre espoir
Serait de voir
Qu'on assiégeât tous les soirs
Nos couloirs.
Loin que cette guerre nous lasse,
Accourez! nous tiendrons longtemps,
Puisque ce sont les assiégeants
Qui nourrissent la place.

Ah çà, vous avez là le manuscrit que je vous ai laissé?

MOKA. Oui, le voilà. Si vous voulez qu'on le porte au théâtre?

LEGRAND, *le mettant dans sa poche.* Je le porterai moi-même. Songez donc que je tiens là tout le talent des acteurs et tout l'esprit de la pièce.

MOKA. Enfin, si vous voulez...

LEGRAND. Je vous remercie : ça n'est pas lourd.

MOKA. Est-ce que vous allez déjà vous installer dans votre loge?

MADAME GOBIN. Si ce monsieur pouvait me donner une petite place en se serrant un peu. Qu'est-ce que j'entends là? Enfin, c'est mon mari; ma foi, ce n'est pas sans peine.

(1) *Lutèce* et *Daniel*, mélodrames de la Gaîté et de la Porte Saint-Martin.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. GOBIN.

GOBIN.

AIR : *Bon voyage.*

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Si dans la foule,
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin.

MADAME GOBIN. Vous avez donc enfin des billets?

GOBIN. Oui, ma petite femme.

Oui, chaque jour est pour moi jour de noce;
Plaisir d'autrui jamais ne m'attrista.
Je ne vais point demandant plaie et bosse,
J'en trouve ici bien assez comme ça.
Roul' ta bosse, etc., etc.

Plaisir, gaîté, voilà ma seule escorte;
Et les voleurs me causent peu d'effroi.
Qui me prendrait, morbleu, ce que je porte,
Se trouverait plus attrapé que moi.

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Si dans la foule,
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin.

MADAME GOBIN. Entrons donc vite, au lieu de nous amuser. Où sont ces billets?

GOBIN. J'ai bien les billets; mais je n'ai pas de place, car il n'y en a plus.

MADAME GOBIN. Comment?

GOBIN. Eh bien! ma petite femme, nous irons ailleurs; je me verrai jouer une autre fois.

LEGRAND. Comment! Monsieur, vous voir jouer! Est-ce que vous vous croyez offensé?

GOBIN. Moi? non; je ne m'en doutais pas : c'est ma femme qui veut absolument que je le sois. C'était à qui me le persuaderait, jusqu'à mes confrères, mes confrères en bosse, qui voulaient me faire entrer dans une conspiration; car nous en avions aussi une, afin que vous le sachiez.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

Nous avions, pour l'abordage,
Choisi quinze des plus grands;
Les petits, avec courage,
Devaient monter sur les bancs;
Nous avions même un commandant

Et vous devinez, je gage,
Le signe de ralliement.

Ce qui a fait tout manquer, c'est que le chef s'est formalisé de ce qu'on ne l'appelait pas Votre Éminence, et l'on sait qu'un bossu tient éminemment aux formes.

MADAME GOBIN. Il n'en est pas moins affreux qu'un théâtre se permette de faire rire ainsi.

GOBIN. Eh parbleu! c'est son état de faire rire.

AIR : *Au clair de la lune.*

De toute la ville
S'il est fréquenté,
C'est qu'il est l'asile
Cher à la gaieté.
Chez eux à toute heure,
Ce sont des éclats...
On croit qu'on y pleure
Quand on n'y rit pas.

MADAME GOBIN. J'en conviens; mais s'attaquer à un corps aussi respectable que celui des bossus... Rien que d'y penser, ça fait hausser les épaules à tout le monde.

GOBIN. Ça n'est pas à moi; toujours; il est vrai que ça ne me les a pas fait baisser d'un pouce.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Dans l'État, nous ne formons pas
Une masse assez imposante,
Pour qu'à nos dépens ici-bas,
Il soit défendu qu'on plaisante :
Un trait malin me divertit,
Et me fâcher quand on me raille,
Serait prouver que j'ai l'esprit
Encor plus mal fait que la taille.

Par exemple, si j'en veux à quelqu'un, c'est à l'acteur qui me représente; on dit qu'il me ressemble, on jurerait que c'est moi. Si jamais je me trouve face à face avec ce monsieur Vernet (1)...

LEGRAND. Point du tout, ce n'est point la même personne. Vous êtes bien plus grand, bien plus bel homme; et d'ailleurs il ne dit que ce que je lui souffle.

GOBIN. Comment! c'est vous qui êtes?..

LEGRAND. Le souffleur du théâtre.

GOBIN. Ah! bien, c'est à vous que j'en veux.

LEGRAND. Non pas, diable! souffler n'est pas...

GOBIN. Au fait, il a raison. Vous voyez que je n'ai pas de rancune, et la première fois que j'irai, je vous promets de rire comme un... vous m'entendez.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VERNISSAC.

VERNISSAC. Ah! la maudite salle, on étouffe de chaud. Eh! san-dieu, garçon!

MOKA. Monsieur veut-il quelque chose?

VERNISSAC. Oui, sans doute, une glace. Est-ce que Sainville n'est pas venu?

MOKA. Non, Monsieur; mais si vous voulez...

VERNISSAC. Non; je n'aurai soif que quand il sera arrivé.

MADAME GOBIN. Quel est ce monsieur?

MOKA. Un auteur gascon, qui trouve toujours moyen de se faire payer ses repas par ses confrères, et même ses rafraîchissements.

VERNISSAC.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Grâce au droit qu'ici je m'arroge,
Je suis riche sans rien avoir;
J'ai ma voiture et j'ai ma loge,
Je prends ma glace chaque soir.
Tous les jours, sans que l'on me prie,
Je vais dîner chez mes amis;
C'est ainsi qu'on descend *gratis*
Le fleuve de la vie.

(*Au souffleur.*) Eh! san-dieu! c'est vous, Mossou; je n'ai point reçu votre réponse pour ce petit ouvrage, car c'est à vous qu'on les adresse.

LEGRAND. Non, je ne me rappelle pas.

VERNISSAC. Oh! je vais vous mettre sur la voie: une petite pièce sur le saut du *Niagara*, une pièce épisodique. La première scène, nous mettons un avocat dans le genre de l'*Avocat Patelin*.

LEGRAND. Ah! tant pis, Monsieur, la pièce ne sera pas reçue; nous n'oserions la jouer à cause de messieurs de la faculté de droit.

VERNISSAC. Ah! qu'importe? je ne tiens pas à une scène; nous commencerons par la seconde. C'est un médecin comme ceux de Molière.

LEGRAND. Ça ne se peut pas, l'école de médecine qui se fâcherait...

VERNISSAC. Allons, commençons donc par la troisième; c'est un grand politique qui parle de tout.

LEGRAND. Nous aurions contre nous la moitié des salons de Paris.

VERNISSAC. San-dieu! Monsieur, de quoi alors

(1) Vernet, jeune acteur plein de gaieté et de naturel, qui dans le *Combat des Montagnes* jouait le rôle du Bossu. C'est aussi lui qui jouait M. Gobin, et il avait su avec un rare talent donner à ces deux rôles une couleur et une physionomie différentes.

voulez-vous que je me moque? sera-ce des gens d'esprit?

LEGRAND. Non pas; chacun crierait qu'on l'attaque.

VERNISSAC. Eh bien! alors j'attaque ceux qui n'en ont pas. Eh donc! je n'aurai rien à craindre?

LEGRAND. Peut-être, Monsieur; il ne faut jamais avoir à lutter contre la majorité.

VERNISSAC. San-dieu! comment voulez-vous donc que l'on écrive la comédie?

LEGRAND. Oh! je vais vous le dire.

AIR : *J'avais un billet d'amateur.*

Ne dites rien des procureurs,
Et silence sur les notaires.
Craignez nos modernes docteurs,
Respectez les apothicaires.
Ne parlez pas des grands seigneurs,
Des journaux, de vers ni de belles,
Mais du reste peignez nos mœurs,
Et surtout qu'elles soient fidèles.

Il me semble qu'il vous reste encore un champ assez vaste.

VERNISSAC. Je ne vois pas cela.

LEGRAND. C'est que vous ne voulez pas voir.

AIR : *Ces postillons.*

Des gais enfants de la Garonne
Peignez l'esprit et les traits faofarons.

VERNISSAC.

Non pas, san-dieu! je défends qu'on personne
Qu'on ose attaquer les Gascons.

LEGRAND.

Qu'importe? suivez mon précepte.
Nous voyons tant d'originaux fieffés.

MORA.

N'épargnez rien, pourvu que l'on excepte
Les garçons de cafés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. BERNARD.

BERNARD. Ah! il n'y a plus de place; peu m'importe, j'ai une loge, et j'espère rouler vos montagnes.

LEGRAND. A qui ai-je l'honneur de parler?

BERNARD. Monsieur, on me nomme Bernard Lerond, et je suis négociant, rue Saint-Denis, à la Bonne-Foi.

AIR des *Poëtes sans-soucis.*

J'ai toujours accueilli chez moi,
Ce fut notre règle commune,
La justice et la bonne foi,
Et bientôt j'ai vu la fortune
Avec elles venir s'asseoir
Dans mon comptoir. (4 *fois.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Je n'ai pas d'acajou brillant,
Et chez moi la dorure manque;
Mais des doublons, de l'argent franc,
Surtout de bons billets de banque;
Voilà, Monsieur, ce qu'on peut voir
Dans mon comptoir. (4 *fois.*)

LEGRAND. Est-ce que Monsieur se croirait attaqué?

BERNARD. Moi, Monsieur? point du tout; mais j'ai deux neveux, deux charmants garçons, qui sont à la tête de mon magasin, et que j'aime comme s'ils étaient mes fils. Eh bien! ce matin, en arrivant de Bordeaux, où j'avais été faire un voyage pour mes affaires, imaginez-vous qu'au lieu de m'embrasser et de me demander de mes nouvelles, ils m'abordent en se plaignant d'une injure qu'on leur a faite! Ils prétendent qu'on a voulu les tourner en ridicule... Et je ne souffrirai pas qu'on attaque ma famille...

LEGRAND. Comment! Monsieur, est-ce que messieurs vos neveux portent des moustaches?

BERNARD. Non, Monsieur.

LEGRAND. Est-ce qu'ils portent des éperons?

BERNARD. Non, Monsieur. Qu'est-ce que c'est que des éperons, des moustaches? je voudrais bien voir qu'ils en eussent : est-ce qu'ils rougiraient de leur état? Apprenez, Monsieur, que l'état de commerçant est le plus beau et le plus utile de tous.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est lui qui répand l'abondance
Par ses efforts industrieux;
C'est lui dont l'utile influence
Unit tous les peuples entre eux.
Aux nobles fruits de la victoire,
Si les États doivent l'honneur,
Si les beaux-arts en font la gloire,
Le commerce en fait le bonheur.

Et quand on a l'honneur d'être commerçant, on doit être fier d'en porter l'habit. Qu'est-ce que c'est que des moustaches?

LEGRAND. Prenez garde; n'en parlez pas si haut : si l'on vous entendait, il y aurait peut-être du danger.

BERNARD. A Dieu ne plaise que j'en dise du mal; je les respecte trop pour cela.

AIR : *A soixante ans.*

Rendons honneur aux guerriers intrépides

Qui pour la France ont bravé le trépas;
S'il le fallait, en les prenant pour guides,
On nous verrait tous marcher sur leurs pas.
Mais jusqu'alors, au sein de nos murailles,

(Montrant la place des moustaches.)

Ce noble signe a seul droit de flatter
Ceux qui déjà, sur les champs de batailles,
Ont acheté le droit de le porter.

LEGRAND. Quant à cela, tout le monde est de votre avis, et voilà justement ce que nous voulions faire entendre.

BERNARD. Oh! parbleu, c'est entendu.

Air de la *Robe et des Bottes.*

Chez nous l'honneur devance l'âge;
Et les Français pensent avec raison
Qu'on peut bien avoir du courage
Sans avoir de barbe au menton;
Et fiers d'une aussi noble tâche,
Aux ennemis il ferait voir
Que pour leur couper la moustache,
On n'a pas besoin d'en avoir.

LEGRAND. Alors je ne vois pas trop pourquoi messieurs vos neveux n'ont pas voulu permettre qu'on attaquât un léger ridicule qu'ils ne partagent pas.

BERNARD. Oui, je crois que nous nous sommes fâchés un peu vite, et qu'au fait tout cela ne tombait que sur les éperons.

LEGRAND. Vous l'avez dit.

BERNARD. Eh bien! Monsieur, nous sommes aussi gens à entendre la plaisanterie; et je suis sûr que s'il en est encore quelques-uns parmi nous qui tiennent à cette petite manie, ils seront les premiers à en rire... Tenez, moi, je me charge d'arranger l'affaire, et de leur dire :

Air de la *Sentinelle.*

Oui, croyez-moi, déposez sans regrets
Ces fers bruyants, cet appareil de guerre,
Et des Amours, sous vos pas indiscrets,
N'effrayez plus la cohorte légère.
Si des beautés dont vous causez les pleurs,
Nulle à vos traits ne se dérobe,
Contentez-vous, heureux vainqueurs,
De déchirer leurs tendres cœurs,
Et ne déchirez plus leur robe.

LEGRAND. Et je suis sûr qu'ils auront égard à la pétition.

BERNARD. Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir éclairé... Je vais me placer dans ma loge, et vous m'entendrez. *(S'adressant au parterre.)* J'espère maintenant que personne n'a plus de réclamations à faire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUTOUPET, *paraissant aux premières loges.*

DUTOUPET. C'est ce qui vous trompe, ça ne finira pas ainsi.

LEGRAND. Je ne vois pas que dans notre pièce Monsieur soit attaqué en rien.

DUTOUPET. C'est justement pour ça que je réclame. Ces messieurs se plaignent d'être mis en scène, et moi, Monsieur, je me plains de ce que je n'y suis pas; il me semble que je suis un personnage assez important pour qu'on fasse attention à moi.

LEGRAND. En voici bien d'une autre! Mais, Monsieur, on ne fait pas ainsi une scène publique.

DUTOUPET. Au contraire, il ne peut y avoir trop de témoins; c'est une affaire dont je veux faire juges ces messieurs, et vous verrez s'ils ne vous donnent pas tort. Messieurs, je suis artiste coiffeur; j'ai un cabriolet et un jokey, suivant l'usage, puisqu'à présent il est impossible sans cela de faire son chemin! J'éclabousse tout le monde; je rase les boutiques; je frise les passants; et le soir, du haut de mon wiski, je fais encore la barbe à ceux que j'ai coiffés le matin. Tout à l'heure encore, en venant au théâtre, j'ai manqué de renverser une pratique; il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu. Eh bien! tout cela n'y fait rien; et je ne puis venir à bout de faire du bruit dans le monde.

LEGRAND. Vous en faites beaucoup trop ici, et l'on ne trouble pas ainsi un lieu public.

DUTOUPET. Est-ce que vous croyez me faire peur? Apprenez que je suis un homme de tête; et que si une fois je mets les fers au feu, je vous prouverai que j'ai, comme un autre, la tête près du toupet.

LEGRAND. Au fait, Monsieur, que voulez-vous?

DUTOUPET. Je demande qu'il soit question de moi dans vos montagnes. Je ne vous demande qu'une petite scène; quand ce serait un peu tiré par les cheveux, qu'est-ce que ça fait?

LEGRAND. Monsieur, c'est assez difficile; mais je connais l'auteur, et je vous promets que, dans sa première pièce, il sera question de vous.

DUTOUPET. C'est ça; une pièce, un prologue, je n'y tiens pas... Vous me le promettez?

LEGRAND. C'est comme si vous y étiez.

DUTOUPET. Eh bien! à la bonne heure. Moi, je

m'emporte d'abord; je suis vif comme la poudre; mais ça ne tient pas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN PETIT JOKEY, *paraissant sur le théâtre.*

LE JOKEY. Le cabriolet de M. Dutoupet! Monsieur, le cabriolet est là.

DUTOUPET. Eh! c'est vrai; j'ai de l'ouvrage pour ce soir à l'Opéra, Vénus et Psyché qui hier se sont prises aux cheveux... Ça n'est pas aisé à démêler. Messieurs, les affaires avant tout. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

BERNARD. Plaisant original, qui se fâche de ce qu'on ne le met pas en scène, tandis que tant d'autres... Vous voyez, Messieurs, qu'il est difficile de contenter tout le monde.

VAUDEVILLE.

AIR du *Val de Vire.*

LEGRAND.

Depuis que ce bas monde est fait,
Partout on se querelle.
Ah! réalisons, en effet,
La paix universelle.
Entre les plaideurs,
Et les procureurs,
L'amour et l'hyménée;
Entre les mamans,
Entre les amants,
Que la paix soit signée.

VERNISSAC.

Entre l'artiste et les huissiers,
L'acteur et le parterre;
Les propriétaires altiers
Et l'humble locataire;
Entre le bon sens
Et des noirs pédants
La race renfrognée;
Entre les auteurs,
Les restaurateurs,
Que la paix soit signée.

DUTOUPET.

Vous qui, sur un char élevé,
Causez mainte bagarre,
Brûlez un peu moins le pavé,
Et surtout criez : Gare!
Que la foule qui
Redoute un wiski
Par vous soit épargnée;
Entre les piétons
Et les phaetons,
Que la paix soit signée.

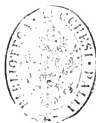
GOBIN.

Les biens et les maux presque tous
Sont compensés sur terre;
On prétend que chez les époux
On voit souvent la guerre.
Je m'en aperçoi,
C'est un train chez moi
Le long de la journée!
Mais le jour finit,
Arrive la nuit,
Et la paix est signée.

BERNARD, *au public.*

On sait que c'est par des chansons
Que tout finit en France;
En chantant nous vous proposons
Un traité d'alliance;
Il ne suffit pas
Que la guerre, hélas!
Ici soit terminée;
Par un bruit plus doux,
Messieurs, prouvez-nous
Que la paix est signée.

FIN DE LE CAFÉ DES VARIÉTÉS.



MAC.RAM.

[illegible]

Imp. Gellée R. de la Bucherie 1 Paris

[illegible]









LE VERRE D'EAU

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, au Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du roi, le 17 novembre 1840.



Personnages:

LA REINE ANNE.
LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, sa favorite.
HENRI DE SAINT-JEAN, VICOMTE DE BOLINGBROKE.
MASHAM, enseigne au régiment des gardes.
ABIGAIL, cousine de la duchesse de Marlborough.
LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV.
THOMPSON, huissier de la chambre de la reine.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.

La scène se passe à Londres, au palais Saint-James. Les quatre premiers actes dans un salon de réception; le dernier dans la chambre de la reine.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un riche salon du palais Saint-James. Porte au fond. Deux portes latérales. A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un guéridon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, *entrant par la gauche du spectateur*; MASHAM, *dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.*

BOLINGBROKE. Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine, j'en trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

LE MARQUIS DE TORCY. J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE. Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-Jean est un libertin et un dissipateur; esprit brouillon et capricieux, écrivain passionné, orateur turbulent... je le veux bien... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

LE MARQUIS DE TORCY. Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, MASHAM, *endormi.*

BOLINGBROKE. O chances de la guerre et destinée des rois conquérants! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la reine Anne!.. et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive... Pauvre marquis de Torcy... si sa négociation ne reussit pas... il en mourra!.. tant il aime son vieux souve-

rain... qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...

MASHAM, *dormant*. Ah! qu'elle est belle!

BOLINGBROKE. Et la jeunesse... l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant!

MASHAM, *de même*. Oui, je t'aime... je t'aimerai toujours!

BOLINGBROKE. Il rêve, le pauvre jeune homme! Eh! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, *dormant toujours*. Quel bonheur!.. quelle brillante fortune!.. c'est trop pour moi!

BOLINGBROKE, *lui frappant sur l'épaule*. En ce cas, mon cher, partageons!

MASHAM, *se levant et se frottant les yeux*. Hein!.. qu'est-ce que c'est... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

BOLINGBROKE, *riant*. Et qui vous ruine!..

MASHAM. Vous, à qui je dois tout!.. Pauvre écolier, pauvre gentilhomme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours!

BOLINGBROKE. Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM. Pourquoi cela?

BOLINGBROKE. Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM. O ciel! vous êtes malheureux!

BOLINGBROKE. Non pas!.. je suis ruiné, voilà tout!.. mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années, les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans... tout était fini!..

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Je n'ai pas pu aller plus vite!.. Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... Impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot... j'y gagne encore!.. Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était whig... vous comprenez que je devais être tory; je me suis jeté dans l'opposition; je lui dois cela... je lui dois mon bonheur! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés! c'était là l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement!.. le malheur, c'est le repos!.. Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Oui... les jours où il me fallait conduire ma femme au bal!.. Mais maintenant je tiens à rester! je serais désolé de partir!.. je n'en ai pas le temps... je n'ai pas un moment à moi... membre de la chambre des communes et grand seigneur journaliste... je parle le matin, et j'écris le soir... En vain le ministère whig nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe... seul avec quelques amis, je soutiens la lutte, et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs... Lord Marlborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre journal l'*Examinateur*. Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi Prior et Swift, Atterbury... A lui l'épée, à nous la presse! nous verrons un jour à qui la victoire... L'illustre et avare maréchal veut la guerre qui épuise le trésor et qui remplit le sien... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM. Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE. Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM. Ah! vous ne direz pas cela...

BOLINGBROKE. Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là... il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!.. Mais pardon... je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête.... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM. Qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE. Vous-même!.. Je vous crois très-discret quand vous êtes éveillé, mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM. Moi?

BOLINGBROKE. A moins que ce ne soit la mienne!.. auquel cas je ne vous demande rien!.. je comprendrai...

MASHAM. Vous êtes dans l'erreur! je ne connais pas de grande dame! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être?..

BOLINGBROKE. Non vraiment...

MASHAM. Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine : la difficulté était d'arriver à Sa Majesté, de lui présenter ma pétition; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture; j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne, et, croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.

BOLINGBROKE. Pas possible!

MASHAM. Oui, Monsieur... je vois encore son air insolent et ricaneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment, la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine, à qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçois une lettre d'audience de Sa Majesté!.. Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux, et à pied, pour de bonnes raisons... J'étais près d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage qui allait plus vite que moi m'éclabousse de la tête aux pieds, moi et mon pourpoint de satin, le seul dont je fusse propriétaire... et pour comble de fatalité, j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude... qui riait encore... Ah! dans ma rage, je m'élançai vers lui, mais l'équipage avait disparu, et furieux, désespéré, je rentrai à mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

BOLINGBROKE. Et votre fortune!

MASHAM. Au contraire! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue, un riche habit de cour, et, quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

BOLINGBROKE. En vérité! Et vous n'avez aucun soupçon sur ce protecteur mystérieux?

MASHAM. Aucun!.. il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne... Je ne demande pas mieux... ce qui me paraît seulement gênant et ennuyeux... c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE. Ah! bah!

MASHAM. Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, *riant*. C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous?

MASHAM. Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, *de même*. Eh bien! mon cher ami, pour un ancien page de la reine et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM. Comment cela?

BOLINGBROKE, *de même*. C'est que ce protecteur inconnu est une protectrice...

MASHAM. Quelle idée!

BOLINGBROKE. Quelque grande dame, qui vous porte intérêt...

MASHAM. Non, Monsieur... non, cela n'est pas possible!

BOLINGBROKE. Qu'y aurait-il d'étonnant?.. La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable, et fort sage, qui s'ennuie royalement... je veux dire autant que possible!.. mais à sa cour, on s'amuse beaucoup!.. toutes nos ladys ont de petits protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM. Monsieur!..

BOLINGBROKE. Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM. Ah! c'est une indignité... et si je savais...

BOLINGBROKE, *allant s'asseoir près de la table, à gauche*. Après cela... je peux me tromper, et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père... laissez venir les événements... laissez-vous faire! Ah! si on vous ordonnait de vous marier... je ne dis pas... mais on vous le défend... il est clair que ce n'est pas un ennemi... au contraire... et lui obéir n'est pas si difficile...

MASHAM, *debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke*. Mais si vraiment... quand on aime quelqu'un... quand on est aimé...

BOLINGBROKE. J'y suis!.. l'objet de vos rêves! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant?

MASHAM. Oui, Monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE. Vous n'êtes pas encore très-avancé... et elle de son côté?

MASHAM. Bien moins encore!.. orpheline comme moi, demoiselle de boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood...

BOLINGBROKE. Ah! mon Dieu!

MASHAM. Qui vient de faire banqueroute... elle se trouve sans place et sans ressource.

BOLINGBROKE, *se levant*. C'est la petite Abigaïl...

MASHAM. Vous la connaissez?

BOLINGBROKE. Parbleu, du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM. Eh! mais, à la manière dont vous en parlez... est-ce que vous en auriez été amoureux?..

BOLINGBROKE. Pendant huit jours! et peut-être plus! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre... maintenant surtout... Mais j'ai gardé à cette jeune fille... une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais mariés... Mais pour le présent, des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et pour l'avenir pas même l'espérance... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et, comme tous les sots, il se porte à merveille... Mais nous pourrions peut-être à la cour... chercher pour Abigaïl...

MASHAM. C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse, ni hautaine...

BOLINGBROKE, *secouant la tête*. Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM. J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE. Cela vaut mieux... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

MASHAM. Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle ce matin; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE. N'importe... l'espoir de vous y trouver, elle y viendra... et tenez... tenez... monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je?.. la voici.

SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAÏL, MASHAM.

ABIGAÏL. M. de Saint-Jean! (*Elle se retourne vers Masham, à qui elle tend la main.*)

BOLINGBROKE. Lui-même, ma chère enfant; et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile!.. la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis!.. rencontre bien rare en ce pays!..

ABIGAÏL, *gaiement*. Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur!.. surtout aujourd'hui...

MASHAM. Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland?

ABIGAÏL. Vous ne savez pas! j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM. Et vous êtes si joyeuse?

ABIGAÏL. C'est que j'en ai une autre!.. plus agréable, je crois... et que je dois...

MASHAM. A qui donc?

ABIGAÏL. Au hasard.

BOLINGBROKE. Cela vaut mieux!.. c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAÏL. Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à moi, pour acheter... or, en achetant des diamants..... on cause.

BOLINGBROKE. Et miss Abigaïl cause très-bien...

ABIGAÏL. Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir... Ah! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici! vous faites ce que vous voulez... Si on peut dire cela... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour... il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien... trente guinées!.. Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : « Gar-

dez, gardez, Milady, je prends tout sur moi. — Vous daignez donc être ma caution? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien, je reviendrai!.. » — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, *riant*. La grande dame était une friponne.

ABIGAÏL. J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood était bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et dont, pour rien au monde, je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci qui me va bien, à ce qu'on dit.

BOLINGBROKE. Très-bien.

MASHAM. Et qui vous rend encore plus jolie, si c'est possible.

ABIGAÏL. Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me décider... Enfin, j'étais résolue... lorsque hier au soir, une voiture s'arrête à la porte, une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté... et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter... » Tout en parlant, elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin!.. Enfin, je lui parlai de tout, excepté de M. Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : « N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs, la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... voulez-vous l'accepter?.. » Et je me jetai dans ses bras en lui disant : « Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. » — Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici.

MASHAM. C'est très-singulier...

BOLINGBROKE. Et ce papier, peut-on le voir?

ABIGAÏL, *le lui donnant*. Certainement!..

BOLINGBROKE, *souriant*. Ah! ah! rien qu'à sa bonté, je l'aurais devinée. (*A Abigaïl*.) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice?..

ABIGAÏL. Oui vraiment... Est-ce que, par hasard, vous connaîtriez cette écriture?

BOLINGBROKE, *froidement*. Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

ABIGAÏL, *avec joie*. La reine!.. est-il possible?

MASHAM, *de même*. La reine vous donne une place auprès d'elle... et sa protection!.. et son amitié!.. voilà votre fortune assurée à jamais!

BOLINGBROKE, *passant entre eux deux*. Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance!

ABIGAÏL. C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle!

BOLINGBROKE. Pas celle-là... Douce et bonne par caractère, mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut!.. c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

ABIGAÏL. La reine aime donc beaucoup cette duchesse?

BOLINGBROKE. Elle la déteste!.. en l'appelant sa meilleure amie!.. et sa meilleure amie le lui rend bien!

ABIGAÏL. Et pourquoi ne pas rompre avec elle? pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable?

BOLINGBROKE. Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne; et le parti whig, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement!.. La majorité leur est acquise; et, la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La duchesse l'a promis... aussi tout cède à

son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu exciterait sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore!

ABIGAÏL. Ah! s'il en est ainsi... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous... j'ai quelque espoir!

MASHAM. Et lequel?

ABIGAÏL. Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE. Vous, Abigaïl?

ABIGAÏL. Eh! oui, vraiment... par mésalliance! un cousin à elle, un Churchill, s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère!

MASHAM. Est-il possible?.. parente de la duchesse.

ABIGAÏL. Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais présentée devant elle, parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... Mais moi... pauvre fille... qui ne lui demanderai rien, que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine.

BOLINGBROKE. Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois, du moins, je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine!

ABIGAÏL. Ah! que de bontés!

MASHAM. Comment les reconnaître jamais?

BOLINGBROKE. Par votre amitié.

ABIGAÏL. C'est bien peu!

BOLINGBROKE. C'est beaucoup!.. pour moi, homme d'État... qui n'y crois guère... (*Vivement.*) Je crois à la vôtre, et j'y compte!.. (*Leur prenant la main.*) Entre nous désormais... alliance offensive et défensive!

ABIGAÏL, *souriant.* Alliance redoutable!

BOLINGBROKE. Plus que vous ne croyez peut-être, et grâce au ciel, la journée sera bonne! deux succès à emporter!.. la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur... j'en attends et j'en cherche les moyens... Ah! si Abigaïl était nommée! si elle était reçue parmi les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, *vivement.* N'est-ce que cela?.. je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE. Est-il possible!

MASHAM. Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté, pendant son déjeuner, (*Prenant le journal sur la table, à droite.*) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE. A merveille!.. quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette... (*Glissant une lettre sous la couverture du journal.*) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes... (*Tirant un journal de sa poche.*)

ABIGAÏL. Que faites-vous?

BOLINGBROKE. Un numéro du journal l'*Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... mais ça lui donnera quelques instants de plaisir... et elle en a si peu!.. Voilà dix heures, allez, Masham... allez!

MASHAM, *sortant par la porte à droite.* Comptez sur moi!

SCÈNE IV.

ABIGAÏL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE. Vous le voyez! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protége et nous sert!

ABIGAÏL. Lui! peut-être... mais moi qui suis si peu de chose!

BOLINGBROKE. Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes!.. Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur. Les États sont subjugués ou conduits par des héros, par de grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'État, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère?

ABIGAÏL. Non vraiment.

BOLINGBROKE. Eh bien! ma chère enfant, je de-

vins ministre parce que je savais danser la sarabande; et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

ABIGAÏL. Est-il possible?

BOLINGBROKE, *regardant du côté de l'appartement de la reine*. Je vous conterai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant, sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus!..

ABIGAÏL. Et que pouvez-vous faire?

BOLINGBROKE. Attendre et espérer.

ABIGAÏL. Quelque grande révolution?..

BOLINGBROKE. Non pas... mais un hasard... un caprice du sort... un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAÏL. Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer?

BOLINGBROKE. Non... mais si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... les grands effets produits par de petites causes... c'est mon système... j'y ai confiance, vous en verrez les preuves.

ABIGAÏL, *voyant la porte s'ouvrir*. C'est Masham qui revient!

BOLINGBROKE. Non... c'est mieux encore; c'est la triomphante et superbe duchesse...

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAÏL, *à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse est censée s'avancer*. Quoi! c'est la duchesse de Marlborough?...

BOLINGBROKE, *de même*. Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAÏL. Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (*A part, et la regardant venir*.) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamants.

LA DUCHESSE, *qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue*. Monsieur de Saint Jean!

BOLINGBROKE. Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

LA DUCHESSE. Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE. Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir...

LA DUCHESSE, *montrant le journal qu'elle tient à la main*. Rassurez-vous, Monsieur, je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE. Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE. Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, *troublé*. Ah! c'est là...

LA DUCHESSE. Oui, Monsieur!.. l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE. Où je ne suis pour rien...

LA DUCHESSE, *avec ironie*. Je le sais! Depuis longtemps votre règne est passé! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE. Adressée à la reine...

LA DUCHESSE. C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, *avec indignation*. Madame!

LA DUCHESSE. C'est du devoir de ma charge! Surintendante de la maison de Sa Majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voila averti, Monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire!

BOLINGBROKE. Je me le rappellerai, Madame; mais du moins, et c'est ce que je voulais, Sa Majesté connaît les propositions du marquis?

LA DUCHESSE. C'est ce qui vous trompe... je les avais lues... cela suffisait... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE. Quoi! Madame...

LA DUCHESSE, *lui faisant la révérence et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl qui est restée au fond du théâtre*. Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart?.. quel est son nom?

ABIGAÏL, *s'avançant et faisant la révérence*. Abigaïl.

LA DUCHESSE, *avec hauteur*. Ah! la jolie bijoutière!... c'est vrai... je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette petite..... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine?

ABIGAÏL, *vivement*. Ah! Sa Majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE. Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et, puisque cette nomination dépend de moi seule... je verrai... j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, *à part*. Nous sommes perdus!

LA DUCHESSE. Vous comprenez, Mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, *s'avançant*. Elle en a.

LA DUCHESSE, *étonnée*. Ah! Monsieur s'intéresse à cette jeune personne!..

BOLINGBROKE. A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

LA DUCHESSE. Aussi je l'aurais admise avec plaisir; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE. C'est par là qu'elle brille!..

LA DUCHESSE. C'est ce qu'il faudra voir... Il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas!..

BOLINGBROKE. Aussi Mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, *à part*. O ciel!

BOLINGBROKE. Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, Madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal l'*Examinateur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, Madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente pour que je veuille la lui faire perdre; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de Sa Majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, *fièrement*. Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de Mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à Sa Majesté... à elle seule!.. Quant à vous, Monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai jamais rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne... et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant... J'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir... (*Souriant*.) car ces créances sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout à l'heure paraît dans le journal du matin... le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, Monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence, et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire. (*Elle fait la révérence*.)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL. Eh bien! qu'en dites-vous?

BOLINGBROKE, *gaîment*. Bien joué, vrai Dieu!.. très-bien... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution. Elle ne menace pas; elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable!.. surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur!

ABIGAÏL. Non, non... je renonce à tout, il y va de votre liberté!

BOLINGBROKE, *gaîment*. C'est ce que nous verrons! et par tous les moyens possibles... (*Regardant une pendule qui est sur un des panneaux, à droite*.) Ah! mon Dieu! voici l'heure de la chambre... je ne peux y manquer!.. je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un schelling... Adieu! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance!... (*Il sort par la porte à gauche*.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, *puis* MASHAM.

ABIGAÏL, *prête à partir*. Belle alliance!.. où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant!..

MASHAM, *accourant pâle et effrayé par la porte du fond.* Ah! grâce au ciel, vous voilà!.. je vous cherchais.

ABIGAÏL. Qu'y a-t-il donc?

MASHAM. Je suis perdu!

ABIGAÏL. Et lui aussi!..

MASHAM. Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAÏL. Qui donc?

MASHAM. Mon mauvais génie, ma fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (*Avec rage.*) il riait encore!.. Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée... lui, la sienne... et... il ne rit plus.

ABIGAÏL. Il est mort?

MASHAM. Oh! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAÏL. Peine de mort!

MASHAM. Si on veut... cela dépend des personnes.

ABIGAÏL. N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM. C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAÏL. Dès ce soir.

MASHAM. Mais vous... mais M. de Saint-Jean?..

ABIGAÏL. Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place!.. mais c'est égal... Vous d'abord... vous avant tout... éloignez-vous!..

MASHAM. Oui; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que je n'aimerais jamais que vous... je voulais vous voir, vous embrasser.

ABIGAÏL, *vivement.* Alors dépêchez-vous donc!..

MASHAM, *se jetant dans ses bras.* Ah!

ABIGAÏL, *se dégageant.* Adieu!.. adieu!.. et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus! (*Tous deux se séparent et s'éloignent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, UN HUISSIER DU PALAIS.

LA REINE. Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la chambre des communes?

THOMPSON. Oui, Madame... qui demandaient audience à Votre Majesté.

LA REINE, *à part.* Encore des adresses et des discours... quand je suis seule, quand la duchesse est ce matin à Windsor... (*Haut.*) Tu as répondu que des affaires importantes... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON. Oui, Madame, c'est ce que je dis toujours.

LA REINE. Et que je ne recevais pas...

THOMPSON. Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à Votre Majesté.

LA REINE. La duchesse y sera... cela la regarde; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (*A Thompson.*) Sais-tu quels étaient ces honorables?

THOMPSON. Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, *vivement.* Qui donc?

THOMPSON. Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE. Oh!.. et ils sont partis?

THOMPSON. Oui, Madame...

LA REINE. Tant pis... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus... M. de Saint-Jean, surtout!.. Quand il était au pouvoir... tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille... c'était comme un fait exprès... un bon hasard. J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé, c'est d'une maladresse...

THOMPSON. Madame la duchesse me l'avait tant recommandé.... règle générale : toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE. Oh!.. c'est la duchesse!.. c'est différent! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON. C'est lui qui venait d'écrire, dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à Votre Majesté.

LA REINE, *prenant vivement le papier sur la table.* C'est bien. — Laissez-moi. (*Thompson sort.*)

LA REINE, *lisant* : « Madame, mes collègues et « moi demandions audience à Votre Majesté! « eux pour affaire d'Etat, et moi, pour jouir de « la vue de ma souveraine, qui depuis si long- « temps m'est interdite. » Pauvre sir Henri!.. « Que la duchesse éloigne de vous ses ennemis « politiques, je le conçois; je sa défiance va « jusqu'à repousser une pauvre enfant dont la « tendresse et les soins eussent adouci les ennuis « dont on accable Votre Majesté. — On lui re-

« fuse la place que vous vouliez lui donner près « de vous, en alléguant qu'elle est sans famille; « et je vous préviens, moi, qu'Abigaïl Churchill « est cousine de la duchesse de Marlborough. » (*S'arrêtant.*) Est-il possible!.. (*Lisant.*) « Ce seul « fait vous donnera la mesure du reste... que « Votre Majesté en profite et veuille bien en gar- « der le secret à son fidèle serviteur et sujet, etc. » Oui... oui, c'est la vérité. — Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs.... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout... ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux! Ah! quand ne serai-je plus reine pour être ma maîtresse! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la couronne, aux chambres, à la majorité... à tout le monde enfin... c'est à n'y pas tenir... c'est un esclavage odieux, insupportable, et ici, du moins, je ne veux plus obéir à personne, je serai libre chez moi, dans mon palais. — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. — (*Elle sonne, Thompson paraît.*) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood, le joaillier... Vous demanderez miss Abigaïl Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne, moi la reine!.. allez!..

THOMPSON. Oui, Madame. (*Il sort.*)

LA REINE. L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne, et d'abord la duchesse, dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah! c'est elle! (*Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.*)

SCÈNE II.

LA REINE, LA DUCHESSE, *entrant par la porte du fond.*

LA DUCHESSE, *a remarqué ce mouvement et s'approche de la reine, qui reste assise et lui tourne le dos.* Oserai-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles?

LA REINE, *sèchement.* Mauvaise... souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE. Sa Majesté aurait eu quelques contrariétés...

LA REINE, *de même.* Beaucoup!

LA DUCHESSE. Mon absence peut-être...

LA REINE, *de même.* Oui, sans doute... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin à Windsor... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE. Vous savez donc ce qui se passe?

LA REINE. Non vraiment...

LA DUCHESSE. Une affaire très-grave... très-fâcheuse.

LA REINE. Ah! mon Dieu!

LA DUCHESSE. Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation... Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE. Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille?.. Nous avions pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE. Que Votre Majesté se rassure... nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons, qui, au premier bruit, marcherait sur Londres. Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à Votre Majesté.

LA REINE. Ah! c'est pour cela que vous étiez à Windsor?..

LA DUCHESSE. Oui, Madame... et vous m'accusiez...

LA REINE. Moi... duchesse...

LA DUCHESSE, *souriant.* Ah! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE. Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...

LA DUCHESSE. Dont je devine la cause... Votre Majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle?..

LA REINE. Non vraiment...

LA DUCHESSE. Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... Je connais sa bonté...

LA REINE. Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE. Je l'ai vu... Car à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement... et une émotion tels... qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi...

LA REINE Non, duchesse... je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille... (*Tirant la lettre de son sein.*) qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fille que je veux... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, *souriant.* En vérité!.. rien de mieux alors... et si Votre Majesté veut permettre...

LA REINE, *serrant la lettre.* C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigaïl.

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Et celui qui vous la recommande si vivement?..

LA REINE. Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE. A cela seul... je le devine!.. c'est M. de Saint-Jean.

LA REINE, *troublée*. Je ne dis pas que...

LA DUCHESSE, *vivement*. C'est lui, Madame, j'en suis sûre...

LA REINE. Eh bien! oui... c'est la vérité!

LA DUCHESSE, *avec une colère qu'elle s'efforce de contenir*. Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, Madame, aujourd'hui même a été présenté au parlement le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard, votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés; et c'est pour eux enfin qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, *à part, avec impatience*. Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour toute la journée. (*Haut.*) Eh! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui dénature et exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE. Que Votre Majesté craint de me la montrer...

LA REINE, *avec impatience*. Par égard pour vous. (*La lui donnant.*) Car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, *parcourant la lettre*. N'est-ce que cela? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE. Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl!

LA DUCHESSE. Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de Votre Majesté.

LA REINE. Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine?..

LA DUCHESSE. Si, Madame... j'en conviens, je l'avoue hautement; c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison, de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures; de n'entourer Votre Majesté que de ma famille ou de gens à ma dévotion; nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie; et Votre Majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, *avec embarras et à moitié convaincue*. Oui certainement... je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

LA DUCHESSE. Ah! soyez tranquille sur son sort... je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE. A la bonne heure...

LA DUCHESSE. Et puis d'ailleurs, l'intérêt que Votre Majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans les gardes, que l'autre jour Votre Majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE. Moi?.. qui donc?

LA DUCHESSE. Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, *avec un peu d'émotion*. Oui, c'est vrai, un jeune militaire, qui tous les matins me lit le journal des modes.

LA DUCHESSE. J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal... qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier Votre Majesté.

LA REINE, *avec joie*. Ah! il viendra!

LA DUCHESSE. Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE. C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE. C'est le maréchal... ça le regarde... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, *allant s'asseoir près de la table, à gauche*. C'est juste!

LA DUCHESSE. Vous voyez bien que quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

LA REINE, *assise, et se tournant vers elle*. Vous êtes si bonne!

LA DUCHESSE, *debout, près du fauteuil*. Mon Dieu non! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant Votre Majesté, je lui suis si dévouée...

LA REINE, *à part*. Après tout, c'est vrai!

LA DUCHESSE. Et les rois ont si peu d'amis véritables!.. d'amis qui ne craignent pas de les fâcher... de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous, je ne sais ni flatter... ni tromper... je ne sais qu'aimer...

LA REINE. Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose...

LA DUCHESSE. N'est-il pas vrai?.. Qu'importe le caractère? le cœur est tout... (*La reine lui tend la main que la duchesse porte à ses lèvres.*) Votre

Majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire... elle a pensé me faire perdre vos bonnes grâces... elle m'a rendue si malheureuse...

LA REINE. Et moi aussi!

LA DUCHESSE. Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée!

LA REINE. Je vous le promets.

LA DUCHESSE. Ainsi, c'est convenu... vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl?..

LA REINE. Certainement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON. Miss Abigaïl Churchill!

LA DUCHESSE, *à part, et s'éloignant.* O ciel!

LA REINE, *avec embarras.* Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

ABIGAÏL. Votre Majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle...

LA REINE. C'est-à-dire... ordonné... j'ai dit que je désirais... J'ai dit : Voyez si cette jeune personne...

LA DUCHESSE. C'est juste... il faut bien que Votre Majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise...

ABIGAÏL. Ma demande... je n'aurais jamais osé... c'est Sa Majesté qui d'elle-même... et dans sa bonté... a daigné me proposer...

LA REINE. C'est vrai!.. mais des raisons majeures... des considérations politiques...

ABIGAÏL, *souriant.* Pour moi!..

LA REINE. M'obligent à regret... à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse... de réaliser... Ce n'est plus moi... c'est madame la duchesse, votre parente... qui désormais se charge de votre sort... Elle m'a promis pour vous... loin de Londres... une position honorable... (*Avec dignité, passant près de la duchesse et prenant le milieu du théâtre.*) et j'y compte.

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. Je m'en occuperai... dès aujourd'hui... (*A Abigaïl.*) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine... à qui mon devoir est d'obéir en tout...

LA REINE, *à demi-voix, à Abigaïl.* Remerciez-la donc!.. (*Abigaïl reste immobile; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.*)

ABIGAÏL, *à part.* Pauvre femme! (*La reine s'éloigne avec la duchesse par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

ABIGAIL, *seule, et regardant sortir la reine.* Ah! que je la plains!.. M. de Saint-Jean avait raison... il les connaît bien... ce n'est pas celle-là qui est reine... c'est l'autre!.. et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle... Plutôt mourir!.. Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs... car depuis hier... depuis le départ d'Arthur... je n'ai pas vu M. de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient... de sorte que j'ai peur toute seule... (*Avec effroi.*) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce à espérer... et s'il n'a pas déjà gagné le continent... c'en est fait de ses jours. Ah! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu!.. et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il soit sauvé, qu'il vive! et je renonce au bonheur... je renonce à mon mariage.

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, *qui est entré avant la fin de la scène précédente.* Eh! pourquoi donc? palsambleu! moi, je ne renonce à rien...

ABIGAÏL. Ah! monsieur Henri, vous voilà... venez... venez... je suis bien malheureuse, tout est contre moi... tout m'abandonne.

BOLINGBROKE, *gaiement.* C'est dans ces moments-là que mes amis me voient arriver. Voyons, ma petite Abigaïl, qu'y a-t-il?

ABIGAÏL. Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise...

BOLINGBROKE. Elle a tenu parole... elle est venue exacte au rendez-vous.

ABIGAÏL, *étonnée.* Comment cela?

BOLINGBROKE. Ne vous ai-je pas parlé du lord Richard Bolingbroke, mon cousin?

ABIGAÏL. Non vraiment.

BOLINGBROKE. Le plus impitoyable de mes créanciers, quoiqu'il fût comme moi de l'opposition! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

ABIGAÏL. Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

BOLINGBROKE. Il en était le chef. A lui tous les biens. . à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAÏL. Eh bien! ce cousin...

BOLINGBROKE, *riant.* Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier?

ABIGAÏL. Vous, monsieur de Saint-Jean?..

BOLINGBROKE. Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel jo viens demander justice à la reine.

ABIGAÏL. Comment cela?

BOLINGBROKE, *lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.* Avec mes honorables collègues que voici... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc?

BOLINGBROKE, *à demi-voix.* Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause; c'est le premier service qu'il rend à notre parti... et jamais, à coup sûr, il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence! c'est la reine.

SCÈNE VI.

ABIGAÏL, *à droite du spectateur,* PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR *viennent se placer près d'elle.* SIR HARLEY ET LES MEMBRES DE L'OPPOSITION, *à gauche, se groupent autour de* BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS DAMES D'HONNEUR *sortent des appartements, à droite, et se placent au milieu du théâtre.*

BOLINGBROKE, *cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.* Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt, au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais... et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!..

BOLINGBROKE. A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel... un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois...

LA DUCHESSE. Permettez...

BOLINGBROKE. Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras... comment ne pas croire que le ministère... (*A la duchesse et aux seigneurs qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.*) Oui, Madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans... leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à Sa Majesté, que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre... mais à ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi!..

LA DUCHESSE, *froidement.* Avez-vous terminé?

BOLINGBROKE. Oui, Madame.

LA DUCHESSE. Maintenant voici la vérité... prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAÏL, *à part.* Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE. Il est malheureusement trop vrai... qu'hier, dans une allée du parc de Saint-James... lord Richard s'est battu en duel...

BOLINGBROKE. Avec qui?

LA DUCHESSE. Avec un cavalier dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE. Je demande à Votre Majesté si cela est vraisemblable...

LA DUCHESSE. Cela est cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger...

BOLINGBROKE. Je ne doute point de leur réponse!.. les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartements et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir?

ABIGAÏL, *à part.* C'est fait de nous!

BOLINGBROKE. Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés?..

LA DUCHESSE. Ils le sont!

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. Sa Majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance...

LA REINE. Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse, (*La remettant à Boling-*

broke.), et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire milord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE. On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE. Milord et Messieurs, êtes-vous satisfaits?

BOLINGBROKE. Toujours, quand on a vu Votre Majesté et qu'on a pu s'en faire entendre. (*La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements, à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.*)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, *suit un instant les membres de l'opposition qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre, à gauche.* BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE. A merveille!.. mais s'ils croient que c'est fini.. ils se trompent bien... grâce à cette ordonnance, j'arrèterai plutôt toute l'Angleterre... (*Se retournant vers Abigail qui, se soutenant à peine, s'appuie sur un fauteuil, à gauche.*) Ah! mon Dieu!.. qu'avez-vous donc?

ABIGAÏL. Ce que j'ai!.. vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE. Comment cela?

ABIGAÏL. Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous êtes chargé de poursuivre... d'arrêter... de faire condamner...

BOLINGBROKE. Eh bien?..

ABIGAÏL. Eh bien!.. c'est Arthur!

BOLINGBROKE. Quoi?.. ce duel... cette rencontre...

ABIGAÏL. C'était avec lord Bolinghroke, votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, *poussant un cri.* J'y suis!.. l'homme à la chiquenaude... Oui, ma chère, une véritable chiquenaude... c'est elle qui a été la cause de tout... d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale...

ABIGAÏL. Qui vous prescrit de l'arrêter?

BOLINGBROKE, *vivement.* L'arrêter!.. allons donc! Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions!.. non... non... je ne suis pas assez ingrat, assez grand seigneur pour cela. (*Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.*) Et plutôt, morbleu... (*S'arrêtant.*) O ciel!.. et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel... et puis enfin, aux yeux de tous... c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAÏL. Que faire, mon Dieu!..

BOLINGBROKE, *gaiement.* Parbleu!.. je ne ferai rien... que du bruit.. des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentiments et ma responsabilité de cousin!

ABIGAÏL. Ah! que vous êtes bon!.. que vous êtes aimable... C'est bien, c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés il doit être loin maintenant... (*Poussant un cri en apercevant Masham.*) Ah!

SCÈNE VIII.

ABIGAIL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, *l'apercevant.* C'est fait de nous!.. Malheureux! qui vous ramène?.. pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, *tranquillement.* Je ne suis jamais parti.

ABIGAÏL. Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM. Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait... vous comprenez... Je m'arrêtai et lui dis : (*Portant la main à son épée.*) « Mon officier, je suis à vos ordres. — Mes ordres, me dit-il, les voici, » et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAÏL. Eh bien!

MASHAM. Eh bien!.. c'est à confondre!.. c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE. Est-il possible?

ABIGAÏL. Une pareille récompense!..

MASHAM. Après ce que je venais de faire!.. « Demain matin, continue mon jeune officier, vous remercierez la reine; mais aujourd'hui nous

avons un repas de corps... tous nos camarades du régiment; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène!..» Que répondre?.. Je ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons, me trahir... m'avouer coupable...

ABIGAÏL. Et vous l'avez suivi?..

MASHAM. A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAÏL. Malheureux!..

MASHAM. Et pourquoi cela?

BOLINGBROKE. Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer; qu'il vous suffise de savoir... que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM. Que dites-vous?

BOLINGBROKE. Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu; je désire que le second vous en rapporte autant... Mais, en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, *lui présentant son épée.* Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE. Eh! non... je n'ai pas de brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

ABIGAÏL. Heureusement... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAÏL. Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE. Évitez d'en faire naître; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM. Ce matin, il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE. Tant pis!..

MASHAM. De plus... voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAÏL. Une lettre de qui?

MASHAM. De mon protecteur inconnu! celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'HUISSIER, *paraissant à la porte des appartements de la reine.* Monsieur le capitaine Masham!

MASHAM. La reine qui m'attend... (*Remettant à Abigaïl la lettre et à Bolingbroke la boîte.*) Tenez... et voyez... (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL. Qu'est-ce que cela signifie?

BOLINGBROKE. Lisons!

ABIGAÏL, *lisant la lettre.* « Vous êtes officier! « j'ai tenu ma parole... tenez la vôtre en conti- « nuant à m'obéir; tous les matins, montrez- « vous à la chapelle, et tous les soirs au jeu de « la reine. Bientôt viendra le moment où je me « ferai connaître... D'ici là, silence et obéis- « sance à mes ordres, sinon, malheur à vous!..»

ABIGAÏL. Et quels ordres? je vous le demande.

BOLINGBROKE. Celui de ne pas se marier.

ABIGAÏL. Une protection à ce prix-là, c'est terrible.

BOLINGBROKE. Plus que vous ne croyez, peut-être!

ABIGAÏL. Et pourquoi?

BOLINGBROKE, *souriant.* C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAÏL. Un ami de son père!.. un lord!

BOLINGBROKE, *de même.* Je parierais plutôt pour une lady.

ABIGAÏL. Allons donc! Lui! Arthur! un jeune homme si rangé, et surtout si fidèle!

BOLINGBROKE. Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

ABIGAÏL. Ah! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, *gaiement.* Ah! il y a un post-scriptum?

ABIGAÏL, *lisant, avec émotion.* « J'envoie à M. le « capitaine Masham les insignes de son nouveau « grade. »

BOLINGBROKE, *ouvrant la boîte qu'il tient.* Des ferrets en diamants, d'un goût et d'une magnificence... c'est bien cela.

ABIGAÏL, *les regardant.* O ciel!.. je sais qui! Ces diamants, je les reconnais! ils ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi la semaine dernière...

BOLINGBROKE. A qui?.. parlez?

ABIGAÏL. Oh! je ne le puis!.. je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

BOLINGBROKE. Que vous importe! s'il ne l'aime point, s'il ne s'en doute même pas?

ABIGAÏL. Il le saura... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, *la tenant par la main.* Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera toujours!

ABIGAÏL. Pourquoi donc?

BOLINGBROKE. Ma pauvre enfant!... vous ne connaissez pas les hommes! Le plus modeste et le moins fat a tant de vanité! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame!.. Et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable...

ABIGAÏL. Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE. Et quelle est-elle donc?

ABIGAÏL, *montrant la duchesse qui entre par la galerie, à droite.* La voici!

BOLINGBROKE, *vivement, et lui prenant la lettre qu'elle tient.* La duchesse!.. (*A Abigaïl, qu'il renvoie.*) Laissez-nous..... laissez-nous.

ABIGAÏL. Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, *la poussant par la porte à gauche.* Eh bien! c'est moi qu'elle trouvera!.. (*A part.*) O fortune! tu me devais cette revanche...

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE. *Elle entre rêveuse. Bolingbroke s'approche et la salue respectueusement.*

LA DUCHESSE. Ah! c'est vous, Milord... je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE. Oserais-je vous demander un moment d'audience?

LA DUCHESSE. Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre?

BOLINGBROKE. Aucun encore!.. et vous, Madame?

LA DUCHESSE. Pas davantage...

BOLINGBROKE, *à part.* Tant mieux.

LA DUCHESSE. Alors, que voulez-vous?

BOLINGBROKE. D'abord, m'acquitter de tout ce que je vous dois! la reconnaissance m'en faisait un devoir! Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France, pour payer les deux cent mille livres, auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE. Monsieur...

BOLINGBROKE. C'était beaucoup!.. je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons!.. Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... Vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, *souriant.* Mais si vraiment!.. pour vous!

BOLINGBROKE. Non, Madame : vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'État était l'ordre qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car, grâce à elle, on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres...

Cette leçon vaut bien un million sans doute!

Je ne le regrette pas, et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

LA DUCHESSE. Je comprends! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE. Au contraire... je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE. La paix entre nous!.. c'est difficile.

BOLINGBROKE. Eh bien! une trêve... une trêve de vingt-quatre heures!

LA DUCHESSE. A quoi bon?.. Vous pouvez, quand vous voudrez, commencer l'attaque dont vous m'avez menacée; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente; mes bienfaits ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume!

BOLINGBROKE. C'est fort généreux; mais je doute qu'elle accepte!

LA DUCHESSE. Pour quelle raison, s'il vous plaît?

BOLINGBROKE. Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, *avec ironie.* A cause de vous peut-être?

BOLINGBROKE, *avec fatuité.* C'est possible!

LA DUCHESSE, *gaiement.* Eh mais!.. je commence à le croire! l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre... (*Souriant.*) Là, vraiment, Milord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE. Quand cela serait?..

LA DUCHESSE, *gaiement.* Je le voudrais!

BOLINGBROKE. Et pourquoi?

LA DUCHESSE, *de même.* Un homme d'État amoureux, il est perdu!.. il n'est plus à craindre!

BOLINGBROKE. Je ne vois pas cela!.. Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. Je connais entre autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (*Geste de la duchesse.*) C'est intéressant, n'est-ce pas, Madame?.. Eh bien! ce n'est rien encore!.. Dernièrement, et par son mari qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement

de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques...

LA DUCHESSE, *avec embarras*. Ce n'est guère vraisemblable... et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE. Les voici!.. ainsi que la lettre qui les accompagnait. (*A demi-voix.*) Vous comprenez qu'à nous deux... car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame!.. Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves... mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver; mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur.... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, *avec colère*. Monsieur!..

BOLINGBROKE, *changeant de ton*. Madame la duchesse!.. parlons sans métaphore... Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE. Ah! s'il était vrai!

BOLINGBROKE. Entre nous point de promesses, ni de protestations... Des faits! Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la reine.... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE. A l'instant...

BOLINGBROKE. Non... dès son entrée en fonctions... et il dépend de vous que ce soit dès demain... dès ce soir...

LA DUCHESSE. Ah! vous vous méfiez de moi et de ma parole?

BOLINGBROKE. Ai-je tort?

LA DUCHESSE. La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, *galamment*. Non!.. car je vous trouve charmante!.. et si au lieu d'être dans des camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde!

LA DUCHESSE. Vous croyez...

BOLINGBROKE. Rien de plus vrai! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée!

LA DUCHESSE. Eh bien! donnez-m'en une preuve... une seule, et je consens.

BOLINGBROKE. Laquelle?

LA DUCHESSE. Comment avez-vous découvert ce secret?

BOLINGBROKE. Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE. Que je devine!.. Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure... vous avez acheté à prix d'or... convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, *souriant*. C'est possible.

LA DUCHESSE. Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance!

BOLINGBROKE. Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE. Avec tous!

BOLINGBROKE. Ce soir la nomination d'Abigaïl...

LA DUCHESSE. Ce soir cette lettre...

BOLINGBROKE. Je le promets; trêve loyale et franche pour aujourd'hui!..

LA DUCHESSE. Soit! (*Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres; à part.*) Et demain la guerre... (*Elle sort par la porte à droite, et Bolingbroke par la porte à gauche.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAÏL, *tenant un livre*, LA REINE, *tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite; Abigaïl se tient debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.*

ABIGAÏL. Je ne puis revenir de mon bonheur, et quoique depuis deux jours je ne quitte plus Votre Majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

LA REINE. Ah! ce n'est pas sans peine!... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on ne me connaît pas... J'ai l'air de céder... je cède même pendant quelque temps; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère... C'est ce qui est arrivé!

ABIGAÏL. Vous avez parlé à la duchesse en reine!

LA REINE, *naïvement*. Non, je ne lui ai rien dit;

mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté... et, exprès pour la punir... j'ai encore hésité quelques instants... et puis j'ai dit que décidément... je voulais!

ABIGAÏL. Que de bontés! (*Montrant le livre qu'elle tient à la main.*) Votre Majesté veut-elle?.. (*La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre. Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit:*) Histoire du Parlement!..

LA REINE, *avec un geste d'ennui et posant la main sur le livre.* Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car, depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine...

ABIGAÏL, *toujours le livre à la main.* Les reines s'ennuient donc?

LA REINE, *lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle.* A périr!.. Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides. Avec eux j'écoute. . avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes...

ABIGAÏL. Pas toujours!.. je suis si triste parfois!

LA REINE. Ah! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère qu'ils ont exilé... et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas!

ABIGAÏL. Ah! c'est affreux.

LA REINE. N'est-ce pas?.. Et, pendant que je parlais, je t'ai vue pleurer; et, depuis ce moment-là, toi qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAÏL. Ah! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne!

LA REINE. Oui, je suis bonne. Ils le savent, et ils en abusent... Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes; il leur faut des places; ils en veulent tous! et tous la même... tous la plus belle!

ABIGAÏL. Eh bien! donnez-leur des honneurs et du pouvoir... moi, je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, *se levant, et jetant son ouvrage sur le guéridon.* Ah! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAÏL. Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre?

LA REINE. Tais-toi... tais-toi!.. C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non, non... j'ai préféré ma liberté, j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon.

ABIGAÏL. Je comprends... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même... ni aimer personne?

LA REINE. Non vraiment!

ABIGAÏL. Comment!.. en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un?

LA REINE, *souriant.* Le parlement le défend.

ABIGAÏL. Et vous n'oseriez le braver? Vous n'auriez pas ce courage... vous, la reine?

LA REINE. Qui sait? je suis peut-être plus brave que tu ne crois!

ABIGAÏL, *vivement.* A la bonne heure!

LA REINE. Je plaisante!.. C'est, comme tu le disais..... un rêve! une idée... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc pas? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, *souriant.* Plus tard... je ne dis pas.

ABIGAÏL. C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE. Peut-être! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole... et lui, jamais!.. C'est tout simple... à la reine...

ABIGAÏL. C'est vrai... c'est gênant d'être reine! Mais, avec moi, vous m'avez promis de ne pas l'être!.. Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrons parler de l'inconnu... sans craindre le parlement!

LA REINE. Tu as raison!.. Ici, il n'y a pas de dangers! et, ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État!.. toi, jamais!..

ABIGAÏL. Ah! mon Dieu!..

LA REINE. Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL. C'est que justement j'ai une demande

à vous adresser, une demande très-importante, de la part...

LA REINE. De qui?..

ABIGAÏL. De lord Bolingbroke... Ah! que c'est mal!.. ses intérêts que j'oubliais!.. et qu'il venait de nous confier, à moi... et à M. Masham...

LA REINE, *avec émotion*. Masham!..

ABIGAÏL. L'officier qui est aujourd'hui de service au palais. — Imaginez-vous, Madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré, dans son voyage en France, un digne gentilhomme... un ami... qui lui avait rendu les plus grands services, et il voudrait, à son tour, obtenir pour cet ami...

LA REINE. Une place?.. un titre?..

ABIGAÏL. Non... une audience de Votre Majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE. C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations, je vais donner son nom. (*Passant près de la table, à gauche, et s'asseyant pour écrire.*) Quel est-il?

ABIGAÏL. Le marquis de Torcy.

LA REINE, *vivement*. Tais-toi.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc?

LA REINE, *toujours assise*. Un seigneur que j'estime, que j'honore!.. mais un envoyé de Louis XIV, et si l'on savait même que tu as parlé pour lui...

ABIGAÏL. Eh bien?

LA REINE. Eh bien!.. il n'en faudrait pas davantage pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences... c'est l'amitié la plus fatigante!.. et si je voyais le marquis...

ABIGAÏL. Mais lord Bolingbroke y compte... il y attache une importance... il prétend que tout est perdu, si vous refusez de le recevoir!

LA REINE. En vérité!

ABIGAÏL. Et vous, qui êtes la maîtresse, qui êtes la reine... vous le voudrez, n'est-ce pas?

LA REINE, *avec embarras*. Certainement... je le voudrais...

ABIGAÏL, *vivement*. Vous promettez?

LA REINE. Mais c'est que... silence!

SCENE II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAÏL.

LA DUCHESSE, *entrant par la porte du fond*. Voici, Madame, des dépêches du maréchal... et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke... (*Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.*)

LA REINE. Eh bien!.. achevez.

LA DUCHESSE, *montrant Abigaïl*. J'attends que Mademoiselle soit sortie.

ABIGAÏL, *s'adressant à la reine*. Votre Majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner?

LA REINE, *avec embarras*. Non... car j'ai tout à l'heure des ordres à vous donner... (*Avec une sécheresse affectée.*) Prenez un livre. (*A la duchesse, d'un air gracieux.*) Eh bien! duchesse?..

LA DUCHESSE, *avec humeur*. Eh bien! malgré le discours de Bolingbroke, les subsides sont votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous, à la condition que la question sera nettement tranchée, et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV!

LA REINE. Certainement.

LA DUCHESSE. Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet; et j'ai eu grandement raison, comme nous en étions convenues, de promettre, en votre nom, que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passeports...

ABIGAÏL, *près du guéridon, à droite, où elle est assise, et laissant tomber son livre*. O ciel!

LA DUCHESSE. Qu'avez-vous?

ABIGAÏL, *regardant la reine d'un air suppliant*. Ce livre... que j'ai laissé tomber!

LA REINE, *à la duchesse*. Il me semble, cependant... que, sans rien préjuger, on pourrait peut-être entendre le marquis...

LA DUCHESSE. L'entendre... le recevoir... pour que la majorité, incertaine et flottante, se tourne contre nous et donne gain de cause à Bolingbroke!

LA REINE. Vous croyez!..

LA DUCHESSE. Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter; et si Votre Majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, *effrayée, et avec humeur*. Eh! non, mon Dieu! qu'on ne m'en parle plus... c'en est trop déjà! (*Elle va s'asseoir près de la table, à gauche.*)

LA DUCHESSE. A la bonne heure!.. Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire, pour le marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de Votre Majesté...

LA REINE. C'est bien!

LA DUCHESSE. Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle!

LA REINE. A merveille... je vous remercie!..

LA DUCHESSE, *à part*. Enfin! (*Elle sort.*)

ABIGAÏL, *qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon*. Pauvre marquis

de Torcy... nous voilà bien! (*Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.*)

LA REINE, *à gauche, et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.* Ah! quel ennui! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques?.. et ces dépêches du maréchal... qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre! (*Elle parcourt le rapport.*)

SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL, MASHAM, *paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.*

ABIGAÏL. Eh! mon Dieu, que voulez-vous?

MASHAM, *à voix basse.* Une lettre de notre ami!

ABIGAÏL. De Bolingbroke!.. (*Lisant vivement.*) « Ma chère enfant... puisque la fortune vous « sourit, je conseille à vous et à Masham de par- « ler au plus tôt de votre mariage à la reine. « Mais pendant que vous êtes en faveur... moi, « je suis perdu!.. Venez à mon aide!.. Je suis « là... je vous attends!.. Il y va de notre salut à « tous. » Ah! j'y cours. (*Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.*)

SCÈNE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, *toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.* Qu'est-ce! (*Masham s'arrête.*) Ah! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham!

MASHAM. Oui, Madame... (*A part.*) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE. Que voulez-vous?

MASHAM. Une grâce de Votre Majesté.

LA REINE. A la bonne heure!.. vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien!..

MASHAM. C'est vrai, Madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE. Qui vous rend plus hardi?

MASHAM. La position où je me trouve... et si Votre Majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE. Dans ce moment c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, *respectueusement.* Je me retire!..

LA REINE. Non!.. je dois avant tout justice à mes sujets; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes... et la vôtre a rapport sans doute à votre grade?

MASHAM. Non, Madame!

LA REINE. A votre avancement?..

MASHAM. Oh! non, Madame, je n'y pense pas!

LA REINE, *souriant.* Ah!.. et à quoi pensez-vous donc?

MASHAM. Pardon... Madame!.. je crains que ce ne soit manquer de respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, *gaiement.* Pourquoi donc? j'aime beaucoup les secrets! Continuez, je vous prie! (*Lui tendant la main.*) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, *portant la main à ses lèvres.* Ah! Madame!..

LA REINE, *retirant sa main, avec émotion.* Eh bien!

MASHAM. Eh bien! Madame... j'avais déjà, et sans m'en douter, un protecteur puissant.

LA REINE, *faisant un geste de surprise.* Ah! bah!

MASHAM. Cela vous étonne?..

LA REINE, *le regardant avec bienveillance.* Non! cela ne m'étonne pas...

MASHAM. Ce protecteur... qui jamais ne s'est fait connaître... me défend sous peine de sa colère...

LA REINE. Eh bien!.. vous défend ..

MASHAM. De jamais me marier!

LA REINE, *riant.* Vous!.. vous avez raison!.. c'est une aventure!.. et des plus intéressantes... (*Avec curiosité.*) Achevez, achevez... (*Se tournant avec humeur vers Abigaïl qui rentre.*) Qu'est-ce donc?.. qui se permet d'entrer ainsi?..

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ABIGAIL.

LA REINE. Ah! c'est toi, Abigaïl?.. plus tard je te parlerai.

ABIGAÏL. Eh! non, Madame, c'est sur-le-champ! Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à Votre Majesté!

LA REINE, *avec humeur.* Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses!.. Que me veut-on?.. quelle est cette personne?

ABIGAÏL. Lord Bolingbroke.

LA REINE, *avec effroi et se levant.* Bolingbroke!..

ABIGAÏL. Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante!

LA REINE, *à part, avec impatience.* Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (*Haut.*) C'est impossible... la duchesse va venir.

ABIGAÏL. Eh bien! avant qu'elle revienne!

LA REINE. Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler d'affaires d'État! D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien!

ABIGAÏL. Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

LA REINE. Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui?.. Qu'avez-vous fait?

ABIGAÏL. Punissez-moi, Madame, car le voici!

LA REINE, *avec colère et traversant le théâtre.* Laissez-nous!

ABIGAÏL, *à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre, et à voix basse.* Elle est mal disposée!

MASHAM, *de même.* Et vous n'y pourrez rien!

BOLINGBROKE. Qui sait?.. le talent... ou le hasard! celui-là surtout!.. (*Abigaïl et Masham sortent.*)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, LA REINE, *qui a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.*

LA REINE, *à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.* Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE. Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, *se levant.* Ah! je m'en doutais!.. et c'est justement là ce que je craignais... Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... j'apprécie vos motifs et vous en remercie... Mais, voyez-vous, ce serait inutile; les passeports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE. Ils ne le sont pas encore! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE. Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire... j'attends la duchesse pour cette signature... elle va venir à trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE. Je comprends...

LA REINE. Ce seraient de nouvelles scènes!.. de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

BOLINGBROKE. Vous m'éloignez..... vous me congédiez pour accueillir une ennemie... Pardon... Madame, je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent?.. Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter. (*La reine qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.*) Un quart d'heure, Madame, un quart d'heure!.. c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays : son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... Et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre bonheur et à nos intérêts. Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... payer des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, Madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

LA REINE. Permettez, Milord!..

BOLINGBROKE, *continuant.* Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants, et que dans leur glorieuse défaite, les vaincus n'en ont perdu que huit mille. Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de bataille et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés?.. Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas!

LA REINE. Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez... il faut un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous

et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, *s'animant.* Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE. Non... non... laissez-moi l'ignorer!.. Il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... je ne le puis.

BOLINGBROKE, *à part.* Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère? (*Haut.*) Quoi! Madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de vos subsides entre dans les coffres du duc de Marlborough, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, *écoutant et croyant entendre la duchesse.* Silence... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke... on vient...

BOLINGBROKE. Non, Madame... (*Continuant avec chaleur.*) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE. Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE. Voilà cependant la vérité!.. Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici... Arthur Masham, peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, *avec émotion.* Masham... que dites-vous?

BOLINGBROKE. Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, *tremblante.* Lui!.. Masham!..

BOLINGBROKE, *prêt à sortir.* Lui... ou tout autre, qu'importe?

LA REINE, *avec colère.* Ce qu'il m'importe, dites-vous?.. (*Se levant vivement.*) Si l'on m'abuse, si l'on me trompe!.. si l'on met en avant les intérêts de l'Etat, quand il s'agit de caprices, d'intrigues, ou d'intérêts particuliers... Non, non... il faut que tout s'explique! Restez, Milord, restez; moi, la reine, je veux, je dois tout savoir! (*Elle va regarder du côté de la galerie, à droite, et revient.*)

BOLINGBROKE, *à part, pendant ce temps.* Est-ce que par hasard... le petit Masham?.. O destin de l'Angleterre, à quoi tenez-vous?

LA REINE, *avec émotion.* Eh bien! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse...

BOLINGBROKE, *observant la reine.* Désire la continuation de la guerre...

LA REINE, *de même.* Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, *de même.* Oui, Madame...

LA REINE. Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE. J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE. Lesquelles?

BOLINGBROKE, *vivement.* D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour dans la maison de Sa Majesté.

LA REINE. C'est vrai!

BOLINGBROKE, *de même.* C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE. C'est vrai!

BOLINGBROKE. Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE. Oui, oui, vous avez raison, sous prétexte que moi-même, je le voulais... je le désirais... (*Vivement.*) Et j'y pense maintenant, ce protecteur inconnu .. dont Masham me parlait...

BOLINGBROKE. Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE. Qui lui défendait de se marier...

BOLINGBROKE, *près de la reine et presque à son oreille.* C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à sa vive imagination! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux plaisirs que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées et fait voter des subsides pour continuer la guerre!.. (*Avec intention.*) la guerre qui fait sa gloire, sa fortune... et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant hasard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition... servent en même temps ses amours! (*Voyant le geste de colère de la reine.*) Oui, Madame...

LA REINE. Silence!.. c'est elle!..

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine et reste stupéfaite.* Bolingbroke!.. (*Bolingbroke s'incline et salue.*)

LA REINE, *qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.* Qu'est-ce, Milady?.. que voulez-vous?

LA DUCHESSE, *lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.* Les passeports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne!

LA REINE, *sèchement.* C'est bien!.. (*Elle jette les papiers sur la table.*)

LA DUCHESSE. Je l'apporte à signer à Votre Majesté.

LA REINE, *de même, et allant s'asseoir à la table, à gauche.* Très-bien!.. Je lirai... j'examinerai.

LA DUCHESSE, *à part*. O ciel!.. (*Haut.*) Votre Majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même... et ce matin...

LA REINE. Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, *avec colère, et regardant Bolingbroke*. Ah! je devine sans peine!.. et il m'est aisé de voir à quelle influence Votre Majesté cède en ce moment!

LA REINE, *cherchant à se contenir*. Que voulez-vous dire?.. et quelle influence? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, *debout près de la table, et à droite de la reine*. Nous le savons tous!..

LA REINE. On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi... mais dès qu'elle m'est connue... dès qu'il s'agit des intérêts de l'État... je n'hésite plus!

BOLINGBROKE. C'est parler en reine...

LA REINE, *s'animant*. Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre...

LA DUCHESSE. Madame!..

LA REINE, *s'animant de plus en plus*. Tout calculé... il est constant qu'à la bataille de Hochstett, ou de Malplaquet, nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE. Mais, permettez...

LA REINE, *se levant*. Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste... et de savoir par moi-même?.. Non, madame la duchesse... je ne veux pas servir des desseins ambitieux... ou d'autres! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'État.

LA DUCHESSE. Un mot seulement...

LA REINE. Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle... (*A Abigaïl, qui vient de sortir par la porte à droite.*) Viens, partons!

ABIGAÏL. Comme Votre Majesté est émue!

LA REINE, *à demi-voix, et l'amenant sur le bord du théâtre*. Ce n'est pas sans raison!.. Il est un mystère que je veux pénétrer... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAÏL, *gaiement*. Qui?.. l'inconnu?

LA REINE. Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde!

ABIGAÏL, *de même*. Pour cela, il faut le connaître!

LA REINE, *se retournant, et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond, et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas à Abigaïl*: Tiens, le voici!

ABIGAÏL, *immobile de surprise*. O ciel!

BOLINGBROKE, *qui est passé près d'elle*. La partie est superbe!

ABIGAÏL. Elle est perdue!..

BOLINGBROKE. Elle est gagnée! (*La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre. Toutes deux s'éloignent. La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH. C'est inouï!.. Pour la première fois de sa vie, elle avait une volonté!.. une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke?.. Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?.. (*D'un air de mépris.*) Allons donc! (*Après un instant de silence.*) Je le saurai!.. En attendant, et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où, toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore!.. et il a fallu employer les grands moyens!.. Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la chambre... si le marquis partait!.. et j'ai ses passeports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe?.. Mais, tout en signant, la reine, qui ne tient à rien... pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit... une colère secrète et concentrée, qu'elle n'osait laisser éclater... (*En riant.*) Décidément elle déteste sa favorite!.. Je le sais, et c'est ce qui fait ma force!.. la faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!.. mais quand elle l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?.. Ah! notre jeune officier.

SCÈNE II.

MASHAM, LA DUCHESSE.

MASHAM. C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi... N'importe .. ayons-en toujours peur... de confiance! (*Il la salue respectueusement.*)

LA DUCHESSE. N'est ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM. Oui, Milady. (*A part.*) Ah! mon Dieu! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE. Quels titres aviez-vous à cette nomination?

MASHAM. Fort peu, si l'on considère mon mérite; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE. C'est bien!.. j'aime cette réponse, et je vois que milord a eu raison de vous nommer...

MASHAM. Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre?

LA DUCHESSE. Il vous l'accordera; parlez.

MASHAM. Est-il possible?

LA DUCHESSE. Quelle est cette faveur?

MASHAM. C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE, Il le fera... croyez-en ma parole...

MASHAM. Ah! Madame... tant de bontés!.. vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE. Eh! qui donc?

MASHAM. Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE. Ce dévouement, puis-je y compter... puis-je le réclamer?

MASHAM. Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, *le regardant avec bienveillance.* C'est bien! Masham! je suis contente de vous. (*Lui faisant signe d'avancer.*) Approchez.

MASHAM, *à part.* Quels regards pleins de bonté! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE. Vous m'écoutez, n'est-ce pas?

MASHAM. Oui, Milady. (*A part.*) Que peut-elle me vouloir?

LA DUCHESSE. Il s'agit d'une mission importante, dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre avec moi et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM. Un coupable?

LA DUCHESSE. Oui, un crime audacieux et qui ne mérite pas de grâce a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que, du reste, j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. A été assassiné!

MASHAM, *avec indignation.* Non, Madame, il a été tué loyalement et l'épée à la main, par un gentilhomme insulté dans son honneur!

LA DUCHESSE. Eh bien! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer; vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM. Ne poursuivez personne, Madame, car c'est moi!..

LA DUCHESSE. Vous, Masham!

MASHAM. Moi-même.

LA DUCHESSE, *vivement, et lui mettant la main sur la bouche.* Taisez-vous!.. taisez-vous!.. que tout le monde l'ignore! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine!.. (*Vivement.*) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement... vous me l'avez dit : et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de nos ennemis, et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat... dont elle semble la récompense...

MASHAM. C'est vrai!

LA DUCHESSE. Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM. Est-il possible!.. un pareil intérêt!..

LA DUCHESSE. Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... Ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment; il faut partir pour l'armée.

MASHAM. Ah! que je vous remercie!

LA DUCHESSE, *avec émotion.* Pour peu de jours, Masham, le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai, pour le maréchal, des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM. A quelle heure?

LA DUCHESSE. Après le cercle de la reine... ce soir!.. Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie!

MASHAM. Je vous le jure! Mais je ne puis en revenir encore... vous que je craignais... vous que je redoutais... Ah! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE. Ce soir, vous me direz cela... Du silence! on vient

SCÈNE III.

Les précédents, ABIGAÏL, *entrant tout émue par la porte à droite.*

ABIGAÏL. Seul avec elle... un tête-à-tête!..

LA DUCHESSE, *à part.* Encore cette Abigaïl, que je rencontrerai sans cesse. (*Haut.*) Qui vous amène?.. Que voulez-vous?.. que demandez-vous?

ABIGAÏL, *troublée, et les regardant tous deux.* Rien... je ne sais pas... je craignais... (*Se rappelant ses idées.*) Ah!.. si, vraiment... je me rappelle... la reine veut vous parler, Madame...

LA DUCHESSE. C'est bien... je m'y rendrai plus tard...

ABIGAÏL. A l'instant même, Madame, car la reine vous attend.

LA DUCHESSE, *avec colère.* Eh bien! dites à votre maîtresse...

ABIGAÏL, *avec dignité.* Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre. (*La duchesse fait un geste de colère, puis elle se reprend, se contient et sort.*)

SCÈNE IV.

MASHAM, ABIGAÏL.

MASHAM. Y pensez-vous, Abigaïl? lui parler ainsi?

ABIGAÏL. Pourquoi pas!.. j'en ai le droit. Et vous, Monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense?

MASHAM. Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible...

ABIGAÏL. Si méchante!.. je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM. Eh bien! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés... à sa protection.

ABIGAÏL. Sa protection!.. Comment! qui vous a dit!..

MASHAM. Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

ABIGAÏL, *sèchement.* A quoi bon?.. M. de Saint-Jean n'est-il pas là?.. Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections!

MASHAM, *étonné.* Abigaïl... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble... cette émotion...

ABIGAÏL. Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai couru... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit?

MASHAM. Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée...

ABIGAÏL, *poussant un cri.* Vous faire tuer!.. pour vous soustraire au danger... Et vous croyez que cette femme-là vous aime... (*Se reprenant.*) Non... je veux dire... vous porte intérêt... vous protége!

MASHAM. Oui, sans doute... je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal... ce soir, chez elle...

ABIGAÏL. Vous avez dit cela, malheureux!..

MASHAM. Où est le mal!

ABIGAÏL. Et vous irez?

MASHAM. Oui vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAÏL, *avec joie.* En vérité!.. (*A part.*) Et moi qui le soupçonnais... (*Haut, et avec émotion.*) Pardon, Arthur... ce que vous me dites là est bien...

MASHAM. N'est-ce pas?... et ce soir chez elle... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAÏL. Non... non, je vous en conjure... ne vous rendez pas à ses ordres... trouvez un prétexte...

MASHAM. Y pensez-vous?.. c'est l'offenser... c'est nous perdre!

ABIGAÏL. N'importe!.. cela vaut mieux...

MASHAM. Et pour quelle raison?..

ABIGAÏL, *avec embarras.* C'est que... ce soir et à peu près à la même heure... la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler, et qu'elle vous attendrait peut-être!.. ce n'est pas sûr!

MASHAM. Je comprends!.. et alors j'irai chez la reine...

ABIGAÏL. Non, vous n'irez pas non plus!

MASHAM. Et pourquoi donc?

ABIGAÏL. Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi! car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM. Qu'est-ce que cela veut dire?

ABIGAÏL. Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous, comme je vous aime?

MASHAM. Plus que ma vie...

ABIGAÏL. C'est ce que je voulais dire!.. Eh bien! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelque absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM. Je vous le jure!

ABIGAÏL. Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM. Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine.

ABIGAÏL, *vivement*. Encore moins!..

MASHAM. C'est pour cela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait... car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant...

ABIGAÏL, *à part*. Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM. Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main... que j'ai baisée. (*A Abigaïl.*) Qu'avez-vous, la vôtre est glacée?..

ABIGAÏL. Non... (*A part.*) Elle ne m'avait pas dit cela! (*Haut.*) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine... je suis comblée de ses bontés, de son amitié; et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, *avec colère*. Ah! je comprends... quelques-uns de ces lords... de ces grands seigneurs. On veut nous séparer, nous désunir, vous ravir à mon amour...

ABIGAÏL. Oui, c'est à peu près cela. Silence, on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir! Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM. Vous croyez?

ABIGAÏL. Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez!

MASHAM, *étonné*. Moi!..

ABIGAÏL. Ah! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM. Et je tiendrai tous mes serments! (*Il lui baise la main et sort par la porte du fond.*)

SCÈNE V.

ABIGAÏL, *pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour*. Ah! Arthur!.. que je t'aime!.. plus qu'autrefois... plus que jamais! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh! non, je l'aimerais sans cela! (*On frappe encore à la porte à gauche.*) Et milord que j'oubliais, je perds la tête... (*Elle va ouvrir la porte à gauche à Bolingbroke.*)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, ABIGAÏL.

BOLINGBROKE, *entrant gaiement*. J'accours aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAÏL, *sans l'écouter*. Oui... oui, la reine m'adore et ne peut plus se passer de moi! Mais venez, ou tout est perdu!

BOLINGBROKE. O ciel!.. est-ce que le marquis de Torcy?

ABIGAÏL, *se frappant la tête*. Ah! c'est vrai!.. je n'y pensais plus! la duchesse est venue dans le cabinet de la reine... celle-ci a signé!..

BOLINGBROKE, *avec effroi*. Le départ de l'ambassadeur!..

ABIGAÏL. Oh! ce n'est rien encore!.. imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE. Le marquis s'éloigne de Londres...

ABIGAÏL, *sans l'écouter*. Dans vingt-quatre heures! (*Avec force.*) Mais si vous saviez...

BOLINGBROKE, *avec colère*. Et la duchesse...

ABIGAÏL, *vivement*. La duchesse n'est pas la plus à craindre! un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE. Pour qui?

ABIGAÏL. Pour Masham!..

BOLINGBROKE, *avec impatience*. Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux... Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAÏL. Et moi, je vous parle des miens! L'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir!

BOLINGBROKE. Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle!

ABIGAÏL. Comme l'amour!

BOLINGBROKE. Eh bien! voyons! Vous dites donc que la reine a signé.

ABIGAÏL, *avec impatience*. Oui... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBROKE. Je sais!.. et la voilà au mieux avec la duchesse!

ABIGAÏL, *de même*. Non... elle la déteste.. elle lui en veut... j'ignore pourquoi... et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, *vivement*. Une explosion qui n'at-

tend plus que l'étincelle... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible!.. Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui! que par égard pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela?

ABIGAÏL, *d'un air distrait.* Je crois que oui... je n'en suis pas sûre!.. Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE. C'est juste...voyons cet autre sujet?

ABIGAÏL. Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien! ce n'était rien!.. une autre encore... une autre grande dame... (*Avec embarras.*) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, *à part.* Pauvre enfant!.. elle croit me l'apprendre. (*Haut.*) Comment le savez-vous?

ABIGAÏL. C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus!

BOLINGBROKE, *avec intention.* J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne... duchesse ou marquise, aime aussi Masham?

ABIGAÏL. C'est bien mal, n'est-ce pas? c'est bien injuste! Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi, je n'avais que celui-là!.. Et comment le défendre, moi, pauvre fille? comment le disputer à deux grandes dames?

BOLINGBROKE. Tant mieux! c'est moins redoutable qu'une seule...

ABIGAÏL, *étonnée.* Si vous pouvez me prouver cela?

BOLINGBROKE. Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut: les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous?

ABIGAÏL. A peu près... Mais le danger le voici! la duchesse a donné rendez-vous à Masham ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE. Très-bien...

ABIGAÏL, *avec impatience.* Eh! non, Monsieur, c'est très-mal!

BOLINGBROKE. C'est ce que je voulais dire!

ABIGAÏL. Et en même temps, l'autre personne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE. Que vous disais-je? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous?

ABIGAÏL. A aucun, je l'espère!.. Heureusement cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir, au moment même... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours.... pour des raisons que je ne puis expliquer....

BOLINGBROKE, *froidement.* Son mari?

ABIGAÏL, *vivement.* C'est cela même... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE. Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAÏL. Dans ce cas-là, pour prévenir, moi et Arthur, elle doit, ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur et demander négligemment un verre d'eau.

BOLINGBROKE. Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez?

ABIGAÏL. Mot pour mot.

BOLINGBROKE. C'est facile à comprendre.

ABIGAÏL. Que trop!.. Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas?.. car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre! plutôt mourir! plutôt me perdre!

BOLINGBROKE. Y pensez-vous?

ABIGAÏL. Oh! pour moi, peu m'importe!.. mais pour lui!.. plus j'y réfléchis!.. Ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où, à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté... Que faut-il faire?.. Conseillez-moi... Je ne sais que devenir et je n'ai d'espoir qu'en vous!..

BOLINGBROKE, *qui, pendant ce temps, a réfléchi, lui prend vivement la main.* Et vous avez raison! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous! le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine!

ABIGAÏL, *avec impatience.* Eh! Monsieur...

BOLINGBROKE, *vivement.* Nous sommes sauvés! Masham aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGAÏL. Ah! Bolingbroke!.. si vous dites vrai... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière! On ouvre chez la reine... partez! si l'on vous voyait!..

BOLINGBROKE, *froidement, apercevant la duchesse.* Je puis rester, on m'a vu.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LA DUCHESSE, *sortant de l'appartement à droite.* — *La duchesse, apercevant*

Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique. — Abigaïl la lui rend et sort. Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.

BOLINGBROKE, *avec ironie*. Grâce au ciel ! la voix du sang agit enfin ! et vous voilà à merveille avec votre parente !.. cela me donne de l'espoir pour moi !

LA DUCHESSE, *de même*. En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer.

BOLINGBROKE, *galamment*. J'ai déjà commencé ! et vous, Madame?

LA DUCHESSE. Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE. Vous pourriez ajouter pour ma loyauté... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour !

LA DUCHESSE. Et moi, les miennes ! j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

BOLINGBROKE. Comment vous rien cacher? vous avez tant d'esprit !

LA DUCHESSE. J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives, et miss Abigaïl, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

BOLINGBROKE. J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à vous, Madame, que je devais m'adresser... et je le fais... (*S'approchant de la table et y prenant une lettre imprimée.*) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service.

LA DUCHESSE, *riant*. Vraiment, Milord !.. un service... à vous?

BOLINGBROKE. Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble ! Tout l'avantage pour vous... deux cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

LA DUCHESSE. Milord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet. Je le préviens que j'ai pris des mesures générales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke votre femme... (*A demi-voix et en confidence.*) Je les ai obtenues de lord Evendale...

BOLINGBROKE, *de même et souriant*. Au prix coûtant, sans doute?

LA DUCHESSE, *avec colère*. Monsieur...

BOLINGBROKE. N'importe le moyen !.. vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte !.. au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

LA DUCHESSE, *avec ironie*. Qui me sera agréable?

BOLINGBROKE, *souriant*. Je ne le pense pas ! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (*A demi-voix.*) Vous avez une rivale !

LA DUCHESSE, *vivement*. Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE. Il y a une lady à la cour, une noble dame, qui a des vues sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

LA DUCHESSE, *tremblante de colère*. Vous me trompez...

BOLINGBROKE, *froidement*. Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous, après le cercle de la reine...

LA DUCHESSE. O ciel !

BOLINGBROKE. C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu, Madame. (*Il veut sortir par la porte à gauche.*)

LA DUCHESSE, *avec colère, et le suivant jusque près de la table qui est à gauche*. Ce que vous disiez tout à l'heure... le lieu... du rendez-vous?.. le signal?.. parlez !

BOLINGBROKE, *lui présentant la plume, qu'il prend sur la table*. Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy; (*La duchesse se met vivement à la table.*) invitation de forme et de convenance... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme avec moi... (*Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. Un valet de pied paraît; il lui donne la lettre.*) Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade... vis-à-vis le palais... (*Le valet de pied sort.*) Il l'aura dans cinq minutes

LA DUCHESSE. Eh bien ! Milord... cette personne...

BOLINGBROKE. Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE. Lady Albemarle, ou lady Elworth.. j'en suis sûre.

BOLINGBROKE, *avec intention*. J'ignore son nom ; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillants, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, *avec impatience*. Achevez... achevez, de grâce !

BOLINGBROKE. Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE. Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE. Oui vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, *avec colère*. Ah! malheur à eux... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, *à part*. J'y compte bien!

LA DUCHESSE. Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE. Modérez-vous... voici la reine et ces dames...

SCÈNE VIII.

LA REINE ET LES DAMES DE SA SUITE, *entrant par la porte à droite;* SEIGNEURS DE LA COUR ET MEMBRES DU PARLEMENT, *entrant par le fond. Les dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite;* ABIGAIL ET QUELQUES DEMOISELLES D'HONNEUR *se tiennent debout derrière elles. A gauche, et sur le devant du théâtre,* BOLINGBROKE ET QUELQUES MEMBRES DU PARLEMENT. *A droite,* LA DUCHESSE *observe toutes les dames. Du même côté,* MASHAM ET QUELQUES OFFICIERS.

LA DUCHESSE, *à part, et regardant toutes les dames*. Laquelle?.. Je ne puis deviner... (*A la reine qui s'approche.*) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, *cherchant des yeux Masham*. A merveille... (*A part.*) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, *à voix haute*. Le tri de la reine! (*S'approchant de la reine, et à voix basse.*) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, *sans l'écouter, et cherchant toujours*. Très-bien!.. (*Apercevant Masham.*) C'est lui!..

LA DUCHESSE. Cela contentera l'opposition.

LA REINE, *regardant Masham*. Oui... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, *avec ironie*. Vraiment?.. (*La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.*)

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Oui, Messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE. Vous croyez?..

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE. C'est inouï!..

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant*. Monsieur l'ambassadeur, marquis de Torcy! (*Étonnement général; tout le monde se lève et le salue. Bolingbroke va au-devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.*)

LA REINE, *d'un air gracieux*. Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu; nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, *bas, à la reine*. Rien de plus... de grâce, prenez garde!

LA REINE, *se tournant vers Bolingbroke, qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix*: Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBROKE, *s'inclinant avec respect*. Ah! Madame... que de bontés!..

LE MARQUIS, *bas, à Bolingbroke*. Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, *de même*. Je le sais...

LE MARQUIS, *de même*. Cela va donc bien?

BOLINGBROKE, *de même*. Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

LE MARQUIS, *de même*. Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine?..

BOLINGBROKE, *de même*. Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS, *de même*. Du parlement ou des ministres?

BOLINGBROKE, *de même*. Non, d'un allié bien léger... et bien fragile... (*On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri, et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.*)

LA DUCHESSE, *de l'autre côté, et s'adressant à la reine*. Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partners?

LA REINE. Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE. Lady Abercrombie...

LA REINE. Non! (*Montrant une dame qui est près d'elle.*) Lady Albemarle.

LADY ALBEMARLE. Je remercie Votre Majesté!..

LA DUCHESSE, *à part*. Et moi aussi. (*Regardant lady Albemarle.*) Par ce moyen, elle ne lui parlera pas. (*Haut.*) Et pour la troisième personne?

LA REINE. La troisième? — Eh mais!.. (*Apercevant le marquis de Torcy, qui s'approche d'elle.*) monsieur l'ambassadeur... (*Mouvement général d'étonnement et de joie de Bolingbroke.*)

LA DUCHESSE, *bas, à la reine, avec reproche*. Un pareil choix... une pareille préférence...

LA REINE, *de même*. Qu'importe!

LA DUCHESSE, *de même*. Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, *de même*. Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, *de même*. On va penser... on va croire...

LA REINE, *de même*. Tout ce qu'on voudra! (*Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine, qu'il conduit à la table du tri, et s'assied entre elle et lady Albemarle. La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur, et passe du côté gauche.*)

BOLINGBROKE, *près d'elle, et à voix basse*. C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses... le marquis, admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté; c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, *avec dépit*. Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE. Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE. En effet... (*Elle veut faire un pas.*)

BOLINGBROKE, *la retenant*. Mais, au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE. Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, *jouant toujours, et ayant l'air de répondre au marquis*. Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait, dans ce salon... une chaleur étouffante... (*Avec émotion, et s'adressant à Masham.*) Monsieur Masham! (*Masham s'incline.*) je vous demanderai un verre d'eau!

LA DUCHESSE, *poussant un cri, et faisant un pas vers la reine*. O ciel!

LA REINE. Qu'avez-vous donc, duchesse?

LA DUCHESSE, *furieuse et cherchant à se contenir*. Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi! Votre Majesté... il serait possible...

LA REINE, *toujours assise et se retournant*. Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement?

LA DUCHESSE. Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE ET LE MARQUIS, *voulant la calmer*. Madame la duchesse!..

LADY ALBEMARLE. C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, *avec dignité*. Quoi donc, qu'ai-je oublié?

LA DUCHESSE, *troublée et cherchant à se remettre*. Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, *étonnée*. Tant de bruit pour cela! (*Se retournant vers la table de jeu.*) Eh bien! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, *stupéfaite*. Moi!

BOLINGBROKE, *à la duchesse, à qui Masham présente en ce moment le plateau*. Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, *se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente*. Ah!

LA REINE, *avec impatience*. Eh bien, Madame... m'avez-vous entendue? et ce droit réclamé avec tant d'instance... (*La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.*)

LA REINE, *se levant avec vivacité*. Ah! vous êtes d'une maladresse... (*Tout le monde se lève, et Abigaïl descend à droite, près de la reine.*)

LA DUCHESSE. C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, *avec aigreur*. Cela prouve mon indulgence!

LA DUCHESSE, *de même*. Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, *de même*. Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE. Je ne les impose point à Votre Majesté, et s'ils lui sont importuns... je lui offre ma démission.

LA REINE. Je l'accepte!

LA DUCHESSE, *à part*. O ciel!..

LA REINE. Je ne vous retiens plus... Milords et Mesdames... vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, *bas, à la duchesse*. Duchesse, il faut céder!..

LA DUCHESSE, *à part, avec colère*. Jamais!.. Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu! (*Haut, à la reine.*) Encore un mot, Madame!.. En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, *à part*. Que veut-elle faire?

LA DUCHESSE, *montrant Bolingbroke*. Sur la plainte de Milord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke...

BOLINGBROKE, *à part*. O ciel!

LA DUCHESSE, *à Bolingbroke*. C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ monsieur Masham, que voici!

LA REINE, *avec douleur*... Masham!.. il serait vrai!..

MASHAM, *baissant la tête*. Oui, Madame!..

LA DUCHESSE, *contemplant la douleur de la reine, et bas, à Bolingbroke*. Je suis vengée!..

BOLINGBROKE, *de même et avec joie*. Mais nous l'emportons!

LA DUCHESSE, *fièrement*. Pas encore, Messieurs! (*Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. — La reine, appuyée sur Abigaïl, rentre dans ses appartements et la duchesse sort par le fond. — La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente le boudoir de la reine. — Deux portes au fond. — A gauche, une fenêtre avec un balcon. — A droite, la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine. — A gauche, une table et un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLINGBROKE, *entrant par la porte du fond, à gauche*. « Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine », m'a écrit Abigaïl!.. M'y voici! toutes les portes se sont ouvertes devant moi!.. Est-ce Sa Majesté elle-même... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler?.. Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre, l'explosion habilement préparée a enfin eu lieu... ce devait être. Ces deux augustes amies qui depuis si longtemps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse... je me doutais bien que dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux.. je croyais qu'aux yeux de toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé... elle s'est arrêtée à temps!.. elle s'est modérée... mais les premiers coups sont portés... la duchesse en disgrâce, les whigs furieux, le bill rejeté; bouleversement général. Je disais bien que de ce verre d'eau dépendait le destin de l'État... (*Réfléchissant.*) Alors... et dès que je serai ministre...

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, *sortant par la porte du fond, à droite*.

ABIGAÏL. Ah! Milord! vous voilà!

BOLINGBROKE... Oui... je m'occupais du ministère.

ABIGAÏL. Lequel?

BOLINGBROKE. Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera pas.

ABIGAÏL. Au contraire!.. nous en sommes plus loin que jamais!

BOLINGBROKE. Que me dites-vous?

ABIGAÏL. Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine... à travailler avec elle et à parler de Masham... (*Vivement.*) qui ne risque rien... n'est-ce pas?

BOLINGBROKE. Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAÏL. Et pour la suite...

BOLINGBROKE. Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAÏL, *naïvement*. Ah! vous me faites trembler!

BOLINGBROKE, *vivement*. Et moi aussi!.. Achevez donc!

ABIGAÏL. Eh bien! sont arrivés chez la reine..: milady... milady... une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE. Lady Abercrombie?

ABIGAÏL. C'est cela... avec lord Devonshire et Walpole.

BOLINGBROKE. Des amis de la duchesse...

ABIGAÏL. Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE. C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAÏL. Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux effets... que le parti whig était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE. Et la reine, qu'a-t-elle répondu?

ABIGAÏL. Elle ne répondait rien... incertaine... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE. Qu'il fallait donner.

ABIGAÏL. Est-ce que je m'y connais?

BOLINGBROKE. Qu'importe?.. demandez à la moitié des conseillers de la couronne!.. Enfin, qu'est-il arrivé?

ABIGAÏL. La reine hésitait encore, lorsque lady Abercrombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE. Qu'a-t-elle pu lui dire?

ABIGAÏL. Je l'ignore!.. J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evendale... et celui de Masham!.. (*Vivement.*) Oh! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine jusque-là froide et sévère, a dit, d'un air de bonté: N'en parlons plus, qu'elle vienne! je la reverrai.

BOLINGBROKE, *avec colère*. La duchesse! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAÏL. Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de vous écrire sur-le-champ: « Venez! » pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE. Avec qui?

ABIGAÏL. Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, *avec impatience*. Eh bien!

ABIGAÏL. Eh bien!.. il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clé des petits appartements. (*Montrant la porte à droite.*) Cette clé qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure, et sans être vue!..

BOLINGBROKE, *avec impatience*. Je le sais.

ABIGAÏL. La reine refusera de la reprendre; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de Sa Majesté, qui la relèvera, et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE. O faiblesse de femme et de reine!.. et au moment où nous tenions la victoire.

ABIGAÏL. Y renoncer à jamais!

BOLINGBROKE. Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi! je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours!.. Cette réconciliation... cette entrevue... à quel moment?

ABIGAÏL. Dans une demi-heure!

BOLINGBROKE. Il faut que je parle à la reine!..

ABIGAÏL. Elle est renfermée avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, *se frappant la tête*. Mon Dieu!.. mon Dieu, que faire?.. Il faut pourtant que je la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai! Mais pour tout cela une demi-heure!..

ABIGAÏL, *lui montrant la porte du fond, à gauche, qui s'ouvre*. Quel bonheur!.. c'est la reine!

BOLINGBROKE, *respirant*. Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir!..

ABIGAÏL. Oui, Milord!.. Que Dieu le protége! (*Abigaïl sort par la porte du fond, à droite.*)

SCENE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, *à part*. Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée... (*Levant les yeux, et gaiement.*) Ah! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, *souriant, avec ironie*. J'apprends le nouveau trait de clémence de Votre Majesté... c'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE. L'oublier, dites-vous?.. plût au ciel! Mais le moyen!.. il n'est question que de cela, et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs... mais je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE. Et l'on vous réconcilie?..

LA REINE. Bien malgré moi... mais il a fallu en finir... Vous qui êtes pour la paix... vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse... (*Geste d'étonnement de Bolingbroke.*) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier! (*Étourdiment*). Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier... (*Gravement.*) Mais le petit Masham... ce que vous m'en aviez dit!

BOLINGBROKE. Eh bien!..

LA REINE, *souriant, avec contentement*. Erreur complète!

BOLINGBROKE, *à part*. C'est donc cela!

LA REINE. Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE. Vous croyez!

LA REINE, *souriant*. J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler!.. c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!

BOLINGBROKE, *souriant*. Votre Majesté appelle cela une raison!..

LA REINE, *d'un ton sévère*. Certainement. (*Riant.*)

Et puis, réfléchissez... raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINGBROKE, *à demi-voix*. Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant?

LA REINE. Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, *riant et toujours à demi-voix*. La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner... qu'hier au soir, Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, *à part*. O ciel!

BOLINGBROKE. Avec qui?.. on l'ignore! il est même douteux que ce soit vrai... mais, si Votre Majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, *vivement*. Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même heure, après le cercle de Votre Majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE. Un rendez-vous?

BOLINGBROKE, *vivement*. Oui, Madame!

LA REINE, *avec colère*. Hier!.. avec lui!.. Ils s'entendaient... ils étaient donc d'intelligence?

BOLINGBROKE, *vivement, et avec chaleur*. Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi une fois rentrée ici... à la cour...

LA REINE, *à part*. Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE; ABIGAIL, *accourant par la porte du fond, à droite*.

ABIGAÏL, *tout émue, accourant près de Bolingbroke*. Milord! Milord!

LA REINE, *avec colère*. Qu'y a-t-il?

ABIGAÏL. Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse!

LA REINE. La duchesse! (*Passant au milieu du théâtre*.) Eh! qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAÏL. Elle venait... offrir à Sa Majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE. Que je n'admets pas... Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; jamais celles dirigées contre la dignité de ma couronne... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE. Intention manifeste!

THOMPSON, *se présentant à la porte du fond*. Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de Sa Majesté.

LA REINE. Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!.. qu'elle ait dès demain à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clés de nos appartements, qui désormais lui sont interdits, ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAÏL, *stupéfaite*. Quoi, il serait possible...

BOLINGBROKE, *froidement*. Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAÏL. Oui, Milord. (*A part*.) Ah! ce Bolingbroke est un démon! (*Abigaïl sort par la porte du fond, à gauche*.)

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, *s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans son fauteuil, à droite du spectateur*. Bien, ma souveraine, très-bien!

LA REINE, *avec exaltation, et comme fière de son courage*. N'est-ce pas! Ils m'ont crue faible, et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE. Nous le voyons bien!

LA REINE, *avec colère*. C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE. C'est un état de choses intolérable...

LA REINE. Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, *vivement*. C'est ce que nous disons depuis longtemps!.. Parlez!.. mes amis et moi, sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, *se levant*. Mes ordres... certainement!.. je vous les donnerai! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie... Mais, dites-moi... et Masham?..

BOLINGBROKE. Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé!

LA REINE, *avec agitation*. C'est bien!.. je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, *vivement*. Le maréchal?

LA REINE. Eh! non... Masham!..

BOLINGBROKE, *à part*. Toujours Masham!..

LA REINE, *de même*. Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné... je le veux!

BOLINGBROKE, *à part*. O ciel!

LA REINE. Il vous a privé d'un parent que vous aimiez... et puis la duchesse sera furieuse!

BOLINGBROKE, *vivement*. Au contraire..... elle sera enchantée!.. ils sont brouillés... une guerre à mort.

LA REINE, *dont la colère tombe tout à coup*. Ah!.. (*D'un ton radouci.*) Vous ne me disiez pas cela!

BOLINGBROKE, *à demi-voix, et riant*. Elle a découvert à n'en pouvoir douter que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée,.. qu'il en aimait une autre!

LA REINE, *vivement*. En êtes-vous sûr!.. qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, *de même*. Mon jeune prisonnier!.. qui me l'a avoué à moi! un amour mystérieux... une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, *avec contentement*. Voilà qui est bien différent... (*Se reprenant.*) Je veux dire bien singulier... (*En riant.*) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE. Oui, Madame!.. (*Vivement.*) Dès ce soir, Votre Majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu!.. L'ordonnance de dissolution...

LA REINE. C'est bien!

BOLINGBROKE, *de même*. Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, *de même*. A merveille.

BOLINGBROKE. Et dès que Votre Majesté aura donné sa signature...

LA REINE. Certainement!..; Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE. Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE. Et pourquoi?

BOLINGBROKE. Parce que je réponds de lui!.. parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour... mais ce soir... quand tout le monde sera retiré... quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE. Je comprends!

BOLINGBROKE, *remontant le théâtre, et s'approchant de la porte du fond*. Je délivrerai mon prisonnier que nous interrogerons... ou plutôt que Votre Majesté voudra bien interroger, car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, *avec joie*. C'est bien!.. c'est bien... (*En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.*)

LA DUCHESSE, *apercevant Bolingbroke*. Dieu! Bolingbroke! (*Elle referme vivement la porte.*)

LA REINE, *s'arrêtant à ce bruit*. Silence!

BOLINGBROKE. Qu'est-ce donc?

LA REINE, *montrant le cabinet, à droite*. Rien... j'avais cru entendre de ce côté. (*Revenant à lui gaiement.*) Non... A ce soir!... à bientôt.

BOLINGBROKE, *s'éloignant*. Masham sera ici... avant onze heures. (*Bolingbroke est sorti par la porte du fond, à gauche.*)

SCÈNE VI.

LA REINE, *qui vient de le reconduire, aperçoit, en redescendant le théâtre*, ABIGAIL, *qui entre par la porte du fond, à droite.*

LA REINE, *allant s'asseoir sur le canapé, à gauche*. Ah! te voilà, petite! eh bien!.. et la duchesse?

ABIGAÏL. Ah! si vous saviez!

LA REINE, *s'asseyant*. Viens ici près de moi! (*A Abigaïl qui hésite à s'asseoir près de la reine.*) Viens donc! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAÏL. Rien!.. mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits!..

LA REINE, *souriant*. Je le crois sans peine! car le message dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAÏL, *étonnée*. Que dites-vous?

LA REINE. Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi! car d'aujourd'hui je commande, je règne!.. Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse?

ABIGAÏL. J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle a dit à la duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (C'est miss Price qui l'a entendue, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance.) Elle a dit:

« Quand je devrais me perdre, je déshonorerai la reine!.. »

LA REINE. O ciel!

ABIGAÏL. Et puis elle a ajouté : « Il vient de « m'arriver d'importantes nouvelles dont je profiterai... » Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage!

LA REINE. De quelles nouvelles voulait-elle parler?

ABIGAÏL. De nouvelles importantes!

LA REINE. Qu'elle vient d'apprendre!..

ABIGAÏL. Peut-être des nouvelles politiques...

LA REINE. Ou plutôt cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir?

ABIGAÏL. Où est le mal?

LA REINE. A coup sûr!... car hier, si je désirais, et devant toi, interroger Masham... c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité!

ABIGAÏL. Ce qui est bien permis! surtout à une reine!

LA REINE. Tu crois?

ABIGAÏL. C'est un devoir. (*Vivement.*) Et puis enfin qu'aurait-elle à dire?.. Vous ne l'avez pas vu, (*A part.*) grâce au ciel! (*Avec satisfaction.*) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible!

LA REINE, *avec embarras*. Et si cela n'était pas!

ABIGAÏL, *effrayée*. Que voulez-vous dire?

LA REINE, *avec joie*. Tu ne sais pas, Abigaïl, il va venir, je l'attends!

ABIGAÏL, *vivement*. Vous, Madame?

LA REINE, *lui prenant la main*. Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL, *avec émotion*. Je tremble!.. j'ai peur.

LA REINE, *avec reconnaissance, et se levant*. Pour moi!.. Rassure-toi!.. aucun danger...

ABIGAÏL. Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement!.. à une pareille heure!.. Mais non, Votre Majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke, qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté!.. et c'est impossible...

LA REINE, *lui montrant la porte du fond, à gauche, qui vient de s'ouvrir*. Tais-toi!.. le voici!

ABIGAÏL, *voulant courir à Masham*. O ciel!

LA REINE, *la retenant*. Ne me quitte pas!

ABIGAÏL, *avec jalousie*. Oh! non, Madame, non certainement!

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAÏL.

(*Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui, avec émotion et sans lui parler, lui fait signe de la main d'avancer.*)

LA REINE, *bas, à Abigaïl*. Ferme ces portes... et reviens!.. (*Abigaïl ferme la porte du cabinet, à droite, et celles du fond, et revient vivement se placer près de la reine.*)

MASHAM. Lord Bolingbroke m'envoie présenter à Votre Majesté ces papiers, qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance!..

LA REINE, *avec bonté, et prenant les papiers*. C'est bien, je vous remercie!

MASHAM. Je dois les lui reporter avec la signature de Votre Majesté.

LA REINE. C'est vrai!.. j'oubliais!.. (*Elle passe près de la table, à gauche, et s'assied. Regardant les papiers.*) Ah! mon Dieu! comme en voilà!.. (*Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement, et sans les lire, les diverses ordonnances. Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigaïl, qui est de l'autre côté, à l'extrémité de droite.*)

MASHAM. Eh! mon Dieu! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle!

ABIGAÏL, *à demi-voix, avec émotion*. Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse!

MASHAM, *avec joie*. Est-il possible?

ABIGAÏL, *de même*. La faveur de la reine! et je suis décidée à repousser tous ces biens... à y renoncer...

MASHAM, *étonné*. Eh! pourquoi?..

ABIGAÏL. Pour vous!.. Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant?

MASHAM, *vivement*. Pouvez-vous le demander?

ABIGAÏL, *tremblante*. Eh bien! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM. Que dites-vous?

ABIGAÏL. Silence!.. (*Lui montrant la reine qui a achevé de signer et qui s'avance vers lui.*) La reine vous parle.

LA REINE. Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM. Je remercie Votre Majesté, et vais annoncer à milord qu'il est ministre!

LA REINE. C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM. Je ne crains rien!.. il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE. Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et, bien

mieux encore, celle de la duchesse! (*Elle va s'asseoir sur le canapé, à gauche du spectateur. — Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.*) On m'a assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM. Moi, Madame... jamais!

LA REINE. Et pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

MASHAM. Ah! qu'importe le rang et la puissance... on y songe peu quand on aime. (*Regardant Abigaïl, qui est debout derrière la reine.*) Et j'aime ailleurs!.. (*Abigaïl fait un geste d'effroi.*)

LA REINE, *baissant les yeux.* Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, *avec amour et regardant Abigaïl.* Plus que je ne peux vous dire... (*Se reprenant.*) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour; et punissez-moi, Madame, si même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, *se levant brusquement.* Taisez-vous!.. n'entendez-vous pas?..

ABIGAÏL, *montrant la porte du cabinet, à droite.* On frappe à cette porte!

MASHAM, *montrant les portes du fond.* Ainsi qu'à celles-ci!

ABIGAÏL. Et ce bruit au dehors!.. les appartements se remplissent de monde.

LA REINE. Comment fuir maintenant?.. (*A part, avec effroi.*) Et cette phrase de la duchesse! (*Haut.*) Et si on le voit ici...

ABIGAÏL. Là, sur ce balcon... (*Masham s'élance sur le balcon, à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.*)

LA REINE. C'est bien... va leur ouvrir.

ABIGAÏL. Oui, Madame... mais du calme... du sang-froid.

LA REINE. Oh! j'en mourrai!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. *Abigaïl va ouvrir les portes du fond. — Paraissent* LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA COUR; BOLINGBROKE, *entre après eux. — Abigaïl va également ouvrir la porte à droite, d'où sortent* PLUSIEURS DEMOISELLES D'HONNEUR.

LA REINE. Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartements... Ciel! la duchesse... Une pareille audace!..

LA DUCHESSE, *regardant autour d'elle dans l'appartement.* Me sera pardonnée par Votre Majesté... car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'Etat!

LA REINE, *avec impatience.* Lesquelles?

LA DUCHESSE, *examinant toujours l'appartement.* Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la ville... (*A part, regardant le balcon.*) Il ne peut être que là. (*Haut.*) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, *froidement.* C'est vrai!

LA DUCHESSE, *courant à la fenêtre, Abigaïl fait quelques pas pour la retenir et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.* Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple?

BOLINGBROKE. Qui demande la paix!..

LA DUCHESSE, *qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.* Ah!.. monsieur Masham... dans l'appartement de la reine!..

LA REINE, *à part, et voyant paraître Masham.* C'est fait de moi!

ABIGAÏL, *bas, à la reine.* Non!.. je l'espère!.. (*Tombant à genoux.*) Grâce, Madame!.. grâce!.. c'est moi qui, à votre insu... l'avais reçu cette nuit...

LA DUCHESSE, *avec colère.* Quelle audace!.. Vous osez soutenir...

ABIGAÏL, *baissant les yeux.* La vérité!

MASHAM, *s'inclinant.* Que Sa Majesté nous punisse tous deux!

LA REINE, *bas, à Bolingbroke.* Bolingbroke, sauvez-nous!

BOLINGBROKE, *s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond, et prenant le milieu du théâtre.* Permettez?.. J'ai à vous dire...

LA DUCHESSE, *s'adressant à Bolingbroke.* Et moi... je demanderai à Milord, comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif?

BOLINGBROKE, *se tournant vers l'assemblée.* Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, Milords! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigaïl Churchill! sa femme...

LA REINE ET LA DUCHESSE, *poussant un cri.* O ciel!..

LA REINE, *avec agitation.* Messieurs!.. Messieurs!.. (*Leur faisant signe de s'éloigner.*) Un instant... je vous prie!.. (*Ils s'éloignent tous de quelques pas; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.*)

LA REINE, *à demi-voix.* Ah! qu'avez-vous fait?..

BOLINGBROKE, *de même*. Vous m'avez dit de vous sauver... (*A la reine qui ne peut cacher son émotion.*) Allons, ma souveraine... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille qui venait de se dévouer pour Votre Majesté?

LA REINE, *avec courage et comme ayant pris sa résolution*. Non!.. (*A demi-voix.*) dites-leur d'approcher. (*Bolingbroke fait un signe; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.*)

LA REINE, *avec émotion et à voix basse, à Abigaïl*. Abigaïl... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette preuve de dévouement... et ma reconnaissance, mon amitié vous sont à jamais acquises...

ABIGAÏL, *à la reine, avec épanchement*. Ah! Madame... si vous saviez...

BOLINGBROKE, *lui coupant la parole*. Silence!.. (*Il fait un signe à Masham, qui à son tour s'élance près de la reine.*)

LA REINE. Quant à vous, Masham...

BOLINGBROKE, *bas, à Masham*... Refusez!

LA REINE. Je sais que d'autres idées, peut-être, mais, par le dévouement que vous lui portez... votre reine vous le demande...

MASHAM. Moi, Madame...

LA REINE. Elle vous l'ordonne! (*Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre. S'adressant aux personnes de la cour et prenant le milieu du théâtre:*) Milords et Messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditons depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions. Nous rappelons milord duc de Marlborough dont le talent et les services deviennent désormais inutiles, et décidée à une paix honorable, nous entendons que, dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, *qui est placé à droite entre Masham et Abigaïl; bas, à Abigaïl*. Eh bien! Abigaïl... mon système n'a-t-il pas raison? Lord Marlborough renversé... l'Europe pacifiée...

MASHAM, *lui remettant les papiers que la reine a signés*. Bolingbroke, ministre!...

BOLINGBROKE. Et tout cela grâce à un verre d'eau!

FIN DE LE VERRE D'EAU.





LA CALOMNIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 février 1840.



Personnages:

RAYMOND, premier ministre.
LUCIEN DE VILLEFRANCHE, son ami, député.
CÉCILE DE MORNAS, pupille de Raymond.
HERMINIE DE GUIBERT, sœur de Raymond.
M. DE GUIBERT, banquier, mari d'Herminie.
LA MARQUISE DE SAVENAY, cousine de Cécile.
LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, employé aux affaires étrangères.
COQUENET, habitant de Dieppe.
BELLEAU, garçon de bains.

La scène se passe dans l'hôtel des bains, à Dieppe.

(Le théâtre représente un salon des bains. Porte au fond et croisées donnant sur des jardins et sur la mer. A droite et à gauche, deux portes de chaque côté donnant sur des chambres ou sur d'autres salons. Au fond, un piano, des tables de jeu. A gauche, sur le devant du théâtre, une table ronde couverte de brochures et de journaux.)

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BAIGNEURS ET COQUENET, *assis à gauche, autour de la table ronde, et lisant des journaux; entrent* HERMINIE ET CÉCILE; *puis, derrière elles,* BELLEAU ET MADAME DE SAVENAY, *à qui* LUCIEN *donne le bras.*

LUCIEN, *à Belleau.* Les appartements de ces dames seront-ils bientôt prêts?

BELLEAU. Dans l'instant!.. Jamais il n'y eut plus de monde que cette année aux bains de Dieppe... Avez-vous écrit vos noms sur le livre des voyageurs?..

HERMINIE. Eh! mon Dieu, non...

BELLEAU, *lui donnant le livre.* Ça occupe toujours!.. (*Les trois dames et Lucien écrivent leurs noms.*)

COQUENET, *de l'autre côté, à gauche.* Ce sont des voyageurs et des voyageuses qui arrivent. (*Lisant tout haut son journal.*) « Grâce à la sagesse de « l'administration et à l'activité déployée par « nos ministres, le commerce et l'industrie re« naissent de toutes parts... » Est-ce étonnant... voilà ma gazette qui, aujourd'hui, dit du bien de l'administration... Il faut qu'il y ait eu de grandes améliorations... et ça me fait plaisir... (*Regardant le titre.*) Eh non!.. je m'étais trompé de journal, ce n'était pas le mien... Garçon, celui du département!..

BELLEAU, *lui en donnant un.* Voilà, Monsieur... je le lisais...

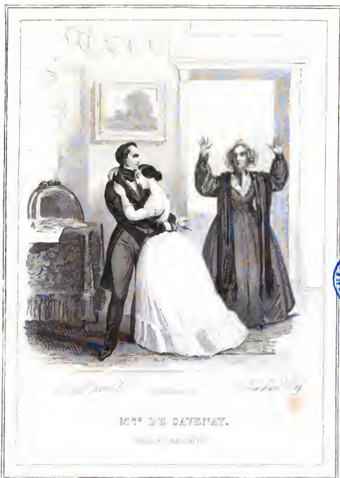
COQUENET, *lisant.* « La faiblesse et la stupidité « de l'administration... » A la bonne heure... « ont paralysé toutes les sources de l'indus« trie... » C'est bien, je me retrouve... me voilà chez moi... avec celui-ci, je sais toujours d'avance ce que je vais lire.

BELLEAU. Eh bien! alors, qu'est-ce que vous y gagnez?..

COQUENET. Ça m'instruit, ça me tient au courant... (*Lisant.*) « Par malheur pour le pays, le

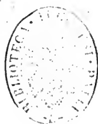

BIBLIOTECA





Mlle DE SAVENAY.

Imp. Gallon Rue de la Boucherie 4 Paris



« personnage le plus influent est M. Raymond « qui, jadis avocat médiocre, est devenu mi- « nistre... on ne sait comment... »

LUCIEN, *vivement.* On ne sait comment?.. (*Herminie lui fait signe de se taire.*)

COQUENET, *continuant.* « Risque de tout perdre... » Ça se pourrait bien... et ça ne m'étonnerait pas, d'après ce qu'on sait de lui...

PREMIER BAIGNEUR. Un homme indigne!

DEUXIÈME BAIGNEUR. Mauvais citoyen!

PREMIER BAIGNEUR. Mauvais administrateur!

TROISIÈME BAIGNEUR. Mauvais fils!

COQUENET. Voilà ce que je ne lui pardonne pas! il paraît qu'il a chassé son père de chez lui... Vous m'avouerez que c'est atroce.

LUCIEN, *passant au milieu du théâtre.* Lui! Raymond?.. le connaissez-vous, Monsieur?..

COQUENET. Parfaitement... par mon journal... car, du reste, nous ne nous sommes jamais vus... ce qui est tout naturel... lui, premier ministre, et moi, Coquenet, propriétaire électeur de la ville de Dieppe, que je n'ai jamais quittée... attendant toujours, pour aller à Paris, l'arrivée du chemin de fer par les plateaux.

BELLEAU. Et vous l'attendrez longtemps, grâce au ministre!.. On dit ici qu'il a reçu des sommes énormes des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la vapeur allait ruiner. (*Il sort.*)

LUCIEN. Mais c'est absurde!..

HERMINIE, *le retenant.* Y pensez-vous, Lucien... faire un éclat... vous, son ami intime?..

COQUENET, *toujours à table, à ceux qui l'écoutent.* Et encore, ce n'est pas lui qu'on doit accuser le plus... c'est sa famille, c'est sa sœur.

HERMINIE, *se levant.* Monsieur!

LUCIEN, *la retenant à son tour, et à demi-voix.* Voulez-vous donc vous faire connaître?..

COQUENET, *continuant.* Sa sœur, qui est, dit-on, ambitieuse, intrigante... impérieuse.

PREMIER BAIGNEUR. C'est elle qui gouverne et qui accapare toutes les places.

HERMINIE, *que Lucien retient toujours.* C'est trop fort!.. (*Lucien l'oblige à se rasseoir, et reste près d'elle.*)

PREMIER BAIGNEUR. Témoin son mari... un banquier, un sot, un important... un être nul, qui vient d'obtenir ce riche emprunt.

COQUENET. En vérité!.. moi qui ne demanderais qu'une recette... et qui ne peux pas l'obtenir.

DEUXIÈME BAIGNEUR. Une affaire magnifique...

TROISIÈME BAIGNEUR. Un million de bénéfice!

COQUENET. Et en disposer pour un des siens... au lieu de la donner à quelqu'un de l'opposition..... qu'on aurait gagné.

PREMIER BAIGNEUR. Comme c'est gouverner!..

COQUENET. Ça fait pitié...

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est d'une maladresse...

TROISIÈME BAIGNEUR. Pas tant!.. car on dit que le banquier partage avec son beau-frère le ministre...

COQUENET. Vous croyez?..

PREMIER BAIGNEUR. C'est possible...

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est probable.

BELLEAU. C'est sûr...

TOUS. Il n'y a pas de doute!

CÉCILE, *qui s'est contenue jusqu'alors, s'adressant à Herminie et à madame de Savenay.* Et vous pouvez écouter de sang-froid de telles calomnies?

MADAME DE SAVENAY, *à voix basse.* Que faites-vous, Cécile... vous, sa pupille?..

HERMINIE, *de même.* Son enfant...

CÉCILE, *se levant.* Et c'est justement pour cela que je prends sa défense... il ne m'appartient pas à moi, jeune fille, de juger les talents ou les opinions de l'homme d'État... mais je sais que mon tuteur est un honnête homme, je sais que la modique fortune de l'orpheline a prospéré entre ses mains, et que lui n'a rien, ne possède rien... Oui, Messieurs, cet homme, si avide et si gorgé d'or, a contracté des dettes pour doter sa sœur...

HERMINIE. Cécile.. Cécile... plus bas.

CÉCILE. Et pourquoi donc, quand on l'attaque tout haut?

HERMINIE, *à part.* Comme si on disait ces choses-là.

COQUENET. Pardon... Mademoiselle... pardon, nous ne savions pas!.. sans cela... je me serais bien gardé!.. ce que vous nous racontez, d'ailleurs, me paraît si positif... moi, d'abord, dès qu'on me dit quelque chose... je le redis fidèlement sans aucune espèce d'intention.

HERMINIE. Comme un écho!..

COQUENET. C'est vrai... je n'ai jamais inventé une syllabe.

HERMINIE, *bas, à madame de Savenay.* Monsieur les répète.

MADAME DE SAVENAY, *de même.* Et pour les pensées...

HERMINIE, *de même.* Cela ne le regarde pas... ça dépend de celui qui précède.

BELLEAU, *entrant.* Le bateau à vapeur qui arrive! (*Tous se lèvent et prennent leurs chapeaux.*)

COQUENET. Le bateau de Brighton!.. je cours sur la jetée, c'est notre seule occupation de jour... à nous autres bourgeois de Dieppe!.. Mesdames... (*Il les salue et sort.*)

SCÈNE II.

LUCIEN, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, HERMINIE.

MADAME DE SAVENAY. Y pensez-vous, Cécile? prendre ainsi la parole et vous mettre en scène devant des étrangers, des... bourgeois!..

CÉCILE. J'ai eu tort, ma cousine, puisque vous me désapprouvez... et que Monsieur me semble de votre avis... par son silence... du moins.

LUCIEN. Non Mademoiselle... je conçois votre indignation, et moi-même je la partageais en entendant outrager ainsi un camarade de collége, un ami d'enfance à qui je dois mon bonheur... car c'est à lui que je dois mon mariage. Mais ce mariage, auquel il veut assister, doit être célébré sans bruit et sans éclat... d'abord à cause de la santé de madame la marquise... et puis le ministre, qui ne peut s'absenter de Paris que pour vingt-quatre heures, désirait arriver ici sans être connu... et, dans cette petite ville, où la curiosité s'éveille d'un rien... je crains que la scène de tout à l'heure...

HERMINIE. Oh! vous d'abord vous craignez tout! le moindre bruit vous effraie... le moindre propos vous arrête... Sans cesse aux aguets pour interroger la rumeur publique, vous vous laissez guider par elle; et avant de faire une démarche, une visite, un pas, avant de saluer quelqu'un, vous regardez autour de vous, et vous vous demandez : Qu'est-ce qu'on va dire?

LUCIEN. J'en conviens... et devant vous, Cécile, devant vous que j'aime... j'avouerai hautement ce besoin d'estime, cette crainte des jugements du monde...

CÉCILE. Qui est d'un honnête homme.

HERMINIE. Ou d'un poltron... car enfin vous êtes l'ami et le camarade de mon frère, vous pensez comme lui au fond du cœur... oui, Monsieur, par inclination vous êtes ministériel... mais la peur de l'opinion vous empêche d'être... de la vôtre; et à la Chambre... vous votez contre nous de crainte des journaux et des épigrammes... qui vous empêchent de dormir!.. Bien plus... ici même, quoique épris et amoureux autant que peut l'être un député, vous avez été un an à avouer votre amour... et pourquoi?... parce que mademoiselle Cécile de Mornas est la cousine de madame la marquise de Savenay, d'un sang noble et légitimiste... et que vous vous répétez sans cesse : Que dira le monde?.. que dira mon journal?.. que dira l'extrême gauche? Enfin pour être heureux et pour épouser celle que vous aimez, vous avez été obligé de demander permission...

LUCIEN, *avec fierté*. A qui, s'il vous plaît?..

HERMINIE. A la révolution de juillet... qui y consent... ou qui du moins ferme les yeux... à condition que vous redoublerez, contre son tuteur, contre le ministre, vos attaques...

LUCIEN. Dites mes conseils, les conseils d'un frère; et s'il les suivait plus souvent, s'il bravait moins l'opinion publique, que je respecte, il ne serait pas en butte aux outrages et aux calomnies dont on l'abreuve chaque jour.

HERMINIE. Et qui n'ont pas le sens commun...

MADAME DE SAVENAY, *d'un ton grave*. Peut-être... Madame... peut-être...

CÉCILE. Quoi! ma cousine, vous pourriez croire...

HERMINIE, *à part*. Je déteste les marquises.

MADAME DE SAVENAY. Permettez, permettez... il ne faut pas faire si légèrement le procès à l'opinion publique... non pas que je me sois donné la peine d'examiner ici jusqu'à quel point ses attaques peuvent être fondées... car, nous autres, nous nous occupons fort peu de vos affaires actuelles; et dans mon château de Savenay, en Normandie, où je passe la moitié de l'année, nous ne discutons pas...

HERMINIE. Que faites-vous donc, Madame?

MADAME DE SAVENAY. Nous attendons!.. Mais enfin, il y a un vieux proverbe, bien peuple, bien trivial, ou qui j'ai la bourgeoisie d'avoir confiance... c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée... et dans ce que dit le monde... quelque absurde que ce soit... il y a toujours au fond quelque chose de vrai... toujours.

CÉCILE. Quoi! ma cousine, vous n'admettez pas que la calomnie...

MADAME DE SAVENAY. Non, ma chère, la calomnie n'existe pas... je n'y crois pas... passe pour de la médisance, et elle si ose élever la voix, c'est qu'on lui en donne sujet... car dans la haute société... on n'invente pas... on raconte...

HERMINIE, *avec intention*. Il est alors des gens de qui on raconte beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, *avec hauteur*. Vous en connaissez, Madame?..

HERMINIE, *la regardant*. De très-proches...

MADAME DE SAVENAY. Dans votre famille, sans doute... et sans aller plus loin, votre crédit sur votre frère... et cet emprunt que votre mari vient d'obtenir, suffiraient pour justifier une partie des reproches qu'on adresse au ministre.

HERMINIE, *avec ironie*. Vous croyez?

LUCIEN, *vivement*. J'en étais sûr!.. je le lui ai dit... et malgré mes instances... malgré mes prières... il a cédé à vos sollicitations...

HERMINIE. Ah! c'est vous, Monsieur, qui vous y opposiez...

LUCIEN. Avais-je tort? vous voyez ce que produit une telle faveur... les bruits injurieux qu'elle fait courir, et les cris de rage que poussent déjà vos ennemis!..

HERMINIE. Je n'ai jamais prétendu leur être agréable, au contraire... et j'espère bien que mon mari n'en restera pas là... qu'il ira plus haut!..

LUCIEN, *avec chaleur*. Quoi! vous oseriez plus encore... et le pays, et la presse, et le monde... que ne dira-t-on pas?

HERMINIE. C'est juste!.. c'est votre phrase... je l'attendais.

LUCIEN. Et qu'y répondez-vous?..

HERMINIE, *gaiement*. Que je compte sur votre mariage... pour faire diversion... et pour occuper le monde!.. il aura lieu de s'étonner et de causer à son tour, en voyant d'un côté tant d'empressement et d'ardeur... (*Montrant Cécile.*) de l'autre, tant de calme et de réserve... et il trouvera sans doute piquant de vous voir plus tard rencontrer dans votre ménage l'opposition que vous aimez tant à la Chambre. (*Apercevant une femme de chambre qui entre.*) Pardon, Monsieur, pardon, Mesdames... on nous annonce que nos appartements sont prêts... et je vais m'occuper de ma toilette, pour recevoir mon frère et mon mari. (*Elle leur fait la révérence et sort.*)

SCÈNE III.

CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

MADAME DE SAVENAY, *à Cécile, avec dépit*. Je permettrais encore les ministres... mais leurs femmes et leurs sœurs... je ne peux pas m'y résoudre! Il y a dans cette petite bourgeoise... une parodie de grande dame, qui me suffoque... elle n'a pas même de quoi être impertinente... et elle l'est...

CÉCILE, *souriant*. Comme une duchesse.

MADAME DE SAVENAY, *avec colère*. Elle! je l'en défie! elle aura beau faire... elle n'aura jamais cette impertinence de bon ton qui est de naissance, et que les parvenus ne peuvent acquérir... Venez-vous, Cécile?..

LUCIEN, *se mettant devant elle*. Pardon, Mademoiselle, un mot, de grâce... vous pouvez bien l'accorder à un prétendu, et devant madame la marquise, votre parente... (*Cécile et la marquise reviennent près de lui.*) Je vous ai vue cet hiver à Paris... et je me suis dit : « On je ne me marierai jamais, ou elle sera ma femme... » Et Raymond, mon camarade et mon ami, à qui je ne cachai pas mes espérances et mes craintes, m'aida à vaincre tous les obstacles... Comme votre tuteur, il ne réglait que votre fortune... votre main dépendait de vous et de votre respectable parente, madame de Savenay, qui par sa position et sa naissance pouvait me repousser, moi, homme nouveau... Il a triomphé de sa résistance... il a obtenu son consentement, plus encore!.. le vôtre... oui... je ne m'abuse pas... c'est son crédit sur vous... c'est son influence, bien plus que mon mérite, qui vous a décidée... et dans ma joie, dans mon égoïsme, je n'ai rien examiné, rien vu, que mon bonheur; je n'ai pas pensé au vôtre... mais aujourd'hui... et pour la première fois... je crains que l'obéissance seule...

CÉCILE, *souriant*. Je comprends! la phrase de madame Guibert a produit son effet...

LUCIEN, *vivement*. Non, sans doute. (*Avec embarras.*) Mais elle a remarqué... votre froideur... votre réserve... et ainsi que le prétendait tout à l'heure madame la marquise... si dans les discours du monde il y a quelque chose de véritable... si cette union doit vous coûter une larme ou un regret... si enfin... je ne suis pas aimé... comme je vous aime...

CÉCILE, *gravement*. Je vous entends, Monsieur... et vous n'aurez point fait en vain un appel à ma franchise.

MADAME DE SAVENAY. Cécile... que voulez-vous dire?

CÉCILE. Tout ce que je pense, Madame..... (*Après un instant de silence, et se retournant du côté de Lucien.*) Orpheline de bonne heure, j'ai à peine connu mon père, qui, quoique d'une noble et ancienne famille, avait préféré son pays à sa noblesse... Il avait pris du service sous l'Empereur... et s'était battu...

MADAME DE SAVENAY, *avec dédain*. Comme un roturier, comme un soldat.

CÉCILE. Il était devenu général et intime ami...

MADAME DE SAVENAY, *de même*. De l'usurpateur...

CÉCILE. A qui il resta plus fidèle que la fortune... Aussi, proscrit après Waterloo et mort dans l'exil, il confia par son testament l'administration du peu de biens qu'il me laissait à un jeune homme, un avocat pauvre et obscur... qu'il avait élevé, à qui il avait, autrefois, fait obtenir une bourse au Lycée impérial... Ce jeune

homme, c'était Raymond, votre ami... et votre camarade d'études...

LUCIEN, *avec chaleur*. Je sais ce que vous devez à son zèle et à ses talents... je sais que lors des lois d'indemnité, c'est lui qui fit valoir vos droits.

CÉCILE. Qui les fit triompher dans ce procès...

LUCIEN. Qui commença sa réputation.

CÉCILE. Et qui changea en une brillante fortune le modeste héritage de l'orpheline... Madame de Savenay, ma parente, consentit alors à me retirer de la pension où mon tuteur m'avait placée, et voulut bien m'emmener avec elle, ici, en Normandie, dans son château... où nous vivons la plus grande partie de l'année. Le reste du temps se passait à Paris... et là, Monsieur, dès que je fus en âge de m'établir, je me vis entourée de jeunes gens aimables et brillants, qui se disaient mes adorateurs et qui m'offraient leurs hommages... à moi, ou à ma fortune, je n'examinerai pas. Mais ce que je puis vous attester, Monsieur, c'est que libre de choisir parmi eux, je l'aurais fait si leur mérite m'avait dicté quelque préférence... Tous m'étaient également indifférents... Un seul, peut-être, parla quelque temps à mon cœur ou à mon imagination... sans le savoir... sans m'en rendre compte... je crus l'aimer... je l'aimais peut-être...

LUCIEN, *vivement*. Et lui...

CÉCILE. Ne s'en doutait seulement pas, et n'a jamais pensé à moi! Il avait raison... tout nous séparait... je ne pouvais lui appartenir... et je ne comprends pas d'attachement possible en opposition avec le devoir... C'est vous dire, Monsieur, que cette chimère n'existe plus... Vous vous êtes présenté... vous avez demandé ma main... Mon tuteur m'a dit : « Monsieur Lucien « de Villefranche est mon ami d'enfance et mon « adversaire politique... mais c'est un homme « de mérite, un homme d'honneur... Il t'aime « éperdument, il te rendra heureuse, je te le jure, « aie confiance en moi. » Et j'ai répondu : « Mon « ami, disposez de ma main... » Voilà, Monsieur, comment je vous ai connu, et comment je me suis engagée à vous; fidèle à mes serments et à mes devoirs, je me conduirai en honnête femme, en amie dévouée, je serai digne de vous et de votre estime... je le sens... je vous le promets!.. Et maintenant, en échange de l'amour ardent et passionné que vous éprouvez, ditesvous, pour moi, vous me demandez des sentiments pareils, que vous blâmeriez, peut-être, s'ils existaient déjà, mais que le temps amènera bientôt sans doute; et lorsqu'il en sera ainsi, je ferai comme aujourd'hui, Monsieur, je vous dirai la vérité... je vous la dirai toujours!.. et maintenant que vous savez tout, croyez-vous en moi?..

LUCIEN. Oui, plus qu'en moi-même!.. j'étais un insensé... j'exigeais ce que je ne puis obtenir encore, et ce que j'attendrai du temps et de mes soins!.. Pour commencer... confiance entière et absolue; et, quoi qu'il arrive... quoi qu'on puisse dire...

SCÈNE IV.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, LUCIEN.

LE VICOMTE, *à Belleau*. Comment, pour moi, ton ancien maître, il n'y aurait pas d'appartement!.. Arrange-toi! il m'en faut un... et ce qu'il y aura de mieux... Quand on se décide à être malade, il faut que ce soit avec agrément, on ne pas s'en mêler... Ah! des dames. (*Saluant.*) Je ne m'attendais pas à cette heureuse rencontre.

LUCIEN, *bas, à Cécile qui salue*. Quel est ce jeune homme... qui vous salue d'un air si intime?

CÉCILE. Je n'en sais rien... il faut bien qu'il me connaisse; mais je ne pourrais pas dire son nom.

MADAME DE SAVENAY. Ni moi non plus, et il se trompe probablement... mais dans le doute... (*Elle fait la révérence au vicomte, qui la salue encore, et les deux femmes sortent avec Lucien par une des portes à droite.*)

SCÈNE V.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ.

LE VICOMTE, *suivant Cécile des yeux*. Une charmante personne... que je connais certainement et beaucoup... où diable l'ai-je vue?.. peut-être à l'Opéra... allons donc... à moins que ce ne soit aux premières loges... c'est possible... Sais-tu qui sont ces dames? Qui les amène?

BELLEAU, *naïvement*. Non, Monsieur... je n'ai pas encore eu le temps de causer avec leurs femmes de chambre; mais elles ont écrit leurs noms sur la liste des voyageurs.

LE VICOMTE. Ah! voyons... (*Lisant.*) La marquise de Savenay et mademoiselle Cécile de Mornas... Je ne connais pas... et cependant... (*Vivement.*) Eh! oui, c'est cela même... cette jeune personne qu'il y a six mois j'ai rencontrée,

BELLEAU. Vous la connaissez?..

LE VICOMTE, *avec distraction*. Infiniment... c'est-à-dire de vue... de souvenir... un fâcheux souvenir que j'avais eu le bonheur d'oublier... et voilà qu'ici même... au moment de mon arrivée... quand par ordonnance du médecin... il m'est défendu de me fâcher ou de me contrarier... Après tout, ce n'est pas ma faute... au diable les idées tristes! (*Chantant.*) Tra, la, la, la, la... Dis-moi un peu... s'amuse-t-on à Dieppe?

BELLEAU. Oui, Monsieur... pas autant qu'à Paris quand j'étais votre groom!..

LE VICOMTE. Danse-t-on? y a-t-il des concerts? y a-t-il spectacle?..

BELLEAU. Oui, Monsieur... tous les soirs au salon... on fait de la musique. De plus, nous avons ici des amateurs qui jouent le vaudeville dans la semaine, et la tragédie le dimanche.

LE VICOMTE. C'est trop de plaisir... je vais me croire à Paris!.. et moi à qui l'on a ordonné de le quitter pour me reposer et me mettre au régime...

BELLEAU. Vous, Monsieur...

LE VICOMTE. Il n'y a pas moyen d'y vivre... je donne ma démission!.. des amis... des maîtresses... des créanciers! c'est drôle, dans les livres ou dans les comédies... j'ai cru que ce serait gai... pas du tout, c'est assommant, c'est exigeant... quand on doit maintenant... il faut payer...

BELLEAU. C'est selon.

LE VICOMTE. Eh! oui... mon cher... sinon, on devient mauvais genre... les gens comme il faut ne font plus de dettes... c'est une mode comme une autre... c'est bizarre, mais c'est ainsi... je m'en suis aperçu... moi, le vicomte de Saint-André... ça me faisait du tort...

BELLEAU. Vous devez donc beaucoup?..

LE VICOMTE, *riant*. Parbleu... si je voulais comme tant d'autres écrire mes mémoires. Si encore je m'étais amusé... mais je ne connais rien d'ennuyeux comme la vie de plaisir que je mène depuis dix-huit mois... Au lieu d'aller à mon ministère des affaires étrangères... où mon oncle m'a fait entrer... tous les jours au bois de Boulogne, au Jockey-Club, ou au balcon de l'Opéra... faire le matin l'état de postillon, et le soir un métier de dupe... obligé d'admirer, d'adorer ces dames, et de se battre pour elles... oui, le diable m'emporte! ça m'est arrivé une fois... contre un honnête homme qui sifflait... et qui avait raison... la petite était détestable ce soir-là... mais enfin... (*Respirant avec satisfaction.*) et grâce au ciel... elle m'a trahi!

BELLEAU. Ce qui vous désole.

LE VICOMTE. Au contraire, je ne suis plus obligé de crier *brava!* j'ai reconquis mon indépendance... je suis libre... et ruiné!..

BELLEAU. Vraiment!

LE VICOMTE, *se jetant sur le fauteuil, à gauche, près de la table et feuilletant le livre des voyageurs.* Une belle occasion pour être sage et pour étudier!

BELLEAU. Vous!

LE VICOMTE. Pourquoi pas?.. ça me changera... c'est du nouveau, et je ne penserai plus qu'à ça... (*Regardant toujours le livre des voyageurs.*) Ah! madame de Guibert... elle est ici... la femme du banquier et la sœur du ministre... Voilà les femmes que j'aime... aimable, spirituelle, méchante, excellente... tout cela à la fois... et coquette, et envieuse, et vaniteuse... et ambitieuse... c'est un charme... une femme complète, si elle avait des passions... mais elle n'a pas le temps!

BELLEAU. Vous la connaissez?

LE VICOMTE, *vivement*. Du tout... du tout... la sagesse... la vertu même!.. mais je connais son mari... un important... un fat... un vantard, et le bavard le plus ennuyeux... Il rit toujours... et il n'y a rien de triste comme la gaieté des sots... Il est aussi du Jockey-Club... et c'est lui qui m'a gagné, l'autre semaine, mon dernier billet de mille francs... Je vois qu'il n'a pas accompagné sa femme, et j'aurai du moins ici un avantage... c'est que je ne l'entendrai pas... (*Entendant rire dans la coulisse.*) Allons, décidément, je suis maudit!.. me poursuivre jusqu'ici, jusqu'à Dieppe... (*A Belleau.*) Vite mon appartement... et un bain... je n'ai plus qu'à m'aller jeter à la mer. (*Belleau sort.*)

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, *sur un fauteuil, tenant toujours le livre des voyageurs, et tournant le dos à de Guibert*; DE GUIBERT, *entrant par le fond avec* COQUENET.

DE GUIBERT, *entrant en riant, et tenant Coquenet par la main.* C'est toi, Coquenet, toi, que j'ai rencontré en descendant de voiture... Comme on se retrouve!.. qui m'eût dit que le rivage de Dieppe présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste!

COQUENET. Depuis quinze ans que nous ne nous sommes vus!

DE GUIBERT. Chez maître Durand, notre avoué... à l'étude où je faisais des romances... et madame Durand... te rappelles-tu madame Du-

rand?.. et Didier, le maître clerc... mais je me taisais... parce que de ce temps-là, déjà, vous m'accusiez d'être mauvaise langue et satirique comme Juvénal... Toi, c'est différent... tu as toujours été bon enfant... physionomie candide traduite de l'allemand... naturel excellent et inoffensif.

COQUENET. Tu es bien bon!

DE GUIBERT, *riant toujours*. Tu croyais toujours tout ce qu'on te disait... es-tu marié?

COQUENET. Pourquoi me demandes-tu cela?

DE GUIBERT, *riant*. Je te demande : Es-tu marié?.. Le tout pour s'amuser...

COQUENET. Moi... le mariage ne m'amuse pas beaucoup!.. attendu que madame Coquenet m'a gratifié de quatre enfants...

DE GUIBERT, *riant*. Qui te ressemblent... j'en suis sûr...

COQUENET. Les avis sont partagés... elle m'en fait espérer un cinquième... et quoique j'aie quelque fortune... quoique je sois, Dieu merci, un des plus imposés du département... tu comprends qu'avec cinq enfants, un pauvre propriétaire n'est jamais riche; aussi je ne rêve qu'aux moyens d'avoir quelque bonne place... J'avais là une pétition pour notre député... qui ne l'est plus.

DE GUIBERT. Est-ce qu'il lui serait arrivé un accident?

COQUENET. Il a été nommé pair! ce qui nous oblige à une réélection.

DE GUIBERT. Tu peux te passer de lui... je t'aurai ça.. j'obtiens tout ce que je veux... c'est-à-dire ma femme, qui est sœur du ministre...

COQUENET, *avec admiration*. Quoi! mon ami Guibert... tu es beau-frère du ministère?

DE GUIBERT. Comme tu vois, pas plus fier pour ça... une position superbe... en passe d'arriver à tout... et j'arriverai... (*A demi-voix.*) il en est question.

COQUENET. Est-il possible?

DE GUIBERT, *de même*. Ça ne me serait jamais venu à l'idée... mais ma femme le veut... elle y tient, il faut que cela soit... je serai obligé un de ces jours d'être ministre pour avoir la paix dans le ménage...

COQUENET. Moi, je ne demande pas tant, et si je pouvais être nommé à la recette de Dieppe, vacante par décès du titulaire...

DE GUIBERT. Nous verrons ça.

COQUENET. Ça ne rapporte que quinze mille francs... mais en revanche, on n'a rien à faire... place honorable qui irait à mes goûts et à mes moyens; car je vis sans ambition, sans intrigue, sans cabale... lisant mon journal et faisant ma partie de whist ou d'échecs...

DE GUIBERT. La vie de province!.. la douce médiocrité. *Aurea mediocritas.*

COQUENET. Oui, mon ami, *aurea*, si j'avais des appointements, si j'avais cette place... par malheur nous avons des concurrents...

DE GUIBERT. Il y en a toujours.

COQUENET. M. Rabourdin, un ancien employé, qui a des droits...

DE GUIBERT. Qu'est-ce que ça fait?.. si tu as des amis... si tu te mets bien avec ma femme... je te présenterai... c'est elle que ça regarde... car nous ne nous mêlons jamais d'affaires ni de politique, nous autres jeunes gens fashionables du Jockey-Club, nous autres *lions* parisiens.

COQUENET. Tu es donc lion?.. tu es donc jeune?..

DE GUIBERT. Plus que jamais!.. car je suis riche... et à Paris, avec de l'argent, on n'a pas d'âge, on plaît toujours... on ne vieillit pas... au contraire... le Pactole, vois-tu bien, est la fontaine de Jouvence... Aussi, vivent le plaisir, le scandale et les aventures! je te les dirai, car je les connais toutes, sans compter celles dont je suis le héros, parce que tu sens bien qu'un banquier, je ne peux pas y suffire... parole d'honneur... Silence!.. c'est ma femme!

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, *toujours à gauche, près de la table, lisant et tournant le dos aux autres interlocuteurs*; DE GUIBERT, COQUENET, HERMINIE, *entrant par une des portes à droite, et s'arrêtant un instant devant une des glaces qui sont près de la porte.*

COQUENET. Ah! mon Dieu! c'est là ta femme?..

DE GUIBERT. Madame de Guibert!..

COQUENET. La sœur du ministre?

DE GUIBERT, *allant au-devant d'elle*. Elle-même... je vais te présenter.

HERMINIE. Monsieur, vous voilà! et ce n'est pas sans peine! prendre le bateau à vapeur jusqu'au Havre pour arriver plus vite...

DE GUIBERT. Nous allions comme le vent. Mais que veux-tu?.. trois cent cinquante passagers... au lieu de quatre-vingts... le tout par égard pour l'ordonnance de police... Nous touchions fond à chaque instant... de sorte que mon voyage maritime... s'est fait... par terre... (*Riant.*) Je suis destiné aux aventures... Voici, chère amie... j'ai l'honneur de te présenter... (*Il remonte le théâtre pour chercher Coquenet, et Herminie aperçoit en*

face d'elle le vicomte, qui vient de se lever; elle passe près de lui.)

HERMINIE. Monsieur de Saint-André!..

DE GUIBERT, *riant et lâchant la main de Coquenet.* Le petit vicomte... ici... à Dieppe... Qui diable l'amène?.. Il vient me demander sa revanche... le billet de mille francs... les dix fiches que je lui ai gagnées avant-hier au whist!.. Ça va... je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE. Non, vraiment, je ne m'y exposerai pas... vous êtes trop heureux... monsieur de Guibert... tout vous réussit... Après cela, ce n'est pas votre bonheur au jeu que j'envierais le plus... ici, surtout...

HERMINIE. Savez-vous qu'on a raison de venir à Dieppe, ne fût-ce, Monsieur, que pour vous apercevoir... car, à Paris, on ne vous voit plus... c'est indigne...

DE GUIBERT. Je crois bien... il ne sort pas des coulisses de l'Opéra.

HERMINIE, *à son mari.* Où, sans doute, Monsieur le rencontrait?

DE GUIBERT. Du tout... je le sais par ouï-dire... par la renommée...

HERMINIE, *à son mari.* Avec qui, en effet, vous êtes très-bien... (*Au vicomte.*) Et vous venez à Dieppe?..

LE VICOMTE, *gravement.* Par régime, Madame... par sagesse.

HERMINIE. En vérité!..

LE VICOMTE, *de même.* C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer...

DE GUIBERT. Allons donc... faites donc le discret... comme si on ne le connaissait pas... Il a des intentions... il va tous les ans faire des passions dans les départements.

LE VICOMTE. Moi?..

DE GUIBERT. Conquérir chaque année de nouvelles provinces... Pas plus tard qu'il y a six mois... cette fameuse aventure, dont j'ai été témoin...

LE VICOMTE, *vivement.* Monsieur...

DE GUIBERT. Une histoire impayable... invraisemblable... de quoi faire un drame romantique!.. et si je vous la disais...

LE VICOMTE, *avec colère.* Monsieur... vous m'avez donné votre parole de n'en jamais parler... ni à moi, ni à personne au monde...

DE GUIBERT, *de même.* Aussi, je n'en parle pas... je ne dis rien... Il n'est pas moins vrai... que si je voulais...

LE VICOMTE, *de même.* Encore, morbleu!..

DE GUIBERT, *de même.* Mais je ne veux pas... je suis connu pour ma discrétion... et ma fidélité... à mes amis... A propos de ça... j'en ai un que j'oubliais... où donc est-il?.. (*Se retournant vers Coquenet, qui se tient à l'écart.*) Avance donc!.. Voici, Madame, un de mes anciens camarades... que je vous présente...

HERMINIE. Monsieur...

DE GUIBERT. Monsieur Coquenet, père de famille, propriétaire notable de la ville de Dieppe.

COQUENET. Moi-même.

DE GUIBERT. Homme paisible et sans ambition, qui désire une place de quinze mille francs, ici, à Dieppe, pour servir sa patrie et être utile à ses concitoyens.

COQUENET. Moi-même...

DE GUIBERT. Et un mot de toi, chère amie... une apostille au bas de sa pétition... (*A Coquenet.*) As-tu ta pétition?

COQUENET, *cherchant dans sa poche.* J'en ai toujours!

DE GUIBERT. Ma femme se chargera de la présenter à mon beau-frère le ministre... N'est-il pas vrai?

HERMINIE, *froidement.* Non, Monsieur!

DE GUIBERT. Comment, non?

HERMINIE, *froidement.* Je craindrais qu'on ne m'accusât de vouloir accaparer toutes les places...

DE GUIBERT. Allons donc!

HERMINIE, *de même.* C'est déjà trop d'avoir parlé pour mon mari... si j'osais demander plus, on me taxerait d'ambition... d'intrigues, peut-être.

DE GUIBERT, *à Coquenet.* Et qui donc?.. des sots et des imbéciles... n'est-il pas vrai?..

COQUENET, *balbutiant.* Certainement... mais (*Regardant Herminie.*) quand on ne connaît pas les personnes...

DE GUIBERT. Tu as raison... dès que ma femme te connaîtra mieux, elle se décidera à parler pour toi.

COQUENET. Je crains que non...

DE GUIBERT, *à demi-voix, avec importance.* Je m'en charge... j'en fais mon affaire!.. s'il le faut même... je dirai: « Je le veux!.. »

COQUENET, *vivement.* Dis-le.

DE GUIBERT. Pas devant le monde!..

COQUENET. C'est juste!

DE GUIBERT, *lui prenant le papier.* Laisse-moi ta pétition, et reviens.

HERMINIE, *qui, pendant ce temps, a causé bas avec le vicomte.* Oui, Monsieur, nous allons, avant le dîner, faire une promenade en mer, et je compte sur vous... (*Le vicomte s'incline, et sort par la porte à gauche, pendant que Coquenet sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

HERMINIE, *s'asseyant près de la table, à gauche;* DE GUIBERT.

DE GUIBERT. Maintenant que nous sommes seuls... je te demande pourquoi tu n'as pas mieux accueilli mon ami Coquenet?

HERMINIE, *toujours assise*. Votre ami?

DE GUIBERT. Que je n'ai pas vu depuis quinze ans, j'en conviens... et une amitié qui a eu quinze ans d'*interim* n'est pas des plus violentes... Mais c'est égal, je me suis mis en avant...(on n'aime pas à avoir l'air d'un zéro... et si ce n'est pour lui... du moins pour moi, et pour ma considération personnelle, je te prie d'avoir égard à cette pétition.

HERMINIE, *la prenant et la jetant sur la table, et frappant dessus, de la main, avec impatience*. Je vous prie, moi, de ne plus m'en parler!..

DE GUIBERT, *avec vivacité*. Et moi, je veux!..

HERMINIE, *se levant*. Qu'est-ce que c'est?..

DE GUIBERT, *baissant le ton*. Je veux savoir pour quelle raison?..

HERMINIE. La raison, c'est que M. Coquenet est un sot; c'est que votre ami est un ennemi qui, ce matin encore et sans me connaître, a répété ici des calomnies sur moi et sur le ministre.

DE GUIBERT. Il aurait répété de même des éloges, car de sa nature il est de l'avis de tout le monde, ne contrarie jamais personne; et si tu savais combien il est bon enfant...

HERMINIE, *sèchement*. C'est assez, c'est trop nous occuper de lui... Quelles nouvelles de Paris?.. avez-vous vu mon frère? est-il venu avec vous?..

DE GUIBERT. Il n'arrivera que ce soir, il y avait conseil des ministres... Il paraît, comme tu me l'as dit, qu'il est question de remanier... de modifier le cabinet...

HERMINIE. Oui... un changement aux finances... Lui avez-vous parlé?..

DE GUIBERT. J'ai hasardé quelques mots... qu'il n'a pas eu l'air de comprendre.

HERMINIE. C'est votre faute, il fallait aborder franchement la question; il croit avoir fait beaucoup en vous faisant obtenir cet emprunt... il vous croit enchanté...

DE GUIBERT. Le fait est que je suis très-content...

HERMINIE, *avec vivacité*. Ce n'est pas vrai, vous ne l'êtes pas... et avec le haut rang que vous occupez dans la banque il vous faut plus que cela... il le faut... pour moi... sinon pour vous... oui, Monsieur, je ne porte envie à personne, mais je veux que personne ne l'emporte sur moi... Je suis malheureuse, vous le savez, quand je vois une plus belle voiture, une parure plus brillante que la mienne... Eh bien! s'il faut vous le dire... j'ai une amie de pension, une amie intime dont le mari est ministre... je veux que le mien le soit aussi... ou tout au moins sous-secrétaire d'État... pourquoi ne le seriez-vous pas?..

DE GUIBERT. Mais, ma femme...

HERMINIE, *vivement*. A tout autre ministère, je ne dis pas... il faut des talents qui se voient!.. mais aux finances, on en a sans que cela paraisse... des comptes, des calculs... c'est un mérite de chiffres, et vous serez placé là à merveille, je pose zéro... et retiens... ce que vous voudrez... on ne s'amuse pas à vérifier, et on vous croit un grand homme sur parole...

DE GUIBERT. C'est possible... mais tu connais ton frère... il a haussé les épaules sans me répondre, et je n'ai pas osé continuer.

HERMINIE. Eh bien! moi... j'oserai... je parlerai...

DE GUIBERT. Encore si j'étais député... il me craindrait peut-être...

HERMINIE. Eh bien! Monsieur, il faut l'être, ça n'est pas si difficile.

DE GUIBERT. Il est capable de s'y opposer... car lorsqu'une fois il a dit non...

HERMINIE. Il faudra bien qu'il dise oui!.. il me doit le prix de ma complaisance... Savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris?.. pourquoi, à la prière du ministre, je suis venue ici, à Dieppe, ainsi que vous?..

DE GUIBERT. Par agrément, je le suppose... du moins, jusqu'ici, je l'ai appris ainsi.

HERMINIE. Non, Monsieur; pour signer au contrat de mariage de M. Lucien de Villefranche, l'ami de mon frère, et notre ennemi, à nous: lui qui ne perd pas une occasion de nuire à notre fortune... lui qui a tenté, mais en vain, de s'opposer à votre dernière entreprise!.. il me l'a avoué à moi-même.

DE GUIBERT. Et pourquoi, je vous le demande, avons-nous la bonté de faire ce voyage?

HERMINIE. Parce qu'il épouse une jeune personne de Normandie, dont la famille vient cette saison aux bains de Dieppe... un ange que mon frère admire... en un mot, son incomparable pupille... mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT. Cette beauté de province, dont j'ai si souvent entendu parler depuis notre mariage... est-elle aussi bien qu'il le dit?..

HERMINIE. Elle vient d'arriver avec une de ses parentes, madame de Savenay... qui est mar-

quise... et bégueule... il y a déjà antipathie entre nous! quant à la jeune fiancée... mon frère m'a recommandé l'amabilité, les prévenances, la tendresse... ordre ministériel, auquel j'ai obéi... et j'y ai du mérite, car je la déteste déjà.

DE GUIBERT. Et pourquoi?..

HERMINIE,* *avec volubilité.* Parce que de tout temps mon frère me l'a présentée comme l'emblème de toutes les vertus, le type, le modèle de la perfection... je n'aime pas les modèles... et une fois mariée avec M. Lucien... le plus ennuyeux de tous les hommes... une autre perfection dans son genre, elle et son mari habiteront avec mon frère, qui les adore et ne pourra rien leur refuser... ce sera dans son intérieur une opposition continuelle qui ruinera notre influence et notre crédit!.. Soyez donc sœur d'un ministre pour ne rien obtenir... pas la moindre faveur... pas la plus petite injustice!.. Et bien d'autres inconvénients... à Paris, à l'Opéra, aux Italiens, elle sera toujours avec moi dans la loge du ministre...

DE GUIBERT. Qu'est-ce que ça fait?

HERMINIE, *avec impatience.* Cela fait, Monsieur, qu'elle est jolie... ce qui est fort désagréable.

DE GUIBERT. Ah! elle est jolie?..

HERMINIE. Eh bien! n'allez-vous pas vous en occuper et l'adorer aussi... je vous défends de la regarder. (*Se retournant et apercevant Cécile au fond du théâtre.*) Eh! la voilà... cette chère enfant! arrivez donc, ma toute belle!..

SCÈNE IX.

COQUENET, *entrant par la gauche et s'adressant à* DE GUIBERT; HERMINIE, *allant au-devant de* CÉCILE, *de* MADAME DE SAVENAY *et de* LUCIEN, *qui entrent par la droite.*

COQUENET, *à Guibert, et à voix basse.* Eh bien! as-tu dit : Je veux?

DE GUIBERT, *de même.* Tu m'as compromis... tu ne me dis pas que ce matin...

COQUENET, *de même.* C'est ma faute!.. mais qu'importe, si tu es le maître...

DE GUIBERT, *de même.* Certainement... aussi, plus tard nous verrons... tâche, en attendant, de te mettre bien avec elle... (*Il continue de causer à voix basse avec Coquenet, en tournant le dos aux trois dames.*)

HERMINIE, *à madame de Savenay et à Cécile.* Oui, Mesdames, c'est mon mari, qui ne vous connaît pas encore, et qui meurt d'envie de vous être présenté.

MADAME DE SAVENAY, *bas, à Lucien.* N'est-ce pas le banquier dont on parlait ce matin?

LUCIEN. Lui-même. (*Herminie a pris la main de son mari qui causait toujours avec Coquenet et le présente aux deux dames; de Guibert passe près d'elles et les salue.*)

DE GUIBERT, *regardant Cécile.* Eh mais! je ne me trompe pas... j'ai déjà eu le plaisir de voir ces dames...

CÉCILE. Où donc, Monsieur?

DE GUIBERT. L'année dernière... en Normandie... à Rouen!

CÉCILE. Je ne me rappelle pas... mais c'est possible... (*A madame de Savenay.*) Lors de votre procès.

MADAME DE SAVENAY. Nous y sommes restées un jour.

DE GUIBERT. C'est cela même... (*Bas, à Herminie.*) Quoi!.. c'est là Cécile de Mornas... la prétendue de notre ami Lucien... j'en suis enchanté...

HERMINIE, *vivement.* Et pourquoi donc?..

DE GUIBERT, *en riant et à voix basse.* Une aventure, ma chère... une aventure que je sais sur son compte...

HERMINIE, *avec joie.* Il serait possible!..

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BELLEAU.

BELLEAU. Le canot est prêt... et quand ces messieurs et dames voudront partir...

HERMINIE, *à Cécile, à madame de Savenay et à Lucien qui sortent.* Nous vous suivons... (*Vivement, à son mari.*) Qu'est-ce que c'est, Monsieur?.. qu'est-ce que c'est?..

DE GUIBERT. Ah! par exemple... je ne puis le dire...

HERMINIE. Et moi, je veux le savoir...

COQUENET, *s'avançant.* Si je pouvais être utile à Madame...

HERMINIE. Merci, Monsieur!.. cela dépend de mon mari... qui parlera... (*En riant et donnant la main à son mari pour sortir.*) Ah! la jeune personne modèle a déjà eu des aventures... c'est délicieux... c'est charmant... (*Elle sort avec de Guibert.*)

COQUENET. Ah bah! des aventures... elle?.. à son âge?.. c'est inconcevable!

BELLEAU, *s'approchant de lui.* Qu'est-ce donc?

COQUENET. Rien... (*A demi-voix.*) On prétend

que cette jeune personne, qui était là tout à l'heure, a déjà eu un amant!.. (*Il sort.*)

BELLEAU, *seul, riant.* Ah!.. elle a eu des amants!.. Fiez-vous donc aux demoiselles du grand monde!.. Elle a eu des amants!.. (*Il entend des sonnettes de différents côtés de l'hôtel.*) Voici! on y va! (*Il sort en courant.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, *tenant sous le bras une liasse de papiers,* LUCIEN.

LUCIEN. Enfin, te voilà, mon cher Raymond... comme tu arrives tard!..

RAYMOND. Que veux-tu? on n'est pas le maître... quand on est ministre: on ne s'appartient plus, et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié!.. Le conseil a fini si tard... j'ai cru que je ne partirais pas... et au moment de monter en voiture, les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marchepied... Tiens, tu vois ce que j'ai emporté avec moi... (*Lui montrant une liasse de papiers qu'il tient.*) J'en ai lu une partie en route... (*Allant les poser sur la table, à gauche, où est restée la pétition de Coquenet.*) Et puis, le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur, qui me rafraîchissaient le sang, ont donné, malgré moi, une autre direction à mes idées... le papier est tombé de mes mains, le présent a disparu... je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse... dans la cour du Lycée... le jour de mon premier prix, au concours général... vous, mes rivaux et mes amis, vous m'entouriez, vous m'applaudissiez... tandis que mon vieux père me serrait, en pleurant, dans ses bras... Mon pauvre père!.. J'ai fait toute la route avec lui... avec toi... je me revoyais auprès du foyer paternel... choyé, chéri de tous... j'avais tout oublié... j'étais heureux... j'étais aimé!.. je n'étais plus ministre!..

LUCIEN. Et ton rêve va continuer, je l'espère... ici... avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille...

RAYMOND, *gaiement.* Oui, j'ai laissé là-bas les ennemis et les haines... j'ai congé pour vingt-quatre heures... Eh bien! monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

LUCIEN. Nous revenons, à l'instant, d'une promenade en mer, que nous avons faite tous ensemble en t'attendant; j'étais à côté d'elle, et il me semble, si toutefois c'est possible, que, d'aujourd'hui, je l'aime plus encore!.. si jolie et si modeste... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances...

RAYMOND, *souriant de sa chaleur.* En effet, la tête n'y est plus... et tu as raison, c'est un vrai trésor que je te donne là... et que chacun eût envié!.. Ah! s'il était permis à un homme d'État d'être amoureux... si ma jeunesse, déjà flétrie et usée par les travaux, avait pu me laisser la moindre prétention de plaire, c'est une conquête que je t'aurais disputée... (*Riant.*) Oui, Monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule... j'y suis fait!.. et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux... car voilà la femme qu'il m'eût fallu... bonté, douceur, saine raison, jugement solide... et quand je la compare à mon étourdie, à mon évaporée de sœur... En as-tu été content, depuis qu'elle est ici?..

LUCIEN. Certainement... nous venons d'avoir la discussion la plus animée...

RAYMOND. Où donc?

LUCIEN. Pendant notre promenade sur mer.

RAYMOND. Un combat naval?

LUCIEN. Justement! une bataille rangée... Cécile et moi, d'un côté, te défendions contre ta sœur et son mari, qui t'attaquaient vivement.

RAYMOND, *souriant.* En vérité! c'est amusant... Et le sujet de l'attaque?

LUCIEN. Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille...

RAYMOND. Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari...

LUCIEN. Précisément... lui confier une opération aussi importante, c'était déjà un tort... ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

RAYMOND. Oui, si, parmi les concurrents, il y avait eu des hommes de mérite... Mais ceux que l'on me proposait, je te le prouverai, n'étaient point d'honnêtes gens... de plus, ils étaient tous aussi nuls... et j'ai cru pouvoir, sans grande injustice, accorder à mon beau-frère la palme de la nullité... et de la probité!

LUCIEN. N'importe! tout autre choix valait mieux... car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs...

RAYMOND. Un pareil motif est bon pour toi, que les clameurs effraient... mais pour moi, c'est tout le contraire... tu sais bien que, dans les

jours de combat, elles m'excitent et m'encouragent.

LUCIEN. Tu ignores donc ce que l'on a dit et imprimé!.. On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses, et que tu les partages avec ton beau-frère.

RAYMOND, *froidement*. Vraiment! ils disent cela? Parbleu, j'en suis charmé, et tu me fais grand plaisir... Est-ce tout?.. n'as-tu rien de mieux à m'annoncer?

LUCIEN. En vérité, je vous admire, toi et ton sang-froid... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines...

RAYMOND. Toi, je le crois bien... tu n'y es pas fait... tu n'y es pas habitué!.. Nous avons pris tous les deux des chemins différents, qui aboutiront peut-être au même but... moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front... toi, tremblant à son approche, et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles! quelque bas que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange... on l'y trouverait encore... c'est là qu'elle habite, et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi... tu as beau prodiguer les caresses et les poignées de main, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde...

LUCIEN, *avec fierté*. Excepté au pouvoir.

RAYMOND. Eh! morbleu! il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui... le courage serait peut-être de le défendre, et tu ne l'oses pas.

LUCIEN. Je défends ce que le monde approuve... je repousse ce qui est blâmé par lui... et toi, au contraire, tu prends à tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements!.. frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense! S'il est au contraire quelqu'un que tout le monde s'accorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

RAYMOND. Celui-là n'aura pas le mien.

LUCIEN. Et pourquoi?

RAYMOND. Parce qu'il y a vingt à parier contre un que ces suffrages sont usurpés!.. Si un joueur gagne à tous les coups c'est que les dés sont pipés... si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un... c'est qu'ils sont gagnés ou vendus... car l'approbation universelle est impossible!.. Les jugements humains se composent de blâme plus que de louanges... d'erreurs plus que de vérités... et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis... celui-là... je l'estime, je l'aime et je le défends... mais l'ami de tout le monde doit être... selon moi...

LUCIEN, *riant*. Un réprouvé...

RAYMOND, *s'échauffant*. Oui, sans doute, car pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants... non, non, il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires... il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages... et, comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre... en immense majorité... j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

LUCIEN, *riant*. Est le plus honnête homme!

RAYMOND. Certainement! je m'en vante... et à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure... je me frotte les mains et je me dis : « Courage!.. poursuivons ma route!.. j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LUCIEN. Et ces morsures multipliées te laissent toujours invulnérable!..

RAYMOND. Autrefois... dans les commencements... je ne dis pas que j'eusse la force d'âme d'y rester insensible... mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir... quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels, accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux... j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds... et de les repousser dans leur bourbier natal!.. Si tu savais quelle a été ma vie!.. je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde! je ne te rappellerai pas les reproches dont ils m'accablent!.. avilir ma patrie, la livrer à l'étranger, la partager même... ils l'ont dit!... comme si cela était possible!.. moi... un ministre du roi!.. moi! un Français, moi qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays... (*Avec émotion.*) Enfin, ils l'ont dit... peu importe!..

LUCIEN. Cette idée seule t'émeut.

RAYMOND. Non... non... cela m'est indifférent... je te le jure; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait pas l'être... c'est quand je me suis vu attaquer dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne, qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur de répondre dignement à ses soins et à ses sacrifices... mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos concours; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes; si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent que l'on ne con-

testait pas alors, Dieu sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien! quand après de pénibles luttes et de glorieux combats, soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé; quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la Chambre, et que plus tard la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan, ma première pensée fut pour mon père... j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi... « Non, me dit-il, je suis bien vieux! le séjour de « Paris m'effraie... je préfère mon repos et ma « retraite... c'est mon désir, mon fils!.. » Ce désir, je devais le respecter... cette retraite, je l'embellis de mon mieux... je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner... et un matin, je lis dans une feuille publique que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan... à un vigneron... et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

LUCIEN. Chassé!

RAYMOND. C'était imprimé!.. et mille voix le répétaient à ma honte... Hors de moi, éperdu... je courus chercher mon père... « Que vous le vouliez ou non, cette fois, lui dis-je, il faut venir, il y va de mon honneur... on accuse votre fils d'être un ingrat, d'être un infâme... venez!.. » J'avais, ce jour-là, dans mon salon, des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris... J'amenai mon père, je le leur présentai, et m'inclinant devant lui, je m'écriai: « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous si votre fils vous respecte et vous honore. »

LUCIEN. C'était bien!.. très-bien... il n'y avait rien à répondre à cela.

RAYMOND, *avec ironie*. Ah! tu crois... tu crois qu'on impose silence à la calomnie... Le lendemain, tous répétaient que reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre qu'ils tournaient en ridicule... En vain mon père proclama hautement et attesta ma tendresse et mes soins pour lui... on prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi; que je l'avais forcé à les écrire; que la pension que je lui faisais en était le prix; que je la lui retirerais s'il parlait jamais et disait la vérité... Et maintenant, j'aurais beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction: quand on parle d'un mauvais fils, tous les regards se tournent de mon côté... ou plutôt se détournent de moi!.. Que faire?.. quel parti prendre?.. se brûler la cervelle?.. j'y ai pensé d'abord... je l'avoue.

LUCIEN. O ciel!..

RAYMOND, *avec amertume*. Mais loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus... voyez-vous, auraient-ils dit, l'effet des remords...

LUCIEN. Y penses-tu?

RAYMOND. Oui, mon ami, oui, tu ne les connais pas... et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins, peut-être, termineront les jours de mon père... ils diront que j'en suis cause... ils diront que je l'ai tué... ils m'appelleront parricide!.. je m'y attends... Eh bien! soit! redoublez vos clameurs, je les brave et les méprise... un mot, mon père... un seul mot!.. votre bénédiction au parricide!.. et que Dieu nous juge!..

LUCIEN, *avec émotion*. Raymond...

RAYMOND. Mais pour les jugements des hommes... jugements d'iniquités et d'erreurs... je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique... Fais ce que dois, advienne que pourra; c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui maintenant font mon bonheur. (*Avec exaltation.*) Oui... pamphlétaires et calomniateurs, je ne ferais pas un pas pour vous désarmer; si je savais qu'une mesure me rendît populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute... et approuvé par vous, je dirais presque comme cet Athénien que le peuple applaudissait: Est-ce que j'ai dit quelque sottise?..

LUCIEN, *souriant*. Allons, allons... te voilà comme toujours! ardent, exagéré, dépassant le but, et allant trop loin.

RAYMOND. Je ne te ferai pas le même reproche.

LUCIEN. Je m'en félicite!

RAYMOND. Tant pis pour toi.

LUCIEN. Tant mieux, taisons-nous; voici ta pupille.

SCÈNE II.

RAYMOND, CÉCILE, LUCIEN.

CÉCILE, *courant à Raymond*. Ah! Monsieur, nous vous attendions avec tant d'impatience... et votre retard nous avait bien inquiétés... il ne vous est rien arrivé?

RAYMOND. Rien, ma chère enfant, que la contrariété de ne pas te voir plus tôt.

CÉCILE. Quel dommage que vous n'ayez pas pu être de notre promenade en mer!..

RAYMOND. C'est égal... je n'étais pas absent pour vous... je le sais... je sais que tu m'as défendu...

CÉCILE. Vous n'en aviez pas besoin.

RAYMOND. Si vraiment... mes défenseurs sont trop rares pour que je ne les compte pas avec reconnaissance!.. comment se porte madame de Savenay, ta noble cousine?..

CÉCILE. Beaucoup mieux... depuis deux heures seulement qu'elle est à Dieppe... elle prie M. Lucien de vouloir bien passer dans son appartement pour une grave conférence, dit-elle, où je ne dois pas assister...

RAYMOND. C'est juste... les affaires d'intérêt regardent les grands parents... et les tuteurs... (*Prenant sur la table les papiers qu'il y a posés à la première scène.*) J'ai là un projet de contrat à vous soumettre. (*A Lucien.*) Examinez-le en m'attendant, et puis faites-moi le plaisir de placer tous ces papiers dans la chambre que vous me destinez. (*Cécile ramasse un papier qui était en dessous et qui tombe; elle le lui présente.*) Qu'est-ce que c'est que ça?..

CÉCILE. C'était là, sur cette table, avec vos papiers...

RAYMOND, *lisant.* « Monsieur le ministre... la « recette de Dieppe est vacante par décès du ti« tulaire... et j'ose me mettre sur les rangs... » (*S'arrêtant et reployant le papier.*) Au diable les pétitions... à peine arrivé, elles m'assaillent déjà... et je vous demande comment on a pu me glisser celle-ci... à moins que ce ne soit au moment où je descendais de voiture... (*La mettant au milieu des papiers que tient Lucien.*) Nous avons le temps de lire, rien ne presse.

LUCIEN. Il faudrait voir cependant...

RAYMOND. C'est tout vu... c'est un intrigant... auquel je ne répondrai même pas.

LUCIEN. C'est quelqu'un de cette ville... quelqu'un peut-être d'influent... et c'est un nouvel ennemi que tu vas te faire...

RAYMOND. Ça m'est égal!

LUCIEN. On en a toujours assez.

RAYMOND. Peu m'importe!

LUCIEN, *s'adressant à Cécile.* Je vous demande, Mademoiselle, quel est le plus raisonnable? je m'en rapporte à vous.

RAYMOND. Et moi aussi... prononce!.. qui de nous deux a tort?

CÉCILE, *timidement.* Eh! mais... tous les deux peut-être... (*Vivement.*) Pardon... mais il me semble, à moi, qui ne m'y connais guère, (*Montrant Lucien.*) que si l'un craignait un peu moins les discours du monde... si l'autre les redoutait un peu plus...

RAYMOND, *riant.* Bravo! nous tomberions dans le juste milieu.

CÉCILE. Non, mais vous seriez tous deux, peut-être, bien près de la perfection.

RAYMOND, *la regardant d'un air galant et rieur.* Nous y sommes dans ce moment.

CÉCILE. Ah! Monsieur se moque de moi! ce n'est pas bien.

RAYMOND, *à Lucien.* N'ai-je pas dit vrai?.. et pour t'en rapprocher le plus tôt possible... va parler affaires... je vous rejoins dans l'instant. (*Lucien sort par la porte à droite.*)

SCÈNE III.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND. Eh bien! ma chère enfant, maintenant que tu le connais, ne t'ai-je pas dit la vérité?.. et à part ses opinions, qui n'ont pas le sens commun, n'est-ce pas un excellent homme?

CÉCILE. Oui, Monsieur.

RAYMOND. Crois-tu être heureuse avec lui?

CÉCILE. Je l'espère...

RAYMOND. Ça ne suffit pas!.. je veux que tu en sois sûre... car ton père, à qui je dois tout, m'a légué le soin de ton bonheur... et si je me trompais! parle, mon enfant, ouvre-moi ton âme... autrefois, quand tu étais élevée près de moi, je ne te l'aurais pas demandé... te voyant tous les jours, je devinais, je prévenais tes moindres désirs... jusqu'à douze ou quatorze ans, tu as été ma fille... je t'avais regardée comme telle... mais alors, et quoique ayant le double de ton âge, les convenances et ma position m'ont forcé de t'éloigner, de te remettre entre les mains d'une parente, qui ne pouvait t'aimer comme moi, mais qui, plus heureuse, ne t'a pas quittée... s'est emparée à mon préjudice de ton amitié, de ta confiance...

CÉCILE. Jamais...

RAYMOND. Et maintenant que je ne sais plus, comme autrefois, lire dans tes yeux et dans ton cœur... je suis obligé de te demander: Que veux-tu, Cécile?.. que désires-tu?..

CÉCILE, *avec émotion.* Rien, Monsieur... le choix que vous avez fait doit assurer mon bonheur... et s'il en était autrement, ce ne serait pas votre faute... mais la mienne... aussi je n'hésite pas... car vous êtes mon père, et je dois vous obéir.

RAYMOND. Ce n'est pas ainsi que je l'entends; et malgré mon amitié pour Lucien, s'il se pré-

sente une personne que tu préfères, si tu es aimée de quelqu'un... parle... je ne te reprocherai rien,.. que de ne pas me dire la vérité.

CÉCILE. Je vous l'ai dite, Monsieur; je ne suis aimée de personne.

RAYMOND. Bien vrai?

CÉCILE. De personne, je vous le jure... excepté de M. Lucien... et je pense comme vous que, sous tous les rapports, c'est un choix convenable... et honorable.

RAYMOND. A la bonne heure... je m'en vais le lui dire... Adieu, mon enfant, adieu... (*Il fait quelques pas pour sortir, s'arrête et la regarde.*) Cécile, tu as encore quelque chose à me demander?

CÉCILE. C'est vrai, Monsieur... et je n'osais pas... (*Raymond revient vivement près d'elle.*) c'est-à-dire avec vous, Raymond... j'oserais bien... Mais ce que j'ai à demander, c'est au ministre... et j'ai peur.

RAYMOND. Pourquoi donc?.. si c'est juste...

CÉCILE. Ah! c'est de toute justice... Des marins... des pêcheurs... ceux qui tantôt conduisaient notre barque... ils sont bien pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, qui n'ont qu'eux pour vivre... et malgré cela, lors de la dernière tempête... ils se sont exposés pendant toute la nuit... l'un a ramené à bord trois passagers... et l'autre en a sauvé quatre... et ils n'ont eu pour toute récompense... que la joie de leurs enfants, qui croyaient avoir perdu leur père... Ai-je tort, Monsieur, de m'intéresser à eux, et de vous les recommander?

RAYMOND. Non, sans doute... je m'occuperai d'eux... dès aujourd'hui, dès ce matin... tu peux le leur dire.

CÉCILE. J'y vais à l'instant! quel bonheur!.. de leur porter la promesse formelle du ministre... du ministre lui-même... (*Coquenet entre par une des portes de gauche; il entend ces derniers mots, et voit Raymond embrasser Cécile sur le front. Cécile sort par la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND. *Il tire de sa poche un carnet et prend des notes sur la demande que Cécile vient de lui adresser.*

COQUENET, *à part, pendant que Raymond achève d'écrire.* Du ministre lui-même!.. c'est lui qui vient d'arriver... et puisque sa sœur refuse jusqu'à présent de parler en ma faveur... si je profitais de l'occasion pour faire mes affaires moi-même... ça n'est pas défendu... et comme je ne suis pas censé le connaître, cela n'en fera que plus d'effet. (*Il s'approche de la table, y prend un journal, et salue Raymond qui lui rend son salut.*) Monsieur arrive, à ce que je vois.

RAYMOND. Oui, Monsieur.

COQUENET. Il vient peut-être de Paris?

RAYMOND. Oui, Monsieur!..

COQUENET. Je vous en fais mon compliment...

RAYMOND. Il n'y a pas de quoi...

COQUENET. Si vraiment, si vous étiez hier à la Chambre?

RAYMOND. J'y étais...

COQUENET. Vous pouvez vous vanter d'avoir entendu un fameux discours... celui qu'a prononcé le ministre, et qui a tenu toute la séance... Quel homme, Monsieur, que ce gaillard-là! comme il les a retournés, vers la fin surtout?..

RAYMOND. C'est l'endroit qui a excité le plus de murmures...

COQUENET. Qu'est-ce que ça fait?..

RAYMOND, *se rapprochant.* Ah! cela ne vous fait rien?

COQUENET. Non, Monsieur, cela n'empêche pas que ce ne soit un superbe discours... et un homme d'un talent immense, prodigieux... (*Avec brusquerie.*) Si vous ne pensez pas comme moi, tant pis pour vous... voilà mon opinion...

RAYMOND, *souriant.* Que j'estime... (*A part.*) surtout pour sa rareté...

COQUENET, *continuant avec chaleur.* C'est un homme d'État, celui-là... le seul que nous ayons... ou je ne m'y connais pas...

RAYMOND, *à part, de même.* Ma foi, il faut venir à Dieppe pour entendre ces choses-là... (*Haut.*) On s'occupe donc de lui, en ce pays?

COQUENET. Il y est adoré...

RAYMOND, *à part et de même.* Ah bah!.. Et le télégraphe qui ne m'en dit rien...

COQUENET. On lui dresserait des statues.

RAYMOND, *à part.* Pour m'en jeter demain les débris à la tête... (*Haut.*) C'est une très-aimable ville que la vôtre, Monsieur...

COQUENET. Oui, l'air y est pur, la population éclairée, les fonctionnaires y sont très-bien... Nous venons, avant-hier, d'en perdre un très-estimé...

RAYMOND. Je le savais.

COQUENET, *à part.* Déjà! (*Haut.*) C'est la nouvelle du pays... cela fait une place vacante... et l'on compte plusieurs concurrents...

RAYMOND. Je m'en doute... car moi, qui suis de Paris, et qui ne peux rien, j'ai déjà reçu une pétition à ce sujet.

COQUENET. Est-il possible?

RAYMOND. On me l'a remise au moment où je descendais de voiture.

COQUENET. Vous m'avouerez que c'est d'une indiscrétion, pour ne pas dire plus... et j'en suis fâché pour notre endroit... (*A part.*) Ce ne peut être que Rabourdin, le sous-directeur, le seul qui ait des chances... (*Haut.*) Du reste, je connais ici tout le monde... et si vous me disiez le nom de l'individu, qui devait être au bas de la demande?

RAYMOND. Je ne l'ai pas lu... je n'ai pas achevé la pétition.

COQUENET. Franchement, vous avez bien fait... je me doute de qui cela peut être...

RAYMOND, *riant.* D'un intrigant... d'abord... c'est ce que j'ai pensé.

COQUENET. Et vous avez en raison.

RAYMOND. Cela ne m'empêche pas cependant de voir... d'examiner... de prendre des renseignements... Et vous, Monsieur, qui êtes de cette ville...

COQUENET. Voilà quinze ans que je n'en suis sorti.

RAYMOND. Vous qui me paraissez un citoyen estimable, et en l'opinion duquel on peut avoir confiance...

COQUENET. Vous me faites trop d'honneur...

RAYMOND. Dites-moi, puisque vous semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable... un homme de talents?

COQUENET, *d'un air dubitatif.* Eh! eh!

RAYMOND. Jouit-il de quelque estime... de quelque considération?

COQUENET, *de même.* Eh! eh!

RAYMOND. C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité mêmes?..

COQUENET, *de même.* Eh! eh!

RAYMOND. Vous y mettez une discrétion et une délicatesse que j'apprécie... vous n'osez me dire que ce choix n'est pas convenable?..

COQUENET. Franchement... il y a mieux que cela à choisir... et pour peu que l'un ne se presse pas et qu'on attende...

RAYMOND. Je vous remercie, Monsieur... Sans avoir d'action directe dans cette affaire... il se peut que je sois consulté, que l'on demande mon avis, et alors, je me souviendrai de celui que vous avez eu l'obligeance de me donner. (*Il salue Coquenet et sort.*)

SCÈNE V.

COQUENET, *seul.* Je n'ai rien dit: pas un mot, pas une syllabe... ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival! un concurrent! c'est de bonne et légitime défense... chacun pour soi... Dieu et les ministres pour tout le monde... Et puis, Rabourdin est garçon... et je suis père de famille... Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration... vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable! il faut de la justice... chacun son tour! A bas le cumul et le monopole!..

SCÈNE VI.

HERMINIE, DE GUIBERT, COQUENET.

HERMINIE, *entrant en causant avec son mari.* Oui, Monsieur, vous pensiez ce matin à la députation pour arriver au ministère... il y a dans cette ville, à ce qu'on vient de m'apprendre, une réélection que l'on peut contester... et faire tourner à votre profit.

DE GUIBERT. Certainement!..

HERMINIE. Eh bien! alors, tandis que vous êtes dans le pays, tâchez d'obtenir des voix... de gagner des gens influents...

DE GUIBERT. Je ne demanderais pas mieux... c'est toi qui les repousses. (*A demi-voix.*) Voilà mon ami Coquenet... propriétaire... électeur... un des plus imposés du département... que tu refuses d'appuyer...

HERMINIE. Et qui vous dit cela!.. est-ce qu'il faut faire attention à un mouvement de dépit ou de mauvaise humeur?.. est-ce qu'on ne change pas d'idées vingt fois par jour?..

DE GUIBERT. Tu l'entends, mon ami... (*A demi-voix.*) Je t'avais bien dit qu'elle finissait par faire tout ce que je voulais... tu seras nommé... ma femme parlera pour toi au ministre.

COQUENET. C'est ce que j'ai déjà fait...

DE GUIBERT. Tu l'as donc vu?..

COQUENET. Nous venons de causer ensemble... dans un incognito réciproque; et quoiqu'il ignore qui je suis, je le crois très-bien disposé pour moi!.. si, maintenant... Madame veut me proposer... comme receveur... une idée qui viendrait d'elle... parce que moi, je ne peux plus... me mettre en avant... je crois que nous l'emporterons.

HERMINIE. Je ne demande pas mieux... je sais même en ce moment le moyen de tout obtenir du

mon frère... les deux places ensemble... à une condition!

DE GUIBERT. Et laquelle?

HERMINIE. C'est que vous me raconterez dans tous ses détails l'aventure dont vous m'avez dit un mot ce matin... l'aventure arrivée à mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT, *vivement*. Impossible, ma chère... impossible... c'est un secret trop important.

HERMINIE. Raison de plus! vous parlerez... ou je suis muette... je ne dis rien à mon frère...

COQUENET. Un moment... il y va de notre fortune... et il ne s'agit pas ici d'une indiscrétion déplacée... toi, qui en fait d'aventures racontes toujours avec tant de facilité...

DE GUIBERT. Oui; mais celle-ci... j'ai promis de la garder pour moi...

COQUENET. Et tu tiens ta parole... ta femme est une autre toi-même... ton ami aussi...

DE GUIBERT. Je le sais bien... mais cela me ferait de fâcheuses affaires avec le ministre...

HERMINIE, *vivement*. Le ministre...

DE GUIBERT, *de même*. Avec d'autres personnes encore!.. des mauvaises têtes... des férailleurs... moi je n'aime à me battre que le moins possible... et ça n'aurait qu'à en venir là...

COQUENET. Si ça se savait!.. mais nous nous tairons...

DE GUIBERT. Toi, je ne dis pas... tu seras comme moi... tu auras peur!.. mais ma femme... tu ne la connais pas...

HERMINIE. Et moi, Monsieur, je vous déclare que vous avez excité et redoublé ma curiosité à un tel point, que je veux... j'exige que vous parliez à l'instant même, ou je me brouille avec vous, je ne vous revois de ma vie...

DE GUIBERT, *à voix basse*. Eh bien! donc... et puisque vous me promettez tous les deux le secret... je vous dirai tout ce que je peux vous dire... apprenez que l'année dernière... dans une maison... (*Se reprenant.*) dans un château... où j'ai rencontré Cécile pour la première fois... j'ai vu, le matin au point du jour, un beau jeune homme sortir de son appartement...

HERMINIE. Vous l'avez vu...

DE GUIBERT. De mes propres yeux vu... et il ne peut, à cet égard, me rester aucun doute... car le mystérieux inconnu, que je connais très-bien, me l'a avoué lui-même en me faisant jurer le silence le plus profond.

HERMINIE. A merveille... et cet inconnu, quel est-il?

DE GUIBERT. Voilà, par exemple, ce que je ne vous dirai pas... je lui ai promis le secret, et je n'irai pas à plaisir me compromettre... en vous révélant un nom tout à fait inutile au piquant de l'anecdote...

HERMINIE. Vous avez raison!.. d'autant que j'ai deviné... je sais qui!..

DE GUIBERT. Silence, alors, et n'allez pas me compromettre.

HERMINIE. C'est mon frère.

DE GUIBERT. Non pas!..

HERMINIE. J'en suis sûre... à votre effroi d'abord, et à votre inquiétude... et puis l'adoration que Raymond a pour sa pupille, les louanges dont il l'accable... le crédit qu'il lui accorde à nos dépens. (*A Guibert qui veut parler.*) Vous avez beau vous fâcher, c'est lui... Monsieur, c'est lui!..

COQUENET. Il est de fait que je l'ai trouvé ici, tout à l'heure, qui l'embrassait!

HERMINIE, *avec joie*. Vous l'entendez!.. je n'en dirai rien... mais j'en suis enchantée.

DE GUIBERT. Ce n'est pas vrai!..

HERMINIE. Ah! monsieur mon frère, vous qui me faites toujours de la morale.

DE GUIBERT. Ce n'est pas vrai, vous dis-je.

HERMINIE. Vous osez le nier...

DE GUIBERT. Permettez! je ne dis pas que le ministre ne soit pas actuellement fort bien avec elle, ça ne me regarde pas... mais ce n'est pas lui dont je veux parler!.. la vérité avant tout... il ne faut compromettre personne.

COQUENET, *gravement*. Alors, c'est un autre...

HERMINIE, *gaiement et en riant*. Ça en fait deux! c'est gentil.

DE GUIBERT. Ma femme!.. point de suppositions hasardées, je vous en prie...

HERMINIE. Alors, Monsieur, point de demi-confidences... quel est donc ce séducteur si discret... si timide... qui n'ose paraître et qu'on n'ose nommer devant moi?..

COQUENET. Je le connais...

HERMINIE, *remontant le théâtre pour voir si personne ne vient*. Vous me le direz.

COQUENET, *bas à l'oreille*. C'est toi-même, mon gaillard... c'est toi...

DE GUIBERT, *avec embarras et à demi-voix*. Veux-tu te taire... devant ma femme...

COQUENET, *lui faisant signe qu'il gardera le silence*. J'en étais sûr...

HERMINIE, *qui a remonté près de la porte à droite, redescend le théâtre en courant et revient se placer entre eux deux*. Silence... c'est mon frère...

COQUENET. Parlez-lui... je m'en vais... j'aime mieux ne pas être là... mais je reviendrai... car voici bientôt l'heure où tout le monde se réunit au salon. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VII.

DE GUIBERT, HERMINIE, RAYMOND.

RAYMOND, *qui est entré en lisant un papier, lève les yeux et aperçoit Herminie et Guibert.* Ah ! bonjour, ma petite sœur ! (*Donnant la main à Guibert.*) Bonjour, mon cher Guibert.

HERMINIE. Vous avez fait un bon voyage?

RAYMOND. Excellent !

HERMINIE. J'en suis ravie, et je le suis, surtout, de vous voir !.. vous savez qu'il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé...

RAYMOND. Je le crois bien... j'arrive !..

HERMINIE. Aussi, j'ai deux pétitions à vous adresser !.. ça vous étonne?

RAYMOND, *souriant.* Non, parbleu !.. ce qui m'étonnerait, ce serait si tu n'en avais pas !..

HERMINIE. La première... mais je vous préviens d'abord qu'elle ne compte pas... c'est pour un ami... une personne de cette ville... M. Coquenet !

RAYMOND. Coquenet !.. justement... (*Montrant le papier qu'il tient à la main.*) J'étais à lire sa pétition... une pétition qui m'a été remise au moment de mon arrivée !..

HERMINIE. Il demande la place de receveur.

RAYMOND, *montrant la pétition.* Je le vois bien !

DE GUIBERT. Que sollicite aussi un M. Rabourdin, mais Coquenet est notre ami...

HERMINIE. Un ami intime...

RAYMOND, *avec intention.* Que tu connais... tu es sûre de le connaître ?..

HERMINIE. Pas beaucoup !.. mais mon mari...

RAYMOND. Tu me permettras alors d'attendre de plus amples informations... car quelqu'un de ce pays... quelqu'un tout à fait désintéressé dans la question, m'a fait sur lui un rapport très-défavorable...

HERMINIE. Quelque envieux !..

RAYMOND. Il n'en avait pas l'air; quoique paraissant le connaître mieux que personne, il y a mis une discrétion... enfin, comme je te l'ai dit... je m'informerai, et saurai qui de vous deux a raison... voyons maintenant ta demande principale !..

HERMINIE. Ne l'avez-vous pas devinée... le peu de mots que vous a dits mon mari... la tendresse que j'ai pour lui... et que vous prenez pour de l'ambition...

RAYMOND. Je comprends... c'est toi qui lui as donné ces idées de pouvoir.

HERMINIE, *avec câlinerie.* Eh bien ! oui... toute ma joie, tout mon orgueil, seraient de le voir votre collègue...

RAYMOND, *imitant son ton.* Eh bien ! non... ce n'est pas possible...

HERMINIE. Et pourquoi donc ?.. il est capable ou il ne l'est pas ?

RAYMOND. C'est évident ! voyons le dilemme ?

HERMINIE. S'il est capable... faites-le nommer...

RAYMOND. C'est juste... et s'il ne l'est pas ?..

HERMINIE, *vivement.* Raison de plus... car vous l'êtes, vous !.. et vous ordonnerez, vous gouvernerez sous son nom... tout n'en ira que mieux... il y aura enfin unité dans le gouvernement...

RAYMOND. Le raisonnement est supérieur, et je n'ai rien à y répondre, qu'un seul mot : non.

HERMINIE, *avec colère.* Vous osez dire : non !..

RAYMOND, *froidement.* Je l'ose, et je t'engage même à ne plus m'en parler... et à n'y plus penser.

HERMINIE. Moi, j'y penserai toujours... je vous en parlerai sans cesse, et il faudra bien que vous cédiez, ou je dirai partout de vous un mal affreux...

RAYMOND. Permis à toi... et tu trouveras de l'écho... il ne manquera pas de monde pour faire ta partie...

HERMINIE. Ils font bien... ils ont raison... je suis de leur avis... c'est indigne de traiter ainsi une sœur qui vous aime...

DE GUIBERT. Il est de fait, mon beau-frère, que vos procédés envers nous...

RAYMOND. Et toi aussi... qui t'en mêles ?.. c'est charmant d'être ministre... on vous accuse de tout immoler à votre famille, et votre famille se plaint qu'on la sacrifie...

HERMINIE. Ah ! j'aurais plus de pouvoir, plus de crédit sur vous, si au lieu d'être sœur... j'étais votre pupille... (*De Guibert lui fait signe de se taire.*)

RAYMOND. Sans contredit; car si tu étais Cécile, tu ne demanderais que des choses raisonnables.

HERMINIE. Raisonnables ou non, je serais sûre de les obtenir...

DE GUIBERT, *à demi-voix.* Ma femme, au nom du ciel... (*Haut, et pour interrompre la conversation.*) Voici toute la société des bains qui se rend au salon, car tous les soirs on fait de la musique..

SCÈNE VIII.

HERMINIE, *à l'extrême gauche ;* LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, *entrant sur ces derniers mots ;* DE GUIBERT, *au milieu du théâtre ;* CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, *allant s'asseoir a droite ;* LUCIEN, *appuyé sur leur fau-*

teuil; RAYMOND, *allant causer avec elles;* BAIGNEURS ET BAIGNEUSES, *qui entrent dans le salon, s'asseyent sur des canapés, se placent à des tables que l'on dresse, ou à la table ronde, et lisent des journaux ou des brochures;* DES DAMES *s'approchent du piano qui est ouvert, d'autres travaillent, pendant que* BELLEAU *va et vient, et offre des rafraîchissements à tout le monde.*

LE VICOMTE, *à de Guibert.* De la musique... c'est ce qu'on dit, et nous allons rire.

DE GUIBERT. Et ma femme qui a promis de chanter.

LE VICOMTE, *à Herminie, en s'inclinant.* Alors nous ne rirons plus, nous admirerons... et j'en ai grand besoin... je m'ennuie déjà ici.

DE GUIBERT, *souriant.* Et les plaisirs... et les amours?..

LE VICOMTE. Bah! c'est toujours la même chose... et il me prend souvent l'envie de me lancer dans le sérieux et dans l'utile, pour m'amuser.

DE GUIBERT. Prenez garde, vous devenez philosophe!..

LE VICOMTE, *levant les yeux et apercevant Raymond, à droite, en face de lui. — A part.* Monsieur Raymond!.. (*Il s'approche et le salue.*)

RAYMOND, *lui rendant son salut.* N'est-ce pas monsieur le vicomte de Saint-André?..

LE VICOMTE. Attaché aux affaires étrangères.

RAYMOND. Que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois. (*Souriant.*) Non pas à son ministère...

LE VICOMTE, *de même.* C'est vrai... ce n'est pas là qu'on me trouve... mais en revanche, là, comme ailleurs, on a dû vous dire beaucoup de mal de moi... et cela sans doute m'a fait du tort dans votre esprit...

RAYMOND, *froidement.* Cela m'a prévenu en votre faveur, et m'a fait penser qu'il n'était pas impossible que vous eussiez du mérite.

LE VICOMTE, *étonné.* Monsieur...

RAYMOND. Sans cela, comment expliquer cet acharnement contre un jeune étourdi, qui n'a encore employé son temps qu'à faire des folies et des dettes... A votre âge, on n'a que des camarades... on n'a pas encore l'honneur d'avoir des ennemis... Courage, jeune homme, c'est bon signe, cela promet!.. mais ça ne suffit pas... il faut justifier cette haine.

LE VICOMTE. Ah! que l'on m'en offre les occasions.

RAYMOND. Eh bien! nous verrons; et pour commencer, il faut vous éloigner de Paris... nous trouverons moyen de vous employer.

LE VICOMTE. Je suis prêt à partir, et suis à vos ordres, monsieur le ministre.

TOUS LES BAIGNEURS, *à demi-voix.* Le ministre... (*Ils causent entre eux et regardent Raymond, qui retourne s'asseoir près de Cécile et de madame de Savenay, et cause avec elles; pendant ce temps, entre Coquenet, qui s'approche de M. et madame de Guibert.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, COQUENET.

COQUENET, *à demi-voix, à madame de Guibert.* Eh bien! mon aimable protectrice, quelles nouvelles?

HERMINIE. Mauvaises pour tout le monde...

COQUENET. Ah bah!..

HERMINIE. On vous a desservi auprès de lui.

DE GUIBERT. On lui a dit de toi un mal affreux...

COQUENET. Et qui donc?..

DE GUIBERT. Quelqu'un de l'endroit...

COQUENET, *vivement.* Je sais qui... ce ne peut être que Rabourdin... mon concurrent.

DE GUIBERT. C'est possible.

COQUENET. C'est évident... c'est le seul qui ait intérêt à me nuire... et vous conviendrez que c'est indigne... que c'est infâme... d'employer de pareils moyens pour réussir... je le dirai partout.

DE GUIBERT. Et tu feras bien.

HERMINIE. Du reste, tout n'est pas perdu... Le ministre, qui ne vous connaît pas encore, a promis de prendre des informations.

COQUENET. C'est ce que je demande... parce que, n'en déplaise à Rabourdin, je veux agir franchement et loyalement... mais si, en attendant, je puis lui rendre la pareille et trouver quelque occasion de lui nuire en dessous... (*Pendant ces derniers mots, des baigneurs ont porté au milieu du théâtre et sur le devant, le piano qui était au fond de l'appartement.*)

DE GUIBERT, *à haute voix.* Ne disait-on pas que ces dames allaient nous faire de la musique?.. (*A sa femme qui est assise.*) Le quatuor de la *Dame du Lac*, que tu étudiais tout à l'heure...

HERMINIE. Je suis bien en train de chanter...

DE GUIBERT. Tu l'as étudié avec mademoiselle Cécile...

CÉCILE, *vivement.* Oh! du tout!.. (*Bas, à Lucien qui est près d'elle.*) Je n'oserai jamais devant le monde...

HERMINIE, *à part.* Ça la contrarie... (*Se levant vivement et passant près d'elle.*) Eh bien! voyons...

je suis à vos ordres... nous ne chantons pas assez bien pour nous faire prier... et si Mademoiselle y consent...

CÉCILE. Pardon, Madame; nous n'avons pas achevé de répéter ce morceau... et puis, pour ce quatuor, il manque deux personnes... la voix de basse... d'abord...

DE GUIBERT. C'est moi... je chante tous les rôles de Lablache.

RAYMOND, *à part, et souriant.* Belle recommandation pour être ministre!

DE GUIBERT, *montrant un jeune homme en gants jaunes qui est près de lui.* Et voici M. de Sivry, un ténor délicieux... qui, de plus, accompagne à merveille. (*Le jeune homme s'incline et se met en devoir d'ôter ses gants. — A Herminie.*) Allons, ma chère amie... (*Allant à Cécile.*) Allons, Mademoiselle... il n'y a plus à refuser... vous feriez manquer ce morceau...

CÉCILE, *souriant.* Je le ferai manquer bien mieux encore... en acceptant...

LUCIEN, *à demi-voix et d'un air de prière.* N'importe, Mademoiselle, on vous regarde, et c'est fixer l'attention.

CÉCILE. J'obéis.

HERMINIE, *avec bonté.* Et vous avez raison. (*A part.*) Elle ira tout de travers...

DE GUIBERT, *offrant la main à Cécile, qu'il conduit au piano.* Nous demanderons à la société cinq minutes de répétition à demi-voix. (*Guibert, sa femme et Cécile se groupent près de M. de Sivry, qui vient de s'asseoir au piano, et tous quatre étudient à voix basse; pendant ce temps, Coquenet, qui était à gauche du théâtre, a remonté par le fond derrière le piano, et est redescendu à droite où l'on vient de dresser une table de whist.*)

COQUENET, *présentant une carte à Raymond.* Monsieur voudrait-il être de notre whist?

RAYMOND, *prenant la carte.* Très-volontiers... (*Coquenet retourne à la table de whist et compte les fiches et les jetons.*)

LUCIEN, *à Raymond qu'il prend par le bras.* J'ai vu tout à l'heure, dans l'autre salon, des dames qui regardaient Cécile en chuchotant et en causant avec ce M. de Sivry qui accompagne au piano... quel est-il?..

RAYMOND. Je l'ignore. (*Lui montrant Belleau, qui dans ce moment leur présente un plateau de rafraîchissements.*) Mais demande au garçon des bains; ces gens-là savent tout. (*Il retourne près du piano où M. de Sivry et les dames préludent à voix basse.*)

LUCIEN, *pendant que Belleau lui présente le plateau, prend un verre d'eau sucrée.* Dis-moi, Belleau... quel est ce jeune homme... là... au piano?..

BELLEAU. Près de la jeune personne. (*D'un air malin.*) Hein! comme ils se regardent... et comme ils ont l'air de s'entendre?.. (*Avec finesse et à voix basse.*) C'est peut-être un des trois...

LUCIEN, *étonné.* Comment... un des trois?..

BELLEAU. Oui... l'on prétend qu'elle a eu déjà trois aventures...

LUCIEN, *remettant son verre sur le plateau.* Morbleu!

BELLEAU. Prenez donc garde, vous avez manqué de renverser mon plateau.

LUCIEN, *cherchant à se contenir.* Pardon... (*Cherchant à rire.*) Eh!.. de qui le sais-tu?..

BELLEAU. De personne... on en parlait tout à l'heure dans l'autre salon, et tout le monde vous le dira : c'est connu... (*Il va présenter son plateau à d'autres personnes.*)

LUCIEN, *à part.* Non... ce n'est pas possible... c'est absurde!.. ce n'est pas d'elle qu'il a voulu parler!.. ou plutôt j'ai mal entendu, je ne suis pas dans mon bon sens...

COQUENET, *lui montrant la table qui est prête.* Si Monsieur veut tirer les cartes... (*Lucien va à la table, retourne une carte et revient près de Coquenet.*) Vous avez l'as de cœur.

LUCIEN, *s'efforçant de rire.* Oui, Monsieur... mais une question... vous qui étiez tout à l'heure dans l'autre salon... avez-vous entendu dire que cette jeune personne qui est au piano...

COQUENET, *à voix basse.* Silence... il ne faut pas parler de cela... vous savez donc aussi?..

LUCIEN, *dans le dernier trouble.* Mais... à peu près...

COQUENET, *à voix basse.* Ils disent trois ou quatre intrigues... mais ce n'est peut-être pas vrai... il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit... (*Lucien fait un geste de fureur et veut s'éloigner; madame de Savenay se présente à lui à sa gauche.*)

MADAME DE SAVENAY. J'ai un *deux*, vous êtes mon partner... venez, Monsieur.

LUCIEN, *hors de lui.* Oui, Madame. (*Il se retourne et trouve de l'autre côté Raymond et Coquenet.*)

RAYMOND ET COQUENET, *l'entraînant.* Allons... plaçons-nous.

DE GUIBERT, *au piano.* Enfin!.. nous sommes prêts... nous commençons!.. (*M. de Sivry, qui est au piano, joue la ritournelle. — Raymond, Coquenet, madame de Savenay viennent de s'asseoir à la table de whist. — Lucien, debout encore et prêt à s'asseoir, regarde du côté du piano. — Les chanteurs, tenant leurs papiers de musique, vont commencer le morceau.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, *seul*. Je n'ai pas dormi de la nuit... je ne sais à quelle idée m'arrêter, ni quel parti prendre... il faut que je parle à Raymond... car, enfin, rien n'est encore terminé!.. excepté madame de Guibert et son mari, personne ici ne sait que ce contrat doit se signer aujourd'hui... Personne ne me connaît pour le prétendu; de ce côté, du moins, j'échapperai aux railleries et au ridicule... Mais sur les propos de ce garçon de bains et de ce Coquenet, le type des badauds de province... renoncer à celle que j'aime, à un mariage avantageux, sans raisons, sans motifs... sans preuves!.. Il est vrai que j'ose à peine interroger... tant j'ai peur qu'ils ne devinent tous l'intérêt que je porte à Cécile... Mais enfin, des preuves... personne n'en donne... il n'y en a pas... et cependant, cela se dit, cela se répète, et... tout à l'heure encore... là... dans ce salon, n'ai-je pas entendu, près de moi, les suppositions les plus extravagantes, sur Cécile, sur sa famille, sur tout ce qui l'entoure... et une fois que je serai marié, ils ne m'épargneront pas... bien plus, ils diront que je n'ignorais rien... ce Coquenet l'attestera... lui, qui est venu hier tout me raconter, à moi-même!.. Je savais tout... et j'ai passé outre, parce que Cécile est riche, de haute naissance... pupille du ministre... Ils le diront... je les entends déjà croasser de tous côtés autour de moi... J'en ai le frisson... j'en ai la fièvre!.. Allons, consultons Raymond, lui seul peut me donner un bon conseil... C'est lui!.. quelle contrariété! il est avec sa sœur.

SCÈNE II.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN.

HERMINIE. Comment, Monsieur, vous ne déjeunez pas avec nous?..

RAYMOND, *avec son chapeau et ses gants*. Non vraiment!.. le vicomte de Saint-André a trahi, hier soir, mon *incognito*, et il faut que j'aille ce matin, avec le sous-préfet et les notables de la ville, à trois lieues d'ici, poser la première pierre d'un phare qui doit éclairer la côte... Impossible de me soustraire à cet honneur, qui va me valoir quelques quolibets... N'est-ce pas, Lucien?.. vous allez dire, vous autres, que le ministère a beau établir des phares, il n'y voit pas plus clair pour cela...

LUCIEN. Mon ami, j'aurais voulu te parler...

RAYMOND. Est-ce à ce sujet?..

LUCIEN. Non, pour autre chose...

RAYMOND. Impossible, en ce moment... ces messieurs vont venir me prendre en voiture... si même ils ne m'attendent déjà... mais je reviendrai pour dîner... un grand dîner, où j'aurai l'élite de la population... les titres sont connus... il faut en accepter les charges... Mais ce soir... pour nous dédommager, (*Frappant en riant sur l'épaule de Lucien.*) le contrat que nous signerons...

LUCIEN. C'est justement à propos de cela... que je voudrais te faire part... d'une inquiétude... que j'ai.

RAYMOND. Je devine... ta corbeille qui n'arrive pas... Sois tranquille, tout était commandé avant mon départ, et choisi avec un goût... Ce n'est pas moi qui m'en suis chargé... c'est ma sœur... qui a présidé à tout cela!

LUCIEN. Quoi! c'est Madame qui a eu cette complaisance?..

RAYMOND. Elle en a été ravie! les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de noce... (*A sa sœur.*) Et quand celle-là arrivera-t-elle?

HERMINIE. Aujourd'hui, je le suppose; du moins on me l'a formellement promis... le premier magasin de Paris!..

RAYMOND. Ce n'est pas une raison d'exactitude... au contraire!.. N'importe... j'aime à y croire... et tantôt nous jouirons de l'effet...

LUCIEN, *à demi-voix*. Oui... mais comme je te le disais... je désirerais te parler?..

HERMINIE, *faisant la révérence*. Je vous demande bien pardon, Monsieur, j'étais arrivée avant vous.

RAYMOND. Quoi!.. même en famille, on se dispute chez moi les audiences... Parlez vite... les dames d'abord... c'est de droit... (*Lucien va s'asseoir sur un des fauteuils.*)

HERMINIE. Deux mots suffiront... Je vois avec peine, Monsieur, que vous ne me rendez jamais justice...

RAYMOND. Si vraiment... j'ai pu te reprocher de l'étourderie, de la frivolité... jamais de torts sérieux!.. et si chaque jour ils m'attaquent dans mon honneur... ils ont du moins respecté le tien!.. C'est une joie et une consolation réservées à notre vieux père, qui n'en a plus d'autres...

HERMINIE. Eh bien! Monsieur, s'il en est ainsi... vous savez ce que je vous ai dit hier?..

RAYMOND. Tu m'as dit tant de choses...

HERMINIE. Pour cette nomination... dont j'ai promis de vous parler sans cesse, quoi qu'il m'en coûte...

RAYMOND. Ça ne te coûtera plus rien, tu n'auras plus cette peine... notre nouveau collègue est nommé...

HERMINIE, *avec joie*. Il serait vrai?..

RAYMOND. Et ce n'est pas ton mari...

HERMINIE, *avec colère*. Ah! c'est une trahison!..

LUCIEN, *avec étonnement et se levant*. Comment!.. il était sur les rangs?..

RAYMOND. Tu l'entends!.. voilà Lucien... voilà nos amis eux-mêmes qui haussent les épaules à l'idée seule d'une pareille prétention... et si j'avais pu l'accueillir un instant, ils s'y seraient opposés.

LUCIEN, *avec chaleur*. Oui, vraiment... pour ton honneur...

RAYMOND. Je ne le leur fais pas dire...

HERMINIE, *à Lucien*. Et moi, Monsieur, je me rappellerai ce mot-là...

RAYMOND, *se retournant vers Lucien*. A toi, maintenant... parle...

LUCIEN. Pas devant ta sœur...

HERMINIE. Je comprends... encore quelque perfidie... quelque complot contre moi...

SCÈNE III.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN, BELLEAU.

BELLEAU, *entrant et s'adressant à Raymond*. M. le sous-préfet... et toutes les autorités sont en bas, dans une calèche... Les voilà qui descendent et demandent M. le ministre.

RAYMOND. Je cours au-devant d'eux... (*A Lucien qui veut le retenir.*) Mon cher ami, à mon retour, nous causerons... il ne faut jamais qu'un ministre se fasse attendre... ça donne le temps de dire du mal de lui...

BELLEAU, *naïvement*. Oh non! monsieur le ministre... ils n'oseraient pas... car en arrivant, j'ai entendu M. le sous-préfet qui disait aux autres: Taisez-vous donc, il est ici!..

RAYMOND, *riant, à Lucien*. A merveille!.. ils avaient déjà commencé... (*A Belleau.*) Passe devant... dis-leur que je vais avoir l'avantage (*En riant.*) de les interrompre!.. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

HERMINIE, LUCIEN.

HERMINIE. Je vois, Monsieur, que j'essaierais en vain de balancer votre crédit, et surtout celui de votre prétendue, de votre fiancée, à qui l'on n'a rien à refuser...

LUCIEN, *étonné*. Que voulez-vous dire?..

HERMINIE. Qu'au moment même où je sollicitais en vain, Cécile venait d'obtenir du ministre cinq ou six places vacantes... ici, à Dieppe... Des pilotes, des gens du port, des commis, ont été nommés à sa recommandation... elle dispose de tous les emplois, et désormais, quand je voudrai obtenir quelque faveur, c'est à elle que je m'adresserai... (*Avec ironie.*) ou plutôt à celui qui aura tout pouvoir par elle... (*Lui faisant la révérence.*) à vous, Monsieur, son heureux époux!.. (*Elle le salue et sort.*)

SCÈNE V.

LUCIEN, *seul, avec agitation*. Et elle aussi... dont les compliments ironiques... elle sait tout .. et pour que ces bruits soient arrivés jusqu'à son oreille, il faut donc que de tous les côtés on les répète, ce qui est déjà aussi terrible que si ça était réellement... car enfin, quand tout le monde le dit, tout le monde ne peut avoir tort... il est impossible que de pareils bruits se répandent et circulent aussi hardiment sans une cause, sans un prétexte... il faut donc que réellement il y ait quelque chose... (*Se retournant vers le fond.*) Madame de Savenay et Cécile... Allons, et quoi qu'il m'en coûte... il faut connaître la vérité...

SCÈNE VI.

LUCIEN, *à l'écart, près de la table où sont les journaux*; CÉCILE, MADAME DE SAVENAY.

CÉCILE, *gaiement à madame de Savenay, et sans voir Lucien*. C'est bien étonnant... comment, ma cousine, vous n'avez pas remarqué?..

MADAME DE SAVENAY. Quoi donc?..

CÉCILE. Quand nous sommes entrées au salon, et pendant que nous le traversions, il s'est fait tout à coup un grand silence... et tout le monde avait un air si extraordinaire...

MADAME DE SAVENAY. Un air de déférence... on sait dans ce pays ce qu'est la marquise de Savenay... et leur respect.

CÉCILE, *toujours gaiement.* Était bien grand !.. ils baissaient tous les yeux... sans nous adresser la parole... et à peine étions-nous passées... j'entendais derrière nous un bourdonnement... qui cessait dès que vous retourniez la tête.

MADAME DE SAVENAY, *gravement.* De nouvelles arrivées... surtout quand elles ont quelque distinction dans les manières... sont toujours sûres d'attirer l'attention... ici, dans cette petite ville... où l'on n'a rien à faire qu'à regarder...

CÉCILE. Je le crois bien... tout à l'heure, dans la cour, quand ces pauvres pêcheurs sont venus me remercier... de la gratification que je leur avais fait obtenir du ministre...

LUCIEN, *s'avançant.* C'est donc vrai !..

CÉCILE, *l'apercevant.* Ah! Monsieur... vous étiez là?..

LUCIEN. Oui, Mademoiselle... (*Vivement.*) Mais cette gratification dont vous parlez?..

CÉCILE. Vous savez... ces marins qui hier conduisaient notre barque, et qui, plusieurs fois déjà, ont exposé leurs jours pour des naufragés... ils sont bien misérables, et je voulais vous prier de parler en leur faveur, mais mon tuteur est si bon! il m'a enhardie... j'ai osé lui raconter leur dévouement... et jugez de mon bonheur!.. ils ont eu une gratification et sont nommés gardes-côtes.

LUCIEN. Pas autre chose!.. (*Avec trouble.*) Je veux dire... voilà tout.

CÉCILE. Cela suffit, puisqu'ils sont enchantés!.. et pendant qu'eux, leurs femmes et leurs enfants me remerciaient dans la cour, avec tant de joie que j'en étais attendrie... je me retourne et je vois toute la société du salon, dont les figures étaient appliquées contre les carreaux des fenêtres... et ils me regardaient tous avec un air de raillerie que je ne puis vous rendre... Est-ce parce que j'avais des larmes dans les yeux? c'est très-mal... Il paraît que dans ce pays ils sont très-moqueurs...

MADAME DE SAVENAY. C'est possible... mais ils ont du bon... surtout une sévérité de mœurs et de principes que j'approuve... Ce matin, et pendant que je prenais mon bain... les femmes de chambre de l'établissement causaient entre elles d'une jeune personne d'ici... qu'elles traitaient de la bonne manière.

CÉCILE. Pauvre jeune fille!..

MADAME DE SAVENAY. Et leur indignation m'a fait plaisir!.. une demoiselle de haute naissance qui, à peine âgée de dix-huit ans, a déjà eu quatre inclinations... pour ne pas dire plus!.. Concevez-vous cela?.. concevez-vous un scandale pareil?..

CÉCILE, *souriant.* Peut-être aussi est-ce un mensonge?.. car cela me paraît invraisemblable...

MADAME DE SAVENAY. Invraisemblable ou non, j'admets... (car je suis toujours portée à l'indulgence...) j'admets qu'il y ait seulement inconséquence... ou étourderie... n'importe!.. elle n'a que ce qu'elle mérite... Dès qu'une femme fait parler d'elle... elle est dans son tort... de ce côté-là... je suis sans pitié... Est-ce qu'on a jamais rien dit de moi?..

CÉCILE. Non, sans doute.

MADAME DE SAVENAY. Pourquoi?.. parce qu'il n'y avait rien... où il n'y a rien, le monde perd ses droits; car je le répéterai sans cesse, au fond de tous les jugements humains... il y a toujours quelque chose!.. n'est-ce pas, monsieur Lucien?.. Eh! mon Dieu!.. qu'avez-vous donc?.. comme vous voilà pâle et troublé...

LUCIEN, *passant entre les deux femmes.* J'en conviens... mais c'est de colère... et d'indignation... car moi aussi... je connais la jeune personne dont vous parliez tout à l'heure...

MADAME DE SAVENAY, *souriant.* Ah! la demoiselle aux quatre inclinations...

LUCIEN. Oui, Madame... et je cherche en vain à m'expliquer... qui a pu donner lieu à d'aussi absurdes suppositions?..

CÉCILE, *vivement et sautant de joie.* Elle n'est donc pas coupable... Ah! que vous me faites plaisir!.. (*A madame de Savenay.*) Vous voyez, je m'en doutais d'avance... parlez, Monsieur... contez-nous cela!.. vous la connaissez donc?..

LUCIEN, *avec trouble.* Oui... sans doute... et beaucoup...

MADAME DE SAVENAY, *sèchement.* Je ne vous en fais pas mon compliment.

LUCIEN, *avec émotion.* J'ajouterai que vous, Madame, vous pouvez l'apprécier encore mieux que moi... car elle est de votre société intime...

MADAME DE SAVENAY. Est-il possible?..

CÉCILE, *naïvement.* Alors... et moi aussi... je la connais donc? (*Avec joie.*) Dieu, que je suis contente de l'avoir défendue... car de toutes mes amies de pension... il n'en est pas une, grâce au ciel, de qui un pareil soupçon puisse seulement approcher... son nom, Monsieur... son nom?..

LUCIEN. Oui, vous le saurez... oui, quelque coup que je puisse vous porter... je dois tout

vous dire... ne fût-ce que pour chercher avec vous, et la cause de ces outrages... et les moyens de les punir.

MADAME DE SAVENAY. Parlez donc!

CÉCILE. Parlez... cette jeune fille si indignement accusée...

LUCIEN. C'est vous!..

CÉCILE, *poussant un cri et passant près de madame de Savenay*. Moi! moi! grand Dieu!..

MADAME DE SAVENAY, *avec indignation*. Une personne qui est sous mon égide et ma protection... on ose l'attaquer... on ose avoir besoin de la défendre!

CÉCILE, *lui prenant les mains*. Ah! que je vous remercie!

LUCIEN. Oui... je pense comme vous... oui, sa vue seule devrait réduire ses ennemis au silence... et cependant, ni vous, ni moi, ne pouvons empêcher les bruits les plus injurieux, les plus invraisemblables de se glisser dans l'ombre et de se répandre.

MADAME DE SAVENAY. Et comment?.. et par qui?

CÉCILE. Oui, Monsieur... achevez... je puis, je veux tout entendre; ce droit de défense que je réclamais pour une autre... on ne me le refusera pas, à moi, je l'espère; et pour me défendre, il faut au moins connaître ceux qui m'accusent. Et d'abord... ces personnes qui m'aimaient... non, vous avez dit mieux... que j'ai aimées... quelles sont-elles?

LUCIEN. Je l'ignore! mais à quelques mots... que j'ai entendus, là, au salon..; où j'écoutais incognito... à quelques railleries, que j'ai cru comprendre... (*A Cécile.*) et que m'a répétées madame de Guibert... la malignité s'exerçait sur la reconnaissance et sur l'amitié bien naturelles que vous portiez à votre tuteur...

MADAME DE SAVENAY. Là... je vous l'ai toujours dit!.. vous en parlez sans cesse avec un enthousiasme, une exaltation! ce matin encore... ici, quand tout le monde l'attaquait, vous avez pris hautement la parole... vous vous êtes posée son avocat...

CÉCILE. J'ai eu tort... sans doute... mais cependant...

MADAME DE SAVENAY. Les jeunes personnes ne veulent jamais rien croire... il n'en faut pas davantage pour donner lieu aux remarques, aux commentaires, aux interprétations.

LUCIEN. Auxquelles la scène de tout à l'heure a prêté une nouvelle force... cette gratification... cette place accordée à de pauvres gens...

MADAME DE SAVENAY. Vous voyez bien!.. Qu'aviez-vous besoin de solliciter pour ces gens-là?.. vous saviez bien que le ministre céderait à vos instances... et que cela ferait jaser... car il ne sait rien vous refuser...

LUCIEN, *avec inquiétude*. En vérité...

MADAME DE SAVENAY. Ce n'est pas comme à moi qui, dernièrement encore, n'ai pas même pu obtenir une place de garçon de bureau pour mon vieux valet de chambre... Mais, dès qu'il s'agit d'elle, tout est bien... tout est juste!.. et c'est plutôt par la faute de Raymond que seront venus de tels bruits, car il fait partout de Cécile un tel éloge... c'est une telle admiration... que moi, qui vous parle, j'ai cru souvent qu'il l'aimait...

LUCIEN ET CÉCILE. Lui?..

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité*. En tout bien... tout honneur, s'entend... car j'étais toujours là... et ce n'est pas devant moi, et dans ma maison, qu'on pourrait supposer...

LUCIEN, *avec impatience*. Eh bien! c'est ce qui vous trompe... les suppositions ne respectent rien... et je ne voulais pas... je craignais de vous dire que vous-même n'étiez pas épargnée.

MADAME DE SAVENAY, *passant devant lui*. Moi, la marquise de Savenay!.. Je voudrais bien voir qu'on se permît...

LUCIEN. J'ai entendu, à côté de moi, quelqu'un du pays murmurer, à l'oreille de son voisin, que c'était vous qui aviez favorisé, ou du moins toléré de pareils sentiments.

MADAME DE SAVENAY, *poussant un cri*. Ah! c'est une infâme et atroce calomnie, que rien au monde ne pourrait justifier.

LUCIEN. On ajoutait que c'était le prix de la pension de dix mille francs que vous venez d'obtenir du ministre.

MADAME DE SAVENAY. Mais c'est une horreur qui n'a pas de nom...

LUCIEN, *vivement et avec joie*. Ce n'est donc pas vrai?.. cette pension n'existe pas?

MADAME DE SAVENAY. Si Monsieur... mais d'abord, elle n'est que de cinq mille francs...

LUCIEN, *avec impatience*. Eh! qu'importe le chiffre...

MADAME DE SAVENAY. Il importe Monsieur, qu'elle avait été accordée, sous la Restauration, aux loyaux services du marquis de Savenay, et que, supprimée arbitrairement à la révolution de Juillet... elle m'a été rendue dernièrement avec justice...

LUCIEN. Par qui?..

MADAME DE SAVENAY. Par le ministre... par Raymond.

LUCIEN, *avec force*. Vous voyez donc bien qu'il y a, dans leurs mensonges mêmes, une apparence de vérité... et comme vous le dites vous-même...

MADAME DE SAVENAY. Mais c'est à étrangler toute la ville de Dieppe... Il faudrait donc, pour leur complaire, renoncer à une pension qui m'est due...

CÉCILE. Ma pauvre cousine...

MADAME DE SAVENAY. Et c'est vous, Mademoiselle, qui êtes cause de tout cela... ce sont vos étourderies... vos inconséquences qui rejaillissent sur moi... et me compromettent

CÉCILE. J'espère que non, Madame ; de pareils bruits sont trop absurdes, pour que la raison n'en fasse pas justice... (*Passant près de Lucien, et avec dignité.*) Mais si, malgré leur invraisemblance, ils pouvaient, Monsieur, influer un instant sur votre esprit ou sur votre cœur... vous êtes libre, je vous rends vos promesses... Ce mariage n'est connu que de mon tuteur et de sa famille, le reste du monde l'ignore, et la rupture n'en causera ni bruit, ni scandale...

LUCIEN. Moi, renoncer à vous, quand je vous aime plus que jamais... quand je voudrais, au prix de tout mon sang, confondre ces infâmes!..

CÉCILE. Laissez-moi achever... Je ne puis rien contre des outrages dont j'ignore l'origine et la cause ; je ne puis convaincre ceux qui m'ont jugée sans m'entendre et sans me connaître... mais je puis vous dire à vous, Monsieur, je ne suis pas coupable... je n'ai rien à me reprocher, et je n'en ai qu'une preuve à vous donner... mon serment... s'il suffit, à vos yeux, pour répondre à toutes les calomnies... Si dans ce moment, où tout m'accable, vous seul croyez en moi... ce sera un gage d'estime, que je n'oublierai jamais... une marque de tendresse qui vous acquiert, dès aujourd'hui, cet amour que vous réclamiez hier... et ma vie entière se passera à vous le prouver... Maintenant, Monsieur, prononcez... j'attendrai votre réponse. (*Elle salue et sort.*)

SCÈNE VII.

LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

LUCIEN, *avec désespoir*. Ah! ce n'est pas moi qu'il faut convaincre... je crois plus que jamais à sa pureté, à sa vertu... mais les autres!..

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité*. Cela me regarde!.. car maintenant, je suis intéressée plus qu'elle à faire connaître la vérité, et ce sera facile...

LUCIEN, *avec doute*. Vous croyez?

MADAME DE SAVENAY. J'en suis sûre!.. quelques misérables ont pu, dans l'ombre, répandre de pareils bruits; mais quand, moi, la marquise de Savenay... je me montrerai... ils n'oseront soutenir mon regard, et un mot de moi suffira pour les confondre!.. qu'ils viennent... je les attends!..

LUCIEN, *avec impatience*. Mais c'est qu'ils ne viendront pas!.. et en attendant, ces bruits circulent; et que leur opposerez-vous?..

MADAME DE SAVENAY. La vérité...

LUCIEN, *avec impatience*. Eh! ils ne voudront pas l'entendre... il y a tel mensonge qui, répété par la foule, acquiert la force de l'évidence; on ne discute plus une calomnie qui circule; c'est une monnaie que l'on reçoit, que l'on rend, qui a cours partout; et loin d'en effacer l'empreinte, la circulation ne fait que la rendre plus palpable et plus saillante... Vous-même, souvent, l'avez accueillie de bonne foi, sans vous en douter... et, peut-être, vous finirez encore comme les autres, par vous laisser entraîner au torrent!..

MADAME DE SAVENAY. Parlez pour vous...

LUCIEN. Moi, jamais...

MADAME DE SAVENAY. Vous, Monsieur?.. mais moi... je saurai y résister... et faire triompher la vérité... il y a en elle un accent auquel on ne peut se méprendre, surtout quand il vient d'une voix puissante et imposante... Je vous l'ai dit, Monsieur... cela me regarde... ne vous en mêlez pas!.. Qui vient là?

LUCIEN. Un monsieur du pays.

MADAME DE SAVENAY. C'est par lui qu'il faut commencer.

SCÈNE VIII.

COQUENET, LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

COQUENET, *après l'avoir saluée*. N'est-ce pas madame de Savenay que j'ai l'honneur de saluer?..

MADAME DE SAVENAY, *avec hauteur*. Moi-même, Monsieur...

COQUENET. Mademoiselle votre nièce... ou votre cousine... n'est pas ici?.. Je l'aime autant... je n'aurais peut-être pas osé m'adresser à elle... tandis qu'à vous, Madame, je le préfère.

MADAME DE SAVENAY, *de même*. Pour quelles raisons... qu'y a-t-il?

COQUENET. Vous voyez, Madame... quelqu'un qui n'espère qu'en vous... un père de famille

indignement calomnié... car la malignité n'épargne personne...

MADAME DE SAVENAY. A qui le dites-vous?

COQUENET. Je le sais, Madame, je sais tout ce qu'on a dit sur mademoiselle Cécile, votre nièce...

LUCIEN. Et vous n'avez pas craint de le répéter hier soir, à moi, Monsieur, qui connais ces dames...

COQUENET, *vivement.* On me l'avait dit, Monsieur, je vous le jure... mais j'étais dans l'erreur, je me trompais... je le reconnais maintenant...

LUCIEN, *avec joie.* Est-il possible?

MADAME DE SAVENAY, *à Lucien, d'un air de triomphe.* Eh bien! vous le voyez, Monsieur, il n'est pas si difficile d'éclairer ces gens-là!..

LUCIEN. Parlez, de grâce... je vous écoute...

COQUENET. C'est tout ce que je demande... (*Passant entre eux deux.*) Eh bien! Madame, je sollicitais une place, où j'avais des droits, et que j'allais obtenir, lorsque M. Rabourdin, mon concurrent, m'a représenté au ministre comme un homme sans capacité, sans talent, sans considération... oui, Monsieur, lui, mon concurrent... lui-même!.. c'est connu de toute la ville... chacun vous le dira, car je ne m'en suis pas caché... et quoi qu'il arrive, c'est un homme perdu de réputation... Aussi, moi qui vous parle, j'aimerais mieux ne pas avoir de place... que de l'avoir à ce prix-là... mais enfin on m'attaque... je dois me défendre... vous comprenez, et c'est pour mon honneur, maintenant, que je tiens à être nommé, pas pour autre chose.

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY, *avec impatience.* Eh bien! Monsieur?..

COQUENET. Je m'étais d'abord adressé à madame de Guibert, la sœur du ministre, dont le crédit a échoué... et alors... j'ai eu l'heureuse idée d'implorer votre protection toute-puissante...

MADAME DE SAVENAY. A moi, Monsieur, qui n'ai aucun pouvoir...

COQUENET. Cela vous plait à dire... (*Hésitant.*) Mais vous savez mieux que moi... et nous savons tous, que par mademoiselle votre nièce...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY. Comment?..

COQUENET. Vous pouvez tout sur elle... qui peut tout sur le ministre... témoin encore ce matin... ces places nombreuses qui ont été accordées par mademoiselle Cécile, à votre recommandation...

MADAME DE SAVENAY, *avec indignation, voulant parler.* Monsieur!..

COQUENET, *continuant plus vivement.* Témoin ces quinze mille francs de pension que vous avez obtenus pour vous-même...

MADAME DE SAVENAY, *avec colère.* Quinze mille francs!..

LUCIEN, *de même, à madame de Savenay.* Otez-leur donc, maintenant, de l'idée!.. (*Lucien remonte le théâtre et redescend à droite près de madame de Savenay.*)

COQUENET, *continuant toujours.* Et pourquoi, je vous le demande, refuser votre protection à un honnête homme... à un père de famille... vous ne l'aurez jamais accordée à quelqu'un qui vous soit plus dévoué, plus reconnaissant... (*Baissant la voix.*) Et s'il le faut même... s'il faut des sacrifices...

MADAME DE SAVENAY, *poussant un cri d'indignation.* Ah! je suffoque... je me trouve mal... et quand je devrais traduire celui-ci devant le procureur du roi!..

COQUENET, *étonné.* Moi, mon Dieu! que vous ai-je donc fait?..

LUCIEN, *à demi-voix et avec impatience.* Eh! Madame! comme je vous l'ai dit... vous voyez bien qu'il n'a pas cru vous offenser, qu'il est de bonne foi, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas le seul...

COQUENET. Ils me l'ont tous conseillé... et madame de Guibert m'a dit : « Mon cher protégé, je ne puis rien pour vous... mais voyez ces dames, qui ont tout pouvoir... c'est la seule manière d'arriver... » Apres cela, si je m'y prends mal... excusez-moi...

MADAME DE SAVENAY, *se contenant à peine.* Ah! c'est de madame de Guibert que vient tout cela?..

LUCIEN, *à demi-voix.* Moderez-vous, de grâce... elle est avec son mari et avec un étranger...

MADAME DE SAVENAY. Tant mieux, plus il y aura de témoins, plus le démenti sera éclatant... et voici l'occasion que j'attendais pour les faire rentrer tous dans la poussière...soyez tranquille, ce ne sera pas long...

SCÈNE IX.

COQUENET, M. DE GUIBERT, HERMINIE, *donnant le bras au* VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ; MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

HERMINIE, *donnant le bras au vicomte, et s'adressant à son mari.* Oui, Monsieur, il y a ici, à Dieppe, des ouvrages en ivoire délicieux!.. Une de mes amies en a acheté pour mille écus! et je veux, comme elle... encourager les arts!.. Ne venez-vous pas avec nous?..

DE GUIBERT, *se jetant dans un fauteuil, à gauche.* Je n'aime pas les arts!.. parce que c'est moi toujours qui paie les mémoires.

HERMINIE, *tenant toujours le bras du vicomte.* Eh bien! nous irons sans vous.

COQUENET, *passant entre de Guibert et sa femme, et bas, à Herminie.* Je joue de malheur, j'ai encore échoué!..

HERMINIE, *riant.* Ce pauvre Coquenet!

MADAME DE SAVENAY, *s'approchant d'elle, et à haute voix.* Je suis enchantée de vous voir, Madame... j'allais chez vous!..

HERMINIE. Aviez-vous quelques nouvelles à me donner?

MADAME DE SAVENAY, *malgré les efforts de Lucien pour l'engager au silence.* Non des nouvelles... mais une leçon... (*Herminie s'arrête, de Guibert se lève, se rapproche de sa femme, et le vicomte, quittant le bras d'Herminie, se met dans le fauteuil que vient de quitter de Guibert; Coquenet s'assied de l'autre côté de la table.*)

HERMINIE, *à madame de Savenay.* Venant de vous, Madame, elle n'a rien qui puisse blesser... je suis encore dans l'âge où on les reçoit, et depuis longtemps Madame est dans celui où on les donne!

DE GUIBERT, *lui faisant signe de se taire.* Ma femme!..

HERMINIE. J'attends ce que Madame veut m'apprendre...

MADAME DE SAVENAY, *avec une colère concentrée.* Je vous apprendrai donc que lorsqu'une personne de mon rang veut bien recevoir une personne du vôtre... lorsqu'elle daigne admettre dans son intimité la femme d'un homme de rien...

DE GUIBERT. Madame!..

MADAME DE SAVENAY. Je veux dire d'un homme d'argent... c'est la même chose, à mes yeux... Il ne faut pas pour cela que ces gens-là oublient leur origine et leur père, vigneron en Bourgogne... (*Geste d'Herminie et de Lucien.*) Je ne lui connais pas, du moins, d'autre titre.

LUCIEN, *à demi-voix, à madame de Savenay.* Eh! Madame! de grâce...

MADAME DE SAVENAY. Non, Monsieur... il est bon de prouver que nous sommes placées trop haut pour que leurs calomnies puissent nous atteindre.

HERMINIE. Des calomnies, Madame?

MADAME DE SAVENAY. Celles que vous avez répandues contre Cécile et contre moi...

HERMINIE, *froidement.* Moi, Madame... je n'ai rien dit... je n'ai fait qu'écouter, voilà tout... Est-ce ma faute si j'ai beaucoup entendu?..

MADAME DE SAVENAY. Et moi, je vais croire, Madame, et je crois déjà, que tous ces bruits mensongers ont été non pas écoutés, mais inventés par vous.

HERMINIE, *avec indignation.* Par moi!.. vous pourriez supposer...

MADAME DE SAVENAY. Je ne suppose rien que votre silence ne prouve... J'en appelle à ces messieurs... qu'ils prononcent! (*Coquenet et le vicomte, qui étaient assis, se lèvent, et Lucien se rapproche de la marquise.*)

HERMINIE, *hors d'elle-même.* Ah! c'en est trop!.. le ciel m'est témoin que je voulais me taire!.. mais puisqu'on a presque publiquement provoqué cette explication... puisqu'on appelle calomnies des vérités... il faut bien que je me résigne à donner des preuves...

DE GUIBERT, *voulant l'empêcher de parler.* Ma femme...

HERMINIE. Eh! Monsieur, n'ayez pas peur!.. je ne nommerai personne... Peu importent les noms, si les faits subsistent... et il me suffira de rappeler à Madame que l'année dernière, dans un château où elle se trouvait avec sa jeune parente... une personne digne de foi a vu... cela est assez évident... (*Appuyant sur le mot.*) vu, de grand matin, un bel inconnu sortant d'un appartement!..

MADAME DE SAVENAY, *vivement.* Quelle indignité!..

HERMINIE, *lui faisant la révérence.* Était-ce du vôtre, Madame?.. mes suppositions n'ont jamais été jusque-là.

MADAME DE SAVENAY. Mensonge et fausseté dont on ne pourrait trouver de témoin...

HERMINIE. Ce témoin existe... il est ici.

MADAME DE SAVENAY. Et quel est-il?

HERMINIE. Mon mari...

DE GUIBERT, *passant près de madame de Savenay.* Permettez...

HERMINIE, *continuant avec chaleur.* Oui, devant moi, (*Montrant Coquenet.*) et devant Monsieur, l'a attesté...

COQUENET, *passant près d'Herminie.* C'est vrai... il m'a avoué à voix basse... que c'était lui!.. lui-même... la vérité avant tout...

HERMINIE, *avec colère.* Ah! voilà ce que j'ignorais... (*Se retournant vers son mari.*) et s'il était vrai...

DE GUIBERT, *à sa femme.* Je te jure que non.

HERMINIE, *à demi-voix.* Alors, et comme je vous le disais... c'était donc Raymond!..

TOUS. Raymond!

LUCIEN, *avec colère et passant entre madame de Savenay et de Guibert, qu'il interpelle.* C'était donc Raymond!..

HERMINIE, *de l'autre côté, à son mari.* Était-ce vous?

LUCIEN, *de l'autre côté.* Était-ce Raymond?

DE GUIBERT, *entre les deux, avec embarras.* Mais, Monsieur... mais, ma femme...

LUCIEN ET HERMINIE. Répondez!

DE GUIBERT. Ni l'un, ni l'autre...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY. Qui donc, alors?

DE GUIBERT, *avec un embarras toujours croissant.* Qui donc?.. eh! mais... que vous dirai-je?.. un jeune homme fort bien... fort aimable!.. probablement... une première inclination...

LUCIEN, *à part.* O ciel!

DE GUIBERT. Qui aura sans doute commencé à Paris... (*Vivement.*) Un amour pur... platonique... j'en suis persuadé!

HERMINIE, *à son mari, avec impatience.* Mais enfin, Monsieur... cette personne...

LUCIEN. Oui... nous voulons la connaître... ou sinon...

DE GUIBERT, *avec embarras.* Eh bien!.. eh bien! vous êtes tous témoins que ce n'est pas ma faute... que je ne voulais compromettre personne... mais puisque j'y suis contraint et forcé... c'est M. de Saint-André!..

LE VICOMTE, *courant à lui, avec colère.* Monsieur de Guibert!

HERMINIE, *au vicomte.* Vous, Monsieur!.. est-il possible?..

LE VICOMTE, *à de Guibert, de même.* Vous m'aviez juré le secret...

DE GUIBERT. Je ne dis pas non!.. mais dans la position où je me trouvais... quand, à son corps défendant... il faut dire la vérité...

LE VICOMTE, *de même.* Et qu'en savez-vous? qui vous le prouve?

DE GUIBERT. C'est autre chose... ça ne me regarde plus!.. que ça ne soit pas... j'y consens... je le veux bien... Mais je vous ai vu... mais vous en êtes convenu!

LE VICOMTE, *de même.* Monsieur!..

DE GUIBERT. Vous me l'avez dit, à moi! et plus tard, devant d'autres personnes que je pourrais citer, vous ne l'avez pas nié...

LE VICOMTE, *avec feu.* Et si je vous ai abusés... si je me suis vanté, si j'ai menti... si, par inconséquence, vanité ou tout autre motif peut-être... j'ai compromis une personne que je ne connaissais même pas...!

DE GUIBERT, *vivement.* Convenons-nous de ça?.. à la bonne heure!.. je ne demande pas mieux... je le préfère même pour moi (*Regardant Lucien.*) et pour tout le monde.

LE VICOMTE. Et cela est ainsi... (*A voix haute.*) Oui, Messieurs, c'est la vérité que j'atteste et que je proclame... et si vous, monsieur de Guibert, si vous, ou tout autre, osiez maintenant révoquer en doute cette déclaration solennelle... ce serait m'insulter moi-même, et me faire, dans mon honneur, un outrage dont je lui demanderais raison. (*Il sort.*)

SCENE X.

Plusieurs baigneurs, à gauche, ont entouré COQUENET; DE GUIBERT, HERMINIE, *sont près de lui du même côté; de l'autre, à droite,* LUCIEN, *debout, près de* MADAME DE SAVENAY, *qui vient de tomber dans un fauteuil; plusieurs autres baigneurs et baigneuses, au fond, réunis par groupes, causent à voix basse sur ce qui vient d'arriver.*

COQUENET, *sur le devant du théâtre, prenant sa prise de tabac et causant avec les baigneurs qui l'entourent.* C'est un brave jeune homme... un galant homme... qui se conduit bien... il fait ce qu'il doit faire.

DE GUIBERT, *à demi-voix.* Parbleu! il ne pouvait guère agir autrement.

HERMINIE, *stupéfaite.* Comment! c'était lui!.. et l'année dernière encore!..

DE GUIBERT, *riant.* Eh! Madame... le temps ne fait rien à l'affaire.

HERMINIE, *avec impatience.* Si, Monsieur!.. en tout temps, c'est très-mal... c'est indigne!.. (*Elle continue à parler bas avec Coquenet et son mari.*)

MADAME DE SAVENAY, *assise de l'autre côté.* Je ne puis en revenir encore!

LUCIEN. Ni moi non plus... (*A part, avec douleur et colère.*) Mais ce premier attachement dont elle-même nous parlait hier!..

MADAME DE SAVENAY. Il faut qu'elle parte! qu'elle s'éloigne! et quant à ce mariage, à ce contrat... que l'on ignorait encore!..

LUCIEN, *à part.* Grâce au ciel!.. (*Se retournant.*) Dieu! c'est elle!.. (*A l'entrée de Cécile chacun fait un mouvement et garde le silence.*)

SCÈNE XI.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE, CÉCILE, *entrant par le fond;* LUCIEN, MADAME DE SAVENAY, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES *par groupes, au fond du théâtre.*

CÉCILE, *traversant vivement le théâtre et courant gaiement à Lucien.* Ah! Monsieur, que je vous remercie! votre réponse ne s'est pas fait at-

tendre! la réponse la plus aimable, la plus gracieuse! une corbeille magnifique... qui m'arrive à l'instant... de votre part.

HERMINIE. Une corbeille... (*A part.*) C'est la mienne.

CÉCILE. Vous la verrez.

HERMINIE. Je la connais.

CÉCILE. C'est délicieux, n'est-ce pas... et puis ce qui vaut mieux, ce qui est plus précieux encore pour moi... c'est le moment même que vous avez choisi pour me l'offrir... c'est une marque d'estime et de courage que j'attendais de vous.

LUCIEN, *troublé.* Mademoiselle!

CÉCILE. C'est dire hautement que vous me rendez justice, que vous ne craignez pas, aux yeux de tous, d'avouer et de défendre votre fiancée... votre femme...

TOUS, *à demi-voix et avec étonnement.* Sa femme!

COQUENET, *à demi-voix, à de Guibert, montrant Lucien.* La femme... de ce monsieur...

DE GUIBERT. Eh! oui... sans doute...

COQUENET. Et moi qui lui ai dit ce qui en était... combien je suis fâché...

CÉCILE, *à Lucien, l'amenant au bord du théâtre.* Ne venez-vous pas voir, ainsi que ces dames, votre beau présent?

LUCIEN, *à demi-voix, avec émotion et douleur.* Pardon, Mademoiselle... je voudrais... et je ne sais comment vous expliquer... que des considérations imprévues... des obstacles plus forts même que mes sentiments, m'obligent à différer des projets... impossibles en ce moment à réaliser!.. (*Il la salue et sort. — Quelques personnes sortent après lui.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LUCIEN.

CÉCILE, *étonnée.* Comment... il s'éloigne?. (*S'avançant vers plusieurs personnes du salon qui s'éloignent également et sortent de l'appartement.*) On m'évite... on détourne les yeux... (*Courant à madame de Savenay, qui est toujours assise.*) Ah! Madame... Madame... qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE SAVENAY, *se levant et d'une voix grave.* En ce moment, Mademoiselle, je m'abstiendrai de toute réflexion!.. ailleurs... et plus tard... je vous parlerai... et vous dirai ce que je pense!.. (*Elle sort, et par les différentes portes du salon, tout le monde s'éloigne lentement.*)

COQUENET, *voyant Cécile qui, chancelante, s'appuie sur un fauteuil.* Pauvre jeune fille!.. elle me fait de la peine!.. (*A part.*) Mais voyez pourtant, comme tout finit par se savoir! (*Tout le monde a disparu; Herminie seule veut courir à Cécile, mais M. de Guibert retient sa femme, l'entraîne et sort avec elle et Coquenet.*)

SCÈNE XIII.

CÉCILE, *seule, et se soutenant à peine.* Madame de Savenay me méprise et me repousse... ma famille elle-même!.. ah! c'est le dernier coup!.. Qu'ai-je donc fait, mon Dieu? et maintenant qui implorer?.. à qui demander justice?.. et dans mon malheur... (*Raymond paraît à la porte du salon, à droite.*) que me reste-t-il?

SCÈNE XIV.

CÉCILE, RAYMOND, *à la porte du fond.*

RAYMOND. Moi! moi! mon enfant!..

CÉCILE, *se jetant dans ses bras.* Ah! mon ami, mon ami... mon sauveur!.. défendez-moi. (*S'arrachant de ses bras.*) Non, non... je n'ose même pas implorer votre protection... ils me soupçonneraient... ils m'accuseraient... ils diraient...

RAYMOND. Eh! qu'importe?.. En traversant l'autre salon... leurs clameurs sont parvenues jusqu'à moi!.. je n'y ai rien compris... sinon que tu étais leur victime... et j'accours... Ah!.. il y a injustice! il y a calomnie... Me voilà!.. elle me connaît... elle sait que je n'ai pas l'habitude de reculer devant elle... allons, ma fille, allons, ne tremble pas... relève la tête... regarde-la en face... et si, à sa vue, le courage te manque... appuie-toi sur ce bras qui ne te manquera pas!.. (*Il emmène Cécile par le fond.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, BELLEAU.

(*Saint-André se promène vivement et sans parler, Belleau le suit.*)

BELLEAU. Monsieur, voici le moment de preudre votre bain.

LE VICOMTE, *se promenant*. Laisse-moi tranquille!..

BELLEAU. Après cela, il sera trop tard... et quand on est malade...

LE VICOMTE, *de même*. Je ne le suis plus...

BELLEAU. Déjà?.. Ce que c'est que l'eau de mer!..

LE VICOMTE. Non, je souffre horriblement... j'ai la tête en feu... j'ai couru chez ces dames pour m'avouer coupable, leur demander pardon... Elles n'ont pas voulu me recevoir; elles ont raison...j'en veux à moi-même...et à tout le monde!.. J'ai beau répéter : Cela n'est pas...cela n'est pas!.. ils ne veulent pas me croire... au contraire! mon insistance leur semble une preuve de plus...

BELLEAU. Dame! Monsieur, soyez franc... avec eux, c'est bon... mais avec moi... vous pouvez en convenir...

LE VICOMTE. Et toi aussi!.. quand je te dis que cela n'est pas...

BELLEAU. Si Monsieur a ses raisons... je le veux bien...

LE VICOMTE. Des raisons... et lesquelles?.. si ce n'est le tort que, malgré moi, et sans le vouloir... j'ai fait à cette jeune personne.

BELLEAU. Si ce n'est que cela, Monsieur est bien bon!.. on dit déjà tant de choses... sans vous compter...

LE VICOMTE, *avec colère*. Encore, morbleu!..

BELLEAU. Eh bien! en vous comptant... on dit tant de choses d'elle... et de sa tante surtout, une pension de vingt mille francs qu'elle a acquise...

LE VICOMTE. Qu'est-ce que cela signifie?..

BELLEAU. Ça signifie, s'il faut vous l'avouer... que, parmi tous ces messieurs, la manière dont vous la défendez...

LE VICOMTE. Eh bien! achève...

BELLEAU. Eh bien! les jeunes gens comme il faut... les jeunes gens de Paris, que nous avons ici, disent que ça n'est pas naturel... que cela étonne de Monsieur... et que décidément, il fau qu'il ait des motifs...

LE VICOMTE. Des motifs?.. et que peuvent-ils supposer?..

BELLEAU. Je ne vous le dirai pas... Mais voilà M. Coquenet, qui causait tout à l'heure avec eux...

LE VICOMTE. Ah! je saurai du moins par lui...

SCÈNE II.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, COQUENET.

COQUENET, *allant à lui et lui donnant la main*. Bravo! jeune homme, bravo! une noble conduite qui vous fera honneur près des dames... toutes celles de la ville raffolent déjà de vous, à ce que m'a dit madame Coquenet, et vous aurez encore plus de succès ici qu'à Paris!..

LE VICOMTE. Encore un à qui on ne l'ôtera pas de l'idée.

COQUENET. Voyez-vous, ce qu'on estime le plus en province, c'est la discrétion!.. peut-être parce qu'elle y est plus rare qu'ailleurs.

LE VICOMTE. Mais, Monsieur...

COQUENET. Et puis, non-seulement c'est généreux... mais adroit... Aussi, vous y gagnerez... car on gagne toujours à se bien conduire... et si vous étiez convenu de la moindre chose... vous étiez perdu.

LE VICOMTE. Comment cela, s'il vous plaît?..

COQUENET. A cause du ministre!.. qui eût été furieux... On ne se laisse pas impunément enlever une si jolie maîtresse.

LE VICOMTE, *étonné et regardant Belleau qui, de la tête, lui fait signe que oui*. C'est la maîtresse du ministre?..

COQUENET. Qui n'eût jamais accordé à un rival la place qu'il vous a promise... tandis que maintenant, et en récompense...

LE VICOMTE. Quoi! Monsieur... vous pourriez croire...

COQUENET. Ce n'est pas moi qui le dis... ce sont ces messieurs vos amis intimes... qui prétendent que, d'ordinaire, vous ne défendez pas la réputation des dames... au contraire... mais que, dans cette occasion... et pour faire son chemin, on peut déroger, une fois par hasard, à ses principes.

LE VICOMTE. Mais c'est une infamie... Moi, capable d'un mensonge, d'une bassesse, pour un ministre, pour obtenir une place... Je suis donc,

à leurs yeux, un indigne, un misérable... C'est pour cela que, tout à l'heure, Dervière a détourné la tête, et ne m'a pas salué...

COQUENET. Allons donc, vous vous trompez.

LE VICOMTE. Non, non, et je lui en demanderai raison... Mais apprenez-moi tout..., racontez-moi ce qu'ils ont dit...

COQUENET. Rien que d'inoffensif et de tout naturel... ils prétendent que, maintenant, vous voilà ministériel, et qu'avant trois mois vous serez secrétaire d'ambassade... grâce à ce désaveu...

LE VICOMTE. Que je regrette maintenant... Oui, j'ai eu tort... c'est ma faute... et pour un rien, je dirais que c'est vrai...

BELLEAU. Dame!.. si c'est vrai, dites-le...

LE VICOMTE. Eh non! morbleu! cela n'est pas!..

COQUENET, *froidement*. Alors, ne le dites pas, et ça reviendra au même! car maintenant, que vous le disiez ou non, ce sera exactement la même chose.

LE VICOMTE. Eh! Monsieur, vous me feriez damner, et si vous n'étiez pas un homme respectable... c'est à vous d'abord que je m'adresserais...

COQUENET, *effrayé*. Par exemple!..

LE VICOMTE, *le rassurant*. Eh non!.. je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous êtes innocent de tout ceci... Mais enfin, je ne sais plus que dire, ni que faire... je n'oserai plus défendre cette jeune personne... et d'un autre côté, cependant, et de peur de paraître ministériel, je ne peux pas trahir ma conscience et la vérité...

COQUENET. Silence! voici le ministre!..

SCÈNE III.

BELLEAU, COQUENET, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, RAYMOND.

LE VICOMTE, *à part*. Tant mieux! je voudrais qu'il me cherchât querelle!.. ça me justifierait... et s'il sait ce qui s'est passé...

RAYMOND, *avec bonté*. Ah! monsieur de Saint-André...

LE VICOMTE, *d'un air de hauteur*. Oui, Monsieur, moi-même...

RAYMOND. J'arrive! mais avant mon départ, je m'étais occupé de vous.

COQUENET, *à demi-voix*. Vous voyez déjà!.. c'est une place!.. (*A part.*) Est-il heureux!.. (*Il remonte le théâtre et redescend à droite, où il s'assied.*)

RAYMOND. Vous trouverez chez vous une lettre qui, je crois, ne vous déplaira pas!

LE VICOMTE, *balbutiant*. Mais, Monsieur... je ne sais... si je peux... si je dois...

RAYMOND, *avec bonté*. Vous me remercierez après... voyez d'abord, et puis... nous en causerons avec vous et avec votre oncle... (*Le congédiant de la main.*) Allez!.. (*Il remonte le théâtre, et s'adresse à Belleau qui est resté au fond.*) Dites à M. Lucien de Villefranche que je suis de retour... et que je l'attends ici... dans ce salon.

BELLEAU. Oui, Excellence... (*Montrant l'autre salon.*) Il était là tout à l'heure à causer avec ces messieurs. (*Il entre dans le salon à droite. Raymond redescend le théâtre, s'assied près de la table, à gauche, et prend un journal qu'il lit; pendant ce temps, le vicomte a traversé le théâtre et s'adresse à demi-voix à Coquenet, qui est assis à droite.*)

LE VICOMTE. Si c'est une place... je refuse!

COQUENET, *haussant les épaules*. Allons donc!..

LE VICOMTE, *de même*. Je refuserai... je vous le jure. (*Il sort.*)

COQUENET, *à part, toujours assis, à droite, pendant que Raymond, qui lui tourne le dos, est à gauche, et lit un journal*. Pour en avoir alors une meilleure... car il obtiendra maintenant tout ce qu'il voudra... ce que c'est que d'être joli garçon et de plaire aux maîtresses des grands seigneurs... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... ça sera toujours une protection contre mes ennemis... et contre les attaques de ce Raboudin.

RAYMOND, *jetant avec impatience sur la table le journal qu'il vient de lire, et apercevant Coquenet*. Pardon, Monsieur, je ne vous avais pas vu depuis hier... depuis notre dernière rencontre... dont je me félicite... car tous les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner... sont exactement conformes aux informations que j'ai prises depuis...

COQUENET, *avec joie*. N'est-il pas vrai? (*A demi-voix et secouant la tête.*) C'était un mauvais choix!..

RAYMOND. Très-mauvais... comme vous me le disiez... un homme sans capacité... sans considération...

COQUENET, *de même*. C'est bien cela... et de plus, un infâme calomniateur!..

RAYMOND. Est-il possible!.. en auriez-vous la preuve?..

COQUENET, *en confidence*. Il m'a calomnié moi-même... et pas plus tard qu'hier... moi!.. moi qui vous parle!..

RAYMOND. Cela suffit, Monsieur... et si, comme je n'en doute pas, cela est aussi vrai que le reste... je vous jure qu'il ne sera pas nommé.

COQUENET, *vivement*. C'est tout ce que je veux... et maintenant, monsieur le ministre... car je sais

aujourd'hui à qui j'ai l'honneur de parler... j'aurais aussi une demande à vous adresser...

RAYMOND. Je suis à vos ordres, Monsieur... (*Voyant Lucien qui entre.*) mais dans un autre moment si vous le voulez bien... car voici un ami, avec qui j'ai à traiter une affaire importante.

COQUENET. Je m'en doute bien... et je vais, en attendant, rédiger une petite note que je vous apporterai...

RAYMOND, *le retenant au moment où il va sortir.* Comment, Monsieur... vous vous doutez?..

COQUENET, *avec un air de finesse.* Oui, je sais à peu près ce dont il s'agit... et l'on vous dira avec quelle force je me suis élevé contre ces bruits absurdes et mensongers...

RAYMOND. Que nous réduirons à leur juste valeur... je vous le promets... avec l'aide des honnêtes gens... je compte sur la vôtre, Monsieur!

COQUENET. Elle vous est acquise... Je vais rédiger ma petite note... (*Il salue et sort.*)

SCÈNE IV.

LUCIEN, *qui est entré lentement et d'un air sombre,* RAYMOND.

RAYMOND. Eh bien! tu voulais me parler ce matin avant mon départ... j'ai moi-même à causer avec toi... Eh! mon Dieu! quel air sombre et menaçant... qu'as-tu donc?

LUCIEN. Ce que j'ai... tu me le demandes?.. Ils disent tous, (*Montrant la porte à droite.*) et d'ici tu peux les entendre, que tu t'es joué de moi... que tu m'as trompé... abusé...

RAYMOND, *riant avec ironie.* En vérité?

LUCIEN. Que tu as voulu me rendre la fable de tous... m'avilir... et qu'alors je dois t'en demander compte et me battre avec toi... voilà ce qu'ils disent!

RAYMOND. A merveille! on a toujours le temps de se battre... on n'a pas toujours celui de parler raison... et puisque nous sommes seuls, expliquons-nous. Qu'as-tu à me reprocher? je ne sais rien! je n'ai vu encore que Cécile, qui, elle-même, ignore sur quelles preuves, sur quels témoignages on la condamne; j'aurais pu demander... interroger... les nouvelles ne m'auraient pas manqué... mais tronquées, dénaturées, et surtout amplifiées et embellies... Je n'ai voulu entendre que toi, qui te dis l'offensé, et j'ai promis d'avance à Cécile, qui est dans les larmes, à madame de Savenay, qui voulait partir, qu'aujourd'hui même, ce soir, à ce dîner où j'ai invité toute la ville de Dieppe, je prouverais clairement, hautement, que Cécile est innocente et pure; que ceux qui l'attaquent sont infâmes, et ceux qui les croient absurdes!.. à commencer par toi... Accuse-la, maintenant... je suis prêt à la défendre!

LUCIEN. Ce n'est pas moi qui l'accuse... c'est cette rumeur soudaine et générale qui s'élève contre elle! c'est la voix publique...

RAYMOND. Qu'est-ce que c'est que la voix publique? où commence-t-elle? où finit-elle?.. et pour la composer, combien faut-il de clameurs et de sots réunis?.. des bruits ne sont pas des preuves... il m'en faut d'autres... il me faut des faits...

LUCIEN, *avec embarras.* Eh bien!.. on dit... on prétend...

RAYMOND. Des faits...

LUCIEN, *baissant la voix.* Eh bien!.. on lui donne des amants... on lui en donne plusieurs...

RAYMOND, *froidement.* Quels sont-ils?..

LUCIEN. Toi, d'abord...

RAYMOND, *avec un contentement ironique.* A la bonne heure... voilà une calomnie qui ne procède point par détour... et par faux-fuyant... une calomnie franche et nette... comme je les aime... Examinons-la... Je ne te dirai pas que Cécile est la fille de mon bienfaiteur, de mon second père... de celui à qui je dois tout... qu'il me l'a confiée à son lit de mort... que je l'ai élevée comme mon enfant... et qu'on ne déshonore pas son enfant!.. ce serait peut-être une raison pour toi... ce n'en est pas une pour la calomnie qui s'accommode à merveille d'ingratitude et d'inceste... et qui tient d'avance pour vraisemblable tout ce qui est infâme; mais je te donnerai des arguments plus positifs... je te parlerai de calculs... d'intérêts... des miens... et cette fois, peut-être, on pourra me croire. Si j'avais aimé Cécile... si j'en avais été aimé... pourquoi ne pas l'épouser?.. non-seulement elle est jeune... elle est belle... mais elle est riche... par mes soins et par mes efforts, par les trésors que j'ai disputés autrefois et arrachés pour elle à l'indemnité... Elle est riche!.. et je n'ai rien!.. tu le sais, toi!.. tu en as les preuves... (*Avec orgueil.*) Oui, quoi qu'ils aient pu dire, je suis honnête homme... et grâce au ciel, je n'ai rien... et au lieu de m'assurer un avenir légitime et honorable, en épousant celle que j'aime et dont je suis aimé, j'aurais préféré sa honte à ma fortune... j'en aurais fait, comme vous dites, ma maîtresse... au lieu d'en faire ma femme?.. pourquoi?.. pour déshonorer exprès la fille de mon bienfaiteur?.. pour être infâme à plaisir!..

LUCIEN. Non, non... cela n'est pas !

RAYMOND. Voilà ce qu'ils proclament, cependant !.. et tu as pu les croire ?.. et j'ai voulu, dis-tu, t'avilir et te tromper en te faisant épouser une jeune fille que tu aimais, que tu m'avais supplié de t'accorder, que tu étais trop heureux d'obtenir, pour qui se présentaient chaque jour de nombreux partis... et je les ai éloignés... je t'ai choisi... parce que je te savais un honnête homme... et que je voulais le bonheur de ma pupille, de Cécile qui me chérit... comme un ami... comme un frère... entends-tu bien... car moi, l'on ne peut m'aimer autrement... Mais si vos calomnies eussent été véritables, si, malgré mes rides précoces et mes cheveux blanchis avant l'âge, il eût été possible, comme vous le disiez, que je fusse aimé de cette jeune fille... mets-toi bien dans l'idée que je ne l'eusse cédée ni à toi, ni à aucun autre, car j'aurais trouvé en elle la compagne que j'avais rêvée, la consolation de mes chagrins, le bonheur de ma vie entière... et loin de renoncer à un pareil trésor... je te l'aurais disputé au prix de mon sang, au prix même de notre amitié !.. et cependant je te l'ai donnée à toi... qui pour récompense me soupçonnes et m'accuses... à toi, qui, loin de me défendre, m'attaques et me défies ; à toi enfin, qui, avant de m'entendre, voulais d'abord te battre avec moi... (*Geste de Lucien.*) Rassure-toi... j'ai tout dit... et maintenant, si tu le veux... nous pouvons finir par là !..

LUCIEN. Non, non... tout est faux et absurde... pour toi... du moins... que je crois... que je révère... mais les autres !..

RAYMOND. Eh bien ! pourquoi n'en serait-il pas de même des autres ?.. pourquoi n'y aurait-il pas mensonge sur eux comme sur moi ?

LUCIEN. C'est impossible... pourquoi une insistance... une animosité pareilles ?.. Qui peut en vouloir à cette jeune fille ?

RAYMOND. Voilà le grand mot !..

LUCIEN. Qui donc a intérêt à la calomnier ?

RAYMOND. Personne... et cela n'empêche pas !.. la calomnie est la seule chose qu'ici-bas on fasse gratis et sans intérêt !.. Il y a dans le cœur humain un instinct malin et malfaisant qui porte notre croyance au mal plutôt qu'au bien... De là, dans le monde, cette espèce d'aide, d'appui, d'assistance tacite et mutuelle, que l'on prête de soi-même au développement et à la propagation d'un mensonge !.. Par ce moyen, la calomnie est partout... et le calomniateur nulle part ; nulle part on ne trouve un traître de mélodrame assez maladroit pour affirmer hautement une imposture réelle et positive, dont un soufflet ou dont les tribunaux feraient justice... Jamais, dans la société, on ne dit la chose qui n'est pas... mais on la dit autrement qu'elle est... on la dit de manière à la dénaturer, à l'altérer dans son intention, à la changer dans ses détails... la malignité fait le reste... Et, grâce à l'ignorance, à la sottise et aux causeries de salon, la vérité la plus limpide et la plus claire se trouve imperceptiblement passée à l'état complet de mensonge !..

LUCIEN. Je conçois cela pour des étrangers... mais des parents !..

RAYMOND. Ça n'y fait rien.

LUCIEN. Ton beau-frère... par exemple... M. de Guibert.

RAYMOND. Il appartient à la majorité de la société... C'est un sot !..

LUCIEN. Mais ta sœur... Herminie ?..

RAYMOND. Autre majorité... celle des étourdies et des coquettes... Misère et vanité que tout cela !.. Les vrais coupables ne sont pas nos ennemis qui nous attaquent... c'est leur état... ils le font en conscience !.. ceux qui ne font pas le leur, ce sont nos amis qui ne nous défendent pas... qui cèdent, qui nous abandonnent... c'est madame de Savenay, qui voulait partir et que j'ai retenue... c'est toi qui repousses Cécile et qui l'accables !..

LUCIEN. Moi ! j'ai gardé le silence...

RAYMOND. Ah ! voilà nos amis !.. ils se taisent !.. C'est là leur seul courage !.. ils se taisent au milieu des clameurs... Eh morbleu ! c'est quand mugit la tempête qu'il faut élever la voix ! Ils entendront la mienne... car le bruit ne m'effraie pas... et quand on attaque mes amis... entends-tu bien... je ne recule pas... je reste près d'eux ! devant eux !.. et si tu veux suivre mon exemple...

LUCIEN. Peux-tu en douter ?..

RAYMOND. Je m'en vais te dire ce que nous devons faire.

LUCIEN. D'abord ne pas nous battre !..

RAYMOND. C'est convenu !.. la réputation de Cécile n'y eût pas résisté... et un duel eût été pour elle le coup de la mort... ensuite... la meilleure manière de vaincre la calomnie est de remonter à sa source... Eh bien !.. essayons !.. remontons tous les deux à l'origine de tous ces bruits ?.. Par qui ces premières rumeurs te sont-elles parvenues ?.. cherche, rappelle-toi...

LUCIEN. Que sais-je ?.. c'était hier... ici... dans ce salon !.. (*En ce moment, Belleau, venant de la porte du fond, se dirige vers la porte à gauche, portant un plateau sur lequel est un thé complet. Il pose un instant le plateau sur la table à gauche, remet en ordre les cuillers et les tasses, et sort.*)

LUCIEN, *au moment où Belleau est entré.* Tiens... Belleau, le garçon de bains... qui le premier...

RAYMOND. Cela ne m'étonne pas... ça devait partir d'aussi bas!.. Eh bien! cette opinion publique dont tu parlais... en voici un fragment... un honorable fragment...

LUCIEN, *à demi-voix et entre ses dents.* Un misérable...

RAYMOND, *de même.* Que tu méprises quand il est seul... et devant qui tu t'inclines quand ils sont plusieurs... Après!.. quel autre encore?..

LUCIEN. Eh mais... tout le monde!

RAYMOND, *avec impatience.* Qui enfin?..

SCÈNE V.

LUCIEN, RAYMOND, COQUENET.

LUCIEN, *apercevant Coquenet qui sort de la porte à droite, tenant sa note à la main.* Eh! parbleu! M. Coquenet, ici présent!..

RAYMOND, *étonné.* M. Coquenet!..

LUCIEN. Qui m'a parlé de trois ou quatre intrigues...

RAYMOND, *étonné.* Quoi!.... c'est là M. Coquenet!..

COQUENET, *avec embarras, et serrant sa pétition.* Moi-même... que vous ne connaissiez pas...

RAYMOND. Et que j'apprends à connaître... Flétrir une jeune fille... que rien ne vous donnait le droit d'accuser... ni même de soupçonner...

COQUENET, *vivement.* On me l'avait dit, Monsieur... et je le croyais... je le croyais... et pourquoi?..

RAYMOND. Parce que vous la connaissiez, sans doute?..

COQUENET. Parce que je ne la connaissais pas... parce que je ne l'avais jamais vue... parce que j'ignorais l'intérêt que vous y portiez... et que, de plus, le fait m'était attesté... par une personne honorable... un de vos parents...

RAYMOND. Et qui donc?..

COQUENET. Je cite mes autorités... M. de Guibert...

RAYMOND. Mon beau-frère...

COQUENET. Qui m'a avoué... ou plutôt donné à entendre... que lui-même...

RAYMOND. Lui!.. qui a vu Cécile, hier, pour la première fois...

COQUENET. Il est vrai qu'aujourd'hui... (*Montrant Lucien.*) et devant Monsieur... il est convenu que ce n'était pas lui... mais un de ses amis... un jeune homme... qui le nie... qui s'en défend...

RAYMOND, *à Lucien.* Eh bien!.. tu le vois... le nombre diminue en avançant... et tout se réduit déjà à un seul... qui n'en convient pas... c'est sur un mot... sur une supposition, même démentie, que l'on joue l'honneur... la réputation d'une femme... Mais enfin cela vient de Guibert; cela me regarde maintenant. (*A Lucien.*) Toi, vois ces dames... rassure-les!.. console-les... je vais faire dire à mon beau-frère... que je l'attends... ici.

COQUENET. J'y vais moi-même... et je vous l'envoie... trop heureux de déjouer avec vous toutes les calomnies... et de contribuer ainsi au triomphe de la vérité!.. (*Il sort par le fond et Lucien par la porte à droite.*)

SCÈNE VI.

RAYMOND, *seul.* Ah! monsieur de Guibert!.. je vous apprendrai!.. Et quant à ce jeune homme dont il a parlé... je saurai... je connaîtrai par lui...

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, RAYMOND.

RAYMOND, *apercevant le vicomte qui s'est approché de lui et qui le salue.* Ah!.. monsieur de Saint-André!.. vous avez reçu?..

LE VICOMTE, *avec émotion.* Oui, monsieur le ministre... cette mission... dont vous voulez bien me charger!.. et je venais vous dire... qu'à mon grand regret, je ne pouvais accepter cette marque de faveur...

RAYMOND. Et pourquoi donc, s'il vous plaît?..

LE VICOMTE. Parce que, dans la situation où je suis... elle m'enchaînerait... m'empêcherait de dire la vérité... et surtout de souffleter ceux qui en douteraient.

RAYMOND. Je vous avoue... que je ne comprends pas.

LE VICOMTE. Je me suis trouvé, malgré moi, et par ma faute cependant, mêlé à des bruits injurieux contre mademoiselle Cécile de Mornas... et quand j'ai voulu prendre sa défense et la justifier... ils ont tous prétendu que j'avais pour but, non de proclamer la vérité, mais d'obtenir par là votre faveur... Et vous savez ce qui en est!..

RAYMOND. Je sais qu'ils sont capables de tout... et je vous comprends... Mais ces bruits dont vous parliez...

LE VICOMTE. Sont de toute fausseté, et j'ai beau le crier... à tout le monde... à de Guibert lui-même qui m'accuse...

RAYMOND, *vivement*. Ah! nous y voilà!.. C'est vous... que de Guibert prétend avoir été aimé de Cécile...

LE VICOMTE. Je ne l'avais jamais vue.

RAYMOND, *se frottant les mains*. Bravo!.. je m'en doutais... c'est toujours comme cela...

LE VICOMTE. Et cependant, ce n'est pas lui qui est le plus coupable...

RAYMOND, *apercevant de Guibert qui entre, et courant à lui*. C'est ce que nous allons voir... Venez ici, Monsieur, venez...

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, RAYMOND, DE GUIBERT.

DE GUIBERT, *étonné*. Qu'y a-t-il donc?.. Coquenet vient de me raconter que vous étiez furieux contre moi.

RAYMOND, *à de Guibert*. Et ce n'est pas sans raison!.. Vous avez osé dire...

LE VICOMTE, *vivement, à Raymond*. Vous ne m'avez pas laissé achever... Tout ce qu'il a avancé était faux... (*Montrant de Guibert*.) Oui, Monsieur... et cependant par mon imprudence, par mon étourderie, par ma faute, enfin... il avait le droit de parler ainsi... et je dois convenir que même en se trompant... même en calomniant, il était de bonne foi...

DE GUIBERT, *avec bonhomie*. Certainement, je suis toujours de bonne foi... qui ose en douter?..

RAYMOND, *au vicomte*. Achevez, Monsieur... achevez!.. Comme tuteur de Cécile... j'ai droit à une explication...

LE VICOMTE, *avec trouble*. Je le sais, Monsieur...

DE GUIBERT. Et moi aussi, pour moi-même qui, aux yeux de mon beau-frère, suis calomnié!..

RAYMOND, *lui faisant signe de se taire*. Il suffit...

LE VICOMTE, *à Raymond*. Certainement... Je ne demanderais pas mieux... mais l'embarrassant est de vous la donner, cette explication, sans compromettre, peut-être, d'autres personnes...

RAYMOND. Vous ne les nommerez pas, je ne vous demande pas les noms... mais les faits.

LE VICOMTE. C'est qu'ils sont, eux-mêmes, difficiles à raconter... ici... dans ce moment, sans y avoir réfléchi... sans y être préparé...

RAYMOND. Bah!.. un jeune homme d'esprit, comme vous, doit avoir le talent de tout dire.

DE GUIBERT. D'ailleurs, nous comprendrons à demi-mot...

LE VICOMTE, *à Raymond*. J'aimerais mieux ne confier cet aveu qu'à vous seul...

RAYMOND. Impossible!.. ce n'est pas devant moi... c'est devant mon beau-frère que la calomnie a eu lieu... c'est devant lui, surtout, qu'il importe de la rétracter. (*Il fait passer le vicomte entre Guibert et lui*.)

DE GUIBERT. C'est de toute raison... et de toute équité...

LE VICOMTE, *avec hésitation*. Je le sens bien... et malgré cela... (*Comme prenant du courage*.) Eh bien! donc, Messieurs... il y a six mois, à Rouen, où je me trouvais... il y avait à l'hôtel d'Angleterre... une femme.

DE GUIBERT. Mariée?..

LE VICOMTE, *froidement*. Non... une veuve...

DE GUIBERT. Peu importe... il y a des veuves fort aimables.

LE VICOMTE. Et celle-là était charmante... jeune, spirituelle et distinguée...

DE GUIBERT. Comme elles le sont toutes...

LE VICOMTE. Enfin, elle était seule avec une femme de chambre... je l'avais connue à Paris, je l'avais saluée souvent dans sa loge, aux Italiens... je la retrouvais à Rouen!.. Deux Parisiens... en pays étranger... c'est-à-dire en province... Elle aimait les arts... nous faisions de la musique... nous chantions des romances...

RAYMOND. Très bien... très-bien...

LE VICOMTE. Des mélodies de Schoubert.

DE GUIBERT. Nous comprenons...

LE VICOMTE. Et un jour... celui de son départ... à la suite d'une discussion... une discussion musicale... des plus vives... nous ne devions plus nous revoir... (*A Raymond*.) Comme en effet je ne l'ai plus revue... je vous le jure...

DE GUIBERT. Peu importe!..

LE VICOMTE. Je sortais de chez elle, lorsque, dans un corridor de l'hôtel, je me trouve vis-à-vis (*Montrant de Guibert*.) de Monsieur...

DE GUIBERT. J'arrivais de Paris, par le bateau à vapeur... quatre heures du matin... la rencontre était romantique... Ah! mon gaillard, lui dis-je en riant, d'où venez-vous?..

LE VICOMTE. Et dans ma surprise... dans mon trouble... ne voulant ni compromettre, ni nommer la personne véritable... je lui désignai, de la main, et à tout hasard, la porte d'un appartement qui était près de moi... en lui recommandant le silence...

DE GUIBERT. Porte en citronnier, n° 12... je la vois encore...

LE VICOMTE. Le soir, une jeune personne char-

mante traverse, avec sa vieille parente, le salon de l'hôtel pour monter en voiture et quitter la ville... Et quel fut mon étonnement en entendant M. de Guibert, qui ne la connaissait pas alors plus que moi... et d'autres jeunes gens de l'hôtel, à qui il avait raconté cette histoire, me féliciter en riant sur ma bonne fortune! Ici, Monsieur, commence une faute inexcusable et que je ne me pardonnerai jamais... Certes, je me défendis de l'honneur qu'on m'attribuait...

DE GUIBERT. C'est vrai, j'en suis témoin.

LE VICOMTE. Mais pas aussi bien, peut-être... que je le devais... Que voulez-vous, ces dames étaient inconnues dans l'hôtel... je ne les avais jamais vues... je ne devais plus les revoir... et l'amour-propre... la vanité de jeune homme... d'autres raisons... plus puissantes encore peut-être, la crainte de compromettre une personne à qui je devais le secret... vous comprenez...

RAYMOND. Je comprends, Monsieur, qu'alors vous ayez cru pouvoir agir ainsi; mais, maintenant, les choses sont arrivées au point que la justification de Cécile ne peut plus être complète que par le nom de cette personne...

LE VICOMTE, *vivement.* Jamais, Monsieur!... jamais!.. sa position, le rang qu'elle occupe dans le monde. Plutôt mourir que la perdre de réputation.

RAYMOND, *sévèrement.* Cette femme est-elle donc tellement respectable dans sa faute, qu'il faille lui sacrifier l'honneur d'une jeune fille pure et innocente...

LE VICOMTE. Non, sans doute... Mais si ce n'est pas pour elle... c'est pour les siens... c'est pour sa famille... de nobles et d'honnêtes parents... que j'estime, que je respecte...

RAYMOND. Qu'importe, Monsieur?.. les fautes sont personnelles... la vérité avant tout... votre devoir est de la faire connaître...

DE GUIBERT. Oui, jeune homme... vous parlerez... vous direz tout...

LE VICOMTE, *à Raymond.* J'ai dit tout ce que je pouvais dire... ne m'en demandez pas davantage!.. Du reste... parlez... ordonnez... prescrivez-moi ce qu'il faut faire... j'obéirai... mais, je vous en prie... je vous en supplie...

SCÈNE IX.

COQUENET, *sortant de la première porte à gauche;* HERMINIE, *sortant de la seconde porte à gauche;* RAYMOND, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, DE GUIBERT.

HERMINIE, *qui est entrée sur les trois dernières lignes, et les a entendues.* Ah! monsieur le vicomte qui sollicite aussi...

RAYMOND, *vivement.* Oui, ma sœur.

COQUENET, *à Herminie, lui montrant la première porte à gauche, d'où il sort.* On vient d'apporter les ouvrages en ivoire que vous avez choisis... (*Sur ce mot, Guibert remonte le théâtre et redescend près de sa femme.*) Le marchand est là qui vous attend...

HERMINIE, *à Coquenet.* Je suis à lui!.. (*Se retournant vers son frère, et lui montrant M. de Saint-André.*) J'espère qu'il sera plus heureux que moi, et que vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

LE VICOMTE, *à Raymond, avec prière.* Je l'espère aussi.

HERMINIE, *à Raymond, avec gaîté.* Il le faut d'abord!.. un charmant cavalier... l'amabilité et la complaisance mêmes. (*Revenant à gauche du théâtre, près de Coquenet, pendant que les trois hommes, à droite, continuent à causer ensemble à voix basse.*) L'année dernière, tandis que monsieur mon mari me laissait seule, à Rouen... il m'a tenu fidèle compagnie... Nous faisions de la musique .. nous chantions des mélodies de Schoubert.

LES TROIS HOMMES, *se retournant vivement et frappés de surprise.* O ciel!..

RAYMOND, *retenant, par la main, de Guibert qui veut courir à sa femme.* Silence... il le faut!..

HERMINIE, *étonnée et riant.* Qu'ont-ils donc tous trois?.. (*En ce moment, des portes du fond et de côté, entrent toutes les personnes des bains.*)

DE GUIBERT, *toujours retenu par Raymond.* Ce que j'ai... ce que j'ai... voilà du monde... (*A part.*) Et ne pouvoir pas même être furieux à mon aise!..

RAYMOND, *bas, à Saint-André.* Je vous rejoins à l'instant, Monsieur! je vous rejoins!.. (*Le vicomte de Saint-André sort par une des portes de droite, au moment où, d'une des portes de gauche, sort le marchand dont Coquenet a parlé, tenant un coffret à la main. A sa vue, Herminie remonte le théâtre, et entourée de plusieurs dames, examine, pendant la scène suivante, et sur une des tables du fond, les ouvrages en ivoire que l'on vient d'apporter.*)

SCÈNE X.

COQUENET, *sur le devant du théâtre;* DE GUIBERT, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN, RAYMOND.

MADAME DE SAVENAY, *à Raymond.* Enfin, Monsieur, comme j'ai toujours dit, et comme j'en

étais sûre, nous avons donc la preuve évidente de toutes ces calomnies... M. Lucien me l'a attesté...

RAYMOND, *troublé*. Oui... Madame... oui... à ne pouvoir en douter...

LUCIEN, *d'un air de triomphe, et s'adressant aussi à Raymond*. Ah! tu avais raison! tu disais bien qu'aux yeux de tous tu lui rendrais justice...

RAYMOND, *avec embarras*. Certainement... oui, je l'ai dit, et je le répète... Mais dans ce moment et devant tout le monde... je ne le peux.

LUCIEN. Au contraire, c'est devant eux... devant les autres encore... (*Il veut faire un pas vers le fond, Raymond le retient par la main.*) Qu'as-tu donc?... toi que j'ai vu si hardi... si confiant... (*Le regardant.*) te voilà pâle et troublé... Hésiterais-tu? aurais-tu des doutes?..

RAYMOND. Des doutes... quand d'un mot... je peux lui rendre l'honneur... Oui, quoi qu'il arrive... (*A part.*) et fût-ce même aux dépens du mien... je le dois... (*Il fait un pas en avant, de Guibert en fait un au-devant de lui, Raymond s'arrête.*) Non, non... mon pauvre père!.. il en mourrait... (*A Lucien.*) Plus tard... à toi seul... et d'ici là, si mon témoignage ne te suffit pas... (*Montrant de Guibert.*) voici la première cause de cette calomnie!..

LUCIEN. Lui!..

RAYMOND. Il sait mieux que personne combien elle est injuste... (*Il sort et entre dans l'appartement à droite, où vient d'entrer le vicomte.*)

SCÈNE XI.

COQUENET, HERMINIE, MADAME DE SAVENAY, DE GUIBERT, LUCIEN.

(*Au moment où Raymond vient de sortir, Herminie, qui était restée au fond de l'appartement avec les dames qui l'entouraient, renvoie le marchand et redescend le théâtre.*)

LUCIEN, *à de Guibert*. Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes au fait de tout...

HERMINIE, *gaiement*. En vérité...

LUCIEN. Parlez! nous vous écoutons...

MADAME DE SAVENAY. Oui, Monsieur... j'ai le droit de vous demander ces preuves de l'innocence de Cécile... donnez-nous-les.

LUCIEN. Pour que je les proclame... que je les rende publiques...

DE GUIBERT. Il ne manquerait plus que cela!... Je vous déclare, Monsieur, que je n'ai rien à dire... ni à vous, ni à personne...

HERMINIE. C'est qu'alors il ne sait rien...

COQUENET. C'est malheureusement probable...

DE GUIBERT, *furieux, à sa femme*. Je ne sais rien, dites-vous... je ne sais rien... je sais tout!..

HERMINIE. Eh bien! alors, parlez... qui vous en empêche?

DE GUIBERT. Ce qui m'en empêche... Vous me le demandez?..

LUCIEN. Eh! oui, Monsieur, on vous le demande!... C'était déjà trop d'avoir accusé ce matin devant moi une personne que je dois défendre... Mais la savoir innocente de vos calomnies, pouvoir la justifier et ne pas le faire, c'est un procédé que je ne veux pas qualifier... un procédé dont j'ai le droit de vous demander compte... et je vous déclare ici, Monsieur... que vous parlerez.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, HERMINIE. Oui, sans doute, parlez, parlez!..

DE GUIBERT, *regardant sa femme, voulant et n'osant parler*. J'en suffoque... oser là, devant moi... ce sang-froid!.. Non... je ne parlerai pas...

LUCIEN, *avec force et lui prenant la main*. Vous parlerez... ou nous nous battrons...

DE GUIBERT, *hors de lui*. Eh bien! soit... Monsieur!.. aussi bien il faut que ma colère tombe sur quelqu'un... Nous nous battrons... je l'aime autant... nous nous battrons!

CÉCILE, *sortant de l'appartement à droite, et entendant ces derniers mots*. Se battre! O ciel!.. (*Elle chancelle, prête à se trouver mal; Coquenet et madame de Savenay courent à elle, la soutiennent et l'emmènent dans son appartement.*)

LUCIEN, *à de Guibert*. Je suis à vos ordres...

DE GUIBERT. Je suis aux vôtres. (*Ils s'élancent vers la porte du fond; Herminie et toutes les personnes des bains se précipitent sur leurs pas, et sortent en désordre.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVENAY, *paraissant à la porte du fond*; CÉCILE, *sortant de l'appartement à droite*.

CÉCILE, *avec inquiétude*. Eh bien! Madame... quelles nouvelles?

MADAME DE SAVENAY. Mauvaises!.. ce combat a eu lieu!..

CÉCILE. C'est fait de moi!..

MADAME DE SAVENAY. J'ignore les détails... mais il paraît que M. de Saint-André est intervenu dans l'affaire, et que quelqu'un a été blessé... très-légèrement, il est vrai!.. N'importe... l'éclat est toujours le même... et après un tel événement, malgré tous mes efforts pour vous défendre... et même pour vous croire...

CÉCILE. Quoi! Madame!..

MADAME DE SAVENAY. Tenez, Cécile, ne faisons pas de phrases et parlons franchement; il y a encore un moyen de vous sauver, et notre parenté... quoique éloignée... l'intérêt que je vous porte, les calomnies même dont j'ai été l'objet et qu'il est urgent de dissiper... tout me faisait un devoir de tenter un dernier effort en votre faveur.

CÉCILE, *avec impatience*. Permettez-moi seulement...

MADAME DE SAVENAY. Écoutez-moi d'abord, vous me répondrez après... ou plutôt il n'y a rien à répondre. M. le marquis de Sommerville, le pair de France, l'oncle du vicomte de Saint-André, arrivait aujourd'hui à Dieppe pour sa santé... et vous jugez de son indignation en apprenant la conduite de son neveu... car le marquis est religieux et moral!.. Je l'ai beaucoup connu autrefois!.. beaucoup... et entre gens de qualité, on s'entend aisément, on parle la même langue. Il a compris comme moi qu'un mariage était indispensable... il se charge d'y décider son neveu, son seul héritier...

CÉCILE, *de même*. Mais, Madame...

MADAME DE SAVENAY. Il cherchait pour lui un riche parti... car le vicomte est sans fortune... la vôtre est fort belle... la famille consent... moi aussi...

CÉCILE, *ne se contenant plus*. Et moi, Madame... je refuse.

MADAME DE SAVENAY. Après ce qui s'est passé!..

CÉCILE. Mais il ne s'est rien passé... et puisque vous daignez, dites-vous, me porter quelque intérêt... quelque amitié... je vous en demande une preuve... la plus grande de toutes... emmenez-moi, partons d'ici!

MADAME DE SAVENAY. Eh! que ne dira-t-on pas?..

CÉCILE. Tout ce qu'on voudra... pourvu que je parte... que je m'éloigne...

MADAME DE SAVENAY. Il y a dans cette résolution subite quelque nouveau mystère.

CÉCILE. Aucun, Madame.

MADAME DE SAVENAY. Si, Mademoiselle... et comme je ne veux pas, encore à mon insu, jouer un rôle indigne de moi... j'entends que vous n'ayez plus ni secrets ni restrictions. Il me semble d'ailleurs qu'après tout ce que j'ai fait pour vous... j'ai quelques droits à votre confiance... Parlez, et je consens à vos demandes... je vous emmène à l'instant même.

CÉCILE, *avec impatience et douleur*. Mais que voulez-vous que je vous dise?.. je n'ai rien à vous avouer.

MADAME DE SAVENAY. Quoi! M. de Saint-André?..

CÉCILE. Je ne le connaissais pas; je l'ai vu hier pour la première fois; je n'y ai jamais pensé...

MADAME DE SAVENAY. Ainsi, vous n'avez jamais aimé... vous n'aimez personne... vous me le jurez devant Dieu!..

CÉCILE, *avec embarras*. Ah! Madame...

MADAME DE SAVENAY, *vivement*. C'est donc vrai!..

CÉCILE, *vivement*. Ah! le ciel m'est témoin que c'est dans ce moment seulement que je vois clair en mon cœur...

MADAME DE SAVENAY. A la bonne heure au moins... voilà parler... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt?..

CÉCILE. Mais c'est que plus tôt, je ne pouvais me rendre compte des sentiments que j'éprouvais!.. il me semblait que c'était de l'amitié, de la reconnaissance... pas autre chose... et cependant, me défiant de moi-même... je cherchais à combattre, à éloigner ces idées... j'y avais réussi, je consentais à me marier... je m'efforçais d'aimer celui qu'on me destinait... Mais quand j'ai vu que celui-là aussi, que tout le monde, que vous-même... vous m'abandonniez!.. qu'une seule personne osait me défendre, me protéger et exposer son honneur pour sauver le mien!.. alors, que vous dirai-je?.. pénétrée d'estime, d'admiration, de tendresse... j'ai compris ce que j'éprouvais pour lui!.. et loin d'en rougir, il me semblait que cela lui était dû... que j'en étais fière!.. voilà mon crime... si c'en est un... et c'est à vous seule que je l'aurai confié, Madame... (*A demi-voix et avec expression.*) Je l'aime!..

MADAME DE SAVENAY. Lui! Raymond!..

CÉCILE. Le plus noble... le plus généreux des hommes!..

MADAME DE SAVENAY. Ce qui ne l'a pas empêché de séduire une jeune personne confiée à sa garde et à la mienne...

CÉCILE. Non, Madame... il ignore ce que je viens de vous confier...

MADAME DE SAVENAY. Allons donc!..

CÉCILE. Il ne s'en doute même pas... il ne le saura jamais... et la preuve, c'est que je vous supplie de m'emmener avec vous... de partir à l'instant même...

SCÈNE II.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, *qui est entré sur ces derniers mots*, CÉCILE.

COQUENET. Pardon... mais je crains qu'en ce moment, ce ne soit pas très-prudent...

CÉCILE. Et pourquoi donc?..

COQUENET. A cause du bruit que fait dans la ville ce malheureux duel... combat d'autant plus fâcheux, que ce matin déjà le ministre devait se battre avec M. Lucien... Tout le monde s'y attendait... et il paraît qu'il n'a pas voulu...

CÉCILE. Ce n'est pas vrai!

COQUENET. Certainement... mais c'est le bruit général!.. Comme ils disent aussi que M. de Saint-André, qui vient d'intervenir dans l'affaire... s'est battu à la place du ministre... C'est absurde!.. Mais, vrai ou non... c'est affreux, blessé comme il est...

MADAME DE SAVENAY. Ah! c'est le vicomte qui est blessé?..

CÉCILE. Légèrement... à ce qu'on dit...

COQUENET. Très-dangereusement... je craignais de vous l'apprendre...

CÉCILE, *retenant un mouvement d'indignation*. Achevez...

MADAME DE SAVENAY. Vous y étiez?..

COQUENET. Non, Madame... Je venais de quitter Mademoiselle... à qui j'avais, ainsi que vous, prodigué mes soins... et quand je suis arrivé... c'était fini... Mais je le tiens d'un témoin digne de foi... qui a tout vu, et chacun plaint ce pauvre jeune homme... chacun est furieux contre le ministre... (*Geste de Cécile.*) Ça n'a pas le sens commun... mais enfin c'est une clameur... un haro général... dont il ne se relèvera pas... il sera peut-être obligé de donner sa démission... (*A part.*) S'il pouvait au moins me nommer avant...

MADAME DE SAVENAY. Et les têtes sont ainsi montées contre lui...

COQUENET. Au point que, s'il sortait... le peuple lui jetterait des pierres...

CÉCILE. Ah! mon Dieu!

COQUENET. C'est pour cela, Mesdames (c'est bien injuste... et je ne sais comment vous le dire)... mais à cause de lui... on vous en veut...

MADAME DE SAVENAY. Qu'est-ce à dire?

COQUENET. Il y a des groupes sur la place... et si l'on apercevait la berline... à vos armes...

MADAME DE SAVENAY. Les armes de Savenay!..

COQUENET. C'est pour cela!.. votre voiture est connue... la mienne ne l'est pas... un cabriolet de famille... que vous pouvez prendre chez moi... et qui vous conduira à la première poste...

CÉCILE. Ah! comment vous remercier...

COQUENET. Trop heureux de vous être agréable... quoique ce matin madame votre parente m'ait bien mal accueilli... mais vous, je l'espère...

CÉCILE. Ah! croyez que ma reconnaissance... (*A madame de Savenay.*) Voilà le seul ici qui m'ait montré quelque intérêt...

COQUENET. Suivez-moi, Mesdames, par une des portes latérales...

CÉCILE. Oui, partons... partons!..

SCÈNE III.

COQUENET, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND. Partir!.. et pourquoi donc?..

CÉCILE. Mais tout ce qui arrive... tous ces bruits effrayants!

RAYMOND, *souriant*. Tout va à merveille... je suis accouru avec M. de Saint-André juste au moment où le combat commençait... Impossible de faire entendre raison aux deux adversaires... et c'est en me jetant entre eux que j'ai reçu cette égratignure, (*Montrant sa main enveloppée d'un morceau de taffetas noir.*) seule goutte de sang qui ait coulé dans cette mémorable affaire.

MADAME DE SAVENAY. On prétendait que M. de Saint-André était blessé...

CÉCILE. Et très-dangereusement...

COQUENET. C'est Belleau, le garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un témoin oculaire...

RAYMOND.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Croyez donc, après cela, aux récits des grandes batailles... Du reste, après la guerre... la paix!.. elle vient d'être signée... M. de Saint-André et moi avons donné à Lucien des raisons si claires, si évidentes, si positives... que celui-ci a tendu la main à son adversaire...

COQUENET. En vérité... (*Il va s'asseoir près de la table à gauche, et y reste à lire les journaux jusqu'à la fin de la scène.*)

RAYMOND, *à Cécile*. Maintenant... comme je te l'avais promis... plus de soupçons... ils sont tous dissipés... Lucien va venir réclamer de toi cette main qui lui appartient... pour laquelle il a combattu... et tout à l'heure, à table, devant notre

brillante société de Dieppe et de Paris, nous annoncerons officiellement votre mariage...

CÉCILE, *avec embarras*. Non... non... Monsieur, je vous prie!

RAYMOND. Qu'est-ce à dire?

CÉCILE. Je suis heureuse... que M. Lucien me rende justice... quelque tardive qu'elle soit... Mais celui qui a pu me soupçonner... m'accuser...

RAYMOND. Allons, allons... nous sommes tous sujets à l'erreur... et par son caractère... lui, plus qu'un autre peut-être!.. Mais n'oublie pas que même te croyant coupable, il t'aimait toujours, te défendait et se battait pour toi!.. moyen qui devait te compromettre plus encore, mais qui, enfin, est une preuve, sinon de sa raison, au moins de sa tendresse.

CÉCILE. Oui, Monsieur... mais hier encore, vous m'avez laissée libre de mon choix...

RAYMOND. Hier, sans doute, sur un mot de toi, j'aurais tout rompu. Mais aujourd'hui, mon enfant, ce n'est plus possible... l'éclat de ce duel, les bruits qui l'ont précédé... ont rendu ce mariage nécessaire... indispensable... et pour toi, Cécile, pour ton honneur... je te le demande... je t'en supplie, au nom de la raison... au nom de l'amitié...

CÉCILE, *hésitant*. Ah! Monsieur...

RAYMOND. Ton père m'a remis ses droits... tu le sais... et s'il était là... il te dirait lui-même: « Il le faut, ma fille, je l'exige! »

CÉCILE, *à demi-voix, à madame de Savenay*. Vous l'entendez, Madame!.. vous avais-je dit la vérité?..

MADAME DE SAVENAY, *à Raymond*. Mais cependant, Monsieur, s'il était des obstacles...

CÉCILE, *vivement et à voix basse, à madame de Savenay*. Silence... au nom du ciel!.. (*Haut.*) Dès que vous le voulez, Monsieur... et quoi qu'il m'en coûte... j'obéirai... je ne partirai pas. (*A Coquenet.*) Merci, Monsieur, de vos soins, de vos bons offices... que je n'oublierai jamais. (*A madame de Savenay.*) Venez, Madame. (*Elle sort, avec madame de Savenay, par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

RAYMOND, *étonné*. Elle vous remercie, Monsieur...

COQUENET. De ce que j'ai pu faire pour elle et pour réparer des torts involontaires... Cela, je l'espère, balancera à vos yeux tout le mal que mes ennemis vous ont dit de moi!

RAYMOND. Des ennemis!.. monsieur Coquenet, vous n'en avez pas d'autres que vous-même! (*Lui remettant un papier.*) Voici la pétition que j'avais reçue hier en arrivant...

COQUENET, *y jetant les yeux*. Une des miennes!.. est-il possible!

RAYMOND. Sur laquelle vous m'avez donné votre avis!

COQUENET, *vivement*. Vous êtes trop juste pour y ajouter foi!.. Il y a eu erreur! il y a eu calomnie!..

RAYMOND, *souriant*. Non, Monsieur, ce n'était malheureusement que de la médisance!.. car tous les faits allégués contre vous, et par vous, sont de la plus grande exactitude!

COQUENET, *vivement*. C'est par hasard!.. c'est sans savoir ce que je faisais!..

RAYMOND. Mais vous le saviez quand vous avez répandu dans toute la ville les bruits les plus injurieux contre votre rival et votre concurrent!.. quand vous accusiez M. Rabourdin de dénonciations et d'intrigues auprès de moi!.. et je ne l'avais pas même vu!.. Ah! me suis-je dit, il y a contre celui-ci injure et calomnie, ce doit être un honnête homme... et c'était vrai!.. Je sors de chez lui... il a la place!..

COQUENET. Est-il possible?..

RAYMOND. C'est à vous qu'il la doit, Monsieur.

COQUENET, *hors de lui*. Mais, moi... je vous le jure...

RAYMOND. Il suffit!.. laissez-moi. (*Il passe à gauche, près de la table, et s'assied.*)

COQUENET, *à part*. C'est une machination infernale... (*Frappant sur sa pétition qu'il tient à la main.*) Il y a là-dessous une intrigue que l'on saura... On saura tout... Je vous salue, Monsieur... et vous laisse... (*A part.*) Mais ça ne se passera pas ainsi; je vais tout raconter par la ville, et on connaîtra dès demain la vérité par le journal du département. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

RAYMOND, *toujours assis près de la table*. Enfin, et non sans peine, tout est arrangé! Lucien va venir... il sait la vérité, et maintenant ce secret est le sien... c'est le nôtre!.. Ma sœur ne sera pas compromise, et son déshonneur n'abrégera pas les jours de mon père. De Guibert m'a promis le silence... avec sa femme... à qui, moi, je me ré-

serve de parler... Et, Cécile une fois mariée, tous ces bruits tomberont d'eux-mêmes. (*Apercevant Cécile qui entre.*) Eh mais! que me veux-tu?

SCÈNE VI.

RAYMOND, CÉCILE.

CÉCILE, *avec émotion*. Vous m'avez dit, Monsieur, que mon devoir était d'épouser M. Lucien, que mon honneur, que ma réputation dans le monde dépendaient de ce mariage!

RAYMOND. Et je le pense encore.

CÉCILE, *lui remettant une lettre qu'elle tient à la main*. Tenez!

RAYMOND, *regardant l'écriture*. C'est de Lucien?

CÉCILE, *avec émotion*. Oui, Monsieur, il sait comme vous et par vous que je n'ai rien à me reprocher, il en a la preuve... mais, cette preuve, il ne peut la donner à ce monde qui m'accuse et qui me croit coupable.

RAYMOND, *qui a parcouru la lettre*. Ah! l'indigne!.. il t'estime!.. il t'honore!.. il t'aime!.. et n'ose, en t'épousant, braver d'injustes calomnies... que je voudrais... et que maintenant je ne puis réduire au silence. (*Froissant la lettre avec colère.*) Ah! tout est fini entre nous... et je cours...

CÉCILE, *se jetant au-devant de lui*. Où donc?

RAYMOND. Lui demander compte de ton honneur qui me fut confié! de ton honneur qui m'est aussi cher que le mien!..

CÉCILE, *avec force*. Et que vous allez perdre à jamais!.. (*Raymond pousse un cri et s'arrête.*) Vous voyez que j'avais raison de vouloir partir... Et, quant à ces calomnies qui m'accablent, je ferai comme vous, mon ami, je les mépriserai.

RAYMOND. Moi, mon enfant, c'est bien différent... Un homme doit avoir ce courage, il peut braver l'opinion; mais une femme... mais toi... pauvre jeune fille. . c'est impossible! tu seras accablée par elle.

CÉCILE. Eh bien! donc, je me résignerai à mon sort... je vivrai pure, innocente... et déshonorée!.. déshonorée à leurs yeux... mais non pas aux vôtres, n'est-il pas vrai?..

RAYMOND. Non... car tu es pour moi l'honneur même... Et ne pouvoir la défendre! (*Avec rage.*) Et pour la première fois de ma vie, reculer devant la calomnie... lui céder la victoire... lui abandonner sa victime... la lui laisser flétrir comme coupable... quand j'ai la conscience, la conviction de son innocence... Ah! mon cœur se révolte à cette idée, et quand je devrais défier le monde entier... (*S'arrêtant.*) Mais elle a dit vrai... Je me battrais contre cet infâme... contre eux tous... mon sang et ma vie ne la justifieraient pas... au contraire!.. (*Avec inspiration.*) Mais mon nom!.. mon nom, peut-être!.. (*Allant à elle.*) Cécile!.. veux-tu m'épouser?..

CÉCILE, *poussant un cri et tombant à ses pieds*. Ah!..

RAYMOND. Tu ne peux pas m'aimer!.. je le sais, c'est impossible!.. mais moi, je t'aimerai tant!.. je t'honorerai, je t'aimerai comme l'image de la vertu... et, peut-être un jour... l'amitié... la reconnaissance...(*Cherchant à la relever.*)Réponds... le veux-tu?.. le veux-tu?..

CÉCILE, *se jetant dans ses bras en pleurant*. Ah!.. Monsieur!..

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAVENAY.

MADAME DE SAVENAY, *voyant Raymond qui presse Cécile contre son cœur et qui l'embrasse, pousse un cri et détourne les yeux*. Quelle indignité! (*Allant à Cécile.*) Cette fois, Mademoiselle, je ne serai plus votre dupe... Voilà donc cet amour pur et platonique que vous avez eu tant de peine à m'avouer...

RAYMOND. Que dit-elle?..

MADAME DE SAVENAY. Cette tendresse que vous lui portiez depuis si longtemps en secret, et dont il ne se doutait même pas...

CÉCILE, *étendant la main vers elle*. Ah!.. taisez-vous.

RAYMOND, *avec joie*. Non, non... parlez!.. Il serait possible... elle vous aurait dit...

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité*. Ce que vous savez mieux que moi, Monsieur... Je vois maintenant ce que je dois penser, ce que je dois croire... Tout n'était que trop vrai, et je n'entends plus servir de manteau à une liaison coupable, qui dure depuis longtemps à mon insu...

RAYMOND, *la retenant par la main*. Non, Madame, vous resterez, et, ainsi qu'eux tous, vous saurez la vérité!

SCÈNE VIII.

BELLEAU, *qui se tient, à gauche, à l'écart*; PLUSIEURS BAIGNEURS, COQUENET, HERMINIE, RAYMOND, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY; *au fond*, PLUSIEURS HOMMES ET FEMMES DES BAINS.

RAYMOND. Messieurs, des bruits injurieux ont circulé ici, depuis hier... vous les connaissez comme moi... (*Regardant Coquenet.*) Et mieux peut-être!.. je déclare, devant vous, qu'ils sont faux et calomnieux... cette conviction... je ne puis, je le sais, la faire passer dans vos esprits... je ne puis vous forcer à croire mes paroles... mais, peut-être, croirez-vous mes actions... Je vous ai invités, Messieurs... (*Prenant Cécile par la main.*) pour vous présenter ma femme!..

COQUENET ET BELLEAU. Sa femme!..

MADAME DE SAVENAY, *avec satisfaction*, HERMINIE, *avec dépit*. Il l'épouse!..

COQUENET, *aux personnes des bains qui l'entourent*. Ça ne m'étonne pas! ils disent tous qu'elle est si riche!

CÉCILE, *à madame de Savenay, avec joie et à voix basse*. Eh bien! Madame...

MADAME DE SAVENAY, *avec fierté*. Il le devait...

CÉCILE. Quoi! vous croyez encore...

MADAME DE SAVENAY. N'en parlons plus. (*Élevant la voix.*) Je consens...

BELLEAU, *à Coquenet*. Je crois bien... cela fera doubler la pension de vingt-cinq mille francs, qu'elle a déjà...

HERMINIE, *à Raymond, à demi-voix et au bord du théâtre*. Je ne puis vous empêcher, Monsieur, de nous donner Mademoiselle pour belle-sœur... mais je déclare que je ne la verrai pas... et ne la recevrai pas!

RAYMOND, *solennellement*. Vous la recevrez et la respecterez... (*Il lui parle bas à l'oreille, en la faisant passer près de Cécile.*) Ou sinon!..

HERMINIE, *effrayée*. Ah! Monsieur!.. (*S'inclinant du côté de Cécile, comme pour lui demander pardon.*) Ah! Cécile!.. (*Cécile la relève et l'embrasse.*)

COQUENET, *regardant les deux femmes qui s'embrassent*. Sa pauvre sœur!.. la forcer ainsi de.. C'est un despote!

BELLEAU. C'est un tyran!..

COQUENET. C'est un homme infâme!..

FIN DE LA CALOMNIE.



L'AMBITIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 27 novembre 1834.

Personnages:

GEORGE II, roi d'Angleterre.
ROBERT WALPOLE, son premier ministre.
HENRI SHORTER, son neveu.
NEUBOROUG, vieux médecin.
MARGUERITE, sa fille.
CÉCILE, fille du comte de Sunderland, lectrice de la reine.

La scène se passe en 1736; le premier acte chez Neuboroug, les quatre autres au château de Windsor.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Neuboroug. — Porte au fond; deux portes et deux croisées latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NEUBOROUG, MARGUERITE.

NEUBOROUG, *assis près d'une table, à gauche du spectateur*. La maudite ville que la ville de Londres pour les gens studieux, pour les médecins qui n'aiment pas le bruit! Ferme cette croisée.

MARGUERITE, *fermant la croisée*. Oui, mon père: c'est au bout du faubourg, sur la grande place, que se tiennent les hustings.

NEUBOROUG. Aussi c'est un tapage!..

MARGUERITE. Je voudrais bien savoir qui sera nommé député.

NEUBOROUG. Qu'est-ce que cela te fait?

MARGUERITE. Rien!.. mais on tient à avoir des nouvelles.

NEUBOROUG. Nous n'en manquerons pas! En Angleterre, vois-tu bien, les médecins sont toujours très-occupés au moment des élections, et il nous arrivera d'ici à ce soir quelques côtes enfoncées ou quelques têtes cassées.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu!

NEUBOROUG. La liberté des suffrages!.. (*Lui montrant une chaise près de lui.*) Viens te mettre là, à côté de moi.

MARGUERITE, *montrant un livre qui est sur la table*. Pour vous lire vos nouvelles épreuves?

NEUBOROUG. Non, non, tu cherches à détourner la conversation que nous avions commencée, et moi je tiens à la reprendre. Pourquoi ne veux-tu pas de sir Thomas Kinston, notre cousin?

MARGUERITE. Parce qu'il est bien jeune... qu'il n'a pas de place, pas d'état.

NEUBOROUG. Il est avocat!

MARGUERITE. Bien discret... car il ne parle jamais.

NEUBOROUG, *avec embarras*. Il ne parle jamais... au palais! c'est vrai; mais il parle ailleurs, il parle beaucoup; il est de l'opposition.

MARGUERITE. Ce n'est pas le moyen d'avoir des places.

NEUBOROUG. Quelquefois. Mais enfin, s'il en avait une, s'il avait quelques milliers de livres sterling à t'offrir, qu'est-ce que tu dirais?

MARGUERITE. Je dirais que j'aime mieux rester fille.

NEUBOROUG. Maintenant?



GEORGE.

O CIEL ... QU'AI-JE VU ... CETTE ÉCRITURE !

VIII

Imp.rie Gellée Rue de la Bucherie 1 Paris



MARGUERITE. Toujours! Qu'y a-t-il là d'effrayant? quel mari m'offrirait le bonheur que je trouve auprès de vous?.. Jamais de chagrins, d'inquiétudes... Vous seul ici en avez, et c'est toujours pour moi; et puis il n'y a pas au monde de père ni meilleur, ni plus obéissant... Vous faites tout ce que je veux!

NEUBOROUG. Pas toujours... et je ne puis m'habituer à cette idée que tu as de rester fille!.. Toi une vieille fille!.. J'ai si souvent rêvé à ton mariage qui m'occupe sans cesse, à ce gendre que je n'ai pas encore trouvé et que j'aime déjà, à mes petits-enfants à qui je serais si heureux d'obéir aussi... sans te faire de tort cependant... Et puis, Marguerite, à ton âge on ne réfléchit guère, et tu n'as jamais pensé que nous n'étions pas riches... que même nous sommes pauvres!

MARGUERITE. Et en quoi donc? que nous manque-t-il dans notre ménage? qu'avons-nous à désirer?

NEUBOROUG, *se levant*. Pour moi, je n'ai pas d'ambition, tu le sais bien, mais j'en ai pour toi. Tous ceux avec qui j'ai été élevé, tous mes camarades de l'université de Cambridge, ont fait fortune dans le monde; ce sont maintenant de riches négociants, des lords, des généraux, des ministres; moi, je suis resté médecin dans la petite ville où était né mon père : j'ai vieilli au milieu de ses habitants, ne leur servant pas à grand'chose, si ce n'est à les faire vivre le plus longtemps possible, jusqu'au moment où tu es devenue grande, où il a fallu s'occuper de ton éducation; alors et depuis cinq ans je suis venu m'établir à Londres, dans ce quartier retiré où je me suis fait une petite clientèle... dans les étages élevés, des ouvriers, des étudiants, de pauvres officiers... des braves gens qui ont été mes malades et qui sont restés mes amis... car, vois-tu, le cinquième étage, ça aime bien, mais ça paie mal; ce qui fait, mon enfant, que pour t'amasser une dot, il a fallu recourir à ma plume et composer de temps en temps quelques brochures politiques qui, Dieu merci, se vendent assez bien; mais si d'un jour à l'autre j'allais rejoindre ta pauvre mère, si je venais à mourir...

MARGUERITE, *lui mettant la main sur la bouche*. Ah!.. voilà à quoi je n'avais jamais pensé...) *D'un air fâché*.) Et pourquoi me dites-vous cela?

NEUBOROUG. Marguerite!

MARGUERITE, *pleurant*. C'est la première fois que vous me faites du chagrin, et jamais je ne vous ai vu si méchant... aller songer à mourir... maintenant...

NEUBOROUG, *cherchant à l'apaiser*. Eh bien!.. Non... non... ne me gronde pas... je ne mourrai pas!..

MARGUERITE. A la bonne heure!.. qu'est-ce que c'est donc que des idées pareilles?

NEUBOROUG. C'est ta faute aussi!.. malgré moi je me laisse aller à la tristesse...

MARGUERITE. Quand donc?

NEUBOROUG. Quand je te vois triste. Tu l'étais dernièrement, et je me disais : Qui peut la tourmenter? ce n'est pas moi; il y a donc quelque secret qu'elle me cache, quelque peine de cœur...

MARGUERITE. Moi!..

NEUBOROUG. Dame! à ton âge, ce serait tout naturel!.. tu ferais bien, mon enfant, tu aurais raison... mais dans ce cas-là il faudrait me le dire.. car je ne le devinerais pas.

MARGUERITE. Oh! certainement... je vous le dirais... si ça venait et si j'en étais bien sûre... mais vraiment, mon père, je ne crois pas.

NEUBOROUG. Je me suis donc trompé?

MARGUERITE. Sans doute.

NEUBOROUG, *froidement*. Ça ne m'étonne pas : nous autres médecins, ça nous arrive souvent... Ainsi pour ce pauvre Thomas Kinston, le résultat de notre conférence est que...

MARGUERITE, *d'un air caressant*. Il ne faut plus y penser.

NEUBOROUG, *avec bonhomie*. A la bonne heure; n'y pensons plus. Et qu'est-ce que je lui dirai en le refusant?..

MARGUERITE. Tout ce que vous voudrez. (*Entre un domestique qui apporte sur un plateau tout ce qu'il faut pour le thé.*)

NEUBOROUG. Je vois que là-dessus tu ne me contraries pas... Si au moins j'avais pu adoucir mon refus par quelques bonnes nouvelles, si j'avais assez de crédit pour l'aider dans cette place qu'il sollicite...

MARGUERITE, *approchant la table, à gauche, et faisant le thé*. Si vous le vouliez, cela vous serait bien facile...

NEUBOROUG. Comment cela?

MARGUERITE. Un seul mot de vous à votre ancien camarade de collége... à Robert Walpole...

NEUBOROUG. Au premier ministre? jamais!

MARGUERITE. Eh pourquoi donc? votre père le docteur Neuboroug n'a-t-il pas été son précepteur? n'avez-vous pas été élevés ensemble à Cambridge? n'étiez-vous pas amis intimes?

NEUBOROUG. Oui, autrefois... lorsque lui, simple étudiant en théologie, et moi étudiant en médecine, nous faisions bourse commune; mais depuis...

MARGUERITE. Depuis!.. Quelle injustice! vous n'habitiez pas alors la capitale, vous étiez loin de lui, et cependant, dans les commencements de son élévation, il vous écrivait bien souvent.

NEUBOROUG. Je ne dis pas non; mais il me

semble à moi que ma plume ne restait pas oisive; et le seul écrit qui s'éleva alors pour le défendre, ces lettres qu'ils ont attribuées depuis à Congrève et à Addison, ces lettres irlandaises dont personne, pas même Walpole, n'ajamais connu l'auteur, de qui étaient-elles? de moi!.. car alors en butte à la rage de tous les partis, tout le monde l'attaquait, et il luttait seul en homme de mérite et de cœur, en grand homme... il l'était alors; je puis en convenir, il était malheureux, on pouvait l'aimer! Mais quand il a vu ses ennemis renversés, quand il s'est vu maître du pouvoir, ou plutôt souverain absolu des trois royaumes... a-t-il trouvé un souvenir pour son vieux camarade? ne m'a-t-il pas oublié depuis longtemps, moi qui ne voulais de lui ni place, ni honneurs, ni pensions... moi qui ne demandais rien au ministre... rien que mon ami!.. et le ministre me l'a enlevé; voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais!

MARGUERITE. Oui... il y a de sa part de la négligence, de l'oubli peut-être!.. Mais n'y a-t-il pas aussi un peu de votre faute?.. et depuis cinq ans que vous êtes à Londres, pourquoi n'avez-vous pas fait auprès de lui la moindre démarche?

NEUBOROUG. Pourquoi?.. parce qu'il est riche et que je suis pauvre! parce qu'il est grand seigneur et que je ne suis rien... C'était à lui de faire les premiers pas... c'était à lui de venir à moi... à sa place, du moins, je n'y aurais pas manqué; j'aurais quitté mon palais, je serais accouru à pied chez mon ami pour l'embrasser et lui tendre la main, cela aurait mieux valu que de me faire nommer médecin du roi!.. Mais Walpole maintenant ne comprendrait plus cela, car vois-tu, mon enfant, Walpole est un ambitieux, et l'ambition dessèche le cœur. Ainsi ne m'en parle plus et restons comme nous sommes... je ne lui demanderai jamais rien, il ne le mérite pas. Prenons le thé, il doit être fait.

MARGUERITE, *s'asseyant à la table et servant le thé à son père.* C'est possible!.. mais il y a peut-être auprès de lui des gens qui le méritent... qui sont dignes de votre amitié... et je suis bien sûre que si vous vous adressiez à lord Henri Sborter... son neveu...

NEUBOROUG, *prenant du thé.* Celui-là... c'est différent... c'est un brave jeune homme... ce n'est pas un ingrat.

MARGUERITE, *de même.* Oh! non... et si vous l'entendiez parler de vos talents et des soins que vous lui avez prodigués...

NEUBOROUG. Un beau mérite... un coup de feu... une jambe fracassée... tous mes confrères l'auraient guéri encore mieux et plus promptement que moi... Mais ce qu'il n'aurait peut-être pas trouvé chez eux... ç'aurait été une garde-malade aussi jolie... et surtout aussi attentive...

MARGUERITE. Le moyen de ne pas s'intéresser à ce pauvre jeune homme qui souffrait tant et qui avait tant de courage? Mais comme j'ai eu peur ce jour où à cinq heures du matin on frappait à notre porte... Mam'selle... Mam'selle... deux officiers qui se sont battus hors de la ville et sous les murs de votre jardin! en voilà un qu'on apporte... et que je vois lord Henri tout pâle et tout sanglant.

NEUBOROUG. Que veux-tu?.. ces diables de jeunes gens sont tous de même... je ne l'ai jamais interrogé sur la cause de ce combat... mais j'ai facilement deviné quo quelque intrigue... quelque amourette...

MARGUERITE. Des intrigues, des amourettes... quelle indignité! lord Henri, des amourettes... il en est incapable... j'en suis bien sûre, car il m'a tout raconté... et quoique ce soit un secret...

NEUBOROUG. En vérité... il t'aurait confié...

MARGUERITE. Pourquoi pas?.. vous lui aviez bien défendu de marcher, mais non pas de parler, et pendant trois mois qu'il est resté ici...

NEUBOROUG. Vous avez eu le temps de causer...

MARGUERITE. Tous les jours... il faut bien tâcher de distraire un malade.

NEUBOROUG. C'est juste! dans notre vieille Angleterre, nous sommes moins défiants que nos voisins du continent, et nous laissons à nos jeunes filles une liberté dont elles n'abusent jamais.

MARGUERITE. Soyez tranquille! Et si vous saviez combien il y a en lui de franchise et de loyauté, comme il est simple et modeste pour un grand seigneur, comme il chérit son pays et surtout comme il aime son oncle... car c'est pour lui qu'il s'est battu... oui, mon père... Il était dans le Northumberland où il avait un commandement supérieur... lorsqu'il lit dans les papiers publics... qu'au sortir d'une séance du parlement... un colonel, lord... un tel... je ne sais plus les noms... avait insulté le premier ministre Robert Walpole, un vieillard... Il part sans en rien dire... sans en prévenir son oncle... il arrive de grand matin chez milord, et lui dit d'un ton ferme... Monsieur... enfin je ne sais pas ce qu'il lui dit... mais c'est très-bien, et la preuve... c'est qu'ils se sont battus, c'est que lord Henri a été blessé, qu'il n'a parlé de ce duel à personne, parce que si on l'avait su, le roi aurait destitué son adversaire, et que celui-ci, touché de tant de générosité... a été trouver le ministre, lui a fait des excuses... Voilà la vérité; et on vient dire après cela qu'il a des intrigues, des amourettes... (*Se levant de table.*) Mon Dieu, mon papa, je ne vous accuse pas... vous l'avez dit sans intention... mais d'autres peuvent

le répéter; voilà comment les mauvais bruits se répandent, et comment on calomnie toujours les jeunes gens...

NEUBOROUG, *se levant aussi*. Réparation d'honneur... Mais tais-toi... n'entends-tu pas un carrosse qui s'arrête à notre porte?..

MARGUERITE. C'est lui!.. c'est lord Henri!

NEUBOROUG. Qui te l'a dit?..

MARGUERITE. Ce n'est pas difficile à deviner... Nous n'avons pas tant de clients à voiture... il est le seul... Allons, mon père, n'ayez pas peur, demandez hardiment une place pour sir Thomas, notre cousin, afin que, comme Walpole, il soit heureux et ne pense plus à moi.

NEUBOROUG. J'ai déjà essayé d'en toucher quelques mots à lord Henri; mais dès qu'il s'agit de solliciter, j'ai un air si gauche... Il serait plus convenable peut-être que cela vînt de toi...

MARGUERITE. Vous croyez?..

NEUBOROUG. C'est-à-dire...

MARGUERITE. Bien volontiers... moi, ça ne me coûte rien... le voici!

SCÈNE II.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Déjà!.. il n'a pas été trop longtemps à monter...

HENRI. Grâce à vous, mon cher docteur, qui m'avez remis sur pied...

NEUBOROUG. Cela va donc bien?

HENRI. A merveille! et demain au bal de la cour où la reine Caroline vient de m'inviter... j'espère bien danser.

MARGUERITE. C'est très-imprudent.

HENRI. Ce que j'en ferai n'est pas pour moi, miss Marguerite, je n'y tiens pas, mais pour faire honneur à votre père... à qui je dois tant et qui est un terrible homme, car avec lui on ne sait jamais comment s'acquitter... Aussi, mon cher docteur, je viens à tout hasard, et sans savoir si cela vous fera grand plaisir... vous annoncer des nouvelles que l'on vient de m'apprendre... votre jeune cousin l'avocat, sir Thomas Kinston, quoique peu partisan du ministère, à ce qu'on dit, vient d'être nommé, près de la cour de justice, premier conseiller du roi.

NEUBOROUG. Il serait possible!

MARGUERITE. C'est à vous que nous le devons.

HENRI, *souriant*. Du tout...

NEUBOROUG. Si vraiment; vous m'avez deviné...

MARGUERITE. Oui, Milord; cette place qui nous est si généreusement accordée, je m'étais chargée de vous la demander...

HENRI. Vraiment?

MARGUERITE. J'allais vous présenter ma pétition.

HENRI, *souriant*. Alors, miss Marguerite, c'est une pétition que vous me devez; car celle-là ne compte pas, ou plutôt vous n'aurez bientôt plus besoin de mon crédit... voilà votre père sur la route des honneurs.

NEUBOROUG. Que voulez-vous dire?

HENRI. Que j'ai eu de la peine à arriver jusqu'ici, tant était grande la foule qui entoure les hustings, et de tous les côtés dans ce faubourg j'entendais retentir le nom du docteur Neuboroug.

NEUBOROUG. Moi... qui n'y songe même pas...

MARGUERITE, *à Henri*. Taisez-vous donc!

NEUBOROUG. Quoi!.. qu'y a-t-il? qu'est-ce que ça signifie?

MARGUERITE. Que d'autres y songent pour vous!.. que mon cousin sir Thomas Kinston et ses amis de l'opposition avaient depuis longtemps le désir de vous porter à la chambre des communes... et moi je leur disais : N'en parlez pas à mon père, car il refusera.

NEUBOROUG. Certainement!

MARGUERITE. Et il paraît alors qu'en votre nom, et sans vous en prévenir...

NEUBOROUG. Quelle folie!.. aller me choisir... pour m'opposer au candidat ministériel... moi qui n'ai aucune chance...

MARGUERITE. C'est ce qui vous trompe; tous les pauvres gens de ce quartier sont vos clients, vous les traitez gratis...

HENRI. Et ils vous paient par leurs votes... jamais élection ne fut plus naturelle et plus juste!.. mais je ne savais pas, docteur, que vous fussiez médecin de l'opposition.

MARGUERITE, *d'un ton de reproche*. Du tout; médecin du ministère... vous le savez bien.

NEUBOROUG, *avec douceur*. Médecin de tout le monde, mes amis; la médecine est comme la religion... elle n'est d'aucune opinion... elle est du parti de celui qui dit : Je souffre! c'est à ceux-là seulement que je me dois; et quelque flatteurs que soient les suffrages de mes concitoyens, quand même ils se réuniraient sur moi, ce que je ne crois pas...

MARGUERITE. Vous refuseriez?..

NEUBOROUG. Sans hésiter. Me crois-tu assez ennemi de mon repos et de mon bonheur pour accepter de pareilles fonctions? Dans mon état de docteur, je suis estimé, considéré... je ne m'en tire pas trop mal... A la Chambre, ça ne serait

plus ça. Il faut là qu'un député ait du talent, de l'esprit argent comptant.

MARGUERITE. Bah!.. souvent la Chambre fait crédit!

NEUBOROUG. Et moi je n'en veux pas! Docteur, je peux impunément être l'ami de tout le monde; député, il faudra me prononcer, prendre une couleur politique, et tous les gens qui crient : liberté de conscience! tomberont sur moi, dès que je ne serai plus de leur avis; bafoué par eux, tourné en ridicule, je n'aurai plus ni mérite, ni probité; je n'aurai plus même de talent comme médecin, et en revanche, qu'y aurai-je gagné? d'être appelé : *L'honorable membre*... moi que vingt journaux déshonoreront chaque jour!.. Et pendant que je serai à la Chambre, que deviendront mes malades? que deviendra ma fille?.. qui songera à sa dot, et qu'y aurai-je ajouté? la gloire d'avoir représenté un faubourg de Londres!.. votre serviteur!.. La gloire est une belle chose... le bonheur vaut mieux, et je reste chez moi!

HENRI, *souriant*. Vous parlez là, mon cher docteur, comme un publiciste fort original, que je lisais ce matin, et qui, sous le voile de l'anonyme, fait grand bruit en ce moment, l'auteur des *Lettres irlandaises*, qui depuis un an a reparu dans la carrière politique.

MARGUERITE. Vraiment?

HENRI. L'ouvrage le plus remarquable que l'on ait publié depuis longtemps, et dans lequel, sous l'air simple et bonhomme d'un fermier irlandais, l'auteur se moque fort spirituellement de toutes les opinions : mais lui n'en a aucune! il se tient comme vous à distance! il se fait gloire de n'être rien! et si tout le monde parlait ainsi, mon cher docteur, que deviendrait le pays?.. qui réclamerait ses droits? qui défendrait sa liberté?..

NEUBOROUG. Craignez-vous que les places ne restent vacantes? et croyez-vous qu'il manquera jamais d'ambitieux? demandez à votre oncle... demandez à Walpole!

MARGUERITE, *voulant le faire taire*. Mon père!

HENRI, *avec fierté*. Walpole! quelles que soient les calomnies auxquelles il est en butte, Walpole a depuis trente ans bien servi l'Angleterre... Je ne défends pas ici un parent que je regarde comme mon second père, je ne parle pas de l'homme privé, il me serait trop facile de prouver les vertus qui honorent sa vie intérieure; mais je parle de l'homme d'État, du ministre. N'a-t-il pas sous deux règnes et d'une main inébranlable tenu le gouvernail, maintenu les partis, comprimé les factions? Et si vous ne lui tenez aucun compte de la paix dont nous jouissons depuis vingt ans, de l'industrie qu'il a ranimée, de nos pavillons qui flottent sur toutes les mers, de la dette nationale qu'il a éteinte... vous conviendrez du moins, vous qui tout à l'heure trembliez à l'idée seule de nos orages parlementaires, qu'il y a quelque courage à ne reculer devant aucun danger, aucune haine, à braver l'injure et la calomnie, et à se dire en pensant au jour de la justice : J'attendrai!

NEUBOROUG. C'est-à-dire que son impopularité, que la haine qu'on lui porte, que les reproches qu'on lui adresse, tout cela est un mérite de plus à vos yeux, et que, quoi qu'il fasse, vous le défendez d'avance...

HENRI. Je n'ai pas dit cela! Hier encore, et ce n'est pas la première fois, j'ai parlé contre lui à la chambre des lords, j'ai voté contre son bill.

MARGUERITE. Vous! parler contre Walpole!

HENRI. Contre lui... contre le monde entier, si ma conscience et mon opinion me le conseillent.

NEUBOROUG. Me suis-je donc trompé? et quel est votre parti? êtes-vous whig ou tory?.. êtes-vous pour le peuple ou pour la cour?

HENRI. Je suis pour l'Angleterre; je suis de ceux qui disent: La patrie avant tout! Dans un gouvernement tel que le nôtre, il n'est pas donné à tout le monde, je le sais, de briller à la tribune ou de se distinguer par ses écrits; mais tout le monde peut être bon citoyen et en remplir les devoirs. C'est à ce seul mérite que se borne mon ambition. Je ne courtise ni la puissance royale ni la faveur populaire; fidèle à mon pays et à ses lois que j'ai jurées, je les défendrai contre quiconque voudrait y porter atteinte; et que l'outrage vienne d'en haut ou d'en bas, qu'il parte du palais Saint-James ou des faubourgs de Londres... que celui qui veut nous opprimer se nomme roi ou se nomme peuple, je me lève contre lui; car, avant tout, mon pays et sa liberté!

NEUBOROUG. Touchez là! je suis désormais de votre parti...

HENRI. Et alors vous acceptez...

NEUBOROUG. Non... non, pour d'autres raisons encore... car sur ce terrain-là, voyez-vous, il faudrait se retrouver en présence de Walpole, et ami ou ennemi... je ne veux plus le voir... je l'ai juré.

HENRI. Il est moins fier que vous... car l'autre jour, en lui demandant cette place pour sir Thomas Kinston, il a bien fallu lui dire que c'était votre cousin... Et à votre nom il a tressailli comme un homme qui sort d'un long sommeil... « Mon vieux camarade Neuboroug, s'est-il écrié... il vient d'arriver, il est à Londres? — Oui, mon oncle, depuis cinq ans. — Pas possible!.. Je sais bien, a-t-il ajouté, qu'il y est venu à peu près à cette époque-là... à telles enseignes, qu'il y avait

alors une place vacante... » En achevant ces mots, il sonne vivement son secrétaire. « Ne vous ai-je pas désigné il y a longtemps, comme recteur à l'université d'Oxford, Williams Neuboroug, mon ami d'enfance? — Oui, Milord, c'était bien votre intention, mais la place a été donnée à votre ennemi mortel lord Stanhope... » A ce mot, Walpole a rougi... ses nerfs se sont contractés..., et, me prenant la main, il m'a dit à voix basse et d'un air honteux : « C'est vrai, je me le rappelle maintenant... J'avais alors besoin, pour faire passer un bill, de cinq ou six voix à la Chambre... Stanhope est venu ce jour-là... me les a offertes à ce prix... je ne pensais qu'à mon bill... je n'ai plus pensé à Neuboroug; et depuis, je l'avoue, tant d'événements se sont succédé, que celui-là est tout à fait sorti de ma mémoire... »

NEUBOROUG. Croyez donc à l'amitié d'un ministre! Pour cinq voix sacrifier un ami!.. Mais pour dix il le ferait pendre!

HENRI. Attendez... je n'ai pas fini!.. je lui ai raconté alors ce que je lui avais caché jusque-là... sur mon duel, sur ma blessure, sur les soins que vous m'avez prodigués... Il était ému, des larmes roulaient dans ses yeux...

NEUBOROUG. Il a pleuré, lui.., Robert Walpole?..

MARGUERITE. Puisque Milord le dit!

HENRI. Et quand je lui ai parlé de vos talents... il s'est écrié : « Cela ne m'étonne pas... Sais-tu que sous son air modeste, Neuboroug est le médecin le plus instruit de l'Angleterre; que c'est le seul au monde en qui j'aurais une aveugle confiance?.. »

MARGUERITE, *avec joie*. Le ministre a dit cela!..

NEUBOROUG, *avec ironie*. Il est bien bon!..

HENRI. Puis il s'est promené d'un air agité... puis il est revenu à moi, m'a pris les mains, et m'a dit : « Mon ancien ami doit m'en vouloir... n'importe; Henri, arrange cela... amène-le-moi... je veux le voir... il faut que je la voie... »

MARGUERITE. Est-il possible!..

HENRI. Et vous ne voudrez pas me faire échouer dans ma négociation?

NEUBOROUG. Si vraiment!

MARGUERITE, *avec crainte*. Vous n'irez pas?

NEUBOROUG. Plutôt mourir! Croit-il qu'un mot de lui suffise pour tout réparer?.. Savez-vous de quelle date est sa dernière lettre?.. de dix ans! Oui, Milord, pendant dix ans on oublie un ami; les grandeurs qui vous enivrent ne vous laissent pas le temps de lui donner un souvenir; et puis un beau jour, le hasard, une idée, un caprice, le ramènent à vous, et il faut qu'on revienne à lui? Non, morbleu! Mon amitié perdue ne se rend pas ainsi; elle n'obéit pas à une ordonnance ministérielle; et parce que dans son administration vénale rien ne résiste à ses séductions, espère-t-il aussi me gagner comme les autres? Il se trompe!.. Je ne me laisse pas séduire, moi!.. je ne suis pas du parlement; je suis libre, je suis mon maître; j'ai le droit de repousser un ingrat, et je le verrais à mes pieds que mon cœur et mes bras se fermeraient pour lui...

MARGUERITE. Ah! mon père, ne dites pas cela!

NEUBOROUG. Je le dis... et je le jure!

SCÈNE III.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. On demande à parler à Monsieur.

NEUBOROUG, *avec impatience*. C'est bien le moment! Et qui cela?

LE DOMESTIQUE. Un homme qui est venu à pied... un étranger que je n'ai pas encore vu ici, et qui est là dans l'antichambre.

NEUBOROUG. A-t-il dit son nom?

LE DOMESTIQUE. Il vient de l'écrire. (*Lui donnant un papier.*)

NEUBOROUG, *regardant le papier*. Sir Robert! O ciel!.. cette signature, c'est la sienne! (*Passant près de Marguerite.*) C'est lui... c'est Walpole...

MARGUERITE. Que dites-vous?

NEUBOROUG. Il est là...

MARGUERITE. Le ministre?..

HENRI, *froidement*. Non pas le ministre... mais Robert votre ami... Il n'a pas pris d'autre titre, vous le voyez.

NEUBOROUG. Et venir ainsi à l'improviste... sans qu'on ait le temps de se préparer et de se mettre en colère...

MARGUERITE. Mais il est là qui attend!

NEUBOROUG, *avec impatience*. Je le sais bien, ma fille... lord Henri... Voyons, mes amis, qu'est-ce que vous me conseillez? qu'est-ce qu'il faut faire?

HENRI. Je n'en sais rien; mais je sais que Walpole, si vous étiez chez lui, ne vous ferait pas faire antichambre.

NEUBOROUG. Eh bien, qu'il entre donc!.. Qu'il entre, ce traître, cet ingrat... (*Apercevant Walpole qui entre en lui tendant les bras, il s'y précipite.*) Robert!

WALPOLE, *de même*. Williams!

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, HENRI.

NEUBOROUG, *cherchant à se dégager de ses bras.* Ah! c'est malgré moi... Je n'ai pas été maître de mon premier mouvement!.. Mais je ne pardonne pas... je t'en veux toujours...

MARGUERITE. Ah! mon père!.. vous vous vantez!

NEUBOROUG. Non, Mademoiselle!..

WALPOLE. Et moi, j'en suis sûr... ou du moins, je sais le moyen de te désarmer... Williams, j'ai besoin de toi.

NEUBOROUG. Que dis-tu?

WALPOLE. J'ai un important service à te demander...

NEUBOROUG. Et tu es venu à moi?

WALPOLE. Sans hésiter... et sans rougir!

NEUBOROUG, *avec sentiment.* Tu es donc encore mon ami?

WALPOLE, *lentement et le regardant.* Pour toi... du moins je crois que c'en est une preuve...

NEUBOROUG, *lui serrant les mains.* Et tu as raison... tu as bien fait... Tout est oublié... Tu as besoin de moi?.. (*Avec chaleur.*) Voyons, Robert, dis-moi ce que tu veux; parle vite... dépêche-toi... il me tarde de me venger!..

WALPOLE. Rien ne presse... nous avons le temps de causer... car je viens passer la soirée avec toi, et te demander à souper...

NEUBOROUG, *hors de lui.* A souper! est-il possible!.. un trait comme celui-là!.. (*Avec attendrissement.*) Je pardonne... je pardonne tout... j'ai retrouvé mon ami... Ma fille... tu l'entends?.. C'est lord Walpole... c'est le premier ministre de l'Angleterre qui vient nous demander à souper.

WALPOLE. Eh! non... c'est ton vieux camarade.

NEUBOROUG. C'est ce que je voulais dire.

WALPOLE. Entre nous... en petit comité... rien que des amis.

NEUBOROUG. Tu as raison... ça te changera...

WALPOLE. Et surtout sans cérémonies, sans façons...

NEUBOROUG. Certainement. (*A Marguerite.*) Passe chez le fournisseur de la cour.

MARGUERITE. Y pensez-vous? il va se croire chez lui!

NEUBOROUG. C'est juste... eh bien! notre ordinaire... tu comprends... notre ordinaire des grands jours...

MARGUERITE. Oui, mon père

NEUBOROUG. Lord Henri... sera des nôtres... je l'espère.

HENRI. Et moi j'y compte bien! Je retourne au palais où je suis de service, et je reviens...

MARGUERITE, *vivement.* Le plus tôt possible... (*Se reprenant.*) pour ne pas faire attendre milord votre oncle.

HENRI. Je serai exact au rendez-vous. (*Il sort.*)

MARGUERITE, *à Walpole.* Si d'ici là votre seigneurie voulait une tasse de thé?

WALPOLE. Merci, ma belle enfant. (*A Neuboroug.*) Elle est jolie, ta fille.

NEUBOROUG. Je crois bien!

WALPOLE. Je ne l'aurais pas reconnue.

NEUBOROUG. Parbleu! depuis dix ans; mais j'ai tort... je ne dois plus parler de cela.

WALPOLE, *bas, à Neuboroug.* Si j'osais... je te demanderais à l'embrasser.

NEUBOROUG. Eh bien! qui est-ce qui t'arrête? (*Walpole l'embrasse.*)

MARGUERITE. Quel bonheur!.. j'ai embrassé le ministre! (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE V.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, *la regardant sortir.* Ah! tu es bien heureux... je n'ai pas de fille... moi!

NEUBOROUG. Ne vas-tu pas me l'envier?

WALPOLE, *lui serrant les mains.* Non... non... dans ce moment j'éprouve trop de joie pour rien envier à personne... ta vue seule a réveillé en moi tant de souvenirs!.. je me sens rajeunir et me crois revenu à nos premières années, à ce temps de nos études où nous étions si heureux.

NEUBOROUG, *riant.* Et si pauvres!

WALPOLE. C'était là le bon temps! et nos travaux littéraires!

NEUBOROUG. Et tes premiers succès...

WALPOLE. Quand, grâce à toi, et dans ce bourg de Castle-Rising, où tu étais né, je fus nommé à la chambre des communes; quand, jeune homme obscur et inconnu, j'arrivai à cette tribune où les ministres d'alors m'honoraient à peine d'un regard! Et mon premier discours, te le rappelles-tu?

NEUBOROUG. Parbleu!.. j'y étais, et excepté moi, personne n'écoutait; c'était un bruit... des conversations... des éclats de rire aux bancs des ministres...

WALPOLE. Bientôt ma voix sut se faire enten-

dre! ils m'écoutèrent alors, et moi, dès le premier jour, je ne sais quel instinct secret me disait: Cette place qu'ils occupent est à toi, elle t'appartient!.. ils te l'ont usurpée, va la reprendre; et déjà je m'en approchais: déjà secrétaire d'Etat et trésorier de la marine, j'allais y atteindre... quand la main qui me soutenait se retire, quand le duc de Marlborough sur lequel je m'appuyais se laisse renverser, et moi, livré à mes ennemis, accusé, condamné par la chambre des communes, chassé de son sein... Ah! ce fut dans ma vie une cruelle épreuve que celle-là, Williams, car tout m'abandonnait, personne n'osait me défendre, excepté un seul écrivain que l'on prétendait m'être vendu et que je ne connaissais même pas, et qui jamais n'est venu m'en demander la récompense.

NEUBOROUG, *lui prenant la main*. Il l'a reçue aujourd'hui, puisqu'il retrouve un ami!

WALPOLE. Il serait possible... toi, Williams! Ah! j'aurais dû deviner mon généreux défenseur à cette éloquence si naturelle et si vraie, à cette bonhomie railleuse si naïve en apparence, mais au fond si redoutable; j'aurais dû reconnaître ton style.

NEUBOROUG. Non, mais mon amitié, cette amitié qui venait à toi dans le malheur; car alors, mon pauvre Robert, dans la Tour où ils t'avaient jeté, dans les cachots, sous les verrous, à quoi pensais-tu?

WALPOLE. A être ministre!.. à renverser à mon tour Oxford et Bolingbroke! Peu m'importaient les dangers, les supplices, la mort même... pourvu que je parvinsse au pouvoir!.. ne fût-ce que pour un jour, un seul jour... y arriver était ma première pensée.

NEUBOROUG. Et la seconde?

WALPOLE. D'y rester!

NEUBOROUG. Et tu en es venu à bout?..

WALPOLE. Oui; mais que la lutte fut longue et terrible! qu'il a fallu se roidir et se courber pour déraciner ce ministère tory qui semblait inébranlable! Il ne fallut pas moins que la mort de la reine Anne, que l'avènement de la maison de Hanovre, que la faveur de George Ier.

NEUBOROUG. Faveur qui a continué encore sous George II, et qui depuis vingt ans ne t'a pas quitté...

WALPOLE. Mais, depuis vingt ans, sais-tu ce que j'ai fait pour la conserver? Sais-tu qu'étranger à tous les plaisirs, à toutes les passions qui charment les hommes, mes jours et mes nuits se passaient dans des travaux assidus? sais-tu que je ne dormais pas, qu'une fièvre continuelle m'agitait?.. et pourquoi?.. pour veiller sans cesse à l'honneur et aux intérêts de ce pays qui m'étaient confiés, pour lui assurer le repos dont j'étais privé, et enfin, s'il faut le dire, pour amasser et maintenir sur ma tête ces honneurs, ces dignités, ce pouvoir qui me semblaient alors si désirables... et que maintenant j'ai pris en haine et en mépris.

NEUBOROUG. Que dis-tu?

WALPOLE. Je ne suis plus le même... je suis bien changé...

NEUBOROUG. Le crois-tu?

WALPOLE, *lui serrant la main*. Je suis guéri, je te le jure.

NEUBOROUG. Si toutefois on guérit jamais de l'ambition.

WALPOLE. Oui, quand elle est satisfaite, quand elle n'a plus rien à désirer, et voilà où j'en suis: ce pouvoir qu'on ne me disputait plus a cessé d'avoir des charmes, je n'en ai plus senti que le poids et la fatigue; mes forces me trahissent et je succombe sous le faix.

NEUBOROUG. Est-il possible!

WALPOLE. Oui, mon ami, un mal que je ne puis définir use en moi les sources de la vie... je souffre et veux guérir... aussi je ne me suis pas adressé aux médecins de la cour et à ceux du roi... je suis venu te trouver.

NEUBOROUG. Et tu as bien fait... (*L'emmenant vers la droite où ils s'asseyent.*) J'en sais plus qu'eux... ne t'effraie pas... ce ne sera rien... je te sauverai... si tu veux m'y aider... car je connais ton mal... Y a-t-il longtemps que tu en as ressenti les premières atteintes?..

WALPOLE. Il y a quelques années... c'était un jour... en plein parlement, à la suite de mes discussions avec Stanhope; j'éprouvai là une contraction nerveuse aiguë... horrible...

NEUBOROUG. Qui se renouvelle souvent...

WALPOLE. Vingt fois par jour!.. quand je donne mes audiences, quand je suis au conseil, quand je parcours des pétitions et quand je lis les journaux.

NEUBOROUG. Je le crois bien... voilà ce qui te tue... voilà la cause de ton mal auquel je ne peux encore porter remède; mais il n'y a pas de temps à perdre... il faut se hâter, et si tu veux en croire les conseils de ton médecin, de ton ami... il faut un repos absolu.. il faut te retirer des affaires.

WALPOLE, *avec un geste de crainte*. Que dis-tu?

NEUBOROUG. Dès demain... dès aujourd'hui!.. il faut... ne plus être ministre.

WALPOLE. Eh! mon ami, c'est tout ce que je veux... tout ce que je demande... le calme, la retraite, c'est là l'objet de tous mes désirs, et déjà deux fois j'ai supplié le roi d'accepter ma démission.

NEUBOROUG. Dis-tu vrai?

WALPOLE. Malheureusement je sais bien qu'il ne peut pas y consentir... il a trop besoin de moi... je lui suis nécessaire, indispensable... dans ce moment surtout... car, vois-tu bien, Williams,

outre les discussions et les intrigues des Chambres, j'ai encore celles de la cour... Notre roi George est jeune, ardent, impétueux... et quoique marié à une femme charmante qu'il respecte et qu'il aime...

NEUBOROUG. Il l'abandonne...

WALPOLE. Non... il ne l'abandonne pas... mais il en aime d'autres... Dans ce moment j'ignore laquelle... et pour la première fois il est discret... il m'en fait un mystère... mais il est amoureux, je le devine, j'en suis sûr. Alors, et ne pouvant s'occuper des affaires d'État... il est trop heureux que je le délivre de ce soin, que je sois là à la chaîne... que je me tue pour lui... (*Se levant.*) moi à qui le repos est si nécessaire! moi qui serais si heureux de me retirer dans ma campagne de Strawberry-Hill, dans cette délicieuse retraite que vont admirer tous les voyageurs et que visite tout le monde, excepté son maître! C'est là, près de ses eaux jaillissantes et sous l'ombrage de ses beaux arbres, qu'il me serait si doux de me livrer comme autrefois aux arts, à l'étude, à l'amitié... car ce temps-là est le seul où j'aie vécu, et je le sens maintenant, j'étais né pour la vie intérieure et paisible.

NEUBOROUG. Eh bien! alors, pourquoi l'avoir quittée?

WALPOLE, *se levant*. Pourquoi? parce que malgré soi on se laisse entraîner. Tous les hommes sont ainsi, toi comme les autres...

NEUBOROUG, *qui s'est levé aussi*. Moi!

WALPOLE. Toi... tout le premier... Si tu avais vu de près le pouvoir, si tu avais goûté de ses séductions, si tu connaissais cette vie d'émotions qui use mais qui enivre...

NEUBOROUG. Je me dirais: Cette ivresse-là, comme toutes les autres, ne laisse après elle que le malaise et le dégoût... Je me dirais: Vos décorations et vos plaques de diamants ne sont que des jouets d'enfants; vos titres et vos honneurs, une vaine fumée...

WALPOLE. Tu dirais tout cela, et tu ferais comme nous.

NEUBOROUG. Jamais... et je te répéterai encore...

WALPOLE. Et moi, je te dirai comme ce poëte français que nous aimions tant:

> Eh! mon ami, tire-moi du danger;
> Tu feras après ta harangue!

NEUBOROUG. Tu as raison, et puisque décidément tu ne peux encore t'éloigner de la cour... je te prescrirai un régime... et des soins qui ne pourront pas encore guérir le mal, mais qui du moins en arrêteront les progrès: de la distraction, de l'exercice, de la fatigue physique qui délasse de la fatigue morale... et puis de la sobriété... plus de ces grands dîners qu'on appelle ministériels... de ces repas d'artistes... ou de savants; de ces repas sanitaires où l'on a faim en sortant de table... viens souvent souper chez moi... comme aujourd'hui...

WALPOLE. Je te le promets, à condition que tu viendras demain passer la journée à Windsor où j'habite.

NEUBOROUG. Y penses-tu? on dit que la cour y est en ce moment!

WALPOLE. Qu'importe? cela ne m'empêche pas d'y avoir mon logement et d'y recevoir mes amis.

NEUBOROUG. A la bonne heure, et pour le reste je t'écrirai une ordonnance... qui n'est pas une ordonnance royale; aussi tu auras la bonté de ne pas l'interpréter à ta manière, de ne pas t'en écarter et de la suivre à la lettre...

WALPOLE. Sois tranquille!

SCÈNE VI.

NEUBOROUG, WALPOLE; MARGUERITE, *sortant de la porte à droite*.

MARGUERITE. Mon père, le souper est prêt.

NEUBOROUG. Eh bien! mon enfant, il faut que le souper attende! lord Henri n'est pas encore de retour.

MARGUERITE. Il monte l'escalier, car je l'ai vu descendre de voiture, et il avait un air triste et rêveur!

WALPOLE. Oui, depuis quelque temps il a des chagrins qu'il me cache, et cela m'inquiète.

MARGUERITE. Des chagrins?

WALPOLE, *à Henri qui entre*. Eh! arrive donc! je meurs de faim!

NEUBOROUG. Très-bon signe!

WALPOLE. Moi qui dans mon hôtel n'ai jamais pu trouver l'appétit.

NEUBOROUG. Je le crois bien... il est toujours ici... dans ma salle à manger.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Son Excellence est servie!

WALPOLE. Son Excellence n'est pas ici.

NEUBOROUG. Il n'y a que notre ami Robert!.. allons... ta main... Henri, prenez celle de ma fille, et passez devant.

MARGUERITE, *à part*. Des chagrins? oh! il me les dira!..

NEUBOROUG. Et nous, allons trinquer comme autrefois!.. Que je suis heureux!..

WALPOLE. Et moi donc!.. je ne suis plus ministre! (*Ils sortent tous par la porte à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon élégant dans le château de Windsor. — Par la porte du fond, l'on aperçoit une large galerie. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE II, CECILE.

CÉCILE, *entrant, suivie par le roi.* Non, sire, laissez-moi.

GEORGE. Eh quoi! lady Cécile, je ne puis obtenir un instant d'audience...

CÉCILE. Je ne le veux pas!.. le comte de Sunderland, mon père, m'attend chez la reine!

GEORGE. Mais si je vous ordonne de rester... moi le roi!

CÉCILE. Votre Majesté sait bien ce qui arrivera.

GEORGE. Vous me quitterez?

CÉCILE. A l'instant! c'est ainsi que mon illustre aïeul, le duc de Marlborough, avait coutume de répondre à la menace. (*Elle fait la révérence et va pour sortir.*)

GEORGE. Cécile!.. Cécile!.. je vous en supplie, ne me réduisez pas au désespoir et daignez m'entendre!

CÉCILE, *avec humeur.* Eh bien donc! que voulez-vous?

GEORGE. Ah! que vous connaissez bien votre pouvoir sur moi!.. et que vous abusez étrangement de cet amour que rien ne peut vaincre, et que vos caprices, vos rigueurs ne font que redoubler encore! Un instant seulement, oubliant votre fierté... vous avez laissé tomber sur moi un regard de pitié...

CÉCILE, *avec effroi.* Ah! taisez-vous!

GEORGE. Et depuis ce moment où je croyais avoir désarmé votre cœur, il semble au contraire que vous ayez redoublé pour moi de hauteur et de mépris... il y a en vous je ne sais quel sentiment de dépit, de crainte, de colère... quelquefois même on dirait de la haine!..

CÉCILE. C'est vrai!

GEORGE. Est-ce vous que j'entends?.. grands dieux! et que n'ai-je pas fait pour vous fléchir ou vous rassurer!.. Faut-il vous rappeler ici cette soumission, cette crainte de vous compromettre, ce respect que n'a jamais trahi le moindre mot ou le moindre regard; enfin ce mystère impénétrable qui cache à tous les yeux un amour que vous seule connaissez et que vous dédaignez... un amour qui vous soumet ma volonté, mon pouvoir, mon existence tout entière?.. que voulez-vous de plus?

CÉCILE. Je veux... je veux savoir pourquoi je suis si malheureuse!

GEORGE. Que dites-vous?

CÉCILE. Je me faisais de la cour et de ses splendeurs une image enchanteresse... Élevée dans des souvenirs de gloire, des regrets d'ambition, près de la duchesse de Marlborough, mon aïeule; lui entendant parler sans cesse de ces temps brillants où, favorite de la reine Anne, elle disposait à son gré des destins de l'Angleterre et de ceux de l'Europe... ces idées de faveur et de puissance s'offraient sans cesse à mon esprit; c'étaient là les seules illusions dont se berçait ma jeunesse; et quand je fus présentée à la cour, lorsque Caroline d'Anspach voulut m'attacher à sa personne, je crus voir tous mes rêves se réaliser; il me semblait que moi aussi j'allais régner à mon tour... et que j'allais devenir...

GEORGE. Favorite?

CÉCILE. Oui, de la reine! mais non pas du roi... et maintenant ce séjour si brillant... me déplait, m'est insupportable; tout y fait mon malheur!.. tout, jusqu'aux bontés dont m'accable la reine... et je veux la quitter, je veux fuir la cour.

GEORGE. Ah! c'est que votre âme froide et indifférente ne peut comprendre la mienne!.. c'est que votre cœur insensible est incapable de rien aimer!

CÉCILE. Moi ne rien aimer!

GEORGE. O ciel!.. me serais-je abusé? s'il était vrai... si quelque autre affection...

CÉCILE. Aucune... mais ne suis-je pas maîtresse de réclamer ma liberté, mon repos, mon bonheur?.. Quels droits aviez-vous sur moi, sire, si ce n'est ceux que vous teniez de moi-même... et que j'ai repris?

GEORGE. Ah! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas de vous oublier. Plutôt que de renoncer à vous... il n'est rien dont je ne sois capable... il n'est pas de sacrifice que vous ne puissiez exiger.

CÉCILE. Je n'ai jusqu'à présent demandé qu'une chose à Votre Majesté, et l'événement m'a donné peu de confiance en mon crédit.

GEORGE. Une telle idée ne vient pas de vous, mais de ceux qui vous entourent... c'est votre

père, c'est lord Carteret, c'est ce vieux lord Bolinghroke, ennemis irréconciliables de Walpole, qui tous le détestent et veulent le renverser; mais à vous, Cécile, qu'est-ce que cela peut vous faire?

CÉCILE. Cela fait.., cela fait... que je le veux.

GEORGE. Vous ne pouvez vouloir me priver d'un ministre dont les talents me sont utiles... indispensables; et quand même je serais assez ingrat pour méconnaître son zèle et son dévouement, quand même je voudrais renoncer à ses services, je n'en suis pas le maître : il a dans les deux Chambres une majorité à lui.

CÉCILE. Oh! bien à lui... car il l'a achetée... et vous qui parliez à l'instant même de tout braver pour moi, vous tremblez devant votre ministre.

GEORGE. Non pas devant lui, mais devant une injustice... et c'en serait une.

CÉCILE. Soit! tel est votre bon plaisir... et le mien, à moi, est de quitter la cour, ce que je ferai dès demain... dès aujourd'hui.

GEORGE. Non, vous ne partirez pas... vous ne vous ferez pas un jeu de ma douleur, et puisqu'il le faut, je vous promets, Cécile, je vous jure...

CÉCILE. De renvoyer Walpole?

GEORGE. Non; mais deux fois déjà il m'a offert sa démission que j'ai refusée, et s'il m'en parle de nouveau... s'il me l'offre encore... je l'accepterai.

CÉCILE. Grand effort de courage!

GEORGE. Mais vous me promettez au moins...

CÉCILE. Je ne promets rien.

GEORGE. Ah! vous qui souvent me parlez de tyrannie... est-il possible de la pousser plus loin et de l'avouer plus franchement?

CÉCILE. C'est un avantage que j'ai sur vous... je suis, moi, pour le gouvernement absolu.

GEORGE. Mais encore pour quelles raisons?

CÉCILE. Ces gouvernements-là n'en donnent jamais; et je rappellerai seulement à Votre Majesté que voici l'heure de ses réceptions.

GEORGE. C'est vrai!.. j'oublierais tout auprès d'elle... Je ne demande plus rien... Je m'en rapporte à votre clémence... à votre générosité... Dites-vous seulement que j'attends, que je souffre et que je vous aime! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

CÉCILE, *seule*. Et moi... moi je me hais moi-même, et il est tel moment de ma vie que je voudrais racheter au prix de tout mon sang; mais je peux du moins quitter ces lieux que je déteste, rompre des chaînes qui me pèsent, fuir un amour qui m'est odieux... Je le lui dirai!.. Eh! mon Dieu, ne le lui ai-je pas dit?.. et ma franchise, mes dédains augmentent encore sa faiblesse et mon pouvoir... On a, dit-on, de l'empire sur les gens qu'on aime... on en a bien plus sur ceux qu'on n'aime pas.

SCÈNE III.

CÉCILE, NEUBOROUG, MARGUERITE.

MARGUERITE, *donnant le bras à son père*. C'est-à-dire que le parc est magnifique... et puis c'est si grand, si étendu!

NEUBOROUG. Beaucoup trop... pour les personnes qui s'y promènent à jeun.

CÉCILE. Quel est ce vieillard et cette jeune fille?

NEUBOROUG. Je n'ai plus de jambes... et suis trop heureux de m'asseoir...

CÉCILE. Le docteur Neuboroug... ici, à la cour!

MARGUERITE, *à Neuboroug qui va s'asseoir*. Mon père, une grande dame qui vous reconnaît...

NEUBOROUG, *se relevant*. Une grande dame!.. eh! oui, lady Sunderland, que j'ai vue bien jeune, car j'étais autrefois médecin de sa famille... Mais nous autres anciens, il n'est plus question de nous.

CÉCILE. Si vraiment! et j'ai à ce sujet, docteur, des compliments à vous faire. J'ai lu ce matin, dans le journal de la Cour, que le faubourg de Southwark vous avait élu hier membre de la chambre des communes.

NEUBOROUG. C'est vrai! madame la comtesse.

CÉCILE. Et porté par l'opposition!.. c'est un échec pour le ministère...

NEUBOROUG. Je ne le crois pas... on m'a jugé trop peu redoutable pour combattre une nomination... qui du reste n'aura pas de suites... car, j'y suis décidé, j'écrirai dès aujourd'hui pour remercier et refuser.

CÉCILE. Tant pis! je vois votre parti bien malade, les médecins mêmes l'abandonnent, et je conçois alors ce qui vous amène à la cour.

NEUBOROUG. Moi!.. vous pourriez croire...

CÉCILE. Que vous sollicitez... comme tout le monde... il n'y a pas de mal... et si je puis vous être utile... lectrice de la reine... j'ai quelque crédit près d'elle...

NEUBOROUG. Je ne demande rien... je ne veux rien, Milady... Je viens ici chez mon ami Robert Walpole, qui a bien aussi quelque pouvoir; mais, grâce au ciel, je viens en amateur...

CÉCILE. Chez le ministre?..

MARGUERITE, *passant près d'elle*. Oui, Madame; il nous a invités à venir passer la journée à Windsor, et son neveu est venu nous chercher ce matin!

CÉCILE, *avec émotion*. Son neveu, lord Henri...

MARGUERITE, *vivement*. Vous le connaissez?..

CÉCILE, *d'un air indifférent*. Oui... je le vois tous les soirs... au cercle de la reine...

MARGUERITE. Et il a eu la bonté de venir nous prendre lui-même, pour nous amener ici!.. il est si attentif, si galant, si aimable...

NEUBOROUG, *lui faisant signe*. Ma fille!..

MARGUERITE. C'est très-vrai, et Milady doit le savoir, puisqu'elle le connait... Et puis, en arrivant, il m'a offert la main... et dans les deux premiers salons que nous avons traversés, qui étaient remplis de monde, des dames, des seigneurs de la cour, c'est à moi qu'il donnait le bras... ah! que j'étais heureuse! ils m'auront prise pour une grande dame, une comtesse... ils le disaient, n'est-ce pas?

NEUBOROUG. Mieux que cela!.. ils disaient: Voilà une jolie fille!

MARGUERITE, *avec joie*. Vrai!.. eh bien! je ne l'ai pas entendu! je pensais à autre chose, surtout lorsque Milord nous a présentés à sa sœur lady Juliana, qui est bonne et aimable comme lui... et qui voulait me garder près d'elle... Et puis enfin, lord Henri nous a conduits dans les jardins, en nous disant: Je vais prévenir mon oncle, attendez-le ici; et depuis une heure nous nous promenons dans le parc où tout ce que je vois me semble superbe, admirable, magnifique... Mon Dieu! que c'est beau de venir à la cour! et que je suis heureuse d'y être!

CÉCILE. Peut-être, mon enfant, ne le diriez-vous pas longtemps... mais pour aujourd'hui, je le conçois... surtout quand on a pour cavalier un jeune et brillant seigneur que l'on voit pour la première fois.

MARGUERITE, *vivement*. Mais non, Madame, très-souvent, et pendant trois mois tous les jours...

CÉCILE, *de même*. Que dites-vous?

NEUBOROUG, *l'arrêtant*. Ma fille!..

CÉCILE. Je vois en effet que vous connaissez intimement Robert Walpole et tous les siens... (*A Neuboroug.*) Prenez-y garde, docteur, l'amitié de Walpole a souvent porté malheur; mais, en tous cas, je vous dois un avis charitable: si, quoi que vous en disiez, vous attendez de lui des places, de la fortune, des honneurs...

NEUBOROUG. Moi!

CÉCILE. Hâtez-vous!.. car, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez me croire, il n'a pas longtemps à rester au ministère... Adieu, docteur. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Eh! mais... à qui en a-t-elle donc, la petite comtesse?.. Avec son air protecteur et menaçant... il me semblait entendre feu le duc de Marlborough, son grand-père, dictant des conditions aux plénipotentiaires de Louis XIV.

MARGUERITE. C'est égal... je voudrais bien être à sa place! Elle va le soir au cercle de la reine... et puis enfin elle est ici tous les jours!..

NEUBOROUG. Je ne lui en ferai pas compliment.

MARGUERITE. Et pourquoi cela?

NEUBOROUG. Parce qu'il me tarde d'en être dehors... il y a déjà trop longtemps que j'y suis.

MARGUERITE. A peine si nous arrivons... et vous voilà de mauvaise humeur parce qu'on vous fait attendre un peu... est-ce raisonnable?

NEUBOROUG. Certainement... j'ai cru qu'on allait nous recevoir tout de suite, à bras ouverts; et depuis une heure que nous sommes ici et que nous nous sommes promenés dans tous les sens, avons-nous seulement entrevu Walpole?

MARGUERITE. S'il est occupé!

NEUBOROUG. Ce n'est pas une raison pour faire faire antichambre à un ancien ami!

MARGUERITE. Il l'a bien fait hier chez vous!

NEUBOROUG. Pas si longtemps! et puis tous ces gens que l'on rencontre ont l'air, comme cette comtesse, de vous regarder du haut de leur grandeur, et de ne pas croire qu'on vienne déjeuner chez un ministre!.. que serait-ce donc s'ils savaient qu'hier il a soupé chez moi? Mais je n'en ai rien dit, parce qu'il faut être modeste.

MARGUERITE. Vous avez bien fait...

NEUBOROUG. Et parce qu'on n'a pas, comme eux, un habit chamarré d'étoiles et de cordons, ils semblent dire: Il n'est pas des nôtres... c'est un étranger, un bourgeois de Londres.

MARGUERITE. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?..

NEUBOROUG. Cela fait que c'est désagréable, que c'est humiliant... parce qu'enfin, chez moi, je suis le seul, je suis le premier... j'aime mieux ça.

MARGUERITE. Consolez-vous! c'est votre ami le ministre.

SCÈNE V.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, *que* PLUSIEURS SOLLICITEURS *entourent.*

WALPOLE, *à un solliciteur*. J'ai lu votre projet... je l'ai lu... et ne peux l'approuver... imposer des taxes aux colons américains...

LE SOLLICITEUR. C'est enrichir la Grande-Bretagne.

WALPOLE. C'est l'appauvrir ; les colonies d'Amérique nous donneront plus par le commerce que par les impôts...

LE SOLLICITEUR. Mon projet avait pour lui l'approbation de lord North.

WALPOLE. Eh bien! qu'il le tente après moi, quand il sera ministre... et il perdra les colonies. (*A un autre.*) Et vous, Johnson... ah ! votre place de justicier!.. je vous l'ai promise, vous l'aurez... (*A un autre.*) Vous aussi, Milord, cet emploi, vous l'aurez, vous dis-je; mais attendez au moins qu'il y ait un décès... (*A part.*) Ils sont tous de même... il semble que j'aie quelque épidémie à mes ordres... Et vous? (*S'avançant vers Neuboroug sans le regarder.*) Avez-vous un placet ?.. que voulez-vous? que demandez-vous ?..

NEUBOROUG. De déjeuner le plus tôt possible.

WALPOLE. Ah ! c'est toi, Neuboroug?.. te voilà !.. Vous arrivez bien tard... (*Aux solliciteurs.*) C'est bien, Messieurs, c'est bien... je ne puis achever de vous entendre aujourd'hui... (*Montrant Neuboroug.*) Une affaire importante avec Monsieur... Mais demain... après-demain... j'aurai l'honneur de vous recevoir... (*Il salue profondément les solliciteurs qui se retirent.*) Tu vois quelle est ma vie?.. Je suis ainsi depuis six heures du matin. Cette galerie, qui communique de mes appartements à ceux du roi, est toujours encombrée de solliciteurs : je suis ainsi tous les jours; pas un instant de repos.

MARGUERITE. Et mon père qui déjà se plaignait !

WALPOLE. Et de quoi?..

NEUBOROUG, *avec un peu d'embarras*. Je me plaignais... des gens qui te portent envie... de ces gens comme nous en avons vu tout à l'heure, qui te croiraient bien malheureux si tu perdais ta place !

WALPOLE, *vivement*. Qui donc? que veux-tu dire?

NEUBOROUG. Rien! des discours en l'air!.. Une dame de cour, une petite comtesse... qui nous disait tout à l'heure, avec un air de satisfaction intérieure : Walpole n'a pas longtemps à rester au ministère...

WALPOLE, *souriant avec ironie*. Vraiment !.. depuis vingt ans qu'ils le prophétisent ! Fasse le ciel que cette fois ils aient raison ! Et cette dame qui est-elle?..

NEUBOROUG. Une personne sans importance... la lectrice de la reine, la comtesse de Sunderland...

WALPOLE. Sunderland !.. Tu appelleras cela sans importance !.. Tu ne sais donc pas que son père, et lord Carteret, et lord Bolingbroke, mon vieil antagoniste, ont juré de me renverser, et que, déjà plus d'une fois... Mais, après tout, que m'importe?

NEUBOROUG. C'est ce que je dis!

WALPOLE. Ce qui m'étonne, c'est l'espèce d'influence dont semble jouir depuis quelque temps la fille de lord Sunderland... D'où cela viendrait-il? Ce n'est pas de la reine... qui ne l'aime guère, et qui m'est dévouée. Est-ce que par hasard?.. Non, non, ce n'est pas possible!

NEUBOROUG. Qu'est-ce que c'est?

WALPOLE, *se promenant*. Pourquoi pas? Je le saurai!..

NEUBOROUG, *le suivant*. Mais qu'as-tu donc?

WALPOLE. Rien, mon ami !.. Mais vois si l'on peut jamais faire des projets!.. Je m'étais levé ce matin avec les idées les plus riantes. Cette journée que j'allais passer avec vous m'offrait une perspective délicieuse... Il me semblait qu'au milieu de mes ennuis c'était un jour de congé... Et voilà que la moindre contrariété, la moindre inquiétude me rend à moi-même et me poursuit jusque dans mon bonheur!

NEUBOROUG. Voilà justement ce qui te fait mal... Il faut chasser toutes ces idées-là... entends-tu bien?

WALPOLE, *toujours préoccupé*. Oui, mon ami...

NEUBOROUG. N'avoir avant et après les repas que des pensées agréables qui préparent ou facilitent la digestion.

WALPOLE, *avec impatience*. Bien, mon ami... (*A part.*) S'il était vrai ! morbleu !

NEUBOROUG. Surtout... et je ne puis pas trop te le recommander, se mettre à table à des heures fixes et réglées! ne jamais faire attendre l'estomac, et il paraît qu'ici l'on attend beaucoup.

WALPOLE. Non, mon ami...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET *en livrée.*

LE VALET. Sa Grâce est servie !

WALPOLE. Tu vois bien!

NEUBOROUG. C'est heureux!

WALPOLE, *se retournant vers le valet qui lui présente des papiers* Qu'est-ce que c'est?

LE VALET. Les journaux.

NEUBOROUG, *lui prenant le bras*. Nous les lirons à table!

WALPOLE, *prenant les journaux*. Tu as raison... (*En dépliant un.*) Je veux voir seulement si on a inséré mon discours d'hier... (*A Marguerite.*) Vous permettez, ma jolie demoiselle...

MARGUERITE. Comment donc, Milord.

WALPOLE, *tenant toujours Neuboroug sous le bras et dépliant le journal qu'il parcourt*. Ah! des injures! des épigrammes...

NEUBOROUG. Pourquoi les lire?

WALPOLE. Parce que cela m'amuse! Si tu savais combien nous attachons peu d'importance à tout cela!.. (*Lisant.*) « *Lord Walpole, le premier ministre, s'est rendu hier à pied au parlement...* » (*S'arrêtant.*) C'est bien intéressant! « *On s'étonnait de ce que, malgré le froid, il était vêtu fort légèrement, et n'avait même pas le manchon de martre zibeline qu'il porte ordinairement.* » (*Riant.*) Comme c'est piquant!.. ils ne savent que dire pour remplir leurs colonnes. (*Achevant de lire.*) « *Un manchon! répondit quelqu'un, à quoi bon? il n'en a pas besoin... Il a toujours ses mains dans nos poches!* » (*Riant d'un air forcé.*) Ah! ah! celui-là au moins est drôle!.. il est original!.. n'est-il pas vrai?.. Ah! ah!

MARGUERITE. Quoi! vous riez?

WALPOLE. J'en ai entendu bien d'autres! ce journal-là en dit souvent d'assez gales... c'est un indépendant qui veut qu'on l'achète, mais il n'y réussira pas... (*Prenant un autre journal.*) car, avec moi, aussitôt lu... aussitôt oublié.

NEUBOROUG, *montrant la porte à gauche*. Alors, mon ami...

WALPOLE. Certainement... (*Lisant le journal.*) « *Ses mains dans nos poches...* »

NEUBOROUG. Est-ce que tu y penses encore?

WALPOLE. Du tout... (*Avec colère.*) Ah! mon Dieu!

NEUBOROUG. Qu'est-ce donc?

WALPOLE. Mon dernier discours... tronqué... défiguré... je peux pardonner des épigrammes, des injures... mais des fautes d'impression... être trahi à ce point par son imprimeur!.. un imprimeur du roi!.. Je suis sûr qu'au fond du cœur il est de l'opposition... Je lui ôterai son brevet... il perdra son privilége.

NEUBOROUG. Mon ami!..

WALPOLE, *avec impatience*. Pardon!.. tu meurs de faim, et moi aussi; je me sens là des tiraillements d'estomac... Allons, Williams. (*A Marguerite, lui offrant la main.*) Allons, miss Marguerite, déjeunons.

NEUBOROUG, *marchant devant*. Ce n'est pas sans peine.

WALPOLE, *tout en donnant la main à Marguerite et se dirigeant vers la salle à manger, se dit à part*: « *Sa main dans nos poches!..* » Je saurai qui. (*Neuboroug est près de la porte de la salle à manger et veut faire passer Walpole devant lui.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, *annonçant à Walpole*. Le roi, Monseigneur.

WALPOLE, *qui est près d'entrer dans la salle à manger, quitte brusquement la main de Marguerite, et revient sur ses pas*. Le roi!.. A une pareille heure... que me veut-il?.. (*A Neuboroug.*) Pardon, mon ami, je suis obligé de recevoir le prince.

NEUBOROUG. Et ton appétit?

WALPOLE. Il attendra!..

NEUBOROUG, *avec colère*. Et l'on appelle cela exister!..

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, GEORGE, L'HUISSIER, *qui reste au fond du théâtre.*

WALPOLE. Je n'espérais guère et de si bon matin l'honneur que me fait Votre Majesté.

GEORGE. Je pense, Milord, que je ne vous dérange pas?

WALPOLE. En aucune façon... J'étais là avec des amis... le docteur Neuboroug, mon ancien compagnon d'études...

GEORGE. Le docteur Neuboroug... homme de talent... que l'opposition vient d'envoyer à la chambre des communes!

NEUBOROUG, *s'inclinant, avec embarras*. Oui, sire... mais...

WALPOLE, *l'interrompant vivement*. Mais quelles que soient ses opinions, ce sont celles d'un homme d'honneur et de conscience... Je dirai plus : il

est tel ouvrage que depuis longtemps l'Angleterre admire, tel ouvrage que l'on attribue à nos premiers écrivains ou à nos plus grands publicistes...

NEUBOROUG, *interrompant Walpole.* Robert, y penses-tu?

WALPOLE. Pardon, sire, je dois respecter le voile dont il veut s'environner à tous les yeux.

GEORGE. Pas aux miens, je l'espère... et vous me direz... Mais quelle est cette jolie personne?

WALPOLE. C'est sa fille, sire, miss Marguerite, qui pour la grâce et la beauté effacerait nos plus brillantes ladys.

GEORGE, *avec chaleur.* Vrai Dieu, Milord a raison! je ne connais qu'une seule personne qui pourrait lui disputer la palme!

WALPOLE, *avec intention.* La reine! sire!

GEORGE, *avec embarras et se reprenant vivement.* Oui... justement... c'est ce que je voulais dire... mais j'ai à vous parler, Walpole, à vous parler longuement.

NEUBOROUG, *avec un geste d'effroi.* Ah! le malheureux!

GEORGE. Passons dans votre cabinet... ou plutôt dans le parc, nous pourrons causer en nous promenant...

WALPOLE, *s'inclinant.* A vos ordres, sire.

GEORGE. L'air et l'exercice nous feront du bien.

NEUBOROUG, *à part.* De l'exercice à jeun!.. juste ciel!

GEORGE. Adieu, Messieurs!.. Adieu, miss Marguerite!..

WALPOLE, *à Neuboroug.* Mon ami, je suis à toi! je reviens à l'instant... Attends-moi. (*Ils sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, NEUBOROUG, LE DOMESTIQUE, *qui est resté près de la porte de la salle à manger.*

NEUBOROUG. L'attendre!.. pas un moment!.. pas une seconde!.. mon estomac n'est pas complaisant! il n'est pas courtisan!

MARGUERITE. Mais, mon père, y pensez-vous?

NEUBOROUG. Je ne te force pas... tu es la maîtresse!.. mais moi, je veux toujours provisoirement prendre un à-compte... (*Au domestique.*) N'est-ce pas de ce côté?

LE DOMESTIQUE. Oui, Monsieur, je vais vous conduire...

NEUBOROUG, *au domestique.* Je vous suis, mon cher ami... je vous suis aveuglément et sans hésiter! (*Il sort par la porte à gauche avec le domestique.*)

SCÈNE X.

MARGUERITE, *puis* HENRI.

MARGUERITE, *s'apprêtant à le suivre.* Mon pauvre père n'entend pas raillerie sur ce chapitre-là! (*Au moment où elle va entrer dans la salle à manger, elle aperçoit Henri qui entre par la porte du fond, et d'un air agité.*)

HENRI. Non, je n'en puis revenir encore!..

MARGUERITE, *allant à lui.* Lord Henri!.. Comme il est agité!.. Qu'avez-vous donc?

HENRI. Ce que j'ai! ah! jamais plus qu'aujourd'hui je n'ai eu besoin de votre présence et de votre amitié. Je suis souvent tourmenté, bien malheureux! Et quand je vous ai vue... je pars presque content, ou du moins consolé.

MARGUERITE. Consolé! vous avez donc des chagrins?

HENRI. Vous l'ai-je dit?

MARGUERITE. Eh oui, vraiment!.. Allons, confiance tout entière!.. Il me semble, à moi, que je vous dirais tout!

HENRI. Vous, Marguerite! quelle différence! vous n'avez pas de secrets.

MARGUERITE. Qu'en savez-vous?

HENRI. O ciel! vous seriez comme moi, vous aimeriez quelqu'un?

MARGUERITE. Peut-être bien!

HENRI. Mais vous, du moins, vous avez l'espoir d'être heureuse!..

MARGUERITE. Nullement, je vous jure! Mais moi, je ne demande pas à être aimée! j'aime toute seule et sans intérêt; on ne peut pas empêcher cela, n'est-ce pas?

HENRI. Oh! non, sans doute. Et votre confiance fait naître la mienne! Apprenez donc qu'il y a ici... dans ce moment, une personne que j'aime et qui me désespère!

MARGUERITE, *souriant.* Vraiment! contez-moi donc cela!..

HENRI. Il semble qu'elle prenne à tâche de bouleverser ma raison!.. C'est un mélange de douceur et de fierté, de froideur et de coquetterie...

MARGUERITE. Que dites-vous?

HENRI. Avant-hier enfin, au cercle du roi, je n'ai pas même pu obtenir d'elle la faveur d'un regard.

MARGUERITE, *portant la main à son cœur.* O mon Dieu!..

HENRI. Et tout à l'heure, à l'instant même et pour la première fois de sa vie, elle m'a presque dit qu'elle m'aimait... ou du moins, et malgré elle, son dépit, sa jalousie me l'ont laissé deviner!

MARGUERITE, *à part*. Ah! je me soutiens à peine!

HENRI. Et ce qu'il y a de plus étonnant... c'est que ce seul moment de bonheur que j'aie eu en ma vie, c'est à vous que je le dois, mon amie, c'est vous qui en êtes cause!

MARGUERITE. Moi!.. comment cela?

HENRI. Elle ne m'a parlé que de vous, des visites que je vous faisais chaque jour, des trois mois que j'ai passés dans la maison de votre père... Cette jeune fille est charmante, a-t-elle ajouté; vous l'aimez, Monsieur, vous l'aimez, avouez-le. Et moi, de me justifier et de lui attester que la seule amitié, que l'affection la plus tendre mais la plus pure, m'attachait à vous... Mais pardon! mon amitié est bien égoïste, elle ne vous entretient que de mes craintes ou de mes espérances... et les vôtres... et cet amour que vous m'avez presque avoué tout à l'heure?..

MARGUERITE. Ah!.. je vous en conjure!

HENRI. Votre confiance n'égale donc pas la mienne? vous ne me regardez plus comme un frère?

MARGUERITE. Un frère!.. si vraiment!.. toujours! mais pourquoi penser à un attachement sans espoir?..

HENRI. Que dites-vous?..

MARGUERITE. Que je suis plus malheureuse que vous... car moi il ne m'a jamais aimée, il en aime une autre.

HENRI. Ce n'est pas possible!.. vous qui rendriez un mari si heureux, vous en qui brillent tant de qualités...

MARGUERITE. Il ne les voit pas!

HENRI. Comment peut-il être assez aveugle... surtout s'il est reçu, s'il est admis chez votre père?.. Ah! mon Dieu, je sais qui!

MARGUERITE. C'est fait de moi!.. non, Monsieur... ne croyez pas...

HENRI. Votre cousin... ce jeune avocat... sir Thomas Kinston pour qui vous vouliez hier me solliciter...

MARGUERITE, *vivement*. Oui, Milord, oui, c'est lui-même!.. mais silence au moins... et que personne au monde... surtout lui... ne puisse jamais se douter... (*Pleurant.*) Je l'oublierai!.. je vous le promets... il n'en saura rien...

HENRI. Pauvre enfant! que ne puis-je sacrifier de mon bonheur pour ajouter au vôtre! (*Lui prenant la main.*) Ma bonne Marguerite, mon amie, ma sœur, si vous saviez quelle part je prends à vos peines! si vous saviez combien je vous aime ..

MARGUERITE, *se dégageant de ses bras en sanglotant.* Assez!.. assez!.. (*A part.*) Ah! il me fera mourir!

HENRI. Mon oncle!..

SCENE XI.

MARGUERITE, HENRI, WALPOLE.

WALPOLE, *entrant sans les voir.* C'est un enfer, et je n'y puis tenir!.. il faut que je sorte de la cour, de ce palais; c'est un séjour maudit où l'on ne peut vivre!

MARGUERITE, *à part.* Il a bien raison!

WALPOLE. Je n'y resterai pas un jour de plus!

HENRI. Eh! mon Dieu, Milord, qu'avez-vous donc?

WALPOLE. Ce que j'ai... ils veulent la guerre, maintenant!.. ils la veulent, et dès demain, à les en croire, il faudrait la déclarer à l'Espagne!

HENRI. Plût au ciel!..

WALPOLE. Et toi aussi!..

HENRI. Je parle en officier!..

WALPOLE. Et moi en ministre!.. Ils ne l'auront pas... Mais le roi était déjà de leur avis... tout étourdi par leurs clameurs... par leurs pétitions... Eh! par saint George! des pétitions, on sait comment elles se fabriquent... et s'il ne tient qu'à cela, s'il lui en faut, dès demain un million d'honorables signatures réclameront en faveur de la paix... Cette paix, salut de l'Angleterre, que je maintiens depuis vingt ans... il faudrait la rompre pour de vaines prérogatives blessées... pour un pavillon amiral qu'on n'a pas salué!

HENRI. S'il était vrai cependant...

WALPOLE. Et c'est pour cela qu'il faudrait ruiner notre industrie, notre commerce, et se lancer dans une guerre dont on ne peut pas prévoir les suites?.. A mon âge... épuisé, fatigué, malade... comme je le suis... car jamais, je crois, je n'ai plus souffert qu'aujourd'hui...

HENRI. Mon pauvre oncle!..

WALPOLE. Et Neuboroug... Neuboroug qui n'est pas là... j'ai la fièvre... j'ai la poitrine en feu...

HENRI. Calmez-vous, de grâce!.. prenez quelque repos.

WALPOLE. Du repos... est-ce que je le peux?.. Ils ne veulent pas de ma démission! ils ne seront satisfaits que quand ils m'auront tué, que quand je serai mort comme un esclave, comme un condamné, au banc où ils m'ont attaché!

SCÈNE XII.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, *accourant*. Ah! mon ami...,

WALPOLE. Qu'as-tu donc?

NEUBOROUG. Laisse-moi reprendre mes idées, et surtout reprendre haleine! Au moment où je sortais de ta salle à manger par la porte qui donne sur le parc, je me trouve face à face avec Sa Majesté qui me dit : « Monsieur Neuboroug, je serais enchanté de vous parler; » et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, il me prend le bras, et nous voilà avec ce bon roi, nous promenant bras dessus, bras dessous... sans façons, sans cérémonie, tout à fait à notre aise... excepté que j'étais un peu troublé, parce qu'un roi qui vous donne le bras... cela fait toujours...

MARGUERITE. Quoi donc?

NEUBOROUG, *à Marguerite*. Cela fait, mon enfant, que c'est très-honorable. Il est fâcheux seulement qu'il n'y eût là personne... parce que mes confrères, qui sont souvent si fiers et si importants, auraient vu que pour la première fois que je viens à la cour... (*A Walpole.*) Enfin, et pour revenir à toi, le roi m'a d'abord parlé de mon élection; et quand il a su que mon intention était de refuser..., — Je ne le veux pas, s'est-il écrié, je ne le veux pas! Il nous faut à la Chambre des gens de talent, et surtout d'honnêtes gens... A ce double titre... vous resterez... je l'exige... pour moi et pour vous... car un ami de Walpole peut arriver à tout, peut tout obtenir de moi. A ce mot, il m'est arrivé une inspiration, une idée d'en haut!.. celle de m'immoler pour toi... Eh bien! sire, lui ai-je dit, vous le voulez... j'accepte... mais en revanche, j'implore une faveur de Votre Majesté. — Laquelle? parlez! — Et alors, soit que l'amitié m'inspirât, soit déjà que je me crusse à la tribune, j'ai été content de moi, j'ai été éloquent... je lui ai peint avec chaleur mes craintes, mes inquiétudes sur l'état de ta santé... je l'ai vu ému... entraîné, et je me suis écrié : Puisque vous l'aimez ce fidèle serviteur, vous ne voudrez pas l'immoler; vous ne voudrez pas sa mort; je vous réponds, moi, médecin, qu'il y va de sa vie!.. Oui, mon ami, je l'ai dit, il y va de sa vie, s'il ne quitte pas les affaires, si vous n'acceptez pas la démission qu'il vous a offerte depuis si longtemps!

WALPOLE, *avec anxiété*. Eh bien!.. eh bien!.. le roi a refusé?

NEUBOROUG, *avec enthousiasme*. Du tout!.. il consent...

WALPOLE, *stupéfait*. Que dis-tu?..

NEUBOROUG, *tirant un papier de sa poche*. Tiens! lis!.. écrit de sa main royale!

WALPOLE, *prenant le papier avec émotion. Lisant.* « Vous le voulez, vos amis le veulent, il y « va, dit-on, de votre santé et de votre existence, « j'accepte à regret la démission que vous « m'offrez. »

NEUBOROUG ET HENRI. Quel bonheur!

WALPOLE, *continuant de lire*. « Je n'y mets « qu'une condition, c'est qu'avant de vous re- « tirer, vous me désignerez vous-même votre « successeur et formerez le nouveau ministère « qui doit vous succéder. » Ah! je ne sais ce que j'éprouve.

HENRI. Le saisissement...

NEUBOROUG. La surprise...

WALPOLE. Oui, la joie... une joie imprévue... Me voilà donc libre... me voilà heureux!.. cela produit un singulier effet...

NEUBOROUG. Quand on n'en a pas l'habitude... et j'ai eu tort de t'annoncer ainsi sans ménagements... sans préparations... que veux-tu, j'étais si enchanté!.. mais ce ne sera rien... mon ami, ce ne sera rien!.. la joie n'a jamais fait de mal... et j'espère que tu es content... que tu me remercies...

WALPOLE. Oui, mon ami... oui, certainement... mais tu es sûr que le roi ne m'en voudra pas?..

NEUBOROUG. En aucune façon... puisqu'il te charge de nommer ton successeur et de former toi-même le nouveau ministère.

WALPOLE. C'est vrai!

NEUBOROUG. Nous pouvons maintenant nous renfermer dans ta résidence de Strawberry-Hill, rêver sous ses beaux ombrages, au bord de ses eaux jaillissantes..... Nous pouvons partir sur-le-champ.....

WALPOLE. Pas aujourd'hui! Il y a conseil...

NEUBOROUG. Tu n'y as plus que faire... tu n'as plus de conseil, plus d'ennui.

WALPOLE. Ah! oui, c'est vrai!.. Henri, tu diras alors à l'envoyé de Hanovre, à qui je n'avais pu donner audience, que je suis prêt à le recevoir... je l'attendrai.

NEUBOROUG. Mais ça ne te regarde plus... tu n'as plus besoin de t'inquiéter de cela... ta matinée est libre...

WALPOLE. C'est vrai! tu as raison!.. Alors, qu'est-ce que je vais faire?..

NEUBOROUG. Déjeuner d'abord... c'est l'essentiel.

WALPOLE. Ah ! c'est que je n'ai plus faim ! (*Un domestique entre et remet une lettre à Henri.*)

NEUBOROUG. Voilà... ce que c'est que d'attendre trop longtemps. (*Au domestique qui vient de remettre la lettre à Henri.*) Faites servir votre maître! (*A Walpole, qui fait un geste d'impatience.*) Oui, mon ami, quand tu devrais te forcer un peu...

HENRI, *qui a décacheté la lettre, bas, à Marguerite.* C'est d'elle! (*Lisant.*) « D'importants « événements se préparent ; il faut que je vous « voie aujourd'hui, à trois heures, dans la « grande galerie. » (*Avec joie.*) Un rendez-vous !

MARGUERITE, *à part.* O ciel!

WALPOLE, *vivement.* Qu'est-ce que c'est? une lettre? c'est du roi!

HENRI. Non, mon oncle...

NEUBOROUG, *entraînant Walpole.* Du roi ou d'un autre, qu'importe?.. Au diable maintenant les affaires sérieuses... il ne faut plus penser qu'au plaisir et à la joie ; (*A Marguerite qui essuie une larme.*) n'est-ce pas, ma fille?..

HENRI, *à Marguerite.* Ah! j'ai maintenant de l'espoir.

MARGUERITE, *à part.* Et moi je n'en ai plus. (*Walpole, Neuboroug et Marguerite sortent par la porte à gauche, et Henri par la porte du fond.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIÈRE.

WALPOLE, *entre en lisant avec agitation des lettres qu'il tient à la main; puis il s'assied sur le fauteuil à droite.* NEUBOROUG, *entrant par le fond.*

NEUBOROUG, *l'apercevant.* C'est lui! (*S'approchant de Walpole sans que celui-ci sorte de sa rêverie, et lui frappant sur l'épaule.*) Robert!..

WALPOLE, *levant la tête.* Qu'est-ce donc?.. Ah!.. c'est toi!..

NEUBOROUG. A la bonne heure, au moins! te voilà dans un bon fauteuil, à te reposer et à ne rien faire! Tu commences enfin à jouir de toi-même! à être tranquille!

WALPOLE, *avec impatience.* Oui, mon ami!..

NEUBOROUG. Aussi je suis fâché de te rappeler aux affaires... mais ce sera pour la dernière fois... Le roi t'attendra vers deux heures dans son cabinet!

WALPOLE. Le roi!.. tu l'as vu?

NEUBOROUG. A l'instant!

WALPOLE. Tu ne le quittes donc plus?

NEUBOROUG. Dans ton intérêt!. Il voulait savoir de tes nouvelles!.. et il m'a reçu!.. j'en suis encore tout ému!.. Il m'a parlé de ma position actuelle, de mon avenir, de ma fille... Il m'a répété : Un ami de Walpole peut arriver à tout... Enfin, de ces phrases qui signifient : Demandez-moi quelque chose... Mais tu sens bien... que moi... D'ailleurs, qu'est-ce que je lui aurais demandé?.. je n'en sais rien... Aussi je ne lui ai parlé que de toi, de la joie avec laquelle tu avais reçu sa lettre, de ta reconnaissance, et enfin de ta santé qui est déjà meilleure!

WALPOLE, *qui l'a écouté avec impatience.* Eh! morbleu!.. de quoi te mêles-tu? tu as eu tort... (*Il se lève.*)

NEUBOROUG. Moi!.. et pourquoi?..

WALPOLE. Parce que je souffre... parce que je me porte très-mal...

NEUBOROUG, *lui prenant le pouls.* C'est vrai!.. Il y a toujours là des symptômes d'irritation et de fièvre nerveuse... Cela m'étonne.

WALPOLE. Et le moyen qu'il en soit autrement... au milieu des tracas, des allées et venues, des intrigues qui m'assaillent de tous côtés!.. Déjà, et je ne sais comment, car c'était un secret entre nous, le bruit de ma démission s'est répandu... (*Montrant les lettres qu'il tient.*) et c'est à qui, amis ou ennemis, viendra me demander ma protection pour obtenir de moi vivant un lambeau de mon héritage.

NEUBOROUG. Que t'importe?..

WALPOLE. Ce qu'il m'importe?.. Encore faut-il avoir sa tête... son jugement... pour ne pas se laisser influencer dans son choix... car déjà le comte de Sunderland croit triompher... Tu vois bien que sa fille avait raison ce matin... Il y a entre elle et tel grand personnage des intelligences dont j'ai acquis la preuve, et l'on ne m'ôtera pas de l'idée qu'elle croit m'avoir renversé!

NEUBOROUG, *riant.* Y penses-tu?.. celui qui t'a renversé, c'est moi... c'est ton ami... tout le monde le sait... c'est la volonté de ton médecin... ou plutôt la tienne. (*Lui prenant la main.*) Et tu as bien fait... je te l'atteste... Aussi, comme je te l'ai dit, le roi t'attend dans son cabinet pour causer de ton successeur et avoir là-dessus tes idées...

WALPOLE. Des idées... des idées... crois-tu que j'en aie? il faut le temps...

NEUBOROUG. Le pays cependant ne peut pas marcher comme ça sans ministres; il n'aurait qu'à s'y habituer, vois ce que cela deviendrait!..

WALPOLE. Je le sais bien... mais, obligé de combiner à la hâte, de recomposer ce ministère, de nommer, pour contenter le roi, sept ou huit personnes qui lui plaisent... crois-tu que ce soit facile... et où les trouver?

NEUBOROUG. Bah!.. en cherchant bien!

WALPOLE, *avec impatience*. J'ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait se charger d'un fardeau pareil!

NEUBOROUG. Il y aura des gens qui se dévoueront.

WALPOLE, *avec impatience*. Et lesquels?.. Est-ce toi?

NEUBOROUG, *se récriant*. Moi!.. y penses-tu? Moi te remplacer et être premier ministre! est-ce que c'est possible?.. Par exemple, je ne dis pas... s'il y avait quelque emploi modeste, quelque place obscure... dans les premiers rangs... je pourrais aussi bien que tout autre...

WALPOLE. Toi, Williams! te lancer dans l'administration! toi, un médecin!

NEUBOROUG. D'abord, je ne suis pas médecin... je suis député! et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'occupe des affaires publiques... Tout le monde s'en occupe en Angleterre, et j'ai fait mes preuves!

WALPOLE. Par tes écrits... sans contredit! mais n'ayant encore exercé aucun emploi...

NEUBOROUG. Raison de plus! pas d'antécédents, pas de système arrêté, ça peut aller à tout ce qu'on voudra! Après cela, je ne suis pas exigeant, je ne tiens pas à briller; au contraire! Il y a, pour commencer, de petits ministères sans conséquence que tout le monde peut occuper et qui ne vous obligent à rien... qu'à résidence! voilà ce qu'il me faut, ou même moins encore!..

WALPOLE. Mais tes forces, ta santé..

NEUBOROUG. Je me porte bien, et puis, en cas de danger... je saurais mieux que personne les moyens de...

WALPOLE. Sans contredit... mais ton repos, mon ami, ta tranquillité..

NEUBOROUG. On se sacrifie... pendant quelques années... c'est trois ou quatre ans de courage..... et puis, quand on a fait ses affaires, on prend sa retraite... une bonne retraite..... quelque place inamovible où l'on soit tranquille...

WALPOLE, *d'un air railleur*. A merveille! des places, des titres... toi qui hier encore...

NEUBOROUG. Mon Dieu!.. je devine ce que tu vas me dire!.. ce serait bon, si j'étais ambitieux..... mais je ne le suis pas!.. je ne m'échauffe pas... je ne me monte pas la tête, je ne tiens pas aux titres... aux dignités... je les méprise autant que toi... aussi, mon ami, ce que j'en fais n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, c'est pour son établissement... parce que la fille d'un homme en place, cela se marie toujours... Après cela, je te le jure bien... je m'en vais... je me retire,.. dans la terre de mon gendre... ou je reviens à mes malades... qui auront profité de mon absence pour vieillir. Ceux-là du moins béniront mon administration, et je tâcherai qu'ils ne soient pas les seuls... Voilà mes plans, mes projets, et maintenant qu'as-tu à répondre?

WALPOLE. Rien, mon ami... je parlerai de cela à Sa Majesté qui ne demandera pas mieux! On pourra te placer parmi les lords de la trésorerie ou de l'amirauté, ou dans les conseillers du roi!

NEUBOROUG, *prêt à partir*. Tout ce qui te plaira... mais du silence! que cela reste entre nous! (*Revenant.*) Par exemple, tu pourrais peut-être, et comme une indiscrétion qui viendrait de toi, laisser deviner au roi que je suis l'auteur des *Lettres irlandaises*.

WALPOLE. Et l'anonyme que tu voulais garder, et ta modestie...

NEUBOROUG. Je n'en ai plus besoin, puisque je vais être en place... du reste, ce que je te dis là...

WALPOLE. Sois tranquille!.. mais laisse-moi, car je n'ai encore rien d'arrêté, et si le roi m'attend...

NEUBOROUG. Oui, mon ami, je te laisse et je compte sur toi.

WALPOLE. Et tu fais bien! (*Neuboroug sort.*)

SCÈNE II.

WALPOLE, *seul*. Et lui aussi... lui aussi... ambitieux comme les autres! ils le sont tous! et je ne les comprends pas... c'est donc un vertige... un délire, une fièvre qui les saisit. Celui-là du moins ne s'aveugle pas, il se rend justice, il comprend qu'il ne peut me succéder... mais les autres... quel spectacle!.. quel tableau! Ce portefeuille qui n'est pas encore échappé de ma main, ils se le disputent déjà! Ah! cela me fait mal!.. c'est hideux à voir et j'en rougis pour l'espèce humaine... Cependant le roi l'exige et veut que je lui désigne mon successeur!.. il faut se prononcer!.. il faut que ce soit moi-même qui le porte au pouvoir, qui lui serve de marchepied!... Qui choisir, mon Dieu?.... le comte de Sunderland?.... c'est

celui-là que le roi désirerait... et moi aussi... car il est incapable, et à coup sûr il ne me ferait pas oublier... mais à cause de sa fille qui voulait me renverser... jamais!.. jamais!.. on croirait qu'elle a réussi! Bolingbroke... mon ancien antagoniste, homme de tête et de talent?.. mais il reviendrait avec un système opposé au mien, et détruirait ce que j'ai fait. Stanhope, qui est maintenant pour moi, qui est de mon parti ?.. mais il profiterait de mes idées... il recueillerait ce que j'ai semé... et sans se donner de peine... il irait plus loin peut-être... Qui donc choisir?.. lord Carteret?.. un brouillon qui ne veut que la guerre... lord North? qui n'entend rien au commerce... (*S'arrêtant.*) Eh mais!.. (*Souriant.*) ce Neuboroug, qui me parlait tout à l'heure et qui, porté par l'opposition, pourrait donner lieu à une combinaison nouvelle... un honnête homme d'ailleurs... et qui ne serait pas dangereux... un homme de talent, un publiciste distingué, l'auteur des *Lettres irlandaises*. Oui... mais autre chose est de tenir la plume ou le gouvernail; autre chose est d'écrire ou d'agir! Neuboroug n'a ni l'habitude ni l'expérience des affaires... et puis le plus terrible, c'est que ni lui ni les autres n'ont le tact, l'instinct, le coup d'œil nécessaires!.. aucun d'eux n'a... ce qui ne se donne pas, ce qui est indispensable... ce que j'ai en un mot... et parmi tout ce monde-là, je ne vois encore que moi! mais moi... c'est fini... je m'en vais... je me retire! (*Il va s'asseoir sur le fauteuil à droite, près de la table.*)

SCÈNE III.

WALPOLE, LORD HENRI.

HENRI, *à part*. A trois heures... dans la grande galerie... c'est ici!

WALPOLE, *l'apercevant*. Ah! te voilà!

HENRI. Ciel! mon oncle!

WALPOLE. Viens, mon ami, viens à mon aide, viens me conseiller!..

HENRI. Qu'y a-t-il donc? qui vous tourmente encore?

WALPOLE. Cette obligation que m'a imposée le roi de lui désigner mon successeur. Je suis là... je cherche... je ne sais que résoudre! moi d'abord je les prendrais tous... mais encore faut-il répondre à la confiance du roi, et laisser le pouvoir en des mains qui en soient dignes.

HENRI. Il y a, grâce au ciel, dans notre pays tant de gens de mérite!

WALPOLE, *avec ironie*. Tu crois cela!.. dis-moi donc lesquels?

HENRI, *regardant autour de lui avec inquiétude*. Vous les connaissez mieux que moi!.. mais, à parler franchement, un tel choix entraîne après lui une responsabilité dont à votre place je craindrais les chances.

WALPOLE. Voilà justement ce qui m'inquiète... me tourmente...

HENRI. Eh bien! alors, pourquoi accepter? refusez un pareil honneur, et que le souverain s'adresse...

WALPOLE. A qui?

HENRI. Au pays lui-même! il connaît mieux que personne ses véritables intérêts; et le ministre qu'il lui faut, qui lui convient, il le désignera par ses votes. Laissez-le faire et ne vous en inquiétez pas plus que moi!

WALPOLE, *se levant*. Quoi! vraiment, cela ne te tourmente point?

HENRI. En aucune façon.

WALPOLE, *lentement, et s'appuyant sur son épaule*. Comment... ce pouvoir qui est en mes mains et dont je peux disposer... cela ne te donne pas à rêver... cela ne fait pas naître en toi quelque idée... quelque espérance?..

HENRI. Aucune!.. je ne désire rien, vous le savez... (*Regardant toujours.*) ou du moins mes vœux ne sont pas là!

WALPOLE. Mais enfin... tu es mon ami, mon neveu... presque mon fils... et cette puissance souveraine... cette place si brillante que tout le monde envie... si je te l'offrais!..

HENRI. Je la refuserais!

WALPOLE, *après un instant de silence*. Voilà l'homme qu'il nous faut! honneur... esprit, talents, tout chez lui se trouve réuni!.. et puis enfin un autre moi-même!.. et je ne sais pas comment j'hésitais, comment j'allais chercher ailleurs un mérite que j'ai là, chez moi... dans ma famille.

HENRI. Je vous remercie, mon oncle .. et qu'une telle pensée vous soit seulement venue... c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre fier toute ma vie... mais je vous l'ai dit... je ne puis accepter...

WALPOLE. Et pour quelles raisons?

HENRI, *de même, et avec impatience*. Ni mon caractère ni mes goûts ne me le permettent!.. je ne pourrais jamais supporter ce fardeau des affaires, trop pesant pour ma jeunesse et mon inexpérience.

WALPOLE, *avec joie*. Il n'y a pas de mal, mon garçon, il n'y a pas de mal à cela... ne suis-je pas là? tu n'auras rien à faire... je t'aiderai... je continuerai... sous ton nom.

HENRI. C'est me combler de vos bontés... mais...

WALPOLE. Tu feras ce que tu voudras... ce n'est

plus moi, c'est le roi qui se chargera de vaincre tes scrupules... il me demande un successeur... je cours lui désigner le plus capable, le plus digne, celui que j'aime... que je préfère à tous.

HENRI. Mais, mon oncle... (*Apercevant Cécile.*) Dieu ! c'est elle !..

WALPOLE. La comtesse de Sunderland !.. elle vient à propos; tu peux lui annoncer cette nouvelle, je serai enchanté que Madame soit la première à l'apprendre !.. Adieu, je passe chez le roi qui m'attend. (*Il salue Cécile, et sort en serrant la main de Henri.*)

SCÈNE IV.

CÉCILE, HENRI.

HENRI. Il s'éloigne !.. je tremblais que votre arrivée ne lui donnât quelques soupçons... auxquels, par bonheur, il n'a pas en ce moment le loisir de s'arrêter.

CÉCILE. En effet... quelque grand projet l'occupe, et cette nouvelle qu'il vous chargeait tout haut de m'apprendre... cache à coup sûr quelque mystère qu'il veut que j'ignore...

HENRI. Aucun !.. il n'y a point de secret... moi, d'ailleurs, en aurais-je pour vous ?.. Sa santé l'oblige à donner sa démission... à quitter le ministère...

CÉCILE. Je le sais !..

HENRI. Et il voulait m'y nommer à sa place.

CÉCILE. Est-il possible !.. vous, Henri, vous premier ministre... Eh bien ! c'est ce que je voulais faire !

HENRI. Dites-vous vrai ?

CÉCILE. Je voulais vous voir pour m'entendre avec vous, pour vous faire part de mes projets, de mes espérances, pour assurer enfin un triomphe où je voyais tant d'obstacles... et que j'étais loin de croire si facile.

HENRI. Et moi je ne puis en revenir encore !.. vous aviez tant d'ambition pour moi... qui en ai si peu ?..

CÉCILE. Que dites-vous ?..

HENRI. Que je ne veux pas d'un pareil titre... je l'ai déjà refusé !.. je le refuserais encore, quand le roi lui-même me presserait de l'accepter !..

CÉCILE. Mais vous n'y pensez pas !..

HENRI. Et pourquoi donc ? Vous savez les vœux que je forme ! vous savez de qui dépend mon bonheur... et si je suis venu ici ému et tremblant... si en vous attendant à ce rendez-vous mon cœur battait avec tant de violence, croyez-vous que ce fût dans la crainte de ne pas obtenir un vain titre... une place, des honneurs !.. Ah ! je tremblais de perdre un trésor bien plus cher, car je savais que j'allais vous voir pour la dernière fois peut-être !..

CÉCILE. Et comment cela ?

HENRI. Il faut que mon sort se décide ! il faut que vous parliez... fût-ce pour m'ôter tout espoir... et vous aurez cette franchise... Un amour comme le mien est trop vrai... trop sincère, pour ne pas désarmer la coquetterie la plus cruelle, et je vous aime tant, Cécile, que je mérite au moins l'honneur d'un refus.

CÉCILE. Quoi ! vous pourriez penser...

HENRI. Je vous ai dit : Je vous aime !.. et sans répondre à mon amour, mais aussi sans le repousser, je vous ai vue tremblante... agitée... comme en ce moment... Eh bien ! répondez : Voulez-vous être à moi ?.. J'irai demander votre main à votre père... à la reine... au roi lui-même...

CÉCILE, *effrayée.* Ah ! gardez-vous-en bien !..

HENRI. Vous me le défendez, et pourquoi ? je veux le savoir ! craignez-vous que le sang de Churchill ne puisse s'allier au nôtre ?.. Craignez-vous que votre aïeule, que le comte de Sunderland son gendre, ne s'offensent de ma demande ?

CÉCILE. Non, Milord !.. Ils s'en tiendraient honorés... ce n'est pas d'eux que viendrait le refus.

HENRI. Et de qui donc ? parlez, de grâce !

CÉCILE. Eh bien !.. eh bien !.. de moi !.. de moi seule !

HENRI. Ah ! voilà donc la vérité !.. c'est que vous ne m'aimez pas... c'est que vous ne m'avez jamais aimé !.. c'est que vous vous faisiez un jeu de mes tourments ! et vous osez en convenir... et voilà donc, en vous quittant pour jamais, l'idée qu'il me faut emporter de vous... de vous que j'aimais tant, et qu'à présent...

CÉCILE. Ah ! n'achevez pas ! Milord, n'achevez pas de m'accabler... vous ne savez pas... vous ne saurez jamais à quel point je suis malheureuse !.. Accusez-moi de ruse, de coquetterie, ne me revoyez plus... vous aurez raison... j'ai mérité vos reproches... non pas tous, cependant... car cette femme que vous traitez en ennemie, que vous accusez de fausseté, vous cachait ses desseins... il est vrai... mais ses desseins les plus secrets n'avaient pour but que votre gloire et votre fortune. Persuadée, et je m'abusais, je le vois, que l'ambition de Walpole cherchait à vous éloigner du pouvoir, tous mes soins, à moi, tendaient à vous en rapprocher, et le crédit de mon père, la faveur des miens, celle dont je jouissais auprès de la

reine, tout devait vous servir et vous porter à ce rang suprême que je rêvais pour vous... c'était mon ambition à moi... et je me disais : Quand il sera au faîte des honneurs... quand rien ne manquera à sa gloire et à sa puissance, alors seulement il saura que j'y ai contribué... que j'en fus la cause première... que j'ai pu renoncer à lui, mais non à son bonheur... et peut-être donnera-t-il une larme à mon souvenir... en se disant : Elle m'aimait tant !..

HENRI. Vous m'aimez !.. vous !

CÉCILE, *avec douleur*. Ah !.. il en doute encore !..

HENRI. Pourquoi alors refuser l'offre de ma main ?..

CÉCILE. Moi, votre femme !.. savez-vous, Henri, qu'un tel sort comblerait tous mes vœux ?.. On doit être si heureuse et si fière de porter le nom de celui qu'on aime, de dire : Sa gloire est la mienne et ses succès sont les miens ! et pour refuser un tel bonheur quand il vous est offert, ne faut-il pas bien de la force d'âme.. ne faut-il pas là... (*Montrant son cœur.*) bien du courage... (*Avec égarement.*) ou plutôt bien de l'amour !

HENRI. O ciel !.. achevez !..

CÉCILE. Eh bien ! oui... mon trouble... mon émotion... tout doit vous dire en ce moment qu'il est un secret... que je dois taire... que je ne puis révéler sans vous perdre... et maintenant... voudrez-vous encore l'exiger ?

HENRI. Non... je ne demande plus rien ! je crois en vous, je crois en votre tendresse...

CÉCILE. Eh bien ! s'il est vrai... j'en veux une preuve, une seule !

HENRI. Parlez ! et je jure d'obéir à l'instant !

CÉCILE. Eh bien ! acceptez le pouvoir qu'on vous offre !.. Votre mérite, vos talents vous appellent au premier rang ! montez-y, remplissez votre destinée... prouvez qu'un tel fardeau n'est pas au-dessus de vos forces... et que, vous voyant plus grand encore que votre fortune, l'Angleterre un jour vous honore et vous admire... Voilà, Henri, la seule preuve d'amour que j'exige de vous !

HENRI. Et comment résister à cette voix qui m'élève au-dessus de moi-même ?..

CÉCILE. C'est bien... c'est bien... vous acceptez ! c'est tout ce que je demandais, et quel que soit maintenant mon sort... adieu !.. adieu !.. qu'on ne nous surprenne pas ensemble... A vous... à vous... désormais, et ce soir, au cercle de la reine ! (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE V.

HENRI, *seul*. A vous !.. à vous désormais !.. Ah ! je ne puis le croire encore !.. tout ce que je viens d'entendre a laissé en mon âme un trouble... une émotion qui me laissent à peine l'usage de mes sens... et de ma raison... Elle m'aime !.. elle est à moi... c'est là tout ce que je sais... c'est là tout ce que mon cœur me rappelle... (*Avec regret.*) Mon oncle... et le roi... quel malheur ! j'avais tant besoin de rester seul avec elle et avec son souvenir...

SCÈNE VI.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE. Oui, sire, je vous ai expliqué les motifs d'un tel choix, et puisque Votre Majesté les approuve, voici mon neveu que je vous présente ! un loyal gentilhomme tout dévoué à la personne du roi et au service du pays !..

HENRI. Sire !..

WALPOLE. J'ai fait part de tes craintes, de tes hésitations... à Sa Majesté, qui, grâce au ciel, n'en a tenu compte...

HENRI. J'ai dû, avec raison, me défier de moi-même et de mes forces... mais dès que Votre Majesté l'exige, je sais quel est mon devoir...

WALPOLE, *avec joie*. Il accepte !..

GEORGE. A la bonne heure !..

WALPOLE, *avec moins de joie*. Il accepte !.. il est bien jeune encore... il a peu d'expérience... mais je serai là.

HENRI. J'y compte bien !

GEORGE. Pourquoi d'ailleurs exclure les jeunes gens des affaires ? c'est un tort selon moi !.. Ils ont cette chaleur d'imagination qui enfante les idées grandes et généreuses ; ils ont l'ardeur qui entreprend, l'activité qui exécute ; et les défauts même qu'on leur reproche, cette loyauté, cette franchise dont s'effraient les vieux diplomates, me semblent à moi des qualités ! Le moyen d'être adroit maintenant, est peut-être de dire la vérité.

WALPOLE. C'est juste ! on ne la croirait pas ! et sous ce rapport, mon neveu est d'une adresse à déjouer toutes les chancelleries d'Europe... Heureusement je serai là... pour le rappeler de temps en temps aux bons et anciens usages...

GEORGE. Vous le mettrez au fait de nos relations avec les puissances...

WALPOLE. Oui, sire... ce qni demandera quelque temps... mais d'ici là, cela me regarde.

GEORGE. Il faudra qu'il connaisse notre situation intérieure... les ordres à donner en Écosse.

WALPOLE. Oui, sire... que cela ne l'inquiète pas... je m'en charge.

GEORGE. Quant aux derniers changements dans l'administration...

WALPOLE. Qu'il soit tranquille... c'est mon affaire...

GEORGE. Et pour les autres membres du conseil qu'il nous reste à nommer...

WALPOLE. Je l'ai déjà fait... c'est comme s'il gouvernait déjà... et dès aujourd'hui, il peut entrer en fonctions... Je cours chercher le portefeuille qu'il doit tenir de Votre Majesté... tout le travail y est préparé, disposé... Ce sera toujours ainsi... et demain, quand il sera au pouvoir, il n'aura plus qu'à donner...

GEORGE. Quoi donc?

WALPOLE. Sa signature!.. Je reviens à l'instant retrouver Sa Majesté (*Saluant Henri.*) et Son Excellence! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, GEORGE.

GEORGE. Voilà votre oncle libre enfin, et bien heureux, à ce que je vois.

HENRI, *qui pendant toute la fin de la scène précédente est resté plongé dans ses réflexions.* Pardon, sire, Votre Majesté a daigné m'adresser la parole...

GEORGE, *souriant.* Je vois que mon nouveau ministre est sujet aux distractions... il n'y a pas de mal... cela passe souvent, dans les affaires, pour de la gravité ou de la profondeur... Je disais que Walpole est enchanté de vous... car il craignait d'abord un refus... il me l'avait formellement annoncé!

HENRI. C'est vrai, sire, j'y étais décidé, je me l'étais bien promis!

GEORGE. Quoi! sincèrement vous aviez l'intention de résister aux désirs de votre oncle... aux volontés de votre roi... Ce projet se rattachait-il à des considérations d'État?

HENRI. Non, sire!..

GEORGE. A quelque système que depuis vous avez abandonné?

HENRI. Non, sire... et je demanderai à Votre Majesté la permission de ne pas lui faire connaître les motifs qui m'ont déterminé!

GEORGE. Et pourquoi donc?

HENRI. Ils lui paraîtraient peut-être peu dignes de la gravité qu'elle a droit d'attendre de son ministre.

GEORGE. Eh! mon Dieu, détrompez-vous! la gravité m'ennuie à périr, et je suis trop heureux d'y faire trêve; ainsi donc... parlez sans crainte.

HENRI. Eh bien! sire, j'en conviens, je voulais d'abord refuser... mais une personne qui a tout pouvoir sur moi a éveillé dans mon cœur des sentiments d'ambition et de gloire qui ont triomphé de mes craintes et m'ont décidé à accepter.

GEORGE, *souriant.* De l'air dont vous dites cela... je parie que cette personne-là est une femme!..

HENRI. C'est vrai!

GEORGE, *souriant.* Je l'avais deviné. Vous comprenez qu'avec votre oncle, je ne pouvais parler que d'affaires d'État; la sévérité de son âge et de son caractère... Et puis, c'est le champion de la reine... son défenseur! il lui est tout dévoué... et moi aussi! car je l'aime et la respecte avant tout; mais à la moindre confidence il se serait cru, en sujet fidèle, obligé à des sermons, à des remontrances... c'est gênant... c'est ennuyeux... tandis qu'entre nous... (*Souriant.*)

HENRI, *avec respect et étonnement.* Qui, moi, sire?..

GEORGE, *avec bonté.* Croyez-vous donc qu'un roi ne puisse jamais descendre des hauteurs de la politique ou de l'étiquette?.. Croyez-vous donc que souvent, au fond du cœur, il ne désire pas un ami à qui il puisse confier ses peines?..

HENRI. Que dites-vous?

GEORGE, *soupirant.* Que moi aussi... mon cher Henri, j'aurais peut-être là (*Montrant son cœur.*) plus d'un chagrin... (*Avec bonté.*) Mais il s'agit de vous! je vois que vous aimez... que vous êtes amoureux...

HENRI. A en perdre la tête.

GEORGE, *gaiement.* Je conçois cela... et vous êtes heureux?..

HENRI. Hélas! non!.. elle m'aime... elle me le dit... et elle refuse ma main.

GEORGE, *de même.* Ce n'est pas possible.

HENRI. Elle refuse d'être à moi!

GEORGE, *avec abandon.* Eh bien! moi, c'est tout le contraire...

HENRI. En vérité!..

GEORGE, *vivement.* C'est comme je vous le dis!.. Et voyez donc désormais quelle existence, quel bonheur sera le nôtre... Nous nous délasserons des affaires publiques en parlant de nos cha-

grins... ce sera délicieux... Moi qui redoutais l'heure du conseil, je la verrai arriver maintenant avec plaisir.

HENRI. Et moi qui tremblais d'être ministre!..

GEORGE. Vous voyez bien que ce n'est rien!.. le tout est de s'entendre... (*Lui prenant la main.*) et nous nous entendons déjà... nous nous comprenons à merveille... (*A demi-voix.*) Dites-moi, Henri...

HENRI. C'est mon oncle!..

GEORGE, *à part.* Quel ennui!.. (*Bas, à Henri.*) Silence devant lui!

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE, *tenant un portefeuille qu'il pose sur la table et en tirant un papier.* Voici les affaires dont il est urgent que Votre Majesté lui donne d'abord connaissance... c'est relatif à l'Espagne...

GEORGE, *prenant le papier.* C'est bien... nous en parlerons!.. mais pas aujourd'hui... pas ce matin!.. Je dois sortir à cheval avec la reine... (*Bas, à Henri.*) Elle l'a voulu!

HENRI. Me sera-t-il permis d'accompagner Leurs Majestés?..

GEORGE. Certainement... c'est avec grand plaisir que je vous verrai à cette promenade... (*A Walpole.*) Au fait, c'est charmant... un jeune ministre... ça monte à cheval!.. (*A Henri.*) Nous ne pourrons pas causer... la reine sera là... mais cela se retrouvera... (*A voix basse.*) Il y a bal ce soir à la cour... vous y viendrez...

HENRI, *de même.* Oui, sire!.. je n'ai garde d'y manquer!

WALPOLE, *à part.* Qu'ont-ils donc à se dire ainsi à voix basse?.. (*Haut.*) Puisque Votre Majesté ne s'occupe point de ces papiers, je les lui redemanderai...

GEORGE, *les donnant à Henri.* C'est lui que cela regarde!.. Tenez, Henri, voyez... examinez, et faites-moi un rapport sur cette question...

WALPOLE. Qui est importante! car il s'agit ici de la paix ou de la guerre...

HENRI. Je ne cache pas à Votre Majesté que je tiens à venger les injures faites au pavillon national... ce fut toujours mon avis...

WALPOLE. Oui, quand tu n'étais pas ministre; c'étaient alors des idées de jeune homme... des idées chevaleresques... mais maintenant...

HENRI. Maintenant, mon oncle, cela me semble un devoir; telle est du moins mon opinion.....

WALPOLE. Ce n'est pas la mienne... avant tout, l'intérêt des finances...

HENRI. Avant tout, l'honneur du pays...

WALPOLE. Et je soutiens, moi...

GEORGE, *à Walpole, et montrant Henri.* Permettez... cela le regarde... c'est lui qui est responsable...

HENRI. Pardonnez, mon oncle, d'être d'un avis différent du vôtre... mais ne me condamnez pas sans me juger... j'expliquerai, je développerai les motifs de mon opinion dans ce rapport que Sa Majesté veut bien me demander et que je vous soumettrai d'abord...

GEORGE. Comme vous voudrez... ou que vous me remettrez à moi-même tout uniment... car entre nous point de gène, point d'étiquette... Que ce ne soit point le prince et le ministre, mais seulement deux amis; et cette amitié que je vous offre... (*Lui tendant la main.*) l'acceptez-vous, Henri?

HENRI, *s'inclinant.* Ah! sire!.. c'est à mon oncle que je dois tant de bonheur! combien je l'en remercie!

GEORGE. Et moi plus encore!.. (*A Walpole.*) car voilà le ministre qu'il me fallait!

WALPOLE. Vraiment!

GEORGE. Oui! nous venons de causer ensemble, et vous aviez raison de me le vanter! Tout en lui se trouve réuni : capacité, talents, connaissance des affaires... (*A Henri.*) Et quant à celle dont je vous parlais, et que je recommande à votre discrétion...

WALPOLE. Laquelle?.. de quoi s'agit-il?

GEORGE. Rien!.. c'est entre nous... (*A Henri.*) Vous avez, dit-on, à quelques lieues de Londres, une villa italienne, une campagne charmante?..

HENRI. Une maison de garçon...

GEORGE. Demain j'irai vous y demander à déjeuner, nous y causerons plus à l'aise qu'ici... (*A Walpole.*) Vous, mon cher Robert, et jusqu'à ce que tous nos arrangements soient pris, le plus grand silence avec tout le monde sur la nomination de votre neveu! (*Voyant entrer un page.*) Mais on nous attend!.. venez! venez! mon cher Henri! (*De loin, à Walpole, en s'en allant.*) Adieu! Milord!..

HENRI, *de même, et gaiement.* Adieu, mon oncle. (*Ils sortent tous deux*

SCÈNE IX.

WALPOLE, *se promenant d'un air morne et*

rêveur. Je suis enchanté!.. voilà mon neveu en faveur!.. le roi l'a déjà pris en amitié, et va demain déjeuner chez lui... (*S'arrêtant.*) Il n'est jamais venu déjeuner chez moi... Et puis cette affaire qui les occupe, et pour laquelle ma présence paraissait les gêner!.. Autrefois il n'avait pas de secret pour moi... Qui donc m'a ôté sa confiance? Qui m'a déjà desservi auprès de lui? Lord Henri... oh! non, je ne puis le croire... il est trop franc, trop loyal... il n'y a pas assez longtemps qu'il est aux affaires... Cependant il avait l'air d'être d'intelligence avec le roi, il a combattu devant lui mon opinion, il s'est montré mon adversaire... mon ennemi... et puis enfin ce déjeuner, il n'a rien dit... il a accepté!.. l'ingrat!.. lui qui me doit tout!..

SCÈNE X.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, *apercevant Neuboroug et lui prenant les mains.* Ah! te voilà, mon ami, mon seul ami!

NEUBOROUG. As-tu vu le roi?..

WALPOLE. Oui!..

NEUBOROUG. Je m'en suis douté... car je l'ai rencontré qui sortait d'ici... il m'a salué d'un air très-agréable en traversant la terrasse qui était encombrée de courtisans...

WALPOLE. Le roi n'était pas seul!..

NEUBOROUG. Non, il s'appuyait affectueusement sur le bras de lord Henri... et ils disaient tous: Ce Walpole est-il en faveur! il suffit d'être son neveu, son parent, pour être traité par le roi comme un membre de la famille royale. — Sa Majesté s'est alors approchée de la terrasse au bas de laquelle étaient rassemblés des gens du peuple et des matelots qui murmuraient à haute voix: La guerre! la guerre! guerre à l'Espagne! — Vous l'entendez, sire, s'est écrié lord Henri... — Eh bien! mon brave officier, a dit le roi en lui frappant sur l'épaule, nous la leur donnerons, n'est-il pas vrai?

WALPOLE. Il a dit cela?.. il l'a promis aussi formellement?..

NEUBOROUG. Tout haut, devant tout le monde! et alors de toutes parts ont retenti les cris de *Vive le roi!.. Vive Walpole!* parce qu'ils croient toujours que c'est toi qui restes au ministère... et moi je riais!.. Que les hommes sont singuliers et qu'il faut peu de chose pour les... Et dis-moi, tu as donc songé à moi?

WALPOLE. Oui, mon ami, oui, je t'ai mis sur une liste qui doit être soumise au roi et qu'il approuvera, j'en suis sûr...

NEUBOROUG. M'as-tu mis dans la trésorerie... ou dans l'amirauté?..

WALPOLE, *à demi-voix.* Eh! que dirais-tu s'il y avait moyen d'arriver plus haut? de parvenir peut-être jusqu'au premier rang?

NEUBOROUG. Non, non, ne me tente pas!.. tu sais que je n'ai pas d'ambition!.. Un petit ministère inoffensif, bien tranquille, bien modeste, où je sois comme à l'abri des affaires... voilà tout ce qu'il me faut!..

WALPOLE. Et pourquoi donc?.. tu ne te rends pas justice... N'as-tu pas des titres? et puis enfin, un homme mûr... raisonnable...

NEUBOROUG. C'est vrai!

WALPOLE, *avec amertume.* Ce n'est pas un jeune homme! il ne monte pas à cheval, celui-là!

NEUBOROUG. Jamais!..

WALPOLE, *de même.* Il n'a pas de villa élégante... de maison de campagne...

NEUBOROUG. Pas encore!.. mais cela peut venir... et si le roi le veut...

WALPOLE, *lui saisissant le bras avec force.* Il le voudra... j'en réponds... Il y aura des obstacles... des obstacles terribles... Les princes ont tant de caprices, ils oublient si vite les services passés... Mais enfin, rassure-toi... dans un gouvernement tel que le nôtre, il ne suffit pas d'être le favori du roi pour faire un ministre... il faut encore du crédit, du talent...

NEUBOROUG. Tu es bien bon!..

WALPOLE. Il faut avoir pour soi la majorité... l'opinion publique... et l'on verra...

NEUBOROUG. Oui, mon ami, oui, nous verrons... mais calme-toi!.. car te voilà dans un état qui m'effraie... Tu avais donné ta démission pour être tranquille...

WALPOLE. Et je le suis, mon ami, je le suis...

NEUBOROUG, *remontant vers la porte du fond.* Entends-tu ces cris... c'est le roi qui part... Il est à cheval... ton neveu est à côté de lui!.. à sa droite...

WALPOLE, *avec colère.* A sa droite... tu en es sûr!..

NEUBOROUG. Parbleu! je le vois... ah! mon Dieu!.. il laisse tomber sa cravache... le roi lui offre la sienne... quel honneur!

WALPOLE, *à part.* C'en est trop! (*Haut, à Neuboroug.*) Viens... j'y perdrai mon nom ou nous renverserons ceux qui aspirent au pouvoir.

NEUBOROUG. Nous les renverserons...

WALPOLE. Et puisque le roi veut décidément la guerre...

NEUBOROUG. Nous la lui donnerons... on l'a toujours quand on veut! ce n'est pas comme la paix!

WALPOLE, *l'entraînant*. Viens, te dis-je, il faut se hâter. (*Il sort en entraînant Neuboroug par le fond.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(Même décor qu'au troisième acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant par la porte à droite*. Oui, mon père, je vous attendrai ici...

HENRI, *entrant par le fond et apercevant Marguerite*. Miss Marguerite... qu'il me tardait de vous voir! je suis d'une joie!.. j'éprouve un bonheur...

MARGUERITE. Alors dites donc vite pour que j'en aie aussi!

HENRI. Il est arrivé depuis ce matin tant de changements, tant d'événements... qu'il vous suffise d'apprendre que dans ce moment j'ai tout pouvoir; j'ai la confiance, j'ai l'amitié du roi... il m'accordera tout ce que je voudrai... alors et sur-le-champ j'ai pensé à vous...

MARGUERITE. A moi!..

HENRI. Ou du moins à celui que vous aimez... c'est la même chose!.. j'ai fait venir votre jeune cousin Thomas Kinston...

MARGUERITE. O ciel!

HENRI. Je lui avais fait avoir hier un emploi... je lui en donne un aujourd'hui bien plus beau... bien plus sûr... je le place près de moi à la chancellerie... et si vous aviez vu sa reconnaissance et surtout son étonnement, car il ne peut se douter d'où lui vient sa fortune!..

MARGUERITE, *à part*. Je crois bien!

HENRI. Maintenant que vous voilà riche, lui ai-je dit, que votre avenir est assuré... ne songerez-vous pas à quelque établissement?..

MARGUERITE. Grand Dieu!..

HENRI. Ne craignez rien!.. je ne me serais pas permis un seul mot qui aurait pu vous compromettre!.. mais c'est lui-même qui, s'adressant à moi comme à son protecteur, m'a donné à entendre qu'il avait des vues sur une jeune fille, sa parente, sa cousine, dont le père venait d'être nommé membre de la chambre des communes... c'est clair, je le pense; et sans trahir un secret que votre tendresse avait confié à mon amitié... je l'ai engagé à ne pas se rebuter... à se présenter encore!..

MARGUERITE. O mon Dieu!

HENRI. Il va venir... (*La regardant avec tendresse.*) Et en vérité, Marguerite, je le trouve bien heureux... je trouve qu'il n'y a personne au monde qui ne doive envier son sort... car maintenant le voilà sûr du consentement de votre père... Sa nouvelle fortune... ma protection... et puis la vôtre...

MARGUERITE, *avec embarras*. Je ne sais... je doute encore que mon père...

HENRI. Il le faudra bien... je saurai l'y contraindre...

MARGUERITE. C'est trop de bontés... c'est trop vous occuper de moi... vous d'abord!.. vous avant tout!.. vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé... de cette entrevue, de ce rendez-vous qu'on vous avait demandé!..

HENRI. Ah! vous allez partager mon bonheur! et il m'est d'autant plus doux... qu'il y a dans notre destinée comme une sympathie secrète... qui fait que nous sommes heureux ou malheureux ensemble... je suis comme vous... je suis aimé!..

MARGUERITE. O ciel!

HENRI. Oui, elle m'aime... oui, je ne peux en douter... et si des obstacles, si un secret que je dois respecter l'empêchent en ce moment de me donner sa main... je suis sûr du moins que ce mariage est maintenant l'objet de ses vœux... Je viens de lui écrire pour presser encore cet heureux instant... et bientôt, je l'espère, rien ne s'opposera à notre union, pas plus qu'à la vôtre... je vais attendre sa réponse... et je vous retrouverai chez ma sœur lady Juliana, n'est-il pas vrai?.. Adieu, Marguerite, adieu!.. gardez bien mon secret. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

MARGUERITE, *mettant la main sur son cœur*. Il est là son secret... il est là qui m'accable et me tue; il est aimé!.. pendant qu'il parlait je

me sentais mourir... par bonheur encore, il n'en a rien vu... sa joie l'empêchait de comprendre ou même d'apercevoir ma douleur... (*Joignant les mains.*) Qu'il soit heureux, mon Dieu!.. c'est là ma seule prière!.. et pour moi tout est fini... (*Se retournant et apercevant Neuboroug.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

MARGUERITE. Partons, mon père, partons!

NEUBOROUG. Qu'est-ce qui te prend donc? qu'est-ce que tu as?

MARGUERITE. Retournons à la ville! ne restons pas en ces lieux où je voudrais n'être jamais venue...

NEUBOROUG. Toi qui ce matin trouvais ce séjour si agréable...

MARGUERITE. Ce matin, quelle différence!.. je ne savais pas... c'est-à-dire que je croyais... et vous-même qui parlez, vous trouviez la cour si insupportable...

NEUBOROUG. Au premier coup d'œil... c'est vrai!.. mais après on s'y fait...

MARGUERITE. Je ne m'y ferai jamais... allons-nous-en, mon père, je souffre.

NEUBOROUG, *lui prenant la main*. Est-il possible... eh bien! nous partirons... mais encore un instant!.. j'attends mon ami Walpole qui a sur moi des projets... il m'a dit de ne pas m'éloigner... car il prétend qu'il y a des chances...

MARGUERITE. Pour quoi?

NEUBOROUG. Pour être ministre...

MARGUERITE. Vous, mon Dieu!

NEUBOROUG. Pourquoi pas?.. comme tout le monde!.. et puis ce n'est pas moi... c'est lui qui le veut... qui l'exige! comment désobliger un ami qui y met un pareil zèle?.. J'en conviens franchement, j'étais venu ici avec des préventions, et peu à peu... que veux-tu, l'œil se fait à cet éclat, à ce luxe qui vous environne... l'oreille s'habitue à ces titres de Votre Grâce, Votre Seigneurie, Votre Excellence... et puis encore d'autres idées... En voyant ces belles dames si bien parées, si brillantes, si enviées, je pense à toi et je me dis : Ma fille serait comme elles! Je te vois dans ma voiture, dans mon salon dont tu fais les honneurs; je te vois dans ma loge de l'Opéra... Je les entends qui disent : C'est elle, c'est la fille du ministre... Quand je pense à tout cela, vois-tu bien, cela me trouble, ça m'éblouit, ça m'étourdit, et je ne sais plus si c'est de l'ambition ou de l'amour paternel!

MARGUERITE. Eh bien! s'il est vrai... si vous m'aimez, mon père... ne me laissez pas ici... car j'y mourrais...

NEUBOROUG. Qu'est-ce que tu me dis là!.. toi mourir... viens-t'en, ma fille, partons... je t'emmène à l'instant... je donne ma démission!.. qu'est-ce que je ferais ici, dans mon ministère, sans mon enfant, sans mon bonheur?.. (*Lui prenant les mains.*) Mais réponds-moi! raconte tout à ton père! D'où vient l'état où je te vois?.. d'où viennent tes souffrances?.. est-ce que j'en serais cause, par hasard? J'en serais bien capable!

MARGUERITE. Non, mon bon père! non, jamais... mais hier, quand vous me parliez d'aimer quelqu'un... je vous ai promis de vous dire... si ça venait... eh bien, mon pere... c'est venu!

NEUBOROUG. Vraiment!

MARGUERITE. Ou plutôt c'est parti!.. car je ne veux plus y songer, je veux l'oublier... c'est quelqu'un que je ne peux jamais épouser... un lord... un grand seigneur!..

NEUBOROUG, *vivement*. Je le connais... car j'y ai toujours pensé... c'est toujours lui que j'ai rêvé pour gendre... lord Henri...

MARGUERITE, *lui mettant la main sur la bouche*. Silence, au nom du ciel.

NEUBOROUG. Raison de plus pour que je sois ministre!.. c'est le seul moyen de rapprocher les distances.

MARGUERITE. Impossible!..

NEUBOROUG. Pourquoi ne pas essayer? Si nous échouons, je partirai, et tout consolé, car je partirai avec toi... Mais s'il y avait des chances... si Walpole l'emportait dans ce qu'il veut faire pour moi, vois donc combien il serait terrible de renoncer à un ministere.

MARGUERITE. Vous y pensez encore?..

NEUBOROUG. Eh bien! oui, c'est plus fort que moi!.. il y a dans l'air qu'on respire ici quelque chose qui monte à la tete... Je me tâte le pouls, et il me semble que me voilà comme Robert était ce matin... les mêmes symptômes...

MARGUERITE. Raison de plus pour s'éloigner.

NEUBOROUG. C'est possible!.. (*Apercevant Walpole.*) C'est lui, le voici!.. attends-moi chez lady Juliana... Deux mots, deux mots seulement, et dans une heure, je te le jure, nous partons. (*Marguerite sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

NEUBOROUG, WALPOLE.

WALPOLE, *entrant par la porte à droite, d'un air rêveur, et tenant un cahier.* Ce rapport qu'il vient de me remettre... et qu'en quelques heures il a écrit en entier de sa main... j'ai beau le relire... par saint George... c'est bien... c'est très-bien! il conclut pour la guerre... pour cette guerre d'Espagne qu'ils demandent tous, et dès demain le voilà populaire!.. idole du prince... idole de la nation... et moi injurié, outragé... bien plus, oublié! cela commence déjà!

NEUBOROUG. Eh bien, mon cher ami?

WALPOLE. Eh bien! cela va mal!.. J'ai attendu le roi dans son cabinet au retour de sa promenade... je lui ai fait part franchement, et dans son intérêt, de mes nouvelles réflexions et de mes craintes au sujet du choix qu'il veut faire...

NEUBOROUG. Le roi a donc quelqu'un en vue... quelqu'un qu'il protége?

WALPOLE. Eh! oui... un membre de la chambre haute... un jeune lord qui n'est certainement pas sans mérite, mais qui est sans expérience, et sans le desservir en rien, j'ai démontré au roi que, quels que fussent ses talents, il n'avait jusqu'à présent aucun partisan, aucun appui dans la chambre des communes... Alors, et avec adresse, je lui ai parlé de toi qui, porté par l'opposition, pouvais la rallier au gouvernement et opérer une fusion entre les whigs et les torys... c'était enfin, et en bonne politique, un essai à tenter.

NEUBOROUG. C'est vrai... Eh bien?..

WALPOLE. Eh bien!.. distrait et rêveur, le roi m'écoutait à peine... ou me répondait avec impatience... C'est la première fois de ma vie que je n'ai rien pu gagner sur son esprit.

NEUBOROUG. Que veux-tu?... il faut se faire une raison... et comme je te le disais ce matin, il y a en première ligne des emplois secondaires... dont on peut se contenter.

WALPOLE. Et Dieu sait... si ceux-là même je pourrai maintenant en disposer... car il y a là-dessous une intrigue... une trahison infernale!.. Croirais-tu que les partisans du comte de Sunderland le poussaient, le protégeaient...

NEUBOROUG. Qui?.. mon concurrent?

WALPOLE, *avec impatience.* Eh! oui, sans doute! lady Cécile, que je croyais abattue, est au contraire triomphante... elle avait intrigué en sa faveur!.. tout le monde est donc pour lui! j'étais donc leur jouet à tous; et je verrais arriver à ce nouveau ministère Sunderland, Bolingbroke, et tous mes ennemis... non, morbleu! dussé-je y mourir, je ne t'abandonnerai pas; je n'abandonne pas ainsi la partie, j'en ai gagné de plus désespérées; je te porterai au ministère... je t'y pousserai... quand je devrais tout renverser.

NEUBOROUG. C'en est trop, mon ami, c'en est trop! l'amitié t'aveugle et t'égare, et je ne souffrirai pas que pour moi tu t'exposes ainsi .. ni que tu te mettes dans l'état où te voilà... car depuis que tu t'es retiré des affaires pour te reposer... c'est pis qu'un enfer... et j'aime mieux renoncer...

WALPOLE, *le retenant.* Tu ne le peux pas... tu ne t'en iras pas!.. Tout n'est encore qu'en projets, rien n'est terminé! et, grâce au ciel, l'ordonnance n'est pas encore rendue!

NEUBOROUG. Qu'en sais-tu?

WALPOLE. Je le sais, parce qu'on l'aurait envoyée à ma signature!..

NEUBOROUG. A toi qui t'en vas?..

WALPOLE. Eh non!.. je reste ministre sans portefeuille pour contre-signer l'ordonnance qui recompose le nouveau ministère!.. et après cela...

SCÈNE V.

NEUBOROUG, WALPOLE, UN HUISSIER *de la chambre du roi.*

L'HUISSIER, *présentant un papier cacheté.* De la part du roi, Milord. (*Il salue et sort.*)

WALPOLE. O ciel!..

NEUBOROUG. Qu'y a-t-il donc?..

WALPOLE, *essayant de sourire.* Rien! c'est cette ordonnance dont je te parlais.

NEUBOROUG, *lui prenant la main.* Qu'as-tu donc?.. est-ce que tu te trouves mal?

WALPOLE. Non, mon ami... ce n'est rien.

NEUBOROUG. Si vraiment... je te sens là une sueur froide!

WALPOLE. Que veux-tu... jusqu'à ce moment j'avais cru que nous l'emporterions... que je pourrais servir un ami... et on ne voit pas sans quelque émotion détruire ainsi toutes ses espérances!

NEUBOROUG. Mon ami... mon cher Robert, ne te fais pas de peine... vrai! me voilà tout résigné! ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... et je suis philosophe!.. Mais toi tu sers tes amis trop vivement... (*Lui serrant la main.*) Allons... allons.... du courage, je vais retrouver ma fille... (*A part, regardant Walpole.*) Et moi qui hier en-

core doutais de son affection.. j'étais un ingrat... (*A part, en sortant.*) Ah! je n'aurais jamais cru qu'il m'aimât à ce point-là! (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

WALPOLE, *seul, s'asseyant près de la table.* Oui, c'est bien cela... lord Henri... premier ministre... voilà l'ordonnance qui le nomme... (*Prenant la plume.*) Et quand je l'aurai contre-signée, je ne serai plus rien!.. il aura pris ma place!.. (*Jetant la plume.*) Et si je la redemandais cette place!.. si je disais au roi: C'est mon bien, elle m'appartient; rendez-la-moi!... car nul au monde ne pouvait me renverser... et c'est moi... moi-même qui me déshérite, qui me ravis le fruit de trente années de travaux et de peines... ce ne doit pas être... ça n'est pas juste!.. le roi le saura... je cours le lui dire... (*Il se lève, fait quelques pas, et s'arrête.*) et me couvrir de ridicule, m'exposer à toutes les railleries... et qui plus est, à un refus peut-être... car maintenant, engoué comme il l'est de mon neveu, il le préfère à tout, rien ne pourra l'en détacher... Et puis, les Sunderland ne sont-ils pas là qui poussent à ma ruine dont ils se disputent les débris?.. Et si le roi refuse!.. ce n'est plus une démission!.. c'est une disgrâce, un exil... un renvoi!.. ah! (*Se remettant à la table et reprenant la plume.*) Allons... il le faut... il faut se résigner!.. il faut subir son sort!.. est-il donc si terrible après tout? Vingt fois dans ma vie n'ai-je pas désiré ce qui m'arrive aujourd'hui? Ne l'ai-je pas demandé moi-même?.. et le repos, après tant d'orages, est-il donc sans douceur et sans charmes?.. Allons... signons!.. (*Il approche la plume du papier et s'arrête.*) Signer son propre arrêt!.. signer la réputation, la gloire d'un rival! et faire un ministre de ce favori qui m'a déjà enlevé la faveur du maître... Non... non, je ne veux pas écrire... ma main s'y refuse et se roidit! mes nerfs se briseraient... (*Jetant la plume.*) C'est impossible!.. j'en mourrais plutôt... je le hais! je le déteste!.. tout autre au monde, pourvu que ce ne soit pas lui!

SCÈNE VII.

WALPOLE, *près de la table;* GEORGE, *entrant par le fond, et tenant un mouchoir de femme à la main.*

GEORGE, *riant.* L'invention est admirable!..

WALPOLE, *cherchant à se remettre.* C'est le roi!..

GEORGE, *toujours riant.* C'est vous, mon cher Robert... où donc est votre neveu?

WALPOLE, *à part.* Toujours lui!..

GEORGE. Je le cherchais pour lui raconter un tour excellent... Figurez-vous que tantôt j'entre chez la reine qui était entourée de ses dames d'honneur... l'une d'elles, avec qui je causais, tenait à la main ce riche mouchoir brodé, qui, dans un de ses coins artistement noué, me parut renfermer un billet... sur lequel je plaisantais... On me répondit que c'était une lettre de femme... de la comtesse de Lindsay, une dame bel esprit... une élève de Pope... Curieux d'admirer son style, je demandais en grâce à en lire quelques lignes... on me refuse... j'insiste... je veux parler en roi!.. on se rit de mon autorité, et toutes ces dames, à commencer par la reine, de prendre parti contre moi en me défiant de réussir! Moi je parie une agrafe en diamant qu'avant la fin du jour le billet sera dans mes mains; on accepte, et vraiment je m'étais avancé là sans trop savoir les moyens d'en sortir à mon honneur, lorsqu'un de mes pages, qui avait entendu la discussion... un petit ambitieux qui est du parti du roi plutôt que de celui des dames, s'est emparé de ce mouchoir... Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais à l'instant même... au moment où j'entrais dans ce salon, il me l'a remis d'un air triomphant... (*Cherchant toujours à dénouer.*) Mais c'est pire que le nœud gordien... et l'on voit qu'une main féminine a passé par là... Il n'y a que les femmes pour de pareils nœuds!

WALPOLE. On se plaint rarement de leur solidité!..

GEORGE, *achevant de dénouer le mouchoir.* Enfin j'ai réussi... (*Prenant le billet qu'il ouvre et qu'il montre à Walpole.*) et nous pouvons admirer la prose ou les vers de lady Lindsay.

WALPOLE, *à part, après avoir jeté les yeux sur le billet.* Ciel! l'écriture de mon neveu!

GEORGE. Qu'ai-je vu?.. (*Lisant, à part.*) Ma Cécile, ma bien-aimée... point de signature... mais dans les termes les plus tendres... les plus pressants... On réclame l'exécution de ses promesses... Quelle audace!.. quelle insolence!.. et ce billet qu'elle a reçu, dont elle m'a fait un mystère... qui a osé l'écrire?.. Je le saurai!.. je connaîtrai le téméraire, et malheur à lui!..

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

GEORGE, *apercevant Henri.* Ah! mon ami, mon

cher Henri, vous voilà! vous arrivez à propos... j'ai à vous parler... à vous consulter... sur une affaire qui m'intéresse... (*Se retournant et voyant Walpole.*) une affaire d'État!

HENRI. Il me semble que mon oncle pourrait mieux que personne... et j'aurai droit, sire, de me récuser... car je ne suis pas encore nommé!

GEORGE. Peu importe!.. c'est tout comme! (*A Walpole.*) Mon cher Robert, avez-vous contresigné cette ordonnance que je vous ai envoyée?

WALPOLE. Pas encore, sire!.. je voulais proposer à Votre Majesté une autre forme de rédaction.

GEORGE. Comme vous voudrez... ce que vous jugerez convenable! Faites seulement qu'on l'expédie promptement dans vos bureaux.

WALPOLE. O ciel!..

GEORGE. Je reste avec votre neveu... pour conférer avec lui... pour m'entendre sur l'objet dont je parlais tout à l'heure et qui dans ce moment est de la plus haute importance.

HENRI, *vivement*. L'affaire de la guerre d'Espagne!..

GEORGE, *de même*. Précisément!..

HENRI. J'ai fait sur-le-champ le rapport que Votre Majesté avait daigné me demander à ce sujet, et... je l'avais soumis à mon oncle...

WALPOLE, *qui a été prendre le rapport qu'il avait laissé sur la table*. Oui, sire... (*Il regarde son neveu, hésite un moment pour remettre le papier au roi, et lui dit d'une voix émue* :) le voici!.. écrit de sa main.

GEORGE, *le prenant sans le regarder*. C'est bon!..

HENRI, *au roi*. Votre Majesté ne le regarde pas?

GEORGE. Si vraiment!.. (*Il y jette les yeux d'un air indifférent.*) O ciel!.. qu'ai-je vu?.. cette écriture!.. (*Walpole, qui a observé le trouble du roi, jette un dernier regard sur lui et sur son neveu, puis il sort précipitamment pendant que George s'avance au bord du théâtre, en regardant toujours le billet.*) C'est cela même!... c'est lui!.. quelle indignité!.. quelle trahison!.. et la perfide surtout!.. (*Il remonte le théâtre et aperçoit Cécile qui entre.*)

SCÈNE IX.

HENRI, GEORGE, CÉCILE.

GEORGE, *à part*. La voilà!..

CÉCILE, *s'adressant au roi*. Mon père, le comte de Sunderland, va se rendre à l'audience que vous daignez lui accorder.

GEORGE, *contenant son émotion*. C'est bien... nous le recevrons!.. (*Après un instant de silence, il jette un coup d'œil sur Henri et sur Cécile qui ont échangé un regard et baissent soudain les yeux.*) Lord Henri, je voulais vous parler, et je puis le faire devant Milady, car je me rappelle maintenant que plusieurs fois elle a plaidé près de moi en votre faveur, et qu'elle est toute dévouée à vos intérêts...

HENRI. C'est trop de bontés à lady Cécile, et surtout à Votre Majesté...

GEORGE. J'en aurai plus encore, et pour commencer je vous donnerai un conseil... celui d'être plus circonspect... Ce matin vous ne m'avez confié que la moitié de votre secret... j'ignorais encore quelle était celle que vous aimiez... un hasard vient de me l'apprendre... (*Mouvement de Cécile.*) Oui, Madame... et voyez à quoi son imprudence l'exposait, si cette lettre, par exemple, était tombée en d'autres mains que les miennes...

HENRI. O ciel!.. Eh bien! puisque mon amour vous est connu, pourquoi n'avouerais-je pas à Votre Majesté et mes projets, et mes vœux, et l'espoir de ma vie entière?.. Oui, sire, c'est elle que j'aime!..

CÉCILE. Que dites-vous?

HENRI. Ne craignez rien... ce n'est pas au prince... ce n'est pas à mon souverain que je confie un tel secret.

CÉCILE. Henri...

GEORGE. Et pourquoi l'arrêter, Milady?.. il aime... il est aimé... il me l'a avoué ce matin!.. il en est convenu!..

CÉCILE. Est-il possible?..

HENRI. Punissez-moi, Madame! je l'ai mérité! Mais quand je parlais ainsi, je croyais que jamais votre nom ne serait connu... qu'un éternel silence ensevelirait et mon secret et l'amour que vous m'avez juré...

CÉCILE, *qui a passé près de lui*. Taisez-vous! taisez-vous!

HENRI. Et pourquoi donc?.. pourquoi cet effroi, grand Dieu!..

GEORGE. Vous ne le devinez pas?.. C'est qu'elle ne peut entendre ni supporter l'arrêt qui l'accable... c'est que cet amour qu'elle vous a juré... il m'appartenait... elle me l'avait donné.

CÉCILE. Sire, au nom du ciel...

HENRI, *avec fureur*. Quoi! celle que vous aimiez?..

GEORGE. C'est elle!..

CÉCILE, *au roi, et avec dignité*. Assez!.. assez!.. Vous m'avez frappée de mort, et maintenant je n'ai plus rien à redouter... J'ai subi de tous les supplices le plus horrible... Vous m'avez flétrie

à ses yeux... J'ai perdu l'estime de celui que j'aime.

GEORGE. Que vous aimez!..

CÉCILE. Oui, sire, ces nœuds que vous osez rappeler et que dès longtemps cependant j'avais brisés de moi-même, ces nœuds que l'ambition seule avait formés... je m'en accuse et j'en rougis; mais l'amour que j'avais pour lui, j'en suis fière et je m'en glorifie, car il était noble et pur... Oui, c'est par amour que j'ai repoussé ses vœux, c'est par amour que je refusais sa main, moi qui aurais donné ma vie pour en être digne; et je ne dis pas cela pour m'excuser à ses yeux, pour surprendre sa pitié, ni pour regagner une tendresse que je ne mérite pas et que j'ai perdue sans retour... mais je le dis pour moi-même que vous avez voulu abaisser, je le dis devant vous qui tenez le sceptre et la couronne... celui que j'aimais, sire... c'est lui!..

GEORGE. Et ce mot a décidé sa perte... et vous deux qui m'avez trompé...

SCÈNE X.

HENRI, CÉCILE, GEORGE, UN HUISSIER *de la chambre.*

L'HUISSIER, *annonçant*. Le comte de Sunderland!..

GEORGE. Qu'il vienne à l'instant, qu'il vienne!

CÉCILE, *s'élançant vers la porte du fond.* Ah! mon père!.. (*Elle sort comme pour l'empêcher d'entrer.*)

GEORGE. Oui.. c'est à ses yeux... c'est aux yeux de tous que je veux la punir, et je vais à l'instant...

HENRI, *se plaçant devant la porte du fond.* Non, sire, Votre Majesté n'ira pas!

GEORGE. Oser me retenir!

HENRI. Elle n'ira pas flétrir une fille aux yeux de son père... ce n'est pas là la vengeance d'un galant homme, et surtout d'un roi.

GEORGE. Téméraire!

HENRI. Vous êtes maître de mes jours... mais non de son honneur; et si vous pouviez l'oublier...

GEORGE. Je n'oublie pas de tels outrages... je vais les châtier.

HENRI, *traversant le théâtre.* Et moi je vais demander justice...

GEORGE. A qui?..

HENRI. A la reine!..

GEORGE, *courant à lui, et le retenant à son tour.* Monsieur!.. restez!

SCÈNE XI.

PLUSIEURS LORDS ET SEIGNEURS DE LA COUR, PLUSIEURS OFFICIERS SUPÉRIEURS; WALPOLE, GEORGE, HENRI: *puis* NEUBOROUG ET MARGUERITE, *qui entrent un instant après.*

WALPOLE, *entrant un instant avant tout le monde.* Je viens remettre à Votre Majesté cette ordonnance...

GEORGE, *la prenant et la déchirant.* Qui est nulle et que j'anéantis! J'ai fait un autre choix... vous le connaîtrez... (*Aux officiers qui sont derrière lui et leur montrant Henri.*) Milords, assurez-vous d'un téméraire qui a outragé son roi... qui l'a menacé...

MARGUERITE, *qui vient d'entrer avec son père.* O ciel!..

WALPOLE. Ce n'est pas possible.

NEUBOROUG. De quel crime ose-t-on l'accuser?

GEORGE, *avec colère et cherchant à se modérer* Son crime!..

HENRI, *froidement.* S'il est connu... ce ne sera que par vous, sire! car au prix de mes jours, je jure de garder le silence.

GEORGE. Et moi!.. (*S'arrêtant et s'adressant aux officiers.*) Assurez-vous de lui... Plus tard je déciderai de son sort... (*Regardant autour de lui.*) Walpole, Neuboroug... vous êtes de bons et fidèles serviteurs, et dans ce moment, entouré comme je le suis de traîtres et de perfides, j'ai besoin d'amis véritables; venez, venez, suivez-moi! (*Il les emmène par la porte du fond, et toute la cour sort après eux.*)

SCÈNE XII.

QUELQUES SOLDATS *au fond du théâtre*; UN OFFICIER *à qui Henri vient de remettre son épée;* HENRI, *au coin du théâtre, à droite;* MARGUERITE, *auprès de lui.*

MARGUERITE, *toute tremblante et joignant les mains d'effroi.* Vous! mon Dieu!.. disgracié!.. prisonnier!..

HENRI, *prêt à partir.* Ah! ce n'est pas là le coup le plus cruel!.. trahi, abusé par celle que j'aimais...

MARGUERITE, *vivement.* Que dites-vous?

HENRI. Indigne de moi, elle appartenait à un autre, et tout est fini entre nous!..

MARGUERITE, *avec une expression de joie et portant la main à son cœur.* Ah! (*L'officier fait un signe à Henri qui tend la main à Marguerite et sort par le fond entouré par les soldats, tandis que Marguerite, immobile à la droite du théâtre, le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, et sort par la porte à droite.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

(Même décor.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Oui, mon cher ami, cela va mal pour vous... je vous en préviens, parce que j'étais là; j'ai été témoin de la colère du roi.

HENRI. Et cependant, à l'instant même, mes arrêts viennent d'être levés... je n'ai plus pour prison que l'enceinte de ce palais, et l'on n'a exigé de moi d'autre caution que ma parole de n'en point sortir.

NEUBOROUG. Cela m'étonne... car il y a deux heures le roi était furieux. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait; mais voilà ce qui est arrivé. A peine étions-nous sortis de cette galerie, qu'il congédie tout le monde, en disant d'un ton brusque : Pardon, Milords, il faut que je parle à M. Neuboroug, à lui seul. Me voici donc dans le cabinet du roi, en tête-à-tête avec lui. Il me dit : Asseyez-vous, asseyez-vous; puis il se promène d'un air agité, il s'assied... il écrit... il sonne... Tenez, pour le lord chancelier qui tout à l'heure était dans le salon. — Puis il se retourne vers moi. — Je suis à vous dans l'instant; nous avons à causer du nouveau ministre. — Je croyais que Votre Majesté avait fait un choix. — Est-ce que vous le connaissiez? — Non, sire, je sais seulement que vous aviez signé l'ordonnance. — Je l'ai déchirée. — Et il recommence à se promener! J'étais toujours là et j'attendais... On annonce Walpole. — Je ne veux pas le recevoir, dit le roi; et à peine achevait-il ces mots, que votre oncle paraît sur le seuil de la porte. — Je viens, dit-il, rendre un service à Votre Majesté... Il est impossible qu'elle ait écrit l'ordre que je viens de voir entre les mains du lord chancelier. — Je l'ai écrit, je le ferai exécuter. Lord Henri a manqué de respect à ma personne, il m'a menacé... il y a crime de lèse-majesté : qui ose le justifier est coupable. — Mettez-moi donc aussi en accusation, car je viens le défendre!..

HENRI. Mon pauvre oncle!

NEUBOROUG. Oui, sire, a-t-il ajouté; on n'enlève pas à un brave officier son titre et son grade pour un crime tel que le sien. — Son crime! s'est écrié le roi, le connaissez-vous? — Oui, sire, et je m'en vais vous le dire... — Silence, Milord, a dit le roi avec un regard furieux. Puis, s'adressant à moi : Mon ami, mon cher Neuboroug... j'avais à vous parler... mais plus tard, dans quelques instants, je vous ferai savoir mes intentions. — Alors, comme vous vous en doutez bien, je me suis incliné, je suis sorti; et au moment où la porte du cabinet se refermait, l'orage recommençait déjà... tous deux parlaient à la fois, et je distinguais la voix de Walpole. — Oui, je le défendrai, quand on devrait, comme autrefois, m'envoyer à la Tour... et puis, je n'ai plus rien entendu!..

HENRI. Ah! mon oncle est trop généreux!.. il va se perdre! il va attirer sur lui la colère du roi... pour une cause qui ne peut être défendue... ni justifiée.

NEUBOROUG. C'est lui!.. le voilà!

SCÈNE II.

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE, *venant du fond.*

HENRI. Mon cher oncle!

WALPOLE. Rassure-toi. Cela va mieux! tu es libre du moins!

HENRI. Que dites-vous?..

WALPOLE. J'ai eu d'abord avec le roi une discussion assez vive...

HENRI. Je le sais.

WALPOLE. Qui a fini assez mal; car Sa Majesté ne voulait rien entendre, et moi je soutenais toujours, dussé-je le répéter à la tribune, qu'en Angleterre on était libre... (*A demi-voix, et sans que Neuboroug l'entende.*) libre, si on le voulait, d'enlever au roi ses maîtresses...

HENRI. Mon oncle!..

WALPOLE. Sur ce mot-là... il m'a congédié de

son cabinet, et j'ai cru que tout était fini, que tout était perdu... mais avec un roi homme d'honneur, il y a toujours de la ressource. Il paraît que depuis deux heures, et une fois le premier mouvement passé, il s'est calmé... il a réfléchi... il a senti que mes conseils n'étaient pas si déraisonnables, et il vient de me prévenir, par un billet très-froid et très-laconique, qu'il avait fait lever tes arrêts, et qu'il te gardait seulement prisonnier ici sur parole jusqu'à ce soir.

NEUBOROUG. A la bonne heure!

WALPOLE. A cette lettre... en était jointe une autre dont j'ignore le contenu, et qui était pour toi... Neuboroug, la voici.

NEUBOROUG. Donne donc... (*Il la décachète en tremblant, et la lit avec émotion.*)

WALPOLE, *avec inquiétude*. Eh bien?..

NEUBOROUG. Ah! mon ami!..

WALPOLE. Qu'est-ce donc?

NEUBOROUG. Laisse-moi finir... ce bon roi... (*Lisant.*) « D'après ce que j'ai vu, et surtout « d'après ce que m'a dit Walpole, je peux mettre « en vous toute ma confiance. — J'ai un impor- « tant service à vous demander!.. venez, je vous « attends! »

WALPOLE. Qu'est-ce que ce peut être?

NEUBOROUG. Tu t'en doutes bien!.. et rien n'égale ma joie! non pas tant pour la place, qui est honorable, j'en conviens! mais pour autre chose encore... car enfin, ton neveu est en disgrâce, moi je suis en faveur; je vais être ministre, et il m'est permis alors d'avoir pour l'avenir des idées d'alliance... auxquelles sans cela je n'aurais jamais osé m'arrêter!

HENRI. Ah! je ne suis pas assez heureux pour cela... (*A demi-voix, à Neuboroug.*) ce n'est pas moi qu'on aime!..

NEUBOROUG, *vivement et à voix basse*. C'est vous!

HENRI. Est-il possible!

NEUBOROUG. Elle me l'a avoué à moi, son père!

HENRI, *avec émotion*. Marguerite!.. Mais en effet... son trouble... (*Il fait quelques pas vers Neuboroug, qui vient de remonter le théâtre.*)

NEUBOROUG. Plus tard... plus tard... je suis attendu... et j'ai à peine le temps de remercier cet excellent ami à qui je dois tout. (*A Henri, montrant Walpole.*) Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi; c'est le triomphe de l'amitié! et si, comme je le crois maintenant, j'arrive au pouvoir, ce sera grâce à lui!

HENRI. Comment cela?

NEUBOROUG. Imaginez-vous que ce matin nous avions un rival, un concurrent redoutable que les Sunderland portaient au ministère...

WALPOLE, *avec un geste d'effroi*. Neuboroug! je t'en supplie!

NEUBOROUG. Non... non, je parlerai... je ne suis pas un ingrat... je ne cache pas les services qu'on me rend... je les proclame tout haut... (*A Henri.*) C'était un membre de la chambre haute... un lord... un jeune homme sans crédit, sans expérience... c'était du moins l'avis de Walpole qui me l'a dit... car moi je ne lui en veux pas, je ne le connais pas... mais il paraît que le roi l'aimait, le protégeait, l'avait pris en affection...

HENRI. O ciel!..

WALPOLE, *voulant l'interrompre*. Eh! de grâce!..

NEUBOROUG, *à Walpole*. Enfin l'ordonnance était signée, je l'ai vue entre tes mains, et j'ai cru que tout était fini! (*A Henri.*) Eh bien! pas du tout, loin de se laisser abattre, mon ami Walpole a redoublé d'efforts; je ne sais pas comment il s'y est pris... mais il a si bien fait, si bien manœuvré, qu'en quelques heures le favori a été renversé.....

HENRI. Vous, mon oncle!

WALPOLE. Moi!.. par exemple!

NEUBOROUG, *riant*. Oh! tu me l'avais bien dit: Je le renverserai... Voilà du dévouement, de la chaleur! Voilà ce qui s'appelle servir ses amis! et si jamais je suis au pouvoir, je te prendrai pour modèle... je vous le jure à tous les deux, et si j'y manque jamais!..

SCÈNE III.

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER. Sa Majesté attend sir Neuboroug dans son cabinet...

NEUBOROUG. Le roi m'attend!.. adieu... adieu... je reviens vous apprendre ce qui aura été décidé! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

HENRI, WALPOLE.

HENRI, *après un instant de silence, et voyant Walpole qui détourne les yeux*. Je ne puis ajouter foi à ce qu'il vient de nous dire!.. j'ai mal compris! ou il est dans l'erreur! Vous, mon oncle!..

vous m'auriez desservi!.. ce n'est pas possible... dites-le-moi!.. et c'est vous seul que je veux croire!

WALPOLE. Non... il t'a dit la vérité!

HENRI. Grand Dieu!..

WALPOLE. A quoi bon feindre avec toi? je t'aimais ce matin, tu m'étais cher! tu te tenais à l'écart du pouvoir et de la fortune; j'ai été te chercher, je t'ai pris par la main pour t'y amener. Ce poste si brillant et si dangereux que j'abandonnais, cette place, objet de tous les vœux, c'est moi qui te l'ai fait obtenir, c'est moi qui te l'ai donnée!..

HENRI. C'est vrai!..

WALPOLE. Eh bien! dès que je l'ai vue entre tes mains, je ne peux dire ce que j'ai éprouvé... mon amitié s'est retirée de toi à mesure que le pouvoir t'arrivait... c'est un sentiment que je ne pouvais ni maîtriser ni vaincre... J'étais jaloux!.. vois-tu, Henri, la faveur du prince est un de ces biens qu'on ne peut partager!.. c'est comme ces objets de notre amour qu'on ne veut pas voir à d'autres, même quand on les dédaigne ou qu'on les abandonne! Céderais-tu ta maîtresse à ton meilleur ami, à ton frère?.. non!... tu le haïrais!.. c'est ce que j'ai fait... tu m'étais devenu odieux...

HENRI. Est-il possible!

WALPOLE, *avec exaltation.* Oui, tant que je serai vivant, nul ne portera la main sur mon bien, sur cette autorité acquise par trente années de travaux et de tourments... Elle m'a coûté trop cher pour ne pas la défendre; et quiconque se présenterait comme obstacle sur ma route, quiconque, ami ou ennemi, voudrait arrêter le char de ma fortune, sera brisé par lui!..

HENRI. Grand Dieu!

WALPOLE, *revenant à lui.* Ah! je t'effraye... tu doutes de ce que tu entends, tu ne peux concevoir la violence d'une passion qui, loin de s'amortir avec l'âge, prend chaque jour de nouvelles forces. Mais cette passion est la seule que j'aie éprouvée... je n'en ai jamais eu d'autres, laisse-la-moi, ne me l'envie pas! elle rend si malheureux! Jamais je n'ai connu comme toi les illusions de la tendresse... jamais l'amour d'une femme n'a fait battre mon cœur... on ne m'a jamais aimé... je n'ai aimé personne!..

HENRI. Mon pauvre oncle!..

WALPOLE. Ah! tu me hais!

HENRI. Non... je vous plains!

WALPOLE. Et tu as raison... car dès que j'ai abattu à mes pieds l'ennemi qui me résistait... semblable au soldat dont la colère s'éteint quand le combat est fini, mon ressentiment tombe avec celui qui l'avait fait naître. J'ai honte de moi... je rougis de ma frénésie... je m'en veux de mon triomphe que je cherche à expier!.. Toi, par exemple... à peine renversé, je t'ai tendu la main; je t'ai rendu mon amitié; j'ai couru te défendre auprès du prince... j'aurais bravé pour toi sa vengeance, sa colère, sa disgrâce peut-être! car je t'aime maintenant, tu es redevenu mon fils, mon neveu bien-aimé! Demande-moi ma fortune, mon sang... je te les donne, mais le pouvoir!.. je l'essaierais en vain! c'est au-dessus de mes forces! Et tiens, ce Neuborough, ce vieil ami... si honnête homme... si peu redoutable... eh bien! dans ce moment, j'ai beau me raisonner et me combattre..... je ne l'aime plus... Que dis-je?.. tout à l'heure, pendant qu'il me parlait... j'éprouvais contre lui des mouvements de jalousie et de haine; cette intimité, cette confiance dont le roi l'honore... tout cela le rend mon ennemi mortel!.. et malgré moi, dans ce moment, je cherche déjà en mon esprit les moyens de le renverser. (*Voyant Henri qui fait un geste d'étonnement.*) Tais-toi, le voici!

SCÈNE V.

HENRI, MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, *tenant Marguerite sous le bras.* Viens-t'en, ma fille... viens-t'en, quittons ces lieux!

HENRI. Qu'y a-t-il donc?

WALPOLE. Est-ce que tu n'es pas ministre?

NEUBOROUG. Moi!.. c'est fini!

WALPOLE, *avec un mouvement de joie.* O ciel! (*Puis se retournant avec amitié du côté de Neuboroug à qui il serre la main.*) Mon ami... mon pauvre ami!

HENRI. Qu'est-il donc arrivé?

WALPOLE. Ce service que te demandait le roi?

NEUBOROUG. Tu ne t'en serais pas douté! il voulait savoir de moi si réellement tes forces et ta santé étaient aussi altérées que je le lui avais dit... et il me demandait, sous le sceau du secret, et sans que cela eût l'air de venir de lui, si je ne pouvais pas t'engager à revenir sur ta démission?..

WALPOLE, *vivement.* Il serait possible!

NEUBOROUG, *de même.* Rassure-toi! j'ai refusé... Moi t'exposer..... moi compromettre les jours d'un ami... Je lui ai dit que le choix seul d'un

successeur t'avait rendu malade; (*A Henri.*) c'est la vérité! (*A Walpole.*) et que dans ton intérêt il ne fallait même plus te charger des soucis de ce nouveau ministère... J'ai vu alors un homme fâché... dépité, qui m'a dit sèchement : N'en parlons plus... on se passera de Walpole... mon choix est fait! Alors je me suis avancé, et en balbutiant quelques mots, j'ai remercié. — Vous, docteur? est-ce que j'y ai jamais pensé? s'est-il écrié en me tournant le dos. Et comme je restais là... stupéfait, interdit, indigné... il a ajouté brusquement : C'est bien, c'est bien... je ne vous retiens plus; ce qui voulait dire : Sortez!.. Et l'on croit que je resterais ici un instant de plus, que je m'exposerais, comme cette foule de courtisans et d'ambitieux, aux dédains et aux caprices d'un prince..... Moi! homme libre et indépendant!.. Non, morbleu!.. (*A Walpole.*) Tu avais bien raison, ce matin, de vouloir quitter la cour; nous la quitterons ensemble!.. Oui, je pars à l'instant avec ma fille, (*Passant près d'elle.*) avec ma pauvre enfant!.. (*A Henri.*) Car maintenant, vous sentez bien, lord Henri, que tout ce que je vous ai dit...

MARGUERITE. Quoi donc? mon père!

NEUBOROUG, *à Marguerite.* Rien... rien!.. (*A Henri.*) Oubliez-le!

HENRI, *vivement.* Jamais! (*Regardant Marguerite.*) Mais laissez-moi du moins le temps de mériter un tel bonheur.

WALPOLE, *qui a remonté le théâtre.* Le roi! (*Il redescend à droite.*)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, NEUBOROUG, GEORGE, HENRI, WALPOLE.

GEORGE, *qui est entré en rêvant, descend lentement le théâtre; il aperçoit Neuboroug qu'il salue affectueusement.* Pardon, mon cher Neuboroug, de vous avoir quitté tout à l'heure aussi brusquement. Croyez qu'en tout temps notre royale protection saura reconnaître votre zèle, vos conseils; et malgré nos inutiles tentatives auprès de votre ami!..

WALPOLE, *s'avançant.* Mais, sire...

GEORGE. Il suffit, Walpole! je n'insiste plus, et mon choix est décidément arrêté. (*Après un instant de silence et se tournant vers Henri.*) Lord Henri! j'ai eu des torts envers vous!

HENRI, *s'inclinant.* Ah! sire!..

GEORGE, *avec intention.* Envers d'autres encore!.. je veux tâcher de les réparer... Le comte de Sunderland quitte aujourd'hui l'Angleterre; il part avec toute sa famille pour nos États de Hanovre, dont je l'ai nommé gouverneur général.

HENRI. Je reconnais là mon roi!

GEORGE. Quant à vous, Milord... nous avons lu le rapport que vous nous avez fait sur la situation actuelle du royaume et sur la guerre avec l'Espagne. Convaincu désormais de vos talents comme nous l'étions déjà de votre loyauté et de votre franchise, nous voulons récompenser en votre personne les longs et glorieux services de votre oncle, et puisqu'il persiste à quitter le pouvoir, puisqu'à notre grand et légitime regret rien ne peut le retenir à la cour, c'est vous qu'à sa place nous nommons premier ministre. (*Walpole fait un geste de colère qu'il réprime aussitôt.*)

NEUBOROUG. O ciel!..

HENRI, *jetant un coup d'œil sur son oncle et s'adressant au roi.* Je supplie votre Majesté de ne pas m'en vouloir... mais bien décidément, sire, je refuse.

WALPOLE, *vivement.* Est-il possible!..

HENRI, *lui prenant la main, et à voix basse.* Oui, mon oncle, pour que vous m'aimiez toujours... (*S'adressant au roi.*) Je refuse, sire, dans votre intérêt, car, grâce au ciel, pour remplir cette place, je puis vous offrir mieux que moi!

GEORGE. Que dites-vous?..

HENRI. J'ai depuis ce matin tant prié, tant supplié mon oncle, qu'il veut bien encore s'immoler au salut de l'État; il renonce au repos qu'il désirait, il retire sa démission, et consent à rester aux affaires.

GEORGE. Il serait vrai!.. et c'est à vos instances que je dois un pareil sacrifice!.. (*Passant près de Walpole.*) Mon cher Walpole, je n'oublierai jamais une telle preuve d'amitié et de dévouement!

WALPOLE. Votre Majesté l'exige!.. il faut donc reprendre cette chaîne que j'espérais et que je ne peux briser.

NEUBOROUG, *qui a passé près de lui, à droite du spectateur.* Mais, mon cher ami, tu n'y penses pas... je te jure qu'avant un an tu en mourras!

WALPOLE. C'est possible!.. (*A part.*) Mais je mourrai ministre!..

FIN DE L'AMBITIEUX.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI



[illegible]

EH MON DIEU QU'Y A-T-IL DONC !

Imp. ... Rue de la Bucherie 1 Paris

(Le Menteur véridique. Sc. X.)



LE MENTEUR VÉRIDIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 24 avril 1823.

Personnages :



LE COMTE DE SAINT-MARCEL.	LOLIVE, valet du comte.
FRANVAL, riche négociant.	ROSE, suivante de Lucie.
LUCIE, sa fille.	UN VALET A LIVRÉE.
ÉDOUARD DE SAINVILLE.	UN DOMESTIQUE DE L'HOTEL.

La scène se passe dans un hôtel garni.



Le théâtre représente un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, *faisant entrer Lolive*. C'est toi, Lolive? Pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal! Peste! levé avant dix heures!

LOLIVE. J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer ta foi et le prix de onze mois de soupirs...

ROSE. Ah çà! tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE. Effroyable; cela me fait du tort dans les antichambres : ma constance est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le *Céladon* de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

AIR de *Julie*.

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari :
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi.
Et comment soulever le voile
Qui nous cache la vérité?
Qu'un autre croie à la fidélité,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE. Impertinent! tu pourrais supposer...

LOLIVE. Du tout; en province il faut bien être fidèle, on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer?

ROSE. Que M. Franval, mon maître, le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux, vient à Paris marier sa fille; et que celle-ci, qui m'aime beaucoup, m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE. Une dot! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE. Mille écus.

LOLIVE, *avec exaltation*. Peu m'importe; l'amour compte-t-il les billets de banque? (*Froidement.*) Est-ce comptant?

ROSE. Oui.

LOLIVE. Tant mieux, parce que premier valet de chambre d'un grand seigneur, de M. le comte de Saint-Marcel, tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de quoi soutenir mon rang; tu as une dot, tout est dit, je t'accorde ma main.

ROSE, *soupirant*. Ah! Lolive, le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE. Qui pourrait l'empêcher?

ROSE. Je ne sais; pendant le voyage, j'ai cru remarquer quelque mésintelligence entre le père

et la fille. Mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, *vivement*. Un obstacle! il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir; ma tendresse, notre bonheur, mille écus comptant, il faut absolument que ce mariage se fasse. Rose, l'honneur, la délicatesse, tout vous fait un devoir de tromper le père s'il le faut; et si vous avez besoin de moi...

ROSE. Encore faut-il savoir de quoi il s'agit; justement mademoiselle Lucie va venir; je t'engagerais bien à rester, mais je crains que ton maître, M. de Saint-Marcel, ne t'attende.

LOLIVE. Mon maître! oh! je le forme.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Maint solliciteur chaque jour
Implore humblement sa présence;
Mais de mon cher maître à mon tour
J'exerce aussi la patience.
Si chez lui l'on attend, dit-on,
Il attend son valet de chambre,
Et c'est dans son propre salon
Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs, aujourd'hui j'ai ma journée à moi; madame la comtesse est indisposée; une aventure hier au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle affligée; de la fermeté, Rose, et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE. Rose, Rose, je te cherchais; Édouard n'a pas encore paru?

ROSE. Non, Mademoiselle.

LUCIE. Quelle est cette personne avec qui tu causais?

LOLIVE, *bas, à Rose*. Présente-moi donc.

ROSE. Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE. Ah! j'entends, monsieur Lolive; je t'en fais compliment; mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien, je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE. Et pour quelle raison?

LUCIE. Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, *bas, à Rose*. Ah! mon Dieu! et nos mille écus?

ROSE. Cela n'est pas possible; même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et monsieur votre père n'oserait pas.

LUCIE. Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE. Il n'en trouvera pas; M. Édouard est un jeune homme charmant.

AIR des *Maris ont tort.*

Plein de raison et d'imprudence,
Plein de folie et de bonté,
Souvent il donne à l'indigence
L'argent qu'il gagne à l'écarté.
Rendre service est sa méthode;
Enfin chez lui sont confondus
Les défauts qui sont à la mode
Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE. Oui; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas; un négociant comme lui, qui a toute la droiture, et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Édouard est sans doute un fort aimable jeune homme; mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE. J'y suis; il a beaucoup voyagé.

ROSE. Non; mais d'abord il est de Bordeaux!

LOLIVE. Je comprends; l'influence du sol natal.

ROSE. Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE. Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE. Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE. Allons donc, on voit bien que monsieur votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade; vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE. C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre à mon père, et je ne sais comment prévenir Édouard.

ROSE. Je vais l'attendre; il loge ici dessus dans le même hôtel; et avant qu'il entre chez monsieur votre père, je le préviendrai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE. Tais-toi donc! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE. Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE. Tout est perdu! et s'il a causé avec mon père, je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE. Alors le coup de maître serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts;

qu'est-ce que cela nous fait qu'il mente, pourvu que votre père ne s'en doute pas ?..

LOLIVE. Elle a raison; ceci est beaucoup plus facile : et si Mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE. Ah! si vous parvenez à cacher son défaut à mon père, ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée, je suis sûre de le corriger; sans cela...

LOLIVE. Cela va sans dire; il ne faut pas que M. Édouard me voie; mais si je pouvais l'entendre, et prendre une idée de son caractère...

ROSE, *montrant le cabinet, à droite*. Eh mais! ce cabinet... Il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient, entre vite.

LOLIVE.

AIR de la *Nouvelle télégraphique*.

Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Et par mes soins j'espère
Le dégager,
Le protéger,
Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
Nous servons votre père;
Un mensonge bien attesté
Vaut une vérité.

ENSEMBLE.

Ne craignons rien, etc.

(*Lolive sort par la droite*.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL. Par exemple, celui-là est trop fort! cent mille écus de rente.

ÉDOUARD. C'est comme je vous le dis. Une Polonaise, une comtesse; car dans ce pays-là, on ne peut guère être moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait proposer sa main.

AIR de *Marianne*.

Mais pour accepter sa tendresse
(*Regardant Lucie*.)
J'aimais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse?

ÉDOUARD.

Qui descend de Sobiesky.

FRANVAL.

Mais cette belle,
Où donc est-elle?
Je veux la voir.

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux!
Elle est partie
Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très-fâcheux.

ROSE, *à part*.

Non pas, c'est très-heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, *en montrant Franval*.

Je ne crains rien, car le voilà
Forcé de croire celui-là,
Ou d'aller en Pologne.

ÉDOUARD. Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir... si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé... Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, *d'un air suppliant*. Mon cousin, ne la dites pas.

ÉDOUARD. Oh! ne craignez rien! elle peut se raconter, et puis je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL. Comment! les autres ne l'étaient donc pas?

ÉDOUARD. Si vraiment, elles le sont toutes; mais celle-là encore plus que les autres. (*A Lucie*.) Imaginez-vous... Mais qu'avez-vous? d'où vient cette tristesse? vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même?

LUCIE. Il serait vrai?

ÉDOUARD. Oui, et il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai?

LUCIE. Oui, et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL. Je crois du moins qu'il aura de la peine; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD. Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien; mais qu'importe? vous m'aimez, je vous aime; je suis si

heureux de vous voir; depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL. J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père : est-ce que, par hasard, tu ne le voyais plus?

ÉDOUARD. Si vraiment, tous les jours; une maison charmante, une femme fort aimable; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais, aujourd'hui même, lui porter la musique.

ROSE, *à Lucie*. Ah! mon Dieu, j'ai bien peur; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD. Ce bon M. de Saint-Marcel, il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés; et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL. Je préfère cette dernière, et je suis d'avis qu'aujourd'hui même nous allions...

ÉDOUARD. A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires; songeons un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les honneurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge, ensuite il y a bal masqué.

FRANVAL. Oh! d'abord, le bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques, ni dominos.

ÉDOUARD. Et *Babin*, le costumier qui demeure là en face, sur le palier. Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue de Richelieu? A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu? un peu petit, n'est-ce pas? mais, voyez-vous, je loge au-dessus; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL. J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD. Ah! si j'avais su cela! ma maison qui est juste au coin des *Italiens*.

LUCIE. Votre maison!

FRANVAL. Tu as une maison à Paris, toi?

ÉDOUARD. Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL. Peste! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD. Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin, dix mille francs de glaces seulement au premier, avec un billard, salle de bains; cela avait été bâti pour une danseuse qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL. Parbleu! moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD. Ah! que je suis donc fâché! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL. Déjà?

ÉDOUARD. Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL. Des réparations! une maison toute neuve!

ÉDOUARD. C'est-à-dire qu'il y avait un pavillon mal construit... Vous concevez....

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Des maçons l'on n'est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite :
On improvise une maison.
En quinze jours elle est bâtie;
Mais les travaux doivent encor durer;
Car à peine est-elle finie,
Qu'on se met à la réparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs, c'est plus sûr.

FRANVAL. Et ton acquéreur est-il solide?

ÉDOUARD. Oh! très-riche, un ancien marchand, *M. Guillaume*; il doit même m'apporter mon argent ce matin; oh! je n'en suis pas inquiet.

ROSE, *à part*. Ni moi non plus.

LUCIE. Ah! Rose, j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE. Et moi aussi. (*Rose sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET *de l'hôtel*.

LE VALET, *donnant une lettre à Franval*. Monsieur Franval, de Bordeaux.

FRANVAL. C'est bien... (*Ouvrant la lettre.*) Ah! ah! c'est pour ce paiement... (*Le valet sort.*) Voyons mes lettres de change. Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre, cause avec ma fille. (*Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.*)

LUCIE, *à droite, à demi-voix, à Édouard*. Vous êtes donc incorrigible!

ÉDOUARD. Est-ce de mon amour que vous parlez?

LUCIE. Non, mais de vos défauts qui nous perdent. Mon père a juré de rompre notre mariage, si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD. Dieu! qu'ai-je fait!

LUCIE. Quoi ! Monsieur, tout ce que vous venez de lui dire...

ÉDOUARD. Est vrai, quant au fond ; mais les détails... moi, ce n'est jamais avec mauvaise intention... mais la moitié du temps, à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux...

LUCIE. Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD. Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE. Taisez-vous, mon père s'approche...

ÉDOUARD. Oh ! je ne crains rien.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,
Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage.
Si mon père vous entendait !
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, *tenant un papier*. Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh ! parbleu ! Edouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, *sans se retourner*. Qu'est-ce que c'est, beau-père ?

FRANVAL. Une lettre de change de six mille francs à escompter !

ÉDOUARD, *riant*. Ma foi, cela se rencontre mal ; je n'ai pas le sou.

FRANVAL. Bah ! et cet argent ?

ÉDOUARD. Quel argent ?

FRANVAL. Le prix de ta maison.

ÉDOUARD. Ma maison... ah ! oui, c'est juste... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL. En as-tu disposé ?

ÉDOUARD. Non, non ; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, *bas, à Édouard*. Voyez-vous ce que c'est que de mentir ?

ÉDOUARD. Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (*A voix basse.*) J'avais quelques dettes.

LUCIE, *sévèrement*. Encore un...

ÉDOUARD. Non, c'est la vérité ; un jeune homme ne peut guère vivre sans cela ; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un monsieur... *monsieur Lenoir*...

FRANVAL. Tu m'as dit *M. Guillaume*.

ÉDOUARD. *M. Guillaume Lenoir*... un usurier...

FRANVAL. Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD. Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros ; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté... si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL. Et tu devais à ton acquéreur ?

ÉDOUARD, *étourdiment*. Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL. Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, *embarrassé*. Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais ; mais... (*A part.*) Comment diable me tirer de là ?

FRANVAL, *le regardant*. Est-ce que tu m'aurais fait un conte ? Est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; LOLIVE, *déguisé en vieux marchand* ; ROSE.

ROSE, *annonçant*. *Monsieur Guillaume Lenoir !*

ÉDOUARD, *stupéfait*. Monsieur..

FRANVAL, *de même*. Comment ?

LOLIVE, *courant à Édouard*. Mille pardons, mon cher monsieur Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres ; mais les affaires avant la politesse... On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret ; c'est sans doute monsieur votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer ? Désolé de vous interrompre... Deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, *à part*. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LUCIE. Ces messieurs ont à causer d'affaires ; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD. Pourquoi donc ? je n'ai de secrets pour personne, moi...

LOLIVE. Ah ! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux... si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas ; on prend patience, parce qu'on se dit : les affaires avant la politesse.

FRANVAL. Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, *à Rose en s'en allant*. Ne les quittez pas, ma chère Rose. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LUCIE.

LOLIVE. Ah çà ! mon cher monsieur, je viens

voir si vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison?

ÉDOUARD, *étonné*. De ma maison?

LOLIVE. Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de *madame Guillaume Lenoir*, mon épouse : je ne vous en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD. Ah! vous veniez pour... (*A Franval.*) Par exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire...

FRANVAL. Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD. J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne; mais si vous saviez...

LOLIVE.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

La minute n'est pas signée;
Mais tout est réglé comme il faut;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi! je le paye, est-ce possible!
Il ne manquait plus que cela;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE. Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous voudrez...

ÉDOUARD, *à part*. C'est une mystification; mais, parbleu! je vais bien l'attraper. (*Haut.*) Puisque mon argent est prêt, mon cher *Guillaume*, c'est une affaire faite; donnez-le-moi.

LOLIVE. Certainement, Monsieur; (*Fouillant dans sa poche et tirant sa tabatière.*) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL. C'est juste.

LOLIVE. Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, *à part*. Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là.

LOLIVE. Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD. C'est fâcheux : j'aurais voulu savoir de quelle couleur est votre argent; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ, (*A part.*) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE. Je conçois que, dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD. Mon cautionnement...

LOLIVE. Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL. Comment! il serait vrai? ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE. La nomination est publique, et c'est grâce au crédit de M. de Saint-Marcel.

Air du vaudeville de la *Somnambule*.

Je l'ai vu ce matin encore,
Il a pour vous beaucoup d'égard;
Madame surtout vous adore,
Même je dois vous gronder de sa part.
Donnez-lui donc la musique nouvelle,
Cette musique... oui, vous savez, mon cher,
De la chanson que vous fîtes pour elle,
Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, *à part*. Parbleu! celui-là est trop effronté. (*Haut.*) Ah çà! Monsieur...

LOLIVE. Adieu, monsieur le receveur... une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira monsieur le receveur par-ci, monsieur le receveur par-là; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LOLIVE.

ÉDOUARD, *le regardant sortir*. Voilà bien le plus hardi hâbleur.

FRANVAL. Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire : crois-tu que j'avais suspecté ta bonne foi?

ÉDOUARD. Comment! vous auriez pu?..

FRANVAL. Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'instant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, *à part*. C'est fait de lui.

ÉDOUARD, *embarrassé*. C'est aujourd'hui lundi; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL. Oui; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui; M. Guillaume nous a dit

l'avoir vu ce matin à Paris; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD. Demain, si vous voulez; mais aujourd'hui cela m'est impossible.

FRANVAL. Et pour quelle raison?

ÉDOUARD. J'ai ce matin des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL. Je ne peux... je déjeune en ville... chez Saint-Phar...

ÉDOUARD, *vivement*. Là! moi qui ai commandé un déjeuner magnifique.

AIR : *Dans ce castel de haut lignage.*

J'ai dix flacons d'un champagne admirable,
Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens.
Mon cœur d'avance en ce banquet aimable
A confondu vos amis et tes miens.
Jeunes et vieux, dès le premier service,
Sont du même âge; et par un charme heureux,
A table il faut que chacun rajeunisse;
Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.)

FRANVAL. A la bonne heure; mais il est dix heures, ton déjeuner sera, comme le mien, pour midi, et d'ici là nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela?

ÉDOUARD, *à part*. Il n'en démordra pas.

ROSE, *à part*. Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL. Eh bien! qu'as-tu donc? et d'où vient cet air embarrassé? tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure?

ÉDOUARD. Eh bien! non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est impossible de vous le cacher : je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (*A voix basse.*) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL. Ah! mon Dieu!

ROSE. J'en étais sûre; voilà du nouveau.

FRANVAL. Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD. Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL. C'est cela, une mauvaise tête, un écervelé qui va tout gâter : c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD. Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL. Du tout; je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, *à part*. Quel diable d'homme! (*Haut.*) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar?

FRANVAL. Est-ce que j'y pense maintenant! Il m'attendra : quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils; car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, *à part*. Au fait, c'est un brave homme. (*Haut.*) Écoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL. Une plaisanterie! qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote.

ÉDOUARD. D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL. C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait?

ÉDOUARD. Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL. Ou à des paroles.

ÉDOUARD. Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL. Mais alors.

ÉDOUARD. Voilà ce qui est arrivé : Je dînais hier dans une maison charmante; et vu la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade; notez bien le fait.

ROSE, *à part*. Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, *comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire*. La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques... la maîtresse de la maison me versait un moka brûlant; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques compliments, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousse un monsieur qui était derrière moi, au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL ET ROSE. Ah! mon Dieu!

ÉDOUARD. Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, *riant*. Ah! ah! je n'y tiens plus!

FRANVAL. Comment! Rose, cela te fait rire?

ROSE. Oui, Monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD. C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais furieux s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire; je lui propose même sa re-

vanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*, mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, *secouant la tête*. Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien extraordinaire; mais n'importe, je ne te quitte pas, je serai ton témoin.

ÉDOUARD, *à part*. Est-il tenace! (*Haut*.)

AIR du *Petit Courrier*.

Franchement je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père;
Car enfin, si mon adversaire
Ne venait pas... cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
Craignant fort de s'aventurer,
Et qui demandent votre adresse,
Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL. Eh bien! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LOLIVE *en Anglais*, UN VALET.

LE VALET, *annonçant*. Milord *Cook Brook*.

FRANVAL, *étonné*. Comment! il se pourrait!

ÉDOUARD, *stupéfait*. Encore! ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, *à part*. A merveille! courons prévenir ma maîtresse, et prendre ses ordres. (*Elle sort*.)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, *baragouinant*. Je venais, Messié, prendre vous pour le petit boxage à l'épée.

ÉDOUARD, *à part*. A l'épée!

FRANVAL. Quoi, Milord, cette aventure d'hier!

LOLIVE. Elle était fort désagréable, et c'était pour en garder le colère que je avais gardé le *chapelier* comme il était hier. (*Montrant son chapeau tout défoncé*.) Voyez-vous, aussi je demandai réparation dans les formes.

ÉDOUARD. Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler si par hasard je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE. Yès, Messié, ce était une conduite incivile; je n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il faisait plaisir; mais on devait auparavant crier par le fenêtre: *gare l'homme!* car enfin, je avais un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, *à part*. Parbleu! je saurai quel est le mauvais plaisant qui a juré de me mystifier ainsi. (*Haut*.) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes venu pour vous battre, nous nous battrons ici, à l'instant même.

FRANVAL, *les séparant*. Édouard, est-ce là la modération dont vous m'avez parlé?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIE.

LUCIE, *accourant*. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LOLIVE, *bas, à Lucie*. Venez nous séparer. (*Haut, à Édouard*.) Je batterai pas moi.

ÉDOUARD. C'est ce que nous verrons.

FRANVAL. Et moi, je vous ordonne de m'écouter; qu'est-ce que c'est donc que cela? (*A part*.) Moi qui croyais d'abord que c'était une plaisanterie; je vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (*A Lolive*.) C'est vous, Monsieur, qui êtes l'offensé?

ÉDOUARD. Du tout, c'est moi.

FRANVAL. Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le blesser!

ÉDOUARD. Ce n'est pas vrai.

LOLIVE. C'est vrai.

FRANVAL. Oui, Monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont que trop réels.

ÉDOUARD. Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le croie.

FRANVAL. A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il revient à la raison; de votre côté, Milord, j'espère que vous devez oublier votre ressentiment.

LOLIVE. Si Monsieur n'a pas eu l'intention...

FRANVAL. Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD. Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL. Alors, que tout soit oublié; et pour mieux sceller le raccommodement, Milord déjeunera avec nous.

LUCIE. A merveille. Je respire.

ÉDOUARD. Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi à me rendre service. Holà! Rose, Lafleur, quelqu'un! Il faudrait faire préparer à la hâte...

FRANVAL. A quoi bon?

ÉDOUARD. Puisque Monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL. Eh bien! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici!

ÉDOUARD, *regardant Lolive*. Ah! oui, certainement; mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à Monsieur?

LOLIVE. Pardon : en Français comme en Anglais je déjeunai toujours; mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD. Allons, me voilà pris.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE.

ROSE. Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, *étonné*. Le déjeuner!

ROSE. Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, *à part*. Dix! elles y sont! C'est fini, je ne peux plus mentir; aussi maintenant je ne risque rien; et cela me donne une confiance.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, Milord, déjeunons en famille;
Le verre en main nous allons voir beau jeu;
C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, *bas, à Édouard.*

Prenez bien garde et buvez-en très-peu.

ÉDOUARD, *à Lolive.*

Oui, c'en est fait, abjurons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

(Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre et donne une poignée de main à Lolive.)

La haine expire où l'appétit commence,
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUS ENSEMBLE.

La haine expire, etc.

(Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

ROSE, *seule*. Pauvre jeune homme! il n'en revient pas; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt-quatre heures! Aussi il nous donne une peine; car il est d'une étourderie dans ses mensonges : il avait déjà oublié son déjeuner; heureusement que nous y avions pensé; et, grâce à l'argent de Mademoiselle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.
A ses talents je rends justice;
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors il n'y a plus à craindre que cette visite de remercîment que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher? il n'y a qu'un moyen : en faisant venir ici M. de Saint-Marcel. Je vais prévenir Lolive, il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître... hein! que veut ce monsieur?

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL. M. Édouard de Sainville n'est-il pas ici?

ROSE. Oui, Monsieur; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL. Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce; me préserve le ciel de le déranger! j'attendrai.

ROSE. Si Monsieur voulait dire son nom?

M. DE SAINT-MARCEL. C'est inutile.

ROSE. Ce n'est pas pour savoir; mais si on connaissait seulement pour quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL. Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE. Comme Monsieur voudra.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; FRANVAL.

FRANVAL, *la serviette à la main, à la cantonade*. Je suis à vous, Milord; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, *à M. de Saint-Marcel*. Voici justement M. Franval.

FRANVAL. Qu'est-ce que c'est?

ROSE. Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (*A part.*) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL. C'est à monsieur Franval que j'ai l'honneur de parler? enchanté, Monsieur, de vous trouver à Paris; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres, me parlait de vous et de son fils Edouard.

FRANVAL. Vous êtes un ami de M. de Sainville?

M. DE SAINT-MARCEL. Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL. Comment, monsieur le comte, vous vous donnez la peine de venir nous voir; c'est moi qui aujourd'hui même voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL. Des bontés!.. il me semble que je n'ai encore rien fait pour lui; mais c'est sa faute : j'apprends hier par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris : et comment l'a-t-elle su? au bal de l'Opéra.

FRANVAL. Au bal de l'Opéra!

M. DE SAINT-MARCEL. Oui. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sotte affaire...

FRANVAL. Qu'est-ce que vous dites là? comment! depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL. Je ne l'ai pas vu une seule fois; et j'ai reçu avant-hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable! quand on veut obtenir, on demande; moi, je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL. Parbleu! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment! Monsieur, Edouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous?

M. DE SAINT-MARCEL. Non, Monsieur.

FRANVAL. Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL. Ma maison de campagne! je n'en ai pas.

FRANVAL. Soit; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen, une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL. Je suis très-maladroit, et je n'y joue jamais.

FRANVAL. J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, Monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que maintenant je ne peux pas m'y reconnaître. Mais, vous voilà, vous m'aiderez à le confondre; et bien certainement il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL. Y pensez-vous? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce.

FRANVAL. Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL. Mais votre parole?

FRANVAL. Je la retire, et il n'a pas droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, *à part.* Et moi qui venais pour le remercier d'un service.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD. Parbleu! vous êtes tous d'aimables convives; vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparaît à la seconde bouteille de champagne.

ROSE. Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD. Ah! oui : peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras; car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant; il rend service, et sans intérêt; c'est beau, dites donc, beau-père! Qu'est-ce que nous faisons ce matin?

FRANVAL. J'avais envie de sortir; mais voici une visite qui nous arrive : un ami de la famille.

ÉDOUARD, *à M. de Saint-Marcel.* Pardon; je n'avais pas eu le plaisir de voir Monsieur. Monsieur est de Bordeaux?

FRANVAL. Justement.

ÉDOUARD. Je l'aurais parié; nous autres gens du Midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si Monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide, de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, *à Franval.* Je vous fais

compliment, Monsieur; votre gendre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, *bas, à M. de Saint-Marcel.* Attendez, attendez. (*A Édouard.*) Il faut te dire, mon ami, que Monsieur est ici pour solliciter, et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD. Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL. Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD. Ah! certainement; et j'aurai l'honneur de lui présenter Monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, *riant.* Hein!

M. DE SAINT-MARCEL, *bas, à Franval, en riant.* Eh mais! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD. Et d'une gaieté... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL ET M. DE SAINT-MARCEL. Vous avez déjeuné...

ÉDOUARD. Oui; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL. Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD. Pourquoi cela?

FRANVAL, *montrant M. de Saint-Marcel.* C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, *surpris*, M. de Saint-Marcel!

ROSE, *à part.* C'est fait de nous.

LUCIE, *de même.* Tout est perdu.

ÉDOUARD, *se remettant sur-le-champ.* Comment! c'est là M. de Saint-Marcel!.. Je suis désolé, mais je n'ai pas l'honneur de reconnaître...

FRANVAL. Je le crois bien; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD. Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas avec monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL. Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD. Précisément; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL. Je le croirais assez sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, *à part.* Ah! diable! (*Haut.*) Il sera donc revenu secrètement; car hier il était à Paris.

FRANVAL. Il n'y était pas.

ÉDOUARD. Il y était.

FRANVAL. Eh bien! mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; UN VALET, LOLIVE, *en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras.*

LE VALET, *annonçant.* M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, *d'un air d'aisance.* Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

M. DE SAINT-MARCEL, *à part.* Que vois-je! c'est ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE. Nous voici bien du monde... Serviteur, Messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD. C'est vous, mon cher protecteur! J'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à monsieur votre frère.

LOLIVE *s'avance d'un air dégagé, et apercevant M. de Saint-Marcel.* Dieu! mon maître!

M. DE SAINT-MARCEL, *à part.* Et avec mon habit brodé!

FRANVAL, *étonné.* Ils se reconnaissent. (*Édouard, Franval, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surprise.*)

M. DE SAINT-MARCEL. Quel tableau! personne n'y est plus. Venons à leur secours, car ils ne s'en tireraient jamais. (*Allant à Lolive.*) Eh bien! mon cher frère!

TOUS. Son frère!

M. DE SAINT-MARCEL. Pourquoi ce trouble, cet embarras? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée?

ÉDOUARD. Comment! Monsieur, c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre?

M. DE SAINT-MARCEL. Eh oui! est-ce que cela ne vous arrange pas?

ÉDOUARD. Si vraiment; mais aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père; mais en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, *riant.* Oui, Monsieur; il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonges à lui reprocher.

FRANVAL. Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL. La voici; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE. Comment! il se pourrait....

ÉDOUARD. Ah! je parie que c'est vrai; tout est vrai aujourd'hui. Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL. Je suis sûr qu'on me trompe.

LOLIVE. Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL. Et moi aussi; et cependant vous consentez...

FRANVAL. Il le faut bien, ne fût-ce que par curiosité, et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, *jetant son chapeau. Vivat!* La parole de Monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée, et mets aux pieds de Roselle M. Guillaume Lenoir, milord Cook-Brook, et bien plus, le fidèle Lolive, valet de chambre de monsieur le comte.

ÉDOUARD. Comment, coquin, c'était toi?

FRANVAL. Fais donc l'étonné.

ÉDOUARD. Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL. Encore! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE. Et cependant, mon père, c'est la vérité; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD. Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, Monsieur, oui, mon cher protecteur, je jure de me corriger, de ne plus retomber dans un défaut dont je vois trop les dangers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon; je te promets une récompense.

LOLIVE. Bien sûr!

LUCIE, *lui donnant une bourse*. Et moi je te la donne.

LOLIVE. C'est encore mieux. (*Pesant la bourse.*)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

VAUDEVILLE.

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
Dans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce naïveté,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est afin qu'on les aime plus.
Si l'on est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Crésus qu'en l'ennui ronge
Par ses courtisans est flatté,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
Du grand jour rechercher l'éclat,
Tel fut toujours le caractère
Du véritable homme d'État.
Pour que son crédit se prolonge,
Pour que son nom soit respecté,
Il n'a pas besoin du mensonge,
Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
Que pour nous prédire des maux;
Vous qui ne rêvez que désastres,
De grâce, Messieurs les journaux,
Pourquoi par de si tristes songes
Effrayer la crédulité?
Faites-nous de plus doux mensonges,
Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité! l'un prouve
Qu'on la rencontre dans le vin;
L'autre en un puits dit qu'on la trouve;
Ce fait me paraît plus certain.
Car à Paris où, plus j'y songe,
Bacchus est souvent frelaté,
C'est dans le vin qu'est le mensonge,
C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, *au public*.

Ce matin, selon mon usage,
Lorsqu'à tout propos je mentais,
J'ai dit du bien de cet ouvrage,
J'ai même prédit un succès.
Daignez réaliser ce songe,
Et grâces à votre bonté!
Que pour moi ce dernier mensonge
Soit encore une vérité.

FIN DE LE MENTEUR VÉRIDIQUE.





Imp. Godard R. de la Boucherie à Paris

Le Valet de son Neveu Pl. XIX




BIBLIOTECA NAZIONALE





LE VALET DE SON RIVAL

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 19 mars 1846.



Personnages.



M. D'ESTIVAL.	M. DE SENNEVILLE.
LISE, sa fille.	GERMAIN.
M. DE BEAUCLAIR.	UN EXEMPT.

La scène se passe à Strasbourg, chez M. d'Estival.

Le théâtre représente un salon ; deux portes latérales, une au fond qui laisse apercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul, tenant un papier à la main.* Relisons la liste de mes commissions : porter des invitations chez le sous-préfet et le receveur des impositions indirectes, pour la signature du contrat; retenir la musique du régiment pour le jour du bal; commander à l'imprimeur les billets de part annonçant que mademoiselle Lise d'Estival épouse M. de Beauclair, officier d'artillerie, etc. Le beau-père est expéditif, et n'aime pas à perdre de temps; aussi tout est prêt, et il ne manque plus rien... que le prétendu. On l'attendait hier, on l'attend aujourd'hui. Un prétendu qu'on fait venir exprès de Paris, comme s'il en manquait à Strasbourg!..

SCÈNE II.

GERMAIN, LISE, *accourant.*

LISE. Eh bien! Germain, vous n'entendez pas? Une voiture vient de s'arrêter; on a sonné à la grille du parc, et vous êtes là d'une tranquillité...

GERMAIN. J'y vais. Enfin, serait-ce M. de Beauclair, le prétendu?

LISE. Ah! M. de Beauclair! lui... un autre... qui sait?.. une visite... (*Vivement.*) Mais allez donc. Quand ce serait lui, est-ce une raison pour le faire attendre un quart d'heure?

GERMAIN. Je vais dire à Lafleur d'ouvrir. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LISE, *seule.* Oh! oui, c'est lui, j'en suis sûre, et toute ma frayeur me reprend. Je ne le connais pas, je ne l'ai point vu, et combien je crains de le voir! Le cœur me bat. On dit qu'il est jeune et spirituel. Qui me dira s'il est doux, aimable, s'il m'aimera, si je pourrai lui plaire? Oh! non; ils sont si difficiles à Paris. Que je serais fâchée que ce fût lui! Je voudrais qu'il ne vînt pas, qu'il ne parût jamais! Encore s'il ressemblait à ce jeune officier!.. (*Allant près de la porte.*) Si l'on pouvait voir!.. Mon Dieu! mon père devrait bien faire élaguer ces tilleuls. Oh! le voilà; je l'entends. Je ne dois pas rester. (*Elle sort en retournant plusieurs fois la tête.*)

SCÈNE IV.

GERMAIN, M. DE SENNEVILLE, PLUSIEURS DOMESTIQUES *portant une valise et d'autres paquets.*

GERMAIN, *entrant le premier.* Voyons un peu ce M. de Beauclair, qui se fait si longtemps attendre.

SENNEVILLE, *aux domestiques.* Grand merci, mes amis. (*Leur donnant de l'argent.*) Tenez, et buvez à ma santé. (*Les domestiques sortent.*)

GERMAIN, *à part.* Il s'annonce bien.

SENNEVILLE, *à Germain.* Voulez-vous prévenir M. d'Estival que M. de Beauclair, son gendre...

GERMAIN, *le regardant.* Comment! ne me trompé-je pas? Monsieur de Senneville!

SENNEVILLE, *vivement, et à voix basse.* Tais-toi, malheureux! Qui es-tu? D'où me connais-tu?

GERMAIN. Monsieur le colonel ne se rappelle pas mes traits. J'étais portier à Paris, rue du Helder, chez cette jeune comtesse où monsieur le colonel allait si souvent, et d'où il sortait si tard.

SENNEVILLE. Ah! oui, Germain? (*Souriant.*) Un fripon.

GERMAIN. C'est cela, mon colonel. J'avais l'honneur de vous ouvrir la porte.

SENNEVILLE. Traître! tu ne l'ouvrais pas que pour moi; mais tu peux me servir, et j'oublie tout.

GERMAIN. Monsieur est bien généreux:

SENNEVILLE, *vivement, pendant toute cette scène.* J'ai vu Lise avec sa tante une fois à Paris, il y a trois mois, au bal de l'ambassadeur. Jolie, aimable, modeste, chacun s'empressait autour d'elle. Rien qu'en la voyant danser, je l'adorai. Dès que j'eus causé avec elle, je jurai qu'elle serait ma femme.

GERMAIN. Que ne parliez-vous? Vingt mille écus de rentes, colonel, et neveu du ministre...

SENNEVILLE. En rentrant chez moi, à quatre heures du matin, je trouve des ordres de mon oncle : depuis trois mois j'ai parcouru toute la France: enfin, je suis envoyé en mission à Strasbourg. J'arrive, et me voilà.

GERMAIN. Au fait, il n'y a pas de temps perdu.

SENNEVILLE. Mon hôte, grand bavard, m'apprend que mademoiselle d'Estival doit se marier à M. de Beauclair, jeune officier français; qu'on n'a jamais vu le futur; mais l'amitié, la parenté, les convenances, que sais-je enfin? que tout est d'accord, et qu'on n'attend plus que le prétendu. Je laisse notre hôte au milieu de son récit; je remonte en voiture, j'entre au château, je me dis Beauclair, tout m'est ouvert; tu m'introduis, et je te dois la réussite de mon projet.

GERMAIN. Ma foi, Monsieur, je n'en ai pas vu de plus extravagant. A chaque instant notre époux peut arriver. On l'attendait hier.

SENNEVILLE. Tant mieux! c'est qu'un accident l'a retenu. A qui n'en arrive-t-il pas en voyage? Moi-même, l'avant-dernière nuit, quelle aventure! Ce serait une bonne fortune pour un faiseur de romans! A minuit, un temps affreux! Je dormais, lorsque ma voiture est renversée par celle d'un voyageur qui se fâche encore contre mes postillons, dit qu'on l'a retardé, m'insulte moi-même, met l'épée à la main. J'en fais autant. La nuit était noire en diable; le pied me glisse; mon adversaire croit m'avoir tué, remonte en voiture, me laisse là, et court encore.

GERMAIN. Eh bien! vous n'avez pas pu courir après lui?

SENNEVILLE. Ah! il ne m'échappera pas. Ma chaise renversée, six heures d'avance, impossible de l'atteindre; mais, arrivé à la ville voisine, encore tout bouillant de colère, je donne, de la part du ministre, l'ordre de l'arrêter; et, dès que l'insolent sera saisi, j'irai lui demander satisfaction de son procédé.

GERMAIN. Savez-vous son nom? Avez-vous son signalement?..

SENNEVILLE. Non; mais un homme qui se rend à Strasbourg, on ne le manquera pas.

GERMAIN. C'est bien. Que n'avez-vous aussi quelque bon ordre du ministre pour empêcher M. de Beauclair d'arriver! car enfin tout se découvrira.

SENNEVILLE. Qu'importe? je serai le premier venu; le premier j'aurai dit à Lise que je ne puis vivre sans elle; que depuis trois mois je l'aime, je l'adore. Me croyant son futur elle ne s'offensera pas d'un tel aveu. A moins que son cœur n'ait parlé pour un autre, une jeune personne est toujours disposée à voir favorablement celui que ses parents lui destinent; elle s'efforce de le trouver aimable; elle cherche à l'aimer, et songe si elle pouvait commencer à en prendre l'habitude. On me découvrira, je le sais; mais le coup sera porté, l'impression sera produite, et Beauclair arrivera trop tard.

GERMAIN. D'accord; excepté que cela finira par un coup d'épée, et que M. de Beauclair... Le connaissez-vous?

SENNEVILLE. Oui, j'ai connu dans mes campagnes un M. de Beauclair fort aimable; je me suis même trouvé avec lui dans une situation assez piquante. Nous étions rivaux sans le savoir, et, comme le chevalier de Grammont, il m'obligea de lui servir de domestique, et de garder son cheval pendant qu'il en contait à ma belle

GERMAIN. Je vous connais; vous vous êtes fâché.

SENNEVILLE. Point du tout; le tour m'a paru plaisant, et je lui renvoyai son cheval, en lui promettant de lui rendre la pareille si j'en trouvais l'occasion.

GERMAIN. Il ne saurait s'en présenter de plus belle, car voici mademoiselle Lise avec son père.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, *puis* LISE.
(*Germain sort.*)

D'ESTIVAL, *entrant le premier*. Eh! que ne disiez-vous de suite! Ce cher Beauclair! qu'il me tarde de le voir, de l'embrasser! Que je le regarde un peu! Oui, c'est lui; voilà l'idée que je m'en faisais, un beau et brave militaire. Ma foi, quoiqu'on vante le temps passé, nos enfants ne sont pas plus mal que nous, et notre siècle en vaut bien un autre. (*Prenant Lise, qui arrive les yeux baissés.*) Je te présente ma fille... Hem! qu'en dis-tu? Un peu timide; mais quand on ne se connaît pas!

LISE, *en levant les yeux, fait un geste de surprise*. Que vois-je?

D'ESTIVAL. Comment! aurais-tu déjà vu Beauclair?

LISE, *troublée*. Oui, oui, mon père, beaucoup... une fois... il y a trois mois.

D'ESTIVAL. Ah! tu appelles cela beaucoup?

LISE, *ingénument*. Ah! c'est que c'était... au bal.

D'ESTIVAL. C'est juste. C'est bien différent. (*Gaiement.*) Serait-ce par hasard ce cavalier dont tu m'as tant parlé à ton retour de Paris?

SENNEVILLE, *vivement*. Quoi! Mademoiselle vous a parlé de moi?

D'ESTIVAL, *froidement*. Oui, un jeune homme qui n'était jamais à la contredanse, qui se trompait de figures. Comment! c'était toi? Je ne t'aurais pas cru si gauche. Qu'est-ce que m'écrivait donc ton père, que tu avais eu trois années de danse avant d'être auditeur? On t'a volé ton argent. Ah çà, puisque vous avez dansé ensemble, à demain la noce! Autrefois, pour faire connaissance avec sa femme, il fallait trois mois de visite à un parloir, et on ne la connaissait pas mieux. Aujourd'hui il suffit d'une contredanse.

LISE, *en souriant*. Mais c'est moins long, et beaucoup plus gai.

SENNEVILLE, *gaiement*. Oui vraiment. Comme vous le disiez, Monsieur, notre siècle en vaut bien un autre : grâce aux progrès des lumières, on ne renferme plus les demoiselles au couvent; mais on les mène au bal. Une mère a-t-elle le désir de pourvoir sa fille, c'est au bal qu'elle découvre le mari qui lui convient. Le militaire vient y faire briller son uniforme; nos graves magistrats, nos docteurs à la mode y figurent ensemble. Un jeune notaire cherche-t-il une dot, s'il danse avec grâce, sa charge est payée. La gaieté, l'abandon, qui règnent dans ces fêtes brillantes, rendent l'amour moins timide et la surveillance moins attentive. Le nombre même des témoins ajoute à la liberté du tête-à-tête. Sa dame! (*Avec expression.*) Qu'on est heureux, qu'on est fier d'appeler ainsi celle dont votre choix vous a rendu le chevalier, hélas! pour un quart d'heure! Mais on la quitte ému, agité. Un nouveau monde s'ouvre devant vous, et souvent un regard, un mot a décidé du destin de la vie. (*Gaiement.*) Vous voyez bien, Monsieur, que le bal est le charme de la société, l'école des mœurs et le lien des familles.

LISE, *bas, à son père*. En vérité, il est fort aimable.

D'ESTIVAL. Oui, il a du bon; s'il danse mal, il raisonne fort bien. A demain donc la noce, et un grand bal, cela va sans dire... Mais, à propos, tu as donc changé d'idée?

SENNEVILLE, *étonné*. Comment?

D'ESTIVAL. Oui, fripon, ton déguisement. Nous savons tout. Je n'ai pas voulu en parler à ma fille; mais ton père m'a tout écrit. Il paraît que c'est un goût héréditaire dans la famille. Je me souviens d'une mascarade que nous fîmes ensemble.

SENNEVILLE. Quoi! mon père vous a écrit?

D'ESTIVAL. Tiens, voici sa lettre; non, celle-ci. Tu connais son écriture, j'espère. (*Mettant ses lunettes.*) Hum! hum!

« Mon vieux camarade, »

Ce cher Beauclair... « Mon fils doit se rendre « très-prochainement à Strasbourg, pour épou- « ser votre aimable fille. Vous saurez qu'il a, « comme moi, l'esprit vif et original. Il ne tient « point à se marier, mais il tient à être aimé « de sa femme; et je désespérais de l'établir. « Il est passionné pour les déguisements; et, « comme il a vu dernièrement *les Jeux de l'A- « mour et du Hasard*, il s'est mis dans l'idée de « se présenter chez vous sous l'habit de son va- « let, afin de pouvoir étudier à loisir le caractère « de sa future épouse. J'ai cru devoir vous pré- « venir de cette folie : vous ferez de cet avis « l'usage qui vous paraîtra convenable. »

Ah! ah! ah! Je croyais même que c'était là la cause de ton retard.

SENNEVILLE, *à part*. En voici bien d'une autre. Où me suis-je fourré?

LISE. Ah! Monsieur aime les épreuves.

SENNEVILLE. Mademoiselle ne doit pas les craindre.

LISE. Quoi qu'il en soit, je trouve plus prudent de ne pas m'y exposer, et je vous remercie d'a-

voir abandonné ce projet. Ce que j'estime avant tout, c'est la franchise, et je ne consentirai jamais à donner ma main à celui qui aurait employé le moindre déguisement pour l'obtenir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GERMAIN.

GERMAIN. Monsieur, un domestique, que nous avons vu de loin descendre d'une chaise de poste, est là; il demande à vous parler.

SENNEVILLE, *à part*. Grands dieux!

D'ESTIVAL. Que nous veut-il? faites entrer.

GERMAIN, *à Beauclair*. Par ici, camarade. (*En s'en allant.*) Comme ces laquais de Paris ont un air fier!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BEAUCLAIR, *en livrée élégante*.

BEAUCLAIR. Monsieur, je précède mon maître, M. de Beauclair: il m'a chargé de vous annoncer que, retenu chez le baron de Forlis, il ne pourra arriver chez vous que dans quelques jours.

D'ESTIVAL. Hé! que dis-tu donc, mon garçon? il est ici.

BEAUCLAIR. Mon maître! M. de Beauclair?

LISE. Sans doute.

D'ESTIVAL. Le voilà. (*Beauclair traverse le théâtre, se trouve face à face avec Senneville, et s'arrête stupéfait.*)

SENNEVILLE, *prenant un ton de maître*. Eh bien, Jasmin, qu'y a-t-il donc?

BEAUCLAIR. Ah! c'est Monsieur qui... que... En vérité... Je ne m'attendais pas... (*A part.*) Ma foi, monsieur de Senneville, ce tour-ci vaut l'autre.

SENNEVILLE. Sans doute, vous ne m'attendiez pas ici; mais je n'ai point trouvé le baron de Forlis, et je suis arrivé ce matin. (*Avec intention.*) On peut bien quelquefois arriver avant vous.

BEAUCLAIR. C'est ce qui m'a surpris d'abord; mais j'espère que Monsieur ne me retrouvera plus en faute. (*Bas, à Senneville.*) Je vous remercie; mais je ne me tiens pas pour battu.

D'ESTIVAL. C'est bon... Je me charge d'arranger cette affaire. Ce garçon-là me revient assez. Il a de la tournure. Y a-t-il longtemps qu'il est à ton service?

SENNEVILLE. Non, il vient d'y entrer, et je ne serais pas fâché qu'il y restât. Il se connaît parfaitement en chevaux. Il en donnerait à garder au plus habile. Du reste, adroit, intelligent; et je vous prie de le traiter avec quelques égards. Il n'a pas toujours été valet.

BEAUCLAIR. Ah! mon Dieu, non! je me suis trouvé domestique sans m'en douter.

D'ESTIVAL. Par quel hasard?

BEAUCLAIR. Il y a tant de valets qui deviennent maîtres sans savoir comment..

SENNEVILLE. Aussi je mets tous mes soins à lui faire oublier qu'il n'est pas à sa place.

D'ESTIVAL. Bien, mon gendre.

LISE. Comme il est bon avec ses domestiques! C'est qu'en effet ce pauvre garçon a une physionomie tout à fait intéressante.

BEAUCLAIR. Mademoiselle est bien bonne.

D'ESTIVAL, *à Senneville*. Allons, allons, donne la main à ma fille; allons faire un tour de jardin en attendant le déjeuner.

BEAUCLAIR. En effet, la route m'a donné un appétit assez vif.

D'ESTIVAL. Eh bien! mon garçon, ne te gêne pas, passe à l'office. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

BEAUCLAIR, *seul*. Je ne m'attendais pas à entrer si vite en condition. A l'office! Allons, M. de Senneville prend sa revanche. Après tout, c'est ce que je désire. Je voulais une épreuve, je ne pouvais pas mieux rencontrer. Un rival redoutable, qui a tous les avantages, et qui sait en profiter. Quelle gloire si mon mérite pouvait percer à travers ma livrée! (*Gaîment.*) Chimère des âmes tendres, bonheur d'être aimé pour soi-même, je pourrai donc vous réaliser une fois; car, à coup sûr, si je triomphe, ce ne sera pas à mon habit que je le devrai. Mais cette dernière aventure m'inquiète. J'ai bien fait de prendre des circuits pour me rendre ici; j'ai cru remarquer qu'on était sur mes traces. En tout cas, ce déguisement me servirait encore. A la moindre nouvelle, je traverse le pont de Kehl et me trouve en pays étranger. En attendant, préparons-nous à servir mon nouveau maître avec tout le zèle d'un bon domestique.

SCÈNE IX.

BEAUCLAIR, D'ESTIVAL.

D'ESTIVAL, *à part*. Mon gendre avait envie d'é-

pouser sa future; moi, je ne serais pas fâché de connaître un peu mon gendre. Si je faisais jaser son domestique! Mais le drôle me paraît ne pas manquer d'esprit : il faut s'y prendre avec adresse. (*Haut.*) Tu m'as l'air de te plaire au service de ton maître?

BEAUCLAIR. Peut-il en être autrement? Monsieur est si gai, si spirituel!.. D'ailleurs, moi, j'aime les jeunes gens.

D'ESTIVAL. C'est comme moi, j'ai toujours été du parti des fils contre les pères, et je compte bien qu'avec mon gendre nous ferons encore des tours de jeunesse. (*Riant et affectant une grande gaieté pendant toute cette scène.*) Ah! ah! ah! c'est que je m'en suis permis de fort plaisants. Ah! ah!..

BEAUCLAIR, *affectant de rire aussi.* Ah! ah!.. Je vois que Monsieur était un rusé compère.

D'ESTIVAL. Oui, et, quoi qu'il arrivât, je m'en tirais toujours de la façon la plus gaie. Ah! ah!

BEAUCLAIR. Et mon maître, donc!.. Il y a bien peu de temps que je suis à son service; mais j'en ai vu de belles! Je me rappelle une aventure de créanciers. Ah! ah!

D'ESTIVAL. Ah! ah! des créanciers .. J'aime beaucoup les scènes de créanciers; c'était mon fort. Ah çà, des créanciers! Il ne paie donc pas ses dettes?

BEAUCLAIR. Est-ce que vous prenez mon maître pour un homme sans éducation? comme si vous-même autrefois... Ah! ah!

D'ESTIVAL. C'est juste. Ah! ah! ah! J'en faisais bien d'autres, moi. Mais conte-moi son aventure.

BEAUCLAIR. M'y voilà... Il revenait du jeu; il avait perdu tout son argent. Non, non, attendez donc... Je me trompe, c'est un autre jour; ce jour-là il avait gagné.

D'ESTIVAL, *riant de mauvaise humeur.* Ah! il joue et il gagne. Ah! ah!

BEAUCLAIR. Pas souvent. Mais c'est bien plus drôle quand il perd; il faut entendre alors comme il jure... C'est admirable. Mais ce jour-là donc il était en gain, à telles enseignes qu'il m'avait payé mes gages; je me le rappelle, parce que c'est la seule fois. Il faut vous dire, pour l'intelligence de l'histoire, que le matin il m'avait chargé de porter un billet chez la comtesse, et que, par erreur, je le remis à la baronne.

D'ESTIVAL. Comment donc! une comtesse? une baronne?.. (*A part.*) Morbleu!

BEAUCLAIR. Ah! ah! Je gage que dans votre temps vous avez fait aussi plus d'une conquête.

D'ESTIVAL. Oui, oui, je me reconnais là; mais il est donc généralement aimé?

BEAUCLAIR. C'est une fureur, on se l'arrache. Les femmes le craignent, et les hommes ne peuvent pas le souffrir. C'est le jeune homme le plus à la mode de Paris. Eh! parbleu, j'ai là une lettre d'une femme à laquelle j'étais chargé de répondre; vous sentez qu'il ne peut pas suffire à tout. (*Lui donnant une lettre, et lui faisant lire l'adresse.*) A Monsieur de Beauclair... Quel feu! Vous verrez le délire de la passion! le vague du sentiment! ah! ah! vous connaissez cela?

D'ESTIVAL, *en riant.* Oui, oui, j'en ai reçu plus d'une.

BEAUCLAIR. Mais l'aventure qui a fait le plus de bruit, et qui va vous faire bien rire... C'est dernièrement... Je vous le dirai, parce que vous connaissez les acteurs. Ah! ah! Un de ses amis devait se marier. Il arrive à la place du futur qu'on ne connaissait pas, et séduit la fille en présence même du père... (*Cherchant.*) Un monsieur de... oh! vous le connaissez, un bon homme, un très-bon homme... J'ai là son nom, je le tiens...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LISE.

LISE. Mon père, je venais vous dire que plusieurs visites...

BEAUCLAIR, *toujours à d'Estival.* Et le plus plaisant, c'est que le jour même... (*Feignant d'apercevoir Lise.*) Pardon! pardon! je n'oserais pas devant Mademoiselle.

D'ESTIVAL. Ah! ah! j'entends. Va m'attendre à deux pas. Ma fille ne doit pas savoir...

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, je vous suis... C'est que mon maître m'a donné quelques ordres. (*A part.*) Diable! j'aime mieux rester avec la fille.

D'ESTIVAL, *à part.* Quelle adresse à moi de l'avoir fait parler! Ah! M. de Beauclair, qui jamais aurait dit?.... Allons, achevons de m'instruire. (*A Lise.*) Reste, reste, mon enfant! je reviens dans l'instant... (*A Beauclair.*) Ah! comme nous allons rire!

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, nous allons rire. (*D'Estival sort.*)

SCÈNE XI.

LISE, BEAUCLAIR.

BEAUCLAIR, *regardant d'Estival qui s'éloigne, et à part.* Bon! que Senneville s'en tire maintenant comme il pourra. (*A Lise, qui fait quelques pas pour sortir.*) Mademoiselle!

LISE. Que voulez-vous, Jasmin?

BEAUCLAIR. C'est bien de l'audace à moi de vous demander un moment d'entretien; mais je ne suis pas aussi indigne de cette faveur que je puis le paraître.

LISE. Oui, votre maître se loue beaucoup de vous.

BEAUCLAIR. Il a daigné vous dire du bien de moi! (*A part.*) C'est un maladroit; à sa place je ne l'aurais pas fait. (*Haut.*) L'estime de Madame est une consolation dans mes chagrins.

LISE. Des chagrins... Ah! j'entends. Il vous est survenu quelques différends avec votre maître, et vous avez besoin de ma médiation. Je crois M. de Beauclair trop bon pour me refuser votre grâce.

BEAUCLAIR. Ma grâce? Non, Madame. (*A part.*) Diable! nous sommes loin de nous entendre. (*Haut.*) Le hasard m'a placé dans une situation bien étrange! je n'étais pas né pour l'habit que je porte.

LISE, *à part.* Tous ces gens-là parlent de même; ils seraient tous grands seigneurs, s'ils n'étaient pas valets de chambre. (*Haut.*) Eh bien, Jasmin, vos malheurs? (*A part.*) Car il a sans doute quelque roman.

BEAUCLAIR. Ah! Mademoiselle, que vous dirais-je? et qu'allez-vous penser de moi? En entrant dans ce château, j'ai vu une personne.

LISE, *le contrefaisant.* Une personne!.. Ah! mon Dieu! seriez-vous amoureux, par hasard?

BEAUCLAIR, *d'un ton pénétré.* Oui, Madame.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SENNEVILLE.

SENNEVILLE, *à part.* Un tête-à-tête! J'arrive à temps. (*Haut.*) Eh bien, Jasmin, que faites-vous donc? je vous cherchais.

LISE. Ah! laissez-le, de grâce. Un instant plus tard, et j'allais devenir sa confidente.

SENNEVILLE. Comment! il se serait permis?..

LISE. Je le défends d'abord. Il est amoureux, et l'amour ne regarde pas à l'étiquette.

SENNEVILLE, *inquiet.* Ah! il a parlé d'amour.

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, j'ai parlé d'amour.

SENNEVILLE. J'y suis : quelque passion d'antichambre! quelque Nérine! quelque Marton! (*Vivement.*) Votre femme de chambre, je parierais; elle est vraiment jolie.

LISE. Quoi! ce serait là cette personne qu'il a vue en entrant dans le château, et qui soudain...

SENNEVILLE. Justement; j'avais déjà cru remarquer!.. Mais pourquoi, Jasmin, ne m'avez-vous pas parlé? Aviez-vous quelques raisons secrètes de me cacher vos projets? Vous deviez être sûr de mon consentement.

BEAUCLAIR. Trop de bontés.

SENNEVILLE, *à Lise.* Sans doute il venait vous demander la main de celle qu'il aime; et j'espère que vous ne la lui refuserez pas.

LISE. Non, certainement; mais j'avoue qu'un amour aussi subit a lieu de m'étonner.

BEAUCLAIR. Ces amours-là doivent pourtant moins vous étonner que tout autre, Mademoiselle. Mais rassurez-vous, mon attachement pour Marton n'est pas aussi extraordinaire que Monsieur veut bien le croire.

SENNEVILLE. Comment? vous n'aimez que médiocrement et vous songez à épouser?

BEAUCLAIR. Mais je ne vois dans cet établissement qu'un moyen de rester auprès de Madame et de vous, Monsieur. D'ailleurs, comme vous me le disiez encore hier, l'hymen n'est plus un esclavage. Est-on las de vivre garçon, on fait une spéculation conjugale qui vous donne un état, une consistance dans le monde. Qu'on s'aime ou qu'on ne s'aime pas, que les humeurs se conviennent ou qu'elles soient incompatibles, c'est moins que rien; l'important est de trouver quelques rapports d'intérêts ou de fortune. On se contraint jusqu'à la signature du contrat; mais, le marché conclu, chacun reprend ses habitudes, chacun vit à sa manière, de son côté. Vous me le disiez : Monsieur court les sociétés, les spectacles, les bals; Madame en fait autant, et si le hasard veut que les deux époux se rencontrent, ils se connaissent à peine, leur entrevue a tout le piquant de la nouveauté. On s'aimerait presque, si ce n'était le décorum.

LISE, *à Senneville.* Comment, Monsieur?..

SENNEVILLE. Moi, Mademoiselle, que je meure si jamais j'ai eu cette pensée, et je veux qu'il vous avoue!..

BEAUCLAIR. Quoi! ne m'avez-vous pas répété cent fois, hier encore?.. (*Voyant Senneville qui le menace.*) Non, non, vous ne m'avez rien dit : Mademoiselle, il ne m'a rien dit; c'est moi qui ai tout inventé. Que je suis maladroit!

LISE, *à part.* Ah! comme je m'étais trompée!

SENNEVILLE. Non, Mademoiselle, gardez-vous de croire... (*Apercevant venir d'Estival.*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, *une lettre à la main, qu'il serre en entrant.*

SENNEVILLE. Ah! monsieur le baron, venez m'aider à me défendre!

D'ESTIVAL. Moi, Monsieur! Je m'en garderai bien; et c'est déjà beaucoup que je ne vous force pas à rendre compte de votre conduite.

SENNEVILLE. Monsieur...

LISE. Quoi! mon père, vous seriez instruit?..

D'ESTIVAL. Oui, mon enfant, heureusement pour toi. (*A Senneville.*) C'est en vain que vous m'avez d'abord abusé.

SENNEVILLE, *à part.* Serais-je découvert?

D'ESTIVAL. Je vous connais à présent; je connais vos intrigues, vos aventures de jeu, de créanciers...

SENNEVILLE, *étonné.* De créanciers!

D'ESTIVAL. Et vos comtesses et vos baronnes. J'ai là leurs déclarations, deux, trois, quatre intrigues à la fois.

LISE. Ah! mon Dieu!

SENNEVILLE, *vivement.* Qui m'a calomnié à ce point? Je vois que Jasmin ne m'a pas épargné...

LISE. Fort bien; vous êtes irrité qu'il ait révélé votre conduite à mon père.

SENNEVILLE. Eh! Mademoiselle, vous défendez ce domestique avec une chaleur...

LISE, *avec dignité.* Monsieur, vous ne faites pas attention à vos discours.

SENNEVILLE. Ah! pardon! croyez que je n'eus jamais l'intention de vous offenser.

LISE, *sèchement.* Vous êtes donc bien maladroit?

SENNEVILLE, *avec dépit.* Oui, oui, je le suis en effet; mais c'est d'avoir gardé auprès de moi certaines personnes...

BEAUCLAIR. Je ne vous ai pas forcé de me prendre.

SENNEVILLE. Eh bien! si je vous ai pris, je vous congédie; je vous renvoie, et ne veux plus de vos services.

BEAUCLAIR. Permettez, Monsieur! on donne au moins huit jours.

D'ESTIVAL. Sans doute; et, si ton maître te les refuse, je te garde chez moi.

LISE. C'est cela.

D'ESTIVAL. Et tu ne nous quitteras plus.

LISE. A la bonne heure!

SENNEVILLE. Nous ne nous séparerons pas ainsi, monsieur Jasmin; nous avons ensemble quelques comptes à régler.

BEAUCLAIR. Quand vous voudrez, Monsieur; quoique je ne sois plus à votre service, je suis toujours à vos ordres.

D'ESTIVAL. Viens donc, Jasmin! (*D'Estival, Lise, Beauclair sortent.*)

SCÈNE XIV.

SENNEVILLE, *seul, avec emportement.* Allons, c'est lui qui reste! et c'est moi qu'on renvoie! Elle ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé, et la manière dont elle vient de me traiter... Il faudrait que je fusse bien aveugle... C'est qu'aussi il y a quelque chose que je ne puis comprendre... Et moi qui, au lieu d'embarrasser, de déjouer mon rival... m'emporte... m'impatiente... moi, qui lui prends sa place, son nom, sa femme, et qui m'avise encore d'aller lui chercher querelle! Allons, je me suis enferré comme un sot! Un déguisement, un amant en valet, et valet de son rival. En voilà plus qu'il n'en faut pour tourner une jeune tête. Mon projet était extravagant et pouvait plaire; le sien n'a pas le sens commun. On va l'adorer. (*Apercevant Germain.*) Ah! Germain.

SCÈNE XV.

SENNEVILLE, GERMAIN.

GERMAIN. Monsieur, je vous fais mon compliment; tout va fort bien, à ce qu'il me paraît?

SENNEVILLE. Oui, à merveille. Fais mettre les chevaux à ma voiture; non, seulement qu'on me selle un cheval, ce sera plus tôt fait.

GERMAIN. Quoi! Monsieur partirait?

SENNEVILLE. Non, je ne pars pas; je m'éloigne, je reviens. (*Avec colère.*) Ai-je des comptes à te rendre? Obéis.

GERMAIN. Allons, Monsieur, je m'en vais dire à votre domestique de seller un cheval.

SENNEVILLE. Eh non! garde-t'en bien; c'est toi, c'est toi-même...

GERMAIN. Mais quand on a un domestique...

SENNEVILLE. Je l'ai chassé.

GERMAIN. Ah! vous l'avez chassé; ma foi, tant mieux. Ce drôle-là avait une figure qui vous aurait joué quelque mauvais tour. (*En confidence.*) Je viens de le voir avec mademoiselle Lise. En conscience, on dirait qu'il lui fait la cour. Je vais seller le cheval. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

SENNEVILLE, *seul.* Ah! il lui fait la cour. Il ne doute plus du succès; il me regarde déjà comme vaincu. Eh bien! morbleu! nous verrons... Non, certainement, je ne partirai pas; je vais trouver M. d'Estival, je lui découvre tout; je me nomme, je me propose. J'ai de la fortune, un nom dans le monde. Beauclair a de l'esprit, si l'on veut; allons, il en a, c'est vrai. Eh bien! moi, je suis neveu d'un ministre. Qu'a-t-il à dire? Eh quoi!

devoir la préférence à de pareils moyens? Convenir aux yeux de Lise que j'ai été vaincu! Non, il vaut mieux partir, m'éloigner sans me faire connaître. Ah! Lise, je n'ai jamais mieux senti combien je vous aimais!

SCÈNE XVII.

SENNEVILLE, LISE.

LISE. Ah! mon Dieu! quel événement! Qui aurait pu s'attendre à cela?

SENNEVILLE. Allons, il faut partir.

LISE. Oui, sans doute, il le faut, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Mais, de grâce, ne tardez pas... Eh bien! pourquoi cet air étonné?

SENNEVILLE, *stupéfait*. Vous trouvez que je ne pars pas assez vite?

LISE, *tendrement*. Sans doute. Songez donc qu'un moment de retard peut vous perdre; que, dans un moment, on peut vous arrêter.

SENNEVILLE. M'arrêter?

LISE. Oui; mais je croyais que vous le saviez. Je me promenais seule près de la haie du parc; j'étais bien triste, et pour un rien j'aurais pleuré. Je pleurerais encore. Mais ce n'est pas cela que je veux vous dire. J'ai entendu plusieurs hommes causer en dehors. Oui, Beauclair, disait-on: on avait prononcé ce nom-là bien bas, et cependant je l'ai entendu sur-le-champ, et le cœur m'a battu comme si je me fusse douté qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle; je voulais m'éloigner, et, sans savoir comment, je me trouvais prêter l'oreille tout près de la haie. On continuait: Oui, il se nomme Beauclair; il doit être dans cette maison. Restez là, vous ici; cernons le parc, et après nous entrerons.

SENNEVILLE, *à part*. M'arrêter pour Beauclair! Allons, il ne manquait plus que cela! Comme il rirait, s'il savait.....

LISE. Je n'en ai pas entendu davantage: je suis accourue. Mais, au nom du ciel! partez; vous n'avez pas de temps à perdre.

SENNEVILLE. Moi, vous quitter, renoncer à votre main!

LISE. Il le faut bien, Monsieur; certainement, je n'épouserai jamais un mauvais sujet, un homme que l'on arrête par ordre du ministre; oui, Monsieur, je ne veux plus de mariage, plus de prétendu; quelque autre encore, doux, aimable, spirituel, qu'on estimera du premier coup d'œil et qu'ensuite on sera forcé de mépriser. Arrangez-vous, Monsieur; mais cela fait trop de peine, et je n'en veux plus, je vous en avertis.

SENNEVILLE, *enchanté*. Lise, serait-il vrai?

LISE, *douloureusement*. Quel dommage! un air si bon, si honnête! Envoyez donc les jeunes gens à Paris! Votre domestique le disait bien; voilà les suites de votre mauvaise conduite! C'est un bien honnête garçon que votre domestique, qui vous est bien attaché; et, si vous aviez suivi ses conseils...

SENNEVILLE. Lise, je ne veux suivre que les vôtres; je jure de vous consacrer ma vie, de vous obéir toujours.

LISE. Eh bien! partez, partez sur-le-champ. Faut-il vous en prier?

SENNEVILLE. Je pars, mais à une seule condition. Dites-moi que vous ne conservez pas la mauvaise opinion que vous aviez de moi.

LISE. Oui, je commence.

SENNEVILLE. Dites-moi que vous ne croyez plus que j'aie un méchant caractère.

LISE, *tendrement*. Je crois qu'il n'aurait tenu qu'à vous d'être parfait. (*Il fait un geste*.) Non, non, vous l'êtes en effet; vous n'avez plus aucun défaut; mais, de grâce, partez, ou bien je vais croire que vous avez celui d'être entêté.

SENNEVILLE. Eh! que m'importent la liberté, l'existence même, si je ne suis aimé de vous! Lise, un mot, un seul mot, et je pars!

LISE, *tremblante*. Eh bien! s'il le faut, s'il le faut absolument pour vous sauver, oui, Monsieur, oui, je crois que je vous aime; mais allez-vous-en, et qu'on ne vous revoie plus!

SENNEVILLE, *transporté*. Vous m'aimez; Lise, vous m'aimez?

LISE, *d'un ton suppliant*. Vous partez, n'est-ce pas?

SENNEVILLE. Moi partir! je ne vous quitte plus, je reste ici, je reste près de vous. Si vous saviez, si vous deviniez combien je suis heureux! Demain nous allons à Paris; je vous mène à la cour, je vous présente au ministre, à mon oncle.

LISE. La cour? le ministre? Paris? Ah! mon Dieu! la tête n'y est plus, la frayeur le fait déraisonner.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUCLAIR.

LISE, *à Beauclair*. Ah! Jasmin! Jasmin! je vous rencontre à propos; il faut trouver un moyen d'éloigner votre maître...

BEAUCLAIR, *bas*. Quoi! vous voulez que je vous en débarrasse?

LISE, *bas*. Oui, il faut qu'il parte; je vous dirai mes raisons. Tenez, prenez ma bourse, et

mettez-le dehors; c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre.

BEAUCLAIR, *bas, en riant*. Dès que c'est vous qui m'en priez.....

LISE, *à part*. Et moi, je vais prévenir mon père, empêcher les gens de pénétrer dans le château. Il faut bien qu'on veille pour lui. La, je vous demande, qui m'aurait dit... Ah! mon Dieu! le pauvre jeune homme! (*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

BEAUCLAIR, SENNEVILLE.

BEAUCLAIR, *à part*. Allons, le rival est éconduit, je m'y attendais; mais il est assez plaisant que ce soit moi qui lui donne son congé. (*Il s'avance près de Senneville, qu'il salue très-respectueusement.*)

SENNEVILLE, *le regardant en riant*. Eh bien! mon ami, je ne peux plus te garder; c'est là ce qui te chagrine.

BEAUCLAIR. Monsieur se trompe; j'ai bien d'autres raisons d'être triste. C'est moi, Monsieur, moi qui ne peux plus garder mon maître; je suis obligé de le congédier.

SENNEVILLE. Si ce n'est que cela, console-toi; c'est moi qui te renvoie. (*Il ôte son chapeau et le salue.*) Je n'oublierai jamais, Monsieur, l'honneur que vous m'avez fait en entrant à mon service; mais je ne veux point en abuser. Il faut être prince ou monarque, pour conserver des serviteurs tels que vous.

BEAUCLAIR. C'est s'en tirer en homme d'esprit, et je suis doublement enchanté d'une plaisanterie à laquelle, Monsieur, je dois de renouveler connaissance avec vous; mais vous sentez qu'auprès de Lise il vous serait pénible de paraître vaincu. Aussi, croyez-moi, cédez la place.

SENNEVILLE, *souriant*. Mais je vous donnerai le même conseil.

BEAUCLAIR, *étonné*. Quoi! vous espérez encore rester?

SENNEVILLE. J'en suis sûr.

BEAUCLAIR. Malgré moi?

SENNEVILLE. Malgré vous. Songez donc que vous êtes forcé de m'obéir, et que, si je veux, je puis vous envoyer chercher le notaire.

BEAUCLAIR. Ah! vous prétendez conserver mon nom!

SENNEVILLE. Il est trop beau pour le quitter.

BEAUCLAIR. Il faudra bien y renoncer.

SENNEVILLE. Moins que jamais; car je vous rends service en le gardant, et je vous forcerai bien à me le laisser.

BEAUCLAIR. Celui-là est trop fort.

SENNEVILLE, *froidement*. Consentez vous que celui qui forcera l'autre à quitter la place renonce à tous ses droits?

BEAUCLAIR, *vivement*. Oui, sans doute, et je ne prétends plus vous ménager; car songez que, pour vous faire congédier, je n'ai qu'un mot à dire.

SENNEVILLE. Oui; mais vous ne le direz pas.

BEAUCLAIR. Et qui m'en empêchera?

SENNEVILLE. Moi.

BEAUCLAIR. Vous m'empêcherez de me nommer?

SENNEVILLE. Je vous en défie.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, LISE.

LISE, *dans le fond, apercevant Senneville*. Ah! mon Dieu! il n'est pas encore parti.

BEAUCLAIR, *bas, à Senneville*. Nous allons voir si je ne me nomme pas.

LISE. Ils sont maintenant dans le jardin.

BEAUCLAIR. Eh! qui donc?

LISE. Ceux qui cherchent M. de Beauclair.

BEAUCLAIR. Que dites-vous?

SENNEVILLE, *bas, à Beauclair*. Eh bien! Monsieur, qu'attendez-vous pour vous nommer?

BEAUCLAIR, *de même*. Diable! cela change la thèse; et, si je me nomme, je pars.

LISE, *qui s'est approchée du fond*. Ils viennent, ils sont au bout de l'allée. Ah! il me vient une idée... Jasmin, si vous aimez votre maître, M. de Beauclair; si vous voulez le sauver... Ils ne le connaissent pas, je le parierais à leurs questions Alors, vous m'entendez...

BEAUCLAIR. Non, le diable m'emporte!

LISE, *vivement*. Dites que vous êtes M. de Beauclair, que vous étiez déguisé en domestique. L'on vous arrête pour lui, vous partez.

SENNEVILLE, *en riant*. Et je reste auprès de vous: l'invention est admirable.

LISE. N'est-ce pas? que je suis contente de l'avoir trouvée!

BEAUCLAIR. Un instant... Permettez donc...

LISE. Quoi! vous refusez? vous que je croyais attaché à votre maître?

BEAUCLAIR. Je ne dis pas cela; mais...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, L'EXEMPT.

L'EXEMPT. Il est ici : que toutes les issues soient bien gardées, et que personne ne puisse sortir!

BEAUCLAIR. Morbleu!

L'EXEMPT. Il était temps de le joindre, sur la frontière et à deux pas du pont de Kehl.

D'ESTIVAL. Ah çà! Messieurs, que signifie?..

L'EXEMPT. Permettez-moi de procéder régulièrement. (*A Beauclair.*) Vous, d'abord, comment vous nommez-vous?

SENNEVILLE, *en raillant Beauclair*. Voilà une belle occasion de dire son nom.

LISE, *en le suppliant*. Dites donc votre nom!

L'EXEMPT, *impérieusement*. Votre nom : n'en avez-vous pas?

BEAUCLAIR, *avec dépit*. Plût au ciel! (*A part.*) Ma foi, arrivera ce qu'il pourra! (*Hardiment.*) Jasmin!

LISE, *s'éloignant avec indignation*. Attendez donc de la générosité d'un valet!

SENNEVILLE, *bas, à Beauclair*. J'ai gagné.

L'EXEMPT, *à Senneville*. Et vous, Monsieur?

BEAUCLAIR, *à part*. Que va-t-il dire?

SENNEVILLE. Le chevalier de Beauclair, officier de cavalerie. (*A l'exempt.*) Je suis prêt à vous suivre, mais j'ai une grâce à vous demander, quelques arrangements à prendre, et vous me permettrez d'envoyer chercher un notaire.

L'EXEMPT. A la bonne heure. Mais hâtons-nous.

SENNEVILLE, *à Beauclair*. Jasmin!

BEAUCLAIR, *embarrassé*. Monsieur!

SENNEVILLE. Vous le voyez, les moments sont précieux.

BEAUCLAIR, *à part*. Diable! il a raison; si je sors, je suis sauvé.

SENNEVILLE. Eh bien, Jasmin! allez chercher le notaire.

BEAUCLAIR, *hésitant*. Oui, Monsieur; oui, Monsieur, j'y vais. (*A part.*) J'ai perdu la partie. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* BEAUCLAIR.

SENNEVILLE, *à l'exempt*. Combien je vous remercie, Monsieur, de ce léger service! Si vous pouviez encore m'en rendre un autre...; ce serait de m'apprendre pourquoi je suis arrêté?

L'EXEMPT. Vous le savez bien, monsieur de Beauclair.

SENNEVILLE. Sans doute, je le sais; mais je suis bien aise que vous l'appreniez à Mademoiselle et à mon beau-père.

D'ESTIVAL, *en colère*. Comment, votre beau-père!

SENNEVILLE. Oui, Monsieur, je veux que vous voyiez qu'il n'y a rien de honteux dans la cause de ma détention.

LISE, *à part*. Ah! j'en suis sûre d'avance.

L'EXEMPT. Eh bien, Monsieur, vous êtes arrêté d'après un ordre du ministre.

SENNEVILLE. Du ministre!

L'EXEMPT. C'est son neveu lui-même qui en a expédié l'ordre.

SENNEVILLE, *à part*. Quelle rencontre!.. Germain! (*Il lui parle à l'oreille.*) Va, cours... (*Germain sort.*) Vous permettez encore... N'est-ce pas un homme tué... blessé sur la grande route?.. Ah! que c'est heureux!.. (*A Lise et à son père.*) Quand je vous le disais, vous voyez bien que ce n'est rien.

D'ESTIVAL, *s'éloignant de lui*. Comment, ce n'est rien!

LISE, *de même*. Un homme tué!

SENNEVILLE. L'homme tué, c'est moi, c'est moi-même, rassurez-vous.

L'EXEMPT. Il a perdu la tête.

SENNEVILLE. Vous me voyez au comble de la joie: rien ne s'oppose plus à mon bonheur, et nous allons tous signer mon contrat.

D'ESTIVAL. Comment, vous croyez que je vous donnerai ma fille?

SENNEVILLE. Oui, sans doute.

L'EXEMPT. A M. de Beauclair, à un homme que je mène en prison?

SENNEVILLE. Non, vous ne l'y mènerez pas, je l'ai fait évader.

L'EXEMPT. Comment, M. de Beauclair...

SENNEVILLE. Pourrait bien avoir maintenant traversé le pont de Kehl.

L'EXEMPT. Et vous avez osé...

SENNEVILLE. Oh! rassurez-vous, je vous le ramène.

L'EXEMPT, *à Senneville*. Ah çà! et vous qui parlez, qui donc êtes-vous?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUCLAIR, GERMAIN.

BEAUCLAIR. Monsieur de Senneville.

GERMAIN. Neveu du ministre.

SENNEVILLE, *à l'exempt, en lui donnant des papiers*. Lui-même qui prend tout sur lui et se charge de vous justifier.

BEAUCLAIR. Vous le voyez... je suis de parole! On vous aime; j'ai perdu et je vous amène le notaire; enchanté, Monsieur, que vous soyez l'homme que j'ai tué hier sur la route de Strasbourg. J'espère que cela ne mettra aucun ob-

stacle à votre contrat de mariage, et je demande à signer le premier.

SENNEVILLE. C'est trop de générosité, et je vous pardonne ma mort, si elle me procure votre amitié. (*A d'Estival.*) Vous saurez tout, Monsieur.

D'ESTIVAL. Mais il en est temps.

SENNEVILLE. Si je n'ai plus les droits de Beauclair, au moins n'ai-je plus les torts qu'on lui reprochait, et peut-être pardonnerez-vous une supercherie que l'amour seul m'avait inspirée! C'est de vous que j'attends mon bonheur; vous seul pouvez confirmer l'aveu que Mademoiselle a daigné me faire, et que peut-être n'ai-je dû qu'à la pitié.

D'ESTIVAL. Comment! ma fille aurait avoué?..

LISE. Mon père, il était malheureux, ce n'était pas le moment de l'accabler.

D'ESTIVAL. Ah çà, décidément, quel est le véritable M. de Beauclair?

BEAUCLAIR, *le saluant.* Celui qui a été chercher le notaire.

FIN DE LE VALET DE SON RIVAL.

LES GRISETTES

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 août 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages :

M. VAN-BERG, banquier hollandais.
MADAME VAN-BERG, sa femme.
JULIEN, commis de M. Van-Berg.
ANASTASE, clerc d'avoué, ami de Julien.
JOSÉPHINE, PAMÉLA, } couturières.
GEORGINA, MIMI, GOGO, } couturières.
ADRIENNE et TOINETTE. } autres couturières, ou demoisell s du magasin.

Le théâtre représente un atelier de couturières. A gauche, une porte à deux battants, qui donne dans l'intérieur des appartements. A droite, au premier plan, la porte d'un cabinet. Sur le second plan, une croisée. Au fond, porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, JOSÉPHINE, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO ET GEORGINA *sont autour d'une table, occupées à travailler;* MIMI *est à droite, près d'une table plus petite, et repasse une robe;* PAMÉLA *est assise seule à gauche, l'air triste et préoccupé; elle relit de temps en temps une lettre qu'elle serre dans la poche de son tablier.*

TOUTES, *à Joséphine.*

CHŒUR.

AIR de *Thibaut.*

Du silence,
Recommence
Ta romance;
Écoutons!
Rien n'égale (*bis.*)
La morale
En chansons.

JOSÉPHINE.

Brigitte, jeune ouvrière,
A Bastien pensant encor,
Dans sa chambre solitaire
Travaillait, quand un milord
Vint lui dire :
« Je soupire,
« Et j'admire
« Ta vertu :
« Sans attendre,
« Viens te rendre
« Au plus tendre :
« Me veux-tu? »
« — Non, milord, suis enchaînée,
« J'ai juré constante ardeur... »
« — J'ai pourtant mainte guinée,
« Ton amant n'a que son cœur.
« Ma cassette
« Joliette
« Bien rachète
« Ma laideur...
« L'amour cesse,
« La richesse
« Fait sans cesse
« Le bonheur. »
« — Milord, n'en suis point jalouse,
« L'amour sait vivre de peu,
« Dès demain Bastien m'épouse,
« Nous dansons au Cadran-Bleu.
« La, Brigitte
« Vous invite,
« Gardez vite



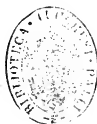


JOSÉPHINE,

AH MONSIEUR JULIEN JE SUIS BIEN MALHEUREUSE

Impie Godin R. de la Bucherie 1 Paris

Les Grisettes Lo XI


BIBLIOTECA

« Votre bien :
« Je suis bonne,
« Peu friponne ;
« Quand je donne,
« C'est pour rien. »

CHŒUR.

« Oui, Brigitte
« Vous invite,
« Etc., etc. »

MIMI, *toujours repassant*. Tiens, c'est drôle! de sorte qu'elle a refusé d'épouser le riche monsieur?

GEORGINA. Oui. Elle n'est pas mal cette histoire-là, mais elle est trop invraisemblable.

MIMI. Sans doute; l'autre a fait une bêtise.

PAMÉLA. Dieu! Mesdemoiselles, je ne sais pas comment vous pouvez penser ainsi; dès qu'elle en aimait un autre; il me semble qu'en pareil cas c'est pour la vie.

GEORGINA. Oui, parce que vous lisez tous les jours de mauvais romans de constance et de sympathie, qui vous donnent des idées fausses de la société, et cela, au lieu de travailler.

PAMÉLA. Oui, vous dites cela pour que Madame me renvoie; mais allez, cela m'est bien égal, pour ce que j'ai maintenant à rester ici.

GEORGINA. Qu'est-ce qu'elle a donc?

MIMI, *quittant la table où elle repasse, et allant parler aux autres, à voix basse*. Vous ne savez pas, Mesdemoiselles, Paméla m'a dit qu'elle voulait se périr!

TOUTES. Bah! et pourquoi donc?

MIMI.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

C'est que par le destin injuste
Ses plus tendres vœux sont déçus;
Enfin, c'est que monsieur Auguste
L'adorait... et ne l'aime plus;
Pour que la mort à ses maux la dérobe,
Elle se doit tuer par sentiment,
Dès qu'elle aura fini la robe
Qu'elle commence en ce moment.

GEORGINA. Comment! Paméla, est-ce que ce serait vrai?

PAMÉLA. Oui, Mesdemoiselles; mais comme je ne veux pas que Madame soit dans l'embarras à cause de moi, j'attendrai qu'elle ait pris quelqu'un pour me remplacer, et alors...

GEORGINA. Il faut, ma chère, que vous ayez bien peu de judiciaire. Certainement Auguste est aimable, je ne dis pas non, mais quand je me tuerai pour lui... ce sont de ces inconséquences qui compromettent une jeune personne! se désespérer, à la bonne heure, parce que cela n'engage à rien.

GOGO. C'est vrai; et puis qui sait? elle peut l'oublier.

GEORGINA. Ah! oui, il y a encore cela.

PAMÉLA. Vous croyez que c'est possible?

GEORGINA. Dame! en pensant à autre chose. Si vous étiez venues avec moi avant-hier, à Tivoli... (*A voix basse.*) Vous ne savez pas, Mesdemoiselles, qu'il m'est arrivé une aventure romanesque et incidente.

TOUTES. Une aventure!

GEORGINA. Oui; mais vous n'en direz rien.

TOUTES. Cela va sans dire; va donc vite.

JOSÉPHINE, *qui pendant toute cette scène n'a pas cessé de travailler*. Ah! Mesdemoiselles, qui est-ce qui a pris mon coton?

GOGO. Il est devant toi.

JOSÉPHINE. Ce n'est pas le mien : celui-ci n'est qu'en trois.

TOUTES, *à Georgina*. Eh bien! Georgina, parle donc.

GEORGINA. Imaginez-vous que voilà trois ou quatre dimanches de suite que nous rencontrons un jeune négociant anglais, très-riche et très-aimable, qui m'a prise pour une comtesse.

PAMÉLA. Tiens! et comment cela?

GEORGINA. Ah! d'abord, parce que je le lui avais dit; et puis ensuite par la mise, qui était assez à effet.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Les dames s'écriaient souvent :
Grands dieux! que sa robe est bien faite!
Et les hommes en m'admirant
Disaient : Quelle taille parfaite!
Chacune aurait été, je crois,
Fière de ce double suffrage :
Car la taille était bien à moi,
Et la robe était mon ouvrage.

Mais ce qui a achevé de l'éblouir, c'est le fini de la conversation. Vous savez que j'ai été quelque temps demoiselle de compagnie; et il suffit de quelques phrases ambiguës pour faire préjuger de l'instruction préliminaire qu'on peut avoir acquise : vous sentez bien que le dimanche je ne parle pas comme dans la semaine; cela ferait deviner notre état. Enfin donc, de fil en aiguille, il a été question de mariage, d'établissement, et il attend ce soir la réponse de ses parents, parce que c'est aujourd'hui mardi, fête extraordinaire à Tivoli.

TOUTES. Dieux! est-elle heureuse!

GOGO. Parce qu'elle va comme cela à Tivoli, dans des bals bien composés; moi qui ne vais

qu'à la Chaumière, cela ne m'arriverait jamais.

MIMI. Oui, c'est ennuyeux, on s'y amuse, et voilà tout.

JOSÉPHINE, *se levant*. Enfin mon ouvrage est terminé.

GEORGINA. Ah! mon Dieu, le mien qui n'est pas commencé, et la robe est promise pour ce soir; je ne pourrai pas sortir, et ça peut faire manquer mon mariage.

JOSÉPHINE. Donnez, je vais vous aider.

GEORGINA. Est-elle bonne cette petite Joséphine! Mais comment faites-vous, ma chère, pour avoir toujours fini votre ouvrage avant nous?

JOSEPHINE. Dame, je travaille et ne cause avec personne.

MIMI. Excepté avec Julien, quand il vient.

JOSÉPHINE. C'est mon futur; il est commis chez M. Van-Berg, banquier hollandais, qui a une maison de commerce à Paris, et une à Amsterdam... Julien gagne dix-huit cents francs; et moi, de mon côté, par mon travail et mes économies, je me suis fait une petite fortune.

GEORGINA. Combien donc?

JOSÉPHINE. Cinq mille francs.

MIMI. Cinq mille francs!.. Quand tu nous feras accroire cela...

JOSÉPHINE. Oui, Mesdemoiselles : deux mille francs que j'ai mis de côté, et le reste...

PAMÉLA. Eh bien! le reste?

JOSÉPHINE. M'a été envoyé, il y a quelques années, je ne sais par qui : mais je présume que cela vient de ma famille.

MIMI. e sa famille! elle n'en a pas : elle est orpheline.

JOSÉPHINE. Oui, mais j'ai ma cousine Gabrielle, qui m'aimait tant, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis huit ans : voyez-vous, ma cousine Gabrielle n'était qu'une simple couturière comme nous.

AIR du *Pot de fleurs*.

Mais elle avait tant d'attraits en partage,
Qu'à chaque instant devant le magasin
Se succédait maint brillant équipage;
Mais un jour, voilà que soudain...

MIMI.

J'y suis... c'est toujours de la sorte...
L'ambition de son cœur s'empara :
Comment aller à pied, lorsque l'on a
Tant de voitures à sa porte?

COCO. Oui, oui, l'on sait ce que c'est : un enlèvement.

JOSÉPHINE. Non, Mademoiselle, ma cousine n'était pas fille à se laisser enlever; apprenez qu'elle avait des principes.

MIMI. Eh bien! on l'aura enlevée avec ses principes.

JOSÉPHINE. C'est très-vilain ce que vous dites là.

PAMÉLA. Joséphine a raison; vous êtes très-mauvaise langue. (*Toutes se lèvent.*)

GEORGINA. Eh bien! Mesdemoiselles, n'allez-vous pas vous quereller? Taisez-vous donc, voici quelqu'un.

JOSÉPHINE. Dieu! c'est Julien!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES; JULIEN, *tenant à la main plusieurs billets*.

JULIEN. A Tivoli! à Tivoli! j'ai des billets pour ce soir; qui est-ce qui en veut? je les emmène.

TOUTES, *sautant de joie*. Ah! que c'est heureux!

MIMI. Dieu! que j'ai bien fait de repasser ma robe de perkale!

COCO. Et moi donc! qui n'avais que celle-là. (*A Julien.*) Ce sont des billets gratis?

JULIEN. Eh! sans doute; on me les a donnés pour vous.

AIR du *Piége*.

L'entrepreneur, un de mes bons amis,
Prétend donner la fête la plus riche;
Tous les plaisirs y seront réunis,
Il l'a juré... voyez l'affiche...
Voulant étonner, éblouir,
Séduire l'œil, et toucher l'âme,
Il compte sur vous, pour tenir
Tout ce que promet le programme.

COCO. Quel dommage que ce ne soit pas aujourd'hui jeudi!

MIMI. Et pourquoi cela?

COCO. Ah! c'est que j'ai presque une inclination.

GEORGINA. Eh bien! par exemple, il serait assez prépondérant que vous vous permissiez à votre âge...

COCO. Pourquoi pas? mais c'est un amoureux qui ne sort que le jeudi et le dimanche: car il est en pension, et je ne pourrai pas le rencontrer aujourd'hui, (*A Georgina.*) n'est-ce pas, Mademoiselle?

GEORGINA. Moi, d'abord, vous le savez, je ne veux pas y aller avec vous; j'ai des invitations plus personnelles, auxquelles je suis obligée de correspondre... Par exemple, mes bonnes amies, si nous nous rencontrons, je vous prie de ne pas me reconnaître, parce que cela pourrait me faire du tort.

MIMI. Tiens, c'est tout naturel; entre nous, à charge de revanche. Nous y allons donc toutes?

GOGO. Moi, pour m'amuser.

GEORGINA. Moi, pour m'établir.

PAMÉLA, *soupirant*. Et moi, pour me distraire.

TOUTES. Tiens! Paméla qui y vient aussi!

JULIEN. Me voilà trop heureux : un seul cavalier pour six jolies demoiselles.

MIMI. Nous allons avoir l'air d'une pension.

JOSÉPHINE, *bas, à Julien*. Sans doute; et vous ne serez jamais avec moi.

JULIEN. Je vous demanderai à vous amener un ami, un jeune homme fort aimable.

PAMÉLA, *soupirant*. Un jeune homme aimable!

JULIEN. M. Anastase, un clerc d'avoué.

PAMÉLA. M. Anastase!

JULIEN. Vous le connaissez?

PAMÉLA. Je l'ai vu quelquefois dans des parties avec M. Auguste.

MIMI. Un clerc d'avoué... ah! tant mieux; nous voyons beaucoup de clercs d'avoués; ils sont tous si gais, si amusants! et puis c'est une bonne société.

GEORGINA. Vous avez raison : la bonne société avant tout : parce que souvent à Tivoli c'est bien mêlé et il est si désagréable de se trouver confondue!

JULIEN. Ainsi, Mesdemoiselles, à ce soir, à huit heures; soyez prêtes, nous viendrons vous prendre.

JOSÉPHINE. Vous vous en allez déjà?

JULIEN. Il le faut bien : si mon banquier venait à rentrer.

MIMI. Il est donc bien sévère?

JULIEN. Oui, avec nous; ailleurs, c'est un galant, un amateur, mais à l'insu de sa femme, car si elle se doutait que son époux va ainsi en catimini...

GEORGINA. Ah! Julien, finissez... si vous allez faire des plaisanteries de mauvais ton... je n'aime pas cela.

MIMI. Est-elle bégueule!

JULIEN. Adieu, ma petite Joséphine, à ce soir. A propos, prenez garde à Derlange, ce négociant chez lequel vous avez déposé vos économies : on dit qu'il n'est pas très-solide; j'y passerai si vous voulez.

JOSÉPHINE. Pas aujourd'hui : vous avez trop de choses à faire; mais demain, mon ami, ne l'oubliez pas. C'est le fruit de mon travail, c'est tout ce que nous possédons; je n'aurais plus rien à vous donner.

JULIEN, *lui serrant la main*. Si, vraiment; et tant que vous m'aimerez, nous ne manquerons de rien. Adieu, Mesdemoielles; adieu, Joséphine.

TOUTES. Adieu, monsieur Julien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, *excepté* JULIEN.

GEORGINA, *à Joséphine*. Ah! M. Julien doit demain retirer vos cinq mille francs; c'est à merveille! parce que quand je serai mariée avec ce jeune négociant anglais, nous pourrons nous établir ensemble.

TOUTES. Et vous nous prendrez pour demoiselles de comptoir.

GEORGINA. Je ne sais pas trop : vous êtes si négligentes, si paresseuses!

PAMÉLA. Tiens!.. cela lui va bien, elle qui ne travaille jamais.

MIMI, *regardant à la fenêtre*. Mesdemoiselles! Mesdemoiselles! une visite; un landau s'arrête à notre porte.

TOUTES, *courant du côté de la fenêtre*. Un landau!

MIMI. Un monsieur en descend, et fait signe au cocher d'attendre dans la rue à côté. Eh mais! c'est ce monsieur qui nous a commandé, il y a huit jours, deux ou trois robes, qui sont à peine commencées; Georgina s'en était chargée.

GEORGINA. Du tout : c'est vous et Paméla.

PAMÉLA. Moi? si on peut dire...

JOSÉPHINE. Eh! vite, Mesdemoiselles, à vos places.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, *qui se sont toutes assises et qui ont l'air de travailler;* M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG. Bonjour, mes petits anges; toujours à travailler : c'est exemplaire.

TOUTES. Bonjour, bonjour, Monsieur.

MIMI. Monsieur voudrait-il s'asseoir?

M. VAN-BERG. Merci, ma belle enfant... Elles sont vraiment charmantes! Ce que je vous ai demandé est-il prêt?

GEORGINA, *travaillant*. Vous le voyez, Monsieur, on s'en occupe; mais il y avait tant d'ouvrage!

MIMI. La robe de cachemire et le manteau de velours sont presque terminés; pour celles de tulle et de lévantine, qui sont moins importantes, on les enverra ce soir chez Monsieur...

M. VAN-BERG. Chez moi! gardez-vous-en bien...

(*Se reprenant.*) c'est-à-dire, ce n'est pas la peine.

PAMÉLA. Si Monsieur veut laisser son adresse.

JOSÉPHINE, GEORGINA ET MIMI. Ah! oui, si Monsieur veut laisser son adresse.

M. VAN-BERG. Non, du tout; j'ai ma voiture en bas, j'attendrai que vous ayez fini : c'est une nièce, une filleule à moi, dont je fais le mariage; je me suis chargé de la corbeille; et comme je pars dans quelques jours pour la Hollande, vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre.

AIR : *A soixante ans.*

Tâchez surtout qu'elle soit des plus belles,
Car, voyez-vous, le futur n'est pas beau;
Mais à présent, beaucoup de demoiselles
Ont sur l'hymen un système nouveau :
Oui, du collier, et des boucles d'oreille,
Du cachemire, et du satin broché
Leur tendre cœur, et séduit, et touché,
Avec ivresse accepte la corbeille,
Et le mari, par-dessus le marché.

MADAME VAN-BERG, *en dehors*. J'ai oublié le carton dans ma voiture, allez vite...

M. VAN-BERG, *à part*. Ah! mon Dieu! quelle est cette voix?

MADAME VAN-BERG, *en dehors*. Lapierre! Lapierre! pas le premier, le second; ou plutôt, vous allez tout déranger; j'aime mieux redescendre.

M. VAN-BERG, *à part*. Elle va entrer ici : c'est fait de moi!

MIMI. Eh mais! qu'avez-vous donc?

M. VAN-BERG. Rien; je viens d'entendre la voix d'une dame, d'une dame que je connais beaucoup; mais nous sommes brouillés : nous sommes en procès, nous ne nous voyons pas; et si elle me rencontre ici, ce sera fort désagréable.

GEORGINA. Eh bien! partez vite.

M. VAN-BERG. Je la rencontrerais sur le grand escalier; n'y aurait-il pas une autre sortie?

GEORGINA. Tenez, dans ce petit' cabinet, une porte dérobée qui donne sur la rue.

M. VAN-BERG. C'est bien, c'est bien. Adieu, mes petits anges; tantôt je reviendrai; tâchez que tout soit prêt, et surtout ne parlez pas de moi devant cette dame. (*Il entre dans le cabinet.*)

GEORGINA. Nous en voilà débarrassées, c'est bien heureux!

MIMI. Ah! mon Dieu! je crois que la porte de sortie est fermée à double tour.

GEORGINA. Je te dis que non.

MIMI. Je te dis que si : puisque c'est moi...

PAMÉLA. Taisez-vous donc, on vient.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. VAN-BERG, *dans le cabinet*, MADAME VAN-BERG, *suivie d'un domestique en livrée qui porte un carton.*

MADAME VAN-BERG. Madame Vermond, Mesdemoiselles?

GEORGINA. C'est ici, Madame, mais elle est occupée à dessiner : elle fait un travail sur un nouveau corsage.

MADAME VAN-BERG. A Dieu ne plaise que je la dérange dans une occupation aussi importante... quelque nouveau chef-d'œuvre dont je priverais notre siècle. Je venais simplement la consulter sur quelques modèles de garnitures que j'ai là, et faire prendre mesure pour une robe.

JOSÉPHINE. Si Madame veut permettre, cela fait qu'elle n'attendra pas.

MADAME VAN-BERG. Comme vous voudrez. J'étais fort mécontente de ma couturière, et je ne savais laquelle prendre, lorsque ce matin j'ai trouvé, je ne sais comment, votre adresse dans le cabinet de mon mari, sur sa cheminée.

MIMI. C'est peut-être ce monsieur à qui, l'été dernier, nous avons fait une blouse.

MADAME VAN-BERG. Non, je ne le crois pas. (*Elles sont toutes groupées autour de madame Van-Berg; Georgina prend la mesure de la taille, Joséphine des manches, Paméla et Mimi du bas de la robe.*)

JOSÉPHINE. Si Madame voulait lever le bras.

MADAME VAN-BERG. Ne me faites pas la taille trop longue : ça n'a pas de grâce; tâchez qu'il n'y ait pas de plis sur les côtés, et surtout pas trop décolletée.

GEORGINA. Madame peut être tranquille : notre maison est connue pour la décence de la coupe, et la solidité des coutures.

PAMÉLA. Ferons-nous plusieurs robes à Madame?

MADAME VAN-BERG.

AIR de *l'Homme vert.*

J'approuverais fort cette idée,
Car il m'en faudrait deux ou trois;
Mais j'aurais peur d'être grondée,
Cela m'arrive quelquefois.
Mon époux, qui toute sa vie,
Mit du luxe dans ses budgets,
Aime beaucoup l'économie
Dans les dépenses que je fais.

MIMI. Il ne faut pas que cela gêne Madame; si elle veut prendre à crédit, on trouvera toujours bien le moyen de faire payer Monsieur.

MADAME VAN-BERG. Merci, mes petites amies; je vois que vous êtes d'une obligeance...

MIMI. On fait ce que l'on peut pour contenter les pratiques.

MADAME VAN-BERG. Et me feriez-vous payer bien cher?

GEORGINA. Madame sait bien qu'une maison qui tient un peu à sa réputation ne peut pas faire autrement.

MADAME VAN-BERG. C'est assez juste; maintenant je ne sais quelle couleur choisir.

GEORGINA. Nous avons là des échantillons; voici, je crois, une nuance assez insidieuse.

MADAME VAN-BERG. Je ne sais pas si le rose...

GEORGINA. Le rose doit habiller Madame à ravir!

MADAME VAN-BERG. Ou bien le noir.

GEORGINA. Oh! le noir, il n'y a pas de doute; le noir convient à merveille à Madame... Mais j'entends du bruit chez madame de Vermond, sans doute le travail est fini; Madame peut entrer. (*Aux autres.*) Sept heures; ch! vite, Mesdemoiselles, rangez l'atelier. (*Toutes se lèvent et rangent leur ouvrage; elles placent dans le fond du théâtre la table qui occupait le milieu.*)

CHŒUR.

AIR : *Anglaise de Leicester.*

L'ouvrage est fini,
Et pour Tivoli,
Loin du magasin,
Partons soudain,
Lorsque le plaisir
A nous vient s'offrir,
Il faut savoir le saisir.

(*Paméla, Mimi, sortent par le fond. Georgina entre avec madame Van-Berg et le domestique par la porte à gauche qui mène chez madame de Vermond.*)

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, *qui a rangé la robe dans le carton, et qui a pris son châle et son chapeau.* Ma robe est achevée, et je vais la porter; dépêchons-nous pour être plus vite revenue.

M. VAN-BERG, *entr'ouvrant la porte du cabinet.* Ces petites sottes qui ne me préviennent pas que la porte est fermée à double tour. Je n'entends plus personne, je crois que je puis sortir. (*Au moment où il va pour sortir, il aperçoit Julien qui entre par la porte du fond.*) Dieux! Julien, mon commis!.. que vient-il faire ici? (*Il referme la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, JULIEN, ANASTASE.

JULIEN, *à Anastase.* Entre, mon ami; on ne nous en voudra pas d'arriver avant l'heure. Eh bien! Joséphine, où allez-vous?

JOSÉPHINE. Porter cette robe chez une pratique; je reviens après m'habiller, et nous partirons.

JULIEN. Je vais vous donner le bras.

JOSÉPHINE. Non; je causerais, et cela me retarderait.

JULIEN. Laissez-nous au moins veiller sur vous, et vous suivre de loin.

JOSÉPHINE. Me suivre, c'est encore pire : ça a l'air marchande de modes, et je tiens à ma réputation. Adieu, mon ami, adieu, monsieur Anastase; à tout à l'heure. (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE VIII.

JULIEN, ANASTASE, M. VAN-BERG, *caché.*

JULIEN, *regardant sortir Joséphine.* Charmante fille! douce, aimable, sage; eh bien! mes grands parents sont furieux de ce que je veux l'épouser; cependant je ne leur demande rien.

ANASTASE. Laisse-les dire : tu es trop heureux de faire un mariage d'inclination; je voudrais bien être à ta place, moi qui vais contracter un hymen de raison.

JULIEN. Tu es fou.

ANASTASE. C'est comme je te le dis : j'ai fait une conquête en courant les fêtes champêtres; une jeune dame qui n'a pas l'air très-distingué, mais qui parle comme un livre, un livre mal écrit; du reste, elle a beaucoup de fortune, elle est comtesse.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

A ce mot j'ai dû redoubler
De soins, d'égards, de politesse;
J'osais à peine lui parler,
Vu ce beau titre de comtesse.

JULIEN.

Cependant vous avez dansé.

ANASTASE.

Afin de faire connaissance.

JULIEN.

Ensuite vous avez valsé.

ANASTASE.

Oui, pour rapprocher la distance.

JULIEN. Y penses-tu? l'épouser, toi, clerc d'avoué!

ANASTASE. Que veux-tu? les charges sont si chères à présent, qu'il faut être millionnaire pour acheter une étude; et si la comtesse n'a pas les quarante mille livres de rente qu'elle m'a laissé soupçonner, je n'épouse pas. Je devais aujourd'hui la conduire à Tivoli, mais je lui écrirai pour me dégager, parce que j'aime mieux y aller avec vous.

JULIEN. Sérieusement?

ANASTASE. Il n'y a pas de comparaison : pour moi, les dames du monde ne valent pas les beautés de Tivoli ou du Colisée; j'aime leur légèreté, leur gaieté, leur insouciance; point de passé, pas d'avenir; tout au présent; ce n'est que chez elles qu'on trouve le vrai bonheur.

AIR : *Vivent les fillettes.*

Vivent les grisettes!
Comme elles toujours
J'ai des amourettes,
Et jamais d'amours.

Exempt de nuage,
Chaque jour, vraiment,
Comme leur ouvrage,
S'achève en chantant :
Vivent les grisettes! etc.

J'y tiens, et pour causes;
Moi, dans le printemps,
J'aime mieux les roses
Que les diamants.

Vivent les grisettes!
Comme elles toujours
J'ai des amourettes,
Et jamais d'amours.

JULIEN. Eh mais! te voilà comme M. Van-Berg, mon patron.

ANASTASE. Ton banquier est un amateur; cela me raccommode avec lui.

JULIEN. Amateur suranné, qui fait rire à ses dépens. (*Van-Berg entr'ouvre la porte du cabinet et écoute.*) Dans sa jeunesse, il a fait, dit-on, des folies pour le beau sexe, et je crois qu'il en fait encore; mais comme il est homme de finance avant tout, il met du calcul dans ses désordres, et de l'ordre dans ses extravagances; ainsi, il est avare avec sa femme pour être généreux avec d'autres; il est bourru avec ses gens pour être aimable ailleurs; et je crois vraiment qu'il n'est bête et sot avec nous, que pour faire de l'esprit avec ces demoiselles.

ANASTASE. C'est un grand spéculateur, qui craint le double emploi... Et sa femme?

JULIEN. Une femme charmante! qui n'est pas dupe de la conduite de son mari, et qui, si elle le surprenait ainsi, pourrait bien... Mais occupons-nous de notre soirée : nous conduirons ces demoiselles.

ANASTASE. Nous les conduirons partout : à la salle du bal, au casse-cou, à la balançoire; et les vélocipèdes, l'oiseau égyptien, la flotte aérienne, tous les plaisirs de Tivoli, c'est moi qui paye. Dis donc, nous les conduirons aussi au magicien, pour leur faire dire leur bonne aventure; car il y a parmi ces demoiselles une petite Paméla, une beauté sentimentale qui me plaît beaucoup; si nous savions sur elle et ses compagnes quelques petites anecdotes que nous irions raconter au sorcier, pour qu'il devinât d'avance, ça nous amuserait.

JULIEN. C'est vrai, ce serait charmant! mais comment faire? je ne sais rien sur ces demoiselles, et elles ne me confieraient pas...

ANASTASE. Attends, attends! quelques instants avant leur départ elles se réuniront dans cette salle; si elles y sont, elles y causeront, et si je pouvais entendre sans être vu... (*Van-Berg referme vivement la porte du cabinet.*) Tiens, (*Montrant la porte du cabinet à gauche.*) de cet appartement.

JULIEN. Il conduit chez madame Vermond.

ANASTASE, *montrant le cabinet à droite.* Eh bien! ce cabinet.

JULIEN. A la bonne heure! justement la clé est après; et je crois que ces demoiselles viennent de ce côté.

ANASTASE, *écoutant.* Non, mon ami, non pas encore.

JULIEN. C'est égal, il vaut mieux que tu y sois d'avance; entre toujours. (*Cherchant à ouvrir.*) La porte tenait joliment. (*Il l'ouvre, et aperçoit M. Van-Berg.*) O ciel! M. Van-Berg!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. VAN-BERG.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

M. VAN-BERG.

C'est moi, Monsieur!

ANASTASE ET JULIEN.

Il écoutait.

M. VAN-BERG.

Pour vous ma bonté fut trop grande.
Que faisiez-vous dans ces lieux?

ANASTASE.

Il allait
Vous faire la même demande.

VAN-BERG.

Je sais, en juge impartial,
Qui des deux mérite le blâme.

ANASTASE.

Nous récusons ce tribunal,
Et, si cela vous est égal,
Pour juge prenons votre femme.

M. VAN-BERG. Trêve de plaisanterie; vous n'êtes plus chez moi, et dès ce moment vous ne faites plus partie de ma maison. Je ne vous recommande rien, parce que j'espère que vous aurez la prudence d'être discret. Si cette aventure venait à s'ébruiter, vous savez que j'ai les moyens de vous en faire repentir. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

JULIEN, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! que dit-il là?

JULIEN. La vérité, il a les moyens de me perdre: l'année dernière, ma mère avait besoin d'argent, et il m'a avancé, sur lettre de change, deux années d'appointements, que maintenant je ne puis lui rendre; et il vaut encore mieux être sans place que d'en avoir une à Sainte-Pélagie.

ANASTASE, *se grattant l'oreille.* Diable!.. tu as raison... eh bien! après tout, il n'y a pas de quoi se désespérer; je n'ai pas grand'chose, mais nous partagerons : je t'offre la moitié de mon appartement, la mansarde du maître clerc; ça n'est pas grand, mais on peut y tenir deux, je te le jure.

AIR du *Ménage de garçon.*

Je loge au quatrième étage,
Et là... dans mes six pieds carrés,
Je trouve au moins un avantage
Que n'ont pas les salons dorés :
Oui, dans un si petit espace,
Quand le plaisir vient demeurer,
Comme il y tient toute la place,
Les chagrins n'y peuvent entrer.

Ainsi, prends ton parti.

JULIEN. Ah! ce n'est pas pour moi, peu m'importe : mais cette pauvre Joséphine... la voilà, taisons-nous.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *serrant son mouchoir en entrant.* Bonjour, Messieurs, vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

JULIEN. Eh mais! Joséphine, qu'avez-vous donc? vous avez les yeux rouges.

JOSÉPHINE. Moi? du tout... je ne crois pas.

JULIEN. Et vous pleurez encore; ne craignez rien, parlez devant lui : c'est mon ami intime.

JOSÉPHINE, *sanglotant.* Ah! monsieur Julien, je suis bien malheureuse! je n'ai plus rien... je suis ruinée!

JULIEN. Que dites-vous?

JOSÉPHINE. Cette dame à qui je viens de porter une robe m'a appris la faillite de M. Derlange, dans laquelle elle est même compromise.

JULIEN. C'est ma faute : je devais y courir sur-le-champ.

JOSÉPHINE. C'eût été inutile, il était déjà trop tard!.. je voulais prendre mon parti, ne vous en rien dire, mais je n'en ai pas le courage.

ANASTASE. C'était donc bien considérable?

JOSÉPHINE. Si ce n'était que cela, je ne pleurerais pas : mais maintenant que je n'ai plus rien, je ne peux plus épouser Julien.

ANASTASE. Quoi! vous croyez?

JOSÉPHINE, *pleurant.* Non, Monsieur; c'est moi qui ne veux plus : je ne veux pas que ces demoiselles puissent dire que je lui dois ma fortune, et qu'il m'a fait un sort, je suis trop fière pour cela; ainsi, Monsieur, puisque vous êtes riche, puisque vous avez une place...

JULIEN. Mais du tout : c'est que je ne l'ai plus.

JOSÉPHINE. Comment! que dites-vous?

ANASTASE. Que son banquier l'a renvoyé; qu'il est comme vous, qu'il n'a rien : des deux côtés la dot est égale.

JOSÉPHINE, *essuyant ses yeux.* A la bonne heure! me voilà rassurée.

AIR de la *Ville et du village.*

S'il ne m'épouse pas, du moins
Il n'en épousera pas d'autres;
Sur l'avenir calmez vos soins,
Mêmes destins seront les nôtres:
Nous nous marierons quelques jours,
Mon cœur en garde l'espérance;
En attendant, aimons-nous toujours,
Cela fait prendre patience.

JULIEN. Je te le demande, comment veux-tu que je ne l'aime pas?

ANASTASE. Eh! parbleu! j'en ferais bien autant que toi.

JOSÉPHINE. Et puis tout n'est pas désespéré : Georgina, une de ces demoiselles, va faire un bon mariage; elle m'a dit tout à l'heure qu'elle me prendrait avec elle; nous nous établirons ensemble.

ANASTASE. A merveille! voilà une fortune qui recommence; moi, pendant ce temps, j'épouse ma comtesse, je touche la dot, je vous donne vingt-cinq à trente mille francs.

JOSÉPHINE. Et nous voilà plus riches que jamais.

ANASTASE. Tu le vois donc, tout est réparé; nous retrouvons tout : plaisir, fortune, et toi surtout, douce espérance, plus douce encore que le bonheur même... Qu'est-ce que je te disais ce matin? gaieté, philosophie, bien plus, amour véritable, vous n'existez qu'ici! Dieux! que tu es heureux!.. Je vais retrouver ma comtesse, ou plutôt lui adresser une épître.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je vais écrire, en chevalier fidèle,
Que mes parents débarquent aujourd'hui;
Et que ce soir, je ne puis avec elle
En tête-à-tête aller à Tivoli.
Oui, sur l'hymen, qui déjà me réclame,
J'aime bien mieux avec vous m'étourdir;
J'aurai demain pour penser à ma femme,
Mais aujourd'hui ne pensons qu'au plaisir.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

JULIEN, JOSÉPHINE, *puis* MADAME VAN-BERG, *sortant de la porte à droite.*

MADAME VAN-BERG. Tout ce que vous me montrez là est charmant! et s'il ne tenait qu'à moi, je prendrais toutes les étoffes de votre magasin; mais mon mari ne me ferait jamais un pareil cadeau. (*Au domestique.*) Portez toujours ces échantillons dans la voiture.

JULIEN, *saluant.* Madame Van-Berg!

JOSÉPHINE. Comment! c'est elle! il me semblait aussi que je l'avais déjà vue.

MADAME VAN-BERG, *apercevant Julien.* Monsieur Julien, vous n'êtes pas au bureau?

JULIEN. Non, Madame; je ne dois plus y paraître : monsieur votre mari m'a congédié.

MADAME VAN-BERG. Que dites-vous là? ce n'est pas possible! et je vais à l'instant parler pour vous.

JULIEN. J'ai de fortes raisons de croire que vous ne réussirez pas; mais je vous en prie, Madame, daignez réserver votre protection et vos bontes (*Montrant Joséphine.*) pour une personne que j'allais épouser, sans l'accident qui me prive de ma place.

MADAME VAN-BERG. Eh! mon Dieu, de grand cœur! que pourrais-je faire pour elle?.. Qui êtes-vous, ma chère enfant, et quel est votre nom?

JOSÉPHINE. Joséphine Durand.

MADAME VAN-BERG, *avec émotion.* Joséphine Durand!.. Seriez-vous parente d'une ancienne lingère qui demeurait rue Saint-Martin?

JOSÉPHINE. Oui, Madame, je suis sa nièce.

MADAME VAN-BERG. Sa nièce.

JULIEN, *à madame Van-Berg.* Eh mais! Madame, qu'avez-vous donc?

MADAME VAN-BERG. Moi? rien; j'ai connu autrefois ses parents. N'aviez-vous pas une cousine?

JOSÉPHINE. Oui, Madame, une cousine germaine, que je n'ai pas vue depuis huit ou dix ans.

MADAME VAN-BERG. Votre cousine Gabrielle; je l'ai vue en pays étranger, à Amsterdam.

JOSÉPHINE. Vous la connaissez? vous savez où elle est? Ah! dites-moi, Madame, est-elle heureuse?

MADAME VAN-BERG, *souriant.* Pas beaucoup. Elle a fait un grand mariage; elle a des gens, un hôtel, un équipage; et huit années de fortune l'ont tellement changée, que maintenant, j'en suis sûre, vous ne pourriez la reconnaître.

JOSÉPHINE. Vous croyez?

MADAME VAN-BERG. Oui; je crois qu'elle s'ennuie beaucoup de son état de grande dame; il ne tiendrait même qu'à elle de se croire malheureuse, si elle avait le temps de réfléchir, du moins elle me l'a dit.

JULIEN. Comment! Madame, il se pourrait?

MADAME VAN-BERG. Je sais son histoire qu'elle m'a souvent racontée. Il y a huit ans qu'un négociant étranger, désespéré de ses rigueurs, lui proposa de l'épouser, et l'emmena dans son pays, en lui défendant toute relation avec ses parents...

JULIEN. Je comprends alors pourquoi il ne l'a pas laissée venir à Paris.

MADAME VAN-BERG. Une seule fois, depuis son mariage, ce qui est fort désagréable, et c'est là le moindre de ses chagrins; car, vrai, elle en aurait beaucoup, si elle n'avait pas dans ses grandeurs conservé un peu de l'insouciance et de la philosophie de sa première condition. Eloignée de son pays, privée de ses amis, négligée par un époux qui la trompe, j'en suis sûre, et qui lui fait payer, par son indifférence ou ses reproches, la folie qu'il a faite autrefois en l'épousant, voilà son sort, vous fait-il envie?

JULIEN. Non, sans doute.

MADAME VAN-BERG, *vivement.* Vous avez raison : croyez-moi, mon enfant, ne l'imitez pas, restez toujours dans votre sphère, n'épousez que votre égal : les richesses ne sont pas le bonheur, et souvent, pour les acheter, il en coûte plus cher qu'on ne croit.

JOSÉPHINE. Ma pauvre cousine! que ne puis-je la voir!

MADAME VAN-BERG. Elle le désire autant que

vous. Mais vous n'auriez pas dû, sans en prévenir, quitter la maison où vous étiez : elle aurait pu vous retrouver, vous protéger; et tenez, dans quelques jours je pars pour Amsterdam, et si vous voulez, je vous emmène avec moi, je vous conduis auprès d'elle.

JOSÉPHINE, *avec joie*. Dites-vous vrai?

MADAME VAN-BERG. Oui, sans doute.

AIR d'*Une heure de mariage*.

De son cœur le mien est garant,
Sur votre sort soyez tranquille;
Pour elle jusqu'à ce moment
La richesse était inutile:
Son argent va mieux se placer,
Et d'aujourd'hui, je le suppose,
Sa fortune va commencer
A lui rapporter quelque chose.

En attendant, je veux la représenter, et faire pour vous ce qu'elle ferait elle-même. Parlez, en quoi puis-je vous servir? Quel est votre sort?

JOSÉPHINE. Le plus heureux du monde, si j'épouse Julien! car je n'ai pas autre chose à désirer.

MADAME VAN-BERG. N'est-ce que cela? je m'en charge : des obstacles à vaincre, des amants à unir, c'est charmant! Je rentre chez moi, je parle à mon mari : s'il est sorti, je me mets à sa poursuite, j'obtiens de lui votre dot, la place de Julien.

JULIEN. Il refusera.

MADAME VAN-BERG. Oui, d'abord, par habitude; mais je sais le moyen de le déterminer. J'entends du monde. (*A Julien*.) Venez; donnez-moi la main. (*A Joséphine*.) Adieu; avant peu vous aurez de mes nouvelles. Ah! voilà une belle journée pour moi! (*Elle sort avec Julien*.)

JOSÉPHINE, *la regardant sortir*. Ah! l'excellente dame! quelle bonté! quelle générosité! je ne peux encore y croire!

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, GEORGINA, PAMÉLA, MIMI, GOGO, ADRIENNE, TOINETTE.

TOUTES.

AIR : *Monsieur Champagne*.

Dieux! qu'ai-je appris, quelle triste nouvelle!
Eh quoi! Julien, nous dit-on aujourd'hui,
Perd sa fortune, et tu perds un mari. (*bis*.)

JOSÉPHINE.

Il est trop vrai, la nouvelle est fidèle.

TOUTES.

Ah! que je la plains de bon cœur!
Être si près de son bonheur,
Et se trouver sans épouseur!

GEORGINA. C'est d'autant plus malheureux, que maintenant nous ne pouvons plus nous associer ensemble.

JOSÉPHINE. Il me semble au contraire que c'est une raison de plus.

GEORGINA. Non. Je viens de recevoir une lettre de mon jeune négociant, qui maintenant est un milord; il ne me l'avait pas dit par délicatesse; par exemple, il ne peut pas me conduire ce soir à Tivoli, parce que sa famille doit arriver par le paquebot.

MIMI, *riant*. Par le paquebot. (*Pendant cette scène, elles achèvent leur toilette. Paméla met son chapeau, Mimi fait attacher sa ceinture par Joséphine, Gogo et les autres arrangent leur coiffure devant la psyché*.)

GEORGINA. Oui, Mesdemoiselles, et elle apporte le consentement à mon mariage; ainsi, demain ou après, je peux me trouver milady.

MIMI. Si cela arrive, j'en mourrai de chagrin!

GEORGINA. Ne croyez pas pour cela que j'en sois plus fière; vous pouvez être sûres, mes chères amies, que je ne vous oublierai pas, et quand je viendrai à Paris, c'est vous qui me ferez toutes mes robes; par exemple, mademoiselle Mimi, je vous recommanderai de les coudre plus solidement que vous ne faites d'ordinaire.

MIMI. C'est à n'y pas tenir!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTES, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! Mesdemoiselles, sommes-nous prêtes? partons. Voici la charmante Paméla!

PAMÉLA, *saluant*. C'est monsieur Anastase, l'ami d'Auguste.

GEORGINA, *s'avançant*. Dieux! que vois-je? mon milord!

ANASTASE. Ma comtesse en tablier noir!

PAMÉLA, *à Georgina, en montrant Anastase*. Quoi! c'est là votre conquête?.. ah! que je suis contente!

MIMI. Et ses robes qui étaient déjà commencées. Dieux! allons-nous en découdre!

JOSÉPHINE. Mais tais-toi donc.

ANASTASE, *regardant Georgina*. Admirable! eh bien! ma foi, je l'aime autant. Je renvoie ma famille par le paquebot; et si la main d'un maître clerc peut vous être agréable, je vous

l'offre mais seulement pour danser ce soir à Tivoli.

GEORGINA. Laissez-moi, Monsienr.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Ah! c'est affreux, me tromper de la sorte!

ANASTASE.

Je suis pourtant très-généreux!
Voyez plutôt, à vous je m'en rapporte,
Lequel de nous est le plus malheureux?
De cette aventure piquante
Avec raison je me plaindrais :
J'y perds dix mille écus de rente,
Et vous n'y perdez qu'un Anglais.

Eh mais! j'entends une voiture; c'est sans doute Julien : il s'est chargé de prendre deux landaux sur la place; (*Regardant.*) non, c'en est un qui n'est pas numéroté; un monsieur en descend... eh mais! je ne me trompe pas! c'est le monsieur qui était caché dans ce cabinet, le banquier de Julien. Que revient-il faire ici?

JOSÉPHINE. Monsieur Van-Berg?

ANASTASE. Précisément.

MIMI. Et cette dame si bonne, si aimable, dont il redoutait la présence?

JOSÉPHINE. C'était sa femme, rien que cela.

GEORGINA. Ah! il s'est moqué de nous, il faut le lui rendre.

MIMI. Oui, oui, profitons de l'occasion.

ANASTASE. C'est bon, je le laisse entre vos mains, car nous ne sommes pas bien ensemble; je vais voir pour nos équipages. Adieu, chère comtesse; adieu, gentille Paméla, à ce soir; je serai votre cavalier : n'oubliez pas, dans un quart d'heure. (*Il sort.*)

TOUTES. C'est bon, c'est bon, nous serons prêtes.

MIMI. C'est M. Van-Berg, Mesdemoiselles, point de pitié.

GEORGINA. Je vais me venger sur lui.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTES, M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG. C'est encore moi, mes petites amies.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je viens vous trouver, mes charmantes.

TOUTES, *se pressant autour de lui.*

Demandez ce que vous voulez.

M. VAN-BERG.

Ce sont des choses importantes.

TOUTES.

C'est notre état, Monsieur, parlez.
Monsieur veut faire des emplètes.

M. VAN-BERG.

Non, c'est un point très-délicat;
Il faut d'abord être discrètes...

TOUTES.

Ceci n'est plus de notre état.

M. VAN-BERG. Si vraiment; c'est pour cette aventure de ce matin: si on venait par hasard s'informer, il faudrait dire que...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME VAN-BERG.

MADAME VAN-BERG. Que vois-je? vous, Monsieur, dans ces lieux!

M. VAN-BERG. Dieux! ma femme! je ne l'échapperai pas; je joue d'un malheur aujourd'hui...

MADAME VAN-BERG. Je ne vous ai point trouvé à l'hôtel, et j'allais vous chercher chez votre beau-frère, lorsque votre voiture, arrêtée à la porte, m'a donné des soupçons, qui, maintenant, ne sont que trop justifiés; je n'en veux d'autre preuve que le trouble où je vous vois.

M. VAN-BERG. Moi... Madame... je vous jure que les idées que vous vous faites... d'abord... vous êtes dans l'erreur... parce que...

GEORGINA, *faisant à ses compagnes des signes d'intelligence.* Oui, Madame, si vous saviez pour quel motif Monsieur vient dans ces lieux... Il a appris que ce matin vous aviez envie d'une robe, et il voulait vous ménager une surprise.

M. VAN-BERG. Oui, oui, Madame, c'est pour cela. (*A part.*) Dieux! que c'est adroit! Ces petites filles-là ont une présence d'esprit...

MADAME VAN-BERG. Vous êtes bien sûre que c'est là le motif?

GEORGINA. Oui, Madame; tout ce que Monsieur a commandé pour vous est là de côté, et l'on peut vous le faire voir; d'abord :

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Une robe de cachemire
Qui vaut cent louis environ :

M. VAN-BERG.

Comment!.. et que voulez-vous dire?

GEORGINA.

Nous ne comptons pas la façon;
Vous verrez comme cela drape. (*bis.*)

MIMI.

Et deux autres d'un goût exquis.

M. VAN-BERG, *à part, montrant sa femme.*

Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.

TOUTES.

C'est le mari qu'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

DEUXIÈME COUPLET.

GEORGINA.

Plus... deux robes de lévantine;
Mais c'est pour mettre tous les jours.

M. VAN-BERG, *à part.*

Ah! c'en est trop, on m'assassine.

MIMI.

De plus un manteau de velours.

M. VAN-BERG.

Ouf! la patience m'échappe. (*bis.*)

MADAME VAN-BERG.

Ah! combien mon cœur est surpris,
O vous, le meilleur des maris!

M. VAN-BERG.

Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.

TOUTES.

C'est le mari que l'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

GEORGINA. Enfin, Madame, un mémoire de six mille francs; voilà la surprise que Monsieur vous préparait.

MADAME VAN-BERG, *à part.* D'honneur, je ne sais qui je dois remercier! (*Haut.*) Mais je la trouve charmante pour vous, et pour moi...

GEORGINA. Je crois bien; un fameux article pour la maison. Eh mais! Mesdemoiselles, huit heures sonnent; ces messieurs vont arriver.

AIR : *Vif et léger* (de TRILBY).

TOUTES.

Dépêchons-nous, Mesdemoiselles,
Il nous faut prendre sur-le-champ...
Et nos chapeaux et nos ombrelles,
A Tivoli l'on nous attend.

MIMI, *faisant la révérence.*

Monsieur ne veut pas, je suppose,
Quelques faveurs, quelques rubans?

GOGO, *faisant la révérence.*

Quand Monsieur voudra quelque chose...

M. VAN-BERG.

On rit encore à mes dépens.

TOUTES.

Dépêchons-nous, etc.

(*Elles sortent toutes en souriant.*)

SCÈNE XVII.

M. ET MADAME VAN-BERG.

M. VAN-BERG. Morbleu! si jamais on m'y rattrape... (*Offrant la main à sa femme.*) Madame, voulez-vous me permettre de vous reconduire?

MADAME VAN-BERG. Pas encore, j'ai quelque chose, moi même, à vous demander; et vous êtes si généreux aujourd'hui, que vous n'hésiterez pas à me l'accorder.

M. VAN-BERG. Je ne sais pas pourquoi, Madame, vous me dites cela d'un air d'ironie...

MADAME VAN-BERG. Du tout, je parle sérieusement, et je le prouve : vous avez renvoyé Julien, j'ignore pour quel motif, il ne me l'a pas dit.

M. VAN-BERG. C'est bien heureux!

MADAME VAN-BERG. C'est un très-brave garçon, auquel je m'intéresse; et vous me ferez plaisir en le gardant.

M. VAN-BERG. Je le voudrais, Madame, mais c'est impossible, absolument impossible; je l'ai juré.

MADAME VAN-BERG. Vous avez eu tort.

M. VAN-BERG. Et pourquoi?

MADAME VAN-BERG. Parce qu'il restera.

M. VAN-BERG. Morbleu!

MADAME VAN-BERG. Attendez, vous n'y êtes pas encore; je vous ai prévenu qu'aujourd'hui j'étais en train de demander; il faut que je profite des moments où vous êtes bien disposé : vous allez donc garder Julien, et lui donner des appointements plus convenables, et de plus, une trentaine de mille francs.

M. VAN-BERG. Et pourquoi?

MADAME VAN-BERG. Pour qu'il puisse épouser Joséphine, qui était là tout à l'heure auprès de moi.

M. VAN-BERG. Qui? Joséphine!.. cette petite couturière?

MADAME VAN-BERG. Oui; ils s'aiment éperdument; cela vous fâche peut-être?

M. VAN-BERG. Moi, Madame? en aucune manière.

MADAME VAN-BERG. Tant mieux : car apprenez, Monsieur, que cette petite couturière est ma cousine, ma cousine germaine.

M. VAN-BERG, *effrayé.* Dieu! voulez-vous bien ne pas parler si haut!..Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME VAN-BERG. L'exacte vérité; par exemple, c'est un secret que je possède seule; mais si vous me refusez, je la reconnais hautement pour ma cousine, ici à Paris, aux yeux de toute votre société : pour commencer, je cours l'embrasser.

M. VAN-BERG, *la retenant.* Madame, au nom du ciel! de quel ridicule allez-vous me couvrir! et

que dira-t-on dans le monde? Moi, cousin d'une couturière!

MADAME VAN-BERG. On n'en saura rien.

M. VAN-BERG. N'importe, on jasera sur ce mariage.

MADAME VAN-BERG. Pourquoi cela? on n'a rien dit du vôtre.

M. VAN-BERG. Moi, Madame, c'était bien différent!

MADAME VAN-BERG. Prouvez-le-moi, si vous pouvez, ou plutôt hâtez-vous de vous décider, ou je vais trouver ma cousine : songez donc qu'à présent c'est ma seule parente.

M. VAN-BERG. Bien sûr, il n'y en a pas d'autre.

MADAME VAN-BERG. Raison de plus.

AIR des *Maris ont tort*.

Vous, chez qui la bonté domine,
Et qui savez bien calculer,
Vous doterez notre cousine,
Pour n'en plus entendre parler.
Qu'ici votre tendresse brille;
Tant de gens, dans leur noble espoir,
Ont acheté de la famille,
Vous payez pour n'en point avoir.

M. VAN-BERG. Eh! Madame, il faut bien faire tout ce que vous voulez; mais j'espère au moins que le plus grand secret...

MADAME VAN-BERG. Je vous le promets, et vous savez si je tiens mes promesses; excepté Joséphine, à qui je me ferai connaître, et sur la discrétion de laquelle on peut compter, excepté elle, personne ne saura notre parenté; mais prenez garde, je vous préviens, que lorsque je ne serai pas contente de vous, il me prendra pour ma famille des accès de tendresse qui vous feront trembler.

M. VAN-BERG. Taisez-vous, les voici.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, JULIEN, JOSÉPHINE, PAMÉLA, GEORGINA, MIMI, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO, *avec leurs chapeaux et leurs ombrelles.*

JULIEN, *donnant la main à Joséphine.* Monsieur Van-Berg encore dans ces lieux!

MADAME VAN-BERG. Oui, mon cher Julien, il a voulu y rester pour vous annoncer lui-même qu'il vous gardait dans ses bureaux avec deux mille francs d'appointements, et qu'en outre il vous donnait trente mille francs comptant pour épouser Joséphine.

JULIEN. Comment! il se pourrait!.. je ne peux croire encore...

JOSÉPHINE, *baisant la main à madame Van-Berg.* Ah! vous êtes la meilleure et la plus généreuse des femmes.

MADAME VAN-BERG, *lui fermant la bouche.* Tais-toi, petite, tais-toi; j'ai bien autre chose à t'apprendre. Fais tes adieux à ces demoiselles, et partons, car je t'emmène avec moi.

JOSÉPHINE. Demain, soit, mais aujourd'hui (*A ses compagnes.*) nous finirons la soirée ensemble... je n'oublierai jamais ces lieux où j'ai été si heureuse; et je reviendrai souvent vous revoir.

PAMÉLA, *essuyant ses yeux.* A la bonne heure, car je ne pourrais m'habituer à l'idée d'une telle séparation.

MIMI, *pleurant.* Ni moi non plus; cette chère Joséphine!.. Reçois nos compliments.

GEORGINA, *de même.* Oui, nos compliments et nos adieux. (*A part.*) Est-elle heureuse!.. cela ne m'arriverait pas à moi...

JOSÉPHINE, *les embrassant toutes l'une après l'autre.* Mes amies, mes bonnes amies!

MIMI, *à part, après l'avoir embrassée.* Encore une de parvenue.

PAMÉLA, *de même, et montrant madame Van-Berg.* Ce n'est pas étonnant, quand la vertu est protégée par des grandes dames.

MIMI, *regardant M. Van-Berg.* Et surtout par des banquiers.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! tout le monde est prêt, partons-nous?

JULIEN. Ah! mon ami, tout est arrangé; je te conterai cela. Fais-moi tes compliments, j'épouse.

ANASTASE. Vrai? Eh bien fais-moi les tiens : je n'épouse pas.

M. VAN-BERG. Quand vous voudrez partir, Madame, votre landau est à la porte.

ANASTASE. Mesdemoiselles, votre fiacre est en bas. (*A Paméla, à qui il donne la main.*) Venez, venez; ce soir, en dansant, nous parlerons de ce perfide Auguste, qui ne vous méritait pas, et dont vous devriez bien vous venger...

PAMÉLA, *soupirant.* C'est ce que je me dis tous les jours.

GEORGINA, *aux autres.* Eh bien! elle me l'enlève! elle qui ce matin voulait se périr.

PAMÉLA, *à part, regardant Anastase en soupirant.* Pourvu que celui-là me soit fidèle!

M. VAN-BERG, *à sa femme qui, pendant ce temps,*

causait avec Joséphine. Allons, allons, retournons à l'hôtel.

JOSÉPHINE. Et nous à Tivoli.

TOUTES, *sautant de joie.* A Tivoli! à Tivoli!

MADAME VAN-BERG, *donnant la main à son mari, et regardant Joséphine et ses compagnes.* Ah! qu'elles sont heureuses!

VAUDEVILLE.

AIR : *Ronde de Saint-Malo.*

JULIEN.

Des riches qui m'environnent
L'ennui ne m'a point tenté;
Vive la gaîté que donnent
L'amour et la pauvreté!
C'est bien, c'est bien,
Voilà le vrai bien;
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

JOSÉPHINE.

Un pauvre millionnaire
Pour ses biens à chaque instant
Craint quelque destin contraire,
Et nous disons en chantant :
C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

MIMI.

Ces robes où l'or s'étale
Au bal peuvent se froisser;
Mais en robe de percale
Sans crainte l'on peut danser.
C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

PAMELA.

Plus d'un séducteur perfide,
Dans ses amoureux projets,
A l'innocence timide
Croyait tendre ses filets :
C'est bien, c'est bien,
Ça se trouve bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

M. VAN-BERG.

Tel qui n'a rien en partage,
A la bourse, en beau joueur,
Court acheter, et pour gage
Il vous donne son honneur;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien;
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

GEORGINA.

Quand l'hymen pour lui s'apprête,
Plus d'un jaloux furibond
Croit qu'il y va de sa tête
Et tout bas on lui répond :
Cest bien, c'est bien,
Pour vous tout va bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

ANASTASE.

Plus d'un journal pâle et blême
Est aux abois, et l'on dit
Que le rédacteur lui-même
Risque d'en perdre l'esprit;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

MADAME VAN-BERG, *au public.*

Traitez-nous sans conséquence!..
De certain bruit aigre-doux,
Messieurs, faites abstinence;
En fait de sifflets, chez nous,
On le sait bien,
L'absence est un bien,
Pour nous tout va bien,
(Faisant le geste de siffler.)
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

On le sait bien, etc.

FIN DE LES GRISETTES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de Vialat et Cie.





